

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

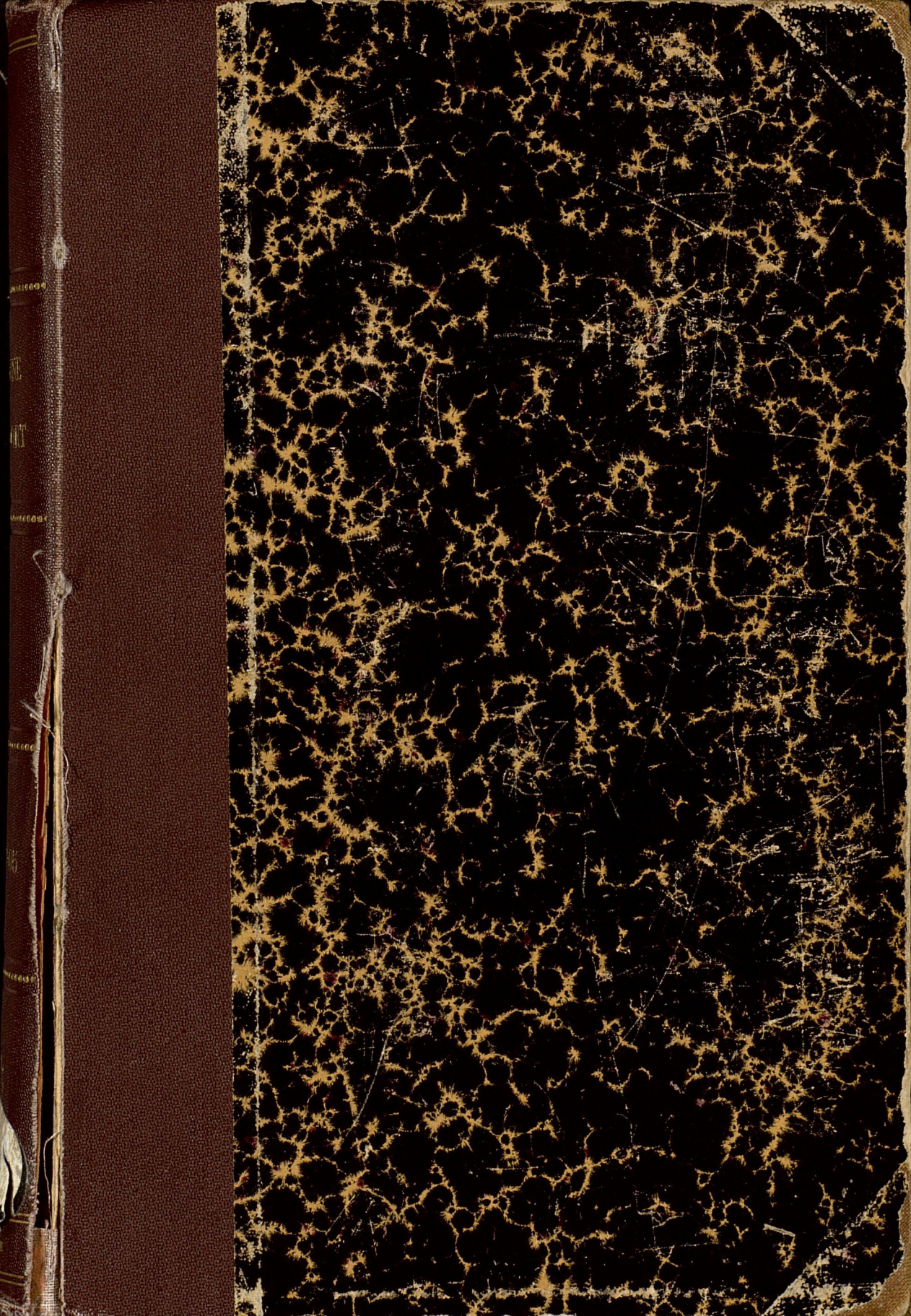
Jeune effort, 1^{ère}–3^e années, Bruxelles, Juin 1903 – Novembre 1905
(n°1-25 [?]).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



BIBLIOTHEQUE
ROYALE
46810
BRUXELLES

III
96927
A

Jeune Effort

E MAURAU S.C.

MARCHER FRANC DANS LA VIE
ET DIRE CE QUE L'ON PENSE.

SOMMAIRE

<i>Notre Programme</i>	JEUNE EFFORT
<i>La Mort du Meunier</i>	GASTON PULINGS
<i>Extase</i>	LOUIS DE CASEMBROOT
<i>Edmond Rostand</i>	JULES BOCK
<i>L'Exode</i>	HENRI VALEREDO
<i>La Descente</i>	PAULE CERNIÈRE



E. MAURAU, Imprimeur-Editeur
19, PLACE DU GRAND-SABLON, 19, BRUXELLES



Le Numéro : 20 centimes

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS - J. BOCK - L. DE CAS - E. BORDIER

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



NOTRE PROGRAMME

En voyant le jour, le JEUNE EFFORT tient à renseigner ses lecteurs sur son but : Travailler, soutenir les jeunes, les produire, c'est à dire faire connaître au public des artistes inconnus. Nous disons cela très franchement et nous ajoutons : nous ne nous piquons ici d'aucun snobisme littéraire, nous ne donnons la leçon à personne, nous faisons de notre mieux pour nous faire connaître.

Le JEUNE EFFORT est par conséquent l'organe des jeunes, il est ouvert à tous. Il suffit pour y collaborer d'être comme le disait précédemment une revue semblable à celle-ci, L'ART JEUNE :

Inconnu, artiste et jeune.

Peintres, Musiciens, Graveurs, Sculpteurs, Aquafortistes, Littérateurs, tous peuvent ici défendre leurs idées en pleine liberté. Et si le JEUNE EFFORT fait connaître quelques talents, nous serons heureux, nous aurons atteint notre but et notre Idéal.

Les objections arriveront celà est certain, l'on nous traitera de fous et surtout selon l'habitude belge on nous prophétisera une mort prochaine.

À ceux là, nous répondrons par les exemples de L'ART JEUNE, du COQ ROUGE, de la JEUNE BELGIQUE, nous montrerons à ces gens, les artistes, les vrais qui en sont sortis. Nous sommes ici sans prétention, nous voulons simplement ouvrir la voie à

quelques grandes âmes qui sont peut-être enlisées pour le moment et à qui nous jetterons la corde du salut, afin que ces grands penseurs, ces vrais écrivains continuent le bel élan littéraire belge à la suite des Rodenbach, des Lemonnier et des Verbaeren.

C'est donc avec modestie mais franchement que nous nous montrons criant fort notre devise :

« MARCHER FRANC DANS LA VIE ET DIRE CE QUE L'ON PENSE » .

De plus, nous avons encore le bonheur d'annoncer à nos lecteurs, la collaboration de quelques maîtres Belges, ainsi que des articles de peintres et de musiciens pour les futurs numéros.

JEUNE EFFORT

La Mort du Meunier

Le vieux meunier est mort. Il a rendu son âme au Seigneur dans l'antique moulin qui tourne depuis si longtemps, égayant la plaine de ses rythmés bruits d'horloge écrasant le blé tandis que les autres écrasent le temps ; et sur le penchant de la colline, la gaie cascade écumant l'eau de la rivière. Mais aujourd'hui tout est calme, le tic-tac du moulin est arrêté, la gentille rivière est maîtrisée à l'écluse et la grande roue ne tournant plus dessèche au soleil son vieux bois verdi par l'eau. Les petits oiseaux eux-mêmes se taisent, ne pouvant pas chanter plus fort que le bruit de la roue. Tout est silencieux car le maître est mort, et il semble que l'on doit respecter son sommeil éternel, en pensant que son âme est devant Le Grand Bon Dieu.

Aussi tout le village est en émoi ; toutes les commères vont de porte en porte, parler du meunier et de sa fin dernière. Il avait si peur de mourir, il avait commis tant de péchés, que lorsque le prêtre est venu le voir, il lui a dit :

« C'est inutile Monsieur le Curé j'ai commis trop de péchés, et le Seigneur ne pourra jamais me pardonner tout cela ».

« Oh ! mon fils, lui dit alors le prêtre, souvenez vous que la miséricorde de Dieu est infinie.

Et le meunier pleura s'écriant dans ses sanglots :

« Il a beau être bon Monsieur le Curé, moi j'ai été si méchant ».

Et il se mit a raconter son histoire : « Eh bien voilà : quand je suis venu ici je n'avais pas beaucoup d'argent et je voulais être vite riche, et j'ai volé, oui monsieur le curé, comme un malfaiteur que je suis, j'ai volé tous les braves gens qui m'apportaient leur blé, je leur rendais de la mauvaise farine, vendant la bonne.

Personne ne faisait exception. Vous connaissez le veuve Henry, la femme du vieux faucheur qui s'était coupé un doigt pour ne pas être soldat, et bien cette vieille bonne femme, qui n'avait que son petit champ de blé pour vivre je l'ai volé, je lui ai rendu de la mauvaise farine, connaissant sa détresse et sachant que cela était sa seule nourriture. Tous les grands fermiers, comme les pauvres cultivateurs, tous je les ai volés. Je ne connaissais que l'argent, j'oubliais mon âme. Oui j'oubliais tout, pour cet argent qui ne me servait a rien de bon.

Je le mettais dans un bas de laine et l'enterrais bien profondément dans la prairie, et parfois au milieu de la nuit je me reveillais en sursaut, croyant qu'on me volait mes pièces. Je secouais ma femme, l'obligeant a me suivre, une lanterne à la main. On déterrait l'argent on le comptait, pour voir si la somme y était toujours.

Je n'avais nulle pitié des malheureux, je refusais aux mendiants, les chassant parfois même a coups de bâton.

Un jour le vieux Michel tombait faible à ma porte, Sans

que je lui ouvrisse et lui donnai à manger. Il n'avait qu'à travailler comme moi.

Et voilà vingt ans que je mème cette vie, vingt ans Monsieur le curé et celà durerait encore si la mort ne venait me rappeler tout celà. La mort ! oh la mort ».

Et en pensant à elle tout son corps s'agitait. Et ses yeux livides regardaient dans l'espace.

« Allons courage mon fils lui dit le prêtre, voila votre confession faite, on a commis d'autres fautes que celles-là et le Bon Dieu a tout pardonné ».

Et quand il eut fait un acte de contrition, tout lui fut remis, bientôt après il reçut les derniers sacrements.

Il se trouva alors tout gai, tout jeune, le curé lui avait même dit qu'il était un saint. Mais au soir tombant, la peur lui revint, les ombres s'étendant le long des murs lui donnaient le frisson, aux vacillations de la lampe, il croyait apercevoir des fantômes s'allongeant démesurément pour le prendre. Il appela sa femme, voulut qu'elle lui donna la main, qu'elle serra la sienne, et ne partit plus.

Au milieu de la nuit, quand tout dormait, la mort arriva elle frappa le meunier, mais ne put desserrer les deux mains, souvenir de leurs premières amours.

C'est pour celà que le moulin est calme, que le village est en émoi, que la cloche sonne tristement le glas funèbre.

Le vieux meunier est mort.

GASTON PULINGS



EXTASE

Souvenir d'une audition

A Madame A. C.

En ce petit salon, gracieux et charmant,
Il règne un si bon air de douce quiétude,
Que l'on se sent ému, impressionné vraiment
Par l'exquise fraîcheur de sa béatitude.

Sous la pâle lumière, au reflet pur et blanc,
On sent flotter l'extase infinie et muette
Où plane la déesse au fin profil troublant
Qui fit de ce boudoir un autel de poète.

Votre grâce, Madame, a touché chaque objet,
Et l'on se sent touché de la grâce des choses.
Un vase dans un coin, esthétique et coquet,
Exhale lentement de saints parfums de roses.

Le nonchalant fouillis des rubans, des coussins,
Est comme une harmonie et comme une caresse
Et l'on en tend les voix de vagues clavecins,
Qui viennent jusqu'à nous en hymnes de tendresse.

L'accord est infini : votre talent béni,
A les accents divins des sanglots ou du rire ;
Mais la voix du bonheur qui n'a jamais faibli
A seule retenti et seule nous inspire.

LOUIS DE CASEMBROOT.



Edmond ROSTAND

Imagination vive, cœur généreux, âme chevaleresque, Edmond Rostand me semble plus à sa place parmi les bretteurs moyen-âgeux — rapière dégainée, feutre en bataille — qu'en ce XX^e siècle prosaïque, égoïste et railleur. Il y a en son œuvre une foule de sentiments contradictoires. Il écrit sous le poussée de l'inspiration, il annihile pour ainsi dire sa propre pensée, sa propre intelligence et les remplace par la pensée et par l'intelligence de ses héros.

Il entre dans son sujet comme en un vêtement, de sorte que ce n'est pas un personnage fictif qu'il décrit, mais c'est un CHRIST, un CYRANO, un JEOFFROY RUDEL, un DUC DE REICHSTADT qui parlent en lui. C'est ce qui explique la diversité de ses morales.

Qui pourrait affirmer — abstraction faite du style — que la SAMARITAINE et la PRINCESSE LOINTAINE, sont deux ouvrages émanant d'un même homme ?

Comparez la majesté des sentiments religieux dans LA SAMARITAINE avec la religion et l'amour bouffons de la PRINCESSE LOINTAINE, comparez ces deux morales et vous serez stupéfié des oppositions qu'elles renferment et vous le serez davantage quand vous vous rappellerez qu'elles sortent d'un même cerveau.

A mon avis, M. Rostand a le grand défaut — peu commun, vous en conviendrez, — d'être trop spirituel, et, il en possède un autre, moins rare, celui d'être emphatique. La foule aime les boutades, c'est ce qui explique l'engouement qu'elle a si longtemps témoigné aux œuvres de Rostand.

Mais franchement, quand sorti du théâtre, et, qu'à l'abri du

rutillement des lumières et des bons mots, on songe sans parti-pris, quand, soulevant un peu les charmarrures, on veut voir le dessous, on trouve qu'il manque quelque chose à ces pièces, et que ce quelque chose c'est le fond.

Le théâtre de Rostand ressemble à une femme laide et disgracieuse, mais bien vêtue. Dépouillez-la de ses riches vêtements et habillez-la comme le commun des femmes. Que sera-t-elle ? Rien. Supprimez dans *CYRANO*, — je prends *CYRANO DE BERGERAC* parce que c'est je crois la pièce la plus connue — supprimez, dis-je, les bravades, les coups de pointe, le duel en vers, la mort romantique du héros, — les riches vêtements, en un mot, — et vous aurez la plus simple, la plus élémentaire, la plus vulgaire histoire d'amour.

Bien des gens en lisant ces lignes, se récrieront. Je leur demande un instant de réflexion ; qu'ils relisent *CYRANO* dans la solitude tranquille de leur cabinet de travail. Mais qu'ils prennent garde de ne pas s'arrêter au détail, car Rostand est un diable d'homme et sa verve les aurait vite reconquis. Eh bien, cette lecture faite, je leur demanderai : Est-ce une œuvre forte ? Est-ce un *ROI S'AMUSE* ? Ou bien est-ce une pochade ? Je crois que tout le monde sera de mon avis *CYRANO* est une pochade, mais j'ajouterai, une pochade spirituelle.

Jusqu'ici je n'ai analysé le théâtre de M. Rostand qu'au point de vue du fond ; je vais maintenant l'examiner au triple point de vue de la phrase, du vers et de la compréhension de la scène.

« Le tort de M. Rostand, c'est de croire que, lorsqu'on fait des » vers, on n'a pas besoin d'écrire en français. Il trouve des rimes, il » en trouve plus qu'il n'en faut, il en inventerait au besoin si le » dictionnaire n'en contenait pas assez, et il aligne par devant au » petit bonheur, juste le nombre de mots voulu pour faire un vers, » absolument comme on pique les pavés de bois pour les ranger à côté » les uns des autres. Il en résulte quelquefois des combinaisons drôles, » parce que M. Rostand est très spirituel et très adroit, mais il arrive » souvent que cela ne fait que du charabia. D'autres fois c'est plat » déplorablement plat, on dirait alors que M. Rostand essaie d'imiter » les plus mauvais vers de François Coppée. »

Telle est l'opinion d'un critique français beaucoup plus autorisé que moi à parler en la matière, M. Jean Louis.

(*A suivre.*)

JULES BOCK

L'EXODE

1

Dans la nuit froide de ma vie,
Je suis parti, les yeux meurtris ;
Mon âme au néant asservie
Pleure encor les baisers flétris.

L'espoir s'exile de ma route.
Mon cœur se déchire et se tait ;
Helàs ! J'ai perdu jusqu'au doute,
Le doute affreux qui me restait.

Je sais l'infini du calvaire,
Malgré l'obscur qui clôt mes yeux ;
J'ai su le bonheur éphémère
Son Souvenir m'est odieux.

Tout, dans mon cœur n'est que dé rasse.
Tout, tout même le souvenir !
Le calice vidé se dresse
Et se remplit pour l'avenir !

2

Dans la nuit froide de ma vie,
Aucun éclair ne passera ;
La rose qui me fut ravie,
Loin de mon cœur se fanera.

Je n'aurai pas d'astre à mon rêve ;
Hanté d'un songe fiévreux.
J'irai toujours, j'irai sans trêve
Avec l'infini dans les yeux !

J'irai toujours, vivant fantôme,
Dans la nuit froide de mon sort,
Fuyant l'amour et fuyant l'homme,
Pâle, blessé, cherchant la mort.

Partout trainant mon agonie
J'irai jusqu'au jour où mon cœur,
Armant de fer ma main bénie
Clora d'un seul coup ma douleur.

HENRI VALEREDO
(extrait de JOIES ET DEUILS) (*).

(*) Volume à paraître.



La Descente

Très élégante sous sa capote de crêpe séparée des cheveux ondulés par un mince liseré blanc, une jeune veuve descend la Montagne de la Cour. Elle supporte bien crânement son deuil la charmante femme, à en juger du moins par ses yeux bleus rieurs sous le voile noir. Pourquoi lui faire un reproche? Elle a très peu goûté aux joies conjugales et la pauvrete veut se refaire une « situation » .

Que c'est ennuyant de sortir seule ! si jeune ! Même les collégiens de réthorique la remarquent. Ah ! si tu savais, ma chère ! Voilà ce que la veuve très consolable explique à son amie intime qu'elle vient de rencontrer.

— Remarie-toi dit « l'amie intime » .

— Oh ! y penses-tu ? Un mari ! Quel martyr ! Non autre chose...

— Oui, autre chose... de moins gênant répartit l'amie. La veuve rougit légèrement; au revoir, dit-elle, je suis pressée .— Adieu

Toute troublée rêvant à l'idée de son « amie intime » la sémillante petite veuve continue à descendre.

— Oh ! voilà ! Bonjour ma toute belle, encore un peu palotte. et comment va ce cher bébé ?

— Très bien, merci; nous allons à la rencontre de mon mari ; adieu !

— Adieu ! Et la jeune maman, encore un peu anémiée, escorte la nourrice qui étale ses abondances. Elles vont ainsi, la mère tout heureuse, la nounou souriant au poupon, à la rencontre du jeune papa.

— Dieu qu'elle est niaise, avec ses airs alanguis cette pimbèche, pense la jeune veuve. L'air réfléchi, ne trouvant pas mal l'idée de son amie, la veuve des plus consolable continue à descendre. Tout à coup ses sourcils se froncent, son œil devient dur; elle regarde avec insistance et colère deux personnes qui arrivent.

Sautillant d'un trottoir à l'autre, les jupes troussées d'un geste qui les colle aux hanches, la jambe hardiment découverte, le corset droit devant, les cheveux roux clair, l'œil frondeur sous le bord du chapeau très incliné devant; telle est la demi-mondaine que la jeune veuve regarde le face à main collé aux yeux — Voyez cette petite ! De qui se fait-elle accompagner ? Ah ! oui une vieille donzelle sèchée, une ancienne celle-là, peinte et restaurée comme un vieux tableau; chipies ! conclut la veuve, elles me les raflent tous.

La jalouse petite veuve continue à descendre, trouvant bonne l'idée de son amie. Conservant toujours le face à main sur les yeux (car celà la rend plus séduisante) la « charmante éprouvée par une perte très réparable » se dit dédaigneusement : Je connais cette fille qui là-bas sur ce trottoir marche comme un béguine, ah oui ! c'est une ancienne compagne de pension, toujours première; à quoi cela lui a-t-il servi ? à devenir institutrice ; au lieu d'être comme moi gentille veuve et baronne Dieu qu'elle est fagotée avec cette pèlerine qui la fait ressembler à une sœur tourière, avec ce paquet de livres et ce réticule usé qui pend à son poignet, et cette robe troussée juste assez pour ne pas user le bord, pas assez pour découvrir la cheville ; quelle sottie petite personne ! Soudain, elle est tirée de ses réflexions peu charitables par un gracieux :

— Bonjour baronne ! Elle se retourne :

— Ah ! ce cher marquis !

— A tantôt chez Madame X. n'est ce pas ?

— Oui, adieu !

Et le prétendu marquis, frolant volontairement les femmes, l'air fat, le teint jaune, les lèvres trop rouge sous l'accent circonflexe trop noir des moustaches, les mains chargées de bagues, s'en va lentement.

La petite baronne continue à descendre. Maintenant son idée est bien nette, d'autant plus nette qu'elle voit arriver de très loin un képi et une paire d'épaulettes.

— Aie ! le lieutenant va passer sans m'arrêter, vite un truc et crac elle laisse tomber son parapluie sur les pieds de l'officier. Celui-ci se baisse, le ramasse ; elle, avec un cri de fausse surprise :

— Oh ! ce cher lieutenant !

— Madame mes hommages bien respectueux dit-il. Et droit, mince, très grand, la lèvre supérieure dédaigneusement relevée, les moustaches blondes lui chatouillant les cils, le képi légèrement en arrière, la main finement gantée posée avec une grâce affectée sur la poignée du sabre, beau de la beauté d'une jolie femme, le lieutenant attend que la baronne lui donne son congé.

— Vous êtes bien pressé, aujourd'hui, lieutenant !

— Oui, madame, affaire de service.

Et, après une courbette qui le plie en deux, il s'éloigne, hautain. Piquée au vif, froissée dans son orgueil de jolie femme, la veuve murmure rageusement : affaire de service ! Et, prestement, dans une vitrine, elle suit des yeux le lieutenant qui, quelques mètres plus loin, entre dans un café où les deux drolesses sont attablées.

— Oh ! je l'avais bien pensé, se dit la veuve.

La très rageuse baronne continue à descendre, songeant toujours au conseil de son amie, mais trouvant qu'il est assez difficile de le mettre en pratique. Peu à peu son visage se détend, elle sourit, rapidement elle relève son voile.

— Dieu ! qu'il fait chaud, dit-elle, et toute rose, toute souriante, elle voit avancer vers elle un homme encore vert pour son âge.

— Il a aussi bonne tournure que ce sot lieutenant se dit-elle. Ce colonel est resté très mince, en dépit des années ; il marche les jambes écartées, les mains au dos, imprimant à ses épaules un balancement très comique. La vue a baissé pourtant, et « pour réparer des ans l'irréparables outrage » il s'est mis un monocle. C'est pour mieux « voir », mon enfant, dit-il comme le loup dans Chaperon Rouge !

La moustache est encore assez dorée. Fichtre ce n'est pas à dédaigner !

— Bonjour Madame

— Bonjour colonel, comment allez-vous ? demande la veuve.

— Très bien merci.

— Et cette charmante famille ?

— Oh très bien, dit le colonel, légèrement, parlons de vous.

Sans faire attention à la demande du colonel, elle continue, l'air très maternel :

— Et votre fils il doit être tout grand maintenant ?

— 23 ans, dit le colonel sèchement.

— Mon âge, déclare la veuve ingénument.

Mais le colonel voit dans sa pensée et le ton ironique, les yeux canailles il dit :

— Rien à faire avec lui, chère Madame, il s'est entiché d'une petite bégueule, sa pareille d'ailleurs.

— Oh, dit-elle, d'un ton léger, tant mieux pour lui.

— Tant mieux pour nous ; traitons les affaires à deux, dit-il.

— Au revoir colonel, dit tendrement la veuve.

— Au revoir Louise, à ce soir, n'est-ce pas !

Et la sémillante baronne, jeune et veuve toute conquise descend encore quelques pas. Elle est au bas de la Montagne de la Cour et de sa déchéance morale.

PAULE CERNIÈRE.



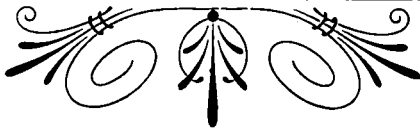
IMPRIMERIE-PAPETERIE



Ernest MAURAU

PLACE DU GRAND-SABLON, 19

BRUXELLES





Jeune Effort

E MAURAU S.C.

MARCHER FRANC DANS LA VIE
ET DIRE CE QU'ON PENSE.

SOMMAIRE

<i>Les Insectes de la Lumière</i>	.	GEORGES RAMAEKERS
<i>Sacrifice</i>	FERNAND BORDIER
<i>Regret</i>	LOUIS DE CASEMBROOT
<i>Edmond Rostand</i>	JULES BOCK
<i>Critique d' Art</i>	ARMAND DE PRINS
<i>Amour</i>	GASTON PULINGS
<i>Livres et Choses</i>	JEUNE EFFORT

E. MAURAU, Imprimeur-Editeur

19, PLACE DU GRAND-SABLON, 19, BRUXELLES

Le Numéro : 20 centimes

1^{re} ANNÉE.

JUILLET 1903

NUMÉRO 2.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS - J. BOCK - L. DE CASEMBROOT

F. BORDIER

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Les Insectes de la Lumière

Pollens vivants de la rose des vents,
Insectes d'émeraude et d'améthyste rose,
 Miniatures grandioses,
L'Infini se relève en votre art décevant.

Nul émailleur quelque ingénieux fut-il
Ne put jamais vous égaler pour la finesse,
Ni pour l'éclat où le dessin subtil
Et les pinceaux de Dieu en vous se reconnaissent :

Lui seul pourrait tailler plus léger qu'un zéphir,
Emporté sur les eaux par quatre ailes de tulle,
 Vos longs corps de saphir,
 Libellules.

Lui seul pour protéger vos ailes des périls,
Cachés nombreux, dans les fleurs de la terre,
Pouvait armer, brillants coléoptères
D'élytres d'or, vos ailes de béryl.

Merveilleux vos instincts à vos tons s'harmonisent
Mais c'est en vain qu'en ses filets vermeils
L'art obstiné des verriers de Venise
Cherche à capter vos ailes de soleil.

Ailes des papillons, robes des scarabées,
Filigranes de flamme aux ferveurs d'arc-en-ciel
Dieu qui vous anima, vous a-t-il dérobées
Aux verrières de feu des églises du ciel ?

GEORGES RAMAEKERS



LE SACRIFICE

A Edmond Picard.

Les deux officiers se serrèrent la main :

— A bientôt, Marcel, et bonne chance !

— Sois sans crainte, Jean, je reviendrai avant la nuit. En avant ! commanda-t-il.

Le clairon sonna joyeusement et le petit détachement de quinze soldats bangalas partit. Ils allaient en reconnaissance aux environs. Ils dévalèrent la pente raide du fort et s'engagèrent dans la forêt vierge. Les longues lianes qui tombaient en rideaux, du faite des arbres géants fermèrent sur eux leurs tentures vertes, percées de fenêtres sombres. Bientôt le bruit des pas s'évanouit, dans le calme somnolent de la nature tropicale.

Jean et Marcel s'étaient liés depuis longtemps à Bruxelles à l'armée. Soldats vaillants, à la mine altière, pleins de loyauté, et de bravoure, enrôlés ensemble dans l'armée congolaise; ils furent envoyés tous deux à l'extrémité du pays, bien loin de tout compatriote pour y établir un poste fortifié. Celui-ci, devait défendre la contrée, contre la cruauté d'un féroce sultan dont les armées sanguinaires jetaient l'effroi parmi les villages des environs. Les deux amis se faisaient une gloire d'occuper un poste aussi périlleux.

Ils construisirent un fortin sur un plateau élevé qui dominait

une plaine enclavée comme une immense clairière au milieu de la forêt. On entourra le camp d'une haute palissade de bambou consolidée par des retranchements de terre. Une large porte s'ouvrait du côté de la plaine. L'intérieur ressemblait à un village indigène ; de petites cases de bambou étalaient leurs larges toits en feuilles de bananier roussies ou soleil. Au centre s'élevait la tente des chefs, à côté de laquelle flottait au haut d'un mat, le drapeau d'azur à l'étoile d'or.

.....

Quelques heures après le départ de son ami, Jean rôdait, songeur, parmi les huttes du fortin. L'absence de Marcel l'alarmait. Il avait un pressentiment vague qu'un danger était proche, et, les yeux fixés sur la lisière de la forêt où s'était engagé son ami, il murmura :

— J'aurais mieux aimé qu'il ne fût pas parti...cela m'inquiète...il me semble que sa vie est en péril.

Il essayait vainement d'endormir ses craintes, mais elles le poursuivaient, le harcelaient toujours. Il était énervé, le bourdonnement des insectes l'agaçait, ses préoccupations l'agitaient tellement qu'il ne pouvait tenir en place.

A mesure que le jour s'écoulait ses inquiétudes augmentaient. Il monta sur les retranchements et observa les environs à la lunette de campagne. Une légère brume grise obscurcissait le ciel, coloré au loin d'un rouge intense.

La nuit tropicale allait planer sur la forêt et la plaine, et les envelopper brusquement de ses voiles opaques.

Soudain le lieutenant leva la tête et les sourcils froncés l'oreille tendue, écouta. Des coups de fusil éclataient dans le lointain. Quelques instants après, une troupe d'oiseaux au plumage fauve, qui s'étaient envolés au bruit des détonations, passa au-dessus du fortin en poussant des cris aigus. Jean, se précipita vers la porte lorsque des cris sauvages et une vive fusillade retentirent de

nouveau mais plus rapprochés ; Marcel apparut entre les lianes, le visage ensanglanté, et son uniforme blanc maculé de taches rouges. Il était seul et sans armes. Épuisé par la course et par ses blessures, il s'appuya à un arbre, mais aussitôt se remit à courir. Les hurlements sauvages reprirent et une troupe de guerriers nègres déboucha dans la plaine. Jean ouvrit la porte pour secourir son ami, mais, celui-ci le voyant sortir, lui fit signe de rentrer, et montra ses poursuivants qui approchaient toujours plus rapidement.

A ce moment, Marcel s'abattit sur le sol, les bras étendus, la figure contre terre. Les sauvages le firent prisonnier et s'arrêtèrent. Jean aussitôt se retrancha dans le fortin, et rassemblant sa petite garnison, se tint sur la défensive. L'armée indigène s'était remise en marche. Les africains approchaient maintenant en rangs serrés ; leurs horribles figures peintes au vermillon, reluisaient sous de hautes coiffures de guerre ornées de plumes. Ils poussaient des cris stridents et courraient en agitant leurs longs boucliers tressés et leurs lances ; quelques-uns brandissaient des fusils.

Déjà ils bandaient leurs arcs et les flèches se piquaient dans la palissade avec un vibrant sonore. Quelques-uns armaient leurs fusils et visaient longuement puis tiraient. Un sergent tomba blessé.

Exaspéré, Jean commanda le feu : plusieurs assiégeants tombèrent. Leurs compagnons poussaient des rugissements de rage ; furieux de la mort de leurs frères, ils s'élançèrent à l'assaut. A mesure qu'ils gravissaient la pente, ils s'abattaient sous les balles. Quelques-uns, parvenus à la palissade, en tentaient l'assaut mais retombaient aussitôt, et, roulant sur la pente, renversaient ceux qui montaient, arrêtant la marche des autres. Un des chefs sonna de la trompe, l'attaque fut un moment suspendue. Une fumée épaisse enveloppait le fortin. Lorsqu'elle se dissipa, Jean et ses soldats poussèrent des cris de rage et regardèrent anxieux.

Quelques assiégeants montaient rapidement, élevant devant eux le corps de leur prisonnier, et, protégés par ce bouclier vivant, s'attaquèrent à la porte.

Jean trépignait de colère. Devant cette impuissance forcée, son sang bouillonnait, il ne savait que faire. Alors il entendit la voix de Marcel qui lui criait dans le tumulte :

— Mais ordonne donc de tirer...ils vont tous vous massacrer!

A ces mots, Jean hésita : devait-il sacrifier son ami, ou le poste qui lui était confié ?

— Adieu, cria-t-il à Marcel ; puis il ordonna d'une voix brève : Feu !

Une salve retentit avec fracas. Elle fut suivie d'une fusillade continue et terrible. Le fort tremblait sous la violence des détonations. Il semblait un nuage orageux qui lançait la foudre. Peu de temps après, on vit les assiégeants battre en retraite et disparaître dans le lointain.

Sous la tente, Jean veillait, en pleurant, le corps de son ami, du sacrifié, vêtu maintenant d'un uniforme de sang. Au dehors, la nuit calme et paisible avait succédé à cette pénible et affreuse journée. La lumière laiteuse de la lune projetait des ombres allongées sur le sol et illuminait le fortin, qui, comme un géant, endormi au milieu de ses ennemis morts, se reposait des fatigues du combat et jouissait de sa victoire. Le vent s'était levé et soufflait violemment. Les grands tulipiers jaunes se courbaient lentement et semblaient hocher la tête, tandis que leur ombre oscillait tristement sur le sol parmi les cadavres amoncelés au pied de la butte.

FERNAND BORDIER.



Regrets

Du charme de vous avoir vue,
Il m'est resté un grand regret;
J'ai l'âme encore toute émue
Du charme de vous avoir vue.

Il m'est resté un grand regret
Des mots que je n'osai vous dire.
Et d'avoir gardé mon secret,
Il m'est resté un grand regret.

De ceux que je n'osai vous dire,
Un mot sur tout tremblait en moi.
Je finirai par le maudire,
Ce mot que je n'osai vous dire.

Un mot très doux tremblait en moi,
Et me faisait frissonner l'âme,
Vous n'avez pas vu mon émoi,
Tandis qu'un mot tremblait en moi.

J'écoutai frissonner mon âme
A l'extase de vos grands yeux.
Et depuis je meurs et me pâme
En écoutant pleurer mon âme
A l'extase de vos grands yeux.

LOUIS DE CASEMBROOT



Edmond ROSTAND

(SUITE ET FIN)

Oui, le grand défaut de M. Rostand, est de croire qu'il ne soit pas nécessaire de soigner la phrase ou le vers.

Je ne connais pour ma part, rien de pénible comme la lecture, (je ne dit pas l'audition) d'une pièce de Rostand. Ici je ne suis plus de l'avis de Jean Louis : Rostand ne se contente pas des mots du dictionnaire, il en invente d'inutiles, et se préoccupe peu de savoir si sa phrase a du sens oui ou non, ou si elle est dure et mal construite.

Je sais que la phrase n'est qu'un moyen, mais ce que je sais aussi — et ce que nul n'ignore — c'est que tout moyen est apte à modifications. Et il semble que M. Rostand l'oublie. Il ne suffit pas que l'idée qu'elle contient soit grande, forte ou belle, il faut encore que cette grandeur, cette force, ou cette beauté, nous apparaisse dans une forme digne d'elle.

Flaubert disait : « Je ne me déclare pas satisfait d'une phrase, avant qu'elle ait passé par mon geuloir ». Flaubert a raison : pour juger d'une phrase il faut la déclamer. Sans doute, Rostand ne connaissait pas la recette, ou, s'il la connaissait, il n'en a pas fait usage.

Je ne sais pourquoi, M. Rostand n'avait jamais écrit en prose, mais cette lacune vient d'être comblée : Son discours académique est tout simplement un petit chef-d'œuvre.

Ce style chatoyant, doré, pimpant, pittoresque m'a rappelé les meilleures pages de Daudet ; ce qui me fait regretter qu'il n'ait pas écrit son œuvre en prose.

Pour le vers, il professe le dédain superbe d'un grand seigneur pour le manant.

La rime ? il la change souvent en jeu de mots. Le rythme ?

Il n'en a cure. La césure ? ah bien ! oui le césure !

Il s'en moque ! il s'en passe ! A quelques exceptions près, les vers de Rostand sont de la prose rimée. Mais direz-vous il n'est pas facile de dérouler une action dramatique en l'assujettissant aux règles de la versification.

Mon Dieu, personne ne l'y a forcé, il pouvait parfaitement, — le vers ne lui laissant pas une liberté suffisante, — écrire — comme je le dis plus haut — en prose, mais du moment qu'il a choisi le vers comme forme à donner à sa pensée, il ne lui reste qu'une chose à faire : se conformer aux lois qui les régissent.

Une chose singulière et que je ne puis m'empêcher de signaler : sa prose est infiniment harmonieuse, rythmée, chantante ; ses vers ne le sont pas du tout, d'où vient ce renversement ? Est-ce voulu ! Est-ce une disposition spéciale de l'esprit ? Je crois tout bonnement que cela tient à ceci :

En prose, son talent peut se développer tout à son aise, il n'est pas encerclé de règles et de rimes, et la pensée peut s'écrire comme il la trouve sous la plume, sans s'assujettir au mètre alexandrin. Et comme je n'en doute pas, Rostand aimant la musique, l'harmonie s'est glissée furtivement dans sa phrase, et le tour fut joué.

Ce qui fait qu'on est tenté de lui pardonner ses fautes, c'est le talent étonnant qu'il a de la scène. Ses pièces, jouées, sont pleines de vie et d'entrain, l'action s'y déroule avec autant de vivacité que dans la vie courante, et surtout il excelle dans l'art de terminer un acte ; toujours le rideau tombe sur un vers qui enlève l'auditoire. Bref de toute son œuvre se dégage ceci : Pour être parfait il eût fallu qu'Ed. Rostand écrivit en prose.

JULES BOCK



La Critique d'Art

Le JEUNE EFFORT a bien voulu me demander de faire chaque mois la Chronique Artistique, relative à la Musique, à la Peinture et la Sculpture.

Cependant, avant de publier dans cet organe, les articles relatifs à ces diverses branches de l'Art, je tiens essentiellement à faire connaître aux lecteurs de quelle façon je compte faire mes critiques et quelle est la ligne de conduite que je m'efforcerai de suivre.

Bien des personnes s'imaginent que « critique » est synonyme de « médisance », qu'un critique d'art doit nécessairement trouver des défauts dans les œuvres artistiques, qu'il doit nécessairement éreinter les artistes. S'il en est ainsi, c'est que malheureusement, la majorité des critiques agissent de cette manière, et s'y croient obligés. Ils se trompent.

Edmond Picard dans ses remarquables conférences sur Camille Lemonnier a dit à ce sujet, devant l'auditoire des matinées littéraires du théâtre du Parc, une pensée très énergique et très juste : « Je n'aime pas ces *stériles* qui, sans jamais produire d'œuvres, prétendent enseigner aux *producteurs* comment il faut s'y prendre ».

La vraie forme de critique, sage et bien ordonnée, est celle dont Lemonnier eut l'intuition et *qui consiste à décrire l'œuvre exécutée ou exposée* ; ne pas en donner un jugement formel et tranchant, mais *seulement donner l'impression qu'elle a produite sur soi*, et, comme le dit encore Picard : « Ne pas donner de leçons, ne pas faire comme les orgueilleux critiques intransigeants et présomptueux, qui lorsqu'ils ne sont pas d'accord avec un artiste, ne se demandent jamais : « Entre l'homme de génie et moi, ne serait-ce pas moi qui me trompe? »

Wiertz le savait ; n'est-ce pas lui qui inscrivit derrière son

portrait : « la critique en matière d'art est-elle possible ? »

En d'autres termes le maître se demandait s'il est possible à celui qui contemple, de comprendre parfaitement l'idée de celui qui compose ? » Et, si ceux qui font profession de scruter une œuvre artistique, ne peuvent toujours comprendre d'une façon complète l'idée exprimée par l'artiste, qu'en sera-t-il du bon public, du *vulgum pecus*, qui vient simplement *voir*, et qui ne cherchera pas, quels furent les efforts d'un esprit créateur à réaliser un but peut-être obscur à la majorité des spectateurs et des auditeurs ; car ceux-ci la plupart du temps ne considèrent que le résultat brut, sans tenir compte du travail, du but poursuivis.

Aussi je déclare franchement : la critique doit, surtout, éclairer le lecteur sur la nature des œuvres d'art, elle doit être un guide pour lui ; de telle façon qu'après la visite aux expositions ou aux auditions musicales, le spectateur ou l'auditeur ayant lu la critique doit pouvoir se dire : Tel point m'était obscur le voilà éclairci : tel autre presque inaperçu est mis en lumière, telle idée est développée dans toute son ampleur.

N'est-ce pas beaucoup plus intéressant que de savoir si le peintre X. aurait dû employer un procédé plutôt qu'un autre, ou si le compositeur Y. aurait dû se servir d'une orchestration plus nourrie à certains passages ?

Laissons ces observations à leurs professeurs et à leurs conseils. Car, le plus souvent ces coups d'épingles ont pour résultats des chicanes entre critiques et auteurs.

Protégeons donc les artistes, le rôle est plus beau, plus noble, faisons les comprendre, mettons les en lumière, et, si par hasard une œuvre est tellement mauvaise qu'on ne puisse en dire le moindre bien n'en parlons pas : le silence la couvrira de son ombre.

En résumé : Je donnerai dans mes chroniques mon impression personnelle sur ce que j'aurai vu et entendu ; quoique le cadre soit relativement restreint je m'efforcerai constamment de rendre aux œuvres ce qui leur est dû, et cela dans la plus large mesure possible. Que les jeunes s'entraident plutôt que de s'entre-déchirer, le résultat sera plus fécond et digne de « Jeunes efforts ».

ARMAND DÉPRINS



Amour

A M^{lle} J. B.

*Quand je me promenais dans le bois ce matin,
Le printemps revêtait son habit purpurin,
Et de tous les buissons sortait une harmonie,
S'envolant au soleil, exubérant de vie,
Rendre une attestation d'été et de splendeur,
Qui de ce nourricier, allait au créateur.
Aussi, je me sentais honteux et tout timide
Parmi cette nature attentive et splendide,
Craignant bien que mes pas, au seuil de ce palais,
Allaient troubler ces chants que moi je saluais.
Tremblant et le cœur triste en un pareil empire,
J'allais parmi les fleurs, les oiseaux et le rive.
Pauvre humanité, je te cachais déjà,
Quand dans l'arbre une voix, doucement, m'appela
C'était un vieux bouvreuil, aux plumes grisonnante
Qui m'appelait ainsi, sous ce ciel qui vous hante :
« Pourquoi ne chantes-tu pas, dit-il, avec-nous,
» Cette résurrection sous le grand soleil roux
» Qui enflamme nos cœurs et les met tout en fête ? »
« J'admire avec vous, lui dis-je. Je suis poète
» Venant tout seul remplir mon cœur de la beauté
» Pour conter l'amour, tant vous m'avez enivré ».
« Non, non, dit le bouvreuil, tu parles comme l'homme.
» Car de ce roi là vous ignorez tout, en somme.
» Vous aimez mollement et parlez tant d'amour,*

» Vous n'êtes bien souvent que des amants d'un jour
» Vienschez nous, tu verras comme vraiment l'on s'aime.
» Tu comprendras alors le véritable emblème.
» Tiens, regarde » : Et je vis tous les oiseaux chantant.
Les fleurs qui sur leur tige, épouses se montrant
Et tous les deux formant une union adorable,
S'aimer, s'aimer d'un grand amour inaltérable.
« Voilà, dit le bouvreuil, ce qui s'appelle aimer.
» Depuis le premier jour où Dieu put nous créer,
» Nous n'avons pas cessé, entre toutes les heures
» D'aimer de ce grand souffle aux délices meilleures ».
Sortant de ce pays plein d'amour et de paix,
Je rêvais doucement, longeant le ruisseau,
Mirant dans ses claires eaux, toute cette nature,
De nuage et de ciel, de fleur et de verdure,
Lorsque je vis, montant le long du chemin creux,
Des lèvres se liant de baisers amoureux.
« Tiens, lui dis-je, vois donc la future alliance ».
« Attends, dit le bouvreuil, elle est sans espérance ;
» Ils feront la nombreuse et grande exception.
» Bientôt ils n'aimeront plus, hélas, que de nom ».

GASTON PULINGS.



Livres et Choses

Nous tenons à remercier publiquement nos abonnés et nos lecteurs, pour l'accueil favorable qu'ils ont fait à notre premier numéro. Nous remercions surtout les écrivains et les artistes qui ont bien voulu nous encourager et nous féliciter.

Merci pour les gentil articlelet du *Carnet Mondain* du 11 Juin.

Devant le grand nombre d'articles que nous recevons, nous tenons à faire savoir à nos collaborateurs qu'ils sont priés d'envoyer leur article, rue du Couvent, 5, accompagné de leur adresse.

Le *Jeune Effort* envoie ses plus vives félicitations à M. René Bazin, le superbe auteur des *Oberlé*, pour sa nomination à l'Académie Française.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du secrétaire de *La Durandal* Monsieur Charles de Sprimont. Les poèmes que le jeune poète avait fait paraître dans *La Durandal* annonçaient un artiste de talent et de goût.

Pour la saison 1904-1905 s'ouvrira à Paris, un Théâtre International d'art, qui ne jouera que des pièces lyriques ou dramatiques de Jeunes auteurs. Il s'installera aux Champs-Élysées.

Vient de paraître *Inutile Effort* d'Éouard Rod. un volume, chez Perrin et Cie, 3.50.

L'éditeur Juven vient de mettre en vente *Marion Franchet* premier volume de la *Soif Rouge*, le beau et puissant roman de Charles Foley. L'auteur de : *Au Téléphone*, a su, dans la *Soif Rouge* reconstituer d'après la documentation la plus exacte, les dramatiques journées du 20 juin, du 10 août et de septembre 1792. Le roman tragique et passionné de Charles Foley sert de cadre aux grandes figures de la Révolution : M^{me} de Lamballe, Marie-Antoinette, Louis XVI, Robespierre, Danton, Marat, Théroigne de Méricourt et Luleau.

Monsieur Maurice Maeterlinck a promis à Monsieur Antoine, l'œuvre à laquelle il travaille en ce moment, *La Tentation de Saint-Antoine*, pièce en 4 actes. Elle sera représentée au cours de la prochaine saison.

JOYSELLE, de Maurice Maeterlinck.

En une langue exquise, d'une poésie fleurie et berçante comme une musique de violes et de harpes, se déroule le récit passionné par lequel, dans son œuvre nouvelle, Maeterlinck décrit le pouvoir miraculeux de l'amour. Nulle épreuve, si douloureuse soit-elle, ne l'entamera si cet amour « qui devrait être celui de tous les hommes, mais qui devient si rare qu'il semble à présent éblouissant et fou », est simple et pur comme l'eau des montagnes, héroïque et plus doux qu'une fleur, à la fois ingénu et clairvoyant, prêt à tout prendre, à rendre plus qu'il ne prend, à tendre au bonheur à travers tous les obstacles, à n'hésiter jamais, même devant le crime.

OCTAVE MAUS (*Art Moderne*).

L'exposition de l'*Effort* démontre clairement que la photographie peut devenir un art, car chacune des photocopies exposées est une œuvre d'artiste. Leur couleur, leur sentiment et la vie qui les animent, sont bien dûs au talent des auteurs. La meilleure récompense pour les exposants, est l'admiration de tous les visiteurs.

ARMAND DE PRINS

Jeune Effort

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

<i>Georges Rodenbach</i>	GASTON PULINGS
<i>A Georges Rodenbach</i>	ARMAND DEPRINS
<i>La Religieuse</i>	HENRI VALEREDO
<i>La Fête Rodenbach</i>	FRANZ HELLENS
<i>Pèlerinage</i>	JULES BOCK
<i>Sonnet</i>	LOUIS DE CASEMBROOT
<i>Défense d'idées</i>	GASTON PULINGS
<i>Joyzelle</i>	GEORGES RAMAEKERS

E. MAURAU, Imprimeur-Editeur
GRAND-SABLON, 19, BRUXELLES

PREMIÈRE
ANNÉE

3

AOUT
1903

5

Numéro exceptionnel à Rodenbach : 30 centimes

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS - J. BOCK - L. DE CASEMBROOT

F. BORDIER

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



GEORGES RODENBACH

Georges Rodenbach. En ce jour de gloire et de splendeur, en ce jour où la cendre du passé se remue et s'en va emportée par le vent vers les horizons du monde, nous venons, nous les jeunes, offrir à notre maître enlevé trop tôt à notre estime, nos marques de croyance et d'attachement à ses œuvres.

Le poète de Bruges aima, dès sa plus tendre enfance, celle qui allait l'enliser de l'amour du souvenir et de la tristesse. Enfant, jeune homme, il allait dans ses rues solitaires, dans ses parcs endormis, le long de ses canaux silencieux, où vogue, majestueusement, le cygne dont le sillage seul trouble l'eau. Il apprit dans sa jeunesse, l'amour des choses passées, tombées en désuétude, et, plus il grandissait, plus cet amour s'accrut, au milieu des demeures ancestrales dont chaque pierre est un livre de souvenirs, rappelant l'âge de la gloire, l'époque de la prospérité.

Mais il ne l'aimait pas, cette époque, il voulait Bruges la morte.

Et, fidèle sujet, il ne l'oublia point.

Aussi cette fidélité, est-elle pour Rodenbach, le plus beau titre de gloire, c'est son auréole d'immortalité. Peut-on penser à Bruges sans penser à Rodenbach ?

L'œuvre de Rodenbach fut grande et unie. Toujours il parla de la ville qu'il aimait, de la ville de ses premiers âges.

Et dans cette étude de Bruges, il alla jusqu'au bout. Il met en remarque, le plus petit détail ; il décrit les habitants de la cité flamande. Ses premiers vers y racontent quelques simples cérémonies, comme elles se passent là, silencieuses et

vieillotes, recueillies et pieuses. Il chante les premiers communiants. Mais la nostalgie de la ville le reprend, il pense à la mort. Oh ! ces enfants si blancs — blanc, linceuil — et Rodenbach rêve, pleure. Il entre dans la vie brugeoise, chez l'ami où l'on se réunit le soir pour causer, il prend parmi eux un héros, le suit dans ses péripéties, et voici le *Carillonneur*. Mais Bruges comme toute ville a son monde, voici la femme, l'actrice que rencontre Hugues, il pense à sa femme, le portrait de la morte, *Bruges-la-Morte*. Et il la suit à travers Bruges : « Mélancolie de ce gris des rues de Bruges, où tous les jours ont l'air de la Toussaint ! Ce gris comme fait avec le blanc des coiffes de religieuses, et le noir des soutanes des prêtres, d'un passage incessant, ici et contagieux. Mystère de ce gris d'un demi-deuil éternel ». Il aime la ville et son héros Hugues ne peut s'empêcher de l'admirer. « Car partout les façades, au long des rues, se nuancent à l'infini : les unes sont d'un badigeon vert pâle, ou de briques fanées, rejointoyées de blanc ; mais, tout à côté, d'autres sont noires, fusains sévères, eaux fortes brûlées, dont les encres y remédient, compensent les tons voisins un peu clairs ; et de l'ensemble, c'est quand même du gris qui émane, flotte, se propage au fil des murs alignés comme des quais ». Et son béguinage, l'a-t-il aimé ; cette toile d'araignée en pierre, comme il l'a décrite, avec ses cérémonies ! Comme un peintre littéraire qu'il était ; son lac d'amour, où il a tant souffert, l'amour déçu, Saint-Sauveur où il est venu prier pour les absentes ?

Le soir, quand je m'en vais le long des rues
Vers les taubourgs pour voir le soleil se coucher,
Je sens autour de moi, mes deux sœurs disparues
Comme des oiseaux blancs, autour d'un noir clocher.

Georges Rodenbach, tu aimas les choses tristes, les amours passées, eh bien ! qu'en remémorant au monde ton nom, par l'élévation de ton monument, puissent tous ceux qui ont un cœur pour aimer et une âme pour sentir, ne t'oublier jamais.

GASTON PULINGS.



A Georges Rodenbach

La ville que tu chantas, ô Rodenbach, n'a pas voulu de toi ; elle ne veut pas que ton image, douce et finement bienveillante, se dresse dans le cadre des antiques et ancestrales demeures des brugeois de siècles disparus. C'est une autre ville de Flandre qui gardera clos en ses murs ton souvenir matérialisé, c'est à Gand que tu revivras en marbre.

Et peut-être en est-il mieux ainsi : c'était vrai, on pouvait autrefois dire Bruges la morte ; maintenant elle n'est plus qu'endormie ; elle se réveille. Il vaut mieux que tu gardes intact le souvenir de celle qui *fut* morte et qui, plus jamais ne revêtiras le charme des années de repos, de silence ; il vaut mieux que sous tes paupières de marbre s'évoquent les visions d'antan :

Dans la cité vieille où planent des visions héroïques, où flottent des fantômes charmants, glissent les canaux silencieux et lents que rideront parfois les cygnes aux ailes de neige, tandis que du haut beffroi tomberont très cristallines et très surannées les notes de perle du carillon vieux.... Elles coulent les eaux sombres reflétant les pignons et les tourelles, se fauflant le long des quais aux noms archaïques, bordés de façades revêtues de leurs dentelles de pierre..... Elles coulent les eaux médiévales dans la grande paix dont s'enveloppe la ville somnolente.... Elles passent sous les ponts voûtés, fatigués d'un long service, elles passent

près du Béguinage dont le pont frêle mire ses trois arches dans l'onde caressante qui baigne ses piliers.....

Et le Béguinage avec ses petits rideaux tirés, semble une autre petite ville endormie au sein de la grande ville dormeuse, enfouie dans un silence attendrissant que seule trouble la clochette argentine qui sonne les enterrements, ou les cantiques échappés par l'entrebaillement du portail de la chapelle, les cantiques des petites béguines vieillotes chantés par de vieillotes petites voix tremblotantes, voix fanées, montant vers les voûtes dans le grésillement des cierges, parmi le vol figé, immuable, d'un essaim de coiffes blanches. L'eau tressaille sous les ondes pieusement sonores des hymnes de grâce, et s'en va porter un souffle de leur confuse rumeur au lac d'amour, le Minnewater, le lac où l'on aime, où la brise saline vient du large apporter le murmure de la mer berceuse. Les peupliers du bord inclinent la tête sous la caresse de son souffle en agitant doucement leur verte ramure frémissante tandis que sur le lac où court un frisson, les nénuphars ouvriront leur cœur d'or et d'argent, cœur d'amants des autres âges,... venus.... en pourpoint de velours, en robe de brocart chanter leurs amours près de cette eau où l'on aime et qui leur montrait dans son cristal immobile un couple enlacé, aux chevelures mêlées, les mains unies, les paupières closes sous le rythme enivrant des longs baisers prometteurs d'extase.....

Au ciel roulent les gros nuages de Hollande, les gros nuages d'ouate, tantôt ondoyants comme la barbe fluviale des vieux mendiants d'églises, tantôt ballonnés, arrondis, moëlleux comme des coussins nonchalants aux fossettes grises et blanches.

Mais la grande féerie évocatrice du passé, c'est quand le soleil flambant illumine l'antique cité, les jours de procession : c'est par les rues tortueuses une profusion d'oriflammes agitées, de bannières éclatantes, de semis de pierreries aux éclairs diaprés, d'orfrois brodés par des doigts de fée ; et tout cela rutil

et s'avance doucement comme un flot éblouissant de couleurs et de lumières d'où émergent les châsses, les saints et les dais pourprés; des cantiques naïfs et suaves s'élèvent, baignant l'atmosphère de leur harmonie angélique, parfumés d'encens bleus qui poussés par une brise de rêve, vogueront vers Gand, vers une statue, en nuages diaphanes, faits d'un peu d'azur embaumé et s'enrouleront autour d'un piédestal en volutes odorantes....

Bientôt cet enchantement s'évanouira et le soleil rouge, embué de vapeurs s'effacera derrière les voiles de brumes, les rideaux de brouillards. Tout s'enveloppera dans l'ombre indécise; la pluie fine et pénétrante, froide et susurrante enlacera la ville de ses mailles serrées, la couvrant d'une mantille de grisaille, d'une continuelle et incessante bruine où clavirent les clochers et les tourelles estompés de mystère. Alors c'est de nouveau le grand silence, que seule déchirera la voix du bourdon de la cathédrale ou l'heure lente qui, du beffroi, tombe implacable sur les toits mornes et impassibles, l'heure lourde et grave qu'accompagne le tremblotement du carillon frêle.... Et les brugeoises passent, trottinant, sans mot dire, encapuchonnées dans leur mante sombre, semblables à la ville, comme des effigies réduites, des miniatures fidèles de la paisible dormeuse...

C'en est fait de tout cela...

Un jour viendra, qui n'est pas éloigné où la Belle s'éveillera comme dans la légende; les habitants froteront leurs yeux gros d'une léthargie séculaire et la mer infidèle qui les abandonna retirant avec elle la vie, l'activité, la richesse, la mer échappée, ils la reprendront, la forceront à s'engouffrer dans un estuaire et à revenir à Bruges. Alors les sirènes stridentes déchireront l'air calme de leurs sinistres appels, des machines ronflantes secoueront le sol de trépidations convulsives, et dans la banlieue envahie, au lieu des

gracieux moulins à vent qui, sur leur butte de vert gazon, agitaient gracieusement les bras dans le vent frais, s'élèveront d'énormes et insolentes cheminées d'usine, narguant les tours des majestueuses églises, en vomissant des flots compacts de fumée noire et empestée...

C'en est fait Rodenbach, de ces bonnes vieilles choses que tu aimais tant, où ton esprit flotte parmi les recoins et les ombres... C'en est fait de toutes les vaillantes reliques du passé vivant dans un présent mort. Le passé disparu revivra dans le présent ressuscité, mais avec toute la sécheresse et la platitude de la moderne industrie, âpre au gain, trop insouciant de la beauté sacrée des anciens âges. Mais c'est la loi inéluctable du progrès sans cesse grandissant, l'envahisseur au pas de géant, semeur infatigable de germes nouveaux, toujours récompensé, heureusement, de bienfaisantes et amples moissons, mais impitoyable faucheur des antiques traditions.

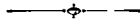
Aussi Rodenbach, repose loin de Bruges, car bientôt elle ne sera plus ce qu'elle fut à tes yeux enchantés, l'évocatrice des temps enfouis; elle ne sera plus l'asile où tu aimais à rêver indéfiniment le long des quais mélancoliques, bordés de canaux où s'allongent les clochers et c'est pourquoi il vaut mieux que tu ne sois pas le témoin de sa déchéance poétique dans son relèvement mercantile; c'est pourquoi il vaut mieux que tu conserves loin d'elle, le souvenir de la ville humaine somnolente, telle que tu l'aimas, idéale comme tu la chantas, *Bruges-la-Morte* qui dès lors mourra sans retour, Bruges, morte deux fois, disparue sans espoir, puisque ce sera une autre cité, avec une autre âme, un autre visage, une autre vie qui renaitra de ses cendres à jamais envolées...

ARMAND DEPRINS

La Religieuse

Le mystique battant du cloître s'est fermé,
La vierge est à jamais, pieuse, ensevelie,
Et le monde qu'hier elle avait tant aimé,
Dans ses grands yeux pâlis fuit en un rêve impie.
Face pensive et triste, elle erre en priant Dieu ;
Le cilice tout noir qui cache sa jeunesse
Est comme un deuil, trop vite accouru pour l'adieu,
Que, défaillante, un soir, soupira sa détresse.
.
Près d'un vitrail blafard, trolant, l'autel sacré,
Les mains jointes, le front déchiré sous les rides,
Une forme surgit comme un spectre effaré,
Et l'on voit deux grands yeux, deux yeux déçus et vides.

HENRI VALEREDO



La Fête Rodenbach

A GAND

(Correspondance particulière du JEUNE EFFORT)

Ce fut une manifestation émue autour de ce monument de Résurrection, dont le symbolisme large immortalise le poète de la sensibilité flamande. Comme son œuvre, le nom de Georges Rodenbach recherche le silence pieux de la méditation, le recueillement des nef, ou des corridors de béguinages, où le pas des recluses semble l'égrènement d'un rosaire mélodique et discret.

Le souffle du poète remuait hier les restes de l'ancien béguinage, ce reliquaire dont l'âme s'est envolée avec les cloches et toutes les choses vieilles et fanées dont on ne parle plus. Dans l'activité triviale d'une brasserie et l'embourgeoisement mesquin des boutiques, peu à peu, disparaissent les souvenirs de la villette mystique où, dans la paix d'autrefois, s'élaborait un travail de guipure et de prière.

Derrière l'église délaissée des cornettes, dans un square où la verdure dispute un reste de silence, tandis que, découverts, les amis de Rodenbach faisaient cercle, Emile Verhaeren parla. Bien que les discours officiels n'aient guère le privilège de convaincre ni d'émouvoir, cette parole à l'allure nerveuse, au rythme martelé, fut un hommage touchant à la mémoire du Poète et de l'Ami. Il évoqua les débuts, dans la rigidité claustrale du collège Sainte-Barbe, où tous deux, de conserve, penchés sur Lamartine, cherchaient le secret de la muse.

Puis, plus tard, l'exil à Paris où s'affina son talent très personnel.

Georges Rodenbach ne renia point sa patrie.

Ame nostalgique et songeuse jusqu'à l'éréthisme, elle voulut s'isoler du panorama brumeux, le revoir à travers un prisme, au fond de la solitude. Ainsi, la poussière des vieux quais, le tintement des cloches, le bruissement des ouvriers lui apparurent poétisés par l'éloignement.

Il ne voulait guère décrire sa Bruges, il voulait « la rêver ! » D'ailleurs, l'œuvre de Rodenbach est bien flamande. Ce primitif s'apparente aux Memling, aux Van Eyck que Bruges récemment glorifia. Son œuvre reconstitue tout un passé de vitraux et de retables.

Parmi les pionniers de nos jeunes lettres belges, Georges Rodenbach se révéla de bonne heure, comme le plus vaillant et le plus éloquent. Il fut un batailleur ; à ses côtés luttèrent Charles De Coster, Pirmez, Lemonnier. Il a laissé du premier un souvenir ému dans *l'Art en Exil*.

Il s'exprime « avec flamme et colère », s'efforce, à l'époque héroïque de la *Jeune Belgique*, de rompre les entraves traditionnelles, de déraciner le vieux saule lacrymatoire, dont l'ombre couvrait la désuète Académie. Le premier, il porta en France le renom de nos *lettres belges*. On l'aima ; son œuvre devint presque populaire et le *Théâtre-Français* l'accueillit. Daudet, de Goncourt, Mallarmé se disputaient ce causeur délicat dont la voix semblait ouatée de rêves.

Le discours d'Emile Verhaeren nous avait profondément remué.

Une parole flamande retentit alors, vibrante en sympathique. Gustave d'Hondt parla avec indignation de la Bruges ingrate et

bourgeoise où sévit la « secte » flamingante qui refusa d'accueillir le monument de Georges Rodenbach.

Tournay, berceau du Poète des *Vies encloses*, représentée par le Docteur Delangre, envoya, avec une gerbe de fleurs immaculées, son souvenir filial et pieux.

Enfin, — dans le silence absolu, — Firmin Van den Bosch, avec des paroles exquises, découvrit le cénotaphe où l'artiste a fixé la pensée du poète « oiseleur de rêves. » En sa retraite de Tronchiennes où s'isole, telle une cellule, l'atelier du sculpteur anachorète, Georges Minne médite son œuvre déjà féconde. Nul, mieux que l'auteur de *l'Homme blessé* ne pouvait immatérialiser en du marbre l'attitude de ce triste hanté de souvenirs, l'âme séraphique de ce Ruysbroeck songeur remué d'amoureuses nostalgies. Une femme accoudée dont le profit nimbé d'une ample chevelure émerge seul du sarcophage de granit, regarde le Passé. La simplicité sereine de l'œuvre ne touchera guère la masse indifférente ; elle s'étonnera peut-être, sans s'émouvoir. Mais le rêveur en quête de silence, l'amoureux des pâlines et des grisailles s'arrêtera saisi de mystérieuses réminiscences, le visage de marbre s'animera, il entendra les lèvres closes psalmodier les vers aériens gravés au bas du sarcophage :

Quelque chose de moi, dans les villes du nord,
Quelque chose survit de plus fort que la mort,
Quelque chose de moi meurt déjà dans les cloches....

Rien ne manquait à cette cérémonie touchante dont le comité avait exclu le cérémonial coutumier. Même le discours de l'administration communale, représentée par son chef hiérarchique, fut sincère et exempt de patrocinant emphase.

Nous, les jeunes, qui reprenons le flambeau laissé par les aînés, dans cette course à l'Idéal au milieu des ténèbres, nous déposons au pied du monument de Georges Rodenbach l'offrande de notre admiration.

Nous vénérons le souvenir du doux Poète du *Silence*, dont l'œuvre grande et loyale semble un chant d'outre-tombe, et que la Mort, sombre fileuse assise au *Rouet des brumes*, terrassa, une veille de Noël, en un éparpillement carillonnant de rêves...

FRANZ HELLENS



PÉLÉRINAGE

A Georges Rodenbach

Dans l'abîme fatal où meurent les années,
Se produisaient au loin de violents remous,
Faisant un bruit pareil à celui des marées.
Un seul de ces flots noirs arriva jusqu'à nous.

Il portait s'accrochant à sa croupe tremblante,
Comme une forme humaine, un brouillard lumineux,
Or l'ayant déposée en la cité Flamande ;
Il reflua vers l'insondable ténébreux.

.

La nuit enserre Bruges ainsi que d'une mante,
Tout repose et tout dort dans la grise Cité.
Et dans les carillons l'heure sonne plus lente
Comme alourdie en l'angoissante obscurité.

Et voici tout-à-coup, Bruges, que tu frissonnes,
Voyant la forme vague élever ses blancheurs,
Grandir, se transformer, prendre l'habit des nonnes
Et vers les Angelus errer avec ses sœurs.

Alors tu reconnus sous ces voiles austères
L'âme de Rodenbach revenue ici bas,
Pour revivre sa vie en de pieux mystères,
Pour reprendre sa Gloire en qui tu ne crus pas.

Et son pèlerinage en tes murs léthargiques
Chemine lentement au bord de tes canaux,
Elle revoit tes ponts et tes beffrois tragiques
Et tes cygnes plus blancs sur la noirceur des eaux.

Puis elle va devant la vieille cathédrale,
D'où sortent les parfums des mystiques encens,
Et dans le Béguinage à l'ombre sépulcrale
Pleure le rêve enfui des jours adolescents.

.

Mais dans le soir songeur chantent les Angelus.
La Nonne épique a fui cette Bruge oubliée,
Cette « BRUGES-LA-MORTE » où rien ne l'émeut plus,
Cette Bruges, la Morte énorme et glorieuse.

JULES BOCK

Sonnet

Il me semble vous avoir vue,
Ailleurs, il y a bien longtemps ;
Vers moi, n'êtes-vous pas venue
Alors que j'étais tout enfant ?

Un soir, vous m'êtes apparue,
Et vous penchant sur mon lit blanc,
Petite mignonne inconnue,
Vous m'avez embrassé, tremblant.

J'ai gardé de cette caresse,
Comme un parfum pur de tendresse,
Un souvenir vague et très doux.

Et mon beau rêve continue
Puisque vous êtes revenue,
Et que je vis à vos genoux.

LOUIS DE CASEMBROOT



Défense d'Idées

Dès l'instant où nous entrâmes dans les Lettres, quelques personnes, que je veux croire bien intentionnées, s'alarmèrent et dénoncèrent notre intention de faire de la Littérature. Aussi, le premier numéro du *Jeune Effort* avait-il à peine paru, qu'arrivaient déjà les critiques les plus diverses. Chacun avait son mot à dire, chacun trouvait un défaut, tous ils étaient critiques, même et pour la plus grande partie, ceux qui n'y connaissent rien. On alla même plus loin, on attaqua les idées et les opinions des auteurs, leurs croyances et leur foi. Pour beaucoup, notre publication était (et, permettez moi l'expression, elle est vraiment caractéristique) une vaste blague. Est-ce bien le mot du Monsieur bourgeois ? Aussi, *l'expérience* du Monsieur se révoltait-elle : « Attention, jeunes gens, on crève de faim dans le *journalisme*; attention, tout le monde va rire ; attention, vous avez la prétendue intention de faire fi de la langue française ». Mon cher Monsieur, nous n'avons pas fait cette revue pour gagner de l'argent, nous l'avons créée (comme le disait notre programme) pour nous faire connaître, nous, c'est-à-dire les inconnus, tous les artistes qui débutent. Le monde va rire, dites-vous. Eh bien ! qu'il rie, si cela l'amuse. Il a si souvent ri à tort. Quand les premiers accents de la Littérature Belge ont résonné, s'en est-il moqué ? Et cependant, voyez comme il a eu tort. Voyez cette légion de talents que compte notre Littérature nationale. Et cependant, on rit encore, quoique la Littérature Belge se soit montrée et se montrera toujours, nous en sommes convaincus, à la hauteur de sa tâche, c'est-à-dire à l'égal de l'industrie et du commerce belge, et surtout, comme une rivale, en même temps, qu'une alliée de celle de France.

Quant à l'alarme que causa notre prétendue intention de faire fi de la langue française, il y a peut-être du vrai. Nous l'avons annoncé, nous ne nous piquons pas de snobisme, nous

ne donnons la leçon à personne, ... et cependant nous ne respectons pas le dictionnaire. Ecoutez, amis qui vculez bien nous défendre, adversaires qui nous attaquez faussement. A notre époque enthousiaste et folle, nous écrivons avec la fougue de notre jeunesse, et le bonheur que nous mettons à vivre. Aussi, l'on ne doit pas s'étonner si quelques fautes, quelques néologismes et erreurs de langage se sont glissés dans nos écrits. Alors que la nature qui se réveille, que la vie qui s'ouvre, venaient ensemble nous charmer, nous nous sommes laissés entraîner par elles, et nous avons écrit avec transport et vivacité, nous jetant, fiévreux, dans les labeurs littéraires. Aussi, malgré les corrections et les recherches dans les lourds dictionnaires, nous avons laissé passer quelques fautes sans le savoir, exaltés que nous étions à la lecture de nos compositions et dans le libre cours de nos phrases pathétiques.

Nous tenons à dire tout cela, pour que les personnes qui s'intéressent à nos premiers essais (et elles sont nombreuses) nous pardonnent nos fautes, ainsi que les insolences, parfois injustes, dont au cours des polémiques, nous nous rendîmes coupables. Mais tout cela ne veut pas dire, que nous sommes ici pour inventer des mots, pour écrire comme cela nous plaît, rejetant règles et exemples. Oh ! non, loin de là.

La langue française ne date pas d'hier, elle est formée depuis longtemps, elle a sa Littérature, et ses lois, et nous sommes les premiers à nous y soumettre. Aussi, quand les écrivains et artistes qui ont bien voulu nous témoigner leurs sympathies, quand les maîtres qui sont venus nous encourager, nous montrèrent nos fautes, nous avons été les premiers à nous corriger pour l'avenir. La langue française est une grande reine dont nous voulons devenir les fidèles sujets ; c'est pour cela que nous apprenons et tâchons de nous assimiler ses goûts, ses idées, ses formes, ses principes et ses règles, pour qu'elle nous aime et que nous soyons ses enfants chéris. Qu'ils se détrompent donc, ceux qui nous prennent pour des révolutionnaires littéraires. Notre fidélité à la langue sera le critérium de nos croyances, cela nous le voulons, parce que nos illustres prédécesseurs et maîtres nous

l'ont montré, chacun selon son goût. Le travail, c'est le génie, a-t-on dit, et nous ajoutons que la connaissance de sa langue est aussi le génie. Dire qu'une littérature n'est pas composée uniquement de génies, c'est énoncer une proposition dont l'évidence est à jamais prouvée. Aussi, le mot génie n'est-il décerné avec un assentiment unanime, qu'à de rares exceptions, quoique, à notre époque, on prodigue avec tant de facilité, les mots de talent et de chef-d'œuvre.

Hugo, au XIX^{me} siècle, fut reconnu universellement comme un grand génie, le génie de l'étendue de la conception. Mais beaucoup d'autres écrivains, qui n'ont pas eu ce génie, en eurent cependant, mais de différentes sortes. Balzac eut celui de la peinture exacte de la société de son temps, des différentes classes qui la composent, et des personnes qui peuplent ces classes. Beaudelaire, celui de l'exaltation au bien, par l'exagération du mal. Verhaeren, cet évocateur lyrique du machinisme moderne, en a certainement, malgré toutes les haines méchantes et jalouses, a celui de la vaste conception, comme Hugo dans *La Légende des Siècles*, de l'idée cherchée, de l'image neuve, du développement inattendu. Rodenbach a celui de Bruges. Lemonnier, le génie de romantisme belge. — Et cela dit sans amitié ou admiration individuelle. — Tout écrivain peut avoir du génie ; c'est ce moment de la composition qui exalte l'artiste, lui suggère des pensées profondes, des idées sublimes, des formes nouvelles. Le génie est de toutes les heures et de toutes les formes.

Mais, ce n'est pas, parce qu'un écrivain manque de génie, qu'il ne peut devenir un grand écrivain. Il peut posséder ce talent extraordinaire qui approche du génie ; s'il vous charme par sa prose délicate ou par des vers harmonieux ou bien, défendant en un roman, avec vigueur et volonté, surtout avec persévérance, une idée maîtresse chez lui, cet écrivain a du talent, et sera certainement un grand littérateur.

Voilà notre défense, et voilà notre espoir.

Amis, soyons parmi les favoris de la langue, pour en sortir avec gloire, quoique entrés timidement.

GASTON PULINGS



JOYZELLE

Après du grand succès de *Monna Vanna*, celui de *Joyzelle* fut plutôt minuscule. Et pourtant... Mais laissons cela. Paris est une jolie femme capricieuse. Il ne faut pas raisonner les caprices des femmes. Et puis, somme toute, le dit caprice en l'occurrence, ne fut point tout-à-fait injuste. *Joyzelle* est peu scénique, à cause, surtout, du personnage d'*Arielle* invisible pour tous les acteurs, autres que *Merlin*; à cause aussi, d'un symbolisme très embrouillé qui, à la lecture attentive et lente, se peut plus ou moins dégager, mais qui, à la scène, déconcerte, obsède, impatiente et déroute. Et les brumes de la légende, combattent, en ce présent poème, la lumineuse harmonie de la Langue où fut célébrée, de si admirable manière, par ce flamand latinisé, *La Vie des Abeilles*. C'est par la seule forme rythmée (à la façon dont Paul Fort chansonna les *Ballades Françaises*) que *Joyzelle* cette œuvre en vers, s'apparente à *Monna Vanna*, et les amateurs de classification, ne manqueront pas de déplorer, que cette légende dramatique, n'ait paru avant le drame historique.

Joyzelle s'offre, en effet, comme le trait d'union entre *Monna Vanna* et le premier théâtre de Maeterlinck, celui, si angoissant et d'accent si neuf, si fort, si tragique, celui des *Aveugles*, de *l'Intruse*, d'*Intérieur*,... celui que je serais tenté d'appeler son vrai théâtre, le théâtre du plus Maeterlinck.

Mais ce qui distingue *Joyzelle* de tous les autres drames du

plus latin (maintenant) des Gantois, c'est le dénoûment *heureux* de cette amoureuse aventure. Jusqu'ici le *fatum* (non moins ib-sénien que mahométan) avait empêché toutes les princesses de Maeterlinck, de voguer sur l'eau bleue du rêve, avec le confiant espoir des immarcescibles bonheurs. Toujours le malheur s'abattait fréoce, aveugle, farouche, inconscient eût-on dit, comme la lave et les cyclones — toujours le malheur s'abattait, précoce, sur les amours inexaucées.

Dans *Joyzelle*, Lancéor, l'aimé de Joyzelle, ayant subi les pires épreuves imposées par son père, Merlin l'Enchanteur, voit son amour récompensé ; et l'intrépidité de ceux qui s'aiment reçoit ainsi, du légendaire, un éloge qui semble heureux de pouvoir enfin s'avouer.

De ce dénoûment, qui marque une étape décisive vers l'optimisme dans l'œuvre de Maeterlinck, on peut conclure que, pour l'admirable styliste et l'idéologue un peu fuyant du *Trésor des Humbles* et de *La Sagesse et la Destinée*, le sort humain se peut lui-même choisir, pour autant qu'il triomphe des forces inconnues.

Et voici que l'auteur de *Joyzelle* revient à la doctrine chrétienne de la liberté individuelle, éprouvée par la Providence. Mais cela manque de certitude, parce que ce n'est pas exprimé avec la force du dogme chrétien, parce qu'au lieu d'être bâti sur la Pierre angulaire — soutien de tout l'édifice moral — c'est écrit merveilleusement, certes, mais presque vainement, hélas, — sur le sable de ces plages païennes où, jadis, s'est joué des hommes, sous les traits de Merlin, Satan, le vieil enchanteur.

GEORGES RAMAËKERS



JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

L'AIEUL . . .	<i>Georges Rency</i>
AUTOMNE . . .	<i>Franz Hellens</i>
ALBUM . . .	<i>Henri Valeredo</i>
RÊVES DÉÇUS .	<i>E. d'Ypres</i>
SUR L'ESTACADE	<i>Pierre Fauconnier</i>
CHRONIQUE THÉÂTRALE	<i>Armand Deprins</i>
LIVRES ET CHOSES	<i>Jeune Effort</i>
COURRIER DES THÉÂTRES	<i>Armand Deprins</i>

E. MAURAU, Imprimeur-Editeur
GRAND-SABLON, 19, BRUXELLES

PREMIÈRE
ANNÉE

4

SEPTEMBRE
1903

5

Le Numéro: 20 centimes

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

AFFILIÉ A L'UNION DE LA PRESSE PÉRIODIQUE BELGE

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS - J. BOCK - L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



L'AIÉULE

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels maman Couzel trouva le temps long. Là-bas, dans l'autre maison, cela ne lui était jamais arrivé. Avant la mort du père, il y avait le ménage qui l'occupait, les clients qu'il fallait servir, la chanson du cordonnier, sonore et joyeuse, qui montait jusqu'au toit. Plus tard, après le triste événement, elle était dehors jusqu'à midi, puis elle avait, pour se distraire, le spectacle de la rue qui n'était jamais sans bruit et sans passant. Maintenant, tout cela lui était enlevé. Les rues de ce faubourg lointain demeuraient tout le jour silencieuses et désertes. Aline, souvent, sortait pour des achats, pour aller chercher ou reporter de la besogne. La vieille, alors, gardait le logis, rivée à sa chaise, un éternel tricot entre les doigts. Sa seule distraction était la vie paresseuse de son chat qui, parfois, consentait à pousser de la patte une boule de laine tombée, mais, tôt fatigué, réintégrait son panier avec un monotone ron-ron. Son ardeur croissante souhaitait voir naître un enfant à Aline. Il lui semblait qu'elle serait de nouveau heureuse, quand de tièdes petits bras se noueraient à son cou, quand une petite voix hésitante balbutierait autour d'elle : « Bonne maman ! » Elle fit des rêves. Ce serait un garçon qui s'appellerait Jules, comme son grand-père mort. Il ressemblerait à sa mère. Tout au plus accordait-elle qu'il eût les cheveux de son père, abondants et noirs. Elle l'éleverait. Peut-être, vivrait-elle assez pour le voir partir à l'école dans son petit costume marin, la toque sur l'oreille, la carnas-

sière au dos. Jusqu'à sa première communion, mon Dieu ! Qu'elle puisse vivre jusqu'à ce beau jour-là. Alors, elle consentait à mourir, doucement, sans se plaindre.

« Donnez-moi un petit enfant, mon Dieu ! » suppliait-elle en levant les yeux et en joignant les mains. Et jamais il n'y eut de prière plus fervente.

Aline, un soir, annonça le mystère. Oui, on pouvait espérer un petit enfant. Léopold paraissait ravi. La maman ne dit rien, mais deux larmes épaisses, deux larmes qui condensaient un bonheur infini, lentement roulèrent sur son visage. Depuis ce moment-là elle ne s'ennuya plus.

Il faudrait des mots plus doux que la soie et des dentelles, plus doux qu'un bruit de ruisseau dans un beau soir de mai, pour décrire l'extase d'une aïeule qui prépare la layette de l'enfant attendu. Ses vieux doigts usés retrouvent des délicatesses de toucher qui la rendent sensible à la fragilité des étoffes blanches, si blanches, qu'elle confectionne. Avec une légèreté de main perdue depuis sa jeunesse, elle sait froisser des nœuds qui sont de vrais poèmes d'amour. Son cœur l'inspire, son imagination la guide. Entre les broderies de ce bonnet, elle voit, devant les événements heureux, elle voit dormir un petit visage plissé, blanc et rose, plus mignon que les images de Jésus enfant. Elle voit aussi l'effet que fera autour de ce visage le bonnet auquel elle travaille. Mettra-t-elle deux rangs de ruches ? Grave question ! Non, une aussi mince figure en serait écrasée. Un ruban bleu passé dans les ajours de la broderie sera moins lourd et plus joli. Pour le baptême, le nouveau-né aura un bonnet de fine dentelle, taillé dans le fouillis qui orne sa vieille robe de noces, la fameuse robe qui lui a valu — oh ! elle n'a rien oublié ! — un coup si rude de la part d'Aline.

La maison, peu à peu, s'emplissait d'une atmosphère spéciale d'attente et de respect. Partout, le linge immaculé qui

traînait sur les tables attestait l'espoir de ses habitants. Aline, transfigurée, marchait dans une sorte d'auréole. Léopold, inconsciemment, se faisait plus aimable, moins bruyant. La maman, elle, ne sentait plus s'envoler les heures et trouvait chaque soir la nuit trop tôt venue, puisqu'elle la distrait de son délicieux labeur.

« Mais, maman, disait Aline parfois, vous lui faites trop de chemises, trop de bonnets. Il grandira et grossira, et tout cela deviendra inutile.

— D'abord, répondait-elle, il n'est pas sûr qu'il restera toujours seul, le cher petit, et que vous ne lui donnerez ni frère ni sœur. Ensuite, regarde, si tu veux bien, et tu verras que ces chemises sont de tailles différentes, de même que ces bonnets. Laisse-moi faire, va ! Ça me connaît ! »

Oh ! oui, que cela la connaissait ! Dans la toile bien étendue sur la table, ses ciseaux entraient sans hésitation, couraient droit devant eux, décrivaient une courbe et, rapidement, les pièces étaient enlevées, laissant sur le bois sombre la forme découpée d'une chemise de plus. La machine à coudre, du matin au soir, ronflait. Aline l'activait parfois, mais la fatigue l'en éloignait vite. Maman Couzet terminait l'ouvrage seule et n'en avait que plus de joie. Quand le petit vêtement était achevé, elle le prenait par les emmanchures et le dressait, le tenait tout ouvert devant elle. Alors, elle souriait, et ce sourire était dans son visage fané comme un rayon de soleil sur une forêt d'automne. Sous la trame du linge, elle créait le corps de l'enfant, elle s'imaginait voir les petites jambes dodues se démener, le petit corps solide tendre déjà ses muscles. Elle souriait au visage illusoire qui émergeait des dentelles. Toute sa chair palpait d'un émoi mystérieux. Et tout à coup, avec une fureur sacrée, elle enfonçait sa tête dans les replis de la chemise et la baisait éperdument.

GEORGES RENCY



AUTOMNE

*Sous les ciels désolés, les ciels qui pleurent
Les grisailles d'automne et les vents migrants,
Les champs contrits comptent les heures
Préparatoires aux hivers,
Où la première neige oindra la plaine sombre
De l'extême-onction réparatoire.
Car les temps sont prochains, qui verront surgir l'ombre
Et la Mort n'attend pas qu'on ait ouvert.*

*Partout des tâches de roussure,
Partout des rouilles, des feuilles mortes,
Dans le sillage obscur et suborneur
Qui les emporte !*

*Et les grands arbres dénudés qui se désolent
Et tendent vers le ciel des bras tordus,
Les canadas, les peupliers, les saules
Fous de honte et frileux de se sentir tout nus.
Sur les ruisseaux, les saules noirs
Mirent leurs sombres théories...
Les peupliers sont las de secouer en vain
L'ennui qui les torture ; des vols de pies
Et de choucas paillardards s'en viennent, chaque soir,
Dans les hauts canadas couvrir leur noirs desseins.*

*Oh! sentir lentement s'éteindre, et sûrement,
Jusqu'aux tréfonds, le souffle de la terre!*

*Chemins retors, avec de soudains errements
Et des méandres par les glèbes solitaires,
Chemins trempés dont l'horizon se perd
Entre deux haies,
Vers quels lointains, — dans les saulaies,
Chemins crevés où saigne la blessure
Des couchers de soleil,
Qui vont, par des pays toujours pareils,
Dans l'immobilité de la nature.*

*Voici par les chemins suivant l'ornière avide,
Au pas pesant d'un cheval lourd, un tombereau
Au cahot de l'essieu répond le sifflement
Du gars qui va, tirant la bride,
Et rêve à quelque fille blonde, le faraud !*

*La Lys, rivière accorte que Benoit,
Le poète flamand, mit en musique,
Est terne, à petits flots pantois
Et nostalgiques,
Où les soucis fuligineux,
Suivent un courant ténébreux
Entre deux rêves identiques.
Passés les verts ensoleillés,
Les verts infinis et fleuris des prairies,
Des pâturages gras, des vastes noues
Où le bétail ensommeillé
S'ébroue
Multicolore, et broute,..*

Plus loin, sur le remblai, c'est la grand'route.

*En un brouillard, là-bas, la ville dort,
La sombre ville grise aux monuments gothiques*

*Avec les toits en plomb de ses fabriques
Et le ressouvenir des fastueux décors.
Un panache, au talus, s'élargit et dévale
Au long des fils d'airain
Où file, en sirénant, la malle
Vers quels lointains? —*

FRANZ HELLENS



ALBUM

Pour M^{lle} S. C.

Vous voilà jeune et belle, et fêtée, et pensive,
Et le flot de mon rêve est monté jusqu'à vous ;
L'avenir à vos yeux en voile rose arrive :
Il met une auréole à votre front si doux.

Il va semer pour vous, cet avenir magique,
Le plaisir, le succès, l'enivrement vermeil ;
Il accourt, il sourit, il brille magnifique,
Comme un globe infini que dore le soleil.

Dans le passé déjà, gît un berceau fragile,
Et l'ennui souvent éteint sa majesté ;
Mais demain vous verrez, femme, en ce jour tranquille
Dans le bleu tourbillon du bonheur enchanté.

Pourtant quand vous irez, après le bal, muette,
Rêver de lianauve et d'oranger fleuri,
Ne vous méprenez jamais de ce triste poète,
Et pleurez son nom, si vous en avez ri.

HENRI VALEREDO



RÊVES DÉÇUS

A M. Eug. Deforeit.

Un matin, il portait un gros bouquet pour orner l'autel de la petite chapelle encastrée dans un des pignons de l'école. Elle l'avait rencontré et jeté un long regard d'envie sur ses fleurs.

— En veux-tu ? et détachant la plus belle rose, il la lui offrit.

C'était la première fois qu'ils se parlaient ; ils se connaissaient depuis longtemps, faisant tous deux le même chemin pour se rendre en classe.

Et depuis, tous les matins, Armand déjà grand garçon de onze ans, attendait la blonde fillette.

Pourquoi s'étaient-ils rapprochés, comment s'étaient-ils pris d'amitié ? Peut-on analyser ce qui se passe dans le cœur des enfants ? Une étrange et mystérieuse puissance, qu'à un autre âge on appelle amour les attirait l'un vers l'autre.

Et réellement ils éprouvaient cette chose flottante, qui n'est plus l'amitié et qui n'est pas encore l'amour.

Faisant la route ensemble, ils babillaient, jouaient, riaient, ou, subitement silencieux, ils s'observaient longuement, cherchant à analyser les sentiments dont ils se sentaient animés.

Un jour il eut une audace.

— Veux-tu être ma petite amie ?

— Oui, et plus tard, tu seras mon petit mari.

Ils se turent, se regardèrent longtemps, comme en un rêve, formant des projets d'avenir, eux qui, de la vie ne connaissaient que les grandes joies et les petits chagrins d'enfants.

* * *

Dans la grande salle éblouissante de lumière la fête bat son plein.

Un grand nombre de femmes élégantes dont le décolleté

rose fait oublier la noire banalité des messieurs graves, en habit, se pressent dans les salons.

La baronne de Larinor donne son premier bal de la saison.

Elle est à l'entrée du hall, recevant ses invités avec cette urbanité exquise qui lui attire tant de sympathies.

Mais le domestique vient d'annoncer un visiteur inattendu, elle s'avance vivement pour le recevoir :

— Oh que c'est bien d'être venu, nous n'y comptions pas. Toutes mes félicitations pour la brillante réussite de votre expérience.

Et se tournant vers un groupe d'invités :

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Armand Rodier, le héros d'aujourd'hui.

Des mains se tendent, on félicite vivement le jeune ingénieur, qui, le matin même, a fait seul, le trajet Bruxelles-Anvers, en un aéronef construit d'après ses plans.

Il remercie, profondément ému par ces marques de sympathie qu'il voit sincères, et qui ne sont que de la courtoisie pour la maîtresse de la maison.

Croyant intéresser ses auditeurs, il leur parle de son invention ; il conte ses travaux, ses doutes, sa crainte de ne pas réussir pleinement. Il entre tout entier dans son œuvre, qu'il détaille, ne s'apercevant pas que ces desœuvrés qui l'entourent ne l'écoutent déjà plus que d'une oreille distraite, le jalosant parce que, tantôt, son nom sera dans toutes les bouches et que les femmes n'auront de regards que pour lui.

Le cercle qui l'entourait s'est éclairci ; et voilà qu'Armand reste seul avec un invité qui, trouvant déjà long un entretien de cinq minutes avec un être dont une conception géniale va révolutionner le monde, cherche le moyen de se débarrasser de lui et interrompt :

— Permettez moi, mon cher Monsieur, de vous présenter ma femme.

Et il l'attire vers une groupe de dames qui parlent dans un coin.

Mais Armand palit et se sent défaillir ; un brusque afflux de sang semble lui déchirer le cœur ; des pensées tumultueuses — idées de meurtre ou de suicide — produits de la douleur ou de la colère au paroxysme, lui remplissent le cerveau. Il s'incline, balbutie quelques mots de banale politesse. Mais il se trouble et, brusquement, chancelant sous l'horrible angoisse qui l'étreint, il fuit.

Dans la personne qu'on lui présentait, il a reconnu la blonde enfant qui lui répondit un matin :

— Plus tard, tu seras mon petit mari !

* * *

Dans un coin de son coupé, filant rapidement conduit par un habile chauffeur, Armand pense. Il a toujours devant les yeux la délicieuse figure de l'être qu'il aime.

Ah ! elle n'a pas changé depuis douze ans qu'il ne l'a vue et, devenue femme, ses traits ont gardé le charme de l'enfance.

Soudainement le profil qu'il évoque lui rappelle sa jeunesse. Comme un kaléidoscope douloureux, sa mémoire lui montre le chemin de l'école où il l'attendait ; elle lui rappelle leurs jeux et enfin le jour où elle arriva auprès de lui, toute triste, lui annoncer qu'elle quittait la ville et partait pour un long voyage.

Ce fut un gros chagrin, le premier, depuis quatre mois qu'il se connaissaient.

Mais il avait un grand cœur.

Il ne se lamenta pas, comme de plus âgés, même, eussent fait.

Il s'entend encore lui faire promettre, d'être toujours fidèle et de l'attendre.

Il travaillera, il s'enrichira et alors il la demandera à ses parents.

Et ils sont si certains, que tout cela arrivera comme ils le pensent, que la séparation leur semble moins dure et qu'à peine une larme perle au bord de leurs paupières en se quittant, après

s'être embrassé bien, bien fort, comme s'embrassent des enfants qui s'aiment.

Il se revoit à l'école, soutenu par son souvenir, travaillant sans relâche, toujours premier aux examens, satisfait de lui, non pour les récompenses qui lui sont décernées, mais parce que cela le mène au but de sa vie :

Avoir pour femme la blonde Louissette, sa chère Louise.

Dans les rares moments de loisir que lui laissent ses études, l'adolescent cherche les moyens de la retrouver. Jamais il ne songe qu'elle peut l'avoir oublié, qu'elle peut être à un autre. Puis est venue la conception de son aéronef et il se promet de ne plus penser à elle tant que son œuvre ne sera parfaite...

Ce matin, en planant dans les airs, heureux de sa réussite, il s'est dit que le moment était venu d'aller la chercher lui prouvant, ainsi, qu'il tenait sa parole d'enfant.

Ce soir il la retrouve, et, — ô destin ironique et cruel — c'est son mari qui la lui présente...

* * *

Dans un coin de son coupé, fuyant, rapidement conduit par un habile chauffeur, Armand a toujours devant lui la délicieuse figure qu'il vient de voir et il pleure, il pleure ses rêves déçus.

E. D'YPRES



Sur l'Estacade

(Aquarelle)

Les bateaux qui partent en mer
Ont leurs voiles rouges tendues
Vers l'infini des étendues
Où siffle, lointain, un steamer.

Qu'on ne voit, car la brume grise,
Confondant la mer et les cieux
Voile l'horizon de mes yeux
Où le grand soleil agonise.

Ils partent les bateaux pêcheurs
Au clapotis rythmé des rames,
Ils glissent sur le dos des lames
Lentes par ce soir de douceur.

Ils vont vers le rêve et l'immense,
Vers la lumière qui s'éteint
Sur des flots aux reflets d'étain
Terni, ballotés en çadence...

Et du désir me voilà pris
De voguer aussi sur les vagues
Qui berceraient mes rêves vagues
Comme les vers bercent l'esprit.

PIERRE FAUCONNIER



David Desvachez

La critique des œuvres d'un graveur est chose ardue : il semble que les qualités qu'on peut y observer s'adressent en partie à l'original.

Savoir quelle parcelle de son âme il y a mise, quel coup de burin particulier sa main d'artiste a jeté sur l'acier, demande un tact excessif. D'ailleurs, quel est l'idéal pour un graveur ? Est-ce la copie uniforme et exacte ; la minutie dans le détail rendu ou la déformation plus ou moins considérable de l'ori-

ginal par la copie ? En tous cas il paraît évident qu'un artiste imaginaire et créateur ne deviendra jamais maître en l'art de la gravure et qu'un graveur qui a fait de cet art toute sa vie ne saura plus s'en affranchir.

L'œuvre de David Desvachez, que l'on a exposée au Cercle Artistique et Littéraire est remarquable par sa richesse de couleurs. On y sent une âme émue ayant la faculté de tirer d'un tableau l'idée, la volonté, le but idéal. Cette compréhension, cette infinité de deux sens — celui du copieur et celui de l'artiste créateur, — donnent aux œuvres de Desvachez une saisissante vie. On sent, dans son Art, une origine purement française, en quoi Desvachez constitue une profonde antithèse avec notre maître artiste : Danse. Mais finesse merveilleuse de l'œuvre par la race s'est alliée à la beauté forte, inspirée par une essence plébeienne. Les traits de Desvachez sont rudes, taillés à coups de couteaux, à peine affinés. Seul, son regard infiniment incisif donne à sa physionomie quelque chose d'observateur qui tient un peu à l'interrogation spirituelle. Des sourcils en broussaille, tout blancs avant sa mort, ombrageaient cet œil qu'une longue étude de l'Art avait rendu clair et sérieux. De ce mélange de délicatesse française et de rusticité populaire est sortie une œuvre puissante, nouvelle, variée. Quelquefois son burin adroit se pose à peine sur l'acier : et ce sont alors de douces estompes, grises comme des dessins, soyeuses : *Les Deux Sœurs*. On bien l'âme en feu, il crée avec tout son talent de la rue, ce *Dernier Soupir du Christ* où le regard du Dieu, pur et calme se remet aux mains du Père Éternel tandis que la croix s'entoure de sombres inconnus, du torrent des jalousies et des mesquineries humaines. Parfois les deux talents de M. Desvachez se marient en une même œuvre comme dans le *Compromis des Nobles* où la délicatesse française qui pourrait glisser à la mièvrerie a recours à la sève immortelle du peuple qui la renforce et la reverdit.

Sans être de toute première originalité, l'œuvre de M. Desvachez restera. Et l'on compte les œuvres qui défient les critiques futures !

ANDRÉ LIZIN



Critique Théâtrale

Nous recevons de notre critique d'art, M. Armand Deprins, la communication suivante :

Mon cher Directeur,

Vous me demandez d'ajouter à la CHRONIQUE ARTISTIQUE, la CHRONIQUE THÉÂTRALE. La tâche est lourde mais néanmoins je l'accepte car elle est intéressante. J'ai publié déjà, dans le n° 2 de votre Revue, mes opinions sur la Critique d'Art, mais la Critique Théâtrale qui m'incombe à présent étant une branche spéciale, mérite certaines considérations.

Le succès d'une pièce dépend de circonstances diverses et multiples ; il y a l'auteur à critiquer, l'artiste à juger, la mise en scène à observer. Or il est des pièces réunissant les qualités inhérentes à chacune de ces parties, et d'autres faites uniquement pour la mise en valeur de l'une d'elles à la presque exclusion de l'importance des autres. Je suis donc forcé pour être juste, de dire, s'il y a lieu, laquelle de ces parties fait obstacle à la bonne ordonnance des autres, tout en restant autant qu'il sera possible dans les bornes que je me suis assignées dans un précédent article (Juillet n° 2).

D'autre part quatre catégories de personnes demandent à la

critique théâtrale, des renseignements, des conseils : le public, les auteurs, les artistes, les directeurs. Il faut donc rendre à chacun son dû et ce dans la mesure de son intérêt tout en prouvant les faits qu'on avance. Voilà mon cher directeur ce que je tenais à vous dire avant de commencer la chronique théâtrale. Si vous juger utile d'insérer cette communication je vous en laisse toute latitude. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'obtenir le don d'ubiquité et même plus pour remplir ma tâche les soirs où nous serons gratifiés de deux, trois et même quatre premières à la fois...

ARMAND DEPRINS



Livres et Choses

C'est à la très gracieuse amabilité de M. Camille Daman, architecte, que nous devons le dessin de notre nouvelle couverture. Nous lui adressons nos plus vifs et nos plus sincères remerciements

Le directeur des expositions de la LIBRE ESTHÉTIQUE M. Octave Maus sera prochainement l'objet d'une manifestation de sympathie et de reconnaissance absolument neuve en son expression. Les principaux exposants de la LIBRE ESTHÉTIQUE, font hommage à leur directeur d'une ou de plusieurs de leurs œuvres. Celles-ci constitueront, au Musée d'Ixelles, une SALLE MAUS, qui, chaque année, s'enrichira d'acquisitions nouvelles. Parmi les peintres et les sculpteurs citons : Zuloaga, Frampton, Raffaëlli, Charles Cotset, Le Sidaner, Besnard, Moreau, Welaton, Jacques Blanchet, Milcendeau, H. Martin, Claus, L. Frederic, Rodin, Meunier.

LES AMOURS DE LI-TA-TCHOU, par Charles Petit : Tel est le nouveau roman que commence la REVUE DE PARIS de ce mois-ci. Son auteur, M. Charles Petit, un voyageur infatigable et intelligent, nous donne pour la première fois, en français, un roman chinois : Cette histoire d'un mandarin de 1^{re} classe qui devient amoureux d'une danseuse est un sujet que l'auteur nous dit vrai. En tout cas, il est intéressant, curieux, écrit dans un style qui plait par sa pureté et sa simplicité, et n'a certes pas besoin de l'indulgence que son auteur réclame.

GASTON PULINGS

Cy, le nom d'un homme de talent, peu connu de son vivant et presque oublié, quoique sa mort ne soit pas ancienne.

Il s'agit du graveur Belge, David Desvachez qu'un de nos collaborateurs s'est efforcé de remettre en lumière dans un article de ce présent numéro.

Le Conseil Communal Ixellois a décidé, il y a quelques temps, de donner à une rue du quartier Berkendael le nom de David Desvachez.

Nous tenons à remercier pour leurs aimables articulets L'ART MODERNE, LA VERVEINE, LA ROULOTTE ARTISTIQUE, L'ESSOR. Et nous nous excusons de ne pas l'avoir fait plus tôt à cause de notre numéro dédié au Maître Rodenbach.



Courrier des Théâtres

Monnaie. — Réouverture le 10 Septembre : LE PROPHÈTE. Prochaines premières : LE ROI ARTUS, de Chausson ; LE CID et SAPHO, de Massenet ; LES BARBARES, de Saint-Saëns ; TOSCA, de

Puccini ; la CHAPELLE, de Blockx ; LES MAITRES CHANTEURS. L'orchestre, descendu de 85 cm., est aménagé selon les plans de Wagner.

Galleries. — Programme de Septembre : 6 représentations de CH. WIEHE, la délicieuse danoise, 3 représentations de Blanche Toutain, créatrice d'YVETTE ; le 11, LES 5 SOUS DE LAVARÈDE, féerie. Ouverture de la saison d'opérettes : LA POUPIÉE, avec M. Sully. Revue : BRUXELLES, TOUT LE MONDE DÉCENT, de G. Garnir, avec Th. Cernay.

Parc. — Selon les présages, intéressante saison à venir.

Molière. — Le sympathique directeur, M. Munié, étudie un projet de décentralisation dramatique qui nous promet des 1^{res} sensationnelles. Tous nos vœux de réussite à l'intéressante scène ixelloise.

Alhambra. — Après le CRIME D'ORCIVAL, LE TOUR DU MONDE A PIED, 11 tableaux.

Alcazar. — Pour cet hiver, LA FAMILLE DU BROSSEUR, le dernier succès de Tristan Bernard.

Vaudeville. — Réouverture le 29 Septembre : BIBÉ de Hennequin et de Najac.

Olympia. — L'ÉVASION, de V. de l'Isle Adam est inscrit à la dernière affiche de l'intéressante Robinière. Espérons que les vaillants artistes reviendront l'an prochain.

Scala. — Spectacle varié, étoiles parisiennes. Changement de spectacle le samedi.

Palais d'Été. — Notre Music-Hall fait florès. Changement de spectacle le vendredi.

ARMAND DEPRINS

Jeune Effort

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

PROJETS FUTURS . . . *La Rédaction*
AU CŒUR FRAIS DE LA FORÊT
Camille Lemonnier

UN MIRACLE . . . *Gaston Pulings*

LA PLUIE . . . *Gustave Cohen*

L'INÉVITABLE . . *H. L. Kraft-Fopper*

RÊVERIE *Jules Bock*

L'AMOUR . . . *Maurice Lebègue*

CHRONIQUE ARTISTIQUE
Armand Deprins

CHRONIQUE THÉÂTRALE
Armand Deprins

E. MAURAU, Imprimeur-Editeur
GRAND-SABLON, 19, BRUXELLES

PREMIÈRE
ANNÉE

5

OCTOBRE
1903

5

Le Numéro: 20 centimes

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

AFFILIÉ A L'UNION DE LA PRESSE PÉRIODIQUE BELGE

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS - J. BOCK - L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, IXXELLES- RUXELLES

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition, expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Projets futurs

Voici que les vacances sont finies : tous les oiseaux échappés sont rentrés en cage, l'hiver frappe à nos portes, on se prépare aux longues soirées familiales, durant lesquelles l'âme se retrempe aux bonnes lectures. Mais, tandis que chacun s'en allait vers les plages et les campagnes, en Juin, un groupe de jeunes fondait une très modeste revue, le cy-présent *Jeune Effort*. L'heure, disait-on, était mal choisie, car l'élite des lecteurs, les *littéraires*, partaient en villégiature.

Depuis, quatre mois se sont écoulés, durant lesquels nous avons travaillé, peiné, labourant nos cerveaux, et tâchant d'en faire germer l'*Idée*.

Maintenant que tout le monde est rentré au bercail, nous exposons le bilan de ces quatre mois d'essai en y ajoutant nos *projets futurs* d'extension.

Ceux qui suivirent nos premiers pas, se rappellent la couverture plus que modeste des deux premiers numéros ; à l'heure actuelle, un cadre élégant entoure notre sommaire ; et ce sommaire lui-même, qui d'abord ne comptait que six articles, dès le numéro 2 en compte sept, pour monter à huit dans les numéros 3 et 4, et, continuant sa marche ascendante, s'élève aujourd'hui à dix articles. Quant aux collaborateurs, ils étaient quatre : les fondateurs ; aujourd'hui, notre phalange qui compte parmi ses membres les plus pures gloires de la moderne littérature belge, se chiffre à plus de quarante.

Quarante, ami lecteur, c'est un nombre, et c'est un nombre qui compte, parceque ce nombre est arrivé à grandir grâce à l'endurance des quatre premiers, et qu'il nous a valu plus d'une sympathie et plus d'un encouragement, chez les maîtres et dans

le public ; ainsi chacun des numéros à paraître contiendra au moins une page d'auteur célèbre.

Mais l'élan ne s'arrête pas là ; il continue, et tous les jours de nouveaux adeptes, de nouveaux talents, de nouvelles âmes viennent s'adjoindre à nous. Aussi, c'est le cœur grand, les bras ouverts, que nous les recevons, pour faire tous ensemble cette course à l'Idéal.

Exemple des vieux, ardeurs des jeunes nous nous fraternisons, écoutant les anciens, les admirant et surtout les suivant.

Notre *Jeune Effort*, grâce donc à ses grands et bienveillants protecteurs commence une ère nouvelle et de tous nous attendons une cordiale sympathie, un bienfaisant encouragement. Et pour cela venez à nous, vous vers qui nous sommes allés. Durant les soirées d'hiver, lisez ce que les *jeunes* écrivent, suivez leurs rêves, leurs espoirs, faites alliance avec eux, et eux tout comme vous, lecteurs, constateront une fois de plus que *l'Union fait la Force !*

Nous ne nous contenterons plus de l'imprimé pour propager nos naissantes conceptions, nos bourgeonnantes idées ; nous voulons des réunions intimes où vibre la parole fécondante. Aussi dès cet hiver nous convierons nos abonnés à l'inauguration d'un *Cercle d'Art* joint à notre revue, où seront données des conférences toutes d'actualité. C'est ainsi que nous pouvons annoncer deux réunions auxquelles des artistes de talent prêteront leur concours ; durant la première sera exposée l'œuvre de Wagner illustrée d'auditions musicales. Le maître tant aimé et aussi tant incompris sera étudié de telle façon qu'en mêlant l'agréable à l'utile, chacun en sortant de ces conférences ait pu s'initier au système Wagnérien et s'intéresser, dès lors, aux magistrales exécutions de notre première scène lyrique. Ceci soit dit comme exemple, et sera répété chaque fois qu'à l'ordre du jour paraîtra le nom d'un auteur de talent et de grand intérêt d'étude, ou peu connu du public.

De plus, notre *Cercle d'Art* ainsi joint à notre revue, conviera ses amis et abonnés et leurs familles, à plusieurs

fêtes littéraires, dramatiques, musicales, (augmentées plus tard d'expositions artistiques), où seront exécutées des œuvres neuves, livrées ainsi à l'appréciation du grand public.

L'avenir s'ouvre plus large encore : des idées nouvelles nous tourmentent, l'extension nous envahit, notre ardeur demande plus d'ouvrage et plus de grandeur. Nous voulons que tous en soient les témoins, et c'est pour cela que dans le prochain numéro, nous exposerons notre programme futur.

Lecteurs, vous nous avez connu revuette ; nous espérons que vous nous connaîtrez revue.

LA RÉDACTION



COLLABORATEURS

Comité de Lecture

GASTON PULINGS, Rédacteur en chef, fondateur

JULES BOCK, Rédacteur en chef, fondateur

LOUIS DE CASEMBROOT, Rédacteur, fondateur

FERNAND BORDIER, Rédacteur, fondateur

ARMAND DEPRINS, Critique d'art

ANDRÉ BAILLON

MARIA BIERMÉ

LUDOVIC BOUSEREZ

L. BRACONY

GUSTAVE COHEN

Comte de BRÉGLAN

MAURICE DES OMBIAUX

CAMILLE DAMMAN

ERNEST D'YPRES

PIERRE FAUCONNIER

CHARLES FLARRY

VALÈRE GILLE

FRANZ HELLENS

GASTON HEUX

LUCIAN KRAFT-FOPPER

MAURICE KUFFERATH

MAURICE LEBÈGUE

JOSEPH LECOMTE

CAMILLE LEMONNIER

OSCAR LIEDEL

ANDRÉ LIZIN

HENRI MERCIER

PAUL MUSSCHE

ÉDOUARD NED

RAY NYST

ÉDMOND PICARD

GEORGES RAMAEKERS

GEORGES RENCY

RENAUD STRIVAY

FRANZ VAN LENTE

HENRI VAJEREDO

ÉMILE VERHAEREN



AU CŒUR FRAIS DE LA FORÊT

LES ABEILLES

.....Les abeilles avaient élu l'arbre pour y bâtir la ruche ; mais avec le temps à leur tour elles avaient essaimé. De la cité primitive d'autres cités étaient sorties qui également s'étaient fixées dans le voisinage des bruyères. Ensemble elles lui donnaient en abondance le miel et la cire : il ne gardait que le miel, il portait la cire au couvent des Pères. Elles connaissaient leur maître : il s'avança jusqu'au seuil de la ruche et aucune ne lui faisait du mal. Leur vol l'effleurait et ensuite se repliait au bord de l'ouverture ou se dispersait par dessus les jardins fleuris de la friche. Un long frisson vermeil vibrait dans l'air, un vent d'or comme l'été aux portes d'une ville. Par multitudes, du flot d'un fleuve elles entraient, sortaient, ronflaient. Autour de son grand front d'ancêtre elles avaient l'air d'être le tourbillon de ses pensées. Et nous étions là : moi muet et frémissant, lule poussant des petits cris, tous deux secoués d'une joie intérieure devant cette image de la vie.

Nous connaissions le gîte des lapins, les galeries de la taupe, le dédale des fourmilières ; nous ignorions encore la maison des abeilles, les porches blonds, le miracle des sucres de la terre changés en gâteaux parfumés. Un peuple infiniment travaillait derrière les cloisons, distillait les essences, faisant là à petites fois une chose d'éternité. Et j'étais saisi de respect comme devant un mystère, une force plus grande que celle qui était en moi. Toute la forêt bruissait d'un vol subtil d'esprits, cependant que le vieillard expliquait les cellules, les mâles et les reines, la ponte des œufs, le drame d'amour et de mort duquel sans fin renaissait la ruche bourdonnante. Lule alors eut la question naïve de l'enfant :

— Dis-nous, père, qui leur apprit tout cela ?

Voilà, c'était la même chose qu'elle et moi avions dite devant le ruisseau, l'arbre, le fruit et l'aurore. Elle nous revenait toujours aux lèvres et personne encore ne nous avait répondu. Notre âme en nous se tourmentait comme un aveugle dans une maison sans portes. Nous ne savions pas que cette même question, les hommes des âges l'avaient faite avant nous ; et à ceux-là non plus l'eau ni le vent ni les autres prodiges du monde n'avaient répondu.

CAMILLE LEMONNIER



UN MIRACLE

Tiens, bonjour Marie Joseph ; le chien n'a pas aboyé ce soir. Est-il malade ?

— Oh ! Monsieur, il se trouve près de son maître, le saint homme agonise.

— Vous dites Marie-Joseph que M. le Curé se meurt.

— Oui Monsieur, il est là-haut — et dire qu'il a encore célébré la messe ce matin.

D'un bond je fus sa chambre, il était temps, car à mon entrée ses yeux s'ouvrirent pour la dernière fois, il rendait l'âme à Dieu. Seul dans la chambre un cousin veillait, c'était sa dernière parenté ; à côté de lui couché sur le tapis, le petit chien attendait que son maître se réveilla.

Je viens donc me joindre à eux, et garder l'ami qui tant de fois m'avait conseillé le bon chemin. Dire qu'il est mort, qu'il y a huit jours, il nous racontait encore une histoire de jeunesse, qu'il croyait neuve, et qu'il nous répétait pour la

dixième fois au moins ; que ce matin même il disait encore sa messe. Il avait bien une maladie de cœur mais sait-on combien cela dure. Cela devait durer quelques heures, l'espace d'un rêve.

Je l'aimais ce vieux curé parcequ'il comprenait sa mission, comme un vrai disciple du Christ. Il ne s'occupait que de son village du salut de son troupeau. Peu lui importait les bruits de l'extérieur, les tripotages de la politique ; il ne connaissait que son église, il n'aimait que ses enfants. Oh pour eux tout, pour eux jusqu'au bout. Il le voulut il le fit. Son argent était aux pauvres, son pain aux affamés, son cœur pour tous et pour tout. Il était né à la frontière Belgo-Allemande, et toujours il avait gardé son accent germanique, qui me faisait bien souvent sourire quand il parlait, car il aimait tant de causer. C'était un vieux professeur de quatrième au séminaire de B... Et il contait ses aventures, parlait de ses anciens élèves. Un avocat là ; l'autre curé à la paroisse voisine. Curé comme lui ; mais il ne s'en plaignait pas ; ou lui avait offert une place plus importante, un doyenné ; il avait tout refusé, il voulait garder sa paroisse, son vieux presbytère, ses anciennes habitudes, son troupeau.

Ne les avait-il pas vu naître, baptiser, marier ? ne devait il pas les guider ? Les guider par ses sermons qui consistaient plus souvent, en une lecture dans un livre pieux, qu'une improvisation...

Mais la nuit avançait, et je veillais toujours me rappelant toutes ces choses, toutes ces bonnes soirées passées ensemble.

Peu à peu le jour apparaissait radieux. Je m'en retournai jusqu'au surlendemain jour de l'enterrement.

* * *

De grand matin les cloches sonnent, fermiers, paysans, arrivent à l'église enterrer le saint, comme ils l'appelaient. Chacun se range silencieux, à droite les hommes, à gauche les femmes. Personne n'attend comme aux messes ordinaires,

sur la place de l'église, pour voir passer les jolies filles : aujourd'hui chacun va directement à sa place, les visages sont tristes, et plus d'un œil se mouille.

Ils l'avaient tant aimé.

L'église est tendue de noir, le grand Christ incline plus fortement la tête regardant le départ de son vieux serviteur. Tout respire la douleur. Les saints ont l'air plus grave, la Vierge semble pleurer, l'orgue a un ton voilé. La Messe commençait, célébrée par les curés des paroisses voisines. Des chanteurs entonnèrent le *De Profundis*, et tout s'emplit d'un air de Messe de Mort. Et de nouveau les souvenirs revinrent ; car peut-on prier aux funérailles de parents ou d'amis, trop de larmes, de tristesse, de souvenirs encombrant l'esprit, pour que l'on puisse implorer la miséricorde divine. Je pensais toujours à lui : à ses rares visites à Bruxelles, où il semblait si perdu dans les rumeurs de la grande ville, à la seule colère que je lui eusse connu.

C'était l'année dernière : des ingénieurs vinrent dans le pays à la recherche d'une mine de fer.

Après plusieurs sondements qui amenèrent de bons résultats, la compagnie offrit d'acheter les terrains à cinq cents francs l'hectare, et, comme à cette époque ils étaient bien moins chers, les paysans n'avaient pas hésité à sacrifier leur terre.

Un seul avait résisté et demandait deux mille francs. Sachant cela le vieux curé s'était indigné. Comment, disait-il à ses paroissiens, vous sacrifiez ainsi vos terrains ; certes, la Compagnie vous offre actuellement un bon prix, mais qui vous dit que les terrains n'augmenteront pas, et alors, vous aurez toujours cinq cents francs. Ah ! si tous vous aviez fait comme Nicolas Grandange, demandé deux mille francs ; la Compagnie aurait du plier, et vous étiez assurés pour l'avenir. Et quand il me vit il me conta de nouveau l'histoire, la colère sur le front et la voix enrouée...

Les orgues se turent, la messe finissait. L'on souleva le cercueil de l'ancien pasteur pour le conduire au nouveau cimetière, ou il veillerait encore sur les tombes des derniers morts. Quand, tout à coup la planche du fond se détacha, et livide, blanc, inamovible, le vieux curé tomba sur le pavé de l'église. Alors tous les villageois s'enfuirent en criant au miracle :

— Au miracle, Monsieur le curé est ressuscité !

Non, il était bien mort, mais il voulait une fois encore saluer sa vieille église de l'adieu éternel.

GASTON PULINGS



La Pluie

Susurrante

Et lente

Languissante

Et léchante

Tombe la pluie ;

Et grève et mer

Ombrées de suie,

Ou gris de fer,

Lentement s'endorment

Sous le voile énorme

De la pluie qui tombe.

Et dans ce linceul blanc

Comme dans la tombe,

*Le flot s'endort,
Sans un pli troublant
Sa surface polie :
La mer est morte,
Ensevelie.
Le vent emporte,
Léger bruit
Qui fuit,
Le sanglot de son agonie.*

GUSTAVE COHEN



L'INÉVITABLE

ROMAN INÉDIT

I. L'ÉMERAUDE

Le duc margrave von Detmund-Falkenstein fumait son cigare dans la verandah de son château. Lentement il s'entourait d'un nuage de fumée bleuâtre et aromatique, tout en se berçant, la tête en arrière, au rythme régulier de son rocking-chair. Ses yeux mi-clos se perdaient dans une rêverie évocatrice de temps heureux, car il souriait d'un sourire infiniment doux, quoique un pli creusa par instants son front.

Tout-à-coup, la porte du fond s'ouvrit, laissant passer le docteur Hans von Muller.

Vivement le margrave se leva, se porta à la rencontre du nouveau venu, lui serra les mains, et, avec une vivacité anxieuse, interrogea :

— Eh bien ?

— Eh bien, répondit le docteur, il n'y a plus de doute.

Detmund poussa un soupir de soulagement, le soupir qui lève de la poitrine un grand poids d'angoisse, et la ride qui plissait son front se détendit. Puis, sans ajouter un mot, il présenta un fauteuil au docteur et s'assit lui-même devant son ami. Detmund attendit que son commensal fut commodément installé, puis, lui ayant offert un cigare, il renouvela sa question :

— Eh bien ?

von Muller tira une bouffée qu'il lança rapidement vers le plafond et répondit :

— Mon cher, j'ai étudié votre cas de la manière la plus approfondie et la plus attentive. En âme et conscience, en toute bonne foi, je vous certifie que vous ne pouvez plus avoir d'enfants.

A ces mots, le visage de Detmund s'empourpra violemment et se levant d'un bond, le margrave s'écria :

— Oh ! merci pour la bonne nouvelle !

Et, comme le médecin le regardait d'un air étonné, le duc ajouta :

— Maintenant ma vie ne s'écoulera plus solitaire, je vais pouvoir me marier.

L'œil de von Muller s'arrondissait, inquiet. Il considérait son ami d'un air significatif, se demandant si un léger grain de folie n'avait pas attaqué son cerveau. A pas larges, Detmund parcourait la vérandah. Il tirait sa barbe grise d'un geste nerveux et passait dans sa léonine chevelure une main blanche où luisait une émeraude. Soudain il s'arrêta brusquement devant la visible inquiétude de son ami et partit d'un grand éclat de rire qui ébranla les vitres, rire nerveux, brutal, saccadé comme un hennissement de cheval en détresse.

— Je comprends ton étonnement, s'écria le duc. C'est assez bizarre, en effet, qu'un homme heureux de chasser la

solitude déprimante par la venue d'une jeune épouse, laisse éclater sa jubilation en apprenant son impuissance à devenir père. Et il rit de nouveau.

Un silence se fit, grave, entre les deux hommes. Detmund s'était rassit et tirait de nouveau et à coups rapides, des bouffées bleuâtres. Il vidait à longs traits son hanap de clair Rüdesheim et son ami le médecin, les jambes croisées, contemplait minutieusement le duc. C'était un silence profond, le silence méditatif des dieux germaniques, énorme et bruisant d'idées, durant lequel s'établit, entre les penseurs, une sorte de télépathie, car ils songent l'un et l'autre et se comprennent d'un regard. Puis, tout d'un coup, répondant à l'interrogation mentale que lui posait von Muller, le margrave lui prit la main et, d'une voix plus calme quoique tremblant encore, il dit :

— Vois-tu, mon cher ami, à mon âge on peut encore se marier quand on est vaillant et point renfrogné. Sous ces points là, je défierais pas mal de jeunes. Je puis encore offrir mon bras à une jeune épouse et redresser ma cambrure en traversant un salon. Ma femme ne rougirait pas de son époux, oh non ! Mais être père à cinquante ans ! Jouer un rôle de jeune papa, et m'extasier, en le berçant, des grimaces d'un poupon braillard, non, cent fois non ! Je ne consens point à n'être que père, alors qu'il est de mon âge d'être grand-père. Et d'ailleurs, dans vingt ans je serai vieux tout-à-fait, et incapable de guider encore mon enfant dans l'aurore de vie qui commencera pour lui, tandis que moi je serai presque noyé dans les crépuscules de la mort prochaine... Et puis, tu sais, toi mieux que quiconque, qu'un enfant de père sénile n'est jamais d'une constitution bien vigoureuse... Comprends-tu, cher, pourquoi je suis très heureux de la nouvelle que tu m'apportes ?

A toutes ces objections, le docteur ne répondait que par un regard incrédule, un regard d'investigation qui prit une

telle fixité douloureuse, que Detmund sentit bien que tout ce qu'il venait de dire, von Muller ne le croyait pas. Il s'aperçut alors, dans le nouveau silence, que sa voix avait tremblé et que le tremblement était resté dans sa gorge. Le regard de Muller pesait tellement sur le margrave, qu'il baissa les yeux ; mais dans cet instinctif mouvement, ces yeux humiliés, qui n'osaient plus regarder en face, rencontrèrent l'émeraude qui languissait, énigmatique, à son doigt sur le cercle d'or de l'anneau ; brusquement à ce contact, un sanglot déchira la poitrine de Detmund. Il se mit à pleurer abondamment ; longtemps de bienfaisantes larmes coulèrent sur ses joues, tombèrent sur ses mains, humectant, de leur claire rosée, la pierre verte qui se mit à briller d'un éclat plus vif ; irradiée par cette pluie lacrymale, elle sembla pleurer elle-même et joignit ses reflets angoureux et glauques aux rayons de cuivre que lançait le soleil de derrière les montagnes où il se cachait. Lorsque le margrave fut apaisé, son regard rencontra de nouveau celui de von Muller ému, mais il ne se déroba plus. L'heure de la confiance était proche et le margrave soupirant profondément, s'écria :

— Oui, cher Hans, tu avais raison de ne pas croire tout ce que je t'ai raconté. Oui, je mentais et tu le sentais bien dans le tremblement de ma voix menteuse. Ton regard était un reproche, et tu ne m'interrogeais pas ! Mais tu sauras tout, toi qui fut mon fidèle et mon véritable seul ami. Il est un secret que, jusqu'ici, à tous, j'ai caché soigneusement, jalousement. Mais le sort *inévitable* qui conduit mon existence, me force à le révéler, et c'est un grand poids qui se lève de ma poitrine oppressée. Oui, l'Inévitable s'est accroché à mon âme, il la guide et la force à vaincre ma propre volonté. Et c'est lui qui, tantôt, m'a jeté son regard hypnotique, parmi les verts éclairs de cette pierre enveloppée des jets pourprés du soleil couchant. L'émeraude a parlé par sa

voix, il faut que je parle aussi maintenant et tu sauras pourquoi si je puis encore être époux, je ne veux plus être père.

(*A suivre*)

H. L. KRAFT-FOPPER

Traduit de l'allemand par ARMAND DEPRINS



Rêverie

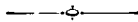
A Madame A. F.

L'angélus plane encor ainsi qu'une mouette...
Quelque pic ardennais sur le soleil mourant
Échancre abruptement sa noire silhouette,
Comme un drapeau de deuil sur une mer de sang.

Des profondeurs du val, lentement la nuit sort
Et rampe vers la crête, où perche une corneille.
Et le ruisseau lutin seule chose qui veille,
Coule indifféremment où le conduit son sort.

Oh ! comme il ferait bon, étendu sur son bord,
De sentir lentement, tout l'orgueil qui éivre
Disparaître du cœur et le rendre plus fort ;
Pour affronter la mort, tant on est las de vivre.

JULES BOCK



L'Amour

L'amour !... Un rayon d'or, un sublime flambeau,
Qui dirige nos pas vers un but noble et beau,
Un sourire éclairant parfois un front morose,
C'est le songe d'un soir, c'est une douce chose.

L'amour !... c'est le ciel bleu, c'est le chant de l'oiseau,
La nature, les fleurs, le doux bruit du ruisseau,
Tout ce qui parle au cœur, la nuit quand tout repose ;
C'est l'azur étoilé, l'air embaumé de rose.

Un rêve que l'on peut bercer seul en son cœur
Sans craindre le regard ironique et moqueur
Un but, un idéal, que l'on poursuit sans cesse.

Une lyre chantant hier un air vainqueur,
Et pleurant aujourd'hui de peine et de douleur,
C'est un rire mêlé de larme et de tristesse.

MAURICE LEBÈGUE



Chronique Artistique

LE SALON

L'immense foire aux toiles qu'abrite le grand Hall est le sujet de toutes les conversations et de beaucoup d'observations. Je ne fais ici qu'en relater quelques-unes que j'ai trouvées justes, telles qu'elles me sont arrivées à l'oreille. Tout d'abord il y a lieu de protester contre l'indifférence du jury envers les concurrents au prix Godecharle ; de tous les envois marqués au catalogue, je n'en ai trouvé que six exposés à l'ouverture. L'exposition est faite surtout pour encourager les jeunes et ceux-là sont négligés ! Et puis quel chaos ! Alors qu'il était si simple de marquer, à côté du titre, le numéro de la salle, ainsi qu'on l'a fait il y a trois ans, on s'en était sagement abstenu cette fois, de sorte que c'était un véritable voyage que de rechercher une œuvre. On s'accorde à trouver l'ensemble d'une moyenne très générale ; mais d'ailleurs, une vaste exhibition comme celle-ci ne peut qu'être défavorable aux œuvres. Telle pièce, isolée, produira un effet certain, tandis qu'accotée de nombreuses autres, son émotion en sera nécessairement diminuée. Quant aux six Godecharle exposés, la *Vénus*, de Thomas, est réellement intéressante à étudier dans affadissement de veules et symboliques couleurs. La *Sainte-Cécile*, de Tytgat, fait une

juste opposition à ce réalisme, par une recherche de flou azuré, noyé d'encens et de brumes angéliques, qui ne manque point de charme. *L'Aigle du Casque*, de Van Holder, ainsi que *l'Otage*, de Bertrand, attestent une belle vigueur. M. Paulus a consciemment traduit Dante, dans son *Paolo et Francesca*, et M^{lle} Demoulin, de façon très simple, a mis de l'émotion dans son élégie : *Le Poète est Mort*. A l'heure où nous mettons sous presse se fait l'ouverture de la nouvelle salle consacrée aux martyrs du concours Godecharle. Nous en parlerons plus tard.

ARMAND DEPRINS



Chronique Théâtrale

Monnaie. — *Lohengrin* nous fit apprécier M^{me} Strakosch, et *Lakmé*, M. Delmas, nouvelles recrues. Les autres interprètes nous étaient bien connus et défilèrent tour à tour dans *Hamlet*, *Rigoletto* et *Le Maître de Chapelle*. Mais le plat de résistance était sans contredit *Le Prophète* dont la reprise avait l'attrait d'une première pour la nouvelle génération. Quoi qu'on dise, l'œuvre de Meyerbeer est bien bruyante et bien lourde et sans le réel talent et la vaillance de ses interprètes, elle n'aurait certes point eu le regain de faveur qu'elle obtient. Dalmorès, comme toujours, se dépense sans compter ; M^{me} Gerville-Réache est la digne élève de Pauline Viardot et récolte une bonne part d'un succès mérité. Quand à M^{lle} Roland que nous avons eu la bonne fortune d'entendre concourir en Juillet, l'excellente impression qu'elle nous avait produite ne s'est point démentie à la scène. Nous avons, nous autres jeunes, un réel plaisir à signaler le succès d'artistes jeunes. Aussi, crions nous bravo ! à la charmante Berthe qui d'ailleurs, douée d'un physique intelligent, d'une voix ample et d'un instinct dramatique assuré, fera une brillante carrière.

Parc — Curieuse *avant-saison*. C'est d'abord le spirituel *Ché-*

rubin cédant la place aux héroïnes extatiques de Maeterlinck. Puis c'est la mutine Polaire, la *Claudine* préférée de Willy. A peine Balzac a-t-il disparu de l'affiche avec sa *Rabouilleuse*, que Blanche Toutain, l'*Yvette* d'exquise mémoire vient, du 2 au 5, détailler le fin monologue de la *Souris* de Pailleron. Alors paraît la grande Sarah tour à tour *Tosca*, *Plus que Reine*, *Dame aux Camélias*, *Sapho*. Ce qui nous mène droit au 10, réouverture définitive de la saison d'hiver avec *Joujou* de Bernstein qui fit courir tout Paris. Parmi les nouveautés annoncées, MM. Darman et Reding sèmeront d'heureuses reprises, jugez-en, voici le tableau : *L'Autre Danger*, *Les Affaires sont les affaires*, *L'Irrésolu*, *L'Indiscret*, *Conte d'Avril*, pièces de réputation déjà faite, plus le *Retour de Jérusalem*, de Donnay, encore inédit, et le *Monde où l'on s'ennuie*, l'*Enfant prodigue*, la *Petite Fonctionnaire*. Quant aux matinées littéraires, on devra porter à cinq, le nombre des séries. C'est tout dire. Au programme : *Théâtre comique du Moyen-Age*, conférencier : M. Wilmotte. La *Comédie d'il y a 100 ans*, conférencier : M. Jean Bernard. *Athalie* ; le *Menteur* ; *Sardou, son théâtre, son époque*, conférencier : M. A. Giraud ; *Lessing*, conférencier : M. Dwelshauwers. Sont engagés en représentations, Jane Hading, pour la *Chatelaine* ; de Féraudy et Guitry. Sont réengagés, MM. Paulet, Roger, Jahan et MM^{mes} Franquet et De Villers qui, avec les nouvelles recrues, M. Gauthier et M^{mes} Porny, Gérard et Reine, nous feront passer encore d'excellentes soirées.

Molière. — Le sympathique directeur, M. Munié, a fait un très juste raisonnement. Il a constaté que les pièces refusées à Paris sont acclamées à Bruxelles. Exemples : *Faust*, *Carmen*, *Fervaal*, *l'Etranger*, *Chérubin*, pour ne citer que les principales. Il fera, de cet état de choses un système et nous aurons la bonne fortune d'avoir un Molière, de vraies premières, qui nous feront connaître des pièces non jouées à Paris. Dès à présent, la réouverture se fera par *Ma Bergère* de MM. Jose et Dumur, les auteurs du *Maquignon* tant applaudis actuellement au Théâtre Sarah Bernard. Puis viendront 3 actes de MM. Calmette et Rebout provisoirement intitulés : *Les jeux sont faits*, et *Morte saison* de M. Vérin. Ceci n'est qu'un faible aperçu des nouveautés parmi lesquelles des succès récents viendront s'incrus-

ter tels : *Crinquebille*, d'Anatole France et *Petite Mère*, de Bergerat. Chacun apprendra avec plaisir le réengagement de MM^{mes} Ninove et Ety, les talentueuses interprètes du *Joug*. Enfin, ce qui sera un régal, grâce au réel discernement artistique de M. Munié, le Molière donnera cinq matinées littéraires consacrées : au *théâtre grec*, au *théâtre latin*, au *théâtre du moyen-âge*, au *théâtre classique* et au *théâtre romantique*. Voilà qui promet d'intéressants spectacles, aussi c'est de tout cœur que nous souhaitons au vaillant directeur, un très grand succès qui, certainement, n'est point douteux.

Galleries. — Mariette Sully nous revient pour six semaines dans la *Poupée* et les *P'tites Michu*. C'est assez dire que le théâtre sera pris d'assaut. Une nouvelle troupe, où les joyeux comiques resteront, fera ses débuts ayant en tête M. Barthel, de la Gaité. Puis viendra la revue de G. Garnir, *Bruxelles tout le monde décent* dont ou dit monts et merveilles et que sa commère, Thérèse Cernay, conduira plus loin qu'à la centième, ce n'est pas trop dire. Et Jane Petit reviendra ensuite se faire applaudir dans une création et un ouvrage de son répertoire. Voilà qui présage une saison fructueuse.

Alhambra. — Décidément ce *Tour du monde à pied* est un succès, très grand succès. Les fidèles habitués de la grande scène du bas de la ville ont été gâtés par la direction. C'est une réelle féerie avec ballets, cortèges, batailles, explosions ; rien n'y manque, pas même l'attrait d'une action dramatique se poursuivant en de nombreux et variés décors. Et puis, il y a moustache, le chien savant ! et un Cake-Walk savamment dansé, autant de clous à succès. La troupe entière s'est fait applaudir maintes fois en de multiples rappels. En Octobre, il y aura trêve. Le théâtre sera loué à une troupe allemande, et la direction, durant ce temps, préparera des surprises à ses habitués.

Alcazar. — Pour la réouverture, la *Duchesse des Folies Bergères*, de joyeuse mémoire. Parmi les nouveautés promises, la direction, certes, enregistra un triomphe, grâce à la *Famille du Brasseur* de Tristan Bernard, la dernière œuvre du célèbre auteur de *l'Anglais tel qu'on le parle*.

Olympia. — M. Fonson, décidément, fait des folies. Le *Je ne sais quoi* et les *Deux courtisanes* de Francis de Croisset, seront

interprétés par M^{mes} Berthe Cerny et Felyne de l'Odéon, MM. Brulé créateur de *Chérubin* et Paul Plan. Le coquet théâtre se met du coup au premier rang des scènes de comédie. Il est probable qu'une telle affiche fera attendre longtemps celle de la traditionnelle revue.

La Robinière. — Sous réserves, nous pouvons annoncer l'établissement permanent de la talentueuse et originale compagnie de Francis Robin au Nouveau Théâtre. Cette bonne nouvelle réjouira les admirateurs des gais chansonniers et interprètes des *Deux jarretières* désormais célèbres, de même que *En cage* et les œuvres de Trézenik aux arrières-goût savoureux d'un moderne Molière.

Vaudeville. — Les *Gaîtés du veuvage* font succéder un fou rire égal à celui dont fut gratifié *Bébé*. Au cours de la saison plusieurs nouveautés.

Palais d'Été. — Changement de spectacle le Vendredi. Attractions variées, exécutées par les célébrités des plus grands Music-Hall du monde. Voir l'affiche du jour.

Scala. — Changement de spectacle le Samedi. Voir l'affiche du jour. Comiques et divettes des grands cafés-concerts de Paris. Revues.

Cirque Wulff. — Après avoir triomphé à Anvers, le cirque Wulff reviendra cet hiver à Bruxelles. Comme nouveauté originale, nous y verrons une revue équestre de G. Garnir et d'Ed. Dewattine, l'heureux auteur de *Zo-ot*.

Théâtre Schenk. — L'ELYSÉE qui s'établit à l'Alhambra constitue un spectacle féerique et sensationnel par le merveilleux agencement de trucs et décors nouveaux. Voir l'affiche.

Concerts Populaires. — 12 et 13 Décembre, concert BERLIOZ ; on y exécutera la symphonie dramatique *Roméo et Juliette* avec soli et chœurs ; 8-9 Janvier, le jeune et réputé violoniste F. KREISLER ; 27-28 Janvier, A. DE GREEF, pianiste ; 18-19 Mars, J. HOFFMANN, le célèbre pianiste allemand. Nous donnerons un compte-rendu détaillé de chacune de ces séances.

Jeune Effort

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

- Les Autels Renaissance* . . . Emile VERHAEREN
Tragique histoire d'un Cor . . . Marcel ANGENOT
L'Inévitable H. L. KRAFT-FOPPER
L'Humble Destin Paul MUSSCHE
Chronique Artistique { *Salon Triennal* . . . Marcel ANGENOT
 { *Labeur* André LIZIN
Chronique Théâtrale Armand DEPRINS
Livres et Choses JEUNE EFFORT



PREMIÈRE ANNÉE
n° 6

Le Numéro
20 cent.

NOVEMBRE
1903

5

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Sera publié par souscriptions volontaires

Fondateurs : G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.

Toute souscription d'au moins 2 francs donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère



Les Autels Renaissance

Dans le silence et la grandeur des cathédrales,
La cité riche avait, jadis, dressé vers Dieu
De merveilleux autels tordus comme des feux,
Palmes, niches, marbres, cartels, spirales.

Les amiraux vainqueurs et leurs soldats
Y suspendaient les vieux drapeaux de guerre
Et les autels éclatants d'or,
Alors,
Apparaissaient de haut en bas,
Comme un arrière immense de galère.

Trompettes et buccins !
Des bouches violentes d'anges farouches
En un jaillissement de la gorge et des seins,
Sonnaient, vers les vents de la gloire,
La vie ardente et la victoire.

Des chandeliers géants semblaient des gens
Debout avec des hampes enflammées ;
Les encensoirs volaient dans les fumées ;
Les ex-voto luisaient, comme un fourmillement
D'yeux et de cœurs dans l'ombre ;
L'orgue, ainsi qu'une marée, immensément,
Gronlait ;

Des raffales de voix sans nombre,
Battaient les murs — et l'évêque, vêtu d'orfroi,
Tenant d'une main faible et hagarde
L'épée au clair, traçait, avec la garde,
Sur le peuple ployé, le signe de la croix.

C'étaient les temps faits pour l'orgueil et pour l'histoire ;
L'hôtel en était le trophée — et les piliers,
Et les courbes et les guirlandes entortillées
En décrivaient la force ostentatoire.

O ces autels pareils à des brasiers sculptés,
Avec leurs feux tordus, leurs ors et leurs méandres !
Ils sont en France et en Espagne — mais c'est en Flandre

Dans les vieilles et torpides cités,

Que plus encore j'en aime

Le rut d'architecture enflé jusqu'au poème !

Massifs et violents, exorbitants et fous

Ils demeurent, là-bas, parmi ces villes mortes,

Debout,

Alors qu'on n'entend plus les chefs de leurs escortes

— Clairons, soleil, drapeaux, tambours —

Passer par les faubourgs

Et revenir, comme autrefois, au cœur des places,

Planter leur étendard qu'illumine l'espace.

La gloire est loin et ses miracles !

Les archanges qui couronnent le tabernacle

Comme autant d'énormes Renommées

Ne sonnent plus pour les armées,

Avec prudence, on a réfugié

Le rouge et colossal lion

Dans le blason de la cité

Et vers midi, le carillon

Ne laisse plus danser que sur un pied,

Dans l'espace, un petit air estropié.

ÉMILE VERHAEREN.



Tragique Histoire d'un Cor

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois.

A. DE VIGNY.

I

Si je rappelle en exergue le vers fameux d'Alfred de Vigny, c'est surtout parce que j'ai craint une trop légitime méprise au sujet de ce cor, dont la tragique histoire et le sens homographe devait évidemment évoquer une poussée d'homonymes. Il ne s'agit donc, ni du petit durillon insolent et inutile que la plupart de vous, ô lecteurs, subissez d'un, si touchant accord, ni de la petite corne du bois d'un cerf qu'une fatalité coïncidente fait néanmoins se trouver aussi : le soir au fond des bois. Mais de cet instrument de musique qu'un raffinement d'harmonie imitative à fait se nommer cor, et plus éloquemment cor de chasse en vertu du principe qui fait, que partout où il s'impose, les voisins font chorus et fraternisent afin de chasser l'importun ; de ce cor, qui depuis le vers précité ne peut qu'avantageusement se jouer

« Le soir au fond des bois »

Or le héros de cette aventure avait sans doute lu et retenu où plus probablement, entendu lire et relire le vers en question et fort du bagage littéraire il se complut dans un cadre ad-hoc, à donner aux étoiles dans toute l'innovation de son programme hétérogène et corsé l'audition au cent millième, du bon roi Dagobert et de la Dame Blanche. « Pour ceux que la juxtaposition de ces noms quasiment inséparables, et cette union curieuse et tantôt proverbial, tenterait de songer à des parangons d'amour, je les préviens qu'il n'en est rien et qu'Aloïs et Abélard non moins que Roméo et Juliette n'ont aucun rapport avec le précédent ménage : mais telle est cependant le cours des évolutions qu'aucun élément ne pourra désormais séparer cet autre nœud gordien.

II

Cependant les étoiles ne devaient pas seules jouir d'un si touchant hommage, et je ne sais pourquoi ni comment, je me trouvais dernièrement à minuit dans un bois, au fond duquel le son d'un cor se fit entendre. Hélas je n'étais pas seul, et mon ami, que par une immodestie impardonnable j'oublie de vous présenter eut l'idée, bien innocente d'ailleurs, d'aller dévisager le talentueux soliste.....

Nous partimes donc, nous dirigeant selon le son; nous arrêtant aussitôt que, sans doute essoufflé, l'homme au cor reprenait haleine. Mais ce jeu, tout à l'heure encore honnête et candide, nous incite une pensée diabolique : nous n'allons plus franchement vers l'innoffensif musicien, ni biaisons tels des crabes et, pour n'avoir plus forme humaine nous nous suivons côte à côte afin de donner à notre silhouette un galbe hétéroclite et redoutable. Mon ami (qui est énorme) se tenait debout, les deux bras écartés, et devait présenter une très sincère reconstitution de la télégraphie aérienne; je me pelotonnai contre lui et vous dirai-je le bizarre animal que dès lors nous créâmes. A notre approche, le cor se tut.

Au bout de quelques instants, n'entendant plus rien et notre victime apparemment enfuie, nous nous décidâmes un peu déçus de voir, malgré nos ruses indiennes, s'envoler de telles espérances.

III

Tout à coup : hein! quoi! qu'est-ce? il ose, il recommence? Et nous voilà fonçant en une chevauchée Walkyrienne vers le cor, qui semblait avoir pris cette fois une ceinture de défi..... Il cesse..... Nous stoppons.....

Une lueur pareille à la timide incandescence du ver-luisant se révèle à dix pas de nous, c'est un éclair de son cuivre, il avait son cor au pied, et le voilà donc près de nous et dans l'ombre, je distingue bientôt une forme grise qui se déplace, rampe prudemment, et se retire à reculons. Nous risquons vers lui un pas brusque : alors, cependant que le bruit sec d'un chien de revolver qu'on lève se fait entendre, une voix émue, que l'on entendait moins, venait de balbutier ces mots : « Ah mais ».

Et tant fut notre joie, que nous restâmes là, collés, selon l'expression de Richépin, « comme des poux collés à la loque d'un gueux, prêts à n'y plus tenir ».

Soudain, par un phénomène d'auto-suggestion que notre intimité morale seule explique, nous nous laissâmes brusquement choir.

Jamais vous n'assistâtes, ô lecteurs, à plus épouvantable déroute. Le cor, que la compacité de la forêt empêchait dans sa fuite, rencontrait à tous moments l'obstacle d'un arbre, et rendait à chaque commotion un son si plaintif et si reprochant que mon ami, dans un rire homérique, cria cette épilogue immortel :

« Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois ».

MARCEL ANGENOT.



L'Inévitable *

(Suite.)

Detmund s'arrêta un instant puis, après un regard encore à l'émeraude, il reprit : « J'avais à peine 20 ans lorsque je dus accomplir une petite mission en Alsace, préliminaire à ma lointaine nomination d'attaché d'ambassade. Durant mon séjour dans la province française je m'étais lié d'amitié avec une famille noble : Les de Busach très, française de cœur et d'idées, quoique d'origine allemande. Un lien étroit m'attacha bientôt à ces charmantes gens. Pourquoi ne réfléchit-on pas mieux avant de commettre le moindre acte d'apparence insignifiant, en cette vie ? Pourquoi faut-il aussi que toujours, l'amour se mêle à tant de bonheur pour en faire du malheur, de la désespérance ? Jusqu'alors je n'avais jamais laissé aucune femme prendre place en mon cœur ; je portais en moi l'image rêvée de celle qui serait l'Yseult de mon âme. Je la voyais intérieurement l'image que chaque homme crée pour son idéal et que si rarement il est convié de contempler. Oh cette vision qui s'accrochait en moi, jusqu'à me faire pleurer d'angoisse !

* (Voir n° 5.)

Comme je sentais en moi pleurer le thème du désir quand je l'évoquais, les cheveux éployés sur une robe blanche, l'œil d'azur limpide, où brillait une chaste ardeur ; oh, cette vision !

Quand on me présenta Marcelle de Brisach ce fut comme si la vision se matérialisait ; c'était bien cela : elle leva sur moi les mêmes yeux clairs, bleus comme la pervenche sous l'arcade sombre des sourcils ; vêtue de blanc, les cheveux de métal fluide ignescents de la lumière poudroyante d'un chaud soleil. C'était bien mon Yseult ! Sans doute des hommes ont rencontré leur idéal, mais combien en furent aimés ? Marcelle ne put réussir à cacher son amour naissant et alors ce furent des heures inoubliables. Les rendez-vous secrets, passés sous les feuillages discrets aux ombres mystérieuses ; elle arrivait à l'endroit fixé toute frissonnante ; elle se sentait coupable d'aimer en cachette des siens ; sa nature franche lui disait d'éviter une liaison cachée ; mais, comme elle me le répétait souvent, : Vois-tu mon Reinold quand ton image passe en moi, c'en est fait de toutes ces idées, il y a une *force* qui me pousse vers toi et qui renverse mes plus sages résolutions. Je ne sais qu'une chose : je t'aime et *rien* ne me séparerait de toi... » Elle me regardait alors droit dans les yeux puis encore elle affirmait avec volonté : « ... rien ! » et sa bouche ardemment se collait à mes lèvres. Je sentis bien lorsque je vis Marcelle pour la première fois que le thème d'amour qui chantait en mon cœur s'y enfonçait lentement, *inévitablement*, parfumé d'extase hypnotique ; et il nous enlaçait Marcelle et moi lorsqu'il nous jeta dans les bras l'un de l'autre, sanglotants, éperdus de bonheur, de la joie de vivre et d'aimer.

Hélas, mon cher Hans, comme en la tragique idylle que chanta Wagner, le thème d'amour, devait aussi se changer en thème de mort. C'est de ce moment que je sentis plus que jamais la force inévitable, s'accrocher en moi et me guider vers un destin fatal. Une pensée horrible me traversa comme le froid d'une lame acérée : Je ne pouvais pas épouser Marcelle.

Ma mère était empreinte des vieux préjugés des héritiers de vieille noblesse. Jamais elle n'eut consenti à l'union d'un catholique allemand de ma noblesse avec une simple petite protestante alsacienne, dont les blasons tout neufs sentaient encore le *Bonaparte*. Enfreindre la stupide loi des divergences de sang, de races, de religion eut été la cause de la

mort de ma mère. Un fils a-t-il le droit de faire cela ? D'autre part les Brisach ancrés dans leur luthérianisme portant encore dans leur cœur la haine des ennemis de Napoléon, la haine des Alliés de Waterloo, s'opposeraient aussi à notre mariage.

Durant ces douloureuses journées pendant lesquelles je ruminais ces pensées, arriva comme un coup de foudre un ordre d'ambassade m'expédiant à Londres, endéant les trois jours. Navré, j'allai faire mes adieux aux Brisach ; ils les reçurent froidement ; puis ils m'apprirent que la guerre était déclarée entre la Prusse et la France et toute leur vieille haine leur remontant du cœur aux lèvres, ils prononcèrent contre ma patrie et mes compatriotes des paroles telles, que si Marcelle n'eût été là, je les aurais violemment relevées. Je sortis de chez eux bouleversé : ainsi, tout était fini, bien fini ! Je ne pouvais m'imaginer pareil désastre. En rentrant chez moi j'aperçus, sur la table, l'ordre formel du départ inexorable. Ah oui ! J'étais trop heureux ! Le malheur s'abattait sur ma tête. J'entrais dans la vie marqué de son sceau fatal, il fallait partir sans même avoir reçu l'adieu de celle que j'avais si longtemps souhaitée. Alors me vint la pensée de l'enlever et de mourir avec elle ; pour la première fois l'idée de mort m'enlaçait tentatrice, voluptueuse, puisque Marcelle exhalerait son âme avec la mienne, lèvre à lèvre. Mais la pensée de ma pauvre mère veuve, me traversa : je la vis là-bas seule en son château, pleurant un fils ingrat. « Non je ne peux même pas mourir !!! m'écriai-je, transporté... ma voix s'étrangla dans la gorge : la porte s'était ouverte, et à deux pas de moi, Marcelle s'avancait souriante et me prenant la tête dans ses mains blanches elle me mit un baiser au front : « Vous parlez de mourir, ami, dit-elle, mais tout sourit autour de vous..... mourir, mais non ! il faut vivre ! »

II. L. KRAFT-FOPPER

(A suivre)

Traduction de A. DEPRINS.



L'Humble Destin

Maîtrise les transports d'un cœur ambitieux,
Toi qu'un destin sans gloire attache sur la rive
Et qui regardes fuir vers la terre des dieux;
Les tragiques vaisseaux où ton âme est captive.

Mords ta lèvre crispée et tords tes poings ds chair;
C'est en vain que ton bras, du haut du cap sonore,
Brandit l'espoir tardif de partir sur la mer
Avec ces mâts aventureux hantés d'aurore.

La voile s'est enflée aux rayons du matin
Et les grands quais du port où grouille un peuple en fête
Ont vu les blanches nefes disparaître au lointain,
Sans que tu sois admis au hasard des conquêtes.

Tes cris désespérés n'ont point fléchi le sort.
Les marins dédaigneux n'ont point tourné la tête
Au milieu des rumeurs, des cris et des efforts,
Attentifs seulement à dompter la tempête.

Tu ne les suivras point, affamé de l'azur,
Vers l'archipel doré des îles fabuleuses
Et ton désir vaincu, pareil au flot obscur
Que fend d'un sûr élan la proue audacieuse,

Se lamente et gémit comme un oiseau blessé;
Tu ne connaîtras pas l'ivresse du voyage,
Le coup de vent salin dans les cheveux dressés,
Le bon repos conquis après l'appareillage.

Là-bas, à l'horizon, qui recule toujours,
Avec des compagnons qui vibrent de jeunesse
Tu ne cueilleras point les roses de l'amour;
Le langoureux accueil d'un golfe de mollesse,

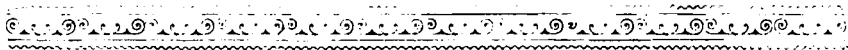
Dont les palmiers en fleurs s'inclinent sous le vent,
Ne bercera jamais dans ses bras chimériques
Ton pauvre cœur où pleure un appel décevant —
Cor ténébreux et fier — dans un soir nostalgique.

*
* *

Le navire déjà s'enfonce dans les eaux.
Seul, le triton joufflu qui s'accroche à la poupe
Émerge encor, mais va disparaître bientôt ;
Un instant sur le ciel en fleur il se découpe...

L'adolescent pensif quitte le rocher nu
— Muet témoin de son malheur irréparable —
Et se sentant au monde oublié, méconnu,
Contemple avec horreur l'avenir misérable.

PAUL MUSSCHÉ.



L'Exposition des Refusés (Godecharle) au Salon Triennal

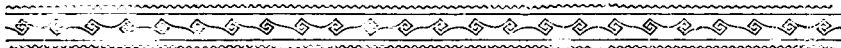
Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle ;

« A. DE MUSSET. »

Ce n'est certes pas sans une véritable gêne, que j'entreprends la très périlleuse tâche d'une critique de ce salonnet, dernier venu, et déjà tellement critiqué. La critique appelle en effet ou le panégyrique ou la censure et l'un ou l'autre ici me contrarie. Je ne saluerai donc que quelques tendances et quelques hardiesses que le public (et nul moins que moi ne daigne lui en vouloir) semble peu s'assimiler et pour cause. Il ne faut cependant pas se dissimuler qu'il est infiniment préférable que l'impression générale produite, fut cette suite d'étonnements et de malicieux sourires que le « Bourgeois » du Salon Triennal prodigua si charitablement à la fougue innovatrice et intéressante de nos jeunes peintres. Je sais, nous savons que de ci de là se prélassent une toile qui ne mérite pas l'honneur d'un blâme et que nous préférons oublier. J'ai décidé de ne nommer personne et voilà que ma plume démange et que je résiste à peine au désir de vous parler de certaine œuvre aux allures Jordanesques dont le caractère quoique emprunté accuse chez l'auteur une virtuosité peu négligeable

digne d'une particulière attention et partant indigne du refus subi. Puis d'autres encore..... mais la place me manque et ne puis sensément, d'ailleurs, m'appesentir davantage sur ce salonnet bientôt défunt et qu'il serait peut-être fastidieux de déranger encore dans le recueillement de sa prochaine agonie. Et pourtant, avant que tout à fait l'impitoyable faucheuse du Deux Novembre nous le cache à jamais je veux lui faire déjà l'hommage anticipé de mon entière sympathie pour ses louables tendances et ses précieux sentiments de jeunesse.

MARCEL ANGENOT.



Salon du Labeur

Ce salon a un mérite : l'espoir. On y sent voler comme un souffle de vie jeune et active, plein de rêves d'or, de hardiesses naïves. On en sort un peu triste, avec une pointe d'admiration pour tant d'efforts vers l'art qui fuit ; parmi les tâtonnements, quelques jolis tableaux, les uns empreints de poésie, d'autres d'un réalisme effrayant.

Sur le chemin de la croix qui mène à l'art, les artistes s'échelonnent, gravissant péniblement la pente où croissent les épines. Les uns se sont arrêtés au bas et ils ont peint les réalités de la vie présente. C'est Thysebaert avec ses scènes sociales poignantes ; c'est Daudrenghien et ses hâleurs épuisés..... Les symbolistes, arrivés à mi-côte, ont perdu, la synthèse des plaines éloignées ; seul, l'artiste divin a continué, continué jusqu'au calvaire où l'on doit souffrir et pleurer. Seuls y parviennent ceux qui mêlent les larmes de la poésie à la pensée. Delaunoy dans son tableau « Vers les bourgs » l'atteint, tête haute ; Robert de Baugnier dans son « Sous bois en Automne » a su rendre cette impression de lassitude inquiète et morose des bois à cette saison, quand un léger soleil tamise ses rayons blonds par les feuilles clairsemées. Thomas, dont

les œuvres sont tant discutées en ce moment, a été inspiré dans son portrait de jeune fille, une jeune fille quelque peu timide, en robe claire et qui regarde le sol en jouant de son éventail.

Dans quelle catégorie placerais-je l'huile de H. Cambier, représentant une route au milieu de sapins avec un troupeau de mouton? De la poésie, un peu, mais manque d'air absolu. Dois-je en accuser le coloris quelque peu sombre et triste? De Binart, une jolie étude « Paysage antartique » pleine de gracieuses couleurs et de légèreté blonde.... D'André Collin, un champ de genêts, mouvementé, vivant, débordant de vie. M. Collin a voulu saisir avant tout la tâche, l'impression et il est arrivé à un effet. Pourtant, on n'y découvre aucun procédé. Ceci est en mesure de faire crouler toutes les prétentions des derniers pointillés, et des artistes qui recherchent le nouveau par le procédé nouveau. Enfin, restent quelques illuminés qui ont trouvé — par hasard ou par malheur — un genre. Ils en sont tout transportés de joie, qu'ils mettent tous les sujets à la même sauce de genre, sans se douter que ce procédé, poussé à l'extrême est ridicule, sinon grotesque. « De la mesure avant toute chose » se serait écrié Verlaine dans son langage doré et léger. De la mesure! Vous avez le bonheur d'avoir saisi le moyen de vous rendre original; gardez-le précieusement avec des faveurs roses et sans le boire au risque de vous enivrer! De cette manière, si votre procédé est mauvais, en l'employant à petite dose, on le remarquera moins; s'il est bon, il durera encore de longues années....

ANDRÉ LIZIN.



Le Mois Théâtral

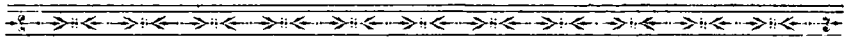
Monnaie. — La série des reprises du vieux répertoire continue en attendant les nouveautés. M^{me} Gerville Réache s'est encore affirmée artiste accomplie dans *Samson et Dalila*. Très heureusement M^{me} Paquot a remplacé M^{me} Strachosch dans *Aïda* en nous délivrant d'un masque obsédant de créole grimaçante. — On attend *Supho. Le Roi Arthus*.

Parc. — *Foujou*, n'a point joué d'une grande faveur auprès des bruxellois et *l'Autre danger* a semblé bien long dans ses trois premiers actes, tandis que le quatrième a paru bien court, car il est supérieurement mené. L'impression générale est celle-ci : Pourquoi n'y a-t-il que quatre actes ? On demande la suite.

Molière. — Il y a une singulière coïncidence de faits dans *Ma Bergère* et *Petite Mère*. Dans l'une et l'autre pièce on voit une cocotte abandonnant un bégain pour le laisser chérir une petite âme pure et neuve. Pourquoi *Ma Bergère*, toute charmante et très sérieusement fouillée n'a-t-elle tenu l'affiche que dix jours ? On ne trouvait peut-être pas cette comédie assez rosse peut-être et trop artistique ? Et l'auditeur avide de moderne rosserie trouvera plus de satisfaction dans *Petite Mère* ; quant à moi je prétends que la seconde est moins cruelle, quoi qu'on dise, que la première. On y a trouvé infiniment de plaisir dans les feux d'artifices de spirituelles réparties et le piquant assaisonnement de mots vifs et justes. En même temps que *Petite Mère* se jouait *Crainquebille*, qui est un fait divers banal, mais haussé à la hauteur d'un drame, illustré de caricatures de prime-à-bord plaisantes, bientôt poignantes à force de vérité et de caustique observation. Quant aux artistes, on ne peut que les féliciter sincèrement et le public l'a bien prouvé par ses nombreux et cordiaux rappels.

Robinière. — M. P. Robin chasse à coups d'éclats de rire la Guigne noire qui avait élu domicile passage du Nord. Tout le monde connaît maintenant les chansonniers-acteurs dans leur répertoire joyeux. Nous serions cependant heureux de voir s'effacer de l'affiche des titres souvent lus, certains qu'ils seraient remplacés par d'autres d'un intérêt équivalent, et du choix judicieux, dont Francis Robin a toujours fait preuve. A Paris où est née la Robinière on y avait inauguré un système d'intermèdes durant lesquels les auteurs lisaient leurs pièces inédites. N'y aurait-il pas moyen, dans une certaine mesure, d'appliquer un régime pareil ici ? Avec la future revue parigo-bruxelloise de Champavert, voilà qui pourrait chasser pour tout de bon la prénommée Guigne noire.

Cirque Wulff. — Brillante réouverture équestre mardi passé en attendant la revue promise. Plus il y a de revues, plus on y court. C'en fera cinq cette année : Scala, Olympia, Galeries, Robinière, Cirque, chacune d'un cachet différent. Revue équestre de Ganir et De Wattine annonce-t-on. Que pourrait-ce être ?



Livres et Choses

Erratum. --- Nous complétons la liste de nos collaborateurs du mois dernier. M^{lle} Paule Cernière, MM. Octave Maus, Léon Wery, Pierre Bautier, Marcel Angenot, Henri Liebrecht.

Salut au nouveau confrère *le Roseau Vert* organe des jeunes universitaires. L'apparition du premier numéro dénote une assurance pour l'avenir. Notre éminent collaborateur, Georges Rency, quoique souffrant a bien voulu leur donner l'appui de sa plume en leur envoyant un charmant conte. La direction du *Roseau Vert* est composée d'étudiants namurois ce qui nous permet de redire : « Vive Nameur po-tot », courage, succès et longue vie à la nouvelle publication des jeunes.

Jeudi dernier 22 octobre, notre très honoré maître et très éminent collaborateur Camille Lemonnier donnait une conférence au « Labeur » sur *un Homme de lettres, Souvenirs personnels*, au complet nous avons assisté à cette superbe conférence pour prouver au père que ses petits enfants lui sont aussi fidèles que ses fils. Lemonnier nous a parlé de lui en nous parlant (comme il le disait lui-même) des autres. Il nous a parlé des cénacles littéraires de son jeune temps, nous faisant comprendre la joie vibrante de ces réunions. Aussi l'avons nous bien compris car n'était-ce point un véritable cénacle d'artistes que la salle du Labeur, où parlait notre maître.

A parattre le 5 novembre chez Deman, *Charles Beaudelaire*, par Féli Gautier. Prix 12 francs.

Des réclamations d'immoralité se sont fait entendre au sujet de la publication de l'*Inévitable*.

L'auteur tient à rassurer pleinement nos lecteurs, et nous mêmes faisons remarquer au public que l'auteur est seul responsable de ses écrits.

Le 9 novembre, à la salle Erard, à 8 h. 1/2 du soir, première séance artistique organisée par notre revue.

L'abonnement de 2 francs donne droit d'entrée pour toute une famille aux séances que nous organiserons.

Nous félicitons vivement notre collaborateur Bouserez des succès qu'il a obtenus au Triennal. La première fois il fut vivement applaudi avec son père, le violoncelliste bien connu; la seconde fois il exécuta avec une réelle maîtrise des œuvres belges inédites. Nos amis et abonnés auront la bonne fortune d'entendre à notre fête musicale du 9 novembre prochain le jeune et talentueux pianiste-compositeur.

Notre collaborateur G. Cohen a fait paraître récemment un délicieux recueil de vers : *Jardins de Rêve* dont nous avons extrait « la Pluie » le mois passé : C'est un livre berceur et d'un charme poétique dont on rêve souvent.

A l'une de nos prochaines réunions artistiques on jouera *Et voilà comment*, comédie de notre nouveau critique d'art M. Angenot. Cette pièce étincelante de verve et d'esprit a valu à notre ami les félicitations de hautes sommités littéraires. Nous serons heureux d'offrir à nos abonnés la première de cette fraîche idylle.

JEUNE EFFORT.



Jeune Effort

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

Le Braconnier	MAURICE DES OMBIAUX
Acte de Foi	ARMAND DEPRINS
Veillée de Soldat.	HENRI VALEREDO
Chrysanthèmes	THÉO HANNON
Jardins d'Espagne.	PIERRE BAUTIER
L'Inévitable	H. L. KRAFT-FOPPER
Max Waller	HENRI LIEBRECHT
Le Sillon	MARCEL ANGENOT
Comme va le Ruisseau	GEORGES RENCY
Et voilà comment	GASTON PULINGS
Lettre à Louis Moreau	JULES BOCK
Chronique Théâtrale	ARMAND DEPRINS
Nouvelles	JEUNE EFFORT



PREMIÈRE ANNÉE
n° 7

Le Numéro
20 cent.

DÉCEMBRE
1903

5

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois

Fondateurs : G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.

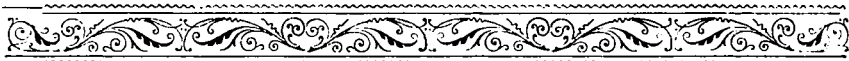
Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Le Braconnier

Hubert ne braconnaît qu'au fusil. Il dédaignait collets, lacets, filets, panthières, traîneaux, panneaux et halliers. Seul le coup de feu faisait sa joie. On disait qu'à son gré toutes les bêtes arrivaient à lui. Même il les attirait dans son enclos s'il en avait envie : le cerf au bruit d'un combat de mâles en rut, la biche à la plainte du faon, le broquart au cri d'angoise de la chevrette, le lièvre en imitant avec une feuille de lierre le cri de la hase amoureuse. Pour tromper les perdrix, les cailles et les faisans, point ne lui était besoin de chanterelleni d'appeaux, les lèvres et la langue lui suffisaient.

Si les gendarmes cernaient son enclos pour surveiller sa sortie ou sa rentrée, l'aboi des chiens lui signalait le danger. S'il était poursuivi, il rendonnait à travers les bois et les champs et dépistait, comme il voulait, ceux qui couraient après lui. Quelques visites domiciliaires pratiquées chez lui n'avaient fait découvrir aucune trace de poil ou de plumes. Comme arme on n'avait trouvé qu'un fusil à pierre datant de l'empire.

En forêt, les gardes entendaient un coup de feu. Ils voyaient la fumée monter dans la ramure des arbres ; quelquefois ils apercevaient la silhouette fuyante d'un homme portant un chevreuil sur les épaules et prenaient leur élan à travers les taillis. Mais, arrivés à l'endroit où l'on sentait encore l'odeur de la poudre, ils avaient beau suivre la piste que leur indiquaient les brindilles cassées, la mousse foulée et quelques gouttes de sang, le mystérieux chasseur avait disparu comme s'il se fut métamorphosé en arbre ou évanoui dans les airs.

Un seul garde eut pu fournir quelques détails, mais lorsqu'on l'avait retrouvé dans un endroit qui portait les traces d'une lutte acharnée, sa langue pendait, violette, hors de la bouche couverte d'une écume sanglante. Il avait été étranglé ; son fusil, contenant deux douilles vides, gisait à côté de lui.

Cela tenait de la sorcellerie. Les vieilles femmes disaient que le loup-garou de leur enfance était revenu. D'autres pré-

tendaient que c'était le chasseur noir et qu'il arriverait malheur à quiconque le troublerait dans sa ronde. Les enfants n'osaient plus aller au bois cueillir la myrtille.

*
* *

Un jour on remarqua au village que le gars n'avait plus paru depuis plusieurs jours. On en fut étonné. Il n'était pas possible qu'un homme comme lui fut malade !

Ceux qui habitaient de son côté ne l'avaient plus aperçu depuis deux semaines.

Quant à sa mère, on n'en tirait rien, mais on la voyait, rongée d'inquiétude, rôder à la lisière des bois accompagnée de ses chiens. Elle les excitait et dociles à sa voix, ils partaient, le museau à terre, flairant une piste et agitant la queue puis ils revenaient près d'elle pour recommencer encore. Elle cherchait son fils.

Mais toutes sortes de bruits circulèrent. On disait que dans le chemin creux, au tournant, entre le bois de hêtre et le taillis, le baron et ses gens avaient tiré sur lui, puis avaient emporté le cadavre pour l'enfouir en lieu sûr. Deux gardes avaient quitté le pays depuis lors. D'autres prétendaient qu'Hubert était vivant, mais qu'on l'avait enfermé dans les caves du château comme du temps passé.

Toujours est-il qu'il ne reparut point.

On cessa aussi de voir la vieille et l'on s'inquiéta. On avait entendu les chiens de la borde hurler à lâ mort. Maintenant ils erraient dans la campagne, aux environs des métairies cherchant à happer une croûte de pain ou à ronger un viel os.

On prévint le mayeur, le garde champêtre et les gendarmes qui se décidèrent enfin d'entrer dans la demeure abandonnée. La vieille était morte. D'après l'état de putréfaction, on estima que le décès remontait à une semaine. Elle était morte de sa belle mort ; le médecin, appelé assitôt, ne constata rien d'anormal.

Vu l'absence du fils, unique héritier, le juge de paix apposa les scellés sur les meubles et les portes des chambres.

La justice ayant cherché vainement le disparu, on dut procéder à la levée des scellés et dresser l'inventaire des objets de la mortuaire.

Quand le juge et le notaire pénétrèrent dans la salle du fond, après avoir gravi quelques marches, ils ouvrirent la fenêtre et poussèrent le volet pour y mieux voir. Le jour entra dans la chambre et l'éclaira toute. Il n'y avait là qu'une table et quelques vieilles chaises. Cela fut minutieusement consigné sur le papier timbré.

Mais une particularité bizarre attira l'attention des hommes de loi. Sur le mur blanchi au lait de chaux, on voyait une infinité de croix marquées avec du charbon de bois. Les unes étaient petites, les autres plus grandes et de dimensions diverses; et il y en avait cinq énormes d'un noir velouté, profond, funèbre, implacable.

C'était la comptabilité du braconnier. Il inscrivait le meutre sur le mur. Les petites croix c'étaient les bêtes de plume et de menu poil; les autres c'était le gros gibier suivant la taille chevrillard, dague, broquart, cerfou sanglier.

Quand aux plus grandes qu'on eut dit faites pour des tombeaux;

— Serait-ce... dit le notaire au juge, serait-ce?

Il n'acheva pas. Tous deux se regardèrent avec une curiosité mêlée d'effroi. L'ombre tragique du braconnier passa devant leurs yeux, plana sur eux. Ils se comprirent.

— Oui! murmura le juge en hochant la tête.

Oui, les cinq grandes croix noires, c'était pour les gardes qu'avait tués le braconnier.

MAURICE DES OMBIAUX



Aete de Foi

Le lundi 9 novembre avait lieu à la salle Erard la première séance du Cercle d'Art « Jeune Effort ». Malgré la 3^{me} représentation de Sapho, malgré l'ouverture de l'Extension Universitaire, malgré l'ouverture de l'Université d'Art et d'Archéologie, malgré la pluie battante, 180 personnes ont répondu aux 200 invitations lancées et se sont trouvées réunies à 8 h. et demie précises.

Le Président organisateur en quelques mots bien sentis à fait connaître notre but à l'assistance : créer un centre de réunion pour les jeunes artistes en leur permettant de livrer au public leurs productions. Une partie de ce programme est réalisée par la publication du journal « Jeune Effort ». Les jeunes littérateurs trouvent ses colonnes ouvertes. Mais nous, jeunes nous voulons faire plus. S'il est des œuvres dramatiques nécessitant la diction, où les jeunes dramaturges trouveront-ils aide et protection, qui les jouera ? Les compositeurs inconnus, dont la musique reste figée en notes noires sur de monotones portées où trouveront-ils un public dont les oreilles s'ouvriront aux harmonies de leurs jeunes rêves ? Où de jeunes conférenciers, trouveront-ils un auditoire prêt à écouter leur vivante parole, l'expression sonore de leurs études, de leurs idées, de leurs admirations ?

Hélas, notre Belgique est encore rebelle à la littérature neuve et nationale ; il faut escompter cependant que notre existence remonte seulement à 73 années et que notre pays n'a guère eut le temps dans sa rapide évolution de s'occuper ouvertement d'Art. Malgré tout ; une ère artistique se lève, son aurore brille déjà d'un vif éclat et sur elle nous ouvrons larges les portes du cercle d'Art.

Artistes novices qui voulez apporter votre offrande sur l'autel de l'Art, littérateurs ; poètes, musiciens, diseurs, chanteurs, conférenciers, peintres, chansonniers, venez vers nous. Nous ne serons pas des exclusifs. Notre but sera éminemment et hautement artistique et nous essayerons même parmi les œuvres nouvelles d'en glisser d'anciennes, mais inconnues ou incomprises, que nous tâcherons de révéler. Nous ne ferons pas de petite chapelle. Nous nous habillerons comme tout le monde. Nous n'aurons pas d'insigne distinctif, ni de cheveux démesurés et gras, ni de pantalons à la hussarde, ni chapeaux hétéroclites aux inquiétantes allures. Et cependant si parmi nous il en est qui veulent s'habiller « à l'artiste » comme dit le « bourgeois » nous ne nous moquerons pas, car nous voulons, la grande, pleine entière liberté : à nos séances, on en verra parmi nous qui seront même en habit, le bourgeois accoutrement. Car si nous sommes peut-être très bourgeois d'habillement nous tâcherons d'être très artistes par l'idée. Nous essayerons de toutes nos forces de nous distinguer plus par l'œuvre que par le costume,

car vaut mieux être que paraître. Nous ne nous pâmerons pas devant nos mutuelles productions en d'hypocrites attendrissements, mais nous nous aiderons mutuellement par des jugements francs et serviables; et nous en demandons autant à notre public, qui aura pour tâche, non pas d'applaudir par complaisance, mais de nous donner des avis bienveillants et salutaires.

Voilà ce que nous voulons que soit notre « Cercle d'Art » et nous comptons sur la protection de tous ceux qui aiment le beau et le vrai. On nous a déjà prédit la mort avant la naissance. Peut être disparaîtrons nous, certes, mais non sans avoir la consolation d'avoir apporté une petite pierre à l'édifice artistique: aussi sommes nous décidés à « marcher franc » dans notre idée, riant des sots, nous moquant des jaloux, avouant à haute voix notre pensée, sans rougir, le front haut, sans nous occuper du qu'en dira-t-on? et prenant pour devise « fais ce que dois, advienne que pourra ».

ARMAND DEPRINS.

Veillée de Soldat

Pour Marguerite.

Ici, quand tout repose, au soir ; quand la lumière
Est éteinte, et que seule une ronde s'entend
Sur le rempart, il monte comme une prière
A ma lèvre qui dit : Ton nom que j'aime tant !

Et dans mon cœur revient, ainsi qu'une musique
Douce et triste ; le chant du serment échangé,
Tandis qu'au fossé proche, un qui-vive tragique,
Tressaille dans le soir, qu'agite un vent léger.

L'appel mâle que jette au vent la sentinelle,
C'est la voix du destin fidèle, grave et lourd,
Qui marque dans les cœurs comme une heure éternelle.
Le coup d'aile du rêve odorant de l'amour.

HENRI VALEREDO.

Chrysanthèmes

Hercule, fleuris ton Omphale !
Mais, vieux jeu, le camélia
Chez nos fleuristes il y a
Le chrysanthème hydrocéphale !

Mais c'est-il encore des fleurs ?
Fleurs de papier, fleurs en percale ?
Les papillons écornifleurs,
N'y font jamais galante escale...

Fleur du pays de Chanaan,
Ou botanique de féerie,
L'Automne a dû peiner d'ahan
Sur cette japonaiserie.

Certes, ils tinrent des congrès,
Leurs horticulteurs point ganaches,
Pour trouver les divins engrais
Qui centuplèrent leurs panaches.

Devant ce monstre inattendu
Les grands tournesols semblent
[sages ;
C'est presque un jardin suspendu,
Sémiramis, à vos corsages !

Or tous les ans, fort crescendo !
Réellement « elle egzazère :
Ce n'est plus la fleur de Yedo,
Elle est de Marseille, ' ma zère ,, ?

THÉO HANNON.

Jardins d'Espagne

...Ce soir un aspect obstinément s'évoque parmi les visions péninsulaires qu'une distraite cigarette suscite. Je voudrais en ces pages traduire la suprême tristesse des résidences royales abandonnées. Mon souvenir erre au long des salles mornes de ces palais, qu'un cérémonial simplifié ne peut plus comme jadis remplir de pompe et de bruit.

Madrid d'abord m'apparaissait, d'où la vie ne s'est point encore retirée. Chaque matin le Bourbon, pâle contre les vitres voit la parade militaire évoluer dans une cour vaste, ouverte par des arcades sur les lointains de la Castille. Les soldats vont et viennent d'un pas cadencé, très lent, aux accords trainants de la *Marche Royale*. L'âme espagnole contemporaine y exprime, dirait-on, tous ses espoirs déçus. Il semble que l'armée entière — avec ses officiers si jeunes sur leurs chevaux blancs — ne serve plus qu'à une vaine et quotidienne exhibition d'opérette qui concentre en ce lieu les oisifs de la capitale; les tambours dont le son se voilait de crêpe pleuraient pour moi les colonies perdues.

Puis je revois Saint-Sébastien ; le palais de Miramar, une villa gracieuse dans les arbres, en face du golfe azuré. C'est

là que l'esprit du petit Roi s'est formé sous l'égide maternelle, en même temps que son corps a grandi vivifié par l'air marin.

L'Escorial* — monastère colossal, couleur de pluie, en un site farouche — nous ramène au siècle glorieux. On revit entre ces murs épais les dernières années de Philippe II, le rêve sombre de sa vieillesse en d'étroites cellules, d'où, agonisant, il contemplait par l'entrebaillement d'un volet les ors du maître-autel.

Mais c'est d'Aranjuez surtout que je veux parler. Nous y vinmes un jour de fin septembre, où l'automne se révélait à nos yeux accoutumés déjà à l'éternelle végétation andalouse. L'express de Cordoue nous déposait en un décor inattendu d'arrière saison ; des allées poussiéreuses et rousses filaient vers un horizon indécis. Nous parcourûmes longuement les chemins où le vent éparpillait des feuilles mortes, tandis que sous les berceaux presque dégarnis la monotone langueur des jardins délaissés nous pénétrait. On entendait bruire l'eau des fontaines. Au bord du Tage, une double et majestueuse rangée de hêtres s'intitulait *Salon des Rois Catholiques* ; partout, des corbeilles somptueuses dessinaient avec leurs fleurs de lourdes couronnes, et tout cela répandait un parfum subtil d'ancienne cour. A l'écart des bâtiments principaux, blottie au fond des massifs de mystère, la *Casa del Labrador* parachevait cette image d'un XVIII^e siècle mièvre : minuscules pièces ornées de tapisseries fanées et de bibelots démodés. Le gardien devant nous écartait successivement les persiennes, un soleil atténué se faufilait en ces réduits vieillots. Nous songions à Charles IV collectionnant des pendules et jouant au billard, pendant que l'Espagne s'en allait en ruine.

Peut-être pourrais-je dire à présent le charme singulier de la Granja, ce Versailles déconcertant dans un cirque alpestre, avec les sentiers tracés à souhait pour les rêveries ambulatoires d'une infante...

Mais rien ne valut l'impression produite par les palais d'Aranjuez, où le XVIII^e siècle espagnol — souverains déments et prodigues d'un pays épuisé — a marqué son empreinte, impression qui nous fit si recueillis quand le crépuscule tomba sur toutes ces déchéances.

PIERRE BAUTIER.
(Th. Gautier.)

(*) Débauche de granit du Tibère espagnol.

L'Inévitable *

(Suite.)

Comme je la regardais, éperdue elle s'écria : « Mais tu ne comprends donc pas que mon amour est plus fort que tout et que si tu pars, je pars aussi, avec toi; le lien qui m'attache à ton être me force à te suivre, ami, me rend esclave, mais une esclave bienheureuse car elle ne veut plus quitter sa chaîne d'amour ! »

Le lendemain nous voguions vers l'Angleterre. Pour apaiser la conscience de Marcelle nous étions passés devant un clergyman grave qui nous unit elle la protestante à moi le catholique. Nous vécûmes à Londres heureux, loin du monde, et l'amour remplissait si profondément la vie de ma chère bien aimée que jamais elle ne reparla de sa famille, de ses parents qu'elle avait tant chéris, et qu'un inconnu poussé par une force inconnue venait un jour séparer sans rémission de la fille soumise. Mais dans notre vie il y avait déjà trop de bonheur, trop de baisers. La coupe s'emplissait, elle allait choir, débordée de délices et ne garder au fond de son calice qu'une lie amère. Marcelle mettant au monde un fils, sentit que ses forces se perdaient sans rémission. Une hémorragie s'étant déclarée, tout le sang s'écoulait de ce pauvre corps d'amour et avec lui s'en allait la vie.

Je restais sans cesse auprès d'elle, car elle n'éprouvait de calme que lorsqu'elle sentait sa main, sa pauvre main glacée dans la mienne. Un jour elle demanda son fils, notre fils. Elle l'embrassa longuement, puis me le tendant « aime le bien, dit-elle, en souvenir de moi » Mes yeux se voilèrent « Marcelle ! » m'écriais-je. » Calme elle me répondit « Mon ami, je n'ai pas d'illusion, je vais mourir, mais je meurs heureuse car je te laisse un vivant souvenir de notre amour, et c'est en plein bonheur que je te quitte. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi Je ne te demande pas de vaines chimères avant de mourir, mais seulement de chérir et de protéger notre enfant et... de pleurer un peu celle qui t'a aimée plus que tout au monde... » Ce disant elle me passa au doigt l'anneau que tu vois briller au

(*) Voir nos 5 et 6.

mien, comme pour sceller le pacte de souvenir et de protection qu'elle demandait doucement. Et puis Marcelle est morte.... »

— Detmund se perdit un instant dans une songerie et le docteur Von Müller hochait sympathiquement sa bonne grosse tête — « Bref, Hans, peu après la mort de Marcelle je fus rappelé en Allemagne. Je plaçai l'enfant sous bonne garde et lui donnai le nom de sa mère, car je ne pouvais à aucun prix légitimer en mon pays, à cause de ma mère ainsi que je te l'ai exposé tantôt. J'ai pris soin de ce fils, le petit Carl de Brisach grandit, studieux, mais dans la complète ignorance de sa grande parenté avec moi. Il me croit son tuteur, son père adoptif. Il vit, c'est maintenant un grand garçon de 25 ans, il est officier de marine. C'est tout le portrait de sa mère, Hans, mais au physique seulement. Ses idées, ses conceptions, j'ai la joie de les sentir empreintes de mes propres idées. Mais il ne possède rien et voilà pourquoi, tu le comprends je ne veux plus avoir d'enfants. Car ce serait monstrueux de distraire après ma mort un seul thaler de l'héritage de mon Carl. Ma fortune doit lui être acquise, toute. Aussi la nature prévoyante m'a rasuré.

Depuis la mort de Marcelle, je suis resté dans la plus grande acception du mot, fidèle à mon premier, à mon unique amour et durant ces 25 années de chasteté, ma virilité s'est éteinte. Aussi ma vie solitaire va s'égayer de la venue d'une jeune femme qui sera pour moi plutôt une fille qu'une épouse ; mon fils aura toute sa part d'héritage et le souvenir de Marcelle sera jusqu'au tombeau, profondément respecté :

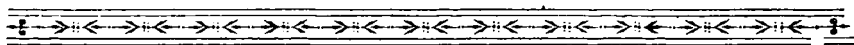
Voilà, cher ami, ce qui me pesait sur le cœur, ce que personne au monde, hors toi et moi ne connaît et voilà pourquoi, en voyant l'émeraude qui tantôt luisait comme un reproche aigü, j'ai versé mon secret dans votre cœur, certain que vous me comprendriez, et que vous pardonneriez entièrement ce désir illégitime et immoral de ne pas avoir d'enfants, mais qui devient une action d'humanité, de justice, un devoir sacré. N'est-ce pas Hans que vous me comprenez ? »

Pour toute réponse, Von Müller serra dans ses larges mains celles de Detmund, toutes tremblantes, et une grosse larme surgit dans le cillement de ses paupières.

H.-L. KRAFT-FOPPER.

(A suivre)

Traduction de A. DEPRINS.



Max Waller

Pour ceux qui l'ont connu

La revue d'art *Le Thyse* va prochainement ouvrir une campagne qui doit aboutir — nous l'espérons du moins — à l'érection d'un monument pour Max Waller ! Après quatorze ans, ce sera un pieux hommage rendu à la mémoire du vaillant directeur de la *Jeune Belgique* qui le premier appella aux armes les poètes Belges pour la défense de la tradition française en Belgique !

Pauvre Siebel ! Mort à vingt neuf ans, en pleine jeunesse, en pleine beauté ! Pauvre Siébel ! dont l'air de flute s'acheva en sanglot, et qui mourut avec, aux lèvres, un sourire mélancolique de tristesse et de résignation !

Pour celui qui recherche l'âme de Max Waller à travers son œuvre — dans *La flûte à Siebel*, dans *Daisy*, dans *Lysiane de Lysias*, dans *La vie Bête* — cette âme apparaît pleine de rêve et d'ardeur enthousiaste. Toute sa vie, ce fut un enthousiaste, jusque dans ses amitiés, jusque dans ses haines ! Car il haïssait tout ce qui était laid, tous ce qui était veule, tout ce qui n'avait aucune beauté !

Qui donc ne se rappelle cette bataille acharnée qu'il livra dans les colonnes de la *Jeune Belgique* à l'art poncif et décadent, aux rimailleurs de la muse académique et officielle !

La cravache à la main, botté et éperonné, casqué d'audace et de lumière, dans l'auréole de la jeunesse il se dressa, debout, fier, invincible et son coup de sifflet vengeur domina la clameur de jalousie et de haine qui salua son audacieuse venue ! Waller résista, d'autres vinrent à lui, fidèles compagnons d'armes, ralliés par ce juvenil cri de guerre autour du drapeau écussonné, à la claironnaute devise *Ne crains !* Ce furent Albert Giraud, Iwan Gilkin, Valère Gille, Séverin, d'autres encore, tout ce cénacle qui nous a donné une pléiade admirable d'écrivains que nous — les jeunes — nous proclamons nos maîtres !

Parmi eux, Waller était le chef de bataille ! De son fin sourire narquois il attendait l'attaque. Puis d'un geste sec et précis — sans cesser de sourire — il levait sa cravache, c'est-à-dire la plume souple et d'un trait culbutait son adversaire !

Siebel ! gamin fantasque et joyeux, dont les doigts légers couraient sur sa flûte ironique ! Page romantique à la chevelure longue qui se permettait des gambades devant la gravité solennelle des bonzes académiques ! Mais hélas ! sait-on ce que cette gravité cachait de douloureuse tristesse. Ton masque était celui du Pierrot de Bergame au pale sourire qui ne dit pas les douleurs de sa grande âme émue !

On sourit éternellement
Et c'est au dedans que l'on pleure!...

Tu ris et tu pleurs tout à la fois, — et ton rire cache tes pleurs — dans tes airs de flûtes, dans ta chanson...

...Qui fait semblant de rire,
sanglotte très doucement.

Mais de toutes cette tristesse intérieure il ne laissait rien paraître dans son geste, vif, dans sa vie exhubérante, dans sa romantique fierté de poète.

« Il nous émerveillait de sa jeunesse — raconte Camille Lemonnier — de sa pétulance, de sa grâce, et de son esprit. Frondeur, sceptique et sentimental, la bouche persifleuse et les yeux candides, il nous apparaissait à travers un moulinet de rires, de cris et de mots, d'Artagnan, Chérubin et Siebel à la fois ».

Pourtant cette arrière pensée douloureuse se devine dans *Daisy*. — Déjà dans certaines pièces de la *Flûte à Siebel*, on sentait un sanglot monter à la gorge du poète qui étouffait ce hoquet, esquissait une pirouette et fuyait en criant : zut !

Daisy est la dernière œuvre Max de Waller.

Dédaignons l'intrigue, les défauts de composition qu'un travail hatif — qui semblait pressentir une mort prochaine — à laissé échapper. — Recherchons à travers ces pages émues, cette âme tendre et passionnée qui se livre en une détente de repos. L'artiste, l'amoureux de beautés et de lumière se complait dans des descriptions colorées et ardentes comme les tableaux du peintre Turner, son héros de roman peut-être trop imaginaire et capricieux.

Avec quelle délicatesse, son cœur se plaît à étudier la psychologie de ses personnages ; *Daisy*, la jeune fille douce et aimante, *Joe* le bon géant fraternel et amical, *lord Grevill*, le vieux lord hospitalier, et jusqu'au peintre *Turner* auquel Waller a fait exprimer ses sentiments d'artistes. Et le livre se ferme sur une impression vague de tristesse et de regret ! On

sent qu'on vient de vivre une heure en communion avec une âme très délicate et très fine qui nous a dit ses rêves et ses désillusions !

Rêve ! désillusion ! c'est là toute l'âme de Siebel. Il vécut son rêve d'ardente jeunesse, fier, libre et beau ; repandant son cœur et son esprit dans du rire et de la gaieté ; exhubérant, expansif, communiquant à ses compagnons la foi dans l'art et dans la vie : un jour la désillusion atteignit son rêve, et il s'endormit, meurtri par la lutte matérielle pour laquelle il n'était pas fait !

HENRI LIEBRECHT.

Le Sillon

A cette époque où l'art se ravale exclusivement au niveau de l'acheteur, où l'argent est le veau d'or devant lequel tant de faméliques bavent de convoitise ; il est fatalement avéré que l'impression que dégagent, les expositions picturales, ne s'élève plus au-dessus d'une honnête moyenne et que l'artiste encensé par de vaines galanteries finisse par négliger son but et profaner avec une inconvenante désinvolture les lois sacrées d'idéal et de beauté où seules devaient viser ses tendances.

Au *Sillon*, malgré la promiscuité de deux-cents toiles, qu'il serait audacieux de mal qualifier, c'est en vain pourtant qu'on y chercherait l'œuvre prenante, originale ou exclusive qu'en l'occurrence nous étions en droit d'espérer. Sans doute (et ce n'est pas une excuse) aucun n'eut l'apparente prétention de produire un chef d'œuvre et dès lors parcourons rapidement ce salon où ne manquent pas, Dieu merci, de talentueux virtuoses, ni de bons peintres ! Au contraire et MM. Smeers, Waegemans, Bastien, Mathieu, Pinot, Blicck, Swyncop, Apol, etc., n'ont pas menti à leur précédente renommée.

Monsieur Smeers, avec sa toile des *Araignées* (c'est ainsi que l'auteur qualifie deux bonnes vieilles tricotteuses ?) s'affirme, sans tricheries, avec une sobriété digne d'éloges, savant coloriste et subtil observateur. Cette œuvre, une des seules qui accuse un sentiment, est une des meilleures du salon. Ses petits vieux, sont aussi très habilement traités.

De Bastien. Une cariathide plantureuse, digne de sa fonction et suffisamment bâtie pour supporter avec indifférence le poids des nombreuses critiques qu'elle appelle. Un petit plein air « *Convalescence* » que je préférerais intitulé « *Far Niente* » c'est d'une touche exquise et lumineuse crois une réjouissance visuelle un sentiment communicatif de quiétude et de bien être. Je veux rendre ce service à M. Bastien en ne m'appesantissant pas sur telle autre toile affreusement dessinée, mais dont le ragoût du lit est voluptueusement épicié.

Waegemans reste le peintre solide et charmeur que l'on sait, son petit vieux : *Michel Smith* (déjà vu au salon, mais ici infiniment mieux exposé) si

curieusement cliché et pour qui le connaît si psychologiquement observé, est une des bonnes pages de la série des roquentins que M. **Waegemans** semble innover, et qu'il continuera je l'espère pour la plus précieuse utilité biographique et notre satisfaction générale. Très heureusement remarqué, le *Mendiant de Salamancque*, aimons moins son *Absence* où malgré un ensemble de délicate tenue, un dos de femme est là, d'une carnation si lourde et si peu vibrante.

Swyncop expose cette année un de ses meilleurs portraits, c'est vraiment une œuvre d'observation et d'étonnante habileté, il n'y a pas là seulement de bonne peinture c'est une toile de caractère et d'expression.

D'**Albert Pinot** un excellent portrait, qui quoique présenté de dos, affirme une parfaite ressemblance. Cette mise en page originale, nous écarte très heureusement de l'éternelle banalité. Toutes nos félicitations.

De **Laudy** encore deux portraits dont un, celui de l'auteur, est très ressemblant et d'une facture sûre et belle. L'œuvre est probe et reposante, attachante même.

De **Haustraete** le portrait si bien observé du sculpteur P. K.

Apol, paysagiste très en progrès avec sa toile (déjà vue) « Chêne au soleil couchant » et son vieux canal d'une pâte si savoureuse.

De **Mignot** une toute petite toile « *Le Clocher du Ploaré* » exquise et pénétrante de sentiments. *La Lanterne de Diogène à Saint-Clouf* est une œuvre de consciencieuse observation et combien plus cossue que ses gravures, très agréables, mais qui respirent une trop grande confiance dans la facilité d'exécution.

De **Bernier** de bonnes impressions mieux peintes que dessinées.

De **M^{me} J. Bernier** quelques natures mortes d'une sobre et louable discrétion.

Blieck, expose une mer houleuse très habilement enlevée et largement brossée; dans d'autres toiles encore toutes les qualités de coloriste et de peintre habile se concentrent.

MM. Paul Mathieu et Degreef deux paysagistes d'une rare adresse.

M. Bouy, joli et banal expose quelques pastels de boudoir et plus loin dans un éclairage flou une jeune femme au profil délicat d'une agréable couleur.

Enfin **M. Denayer** déconcerte avec son paysage qu'on pourrait intituler : Cyclistes attention, tournants dangereux, et son portrait ne parvient pas à racheter la pénible impression.

La Sculpture, très pauvrement représentée, nous offre avec **M. Kemmerich** un spectacle de déception peu ordinaire; un buste, si j'ose ainsi m'exprimer, représente, paraît-il, le Dr R., puis un penseur si mal construit et qui nous éloigne brusquement des foncières qualités de l'artiste, il expose cependant une figurine « *L'Étreinte* » d'un joli mouvement.

De **Matton** une broche originale.

Et enfin, heureusement, **Paul Gilbert** nous présente deux études absolument consciencieuses, le buste de sa mère est un petit chef-d'œuvre d'observation. J'aime ainsi la preuve qu'il donne de la possibilité de faire grand, dans une œuvre de modeste dimension. Voilà de prometteurs débuts.

Comme va le Ruisseau*

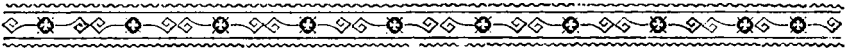
C'est un livre de délassément. Une grande besogne était finie. Une autre se préparait lentement. Et, dans l'intervalle, le maître se reposait là-bas au bord de la Meuse, dans ce village de Dave où le fleuve est si beau, les roches si sauvages et la vie si mollement paisible. Alors tout en musant dans la montagne, l'imagination travaille, combine des passages, assemble des scènes et, tout-à-coup, de ce repos sort un livre qui a l'air d'avoir été fait en se jouant, et qui a toute la simple, toute l'éternelle beauté des vallées, des montagnes, des eaux et des cieux.

On connaît l'histoire : Une petite institutrice de la ville est venue là se guérir d'une anémie rebelle. Elle s'y est éprise d'un drôle de bonhomme, vaguement peintre, vaguement pêcheur à la ligne, qui ne tarde pas à tomber amoureux d'elle à son tour. Leur idyle délicieuse, parfumée comme un bouquet de fleurs sauvages, s'apprête à se dénouer en un solide et franc mariage, quand l'institutrice se rappelle les petites filles de l'école qu'elle a quittée. Qu'allait-elle faire ? Et sa mission, sa mission de charité laïque qu'elle a assumée pour jamais ? Sans dire adieu à celui qui garde son âme, elle part, un matin de dimanche, avec son cœur blessé entre ses petites mains. Autour de cette aventure mélancolique, chante et vibre toute la poésie des forêts, des rochers, des champs et des eaux. Le fleuve la traverse avec ses brumes, ses clartés, ses vagues et ses superbes silences. Quelques paysans y fixent leur silhouettes justes et savoureuses. Quelques tableautins s'y encadrent d'une façon inoubliable. Et c'est une chose vraiment admirable que l'aisance de ce récit où la simple vie de ces braves gens parvient à nous émouvoir, parce qu'on la sent puisée dans le grand courant de la vie universelle. Jamais le maître ne fut mieux inspiré. Jamais sa langue n'eut pareille souplesse. Que l'on compare donc, de bonne foi, ce livre de nature avec tant de romans champêtres qui jouirent en France d'une vogue durable : les romans André Theuriet, par exemple. Le maître

() Comme va le ruisseau, par Camille Lemonnier, chez Ollendoff, Paris, 3,50 fr.

Belge, par la qualité de son art, par la constante tenue de son œuvre, se place à cent coudées au-dessus des auteurs français les plus réputés. Et ce doit nous être une joie patriotique et sereine que de constater ses incessants progrès, sa marche toujours plus assurée vers l'absolue Beauté, tandis que son contemporain Paul Bourget, de l'Académie Française, vient de voir tomber son dernier livre : *l'Eau Profonde* sous les rires unanimes de la critique intelligente et artiste.

GEORGES RENCY.



Et voilà comment

Véritable petite merveille. Tel est le sentiment premier, qui vient après lecture de l'œuvre de notre ami Angenot. Cette comédie en un acte en vers est exquise et superbe. Le vers glisse avec une facilité vraiment belle, qui fait croire à un premier jet. Il faut l'étudier de près pour y découvrir le travail la recherche du beau vers (qui n'est point ici une exception).

De plus — chose rare pour un débutant — le sujet est intéressant, mené de main de maître et cela pour une idée vraiment simple.

Pierrot triste et découragé se lamente en son logis. Quand... on frappe à la porte. C'est Colombine qui demande secours à Pierrot. Elle a refusé l'aumône à une pauvre vieille, qui se trouvait être une fée, et qui devant le refus de la blonde enfant, va la changer en crapaud ; si elle n'a pas découvert avant le lever d'un nouveau soleil, un mot qui résout l'énigme, qu'elle lui pose. Pierrot se désole car il a mis l'esprit à la porte.

- « Facheux pressentiment oui tu tombes bien mal,
- « L'esprit ! Mais c'est vois tu ce petit animal,
- « Que l'on ne peut jamais traquersans qu'il vous dise.
- « Quiconque me recherche attrape la bêtise. »

Enfin bref il conseille à Colombine d'aller au bois et de supplier la fée. Colombine obéit se rend au bois et appelle fée Lonie, (nom de la fée). Aussitot l'Enchanteresse apparaît et pardonne, car il se trouve que le nom de la fée coïncide

avec le mot de l'énégime la *félonie*, Pierrot heureux demande fa main de Colombine et l'obtient.

Tel est ce simple sujet si magnifiquement interprété par l'auteur en 35 pages, et qui se termine par une demande d'indulgence au public pour le jeune poète. Elle est vraiment inutile et sera (j'en suis certain) toujours couverte par de multiples bravos.

GASTON PULINGS.

Lettre à Louis Moreau

Mon cher Confrère.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, a dit Boileau, c'est pourquoi je serai bref. Donc, cher confrère, je tiens à vous dire, qu'il m'est impossible pour moi de commencer une critique sérieuse de votre poème « La Mort des Amants », avant que vous ayez répondu aux questions suivantes :

Pourquoi et en quoi la vieillesse est-elle « infamante » comme vous le dites dans la première strophe :

Puisque tu es ce soir, belle comme une fleur,
Puisqu'un jour et bientôt, la vieillesse infamante,

.....
Va faner tes grands yeux....

Deuxième question, que je considère comme très importante : Indiquez-moi, de grâce, cher confrère, le lien logique unissant ces deux strophes :

Mais nous pleurons en vain devant la certitude.
Soyons fiers, soyons forts, devant notre malheur,
Marchons vers le *néant* ! C'est la Beatitude,
Pour ceux qui vont à lui sans remords et sans peur,
Pour nous, qui entendons venir à pas d'horreur,
La hideuse décrépitude.
Viens fuyons éperdus. au fond de ce ciel bleu
Où nous invite en souriant, la lune blonde,
Phébé ! Vénus à toi... ô vieille Terre, Adieu,
Tu n'as pas su charmer notre âme vagabonde,
Nous partons en chantant vers quelque nouveau monde,
Où nous serons plus près de *Dieu*.

Tout en respectant les décisions venant des aînés, qui vous ont proclamé lauréat de ce « tournoi poétique », je me déclare dans l'impossibilité absolue de juger votre œuvre si les deux points que je vous ai signalés, ne sont éclaircis

A vous cordialement,
JULES BOCK

Chronique Théâtrale

Monnaie. — Depuis longtemps on nous promettait deux premières sensationnelles : l'une d'un compositeur mourant, l'autre d'un compositeur défunt, et je crois bien que l'œuvre la plus vivante sera celle du compositeur mort. Hélas, oui, le talent de Massenet se meurt. Sa musique m'a toujours produit l'effet de ces petits gâteaux à la crème délicieux à voir, exquis à l'odorat et plus exquis encore au goût, mais dont la dégustation répétée vous donnent des nausées. Maintenant nous n'avons même plus un seul de ces petits pâtés qui pris à intervalles font pourtant un régal. C'est la trop souvent inévitable déchéance, l'inspiration tarie, le plagiat de soi-même, et même parfois le mauvais goût que j'ai eu la tristesse de constater en *Sapho*. La grande faute est la détérioration de l'œuvre incisive et réaliste de Daudet réduite au vulgaire, banal, pâle roman d'amour dénué d'intérêt auquel la musique essaye en vain d'ajouter une flamme de vie. Bien au contraire elle délaye ce qui reste malgré tout de l'œuvre de Daudet en de prétentieuses phrases vides de mélodie, en de flasques harmonies où la passion de Sapho éclate en d'incolores et tapageurs flons-flons.

Et pour ce minable spectacle il n'y a même pas un artiste relevant de l'auto-rité de son art ces tristes miettes d'un beau talent qui semble éteint, agonisant.

Molière. — C'était un bien charmant spectacle que celui de l'*Ecole Buissonnière*. Œuvre factice, mais pailletée de dialogues exquis, de mots délicats, d'une finesse ciselée rappelant par instants les meilleures scènes d'Alfred Capus. Quand à la petite œuvrette qui a nom le *Cœur à des raisons*, elle a unanimement trouvé le meilleur accueil, c'est un de ces riens, faits de tulle et de gaze, chatoyants de perles fines, un acte d'un Musset très moderne. Ces deux pièces dont la première est inédite et continue la série promise, sont excellemment jouées par M^{me} Ninove, MM. Frédal, Alerme, et leurs camarades. Le 19 novembre s'est inaugurée la suite littéraire, théâtrale, musicale, historique, par une conférence érudite de M. Cattier suivie des *Khoephores*, l'un des immortels chefs-d'œuvres d'Eschyle, et d'une partie musicale. Séance d'un puissant intérêt qui fait honneur à son promoteur et ses interprètes.

Robinière. — Le troisième spectacle devait nécessairement égaler les précédents, on y trouve de l'humour, de l'originalité, de la littérature, de l'ironie, de l'émotion. *Mon Noyé*, serait digne d'un Courteline, *La Tare* est une étude de mœurs très bien poussée et *Une dame de l'empire* (qui est une petite M^{me} Sans-Gêne,) dont la première au Gymnase date de 1834 nous a réservé la surprise d'un morceau délicatement écrit. Les interprètes et chansonniers sont bien connus; ils sont restés excellents. Sincèrement je crois que la guigne est chassée cette fois. Une revue de Champavert, Nérac et Théo Hannon s'ajoutera à l'intéressant spectacle.

Nouvelles

On nous prie d'annoncer que M^{me} Arctowska donnera à la salle Allemande, 21, rue des Minimes, lundi 14 décembre 1903 à 8 1/2 heures du soir un *Lieder* Abend dans lequel elle fera entendre entr'autres des mélodies de Richard Strauss, Tschaïkowsky, Dvorak, Cui et Sinding.

Monsieur Jules Meysmans vient de faire paraître un très curieux volume permettant d'apprendre d'une façon rationnelle et agréable la sténographie (système A. Paris). Les écrivains trouvent dans la sténographie un puissant auxiliaire en ce qu'elle leur permet la prise de notes complètes aux auditions, conférences, etc., ainsi qu'une rapide traduction de leurs idées lorsqu'ils écrivent leurs brouillons. L'ouvrage se vend, 27, place Sainte-Gudule.

La Verveine du 25 octobre donne une très bonne et très intéressante étude sur *Rodin*, par le célèbre peintre-sculpteur-littérateur Levêque.

Accusé de réception : *Les Templiers de Maurice Bouë de Villiers*, très intéressant d'excellente facture, grandiose même en certaines pages.

Le grand nombre de matières nous oblige de remettre au mois prochain l'étude de ce volume.

Et Voilà comment de Marcel Angenot. Pièce en 1 acte en vers. Editeur Léon Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris. 1 fr.

Psuké de Edmond Picard notre très distingué collaborateur. Pour la même raison que l'œuvre de M. Bouë nous devons remettre au mois prochain l'étude de ce livre, qui sera faite par notre éminent collaborateur Edouard Ned.

A paraître prochainement *l'Amé des Nôtres* par Jules Sottiaux, notre nouveau collaborateur.

Extension universitaire : Tous les lundis soir à 8 h. 1/2, Impasse du Parc, 3, cours et conférences de l'Extension universitaire belge. On annonce pour le mois de décembre un cours en trois leçons sur la *Renaissance*, par M. Fernand Deschamps et des conférences intéressantes, entr'autres une causerie sur Bach avec audition musicale et une conférence du R. P. Ollivier, le grand orateur des Dominicains de Paris.

L'Union Dramatique, ouvre le Cercle des Jeunes Gens, donnant des conférences tous les quinze jours. M. Buls a donné la première dimanche 22, en parlant de la Corse, très intéressante, et très instructive.

Au prochain numéro paraîtra la préface du *Missel Païen* livre en préparation de Madame Lise de Bellinglise. Ce livre suivra la gradation des livres d'heures Chrétiens en tournant vers la Beauté de l'amour pure-toutes ses aspirations.

JEUNE EFFORT.

Jeune Effort

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.

SOMMAIRE

Le Chat	GEORGES RAMAEKERS
Conte de Noël	GASTON PULINGS
Exhalaison d'amour . .	FRANZ HELLINGS
Suprêmes Excuses . . .	MARCEL ANGENOT
Missel Païen.	LISE DE BELLINGLISE
Ce qui meurt	LOUIS DE CASEMBROOT
L'Inévitable	H. L. KRAFT-FOPPER
Les Aquarellistes	ANDRÉ LIZIN
Livres { Psuké	EDOUARD NED
{ Les Templiers.	JULES BOCK
Manifestation Waller. .	LE THYRSE
Chronique Théâtrale . .	ARMAND DEPRINS
'Nouvelles	JEUNE EFFORT



DEUXIÈME ANNÉE

N° 8

Le Numéro

20 cent.

JANVIER

1904

5b

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois

Fondateurs : G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.

Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Le Chat

Souple, léger, vif et craintif ;
D'un pas furtif
Frolant le sol,
En miaulant
Et se coulant,
Tel un reptile ;
L'oreille au guet, l'œil attentif,
Et qui rutille
Au moindre vol.

Avec des grâces féminines
Bête féline,
Très doucereusement il prend des airs naïfs
Pour mieux griffer tantôt la main qui le câline.

Minaudant, ronronnant, se bombant tour à tour.
Il nous frôle, il nous flatte et friand de caresse,
N'offre au cœur innocent qui croit en sa tendresse
Rien qu'une indifférente et lascive paresse
Et l'infidélité de son cœur sans amour.

Sur l'or des soirs incandescents
Dès que descend
Le velum sombre,
Son œil pervers s'allume au contraste des ombres,
Œil de chat brasillant devant la nuit prochaine,
Œil verdâtre, œil vitreux qui fascine sa proie,
Œil de péché masquant sous sa menteuse joie
Des éclairs de terreurs et des brasiers de haine.
Et dans le demi-jour doré des crépuscules
Rodant autour du lac où dorment les oiseaux,
Son pelage de fauve au milieu des roseaux
Prend le sauvage aspect d'un tigre minuscule

Zébré de feu, zébré de fer,
Semblable aux soirs striés de soufre
On dirait surgi vivant du grouffre
Sombre et flavescent de l'enfer.

Égoïste, gourmand, voleur,
Hypocrite amant de la chatte,
Le chat c'est le démon ! Malheur
A l'imprudent oiseau qu'agrippera sa patte.

Feignant soudain d'être assoupi
Il s'est tapi
Dans sa fourrure.
Mais tout à coup tel un bandit
Il a bondi :
Son œil fulgure
Et puis charbonne de malice
Et son plaisir
Tout à loisir
Se repaîtra de ton supplice,
Pauvre pécheur car il te tient
Le chat cruel qui n'aime rien
Que la ténèbre sa complice.

GEORGES RAMAËKERS.

Conte de Noël

A Edouard Nod.

Dans la baptiste rose et la dentelle blanche Lulu s'éveille. Lulu est malade et son père tourmenté veille à son chevet. Lulu est fiévreux depuis deux jours, et on craint de le voir partir par cette blanche nuit de Noël comme un an passé la jeune maman si douce si aimante s'en est allée voir Noël, le vrai Noël. Et le père songe...

Tout à coup des sons d'airain dégringolent du clocher, forçant les portes, troublant la rêverie et continuant leur course vagabonde pour mourir comme un abattement d'oiseaux, dans la mousse, au cœur de la forêt.

« Oh ! papa, allons voir petit Noël dis », supplie Bébé se réveillant la figure rayonnante.

« Allons y dis »

Muet, frappé, le père regarde cet enfant malade désirant la messe de minuit. La messe était pour le père un vague souvenir, depuis longtemps il l'oubliait, vouant son esprit à la négation et au doute. Et cependant, les derniers pétales de son printemps de vie étaient tombés accompagnant la mère dans son départ terrestre et s'en retournant comme le beau corps de l'aimée à la poussière des routes, mais dont l'âme montait vers l'éternelle demeure. Devant lui son enfant

priant de sa voix candide, pour la maman qu'il veut revoir. Et rien n'a réveillé son doute, ni la mort, ni l'amour, ni le sentiment.

« Allons y papa », insiste Bébé de sa voix suppliante.

« Mais enfin sois raisonnable Lulu, tu es malade, tu ne peux pas sortir, je ne veux pas que tu sortes, et d'abord qui t'accompagnerait ? »

« Toi papa, dit l'enfant. Pendant mon dodo, petit Jésus m'est apparu et il me dit : « Viens à la messe de minuit tu seras guéri ». Le petit Jésus me l'a dit, allons y dis. »

Il y eut un long silence. Le premier coup de la messe ne sonnait plus, la nature se recueillait dans le calme de la nuit. L'enfant était à moitié hors du lit quand le père acquiesça à sa demande. On l'habilla chaudement et l'on sortit.

La terre, les arbres, la nature, tout était blanc, et les papillotes légères descendaient toujours couvrant de leurs flocons sveltes cette nuit de Noël. C'était par les chemins le bruit d'une foule en marche, faisant craquer la neige sous leurs pieds comme le papier de soie qu'on froisse. Les habitants des lointaines demeures apportaient des lanternes, qui se voyaient de partout ; longue file d'étoiles se rendant à la crèche. Lulu et son père suivirent ces campagnards et entrèrent à l'église quand le second coup sonnait.

Qu'elle était belle l'église, brûlant toute sa cire pour l'enfant-Dieu, pour la naissance de Jésus. Vieux temple des temps anciens, bâti au Seigneur par le châtelain du siècle passé en repentir de ses fautes. Hérissé de pierres rocheuses à l'extérieur, il était blanchi en dedans. Des nids d'hirondelles s'accrochaient aux ogives des fenêtres, et aux deux côtés de l'allée émergeaient des têtes de plâtre. Le maître-autel en chêne dont l'ornement montait en triangle de bois, frisé par la main d'un artiste inconnu ; une seule et grande nef, à droite les hommes, à gauche les femmes. Elle était gaie elle était en joie cette nuit de Noël, les têtes de plâtre riaient d'un rire plus jovial, et Saint Roch devant qui brûlaient deux cierges montrait sa plaie avec plus de bonhomie. La Sainte Vierge et le puissant Saint Antoine, revêtus de leurs ornements de fêtes, regardaient tristement du côté de l'autel leur Jésus enlevé.

Mais la crèche surtout attira l'attention de Lulu ; là-bas à gauche du chœur sous une toile parsemée de givre, se trouvait

la Sainte Vierge, Saint Joseph, les rois Mages, les bergers et au fond derrière tout, le gros bœuf regardant de ses grands yeux placides, avec son compagnon l'âne portant sa croix blanche sur le dos. Et tout autour des petits moutons, avec des pattes si frêles et une laine si blanche, qu'on les croyait nés d'aujourd'hui et n'ayant jamais connu la paille de la bergerie. Mais dans la crèche plus haut (et Lulu ne pouvait pas bien voir) se trouvait l'Enfant. Lulu monta sur sa chaise et regarda fixement de ses grands yeux noirs. Il reconnut alors le petit Bon Dieu du rêve, le remerciant d'un sourire pour sa visite. Et Lulu se rappelant alors la prière que maman lui avait apprise quand il commençait à parler il murmura : « Petit Jésus, je t'aime bien. »

Le père lui aussi s'émouvait, lui l'incrédule, devant cette sublime cérémonie, pendant cet anniversaire divin. Ses yeux allaient du prêtre à la crèche, son cœur s'emprisonnait tout entier dans ce grand calme qu'on entendait même la neige qui s'amoncelait gracieusement contre les carreaux, ouatant l'église d'une paix blanche et donnant à la cérémonie une intimité divine. Il pensait à sa compagne morte, à l'âme envolée ; le voyant de là-haut et qu'il semblait distinguer s'approchant avec les anges pour s'agenouiller devant l'Enfant-Dieu. Il pensait à Lulu miné par la fièvre les jours précédents et loin d'être guéri. Hésitant alors comme si toute l'église devinait sa pensée il dit inconscient : « Jésus guérissez mon enfant », et une voix se mêlant à l'harmonium, aux sons rauques des paysans qui entonnaient l'*Adeste fideles* il entendit « Reviens à moi. » Alors monta à ses lèvres une prière oubliée dans les galetas poussiéreux de son cœur.

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

Le sacrifice approchait de sa fin, les paysans se levèrent, troublant le silence, de leurs chaussures ferrées. Ils s'avancèrent vers la Sainte Table pour recevoir le Dieu de Noël, le Dieu de force et de paix. Et il vit sur ces visages illuminés par la foi, radieux par l'espérance, la paix des jours anciens.

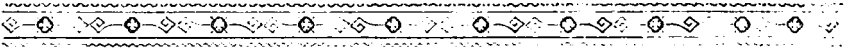
La messe terminée on rentra. Lulu malgré ses gros vêtements et les précautions prises grelotait, « Mon Dieu dit le père qu'ai-je fait ? Tu souffres, Bébé, je t'ai tué. »

— Non, dit l'enfant, demain je serai guéri, je vais mieux. Le lendemain en se levant le soleil fit resplendir la

plaine du scintillement des étoiles de diamants sur la neige. Tout chantait Noël, tout chantait la joie, même au ciel où une brebis égarée était revenue au bercail.

Le père était chrétien, Lulu était guéri.

GASTON PUIINGS.



Exhalaisons d'Amour

d'Ernest à Claire.

Quand tu mourus, nous étions à la campagne, un été très chaud, dans cette petite villa harnachée de lierres, qui ressemblait à une ferme.

Te rappelles-tu notre maison, au milieu d'un grand carré de seigles dont l'horizon, vers le nord, se fortifiait d'un bataillon de vieux saules déchirés et voûtés par les tiraillements du vent ? Au sud, nous avions l'étal des campagnes sans limites où le soleil drainait sa chaleur voluptueuse et forte. Que de fois nous avons contempilé son disque ardent s'effondrer, comme une larme de sang, dans la ligne grise de l'infini. Sur les vitres de la maison, s'abattaient des rayons sombrement rouges, puis ils s'éteignaient, nous laissant rêveurs...

— « Les vieux saûles du Nord, c'est le corps décrépît de la Flandre » me disais-tu, dans ton langage coloré où tu glissais l'expression de tes yeux.

Cette année là, l'été fut très chaud, les seigles furent bruns prématurément, les vieux saûles se tordaient de soif le long des ruisseaux vides ; tu me répétais souvent :

— « Si cette chaleur continue, les feuilles tomberont tôt, cette année... »

— « Claire, pourquoi dis-tu cela ? »

A ma question, tu n'eus pas la force d'égrener ton fin rire coutumier. Tu restais étendue sur un sofa, le visage voilé d'une gaze légère, cherchant en vain la caresse d'une fraîcheur.

A tes pieds, notre fidèle levrette se couchait, la tête basse, en laissant pendre sa langue.

Du côté du Nord, où le soleil ne va jamais, un bois touffu s'embroussaillait.

Nous passions là nos heures de silence.

Tu t'amusais à suivre les faisans qui picoraient les fourmis.

Nous y allâmes chercher l'ombre.

Tu ne parlais pas ; bien que ce silence me fut familier, j'y sentais halleter une angoisse et, comme je n'entendais que ton souffle oppressé, il me semblait, par instants, râler. Je me souvient que par les froids mordants de l'hiver, tu perdis aussi l'éclat de rire de ta voix. Je me disais : « Tu es une petite créature bien extraordinaire ! » Je te comparais volontiers à une fleur très sensible qui tombe lorsqu'on la touche du doigt...

Tu partis, comme le soleil se couchait, en regardant du côté du Nord où se morfondaient les vieux saules.

O Claire, petite étoile qui entretint ma vie aussi longtemps que le ciel ne dessécha pas la tienne, pour quel mystérieux voyage me dis-tu adieu, sans fixer ton retour ?

En fermant tes yeux profonds où je relisais tous les bonheurs passés, les promenades enguirlandées de liserons, les jeux, l'amour, tu me dis :

— « Les blés ont mûri trop tôt, cette année, *le soleil les a tués !* »

Quand tu fus morte, après deux jours de chaleurs affreuses qui brûlaient les larmes dans mes yeux, et allumaient la blessure que tu ouvris en me quittant, le prêtre jeta l'eau bénite sur ton beau corps affaissé. J'épiaï un mouvement de tes lèvres. Mais la moiteur de ta chair resta muette. Alors, je te portai dans le jardin du cimetière, si gai, si attrayant que nous y fûmes souvent retremper nos amours, pour mieux sentir la coulée de la vie, dans la tacite communion des morts.

Sur ta tombe, j'ai planté des fleurs. Elles ont monté d'une poussée fiévreuse, d'une blancheur éblouissante. Quand l'automne survint, elles sont tombées et l'hiver a collé du givre sur la pierre.

L'été suivant, les fleurs reparurent. Cet été là, elles fleurirent deux fois avant de tomber sous la première gelée.

Je t'écris cela, parce qu'il me semble que tu m'interroges anxieusement, comme une amante jalouse.

Depuis que tu es partie toute seule pour la contrée de

mystère où tu ne fus pas dépaycée, d'où j'attends un appel pour t'y rejoindre, je vais chaque jour arroser les fleurs de ta tombe. Quand le soleil est mauvais, je crois jeter de l'ombre sur ton corps et le crépitement de l'eau sur les pétales me rappelle ton rire cristallin.

Je te retrouve dans ces fleurs, métamorphose de ta chair transparente comme une balsamine parfumée, comme une rose et j'ai avec toi des serremments indéfinissables, des silences intraduisibles. Avec les exhalaisons qui s'élèvent de terre, j'ai cru voir monter tes sens dans mes corolles bien-aimées, car tu n'es pas morte puisque ta vie anime mes fleurs et que leur sève, c'est ton sang...

Hélas ! l'hiver qui couche les pétales défunts, ne laisse que les racines en terre. Je sens que tu me manques, ma petite Claire, que ta chair rigide et nue grêlotte sous une pierre.

J'aspire au renouveau, aux fleurs de ta tombe pleines de ton souvenir, blanches de ton âme, hâtives comme nos amours.

Lorsque le printemps aura sonné la diane aux champs, j'effeuillerai une à une toutes mes fleurs avec mes lèvres pour trouver, au fond de leur calice, ton image vivante.

Alors je croirai que ton voyage est achevé et que, comme autrefois, je viens planter le mai sous ta fenêtre...

FRANZ HELLENS.

Suprêmes Excuses

A toi, mon cher Rob.

O mort, je viens, tremblant de t'avoir profané
Et demande pardon et m'accuse et me damne
D'avoir un jour osé me rire de ton crâne
Ton pauvre crâne au teint fané.

Je m'accuse d'avoir en un supplice ardent
Cyniquement osé ce crime de dentiste
D'avoir pris dans mes doigts tes dents longues et tristes,
Et d'avoir arraché tes dents.

Je m'accuse d'avoir introduit dans ta tête,
Dans ta tête d'avoir introduit tes chicots
Et d'avoir agité ce fantasque grelot
Aussi bêtement qu'une bête.

Et je m'accuse encore un matin qu'étant soûl,
Avec un autre ami, plus soûl que moi sans doute,
Oui je m'accuse encor tout le long de la route
T'avoir marchandé pour dix sous !

Puis un soir, oh ! ce soir en rentrant nous osâmes,
Dans le creux de ton crâne, allumer un flâmbeau
Mais ce fut si terrible et si calme et si beau
Que nous avons rendu nos âmes.

MARCEL ANGENOT.

Missel Païen *

PRÉFACE

Entreprendre d'écrire toutes ses pensées heureuses ou moroses, joyeuses ou tristes ! Est-ce une folie ou le soulagement de l'âme qui s'encombre et ne peut porter le poids de ce bagage insaisissable, mais combien lourd parfois, combien écrasant !

NOTA. — Le Missel Païen en préparation comporte des pensées, des maximes et des réflexions concernant l'amour envisagé dans son idéale grandeur. En suivant les gradations des livres d'Heures Chrétiens, l'auteur a tourné vers la Beauté de l'Amour pur, toutes ses aspirations ; il y dit des douceurs et les joies, les incertitudes et les doutes, les douleurs et les peines qui assaillent le cœur humain. Il s'est efforcé aussi d'y semer les consolations qui amènent l'apaisement de la résignation dans les âmes troublées et souffrantes. Le Pater, l'Ave, le Credo d'amour, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition d'amour, l'amoureux Evangile, les commandements d'Eros, etc., sont autant de pages consacrées à ce sentiment adorable et divin qui élève l'âme vers les clartés pures.

La Vie... une suite de jours dissemblables : les uns ensoleillés, radieux, sont rares et courts; les autres sombres, angoissants, pleins de douloureuses épreuves, sont longs et renaissent souvent... et voilà *la vie* que l'on conserve avec un soin de tous les instants, un souci continuel de l'embellir, de la rendre bonne !

Que de fois, l'être déjà éprouvé par les déceptions, les malheurs intimes, regarde-t-il avec effroi, cette longue route qui lui reste à parcourir; cependant, il va toujours, ne tente même pas de s'échapper et cherche encore à allonger le chemin. — Pourquoi ? — Est-ce le mystère qui se cache derrière l'immobilité de la mort; est-ce une crainte de l'inconnu ou de l'inconscience qui suivra la fin? On ne sait! — On vit, on souffre, on meurt, voilà le fait tangible, palpable, le reste... néant.

La Pensée qui naît dans le cerveau est, elle aussi, impalpable, fugace. Tantôt elle est gaie, amusante et distrait pour un moment l'être de ses peines; tantôt elle est pénible, endeillée, étreint le pauvre humain qui se débat en vain; tenaille son cerveau, meurtrit son cœur, endolorit sa chair; et ces pensées là sont les plus fréquentes, parce que la lutte le veut ainsi; néanmoins on patiente, on continue à vivre, à souffrir en attendant de mourir!

L'Intelligence préside à ce chaos; elle se montre superbe, arrogante; elle cherche à mettre chaque chose à sa place, s'émeut, s'agite dans tous les sens... en pure perte souvent... les pensées vagabondent follement, narguent l'Intelligence qui fatiguée de lutter, s'engourdit, s'endort doucement. Un découragement profond amollit la créature, qui dès lors est la proie de tous les maux qu'entraînent les doutes, les incertitudes.

Le Cœur, grand régulateur de la Vie, suit ces fluctuations diverses; il bat tranquillement aux heures douces, s'accélère joyeusement aux moments heureux, s'amoindrit, se ralentit pendant les crises douloureuses, jusqu'à ce qu'il se fêle et laisse

s'échapper, goutte à goutte, les amertumes accumulées ; heureux quand la fêlure ne devient pas crevasse, par laquelle l'âme s'envole, enfin délivrée du cauchemar de la Vie.

Que l'enveloppe soit belle, parée de mille grâces vaines prodiguées par la nature généreuse, qu'elle soit laide, peu importe... la créature aura ses joies et ses peines. Il vaut même mieux qu'elle soit laide, car les joies rares seront mieux goûtées, et elle n'aura pas les soucis de voir disparaître petit à petit une beauté qui n'aura servi, le plus souvent, qu'à lui attirer des ennemis et des chagrins de plus.

L'Ame, direz-vous ! Ah oui, l'âme... le principe de Vie qui ne meurt pas. Cette idéalité que l'esprit se plaît à embellir, à laquelle on accorde les plus grandes qualités, ou qu'on accuse des noirceurs les plus abominables... l'âme qui après nous, ira dans une autre sphère, se logera peut-être dans un corps plus perfectionné, y subira des peines nouvelles, y goûtera des joies inconnues, puis de nouveau s'envolera pour se perfectionner encore, jusqu'au jour où entièrement purifiée, elle atteindra un royaume de lumière et de béatitude sans fin !

Existe-t-elle cette âme pour laquelle nous nous résignons à souffrir sans nous plaindre ? Notre enveloppe anéantie, aurons nous la sensation d'un repos ou d'un état nouveau ? Profond mystère, obscurité complète !...

Et cependant, l'être s'agite, se soigne, fait le bien, évite le mal dans la mesure du possible et pourquoi ? Pour une croyance, peut-être une chimère, née dans son esprit et vers laquelle il envoie toutes ses aspirations.

Heureux, ceux qui soutenus par une foi sincère, ont tellement penché leur esprit sur l'idée de la récompense future, qu'il s'y est formé comme une incrustation de la Vérité espérée ; ceux-là sont les forts dans la lutte ; ils subiront tout sans s'émouvoir, accepteront les douleurs sans plaintes vaines, jouiront de leurs joies entièrement, absolument, sans arrière pensée ; ceux-là vivront réellement dans une heureuse clarté.

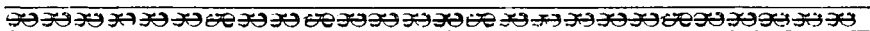
Mais ceux qui doutent, sans cesse repliés sur eux-mêmes, en face de l'inexorable point d'interrogation, ceux-là sont les déshérités de la terre ; ils souffrent plus que les autres, car nul espoir ne les console ; leurs joies sont moins intenses

parce qu'ils en sondent l'inanité, ce sont les réprouvés de la nature, les damnés de la Vie !...

Un seul phare, une seule étoile, nous conduit parfois à l'oubli de nos maux : l'*Amour vrai*, qui fut créé pour donner une fraîcheur aux cœurs des humains, pour leur permettre d'endormir leurs cuisantes douleurs. Il rayonne dans une splendeur grandiose, quand il n'est terni par aucun doute, aucun mensonge. La créature se transforme à son contact, elle y puise la force de vaincre les obstacles, et de rendre la lutte moins âpre ; l'amour sincère donne aux cœurs une grande bonté, une indulgence et une mansuétude infinies ; il est le prétexte des actions les plus belles, les plus nobles !

Ceux qui auront aimé *réellement, sincèrement* de toute l'aspiration de leur être, ceux-là souffriront moins au moment de la culbute finale dans le lac de l'Éternité.

LISE DE BELINGLISE.



Ce qui meurt

Sous la douceur de la nuit close
Et du grand silence attiédi ;
A l'heure où l'âme se repose,
Mon songe s'était assoupi.

Un très léger sommeil de rêve
Où frissonnait comme un désir...
C'est à vos genoux qu'il s'achève,
A vos genoux qu'il veut mourir ;

Préparez lui la fosse pâle
Un suaire de vos cheveux,
Et pour bénir son dernier râle
Une caresse de vos yeux...

C'est à vos genoux qu'il s'achève
A vos genoux qu'il veut mourir ;
Enterrez bien mon dernier rêve
Le rêve fou de vous chérir.

LOUIS DE CASEMBROOT.

Anvers, decembre 1903.

L'Inévitable *

(Suite).

II. — BLANCHE NUIT DE NOËL

(Weizse Weihnachtsabend).

Cependant Noël était arrivé et dehors, il neigeait. Le duc avait préparé une grande fête et parmi les allées et venues des domestiques enfiévrés, il surveillait en souriant. Le grand hall de son majestueux burg Rhéna était tendu de draperies blanches, rutilantes du givre parsemé sur la moire miróitante de leur trame; une immense table surchargée de traditionnelles pâtisseries étalait la blancheur de sa nappe où s'entrelaçaient des guirlandes vert sombre de gui accouplé de houx, saupoudrées elles aussi de brillantes paillettes. L'harmonisation étrangement séraphique de cet ensemble se complétait de sièges en laque blanche posés sur le vaste tapis immaculé qui semblait une couche neigeuse, et tout au fond de la salle un haut sapin dressait sur la tenture sa silhouette hiératique constellée d'émeraudes, de flocons d'ouate, de fils d'or et d'argent, de lumières scintillantes. Ses branches symétriquement étendues s'éployaient sur deux grands fauteuils d'honneur. L'air satisfait, Reinold von Detmund contemplant cette blanche décoration et par une originale fantaisie il était lui-même revêtu d'un costume d'apparat, tout de satin blanc, du temps de son illustre ancêtre maternel, le Grand Frédéric.

Un laquais en livrée verte s'approcha, une carte à la main.

Après avoir déchiffré le nom, le duc eut un tressaillement.

Il passa dans son cabinet de travail. « Faites entrer » dit-il au valet. La porte s'ouvrit et, parut sur le seuil un grand jeune homme aux cheveux noirs, le teint mat, l'œil bleu rêveur et décisif à la fois, comme plongé dans une con-

(*) Voir nos 5, 6, 7.

templation intérieure. Detmund l'envisagea un instant, puis d'un élan spontané, instinctif, l'étreignit sur sa poitrine : « Carl!... ».

— Mon père!...

A cette apostrophe inattendue, le margrave recula d'un pas, le sourcil froncé un moment : jamais Carl ne l'avait appelé « Père ».

« Assieds-toi » dit-il. Carl de Brisach d'une voix chaude et colorée, à la note sympathique, s'expliqua : « Mon cher » tuteur, je ne serai pas long. Vous n'ignorez point les faits » qui se passent en Chine. Je suis désigné pour accompagner » Waldersec et je pars bientôt avec mon escadre vers l'Asie. » Je n'ai pas voulu partir avant de vous embrasser et » souhaiter joyeux Noël à celui qui fut un vrai père pour moi. » Et ce mot est si légitime qu'il m'est venu naturellement aux » lèvres quand je suis entré ici. Et d'ailleurs si vous n'êtes » point mon père selon la loi physique, vous l'êtes au plus » haut degré selon la nature morale, car sans vous, que » serais-je ? Permettez-moi donc de toujours vous nommer : » mon père... ».

Detmund se sentait à chaque instant poignardé par ces paroles ; il lui semblait qu'une force le soulevait de son fauteuil pour le jeter dans les bras de ce jeune homme en criant : « Mon fils, mon enfant ! » Alors il se vit en costume travesti et rougit ; un remords se leva en lui devant le fils de Marcelle, car il devait célébrer ce soir de Noël ses fiançailles avec la jeune comtesse Isolde von Liebling. Mais ce ne fut qu'un éclair. Comme il vit l'étonnement que causait à Brisach son accoutrement ancien « Ah voilà ! expliqua-t-il, nous célébrons ce soir la veillée de Noël en même temps que mes fiançailles, avec Isolde von Liebling, comme je te l'ai fait savoir aussitôt que la chose fut arrangée. C'est triple fête ce soir ! grâce à ton retour dont je suis bien heureux, mon garçon ; je te présenterai ta future tutrice, elle est exquise. Mais tu connais mon horreur pour les fêtes officielles et mondaines, aussi celle de ce soir sera corsée d'une attraction peu banale car elle sera donnée dans un décor uniquement vert et blanc ; alors pour rester dans la note j'ai revêtu ce costume. Cela t'étonne ? — « Du tout, du tout. Aux vrais nobles l'ancien costume sied à merveille. Le vêtement moderne manque de grandeur et dès

qu'on voit un noble de sang vêtu à l'ancienne mode, on éprouve une grande impression de sincérité... »

Plus Carl de Brisach avançait dans son discours, plus le margaves'affermissait dans ses observations : il avait le visage de Marcelle, mais recouvert de la sombre chevelure que possédait Detmund en sa jeunesse, et dans le cerveau de Carl germaient ses propres conceptions, ses idées similaires, ses aspirations identiques, avec une pointe de ce romanesque, de cette passion décidée qui faisait tant de charme en Marcelle. C'était bien le fils rêvé, car il était également partagé en ses hérédités entre le père et la mère.

.

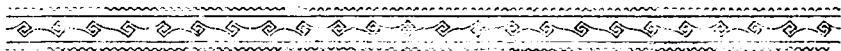
Les invités affluaient. C'étaient des nobles de haute lignée, presque tous assez âgés. Sur l'instance de Detmund, les dames poudrées à frimas étaient en toilette blanche, tandis que les hommes portaient, qui, l'uniforme de la Garde Impériale, qui, l'uniforme de cour du Grand Frédéric, blancs tous deux. Beaucoup de chevelures étaient blanchies par l'âge, et d'autres étalaient cette blondeur pâle particulière à l'Allemagne. Et tout ce monde évoluait dans un cadre uniquement blanc et vert. Un orgue invisible répandait de mystérieuses harmonies sur la foule subjuguée par une émotion nouvelle. Detmund s'avancait ayant au bras sa fiancée Isolde en parure liliale, grande, mince, extatique, l'œil d'azur profond sous la noire arcade des sourcils. Silhouette étrangement douce et enivrante, au sourire de chimère. Carl parut à son tour revêtu du sombre costume des marins et avec ses cheveux noirs il faisait un violent contraste avec toute l'assistance. Detmund lui présenta Isolde, qui eut pour Carl une parole délicatement touchante. Mais celui-ci devint tout à coup triste en contemplant ce couple d'âge disproportionné, cette union d'un vieillard au visage sillonné de rides et cette jeune femme à l'aube de la vie. Son front se marqua d'un pli amer, qu'il ne put effacer. Et dans l'allégresse générale il fit double tache. Aussi il se retira de très-bonne heure prétextant une fatigue bien légitime après un long voyage. Quand il se fut retiré Detmund se sentit comme soulagé d'un grand poids, et les invités aussi parurent heureusement influencés de la disparition du sombre marin. Chacun admirait le couple assis sous le sapin de Noël qui scintillait en tressaillements lumi-

neux sous les torrents de lumière blanche, nuancée d'un léger azur, déversés par les lampes électriques ; et chacun s'interrogeait se demandant ce que signifiait cet évident symbole de la verte couleur d'espoir mêlée à la blancheur de pureté qui ruisselait immaculée de toute part. Mais Detmund regardait sa fiancée, il contemplait son émeraude, il songeait à son fils, à la morte qu'il avait tant aimée et il pensait à l'avenir. Tout à coup Isolde le regarda droit dans les yeux : « C'est curieux, dit-elle, monsieur de Brisach vous ressemble », et Detmund vit aussi, tout à coup, qu'Isolde ressemblait étrangement à Marcelle, la morte amoureuse qui dormait depuis des ans.

H.-L. KRAFT-FOPPER.

(A suivre)

Traduction de A. DEPRINS.



Exposition des Aquarellistes

Soudainement, l'aquarelle, trouvant ses ressources épuisées vient d'implorer le secours de l'huile hautaine et éternelle. Ne vous moquez point ! Nous assistons bel et bien, et sans pleurer, à son agonie ; il s'en va doucement, ce genre subtil et gracieux, qui reflétait si bien en ses demi tons, tout ce que la Nature nous offre de délicatesses. Seul, il savait traduire cette limpidité, cette transparence merveilleuse de l'air, glisser la poésie insinuante à travers la teinte pâle, et tout faire frissonner, les objets et les êtres, d'un harmonieux accord. Eh bien, il s'en va ! Par ci par là, il hante encore un artiste comme un ruban de fumée, il vogue, en attendant de mourir. Uytterchaut l'aime toujours ce genre « vicieux et suranné », et Thémon le supplie de rester. C'est une perte pour l'art. Croyez-vous que M. Marcelle et M. Staquet avec ses belles marées et Suréda avec son « Pont Neuf » fassent de l'aquarelle ? Ceci ne veut point dire que j'entende par ce procédé, quelque chose de fade ou de décoloré ; mais ces artistes employent mille artifices, dont ils rehaussent leur aquarelle et qui l'alourdissent, en lui ôtant de la lucidité. L'effet produit n'est pas celui d'une aquarelle et point tout à fait celui d'une huile ; il en résulte une impression mixte, un peu désagréable, de voir tout cet empilage et ces procédés superposés.

M. Fiantz Charlet, toujours avec son genre flou, plein de poésie, nous charme l'âme de ses gracieuses couleurs, exhalant le printemps à travers cette Hollande brumeuse. Dans « La Famille », remarquez les nuances

fines et fraîches des bonnets brodés... ; et la bébé hollandaise, venant à nous, la main tendue doucement, avec ce demi-sourire d'être encore faible, dont les yeux clignent... M. Frantz Charlet atteint la maîtrise. De M. Suréda un joli marché flamand, peut-être un peu lourd par ce réhaussement de fusain mais ardent de vie et de lumière. M. Staquet a *créé* quatre œuvres magistrales ; je dis *créé*, parce que l'artiste y apparaît tout entier, avec son âme sensitive, impressionnable et que, par cela même, il y a introduit quelque chose de plus que la Nature. Pourtant cette mer en furie (l'Estacade) est vraie ; mais, si elle n'était que vraie, elle ne serait pas telle que l'a peinte Staquet. Vous me direz : est-ce de la poésie ? Peut-être. Mais c'est l'étrange compréhension de ce qui pleure en écho dans notre poitrine. Ce n'est pas une Tempête que nous avons là, sous les yeux, c'est la *Pensée* de la Tempête ; et ce tableau grandiose, est brossé à larges touches, ardentes et hardies.

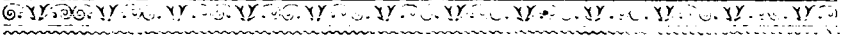
M. Casiers ! Son Amsterdam pleurant malgré le beau temps ; un chatoyement de couleurs harmonieuses, rieuses et gracieuses ! De vieux bateaux verts à quai, des maisons grises au fond et un effleurement d'ailes de pigeons sur les eaux ! Quel poète fin, M. Casiers ! Par contre, M^e Hagemans veut être poète et le résultat est qu'il ne l'est plus. M. Hagemans devrait se souvenir que la poésie prend sa source et la vie dans le vrai et point dans la défiguration. L'homme qui s'écrie : je vais faire de la poésie, froisse aussitôt les muses, qui le quittent. M. Hagemans est donc laissé des muses. Le lac d'Amour (Minnewater), de M. Khnopff, est un fusain rehaussé légèrement, (oh ! très légèrement !), de couleur. L'impression en est forte ; le dessin est net, précis, sobre de détails ; l'eau s'étend depuis le premier plan, une eau grise, que raie un frisson de vent et une traînée de plantes aquatiques. Ensuite, un portrait de fillette ; rien qu'une petite tête, mais adorable. M. Tz se rapproche un peu de la chromolithographie ; un rien de diffusion ou d'escamotage ferait tout vivre.

Dans un genre semblable, M^e Romberg nous donne de saisissantes vues d'Orient : En Pays révolté, Jour de fête à Tanger ». Parlerais-je de Bartlett, un peu singulier dans son seul envoi : « Le Vacher ». De Madame Ketty Gilsoul, de dix intérieurs dont l'un, « intérieur paisible » plus sobre de tons que l'autre, nous donne une ample idée de son talent. Mais est-ce que les seconds plans, dans « Les blancs » ne sont pas trop poursuivis ?

Dans cette peinture, et en général chez cette artiste, les plans ne sont fixés que par la *grandeur* des objets et pas au moyen du *degré de force* sur le ciel (pris comme point neutre) ; c'est une lacune. ..

Enfin, de M. Van Leemputten, « En murs » et « Sur la côte » me semblent remarquables par leur poésie franche et mélancolique, M. Uytterschaut ne s'est pas surpassée. M. Marcette a fait de beaux ciels et de belles marées (quel grand peintre ! je voudrais pouvoir consacrer plus que trois lignes à son œuvre). Et feu M. Rink, avec ces saisissants portraits de pêcheurs et Waay...

La vraie aquarelle s'est envolée ; mais que l'autre est belle, dans son puissant renouveau !



Psukè

PAR EDMOND PICARD.

Des intellectuels du xx^e siècle, des esprits supérieurs par l'art, la science ou quelque grande passion, dissertent, dans un banquet à la Platon, de ces universelles inquiétudes : la Mort, la Vie future, l'Immortalité de l'Âme.

Prié par le médecin-matérialiste Larbalestrier, dont il est l'hôte d'un soir, Erfeksen parle. C'est un dramaturge, profond et énigmatique, du Nord. Ses drames manquent de l'action extérieure que réclame le public, toute l'action est concentrée, sublimée dans la vie intérieure de ses personnages en qui s'agitent de tumultueux combats d'âme. Ce rêveur profond du silence mystérieux des fiords est-il donc renseigné sur la réalité exprimée par ce mot « Psukè ».

Voyons sa théorie. Il l'expose en un dialogue qui rappelle l'admirable Phédon, Socrate et ses amis discourant de l'Âme immortelle. L'âme ne meurt pas, dit-il. Quand elle quitte le corps, elle rentre dans l'universel réservoir du Cosmos, où elle attend l'occasion propice de se réincarner. Cette occasion venue, la Psuké reparait, elle anime un corps nouveau, même dans sa nouvelle incarnation elle peut avoir des réminiscences de sa vie antérieure. C'est à peu près la théorie des réincarnations de Platon.

Larbalestrier répond au nom de la Science : L'homme n'est qu'un précipité chimique., Rien avant, rien après!... c'est la banqueroute de la métaphysique. La mort, rien que la mort... le vent et le vide!...

Au point de vue dramatique, il s'est trouvé déjà des Ambidextres (où revit l'âme de Diderot) pour avertir M. Picard que son drame psychique est injouable, qu'il ne tiendrait pas devant le feu de la rampe. Et ce sera vrai, tant que ne fleurira pas ce renouveau que M. Picard appelle de ses vœux, tant que le théâtre se complaira dans « la systématisation de la polissonnerie. »

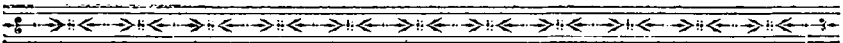
Au point de vue littéraire, c'est écrit dans un style ample, qui coule comme un beau fleuve. Les phrases mâles, nerveuses, d'une originalité puissante, avec des trouvailles verbales inattendues, donnent une vie intense à ces dissertations métaphysiques. C'est une belle tranche de vie et de rêve, de vie inquiète profondément devant le mystérieux Au-delà, dont la hantise s'est affirmée si souvent dans les livres des philosophes et des romanciers contemporains.

« J'ai bu, dit un des personnages, un long trait de poésie, de science, d'histoire..., d'effroi et de tristesse. »

Malheureusement, ce n'est que de la poésie, ce n'est pas de la vérité. La philosophie de l'œuvre est fautive. Ce mélange de métempsychose et d'agnosticisme ne satisfait personne. Ce sont, si vous voulez, des variations intéressantes et de dilettante sur un thème inépuisable. C'est de l'érudition philosophique sur un problème que l'humanité s'est posé de tout temps avec angoisse. Mais M. Picard n'a pas trouvé la solution de ce problème capital, parcequ'il ne l'a pas cherché là où il pouvait la trouver avec certitude.

Y viendra-t-il un jour? Son indépendance de pensée et la noblesse de la plupart de ses conceptions sont faites pour nous en laisser l'espoir.

EDOUARD NÉD.



Les Templiers

Ce n'est pas un volume, ni une plaquette, c'est un fascicule de quelques pages, mais combien attachant!

C'est, d'ailleurs, la même pensée qu'ont eu les jurés du Concours de la *Revue des Poètes* qui classèrent huitième, M. Maurice Boué de Villiers, pour le poème *Les Muses*, extraits de ce recueil.

Ces pages ne sont qu'une synthèse, une condensation — si je puis dire — du talent de Maurice Boué. Composées de poè-

mes détachés de son œuvre, elles s'ouvrent, magnifiques, par
Les Chevaliers du Verbe.

Ils allaient éivrés de gloire et de soleil,
Et leurs chevaux cabrés sur l'horizon vermeil,
Puis-sants et hauts coursi rs à la vaste crimière
Dont les flancs paraissaient contenir le tonnerre
Faisaient jaillir l'éclair de leurs jarrets fougueux.

Ils allaient rayonnants, immenses sous les cieux.

Ce ne sont plus des mots qui strient la page c'est du fer, de l'acier, du sang ou des ors, qui se mêlent et s'entrechoquent. Ce sont des guerriers, des Chevaliers, dressés francs et hautains.

Puis le livret continue par une suite de sonnets extraits des « Dieux en Exil » où sont apothéosés dans la magie d'un style marmoréen, Barbey, Villiers de l'Isle, Wagner. Encore quelques piécettes et la brochure se clos par *Les Muses*, qui laissent deviner sous le voile pâle et léger des vers, la suavité de lignes merveilleuses.

Nous espérons publier un de ces poèmes, qui en dira plus sur Boué, que toutes les critiques si fouillées soient-telles.

J. B.

Monument Max Waller

Nous recevons du *Thyrse* la lettre suivante que nous insérons avec plaisir :

Max Waller est mort, il y aura bientôt quinze ans, et aucun monument ne commémore le poète qui fut l'âme de la *Jeune Belgique*, l'« initiateur, le créateur de cette œuvre qu'il a dirigée pendant huit années avec une verve d'écrivain spirituel et un enthousiasme d'artiste ».

Waller ! Ce nom évoque toute une période de lutte valeureuse pour l'Art, une belle époque de renaissance artistique en notre pays : les années de la *Jeune Belgique*.

Les noms de la Revue et de son premier Directeur restent fidèlement et intimement unis dans notre mémoire ; ils persisteront dans l'histoire des Lettres

belges d'expression française. Aussi est-il nécessaire qu'un rappel permanent impose à l'attention et à la conscience publiques le souvenir de Max Waller, symbole de l'ardente foi artistique qui anima la *Jeune Belgique* et rendit son action féconde superbement.

Il faut agir.

Le *Thyrse* s'est assigné cette mission de réunir toutes les bonnes volontés qui s'offriront à lui pour réaliser le projet d'ériger un monument à Max Waller.

Il fait appel à tous ceux que cette idée séduit, pour constituer le Comité qui centralisera les efforts.

Que tous les écrivains que leur ferveur artistique anime de sentiments de gratitude envers celui qui personnifie le mouvement « *Jeune Belgique* » viennent à nous, s'inscrivent au Comité en formation. Il faut que nombreux soient les dévouements et nous espérons que pas un de nos confrères n'hésitera à nous envoyer son adhésion.

Des conférences seront organisées pour rappeler l'œuvre de Waller, tant son œuvre de propagande littéraire que son œuvre littéraire elle-même. Notre concours est acquis aux Cercles littéraires et artistiques qui voudraient convoquer des réunions à cet effet. Un de nos collaborateurs se mettra à leur disposition pour donner une conférence.

Une séance du Comité aura lieu sous peu et des listes de souscription seront mises en circulation incessamment.

L'administrateur,

RENÉ ENNE.

Les Directeurs,

LEOPOLD ROSY,

LÉON WÉRY.

Le *Jeune Effort* s'associe à ce beau mouvement et bientôt à l'instar du *Thyrse*, commencera la campagne. Nous osons espérer qu'abonnés et lecteurs ne manqueront pas de nous soutenir.



Mois Théâtral et Musical

Monnaie. -- *Le Roi Arthur*, drame lyrique de feu Ernest Chausson, est une de ces œuvres courageuses et fortes, faites de science et d'art et accessibles seulement à l'élite du public, à la phalange privilégiée des penseurs, des poètes, des musiciens initiés aux modernes difficultés. Chausson, élève et admirateur profond de César Franck, fut certainement hanté par le drame Wagnérien, et son œuvre porte la marque de cette impression. Le poème se rattache au cycle breton auquel aussi fut emprunté *Tristan* ; dès lors les analogies qu'on prétend

découvrir entre les deux drames paraissent très naturelles, et Chausson qui a tenu d'écrire lui-même, bien qu'il ne fut pas littérateur, nous a présenté une œuvre qui pourrait être considérée comme l'antithèse de celle de Wagner. En effet, dans *Tristan*, les amants adultères sont tellement subjugués par l'ardeur amoureuse qu'ils n'ont nul regret de leur faute et ils restent enchantés, unis jusque dans la mort, aveuglés par leur incommensurable passion, pardonnés par Marche. Et cet aveuglement les rend sympathiques. Dans *Arthus*, au contraire Lancelot éperdument épris de Guinèvre, épouse du Roi, se trouve partagé entre l'amour et le devoir d'amitié, de loyauté qu'il doit à son suzerain, entre la **Passion** et le **Devoir**. Il sent constamment en lui une voix qui l'arrache aux coupables étreintes pour le ramener à la vie noble des chevaliers de la Table Ronde. Et chaque fois qu'il dénoue les bras de l'enlaçante Guinèvre, celle-ci l'accable de reproches, lui propose de fuir la Cour, et Lancelot harcelé par cette femme va jusqu'à s'enfuir pendant le combat pour rejoindre Guinèvre. Les héros sont ici conscients de leur faute, l'un est faible et mou devant sa maîtresse ; l'autre haineuse de son époux, emportée de passion, force son amant à trahir ses devoirs de preux : ils sont donc plutôt antipathiques. Et c'est là surtout la grande différence psychologique entre les œuvres de l'Allemand et du Français. Ce dernier traduit musicalement, dans une forme et une pensée germaniques, les affres passionnels, les liens impérieux du devoir, les extases enivrantes brusquement interrompues par une pressente réalité, les reproches virulents d'une passion révoltée de ne pas se sentir enveloppée par une autre passion, aussi insoucieuse du devoir. Et par dessus ces luttes psychiques flotte le grand calme de l'âme majestueuse d'Arthus, cette grande âme blessée par ceux qu'elle chérissait le plus, et qui s'en ira sur la nef angélique, vers l'infini, vers l'idéal dont elle a soif, après un suprême pardon, un suprême adieu. Les trois interprètes de cette belle œuvre y sont admirables, l'orchestration si variée, si colorée, est mise au point. Les costumes et les décors, d'une variété, d'une vérité, et d'un pittoresque remarquables concourent pour une large part, à nous faire revivre pendant un soir, parmi les êtres héroïques des anciens âges, nous donnant ainsi une grandiose et inoubliable impression d'art.

Concerts Populaires. — La première de ces auditions était consacrée à Berlioz et le programme réalisait un très intéressant raccourci de son œuvre. Ce grand musicien trop méconnu fut un précurseur de Wagner ; il sentait en lui s'agiter des idées réformatrices, préparant ainsi le terrain au maître allemand. Ses compositions, toujours de grande envergure, sont recouvertes d'une pâte polyphonique aux étranges coloris. Tantôt ce sont des mystérieux clairs-obscur, tantôt des danses sautillantes où se devine la délicate clarté française, tantôt des rythmes échevelés, tantôt d'inexprimables tendresses et de tragiques éclats. Le concert donnait la mesure de ces diverses expressions orchestrales exécutées par les chanteurs et les musiciens avec une conviction et une ponctualité dignes d'éloges, vu les immenses difficultés dont se hérissent les compositions du maître Berlioz.

Molière. — Tandis qu'au Parc où fut éminé contre la magistrature, au Molière on daubait sur la Prétrise. « Ces Messieurs » constitue une œuvre

forte qui durant toute l'action soutient sa trame sans en laisser se desserrer les mailles et défend sa thèse dans un dialogue incisif, mais digne. Voilà mon opinion quant à la *pièce* dramatique, en faisant abstraction de *l'idée* défendue par G. Ancey. On a beaucoup applaudi, ce qui est bien, mais on a sifflé ce qui est blâmable, car quelle que soit la *pièce* jouée on doit savoir respecter la pensée émise au moyen d'une œuvre artistique, cette idée fut-elle contraire à ses propres opinions. D'autant plus, que la troupe du Molière est en tous points remarquable et montre une fois de plus qu'à Bruxelles, on peut dignement créer des pièces qui n'ont pas vu la rampe à Paris ou que l'inflexibilité de Dame Anastasie n'a point voulu autoriser.

Robinière. — Quand on joue une pièce en un acte avant la pièce de résistance c'est souvent devant une salle vide ; c'est un tort. La Robinière en donne une parfaite démonstration, en composant uniquement son programme de ces petites œuvrettes si reposantes, dont l'intrigue est souvent légère, un souffle, un rien, mais assaisonnée de mots piquants, de saillies spirituelles qui en font tout le charme. Il n'y a point de fatigue à l'audition de ces petits actes débités joyeusement, tels *l'Ami de la Maison*, *le Trait d'Union*, *Maison de rendez-vous*, *Coridon*, *Filipot successeur*, bien joués par la vaillante petite troupe du passage du Nord.

Diable au Corps. — L'âme du défunt Chat Noir obéissant aux lois de la vétuste métempsychose s'est logée dans l'anatomie du Diable au Corps, qui court courbé en deux sur les frises de la petite salle de la rue aux Choux. Et cette âme qui fut longtemps intoxiquée de parisine, par Salis, prend à Bruxelles une saveur de terroir, de très bon aloi. Le défunt Rodolphe Salis, a légué son sceptre tabarinique aux mains de F. Wicheleer, le petit tonneau, comme l'appelaient un de ses nobles sujets. A sa voix paraissent tour à tour le page Thiry, le très long Maurice Saey, trop court quand il verbocine, Henry Enthoven qui a augmenté de quatre cheveux son opulente chevelure, le vénérable Rhamssès II, la divette Legrand, tandis que sur l'écran lumineux se dessinent successivement des chansons illustrées, des pièces d'ombre ou des revues endiablées ce qui est bien naturel quand on a le diable au corps.

ARMAND DEPRINS.

Nouvelles

De nombreuses réclamations nous étant parvenues au sujet de la réception des numéros de notre Revue, nous prions instamment nos abonnés de nous faire savoir quels sont les numéros qu'ils n'ont pas reçus afin de faire droit à leur réclamation. De plus, un prochain arrangement avec la poste rendra les envois strictement réguliers.

Cercle d'Art. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos amis, abonnés, collaborateurs et lecteurs, que nous élaborons un programme pour une prochaine séance artistique. Celle-ci se composera d'une courte et intéressante causerie sur Rollinat par M. Angenot, accompagnée d'audition et suivie d'un concert exclusivement composés de musique inédite.

Cherchant à être de plus en plus nos réunions, nous indiquerons bientôt à nos amis dans quel local se donneront périodiquement et régulièrement des réunions artistiques intimes, qui seront ouvertes à tous ceux qui aimeront causer d'art. Pendant ces petites soirées, sans programme, les jeunes artistes pourront produire leurs œuvres afin d'en obtenir une appréciation sincère. Nous faisons appel à toutes les personnes qui s'intéressent à nous pour la réussite de cette tentative.

Au prochain numéro paraîtra un fragment de la nouvelle œuvre encore inédite de Ray Nyst, faisant suite aux volumes intitulés *Notre Père des Bois, la Forêt Nuptiale*. Nous remercions vivement notre éminent collaborateur de cette primeur qui, nous n'en doutons pas, intéressera grandement nos lecteurs.

Il se pourrait que d'ici à peu temps nous ayons une représentation de l'une des si curieuses et si étranges tragédies du maître Italien Gabriele d'Annunzio. Ce sera certainement un événement artistique d'une haute valeur.

On attend à Bruxelles l'arrivée de G. d'Annunzio qui probablement confiera la création d'une de ses œuvres dans notre capitale, à notre collaboratrice Madame Lise de Bellinglise.

E. Brioux, le courageux auteur de la *Robe Rouge*, des *Remplaçantes*, des *Avariés*, fait en ce moment jouer sa nouvelle œuvre au Théâtre Antoine. Elle est intitulée : « *Maternité* ». C'est une pièce à thèse, une pièce de combat qui vient à son heure après les tentatives de M. Piot. Cette œuvre qui est dit-on admirablement interprétée par Antoine et ses camarades, jouit d'un légitime succès.

Prochainement à la Monnaie, première représentation de la « Belle au Bois Dormant » poème de MM. Cassé et Pollin, musique d'un jeune compositeur Parisien M. Charles Silver.

Bruneau est, paraît-il, en train de travailler à la mise en musique de *La Faute de l'Abbé Mouret*. Cet admirable poème convient parfaitement à la poésie orchestrale, et contient certaine Symphonie des Fleurs (à la mort d'Albine) qui ne demande qu'à être traduite par l'ami d'Emile Zola.

Maurice Maeterlinck, vient dit l'Éventail, de terminer un livret d'Opéra : *Ariadne et Blanbart*, dont la musique sera de Paul Dukas, de la jeune école française.

Nous avons le plaisir d'annoncer la prochaine apparition d'un nouveau confrère « *En Art* », Directeur : Charles DULAIT. Publication artistique en trente-deux pages.

Les admirateurs de notre éminent collaborateur Emile Verhaeren, se proposent de lui offrir un banquet semblable à celui qu'en 1896 *l'Art Jeune* offrait au poète des *Campagnes hallucinées* et des *Villes tentaculaires*. C'est à Paris qu'aura lieu cette fête littéraire.

Prix décernés aux Auteurs Belges : Le prix de Chochard de 3000 fr. a été attribué à C. Lemonnier par le Comité de la Société des Gens de lettres de Paris. A Bruxelles l'Académie de Belgique a eu l'heureuse idée de choisir C. Verhaeren comme lauréat du prix quinquenal de 5000 fr. pour ses *Visages de la Vie* tandis que l'Académie libre offrait à Eugène Baie auteur de l'Épopée Flamande le prix annuel institué par E. Picard son fondateur. Nos plus cordiales félicitations aux soutiens de notre littérature nationale.

Psukè, par Edmond Picard. Remarqué, de Louise Danse, dans le dernier livre du maître E. Picard, un admirable frontispice : l'âme inquiète et mystérieuse; œuvre remarquable et qui donne bien l'impression étrange qui émane de ce profond dialogue.

Accusé de réception, *Julia ou les Relations amoureuses de Saint-georges de Bouhelier*. Nous en publierons une étude le mois prochain.



JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

Les Maîtres Chanteurs	M. KUFFERATH.
Prétention	MARCEL ANGENOT.
Résignation	FRITZ VANDER LINDEN.
Le Pèlerinage	ARMAND DEPRINS.
Frimaire	VAN DER REKEN.
L'Inévitable	H.-L. KRAFT-FOPPER.
Livres : Julia	GASTON PULINGS.
Nouvelles	JEUNE EFFORT.



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N^o 9.

FÉVRIER 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.

Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER

Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23

Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

Le Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg.

(*Meistersinger von Nürnberg*).

COMÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES ET MUSIQUE DE R. WAGNER

—

FAUT-IL faire remarquer qu'écrivant une comédie musicale, Wagner, dans les *Maîtres Chanteurs*, s'est très sensiblement écarté de son style habituel?

L'observation en a été faite très justement par plus d'un commentateur. Mais il me semble que jusqu'ici on se soit plu à noter de préférence les particularités linguistiques qui frappent dans le poème. Elles sont très importantes en effet.

Non seulement Wagner a rencontré dans le dialogue le ton familier et léger qui convenait au sujet, il a merveilleusement adapté la langue d'ordinaire très recherchée et expressive dont il se sert dans ses grands drames légendaires ou héroïques, aux nécessités d'une action très simple, qui se déroule dans un milieu essentiellement populaire; mais encore il s'est ingénié, avec une habileté et un tact qui n'appartiennent qu'au génie, à reproduire des expressions pittoresques, des mots vieillis, des tournures archaïques empruntées directement aux œuvres de Hans Sachs et à la langue du xvi^e siècle allemand. Il ne va pas cependant jusqu'au pastiche, tel par exemple que celui des *Contes drolatiques* de Balzac, reconstituant à son usage la langue de Rabelais et de Villon. C'eût été dépasser le but. Le dialogue d'une comédie destinée à la représentation doit rester constamment intelligible pour le spectateur même illettré. L'archaïsme de la langue des *Maîtres Chanteurs* demeure dans de justes limites; il est suffisant pour donner l'impression du parler

d'autrefois sans que la clarté du texte, la limpidité de la phrase et la vivacité des répliques aient à en souffrir. Au point de vue de la versification, Wagner abandonne ici le vers allitéré qu'il avait restitué à son usage dans les *Nibelungen* et en partie dans *Tristan et Iseult*. Il se sert, en général, du vers si facile et si léger de huit ou de dix syllabes avec rimes plates ou croisées et quelquefois avec rimes simplement assonancées.

Dans les parties purement lyriques, il procède tout-à-fait librement, mêlant les vers de toute forme et de toute mesure, selon les besoins de la variété du rythme et des sonorités. Littérairement le poème des *Maîtres Chanteurs* est ainsi une œuvre extrêmement intéressante d'une merveilleuse souplesse de langue et de style. Depuis Goethe et Lessing, on ne s'était plus, en Allemagne, élevé à cette hauteur, et les *Meistersinger* demeureront le chef d'œuvre du théâtre comique allemand du XIX^e siècle. Mais cela n'intéresse que très secondairement le public français.

L'archaïsme musical de l'œuvre, en revanche, est accessible à tous les publics, et il n'est certainement pas sans intérêt de nous y arrêter. Wagner, cela va sans dire, reste fidèle à son principe du *leitmotiv*, dans l'ensemble de la composition. Il ne procède pas autrement dans les *Meistersinger* que dans *Tristan*, les *Nibelungen* et *Parsifal*. Ses thèmes, toujours très expressifs et très parlants, sont combinés exactement de la même manière qu'en ses autres grandes partitions. Ses procédés harmoniques et contrapontiques n'ont pas changé. Cependant, au premier examen, on est frappé de la physionomie particulière de Wagner, et sur ce point il ne peut y avoir le moindre doute ; dès les premières mesures de l'ouverture on est fixé, la griffe du lion s'y marque avec puissance. Seulement, à mesure que la musique se développe, il semble qu'elle ait un accent nouveau et insoupçonné. Aux auditeurs de la première, à Munich, il avait semblé que Wagner « faisait un retour vers la mélodie » ainsi que le constatèrent plusieurs critiques ; l'on parla même de concessions faites au

public. Il n'y a dans les *Maîtres Chanteurs* ni retour à la mélodie, ni concessions d'aucune sorte ; mais cette impression, erronée dans son expression, ne traduit pas moins une observation juste. En effet, l'un des caractères saillants de la partition, c'est la prédominance de l'élément lyrique, et tout spécialement des formes et des procédés du *lied* allemand.

Une autre particularité très saillante de la musique des *Maîtres Chanteurs*, c'est son caractère nettement archaïque, correspondant au caractère archaïque du poème ; et cependant nulle partition n'est plus moderne, plus avancée si l'on peut ainsi dire. On pourrait répéter à propos d'elle, ce que Sachs dit au deuxième acte en parlant du chant de Walther : *Es klang so alt und war doch so neu* (cela semblait si ancien et pourtant si nouveau). Une fois de plus le génie manifeste ici toute sa supériorité par l'art véritablement merveilleux avec lequel les deux éléments, l'accent ancien et l'accent nouveau, se trouvent fusionnés.

MAURICE KUFFERATH,

Directeur au Théâtre Royal de la Monnaie.



Prétention.

A M. GRAFÉ.

Je ne suis qu'un pauvre artiste,
Je porte les cheveux longs,
Je m'amuse d'être triste,
Et j'abhore les salons.

Je n'ai pas le moindre attrait,
Je tiens des propos infâmes :
Malgré ce méchant portrait
Je suis très aimé des femmes.

Je ne sais pas si j'existe,
Je viens de bas échelon,
Je hais le capitaliste,
Quant aux autres c'est selon.

Je suis pâle et contrefait
Je me ris des blanches âmes,
Malgré ce méchant portrait
Je suis très aimé des femmes.

Je suis un idéaliste,
Des plus beaux vers de Villon
J'ai voulu dresser la liste
J'ai trouvé que c'était long.

Enfin je suis plus abstrait
Que ces êtres que je blâme :
Malgré ce méchant portrait
Je suis très aimé des femmes.

MARCEL ANGENOT.



RÉSIGNATION

—
DEVANT UN CIEL D'HIVER.

RÊVER dans le silence. Oublier toutes nos misères humaines. Lever les yeux vers le firmament bleu sombre. Se griser d'espace.

Fixer la plus petite étoile, y supposer un monde, des êtres meilleurs que nous, doués d'une intelligence plus vaste que la nôtre. Songer à cela sans tristesse en se disant que, si nous ne nous trompons pas, c'est pour l'homme un grand privilège de pouvoir ainsi trouver dans son esprit un écho de la vérité à travers des millions de lieues.

Rêver! Oublier le corps qu'on habite et se sentir seul au milieu de cette multitude d'astres. Ne plus voir de toutes les étoiles qu'un poudroïement lumineux. Se laisser bercer par son rêve; fermer à demi les paupières.

Et bénir, comme dans un songe très doux, la calme Nuit par sa consolante quiétude.

Puis, lâcher brides à son imagination. Créer des mondes peuplés d'êtres étranges, créer des faunes bizarres, créer des flores d'une prodigieuse fécondité. Par caprice, vouloir ensuite les mondes déserts, inhabitables, y faire plâner une éternelle désolation, leur refuser la vie qui nous anime pour nous la réserver exclusivement...

Nous avons notre orgueil, notre ignorance. Pour nous punir de notre égoïsme faire appel à notre raison, c'est-à-dire à la portion que nous avons de la plus universelle folie. Concéder que Neptune, Saturne, Uranus et Jupiter sont plus volumineuses que notre petite planète. Refuser le bénéfice de l'exception. Se venger en voulant glorifier l'intelligence humaine. Construire franchement, d'une pièce, un kosmos pour laboratoire. Voyager d'une étoile à l'autre. Découvrir des nouveaux soleils. Vivre en pensée plus de mille ans sans rien savoir davantage.

Toujours chercher et toujours avoir l'éternelle hantise de l'éternel châtiment imposé à la race : l'ignorance.

Conclure à l'erreur générale.

Maussade, redevenir un homme, souffrir de tant d'humiliation. S'envelopper à nouveau des brumes de l'inconnu, du Mystère. Connaître le doute. Céder par faiblesse à l'idée de la possibilité d'existence des myriades d'astres que nous ne voyons pas. Croire et vouloir douter. Douter et vouloir croire. Ne pas se dissimuler l'infirmité de nos sens, la médiocrité de nos moyens d'investigation, les limites très étroites de notre intelligence.

Penser à la Mort. Entendre bruire, comme on entend la mer au fond d'un coquillage, les mots : morcades, âmes, esprits animaux. Evoquer des systèmes; se rappeler des noms: Raut, Darwin, Leibnitz, Platon, Socrate, Parménide, les Eléates, les Epicuriens. . Se perdre dans les méandres psychologiques et philosophiques. Ajouter le problème de l'au-delà à tant d'autres problèmes, et rêver, rêver encore, sans verser une larme de regret!

FRITZ VAN DER LINDEN.

LE PELERINAGE

A Gaston Pulings.

UNE longue, cahotante file de pèlerins gravissait la montagne. Ils allaient, rayonnant d'espérance, de foi, demander la guérison de leurs maux à la Vierge de Bon-Secours qui s'était révélée miraculeusement à un petit gardeur de chèvres, à mi-chemin de la côte, dans une grotte, au bord d'un petit étang. D'une hallucination enfantine était né un centre de guérisons merveilleuses. Et les pèlerins montaient vers la bonne Dame, le rosaire à la main, la prière ardente aux lèvres; des villages d'alentours sortaient des théories innombrables de malades qui se traînaient, confiants, vers la grotte salvatrice.

Dans la foule un homme cheminait, poussant devant lui dans une voiturette, une chétive, dolente enfant. L'homme cheminait, l'œil cerné, brûlé d'un feu de sombre désespoir. Il voyait, le pauvre père, que sa fillette perclue dépérissait inexorablement, et tout bas, il demandait à Dieu, pourquoi, après avoir enlevé sa femme il fallait qu'il prit aussi l'enfant, l'unique prétexte de sa vie blessée, et dont la mort le laisserait seul sur terre, à jamais désespéré. Et cet homme qui fut un croyant sincère, frappé par le malheur injuste, doutait du Dieu qui créait des êtres de misère. Aussi ce pèlerinage était sa dernière lueur d'espoir, car après avoir consulté toutes les sommités médicales impuissantes il s'était décidé, sur le conseil de son pasteur, à faire le pèlerinage, sa dernière planche de salut.

La foule cependant était arrivée et chantait des cantiques devant une statue de Notre-Dame, qui vêtue de bleu, auréolée d'or, semblait tendre les bras aux éclopés suppliants.

Puis les malades défilèrent à la piscine bénie. Les religieuses et les frères qui veillaient au service appliquaient aux aveugles des compresses sur les yeux; aux

boiteux on faisait tremper la jambe dans l'eau miraculeuse. Parfois, auto-suggestionné, un pèlerin se sentait soulagé et déposait dans un tronc une obole selon ses moyens. Quand le père éploré vint avec sa fillette on lui conseilla l'immersion complète de l'enfant, vu l'état général d'affaissement de son corps. A peine la pauvrete y fut-elle plongée, qu'au contact de l'eau froide, elle se tordit, convulsée. Le père la retira geignante, grelottant la fièvre, et la ramena rapidement à l'hôtel.

Malgré tous les soins les plus énergiques, pendant la nuit, la petite mourut dans un atroce délire.

Le père anéanti, contemplait le petit cadavre rigide, au facies douloureux, encore contracté par la crise dernière. Et ce visage livide et crispé ne faisait nullement songer à la paradisiaque félicité.

Un silence glacé pesait dans la funèbre chambre d'hôtel aux murs nus, enveloppait le couple immobile, du père douloureusement figé dans sa muette désespérance et de l'enfant plongé pour jamais dans les au-delà ténébreux, inconnus, de l'éternelle mort.

Soudain, troublant ce silence, montèrent vers les cieux nocturnes les hymnes d'allégresse des pèlerins guéris assemblés à la basilique proche pour chanter leur joie en ferventes actions de grâces. Alors, hagard, le père lentement se leva, terrible devant la couche mortuaire, et tandis que toujours planaient les chants religieux, il maudit et renia Dieu dans le fond de son âme.

ARMAND DEPRINS.



Frimaire.

POUR T'CHOTTE.

L'hiver frigide arrive à petits pas,
En grelottant, sur les campagnes nues.
Sa rude haleine a glacé le sol ras,
Durci la glèbe, engourdi les charrues.

Au long des chemins déserts et bossus
Planent des vols intermittents de feuilles ;
— Vols effarés de larmes, que recueille
La rèche bise au cap des troncs moussus. —

Le pur miroir des eaux contemplatives
Jà se ternit au souffle âpre et brutal ;
Les flots transis tremblent leur râle aux rives
Puis sont figés en linceuls de cristal.

.
Mais mon Aimée a des cheveux de flamme,
Des yeux ignés, la lèvre en fusion ;
Elle est le Monde et ma Vie et mon Ame !
L'hiver n'est point, ô douce Illusion !

F. VAN DER REKEN.



L'INÉVITABLE

ROMAN INÉDIT

(*Suite*).

DANS LA NUIT

A PRÈS un an de mariage Detmund fut tourmenté par une idée : il voulait avoir un petit enfant de la très exquise créature qu'était sa femme ; il songeait à un petit être frêle, à une petite fille, dont la venue serait comme un sourire de printemps dans la sévérité de sa féodale demeure. Mais sa conscience l'arrêtait bien vite car il se désespérerait inutilement ; il se raisonnait : « C'est là rêve impossible, il faut réfréner ces trop douces pensées ! » Quand tout-à-coup arriva une lettre de Carl de Brisach : il était à Berlin, à l'hôpital militaire, en traitement pour une blessure assez forte qu'il s'était faite à la jambe. La guérison était longue, mais le mal ne présentait aucun

caractère de gravité sérieuse. La même missive annonçait au duc que par suite d'opérations inattendues, Carl se trouvait en possession d'une assez jolie fortune.

Detmund, à la lecture de cette lettre, sentit bouillonner en lui tout un flot de sentiments.

Ainsi la campagne de Chine était terminée, son Carl était hors péril, tout près de lui, et de plus il revenait riche.

Son premier soin fut d'appeler sa femme, et d'un commun accord ils donnèrent les ordres nécessaires pour assurer le prompt retour de Carl, au château; on lui ferait une douce convalescence. Puis ces projets établis, il se fit soudain une grande lumière dans l'esprit du margrave : son fils était riche! Eh bien pourquoi ne chercherait-il pas maintenant à vaincre cette stérilité qu'il bénissait jadis? Oui, il serait bientôt, peut-être, tout-à-fait heureux, car il aurait près de lui sa chère Isolde, son fils Carl et une petite fille bien-aimée, parce que très désirée.

Detmund vit tout cela en une seconde et il grimpa vers sa bibliothèque. La nuit tombait. Il alluma fébrilement une lampe dont l'abat-jour vert étendit sa lueur pâle vers les rayons où dormaient les gros bouquins.

Le duc, agile, grimpa sur une petite échelle et transporta sur sa table tout une pile de volumes médicaux. Fiévreusement il cherchait, cherchait.

Au dehors la nuit resplendissait, une nuit claire qu'arrosait de lumière opaline la lune poétique. Au burg tout s'était endormi. Sur la terrasse, une ombre vint s'accouder respirant les effluves parfumés de la forêt baignée dans une lueur de mystère; c'était Isolde, la blonde épouse du margrave, qui, telle une chatelaine des âges passés, s'en venait rêver à ce Carl de Brisach qui ressemblait si étrangement à son mari, et qui bientôt allait entrer dans sa vie journalière. Et cette pensée la troublait un peu, la faisait un peu anxieuse. Et tout là-haut dans la bibliothèque le duc feuilletait toujours ses bouquins. Il y en avait déjà plusieurs ouverts. Ils étalaient la blancheur de leurs pages, éclatantes dans le clair obscur

de la chambre. Et comme entête, on lisait sur chacune d'elle : « Stérilité — Traitement pratique. »

*
*
*

Maintenant Carl était tout-à-fait rétabli ; sa convalescence s'achevait dans une quiétude enveloppante.

Le duc suivait un régime tout spécial et nutritif. Il chassait, faisait maintes excursions, délaissait les travaux d'esprit. Sa mine fleurissait, il se sentait renaître. Tout à son espoir d'être encore père, il suivait ponctuellement les conseils de ses livres. Et souvent avant de s'endormir il montait à son bureau et constatant, soit un progrès, soit un regrès, il changeait son régime en conséquence.

Entre Isolde et Carl, une sympathie s'était rapidement établie. Pendant les excursions du margrave, la blonde jeune femme, tout en brodant, écoutait les récits de voyage de Brisach. Il leur paraissait très doux d'être ainsi l'un près de l'autre. Ou bien encore ils faisaient de la musique ; tous les marins sont un peu artiste, mais Brisach avait eu des maîtres de chant ; sa voix ample de ténor se mariait admirablement à l'angélique voix, par instant séraphique, d'autres fois sensuelle, de l'étrange Isolde. Alors ils se perdaient, s'élevaient dans la pensée des Maîtres qu'ils interprétaient, et cela leur paraissait très doux de sentir ainsi leurs voix unies.

Une après-midi d'été qu'ils se promenaient dans le parc, ils s'assirent sous une tonnelle. Carl racontait une légende. L'air était saturé d'effluves. En parlant, Carl traçait des signes sur la terre, du bout de sa canne. Des oiseaux pépiaient partout, emplissant l'air d'un gazouillis délicat. Carl parlait toujours. Le soleil s'enfonçait par delà les taillis et dardait ses pointes d'or sur les fleurs entr'ouvertes, pâmées, exhalant leurs parfums à pleines corolles ; une vapeur de gaze montait, enveloppait lentement l'atmosphère.

Carl s'arrêta de parler. Un silence soudain plana près de lui. Il leva les yeux et vit la nature toute envahie de chansons, de lumière, de parfums, de brumes.

Il sentait aussi en lui un charme le pénétrer et quand son regard se tourna vers Isolde, il rencontra celui de la blonde femme. Ils restèrent comme cela un instant ; leurs mains se cherchaient, s'étreignaient, leurs lèvres allaient se joindre, quand un appel lointain les rappela à la réalité. Ils eurent un geste de désespoir ; mais ils sentaient que ce qui arrivait était inévitable...

Quand ils rentrèrent, Detmund se moqua un peu de leur triste figure, puis il monta là-haut, pour compulsurer ses ouvrages. Alors tandis que la nuit tombait lentement, que la vapeur enveloppait l'atmosphère, que les oiseaux se taisaient, que les fleurs fermaient leur calice, tandis que le soleil agonisait au loin dans un nuage rouge, quand le calme des ombres se referma sur la vie des clartés, un petit frisson courut sur la terre. Là-haut le margrave feuilletait des volumes, mais, en bas, dans le parc solitaire, un couple s'étreignait éperdument, mêlant aux cheveux noirs les fibres enlaçantes d'une chevelure d'or, des yeux brillaient allumés d'amour intense, et quand la lune au ciel chanta sa chanson de mélancolique lumière des lèvres infiniment s'accolaient, buvant la joie, s'enivrant de passion.

Mais là-haut le duc feuilletait ses bouquins médicaux..

Traduction de A. Deprins.

H.-L. KRAFT-FOPPER.



JULIA

ou

LES RELATIONS AMOUREUSES

« Pour moi tous les devoirs du romancier sont actuellement positivement ceux-ci :

- » 1) L'indifférence à l'égard des hiérarchies établies ;
- » 2) L'absence de toute arrière-pensée morale ;
- » 3) La recherche et la description de la vérité au mépris de tout. »

Dans sa préface, l'auteur fait ressortir ces trois règles qui résument l'œuvre littéraire et psychologique de ce livre.

Une jeune fille, Julia Weber, déteste le monde, où elle vit. C'est une âme romanesque non contente de la société financière, où son père (un banquier), l'enmène. Tout lui semble banal et faux, jusqu'au jour où elle rencontre, parmi les habitués des salons, un jeune officier, Hector de Clauzade, qui lui apparaît supérieur aux autres prétendants. Elle s'éprend de ce jeune homme et après plusieurs difficultés de famille, l'épouse. Mais une fois marié, les choses changent. Julia trouve son mari « bête ». Un froid règne dans le ménage, tous deux ressentent une contrariété inconnue qui les éloigne. La rencontre d'un ami d'enfance d'Hector change les événements. Louis d'Aramon est un caractère troublé, timide, caché.

Mais à la vue de Julia (qui est fort belle), il est surpris, et la trouve merveilleuse. M^{me} de Clauzade s'en rend compte, et leurs cœurs s'amourachent. Les invitations se multiplient, Louis devient un habitué de la maison et l'amant de Julia. La haine de cette femme pour son mari ne fait qu'augmenter, jusqu'au jour où Hector s'aperçoit de cette liaison. Dans sa colère, il menace les amants de son revolver, blesse sa femme et se suicide; les amants se consultent, surpris ! Mais heureux d'être seuls.

Ce « conte » est une histoire sans originalité, banale même ; sa valeur littéraire réside entièrement dans son interprétation « Rendre la vérité ». Et ici je dois féliciter M. Bouhéliier du sentiment exact de la vie qu'il a dépeint. C'est bien une partie de la société actuelle : certaines jeunes filles d'aujourd'hui, croyant aimer et ne sachant rien de l'amour vrai. Mais la catastrophe est, comme dans ce livre, trop terrible, quand se déchire le voile de l'illusion et qu'apparaît brutale et nue la réalité.

L'auteur lui-même nous le dit : « Si j'ai écrit ce bref récit, c'est qu'actuellement rien ne m'intéresse autant que l'analyse des passions vraies. Je me suis efforcé d'être aussi précis que possible et de ne rapporter que des traits essentiels. C'est presque un récit d'*expérience* fait en termes nets scientifiques. La littérature est l'unique langage de la *spiritualité* et que c'est là, si on y réfléchit

bien, sinon sa seule justification, au moins la raison de son existence. »

La spiritualité de ce livre est d'avoir compris une partie des âmes contemporaines et d'avoir rendu une image exacte de la vie de certaines personnes.

Et c'est là, pour la dernière œuvre de Saint Georges de Bouhéliér, son meilleur titre.

GASTON PULINGS.

JULIA ou les relations amoureuses, par SAINT GEORGES DE BOUHELIER, Librairie l'Asquelle, 11, rue de Grenelle, Paris. 3.50 fr.



Petites Nouvelles.

Monument Max Waller. — La première réunion pour l'érection d'un monument à Max Waller s'est tenue le dimanche 17 janvier, à la Taverne de la Régence, place Royale. Plusieurs amis du poète et quelques jeunes littérateurs et directeurs de revues belges avaient répondu à l'appel du *Thyrse*.

Il y a été proposé et accepté de placer le patronage de cette manifestation sous la présidence d'honneur d'une autorité bruxelloise. D'autre part le sculpteur Victor Rousseau a accepté de faire le monument. Tout le monde se félicitera de ce choix qui s'imposait d'ailleurs.

N. B. Le *Jeune Effort* recevra avec reconnaissance les dons en timbres ou en espèces que ses lecteurs voudront bien lui adresser.

Il fera paraître dans son prochain numéro la liste des généreux donateurs.

Prière d'adresser les dons à Marcel Angenot, 10, rue Goffart, à Ixelles.

* * *

Accusé de réception. — *Les Jardins Clos*, de Paul Mussche. Nous en publierons une étude le mois prochain. Le *Jeune Effort* a déjà donné un extrait de ce livre : « L'Humble Destin ».

Le Prestige, de Paul André (édition de la *Libre Critique*), dont nous publierons une étude prochainement.

* * *

La Commission des bourses du Brabant vient d'accorder définitivement le prix Godecharle à MM. Opsomer (peinture) et De Brichy (sculpture). Elle a réservé le prix d'architecture.

* * *

Et voilà comment, de Marcel Angenot. Pièce en 1 acte, en vers. Editeur : Léon Vanier, Paris. 1 fr.

* * *

Sténographie. — On nous communique les résultats du concours interméthodique organisé par le Syndicat des Sténographes de Belgique.

Sur une centaine de concurrents, il y a eu 36 lauréats : 13 à 125 mots par minute, 19 à 100 mots et 6 à 75 mots.

Au point de vue des systèmes représentés, les lauréats se répartissent comme suit : 31 praticiens du système Aimé Paris (méthode Meysmans) ; 5 du système Prévost (méthode Delaunay) et 2 du système Duployé.

* * *

Le *Thyrse* du 1^{er} janvier (48 pages) publie la remarquable conférence faite par Albert Giraud sur *Max Waller*, des vers de Liebrecht, Lauzon, De Vuyst, Collin, Hilly, Ramaekers, Varlet, et des chroniques appréciant d'une manière absolument complète le mouvement artistique, littéraire, musical, théâtral du mois dernier.

* * *

M^{me} J. de Tallenay, l'intéressant et talentueux auteur de *l'Intermezzo lyrique* et de *Treize Douleurs*, prépare, dit-on, un nouvel ouvrage intitulé : *A Carthage*.

* * *

Robinière. — Le 6^{me} spectacle de la Robinière est composé de *La Cigale*, de Legouvé, *Rosalie*, de Max Maurey, *L'envers d'un ruban*, de Donis Charande, et *Sandrina*, de Champavert.

Comme d'habitude l'intermède est rempli par les chansonniers Rieux, Champavert et la chanteuse des cours parisiennes, Aimée Faure.

Ce spectacle s'applique à satisfaire tous les goûts, car on y trouve comédie, vaudeville, esprit, satire, musique, chanson.

* * *

Cercle d'Art. — Le Vendredi 5 Février, à 8 1/2 h. à la salle Erard, Rue Latérale, 9, notre collaborateur Marcel Angenot, donnera une conférence sur le poète Maurice Rollinat. La soirée sera complétée par une audition des meilleures œuvres du poète, à laquelle M^{lle} Lamal, notre camarade A. Deprins prêteront leur gracieux concours. Pour terminer l'excellent baryton Léopold Bracony chantera quelques mélodies, dont Rollinat est également l'auteur et le compositeur.

Nos abonnés, lecteurs et collaborateurs qui par un oubli de notre part ou pour d'autres causes, ne recevraient pas d'invitation, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

* * *

Notre Prime : Amis lecteurs, si vous nous procurez dix abonnements (à 2 fr. l'an) nous nous engageons à vous donner en **PRIME** un magnifique volume — Roman, Contes, Nouvelles, Poésies, etc.

A tous ceux qui nous en feront la demande, nous réservons des bulletins de souscription qu'il suffira de nous renvoyer remplis et signés pour recevoir, dans le plus bref délai, la prime promise.

J. E.

* * *

Maison DAMHAY; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Béni, 109, Ixelles, Agence Postale 10.



JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

- Le Vieux JULES BOCK.
- Rondel. MARCEL ANGENOT.
- L'Inévitable H.-L. KRAFT-FOPPER.
- Pillage. OMER DE VUYST.
- Livre : Les Jardins Clos . MARCEL ANGENOT.
- Nouvelles.



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 10.

MARS 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

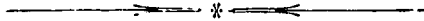
Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU CÔUVENT, IXLLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



Le Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



LE VIEUX

A Edouard Ned
hommage de respectueuse amitié.

I

LE soleil rougeoiait. La ferme au père Molitor bordait la route d'Harzy à Wardin, à quelques pas d'un coude brusque.

Le fermier bayait sur le pas de sa porte, les mains derrière le dos, le nez pointant au ciel. Il portait ses habits de fêtes : une redingote de vieille mode, un pantalon serré aux genoux et s'évasant au bas, puis, par dessus tout, une blouse bleue, luisante et conservant les plis carrés du repassage.

Son regard qu'il vous plante droit dans les yeux, la décision et la promptitude de ses mouvements, sa parole brusque, sa propreté méticuleuse, presque ridicule si elle n'eût indiqué le désir de correction jusque dans les détails, tout dénotait en lui l'ancien soldat.

Ses soixante ans ne l'avaient pas voûté. Il portait haut la tête couronnée de cheveux gris-argent, fins et légers comme de la soie. Ses lèvres rasées rentrant sur les gencives édentées et son nez fortement busqué donnaient à sa physionomie cet air calme et presque majestueux des vieux terriens.

Vraiment il était heureux, heureux sans restriction ! Son fils revenait au pays après avoir passé deux ans sous les drapeaux. C'était une sorte d'aristocratie, comme une prérogative que le sort bienveillant accordait à sa famille : tous ses fils avaient été soldats, lui l'avait été, son père et son grand-père également, au temps où la Belgique était province napoléonienne.

Aussi, ce fut sans un regret qu'il vit son gars, le seul qui lui restât, partir pour l'armée.

Maintenant, songeait le fermier, que sera-t-il devenu là-bas, dans la ville ? Voudra-t-il goûter de cette vie étroite, resserrée entre les quatre murs d'une chambre, ou bien voudra-t-il la vie libre et le sain labeur de la terre ?

Lentement il remuait ses idées, pressentant bien en son bon sens, que le paysan doit rester paysan, que son bonheur s'attache à la glèbe, et qu'à la ville les terriens sont des plantes privées d'air.

Puis il se créait tout un avenir de travail, avec son fils à ses côtés, il le voyait travailler, aiguilloné du besoin âpre de dépenser son énergie ; il le voyait déchaumer les terres, émotter les labours, emblaver les jachères, fumer et labourer les guérets. Tout son bonheur se condançait en cet avenir fruste, pendant lequel, comme des bouffées d'encens, montaient les félicitations cauteleuses, dont il s'enorgueillissait parce qu'elles s'adresseraient à son fils. Oh ! l'avenir.

Brusquement une marche militaire, sifflée sur la route, trancha sa rêverie comme d'un coup de faux. Il se redressa. En quelques emjambées il fut au détour du chemin : il pressentait son fils. Mais là, il s'arrêta, ses vieilles idées de hiérarchie reprenaient le dessus, il se devait, croyait-il, d'attendre que son fils vînt à lui.

Le jeune homme arrivait, crânement découplé en son dolman vert, sa feuille de route passée entre deux boutonnières, une cravache à la main, le corps penché en avant pour gravir la pente assez forte.

Sur les champs, les femmes cessaient de sarcler. Les plus éloignées le regardaient passer, en riant ; les autres, celles qui peinaient au bord de la route, l'apostrophaient : « Eh ! bonjour Jean ! te rev'là ? » Jean faisait halte, serrait les mains tendues. Puis c'étaient les fermiers apparaissant aux portes : « Eh donc, Jean, viens-t-en boire une chope ? » Jean entrait, prenait la pinte : « A vot' santé, maître François, à vot' santé à tous », et sa chope

décrivait un geste circulaire. Bien planté sur ses jambes écartées, il buvait, la tête en arrière et le coude relevé. Il s'arrêta de la sorte dans différentes maisons. Le père, toujours, attendait au tournant de la route.

Alors, interpellant son fils qui sortait d'une ferme: « Eh ben donc ! C'est-y que tu n'es pas pressé de me voir ? »

— On arrive ! On arrive ! faisait le gars.

Le tintement argentin des éperons scandait seul le silence, l'homme approchait, d'une voix indifférente, entre deux halètements, il prononça: « Bonjour le père. »

Le fermier ne remarqua pas le ton morne, il n'entendit que la phrase, et, embrassant son fils, il lui prit le bras. Puis les questions tombèrent, drues comme des coups de fléau sur le grain.

« Es-tu heureux ? Pensaistu à moi ? T'a-t-il coûté de quitter la ville ? »

Le fils y coupa court: « Où en sont les récoltes ? J'ai déjà vu des blés coupés... »

Et lui, content de voir son gars préoccupé déjà des choses de la terre: « Magnifiques, mon Jean, presque trop mûres, il est plus que temps de les faucher. » Puis avec un sourire :

— Je n'attendais que toi...

— Vous m'attendiez ? vous avez eu tort... Puisqu'elles étaient mûres, fallait les couper... sans m'attendre...

— Je croyais te faire plaisir.... tu sais... c'est si bon de travailler avec ceux qu'on aime !..

II

Deux jours après l'arrivée de Jean — un dimanche — les invités affluaient à la ferme, emplissant la salle commune du brouhaha de leurs conversations. Une odeur âcre de vêtements enfermés plânait, se mêlant aux exhalaisons de porc cuit sortant de la cuisine. Le métayer allait de l'un à l'autre, donnant sans compter des poignées de main.

Autour de l'arrivant on faisait cercle. C'étaient sur-

tout les jeunes, les conscrits de l'année prochaine, qui le regardaient et lui demandaient des renseignements. Lui, avec l'assurance d'être crû comme Evangile — peut-être mieux — leur débitait à fortes doses sa science militaire et sa science de caserne : On l'écoutait bouche-bée.

— Allons, cria le fermier, à table !

Et la soupière arriva fumante, portée à bouts de bras.

Pendant quelques temps on n'entendit que le bruit des lampées et celui des cuillers heurtant le fond des assiettes.

On apporta ensuite des rôtis et d'énormes platées de choux rouges, des boudins noirs aux pommes, des andouilles dorées, des quartiers de hâte piqués d'ail et de girofle, et des rillettes rôties. Ils mangeaient avec de larges mouvements des lèvres et la sauce encrassait les gençives.

Pendant tout le repas, ils burent à même de grandes chopes de bière mousseuse, que des valets écumaient avant de servir. La graisse ternissait les anses des brocs, et des empreintes rondes et adipeuses en festonnaient les bords. On servit ensuite des tartes, grandes comme des meules de grès, les unes aux myrtilles noires, piquées de morceaux de sucre blanc, les autres à la crème, recouvertes de quartiers de pommes crues.

III

Sous les nuages bleus des pipes, les conversations particulières groupaient les sympathies. Les visages repus et luisants, s'allumaient au feu des alcools.

Après six heures de mangeailles, les convives éprouvaient le besoin de se dégourdir les jambes. Ils se levèrent, firent quelques pas sur la route, puis s'assirent sur le banc qui longeait la façade.

Devant eux, le soleil s'enfonçait dans l'horizon, tel un bloc de viande saignante.

Seuls, Jean et un homme de son âge, étaient restés dans la salle basse. Jean parlait :

Allons, comprends-tu cela? Voilà-t-il pas que pour le plaisir enfantin de faucher avec moi, il va compromettre le succès des récoltes! Ah misère demisère! Quel homme! Moi qui croyais mon argent en bonnes mains! Car tu sais, ce n'est pa le sien, à ce vieux; c'est mon argent, le mien, celui que m'a légué ma mère!

Puis, se promenant vivement, les mains derrière le dos :

— Moi qui le croyais soucieux de mes intérêts! J'étais ici d'une heure à peine, je fais un tour sous les hangars, qu'est-ce que je vois? Une faucheuse, une batteuse et encore d'autres machines! C'est commode, hein, de se croiser les bras quand on a des machines payées avec l'argent des autres? Bon, et d'une.

Je sors du hangar, et je vois? : Un nouveau valet!
«Que fais-tu ici, mauvais drôle?»

L'homme me sourit bêtement : «Dame, je fais rien... y a rien à faire. Not' maître m'a pris par pitié, parce que j'étais 'sans pain.»

Par pitié !!... Tu comprends, c'en était trop!

Ah! mon argent, comme tu es heureux que je sois revenu, regarde en quelles mains tu continuerais à te salir si je n'étais là! Mais ne crains rien, on ne te donnera plus! Comme je vais t'épargner! Je travaillerai comme quatre hommes, s'il le faut, mais tu ne me quitteras plus.

Et sa main se crispait au fond de sa poche. Puis, tout-à-coup, 'avec un mouvement de colère, le poing tendu : «Ah! maudit vieux, ton règne va finir! Finies tes générosités, tes largesses et tes compassions avec mon argent! Ah! le vieux faisait le riche! Ah! le vieux jouait « l'homme généreux ». Nous avons compté sans notre fils, n'est-ce pas? Minute, votre fils n'est point bête, il vous le fera voir!» Ils sortirent.

IV

Un homme parcourait la route à grandes enjambées ployantes, les mains ballantes le long du corps.

C'était le métayer. Il avait entendu la conversation

de son fils. Chacune de ses paroles lui était entrée dans le cœur, comme un coin de chêne dans l'aubier, écartant les fibres, et le laissant pantelant en sa poitrine. Il sentait en lui-même un vide noir et profond. Il voyait en son cœur comme une lente procession de moines en cagoules pointues, les mains croisées, psalmodiant. Leur chant montait sous le ciel gris, et se déroulait comme un suaire : C'étaient les funérailles de ses illusions. Le cortège austère passait en des plaines arides. Celui qui paraissait le chef s'arrêta et dit :

« Père, regarde ces terres nues, c'est l'âme de ton fils ! » Puis ils longèrent des rocs titaniques et des gouffres puants. Un moine encore s'arrêta :

« Regarde, père, ces rochers sont la haine de ton fils, et ces gouffres, ces gouffres, son envie ! »

Son cœur se tordait, une souffrance inexprimable le déchirait de ses ongles de fer !

... Le chant des moines reprit, développant la bure de ses mélopées. L'homme arrivait au bord d'une rivière, l'eau roulait ses volutes identiques contre les arches du pont. Lentement il s'assit, les yeux fixés sur le courant.

Longtemps il resta là, sans bouger.

Le soir descendait sur lui, mettant un crêpe à sa douleur. Le fermier se leva, regarda du côté de la ferme, puis, traçant dans l'air un signe de croix : « Je te pardonne ».

Et il s'enfonça dans la nuit.

.

Dans un couvent de Trappistes, il y a, depuis quelques jours, un novice de soixante ans. JULES BOCK.



Rondel.

A M^{me} RAQUET, respectueusement.

J'ai mis sur mes lèvres de rose
Que l'on baise pour un ducat,
Le parfum le plus délicat
Et le plus fin dont je dispose.

Mais le cupidon s'enkylose :
Tous les hommes sont dans ce cas.
J'ai mis sur mes lèvres de rose
Le parfum le plus délicat :

L'un voudrait bien, mais, sans qu'il ose,
L'autre s'interroge tout bas...
Mais las, hélas, il ne veut pas,
Et le désir de tant de choses
Gémit sur mes lèvres de rose.

MARCEL ANGENOT.



L'INÉVITABLE

ROMAN INÉDIT

(Suite et fin.)

RETOUR DE CHASSE

LE duc von Detmund revenait tranquillement et tout seul vers son château, après une bonne chasse. Il sifflotait entre ses dents des fanfares joyeuses et il sonnait à la surprise qu'il ferait à sa femme, à sa petite fille, la chère petite, qui enfin était née, ainsi qu'à son grand Carl, en rentrant deux heures plus tôt. Il sifflotait gaiement en pensant au bonheur de vivre entre ses chers aimés, à la douce vieillesse qui s'écoulerait ainsi pour lui.

Detmund avait déjà franchi la grille la plus éloignée du parc, lorsque des cris d'enfants, des éclats de rire lui firent tendre l'oreille, et il sourit en reconnaissant la voix de sa petite Eva. Alors, pour corser la surprise, il se glissa dans les taillis, rampa le long des buissons, derrière les haies, sans bruit. Il comptait surgir tout d'un coup devant la petite. Il parvint ainsi à gagner la pelouse où la fillette prenait ses ébats avec un grand dogue d'Ulm.

Voir nos 5, 6, 7, 8, 9.

Tout-à-coup un couple s'avança sur la pelouse. C'était Isolde et Carl. La fillette courut vers eux et Carl la soulevant dans ses bras musclés, l'embrassa passionément. Puis se tournant vers Isolde : « Comme elle te ressemble, dit-il.

— Avec tes yeux, tes grands yeux de lumière, répondit-elle.

Et tous deux s'étreignirent en se baisant la bouche.

Detmund était figé dans sa cachette, quand d'autres paroles lui parvinrent distinctes : « Elle ne pouvait être autrement notre Eva, elle est née de notre amour ; elle doit nous ressembler, notre enfant. » Detmund sentit le sang affluer à ses tempes ; il arma son fusil et visa le couple enlacé ; froidement il les tenait au bout du viseur, quand il chancela, éperdu, en murmurant : « Marcelle ! » et tenant entre ses doigts tremblants l'anneau où brillait l'émeraude vengeresse. Un éclair de subtile raison, une vision spontanée, roidit le duc, une larme coula de sa paupière clignotante. Il resta droit ainsi dans la broussaille, envoya un baiser vers Isolde, Carl et Eva qui partaient enlacés, poussa un gros soupir et prit sa course vers la forêt. Il gravit une montagne hérissée de rocs d'où il découvrait son château, son burg, où il coula tant d'heures heureuses, où s'agitèrent en lui tant d'espairs réalisés, et d'où lui venait aussi la finale désespérance.

Alors le duc se prit à parler à voix basse ; il parlait debout, les cheveux au vent. Oui, c'était l'inévitable qu'il avait contemplé tantôt, et c'était son œuvre : Carl qui avait les mêmes passions que lui, devait fatalement s'éprendre de la belle Isolde. Ces deux jeunes êtres, vibrant de vie intense, devaient arriver à se confondre, rapprochés qu'ils étaient chaque jour par des soins fraternels, devenus à la fin des baisers d'amant. Et c'était sa faute à lui, Detmund. Et il n'avait pas le droit de tuer les coupables, car le plus coupable c'était lui, et la faute était son œuvre. Marcelle l'avait rendu tant heureux et il l'avait trahie, en oubliant des serments solennels, Marcelle le châtierait et c'était justice. Puis le Duc s'écria :

« Non! Carl. Non Isolde! Vous n'êtes point coupables!
» L'attrance inévitable et mystérieuse de la jeunesse, du
» printemps de vie vous jeta dans les bras l'un de
» l'autre et restez enlacés avec votre enfant! Je vais
» mourir pour que vous soyez librement heureux! Je vais
» mourir afin que ma présence ne vous soit point un
» remord de chaque jour. Et de ma mort, sortira encore
» de la vie, la vie qui perpétuera ma race, puisque les
» enfants de Carl seront les enfants de mon sang. Isolde
» et Carl vous pourrez sans honte vous étreindre, vous
» ne saurez jamais l'inévitable mystère! »

Et le Duc plongea dans un gouffre qui s'ouvrait béant
à ses pieds.

H. L. KRAFT-FOPPER.

(Traduction de A. Deprins.)



Le Pillage.

Droits sur leurs destriers, vainqueurs sans coup férir,
Des soudards ont conquis un asile de prêtres.
Et, froidement cruels, les impassibles reîtres,
Exigent des trésors de ceux qu'ils font mourir!

Sous les yeux désolés des franciscains austères,
S'amoncellent, bientôt, dans l'horreur de ce soir,
Les reliques, la croix, les vases, l'ostensoir,
Les ciboires, qui sont des legs héréditaires.

Et la rapière en main, près du butin gisant,
Un vieillard insolent le garde et le protège;
Pendant qu'un diacre, allant vers le vieux sacrilège,
Lui fait la charité d'un geste bénissant!

OMER DE VUYST.

LIVRES

LES JARDINS CLOS

PAR M. PAUL MUSSCHE

M. Paul Mussche nous a très gracieusement offert la clef de ses *Jardins Clos*, et l'honneur m'incombe d'en explorer les sentiers. L'entrée en était aimable, avec le titre que vous savez, et je n'hésitai pas d'en franchir le seuil ; je m'étais formellement promis de butiner et de respirer, jusqu'à ce que mortelle ivresse s'en suive, toutes les fleurs qui s'y pouvaient épanouir. Hélas ! quelle ne fut pas ma moue de papillon déçu quand j'eus la nette et douloureuse conviction que de ce jardin étaient bannis roses, parfums et soleil, et que la rosée diamantaire n'était ici que le souvenir glacé d'un brouillard. J'eus le doute d'y rencontrer jamais quelque fleur rare et insoupçonnée et je me butai, dès mes premiers pas, contre ces pierres grises :

- » Et la bouche respire un peu de sel amer
- » Et des sites mouillés par des fleuves d'argent. »

Et plus loin :

- « Pour les cœurs affranchis d'étreintes dénouées
- » S'offre l'abri désert des bois inexplorés
- » *Et dont le sol de nul pas vil ne fut foulé.* »

Puis je me laissai prendre tout entier par telle jolie poésie, *L'Offrande*, trop heureux de pouvoir croire peut-être à la possibilité d'un prochain sentier parfumé, lorsque de nouveau je me butai malheureusement contre ce caillou de mauvais goût :

- » A te voir ainsi rire entre mes bras d'accueil. »

Cet écueil ne me fit que plus ardemment poursuivre ma route. Au loin déjà se profilait le galbe élégant de : *La Statue*, indispensable à tout jardin qui se respecte, et m'approchant j'y lus :

- « Le marbre est noble et pur, et les saisons diverses
- » L'ont verdi de la nuque au beau talon divin. »

Voilà bien des chevilles, M. Mussche, il est vrai que du talon aux chevilles il n'y a pas loin.

Je serais navré si le lecteur m'allait accuser d'excessivisme et ce n'est que pour affirmer mon impartialité et baser ma critique plus solidement, que je lui donne ici les débris de vers où je me suis blessé.

M. Paul Mussche est certainement un poète habile et ne manquant, Dieu merci, ni de technique, ni même de talent. Je ne lui demande pas plus de roublardise, au contraire, et plus de simplicité arriverait peut-être à dégager son œuvre de cette atmosphère parfois suffocante qui persiste désagréablement dans la plupart de ses poèmes. On n'y retrouverait plus, je pense, de vers semblables :

« On entend quelquefois dans la chambre voisine

» *Venir* (?) un bruit confus de linges remués. »

(Peste, mon cher Monsieur, c'est d'une oreille fine
Et sans doute faut-il y être habitué.)

Et enfin, je ne raffole pas du tout de ce vers

Et le ciel est *empli de nuages de marbre*.

Mais au fur et à mesure que je pénétrai plus avant, je respirai plus librement et je crois bien qu'un soupçon de lilas parvint à mes narines étonnées.

Le Pardon fut l'éloquent messenger de lumière, puis, ces vers délicieux :

« La lueur de la lune et le vibrant silence

» Marient leur mystère et leurs troublantes voix,

» Inondent d'inconnu les frêles apparences. »

Et cette strophe :

Pareil à cette mer que l'ouragan déchaine

Mon cœur inapaisé retentit de sanglots,

Où l'amour de jadis se marie à la haine

Comme le chant des flots.

Puis encore, tout bonnement belle, la pièce : *Il est des soirs*.

Bref, ce livre me paraît une œuvre commencée il y a longtemps et terminée à l'âge où la personnalité et le

talent de son auteur s'affirment. Je dois donc, à la vérité, de dire que vers la fin de ma promenade j'ai respiré cependant, avec une certaine volupté, des fleurs aux parfums rares et délicats, que fit, pour ma plus grande joie, éclore ce magicien poète ès floriculture, qu'est M. Paul Mussche. Mais j'avais pourtant ses premiers vers encore trop près de moi :

« Et je sortis rêveur en fermant bien la porte. »

Maintenant que M. Mussche me jette la première pierre, pour lui avoir découvert tant de cailloux dans ses jardins, mais je me défends de les y avoir lancés, ils y étaient.

MARCEL ANGENOT.



Petites Nouvelles.

Nous ne paraîtrons pas le 1^{er} avril ; notre numéro de mai contiendra 32 pages et portera les dates : 1^{er} avril — 1^{er} mai. On y trouvera des vers de Ramaekers, Hellens, etc., un conte d'Hubert Krains, une étude de J. Lecomte sur Horta et un article de chacun des rédacteurs du « Jeune Effort ».

* * *

Nous avons visité l'exposition du cercle *Excelsior* groupe de jeunes artistes qui s'est donné la mission de relever l'Art Décoratif et de lui rendre la splendeur que jadis il connut. Mouvement intéressant. — Excellents débuts.

* * *

Pour paraître :

Toute la Flandre. — Tendresses premières, d'Emile Verhaeren, 1 vol. in-8, couverture de Th. van Rysselberghe. 5 francs chez Deman, rue de la Montagne, 86, Bruxelles.

L'homme de Joie, par notre collaboratrice Lise de Bellinglise.

* * *

Et Voilà Comment, de Marcel Angenot ; pièce en 1 acte, en vers ; éditeur : Léon Vanier, 1 fr. En vente à la Rédaction.

* * *

Manifestation Waller (*Cercle d'Art du Jeune Effort*). — Le jeudi 17 mars, à 8 heures du soir, en la salle Erard, rue Latérale, 6, causerie sur Max Waller par Henri Liebrecht. La soirée sera

complétée par une audition musicale de jeunes compositeurs belges. Nous avons acquis, jusqu'à présent, le concours de M^{me} J. Delmère et de MM. Bouserez, E. Laurens, Lucien Maivet, dans leurs œuvres.

Les abonnés, comme toujours, y sont invités.

* * *

Monument Waller. — Prière d'adresser les dons (en timbres ou en espèces) à Marcel Angenot, 10, rue Goffart, à Ixelles.

* * *

Voulez-vous savoir pourquoi M^{lle} Yvette Guilbert reste parfois rêveuse au beau milieu d'une chanson?

C'est qu'elle songe au madrigal si délicieusement troussé, que lui dédia le Maître (!) François Coppée, de l'Académie Française.

Et que nous ne pouvons résister à recopier textuellement du *Petit Bleu* du 7 février. :

« Yvette a du génie, oui, dans le genre *arsouille*,
Mais un de ses talents, et non le plus petit,
C'est qu'au café-concert, ce monde où l'on bafouille
On entend tout ce qu'elle dit. »

Si nous avions le temps nous plaindrions et M. François Coppée et M^{lle} Guilbert.

* * *

Le Jeudi 25 Février, la *Fédération des Elèves des Athénées de Belgique* donnait, au Théâtre des Galeries, une fête littéraire au programme de laquelle figurait un lever de rideau en un acte et en vers, intitulé : *L'Ecole des Valets* et dont l'auteur est notre camarade Henri Liebrecht. Cette piécette a été chaleureusement applaudie par un public nombreux et choisi. Nous avons pris à l'entendre un vif plaisir et nous félicitons très sincèrement notre confrère. Nous espérons que cet exemple sera le début d'un charitable mouvement en faveur de nos jeunes auteurs et qu'on reconnaîtra une fois pour toutes que les bons petits Belges savent se mesurer avantageusement avec leurs confrères français.

Jeune Effort.

* * *

Conférence Rollinat. — Tout en étant l'interprète de mes amis, je crois également être celui des personnes présentes à notre séance du 5 février, en remerciant notre excellent ami Marcel Angenot. C'est grâce à lui que nous connaissons et que nous aimons Rollinat.

Le seul éloge à faire de cette causerie, est un... regret : celui de n'avoir vu les journaux bruxellois donner un compte-rendu de cette conférence, afin que toujours le nom de Marcel Angenot — le premier qui ait portraicturé littérairement Rollinat, en Belgique — soit évoqué chaque fois qu'on songe au poète des Névroses.

Il convient aussi de remercier M^{lles} Lamal et Deramais, du concours gracieux qu'elles nous ont si gracieusement accordé,

ainsi que Léopold Bracony qui s'est montré talentueux, plus qu jamais, dans son admirable interprétation des mélodies de Rollinat. J.B.

* * *

Notre collaborateur Marcel Angenot redonnera sa conférence sur Maurice Rollinat, le samedi 12 mars à 8 heures, dans le préau de l'école n° 5, avenue de la Toison d'Or. Voilà une occasion pour nos membres, qui n'auraient pas eu le loisir d'assister à la première audition. L'entrée en est absolument libre. J. E.

* * *

Le 11 Février, eut lieu en la salle François-Xavier, une superbe représentation d'amateurs, des *Faux-Bonshommes*. Les jeunes artistes s'en sont merveilleusement tirés. Cela nous console un peu des troupes dramatiques de la plupart des Cercles. Ce succès se doit en majeure partie au sens artistique et au zèle de M. Tilmont, qui avec un tact et une sûreté admirables s'occupera la mise en scène de la spirituelle comédie de Théodore Barrière.

* * *

Il se fonde actuellement à Bruxelles un cercle d'art : *Le Fife*, dont le but est d'interpréter les œuvres littéraires ou musicales des jeunes auteurs belges.

La cotisation annuelle est de 12 francs. Le droit d'entrée est fixé à 3 francs. Nous en reparlerons plus longuement.

* * *

Conférences du Thyrese, rue du Fort, 80, à 8 heures du soir ; entrée libre :

Le 12 Mars, Maurice des Ombiaux : *Les services populaires de la poésie d'aujourd'hui* ;

Le 26 Mars, Louis Dumont-Wilden : *Camille Lemonnier*.

* * *

Accusé de réception. — **Le Pain Noir**, de Hubert Krains : Etude remise au mois de Mai.

Cent femmes de lettres, par Albert de Nocée (Anthologie). Nous en remettons la critique à plus tard.

* * *

Notre Prime : Amis lecteurs, si vous nous procurez dix abonnements (à 2 fr. l'an) nous nous engageons à vous donner en **PRIME** un magnifique volume — **Roman, Contes, Nouvelles, Poésies, etc.**

A tous ceux qui nous en feront la demande, nous réservons des bulletins de souscription qu'il suffira de nous renvoyer remplis et signés pour recevoir, dans le plus bref délai, la prime promise.

* * *

Maison DAMHAY, papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Béni, 109 Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

A nos lecteurs	RÉDACTION.
Variation sur un vieil air	ALBERT GIRAUDI.
Les Taureaux	GEORGES RAMAËKERS.
L'Aveugle	GASTON PULINGS.
Les Saules	FRANZ HELLENS.
Devant la Terre Noire	JULES SOTTIAUX.
Naitre et mourir ainsi	MARCEL ANGENOT.
Pastel	ARMAND DEPRINS.
Vivre, aimer, mourir	HENRI VALKREDO.
Horta au quartier Nord-Est	JOSEPH LECOMTE.
Expositions	M. A., G. P., J. B.
Livres	J. B., F. B., F. V., J. B.
Théâtres	F. V., R. DE C., G. P.
Conférences	G. P., J. B.
Petites Nouvelles	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 40 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 11-12. AVRIL-MAI 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

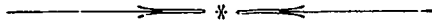
ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT

F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



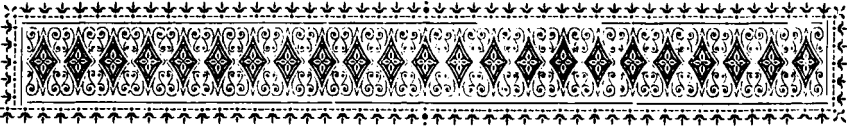
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



Le Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



A NOS LECTEURS

Mesdames, Messieurs,

Voici douze mois écoulés, depuis le jour où généreusement vous avez répondu à notre premier appel. Il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif, pour examiner si les engagements que nous prîmes, il y a un an, ont été tenus.

Notre but était : « Travailler, soutenir les jeunes, les produire ». L'avons-nous fait? Lecteurs nous vous laissons la réponse, et franchement, nous vous renvoyons au passé, certain que votre jugement sera affirmatif.

Qu'étions-nous en partant? Quelques inconnus qui se comprenaient. Que sommes-nous aujourd'hui? Quelques talents de plus? Oh non! Mais d'aimables encouragements nous sont venus de vous, lecteurs, et nous vous en remercions.

Nous vous avons promis également de nous occuper d'art. Là non plus nous n'avons pas failli, sans jamais être d'aucun parti-pris, n'y d'aucune école.

La peinture y a été défendue et attaquée, toutes les expositions ont eu leurs études et leur compte-rendu. La musique a été exécutée par des jeunes, dans les différentes séances artistiques où furent conviés nos abonnés.

Nous sommes restés une revue de jeunes, c'est pour eux qu'elle est faite, c'est eux qui en remplissent les colonnes.

Des maîtres ont quelquefois daigné encourager nos efforts, et nous honorer de leur nom et de leurs articles. Mais l'exception ne fait pas règle générale, et toujours, autour d'un grand écrivain, une foule de jeunes se groupaient.

Lecteurs, vous ne nous abandonnez pas. Grâce à vous, nous avons vaincu, nous espérons vaincre encore.

Lecteurs, nous envisageons franchement l'avenir parce que nous comptons sur vous.

Nous espérons donc que nos reçus d'abonnement pour 1904-1905 recevront bon accueil.

Nos abonnés seraient bien aimables s'ils voulaient charger au besoin d'autres personnes de payer en leur place nos quittances en cas d'absence. Ils nous épargneraient ainsi la corvée et la dépense d'un nouvel envoi de quittance.

LA RÉDACTION



Variation sur un vieil air.

—
Tristesse ! Voici
Que pleure la pluie...
Où donc est l'enfuite ?
Loin, bien loin d'ici !

Loin du jour transi,
Loin du ciel de suie...
Mon âme s'ennuie :
Il y pleut aussi.

Je voudrais écrire
Et faire sourire
Les mots.. Vains efforts !

Plus rien qui s'allume :
Tous les mots sont morts.
Prête-moi ta plume !

ALBERT GIRAUD.

Les Taureaux.

Le corps campé d'un bloc sur les jarrets nerveux,
Le poitrail anguleux, le cou trappu, les cornes
Au dur sommet bombé d'un front qui veut,
Dardant leur vouloir fier vers les gazons sans bornes.

Dans l'herbe chaude où rien ne bruit où rien ne bouge
Que l'ombre, sous leurs pas, de leurs flancs fastueux,
Beaux de force tranquille, herculéens, l'œil rouge,
Ils marchent vers la mer lents et majestueux.

La mer est devant eux : elle est la foule
Où s'affolent sans fin tous les désirs pervers ;
Et toutes les fureurs des naseaux de l'Enfer,
Taureaux damnés, mugissent dans sa houle.

Impassibles et forts ils regardent la mer.
Et leur silence est lourd de ce dédain superbe.
Et le dégoût les prend qui, loin du monde amer,
Ramène leur puissance à la douceur de l'herbe.

II.

*Cornua in manibus ejus
(Habakuk, propheta).*

Mais là, dans les prés mous des bas-fonds palludiques,
Les taureaux roux, le front toujours penché,
Remâchent le foin mort qu'ils ont déjà mâché.
Le ciel a pris sur eux la teinte des rochers ;
Le fouet clair des éclairs, qui semblent les toucher,
N'allume aucun effroi sur le muffle impudique.

Immobiles, obstinés, lourds,
Sous le fracas d'un ciel qui tonne et qui fumine,
Ils ruminent
Et restent sourds.

Puis tout-à-coup, défiant sa colère,
Leur rut bondit vers les génisses apeurées.
Et l'éclair les épargne, et le ciel les tolère
Pour que l'œuvre d'amour du Taureau tutélaire
A leur débauche, un jour, soit comparée.

Ils viendront contre lui les naseaux mugissants ;
Le sang gonflé de haine et l'œil gonflé de sang,
Dardant tous vers un seul, force têtue,
Les cornes de l'orgueil, qui tuent.

Alors le Taureau pur aux ongles bien fendus,
Sur son front tout puissant mais nu
Fera croître soudain, terrible, inattendue
La corne du défi de l'Amour méconnu.

O Christ ! et dans tes mains, à ta Croix suspendue,
Ne tiens-tu pas, au bout de tes bras nus,
Les deux cornes par qui ta force est défendue ?
Les deux cornes, Seigneur, qui prolongent tes mains,
Les deux bras de la croix qui trouveront ton chemin,
Triomphal et sanglant, à travers leur débâcle.

Ce chemin qui, demain,
Partant des tabernacles,
Doit guider les cœurs purs jusqu'au divin Cénacle
Et révéler ton cœur à tout le genre humain !

GEORGES RAMAEKERS.



L'AVEUGLE

A Georges Rency.

— Eh ben, Léonard, est-ce qu'il n'y a plus de peket ? t'es bien lent à remplir le litre et j'ai soif.

— Sacré Jean-Pierre, il a toujours soif.

— Nature, mes amis, c'est aujourd'hui la fiesse et l'on doit boire.

— En avant donc à la santé de l'ange gardien.

Et tous les consommateurs se levaient, cognant les verres, buvant la moitié, puis jettant par habitude, le reste par terre.

La gaité chantait ce soir dans le café de Léonard, situé à mi-chemin entre la gare et l'église.

C'était le premier dimanche de septembre, fête de l'ange gardien, patron de Marvie.

Tous les cafés plein d'animation, regorgeaient de consommateurs, mais particulièrement « A la Réunion de la Jeunesse » dont on fêtait également l'inauguration en ce jour.

Une lampe au pétrole, suspendue au plafond, éclairait cette salle basse. La lumière arrêtée par un abat-jour rose, à fleurs vertes, tombait s'irradiant en couronne. Toute la salle immergeait dans ce flot de clarté, des faisceaux jaunâtres de la lampe se reflétaient en tâches d'or mobiles parmi les liquides divers qui voyageaient sur les tables, et découlaient sur les buveurs. Nombreux et serrés, ils s'asseyaient sur des bancs instables, qui s'allongeaient le long des buvettes. A chaque mouvement un peu brusque, l'escabeau basculait, manquant d'envoyer les fêteurs dans les crachats qui marquaient le sol. C'était alors des jurons, et des plaisanteries malsaines, de ces terriens dont chaque partie du corps portait le sceau du travail; et qui ne pensaient aujourd'hui qu'à s'amuser. La moisson était l'oubliée d'hier, et l'argent, ce Dieu des sueurs, et des rudes travaux, ne comptait plus que des athées.

Durant l'après-midi, on avait joué aux quilles pour un enjeu de près de cent francs. La passion de l'argent et l'ardeur du gain les reprenaient alors, leur rappelant la vie coutumière. Le joueur sérieux crachait dans sa main, levant ensuite le bras jusqu'à impossibilité, pour lancer la boule avec force et justesse sur la planche et renverser les quilles.

Puis, le coup parti, si la chance ne le favorisait pas, il revenait découragé à sa place expliquant aux camarades que le « gueuse » était bien lancée et que le diable devait se trouver dans la charogne pour qu'elle ne renversa pas tout.

Mais une fois la partie finie, avec quelle exubérance les gagnants sautaient-ils en se donnant des accolades brutales. Et c'est pour cela que ce soir on s'amusait tant; les gagnants payaient à boire.

« A la santé des vainqueurs » crièrent plusieurs gosiers avides de se désaltérer. La fumée voguait au plafond bleuisant cette salle de café, contournant la lampe, dont on n'apercevait plus sous les tons tamisés que le récipient jaunâtre de

pétrole, où se perdait en tirbouchonnant une grande mèche blanche rayée de noir.

Presque tous étaient saouls et très animés, le visage rouge, la bouche demi-ouverte, les yeux couvis, le corps affaisé.

Les jeunes gens entouraient de leurs bras la taille des filles qui riaient à pleines dents aux crudités de leur galant.

Elles s'habituèrent à ce langage et ne semblaient nullement gênées, l'alcool même ne les rebutait pas. Le visage rose, les cheveux collés et tombant sur le front, elles s'amusaient follement. Leurs seins bondissaient sous les hoquets du rire, et tout leur corps remué se laissait aller sur celui du voisin.

Dans un coin, deux hommes, Pierre et Baptiste, appuyés chacun à un côté opposé de l'angle du mur, tenaient entr'eux une fille de ferme, grande, blonde, débordante de force, aux chairs pesantes de santé, au torse puissant.

Tous deux, comme pour l'attirer à soi, croisaient leur bras sous ses aisselles. Pierre, borgne, grand, fort, au visage rasé, la regardait obstinément de son œil valide. L'autre, Baptiste, glacial, aux lèvres pincées, au regard hypocrite, surveillait le borgne et la fille.

Involontairement, ou par compassion, elle déposa sa tête sur l'épaule de l'infirmes, et s'approchant de son oreille : « Sortons, dit-elle, allons-nous en à deux ». L'autre surprit ce mouvement, devina les paroles, et tremblant de colère cria : « Ah ! salaud de vieux borgne, t'as pas encore assez de boire comme un pourciat, y te faut encore voler les femmes ! »

« Di-dious ! », dit l'insulté, en donnant à la table un tel coup de pied que le banc bascula, renversant les compagnons d'en face, tandis que les verres en tombant les aspergeaient d'eau-de-vie. Ils se relevèrent en protestant.

Mais le borgne continuait, la figure blanche comme un crachat du sol, la bouche crispée, l'œil flamboyant : « Tu en parles à ton aise, si l'on devait raconter toutes les histoires que l'on connaît de toi, on n'en aurait « nein » le temps. Ta sœur, y paraît qu'elle fait la garce à Bruxelles ».

« Tais-toi, répliqua l'autre furieux, rouge, bavant ;

cela ne te regarde pas. Quant à cette femme, je te défends d'y toucher. Si tu as le malheur, je t'écrase ».

Et il se retourna pour la garder.

Mais elle, peureuse, se faulant, se trouvait dans un coin, vis-à-vis des deux hommes...

Cette dispute ranima les esprits, un remous de stupeur se produisit dans la salle, les buveurs regardaient idiotement, quelques-uns les excitaient.

Le préféré s'avança vers la femme, mais aussitôt un bras le saisit furieusement. Il se retourna, asséna sur la tête de son adversaire un violent coup de poing. Un corps à corps sérieux s'engagea, et déjà le borgne tenait Baptiste couché au milieu des débris et des immondices, la poitrine écrasée sous son genou, et sa main serrant inconsciemment la gorge.

Le vaincu comprit que c'était grave.

Alors, saisissant un verre sous la table, il l'écrasa sur l'œil de son adversaire.

Celui-ci relevé électriquement poussa un cri, auquel répondirent les mugissements sourds des buveurs, et des clameurs de femmes effrayées.

L'œil pendait, encadré de morceaux de verre piqués dans la chair. Le sang décollait le long des joues, se perdant dans la bouche, et dégoûtant du menton pour tacheter sa blouse bleue; se mélangeant sur le plancher dans les mares d'alcool.

Ses mains éperdues par la douleur arrachaient les éclats de verre. Il frappait un ennemi invisible, piétinant, fou de rage. L'œil battait le long de la pommette; au paroxysme de la souffrance, il l'arracha.

Les femmes se cachaient le visage, les hommes désaoulés entouraient le blessé.

Le meurtrier surprit, hébété, regardait sans bouger, sans rien dire. Voyant la porte ouverte, il s'enfuit.

On apporta de l'eau, on banda l'orbite d'un gros mouchoir rouge noué derrière la tête. Puis quelques amis prirent Pierre par le bras, le reconduisirent chez lui.

La nuit était belle, la lune la couronnait d'une auréole, tandis que les nuages se baisaient, et se déliaient tour à tour.

Comme un marbre tacheté, la route sombre, plaquée de marques blanchâtres, se déroulait à travers les premières maisons du village. De temps en temps, des chants joyeux cassaient le silence.

C'étaient les derniers buveurs de chez Biazot qui s'en retournaient.

Mais les accalmies du blessé duraient peu, les voix étaient couvertes par des hurlements de douleur, semblables à ceux d'une chienne pleurant ses petits.

Les blés secoués par une brise légère reculaient à l'approche de l'aveugle ; toute la campagne, animée d'un frisson d'angoisse, fuyait à l'horizon. Seule la lune, plus riante que jamais, pénétrait les nuages de sa gaité funèbre.

GASTON PULINGS.



Les Saules.

—

Sur les ruisseaux, les saules gris
Pleurent des feuilles de misère :
Ce sont des arbres rabougris
Qui n'ont plus de racine en terre.
Le ventre creux, ils ont l'air las
De malandrins pourris de vices,
Ils sont véreux et lourds et ne voient pas
Qu'ils ont, sur la tête,
Un cilice.

Mais ils restent debout dans les tempêtes,
Et sur le ciel, leurs silhouettes
Comptent le cours des ans
Qu'ils ont passés, muets et lents,
Près des ruisseaux, dans l'herbe.
Et les tritons et les têtards,
Au ras des nénuphars
Ont des dédains superbes :

Avec des yeux amers
Ils rient des vieux podagres sans sursoir :
Mais les vieux saules, n'on pas l'air
De s'en apercevoir.

Ils sont taiseux, comme les anciens
Près du feu large où cuit le pain ;
Sur l'eau dormante ils semblent vivre ;
Cloués au sol qui les soutient,
Ils marchent droit quand ils sont ivres.
Et les novales
Ont vu des gerbes colossales
Surgir du sol trempé
De la misère de leurs larmes :
Car les vieux saules sont féconds, bien que voutés,
Et ils sont forts,
Malgré leurs larmes !

O saules, quel remords
Vous tourmente et vous tord,
Comme un fer rouge en la chair vierge ?
Est-ce que vous pleurez les morts
Pour qui l'on brûle des cierges
Autour du drap semé d'emblèmes
Pendant les matins de carême,
Et qu'on enterre
Avec des oremus,
Tous nus
Au fond des cimetières ?
Est-ce les jeunes, est-ce les vieux,
Les hommes ou les femmes
Que vous pleurez à fendre l'âme,
Les soirs d'automne pluvieux ?

Qu'importent ceux qui passent ;
Sur votre chef branlant du poids
Des âges lourds, germe une race
Enfantée sans douleurs, qui croît
Dans l'ignorance et, point rapace,
Vit de la terre et boit de l'eau.
Elle n'adore pas d'idoles,
Et tout en elle est un symbole :
Ses vices mêmes semblent beaux !

Car vous êtes les grands-prêtres
Qui pardonnent — en bénissant! —
O saules, ô vieillards, ancêtres
Dont l'œil veille et remplit les champs...

1900

FRANZ HELLENS.



Devant la Terre Noire.

Souvent, par les beaux soirs, à la saison des nids,
Solitaire, je viens rêver, et c'est exquis,
Sur ce frais mamelon dominant notre Terre.
Nos confins, au rêveur, dévoilent leur mystère :
Et j'ai l'illusion que le zéphyr discret
Pour me parler tout bas, glisse de la forêt.
Tout dort. — Dans ces bouleaux ombrant leurs teintes beiges,
Seul le rossignol, met son amour en arpèges ;
Si bien que les amants attardés dans ces bois
Reconnaissent leur âme éperdue, en sa voix.

Mais pour moi, parmi ces fiancés en démence,
Pour moi seul, dans la brume, il monte un chœur immense,
Douloureux et si doux pourtant, qu'à l'écouter
Je n'entends plus la voix du rossignol chanter.

O mon ami ! ce chant, c'est l'âme de la race
Forte comme le cri des sirènes, qui passe
Trouvant l'air du boutoir de ses appels cassants ;
C'est l'âme effarouchée et pleurant les absents
Que jeta le grisou dans ses rouges mangeoires ;
— Regardez comme nos cimes noires, sont noires !
Mais joyeux, et pareil à ces jets pailletés,
Arcs d'or magnifiant la gloire des cités.
C'est tout le cœur du val battant à grands coups larges
Dans le heurt des brasiers lançant leurs rouges charges ;
Dans les bruits indécis des ahans et du fer
Qui sourdent de nos puits plus profonds qu'une mer.
Alors, comme l'aiglon sur sa neige éternelle
Qui, pressentant au loin l'approche maternelle
Frappe de ses penons l'air hyperboréen,
Je tremble, et mon cœur bat à l'unisson du sien !

JULES SOTTIAUX.

Naitre et Mourir ainsi.

A M^{lle} Wybauw.

C'est ainsi qu'il mourut, Madame,
C^{te} DUBOIS.

Dans le refuge aimé, dont mon orgueil s'accoutre
Où flotte éperdument ton pâle souvenir,
Très mollement bercé dans ton manteau de loutre,
J'ai conçu l'idéal de m'y laisser mourir.

Je veux m'anéantir en un profond silence
Laisse encor la paupière oublieuse des pleurs,
Et comme j'ai pu naître ignorant ma naissance
Laisse moi donc mourir ignorant que je meurs.

MARCEL ANGENOT.



PASTEL

Pour Violette...

Dans le salon moëlleux, flottaient des exhalaisons mourantes de fleurs trop tôt écloses.. *Elle* se tenait debout au piano, suivant sur le cahier, les notes qu'*Il* faisait vivre sur les touches du clavier jauni. *Elle* était ineffablement belle et jolie, à la fois, sous ses enlaçants cheveux noirs, relevés à la Grecque ; son jeune sein soulevait en rythmes lents un délicat corsage en soie de chine blanche, tout parsemé de pétales ronds, comme si *Elle* avait traversé l'envollement léger d'une pluie de fleurs de rêve effeuillées. *Ils* étaient très émus, et la mélodie lentement s'assoupissait, fondue, effacée dans la brume lointaine et mélancolique. *L'aimé* leva les yeux et plongea son regard dans les prunelles d'or sombre de *l'aimée*. Et puisque sa main fine et tremblante s'élevait près de sa bouche, *Il* prit cette main jolie et longuement, très longuement la pressa sur ses lèvres pâles, tandis qu'*Elle* l'y appuyait passionément, pour mieux sentir ce baiser d'amour pénétrer sa chair et s'incruster dans son âme... Une harmonie très douce embaumait le silence ; des lilas et des violettes en touffes, mouraient dans leurs vases, en inclinant la tête...

ARMAND DEPRINS.

Vivre, aimer, mourir

Pour Marquissette.

J'ai rêvé d'un pays de lumière et d'ivresse
Où le faucon volait dans des poussières d'or,
Où le royal soleil réchauffait la détresse
Et l'essor courroucé de l'aigle et du condor ;
Et près du ciel immense où rutilaient les cimes
J'allais, baissant les yeux sous l'impossible éclat,
Gravir les pics sans fin, côtoyer les abîmes,
Et j'ai rêvé de vivre là.

Cette nuit, dans mon songe habile en artifices,
Un guide lumineux m'a conduit par la main
Vers l'horizon sans borne où montent les calices
Des pervenches d'avril, des iris, du jasmin,
Et les pavots grisants, voluptueux, uniques,
Parfumeurs du ciel bleu que l'Amour étoila
De larmes d'or sans nombre et de perles antiques,
Et j'ai rêvé de t'aimer là.

Et maintenant tout seul sous la lampe qui fume,
Loin des baisers, loin des amis, loin des parents,
Je me sens frissonner d'angoisse et d'amertume,
Et mon regard s'emplit de spectres effarants.
Je songe à l'éternel gouffre de la misère
Où des fantômes noirs, crispés, sonnent le glas
Avec un crâne vide arraché d'une bière
Et je rêve de mourir là.

18 mars 1904.

H. VALEREDO,



HORTA au quartier Nord-Est

Duquel des grands génies modernes dont je connais l'œuvre vous parlerai-je? De Horta, de Rodin ou de Meunier? de l'américain, ignoré de presque tous les littérateurs européens, Walt Whitman, ou de de Curel, l'auteur encore si méconnu de la sublime *Nouvelle Idole* et de l'immense *Fille sauvage*?

Je me décide pour Horta parce que les admirables constructions, si variées, dont son génie a embelli *notre* capitale sont encore trop peu connues des artistes et du public et surtout trop peu étudiées, comprises et admirées.

Si vous le voulez, nous ferons ensemble une promenade à l'avenue Palmerston, au quartier Nord-Est. Plusieurs habitations édifiées par le Maître la bordent et nous permettront de nous faire quelque idée de la fécondité et de la variété de son génie.

Les hôtels que nous étudierons ensemble sont :

- A) au n° 4, celui du baron Van Eetvelde, en fer, construit en 1895-96.
- B) au coin de la rue Boduognat (rue Boduognat, 34) un hôtel en pierre, bâti en 1897-99.
- C) à gauche de l'hôtel A, au n° 2, un nouvel hôtel, en pierre celui-ci, bâti en 1900 et dont une partie, bien marquée dans la façade, sert d'annexe à l'hôtel Van Eetvelde.

Une autre annexe, en pierre également, et d'une belle et mâle sobriété, a été construite en 1902.

Horta est le frère des grands novateurs grecs et gothiques. Toutes les lois éternelles de l'architecture auxquelles ils obéissaient et que les architectes avaient graduellement oubliées, il les respecte génialement. Comme le leur, son art est la résultante des matériaux employés et de son idéal philosophique. Comme eux, il utilise les matériaux divers que lui offre son époque et crée des formes propres à leur nature, mais comme eux aussi, il exprime l'esprit, la philosophie de son temps, de la manière et dans la mesure que son art, magistralement compris, le permet. Je souligne *de la manière* que son art permet, car il ne faudrait pas que des esprits malintentionnés déduisissent de ces lignes que Horta est plus *poète* qu'architecte. Horta est un grand architecte, un grand *constructeur*, mais il est aussi, en même temps, poète — poète à la façon de Robert de Luzarches — l'auteur de Notre-Dame d'Amiens — qui était cependant architecte, je suppose! Et

quel merveilleux architecte-poète que Horta ! Voyez les constructions que nous avons devant nous. Quelle diversité dans les façades ! C'est que chacune de ces habitations est la résultante de ces facteurs : la situation du terrain (l'ambiance) ; la configuration du terrain lui-même ; les goûts, la vie de l'occupant. Comme ces facteurs varient, la résultante — la construction et sa façade — varie également et ces diverses habitations, faites à l'image fidèle de leurs occupants, constituent d'admirables expressions architecturales de l'individualisme. Ce qui, dans l'art hortaïque, est bien de notre temps aussi, c'est le besoin de lumière, de paix, l'aspiration à la joie qu'exprime et que satisfait la lumière abondante qui, des escaliers si poétiques du maître, rayonne, inonde et égaye toutes les pièces de ses constructions. De ceci, l'hôtel Van Eetvelde, que nous avons devant nous, contient l'un des plus beaux exemples.

Cet hôtel Van Eetvelde — dans la sobriété extrême de sa façade, à peine rompue par le sourire exquis du balcon qui couronne la grande loggia — est admirable de proportions. Et il faut l'avoir vu autrefois, avant que le caprice d'un propriétaire, joint sans doute à la nécessité d'harmoniser l'hôtel avec les annexes ultérieures eussent noyé et alourdi d'une teinte uniforme la coloration si originale de tons bruns de ses poutrelles et les mosaïques qui ornaient ses caissons. (1)

Une chose, dans cette construction et dans les autres que nous allons étudier, vous frappera sûrement : C'est la profonde simplicité des façades. Certaines gens la reprochent à l'art hortaïque. A tort, à grand tort. Dans tous les arts, la simplicité est la maîtrise suprême. Et pour citer un exemple dans le nôtre, quoi de plus simple qu'un vers de Corneille, une réplique de de Curel et quoi de plus grand, de plus majestueux ? Cette magnifique sobriété qui est la caractéristique de toutes les grandes architectures à leur premier stade, a une raison commune : l'observation rigoureuse de la loi de logique qui fait que l'architecte ne prodigue pas sans raison

(1) La Revue des *Arts Décoratifs* (sept. 99) donne une reproduction de cette façade dans son état primitif.

l'ornementation mais, au contraire, la lie indissolublement aux organes indispensables.

Avant de nous diriger vers l'hôtel d'en face, remarquons encore la belle construction de la grille qui enserme le jardinet. Comme l'œil décompose aisément les colonnettes qui la fixent au soubassement de pierre et reconstitue facilement le travail du ferronnier !

*
* *

Traversons maintenant l'avenue et considérons l'habitation qui occupe l'angle de la rue Boduognat et de l'avenue Palmerston. Voyez comme elle est bien subordonnée à l'ambiance. Admirez le pan coupé surmonté de deux cheminées accouplées et voyez comme la façade est conçue en largeur sur l'avenue Palmerston ; comme, dans la rue Boduognat, l'escalier, en façade, ascensionne avec une aisance de conception magistrale, semble vouloir s'élever vers la pleine lumière.

La porte d'entrée principale soulève les étages. Elle est reliée à la très belle porte de service par une moulure sobre qui l'enveloppe d'abord elle-même, puis descend, se courbe et remonte harmonieusement dessiner la petite.

Remarquez l'ornementation de l'escalier ainsi que les grillages en forme de lyre qui l'ornent. Remarquez aussi la beauté des baies, si variées ; entre autres, celle qui surmonte la porte d'entrée principale. Admirez aussi l'invention ingénieuse, perfectionnée encore dans le deuxième hôtel Van Eetvelde, des petites gargouilles qui, à cheval sur les moulures enveloppant les baies, recueillent la pluie qu'elles amassent, l'éloignent des murs et la projettent sur le sol.

Je ne puis détailler toutes les beautés de ces constructions. Je n'en finirais pas. Mais je veux cependant vous montrer, sur l'*Avenue Palmerston*, l'une des plus délicieuses choses de toute l'œuvre de Horta. Ce sont deux colonnettes accouplées qui, au sommet de la construction, sur la terrasse, portent la retombée de pierre sur laquelle repose une avancée du chéneau. Les colonnettes sont l'un des plus admirables sujets d'étude de son art et celles-ci sont parmi les plus belles. La pierre se soulève en bas, retombe d'en haut, et,

entre les deux machoires, les colonnettes s'insèrent. A la base, elles « tiennent » admirablement, se cramponnent à la pierre et s'élèvent par ondulation. Autour de leurs bases, la balustrade d'un balcon se développe en éventail. C'est un motif délicieux.

*
*
*

Voyons enfin la construction qui porte le n° 2 de l'avenue Palmerston. Admirez d'abord avec quel art elle est reliée à sa voisine par l'avancement remarquable de l'abri et de la cuisine. Et quelle chose pratique, dans notre pays pluvieux, que cet abri même permettant au visiteur d'attendre au sec qu'on lui ait ouvert ! Remarquez la baie, si personnelle, de l'étage supérieur. Voyez comme tout est « prévu » dans ces constructions, comme un relief de la pierre, semblable à une langue qui saille entre deux lèvres, est destiné à fixer l'appui des fenêtres. Voyez le grillage du balcon, les *pavillons de croisée*, servant à cacher les persiennes relevées. Voyez, sur le square Marie-Louise, avec quelle maîtrise Horta allège le sommet d'un avant corps, en évitant la pierre et en y enchassant une grille sobre et gracieuse que la simplicité de la façade fait d'autant mieux valoir. Comparez enfin les baies des trois constructions, leurs bouches d'aérage, leurs grilles, leurs colonnettes respectives ; voyez quelle fécondité, quelle variété, quelle logique et, en même temps, quelle grâce discrète d'inspiration et dites-moi si celui dont nous n'avons vu qu'une minime partie de l'œuvre — et encore les façades seulement, sans que j'aie pu vous faire voir l'un ou l'autre de ses merveilleux escaliers — dites-moi si celui-ci n'est pas un Maître et s'il n'est pas souhaitable que la Ville et l'Etat lui confient quelques travaux, alors qu'on en prodigue abondamment à d'insipides croustards ?

J'espère que ces lignes sans prétention vous conduiront nombreux au quartier Nord-Est et gagneront à Horta quelques admirateurs de plus et, ce qui vaut mieux, quelques *défenseurs*.

JOSEPH LECOMTE.

EXPOSITIONS

Le Salon des Impressionnistes.

Fatalement, comme toute chose qui plâne de quelques coudées au-dessus de la compréhension du public, le Salon des Impressionnistes devait devenir la proie de l'engouement mondain, et les Mo et Manet, les Renoir, Pissaro, Signac et Degas être pour quelques temps le seul objet des conversations du high-life et les héros des five-o'clock-téa. Il est amusant de penser que tant de gens, les uns moins sages que les autres, se mettent en devoir de nous dire ce que sont les impressionnistes, quand il est avéré que ceux-ci mêmes réussissent relativement à nous en donner une explication satisfaisante.

En effet, interrogez un de ces artistes, il vous répondra qu'il a pour but : la réaction contre l'esprit scolastique, pour principe : la recherche de la lumière vraie, la division des tons et l'usage des couleurs pures, et comme loi : le développement de la libre personnalité et de la sensibilité visuelle. Quant à M. Camille Mauclair, il entend que l'Impressionnisme soit : une réaction contre l'esprit greco-latin et l'organisation scolastique de la peinture telle que le siècle de Louis XIV, l'école de Rome, le goût Consulaire et Impérial, l'avaient imposée après la seconde Renaissance et l'école Italo-française de Fontainebleau.

Puis, vient la réaction contre les noiristes du romantisme et enfin ces deux réactions se contrebalancent par un retour à la tradition réaliste française qui commence à Jean Fouquet et se continue par Poussin, Watteau et Fragonard, jusqu'au triomphe du goût allégorique de la Révolution romaine. D'autre part encore on nous affirme que l'art impressionniste c'est le pointillisme et nous voilà désormais devant quelques définitions qui ne font que singulièrement compliquer les choses.

En réalité la première découverte de l'Impressionnisme fut : « La nature est couleur plus que lignes et les ombres mêmes sont couleurs. Quant à la division des tons elle ne fut découverte que graduellement et par expérience. Mais alors me direz-vous, les Renoir, les Manet, les Pissaro, enfin tous ceux qui ne pointillent pas ne sont pas Impressionnistes et seuls peuvent en revendiquer le nom (je n'ai pas dit l'honneur), les Van Rysselberg, Seurat, Signac ou Gross? Erreur encore et tout s'arrange en prêtant à ces derniers la particule néo, qui leur constitue enfin le titre ronflant et inutile de Néo-impressionnistes.

Abstraction faite de tout ceci disons notre sincère admiration pour les œuvres de M. Théo Van Rysselberg pour lequel je me défendrai peut-être mal d'un semblant de chauvinisme, puisque parmi tous lui seul est belge. Et pourtant, où retrouver cette vibration, cette vie en fusion que l'on sent sous son admirable nu, où retrouver l'athmosphère toute littéraire de cette toile suggestive où se groupent autour de notre grand poète Emile

Verhaeren, notre non moins grand Maeterlinck, André Gide qui vint dernièrement nous donner sur le théâtre actuel une conférence que je qualifierai de sublime, Le Dantec, auteur de l'unité dans l'être vivant et du conflit, entretiens philosophiques; Vielle Griffin, Signac Bataille et Fénéon. Je ne veux pas donner ici le compte-rendu des œuvres de ce salon, déjà fermé, mais il convient de tirer hors pair la superbe et déjà célèbre toile « La Loge » de Renoir. Quant à la cathédrale de Monet, elle gardera pour l'éternité le mystérieux pouvoir, sans lequel tout n'est rien, de communiquer, à l'initié, le sublime frisson d'art.

Comme toute la critique s'est plu à le constater, cette exposition eut ceci de précieux, c'est qu'elle fouetta le monde artiste et suscita chez lui un revenez-y de combattivité depuis trop longtemps négligé. On vit même deux frères d'armes MM. Maus et Picard disputer, plutôt courtoisement, sur un fait sans trop d'importance et dont la revanche serait si facile à prendre.

Je crois plutôt qu'il convient de remercier M. Maus de la belle et courageuse initiative qu'il a prise en nous présentant cette exposition des Impressionnistes et je veux, pour l'en remercier tout particulièrement, me faire le très humble porte-voix des nombreux artistes auxquels, en mécène qu'il est, il permit si charitablement l'accès de son Salon

Ceci est un exemple à suivre, à bon entendeur!

A quand le Salon des Impressionnistes belges Monsieur Untel ?

MARCEL ANGENOT.

* * *

Cercle Artistique. — Vrai régal ! du FERNAND KNOPF — et du meilleur — d'excellentes toiles de JANSSEN et quelques bustes de SAMUEL ; à remarquer surtout la « Méditation ».

A. MARCETTE nous a donné l'exacte sensation du chez nous, du sol patrial, dans ses paysages exquis et ses marines parfois tragiques.

HERMAN RICHIR donne des portraits souvent bien enlevés, nous retrouvons ici la toile « Mes Parents », que l'artiste nous avait déjà montrée au Triennial.

J. B.

* * *

Galerie Royale. ADOLPHE KELLER. — L'artiste excelle dans les paysages de lumière. Entre autre, étonnant comme effets de soleil « Matinée ensoleillée ». « Rues de villages ensoleillées » qui justifient admirablement leur titre. Quelques marines moins bien réussies.

ARMAND JAMAR. — Le talent s'accroît chez ce peintre, sa dernière exposition était un régal artistique. Très grand avenir, que ces dernières toiles nous font pressentir.

G. P.

LES LIVRES

Le Prestige, par PAUL ANDRÉ.

Voici l'affaire en quelques mots :

Lardan, financier véreux, s'arrange de façon à faire tomber en sa possession le million de M. Teyranet dont il convoite aussi la fille Hélène. Cette jeune fille possède un diplôme d'institutrice, dont elle veut se servir, la ruine inévitable s'étant abattue sur sa famille. Mais entre temps, arrive un Monsieur de Saint Verdet, viveur et millionnaire, amené par Lardan. Il s'éprend de M^{lle} Teyranet. Celle-ci l'épouse pour échapper à Lardan, tout en déclarant à Henri Marcille — son ami d'enfance — que lui, Marcille, est le seul « élu » de son cœur, qu'elle n'aimera que lui, qu'elle épouse l'autre pour éviter à sa famille des embarras pécuniers, etc..

Jusqu'ici nous n'apercevons pas encore ce qui différencie le « Prestige » des romans de... Alexis Noël par exemple.

Mais voici où se dégage la note personnelle.

Fortuitement, Henri Marcille doit passer quelques temps à Paris où s'est établi le jeune ménage Saint Verdet. Et Marcille, ayant vu l'abandon dans lequel Saint Verdet laisse sa femme, veut se charger de la « protéger ». Mais la dame ne l'entendant pas ainsi, donne au jeune homme l'ordre de partir. Ce refus si digne fait réfléchir Henri, et peu à peu entoure Hélène d'une auréole d'honnêteté, comme d'un cercle de feu, que Marcille ne voudra plus franchir — *Le Prestige*.

C'est d'ailleurs ce Prestige qui protégera la jeune femme contre elle-même, quand, plus tard, abandonnée par son mari, persécutée par Lardan, elle se réfugiera chez Marcille, qui l'ayant ramené aux sentiments de la réalité, la remettra dans le bon chemin.

Au fait, pourquoi *bon* ?

N'est-il pas *naturel*, humain dans toute l'acception du mot, de chercher le bonheur, où l'on est presque sûr de le rencontrer ?

Notez qu'Hélène de Saint Verdet est délaissée, outragée, RIDICULISÉE et que dénoncée par l'inconduite de son mari, l'union n'existe plus. Que par conséquent, et suivant la loi *naturelle*, elle peut en rechercher une autre (Je ne tiens ici compte du Code civil, qui n'est que convention).

Qui donc peut l'empêcher d'aimer en dehors de son foyer ?

Serait-ce les « convenances » ? Point, un amant est très bien porté.

Le respect dû à la foi jurée ? Elle est trahie et bafouée cette foi par un mari indigne.

Un reste d'amour pour Saint Verdet ? Mais non, puisque cet amour n'a jamais existé.

Alors ?

Alors, M. André, c'est parce que votre héroïne voit plus haut. Si rien

d'humain ne lui interdit cet amant, qu'elle ne veut pas, c'est qu'il y a une chose, que vous paraissez avoir oublié : Tu ne commettras pas l'adultère.

Faute de dire, ou de laisser supposer par certains actes ou par certaines paroles, la croyance en Dieu, vous avez transformé la vérité en sophisme.

Ou votre héroïne, croit en Dieu, est chrétienne, catholique et ce « Prestige » à sa raison d'être, ou bien elle n'y croit pas, et d'héroïne, elle passe au rang de bêtasse, parce que *rien* sur terre ne lui défend un amant.

Le style, quoique généralement bien ciselé, manque quelquefois de souplesse, d'harmonie, d'élégance.

Voici d'ailleurs une phrase, extraite de ce roman, qui concrétise le mieux ce que j'y relève de désagréable :

« Me feriez-vous l'honneur, mon cher Monsieur Teyranet, de me permettre de faire ma femme, de Mademoiselle votre fille ? »

A quand donc M. Paul André, le livre rachetant ce que le Prestige a de mauvais, et continuant véritablement votre œuvre ?

JULES BOCK.

* * *

Mihien d'Avène. par MAURICE DES OMBIAUX.

Un livre dont on parle beaucoup, et qui certes, mérite la réputation qui lui est déjà faite. Ce roman, ou plutôt ce conte, est une œuvre vraiment nationale, on y respire une bonne odeur champêtre, on y sent vivre l'âme du paysan. L'auteur loin d'aller situer son action par de là les frontières la fait se dérouler en Condroz, dans notre pays — ce qui, paraît-il, est très difficile à un auteur belge. Il a bien compris l'âme rustique, et nous la détaille avec une précision savante, c'est une étude soignée, approfondie et d'une facture heureuse. Ce Mihien d'Avène n'est pas noble, comme son nom pourrait le faire supposer, loin de là, c'est un pauvre chemineau, né dans un champ d'avoine, on ne sait de qui, innocent, sans famille; un de ces trimardeurs qui vont de village en village demander un asile et du pain.

Mihien est musicien, il fait danser les villageois aux mariages et aux « ducasses ». Il a, un jour, reçu une aumône d'une fille de fermier, Rosette; dès ce jour il s'est senti un respect, une fidélité servile pour la jeune fille sa bienfaitrice. Il l'aime comme un chien aime son maître. Mais à la « ducasse » du village, on a élu le « maître-jeune homme », c'est Florent, le coq du village, qui choisit Rosette comme compagne. Et Mihien se sent pris d'une haine irraisonnée pour Florent. Ce sentiment peu à peu se fait jour. C'est la jalousie qui le pousse à haïr celui qui voudrait épouser Rosette et qu'il aime lui aussi. Et l'innocent poussé par son ressentiment contre ce rival qu'il déteste avec toute sa férocité d'être errant et hargneux, lui tend une embuscade un soir que Florent revenait de chez sa promise.

Quelque temps après Mihien semble s'être assagi. Mais sa haine le travaille toujours. Un jour il apprend le mariage de Florent et de Rosette, ils ont ouvert une boucherie dans le village. Il devient fou, une colère terrible l'étreint, sa rage éclate ; il court au village et plonge son eustache dans le ventre de son ennemi « qui chancela et tomba sanglant sur l'étal, rouge parmi les viandes rouges ». Il songe à Rosette qu'il voit là. Et il « scella sa bouche en fleur d'un long baiser voluptueux, passionné, éperdu comme s'il l'étreignait pour l'éternité ».

Le style de M. des Ombiaux est coloré, très sobre et très expressif.

Aux premiers chapitres, nous assistons à une ducasse de village, tableau vraiment pittoresque, rappelant les ripailles des fameuses kermesses flamandes d'autrefois.

Ici M. des Ombiaux a su tirer un très grand parti de sa science du folklore, c'est un des charmes de son conte, poignant et narré simplement sans aucun artifice.

C'est un livre qui comptera dans l'œuvre de M. des Ombiaux, auquel nous sommes redevables d'une œuvre purement nationale.

FERNAND BORDIER.

* * *

Le Pain noir, de HUBERT KRAINS :

Le pain noir est celui que l'on mange après son pain blanc, c'est le pain amer de la misère, qui fait crisser les mâchoires et fait jaillir des larmes au malheureux qui doit s'en nourrir, et c'est celui-là que mangent Jean Leduc et sa femme Thérèse ruinés par les agissements d'un mauvais fils. Leur déchéance s'affirme petit à petit, déchéance morale et déchéance physique. Le sujet très simple, très véridique est encadré de paysages et de scènes rustiques peints à grands traits, avec sincérité et âpreté. L'impression qui se dégage de la lecture de cette œuvre est correspondante et parallèle à celle produite par une fresque peinte à la manière de Laeremans : ce sont bien ces figures anxieuses, un peu bestiales, aux yeux rivés sur une idée fixe et passant, la vie poussés par leur destin, sans réaction, sans révolte, passivement, ce qui conduit l'une à la folie et l'autre au suicide.

Sobrement écrite, cette étude intéresse dès les premières pages, et très rapidement mis au courant de la situation, le lecteur suit pas à pas les personnages dans leur évolution naturelle, respirant leur atmosphère et vivant de leur vie. Puis-je dire mieux d'une œuvre qui se présente au public sans avertissement, sans préface, sous le simple couvert d'une affectueuse et simple dédicace et qui d'elle-même n'a d'autre ambition que de nous représenter une tranche de vie ?

ROGER DE CERNY.

* * *

Cent Femmes de Lettres. — Sous la direction sagace de notre confrère Albert de Nocée, paraît, en fascicules réservés chacun à un

auteur, une anthologie des Femmes de Lettres. C'est M^e de Montgomery qui ouvre la série avec des poèmes de forme excellente mais d'inspiration médiocre.

Le deuxième volume est consacré à M^{lle} Jeanne Henrida dont le faire est plus neuf et plus original. A signaler comme excellent : Les Paons, Le Tryptique (Salammbô, Invocation, Matho) qui silhouette exactement les héros de Flaubert, et Lunaire à mettre absolument hors pair.

Le troisième volume est consacré à M^{me} Yvette Guilbert, qui nous donne quelques pages extraites de ses œuvres. Toutes les actrices de renom écrivent maintenant !

J. B.



THÉÂTRES

THÉÂTRE DU PARC. — **Tournée de Feraudy.** — OCTAVE
MIRBEAU. — *Les Affaires sont les Affaires.*

S'il fallait donner une appellation académique au théâtre d'Octave Mirbeau j'imagine que l'on serait embarrassé. Est-ce du théâtre à thèse ? Est-ce de la comédie réaliste, du drame bourgeois ?

Je crois que la pièce qui nous occupe peut être franchement rangée parmi les grandes œuvres de caractère, c'est-à-dire celles qui constituent le grand art, l'art vrai, l'art qui résulte des constatations primordiales et constantes que l'on enregistre en étudiant certains types après un travail de compulsation méticuleux, large à la fois, et grave. Par cela, et quand on réussit à créer un M. Lechat, on a fait un type éternel en tant qu'ayant été le reflet d'une époque — ou le Rebut comme vous l'entendez — qui souhaitons-le, après évanouissement, n'en aura pas moins laissé sa trace, son geste, son souvenir.

Les affaires ! Mais c'est toute l'activité de notre siècle, les affaires despotiques et que rien n'inhibe. Les affaires totales et déconcertantes, hallucinatrices, qui broient les vies et ruent des millions d'existences à la conquête fabuleuse des Thabors !

Il en est qui sont sanglantes et qui ne reculent pas devant le crime. Elles sont à l'affut dans la nuit noire, comme le bandit attendant « le pante ». Il y a les suicides. Les innombrables assassinats moraux. Tout ce qui pourrait être un obstacle et que la volonté farouche du sens propriétaire qui est bien la caractéristique de notre temps, renverse, annihile dans la marche glorieuse de quelques-uns, les forts — tout au long du calvaire des autres — les faibles.

Il fallait la saisissante puissance d'Octave Mirbeau pour oser tenter

de faire dire à la scène — par un seul homme — la merveilleuse et juste conception — le système — qu'il s'est fait de notre époque.

Il fallait la magie des idées qu'ébrançonne la vigueur des mots, il fallait la forte compréhension de M. de Feraudy, il fallait tout ce qu'il y avait enfin, car ce fut un beau spectacle, et dont, — parce qu'ils sont fort rares ici. — on se souvient obligatoirement.

Figurez-vous un homme, M. Lechat qui sacrifie tout à l'or, l'or-Dieu. Ce Lechat a acheté au prix de plusieurs existences supprimées, au prix de quelques faillites « prescrites » ou tout au moins vaguement oubliées — de quelques années de prison et de beaucoup de turpitudes, un château historique — le rêve de tous les boursiers — pieds secs et pieds humides. Il y pavane sa médiocrité superbe — car il est spécialisé. Il n'est qu'un homme d'affaires. Il a des trotteurs infatigables et fringants, un intendant issu d'une aristocratie vaincue et méprisable (Il a cette coquetterie de les employer après les avoir supprimés, étant naturellement démocrate socialiste, candidat député, humanitaire, révolutionnaire, contraire à tous les préjugés). Il a une femme effacée qu'écrase le luxe insolite, une fille libertaire et admirable, un fils crétin, comme il convient à un père illustre et riche d'en avoir un; il a, j'allais l'oublier, cinquante millions.

Croyez-vous qu'il en soit satisfait? Vous voulez plaisanter!

Il lui faut plus, il veut tout l'argent de France, toutes les terres, tous les domaines. Pour les obtenir (« Les gagner » comme il est dit dans son mystérieux vocabulaire) il aura le geste gouailleux, la bonhomie qui convient, le sens surtout, le sens qu'ils ont tous et que chacun de nous a surpris, d'être apparemment des idiots verbeux et sans suite, tandis qu'au fond d'eux travaille l'incessante activité qui les dévore. En tout, partout, toutes ses diligences ont un but, le but unique : l'argent.

Quand sa fille, dans un beau mouvement de révolte, écœurée, aura des intentions de fugue, qu'elle les réalisera, il la laissera s'en aller, désespéré peut être mais tragiquement tenace. Qu'elle creve de faim! voilà tout.

Et son fils! Il sera quelconque, nul, qu'importe! il satisfaira à toutes ses quémantes. Il lui donnera de l'or à satiété parce qu'il est un adjutant utile — qu'importent les scandales, les femmes, toutes les turpitudes qui sont la bpe inhérente à ces vies inutiles — Il connaîtra par l'or, la situation des uns, les détresses des autres, donnera de précieux renseignements à Lechat son père, à ce prix il peut achever sa fête infernale jusqu'au jour où on le ramènera au château, la tête fracassée dans un accident d'automobile. Il a pourtant une affection pour ce fils. — on le voit dans la dernière scène qui est grande comme les classiques — et cette affection est mêlée de cette fierté spéciale de ceux qui n'ayant pas d'origine, sont heureux de savoir les leurs, commensaux de compagnies patriciennes, jusque dans leurs hontes. Et puis, c'est un aide précieux — il y a de l'ar-

gent dépensé qui rapporte trente pour cent. — C'est une noce usuraire.

Sa femme, il le dit lui-même « Elle n'a pas d'usage ». Elle est restée trop simple ! Pour Lechat, elle est la compagne qui devient la charge, l'accident consenti et ancien...

Et ainsi, durant trois actes, nous assistons aux péripéties de cette existence réelle et tragique. Réelle parce qu'elle est tant de notre connaissance qu'il serait puéril d'insister. Quel est celui qui n'a pas un Monsieur Lechat — les cinquante millions à l'état de rêve — dans le cercle de ses connaissances ? Mais, nous en rencontrons dans la rue, partout ! Ils ont ce geste et cette voix, cette stupidité apparente qui se réveille en des sursauts brusques de merveilleuse intelligence et cet orgueil...

Et pourtant, il ne sont pas des monstres. Ils sont des êtres nés des exigences exagérées de la bataille pour vivre. Ils sont les gens éclos de la fringale universelle de l'or. Au fond, s'il fallait disséquer le caractère de Lechat, on serait porté à l'excuser, parce qu'il est atteint d'une grande maladie ambiante dont il n'est que le patient. Il est une victime, mais une victime illustre de la société puisque celle-ci place au pinacle le Bank-note nécessaire à l'auréole. Il a monopolisé le mal. Voilà tout.

Pourtant, quand on sort du théâtre on ne l'aime pas M. Lechat; on a revu là, trop de vérités crues et à coup sûr vécues, on a pour Octave Mirbeau le sentiment d'admiration reconnaissant et profond qui est dû aux précurseurs. Pourquoi, en sortant du théâtre du Parc, ce soir-là qui fut triomphal pour Mirbeau et pour de Feraudy, ai-je songé à une autre société et à d'autres hommes?

FERNAND URBAIN.

* * *

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE.

La Tosca. — Sans prélude s'ouvre l'épais rideau de velours rouge et c'est le calme d'une église, puis des halètements de terreur d'un évadé, des sautilllements comiques de sacristain à la façon de Beckmesser, des ondes amoureuses flottant autour du peintre Mario et des avalanches de passionnée tendresse, mêlées de jalousie, que lui prodigue son aimée Floria Tosca. Et puis de nouveau les affres d'une conspiration, des prières, des perquisitions de sbires, des cantiques, des processions. Et la musique de Puccini épure le drame de Sardou, l'élève et le simplifie tour à tour, en l'ennoblissant. Une cantate de fête contraste avec un sombre interrogatoire; de l'infâmie, de la froide fureur, des cris de folle torture, de révolte, de passion sauvage et enfin le meurtre rouge, un cadavre étendu raide entre deux chandeliers, un christ sur la poitrine. Alors le réveil de Rome exhale suavement ses mélodiques aspirations et le fort St-Ange, monumental dresse sur la ville sa féroce silhouette de Bastille. D'éternels adieux à la Tosca chérie, la joie insensée d'une liberté inespérée un simulacre d'exécution qui devient la réalité poignante et désespérante, une courte poursuite

et le suicide de la Tosca qui se jette du haut de la Tour dans l'abîme. C'est peut-être du drame à ficelle, c'est peut-être de la mélodie, mais la foule a tressailli d'angoisse aux tragiques émotions de l'une, tandis que l'autre en la plongeant dans l'idéalité mystique de la vie musicale toute saturée de fraîcheur, de passion et de ciel bleu, faisait palpiter son âme de la libre et franche émotion musicale, exhalée par une âme italienne à travers les vibrants personnages d'une vibrante Italie. ROGER DE CERNY.

* * *

THÉÂTRE DU PARC. — Conte d'avril, de AUGUSTE DORCHAIN.

Vraiment ce fut une bonne soirée que la première de « Conte d'avril ». Depuis longtemps déjà nous attendions un pièce de poète.

Nous étions fatigués des adultères. M. Dorchain est venu nous reposer.

Un souvenir de Shakespeare nous revient à la représentation de cette comédie. Mais le poète lui a gardé son originalité. L'idée n'est-elle presque pas toujours vieille, et l'interprétation ne rend-elle pas le sujet original.

L'auteur nous a révélé un tempéramment de beau poète dramatique.

Le vers est d'une technique sérieuse et d'un goût délicat. « Conte d'avril » ne se rattache pas plus à Rostand qu'au Parnasse, comme l'ont dit certains critiques. Le poète est plutôt romantique, mais surtout personnel. Remarqué entre autre un beau poème « C'est la rencontre des amants ». Je ne dis pas que la pièce est parfaite, et que la poésie soit un modèle. Non. Mais en général ce fut très bien, tant au point de vue littéraire, qu'au point de vue théâtral. Et nous en félicitons sincèrement notre éminent collaborateur, pour qui la première fut un triomphe. Une louange également pour les interprètes, qui ont dit le vers avec science, sûreté et charme.

M. Widor avait composé pour cette charmante comédie, une musique s'harmonisant avec le sujet, délicieuse d'ailleurs. Un orchestre l'interprétait admirablement, sous la direction de M. Van Dam, le distingué professeur du Conservatoire. GASTON PULINGS.



CONFÉRENCES

Libre Esthétique. — Un sincère remerciement à M. Octave Maus, pour la gracieuseté qu'il nous a témoignée, en nous invitant à ces séances. Qu'il nous excuse de n'en dire que quelques mots, la place nous manque absolument.

MÉDERIC DUFOUR : *Jules Laforgue.* — Le conférencier nous a fait connaître d'une façon certaine Jules Laforgue et son œuvre. D'abord son impressionisme littéraire, et son influence sur celui de la peinture. En un mot, Laforgue fut le novateur de la grande question actuelle, et qui soulève tant de polémiques.

ANDRÉ GIDE : *Le Théâtre.* — Quel est le vrai théâtre? Que faut-il au théâtre aujourd'hui? De l'art on le refuse, il faut de petites crudités ou des adultères. Ce n'est pas là le but du théâtre. Il doit être humain et beau. Il doit chercher à moraliser, à défendre une thèse. Cherchons donc des horizons nouveaux.
G. P.

* * *

Jules Destrée : *Emile Verhaeren.* — Entendu au Conservatoire de Bruxelles, la magistrale conférence de M. Destrée, sur Emile Verhaeren. L'œuvre du poète fut commentée et détaillée avec une précision à la fois élégante et bonhomme. L'orateur fut frénétiquement applaudi, quand il eut dit avec toute la maîtrise que comportait ce chef-d'œuvre : *Le Fleau*, d'Emile Verhaeren.

Nos plus vives félicitations à M^{me} Derboven et surtout à M^{me} Werleman qui ont toutes deux si bien rendu le charme grave émanant des poèmes *Les Moines*.
J. B.

* * *

M. Catulle Mendès a donné, en compagnie de Le Bargy, le Mardi 8 Mars, *Une heure de poésie*, au Théâtre du Parc.

M. Mendès nous a parlé de Villon, Ronsard, Chénier, Vigny, Hugo et Baudelaire. Le conférencier a cru bon d'attaquer l'auteur des *Fleurs du Mal*, l'appelant un hypocrite et chamaillant sur sa vie et ses opinions. Il est indigne du talent de M. Mendès de se montrer aussi bêtement envieux, et de chicaner sur les opinions de Baudelaire. Que dirait l'auteur du « Rapport poétique », si on lui parlait d'antisémitisme?

Il trouverait cela idiot, et il aurait raison. Les écrivains ne sont-ils pas libres? Quant à nous, plus que jamais nous affirmons notre admiration pour ce puissant et original poète et maître Ch. Baudelaire.

Nous espérions trouver à M. Le Bargy une nouvelle cravate, or il se fit que c'était M. Mendès qui la portait.

* * *

Edmond Picard. — Conférence contradictoire sur l'exposition de la *Libre Esthétique*. Pourquoi n'y avait-il qu'un Belge dans un Salon belge? Sujet passionnant. Salle archi-comble. M. Picard avec une verve intarissable et amusante, avec son talent de causeur et de littérateur, a exposé que depuis longtemps nous avons d'excellents impressionnistes chez nous. Le conférencier retrace alors la lutte pour l'existence de nos vaillants, et si beaux peintres. La contradiction était absente, M. Maus s'étant fait excuser, jugeant avoir expliqué suffisamment ses idées au *Peuple*, et dans ses causeries à la *Libre Esthétique*.

* * *

Notre soirée du 17 mars : Voilà, ou je me trompe fort, l'exacte réalisation de notre idéal! Un conférencier « Jeune », parlant d'un « Jeune » (Max Valler est mort à 29 ans), et au programme de la musique de « Jeunes »!

Sincèrement, nous félicitons H. Liebrecht, de l'élégance, presque XVIII^e siècle, avec laquelle il analysa l'œuvre fécondante du directeur de la *Jeune Belgique*. La causerie, quoiqu'elle ait duré une heure, parut courte à tous, grâce au charme personnel que notre collaborateur a su y mettre.

La partie musicale fût incontestablement à la hauteur de la partie littéraire! Tout d'abord, un profond merci à M^{mes} Raquet-Delmée, Cholet et Wybauw, qui toutes trois ont interprétés, délicatement et sagement les premières, les œuvres de L. Bouserez et la troisième, celles de MM. Lucien Mawet et G. Lauweryns.

Egalement merci à Lucien Mawet et G. Lauweryns qui donnèrent des pages de sentimentalités exquises et à Ludovic Bouserez dont le faire est plus grave, et je crois, partant plus poétique. De ce dernier auteur, il faut signaler comme magistral, le sextette qui terminait la soirée.

J. B.

* * *

Maurice Barrès, par EDOUARD NED. — M. Maurice Barrès est un écrivain philosophe et un professeur d'énergie. A une époque où la France semble en décadence — témoin la récente enquête de l'*Européen* — l'écrivain lorrain voudrait la ramener à la tradition des ancêtres, lui faire reprendre racine dans le fécond sous-sol de sa merveilleuse histoire. Telle est la thèse qu'il développe dans un style lumineux et nerveux, à travers tous ses livres depuis *Un homme libre* jusqu'aux *Ancêtres français* qui sont pour ainsi parler la pédagogie en action de l'auteur du *Roman de l'Énergie nationale* : thèse féconde de l'éducation nationale de la terre et des morts. Un public nombreux a écouté, avec une vive sympathie, l'éloquent conférencier et applaudi chaudement la thèse de Barrès.

G. P.

Petites Nouvelles.

Manifestation Waller. — *Pèlerinage Waller* : Le dimanche 6 mars, jour anniversaire de la mort de Max Waller, quelques lettrés et artistes belges, parmi lesquels MM. Albert Giraud, H. Maubel, G. Kaiser de la *Jeune Belgique*; H. Van Dyck de l'*Eventail*; Léopold Rosy, Léon Wéry, Fernand Urbain du *Thyrse*; Koenen, Tinel et Deltenre de Malines, Marcel Angenot et Gaston Pulings du *Jeune Effort*, avaient tenu à cœur de rendre à la mémoire du directeur de la *Jeune Belgique*, une nouvelle preuve de leur constante admiration et de leur reconnaissance.

Aux environs de Malines dans ce petit cimetière d'Hofstade, par un temps gris et pluvieux, qui rendait ce pèlerinage plus mélancolique encore, ces admirateurs de Waller se sont groupés autour d'une modeste tombe; et ont écouté avec recueillement la jolie évocation que lut avec une sincère émotion M. Rosy. Une gerbe splendide hommage, du *Thyrse* et une palme offerte par l'*Eventail* ont été déposées sur la tombe. Et nous retournâmes le cœur léger avec la conviction du devoir accompli. MM. Camille Lemonnier et Georges Eekhoud s'étaient faits excuser.

* * *

Messieurs, des félicitations à M. Woeste. — Dans la séance du 18 mars, il a fait remarquer que le dernier Salon triennal était en grande partie composé de croûtes. « Pour dire toute ma pensée, je dirai que ce Salon triennal a été le carnaval des médiocrités et des nullités. » Bravo! Hein, quand nos députés s'occupent d'art, ils ne craignent rien. Pour terminer, M. Woeste rend hommage à la « Société des Beaux-Arts de Bruxelles » qui fournit des encouragements aux jeunes artistes de talent, qu'il espère voir soutenus par le Gouvernement. Trois fois bravo! Mais cela se pourrait-il en Belgique sans que ce soit la fin du monde.

* * *

Le Peuple du 22 mars donnait un intéressant article sur *Emile Verhaeren*, par l'érudit écrivain Jules Destrée.

* * *

Nous communiquons à nos lecteurs le très intéressant sommaire du numéro de mars de l'*Idée Libre* :

Ch. Malato : *Censure et religion.* — Charles Van Lerberghe : *La Chanson d'Eve* (vers). — Paul Vibert : *Une séance morte.* — Louis Piérard : *Les Calvaires* (vers); Léon Legavre ; *Poèmes.* — Léon Wéry : *La leçon de l'impres-*

sionnisme. — Georges Jouret : *Les théories christologiques*. — Julès Heyne : *Lettre à la Môme*. — Théo Varlet : *Ascèse* (vers). — Francis de Miomandre : *Les Hôtes inattendus* (roman).

CHRONIQUES : Jules Heyne : *Lettre de Paris*. — Franz Hellens : *Chronique des provinces*. — Léon Delcroix, Raymond Vernay : *Chronique musicale*. — Paul Sosset : *Chronique sociale*. — A. Chénevier, Jehan Maillart, Henri Rolland, Ad. van Bever : *Les Livres, Echos*.

* * *

Nous pensions sincèrement qu'il fallait absolument être en Belgique, pour voir d'aussi crétins bourgeois, que ceux de Bruges, refusant un monument à Rodenbach. Mais une sœur de Bruges, la ville de Metz, jalouse sans doute de ce bel acte, voulut partager avec elle le prix d'idiotie. Metz vient de refuser solennellement une pierre commémorative à placer sur la maison où est né, le grand et superbe poète Paul Verlaine.

* * *

Accusé de réception :

Mihien d'Avène, par Maurice des Ombiaux ;
Le Jardinier de la Pompadour, par E. Demolder ;
La Chanson d'Eve, par Charles Van Lerberghe ;
Valère Gille, par Henri Liebrecht ;
Art et Littérature catholiques modernes, par F. V. E. ;
La Solitude heureuse, par Fernand Severin ;
La Comédienne aux yeux verts, par Charles Morisseaux ;
Esquises sentimentales, " " "
Conte d'Avril, par Auguste Dorchain ;
Toute la Flandre — Tendresses premières, par E. Verhaeren ;
Cent femmes de lettres, M^{lle} Jeanne Henrida et M^{me} Yvette Guilbert ;
Intègre, par Pierre Le Rohu.

L'abondance de matières nous oblige à remettre aux numéros prochains l'étude de presque tous ces livres. C'est d'ailleurs pour la même raison, qu'il nous a été impossible de dire tout ce que nous aurions voulu, des si nombreuses et si intéressantes expositions et conférences de ces deux derniers mois.

J. E.

* * *

Nous prions nos collaborateurs, qui auraient en carton quelques actes en vers ou en prose, de bien vouloir nous les envoyer. Il est fort probable que, d'ici quelque temps, il se fonde un théâtre jeune. Les pièces que nous recevrons seront lues au Comité de la Société, et renvoyées aussitôt à leurs auteurs. Nous comptons sur le concours des jeunes.

* * *

Soirées artistiques du « Thyrsé ». — 27^e réunion littéraire, 80, rue du Fort (école communale), Mardi 3 Mai, à 8 1/2 heures du soir, M. Picard lira son poème inédit : *Ainsi naît, vit, meurt l'amour*.

On peut se procurer des invitations en écrivant au *Thyrsé*, revue d'art, rue de la Filature, 14, Bruxelles.

* * *

Nous saluons bien cordialement une nouvelle revue : *Le Samedi*.

Voici quelques noms de son sommaire : Georges Virrès, Edmond Joly, Fierens Gevaert, G. Dwelshauwers, Charles Van Lerberghe, Iwan Gilkin, Henri de Regnier, Albert Giraud, Fernand Severin, Maurice Maeterlinck et José Maria de Heredia, de l'Académie Française. Voilà des noms qui disent ce que l'on peut attendre du *Samedi*. Le *Samedi* est en vente chez Dechenne, Galerie du Roi, à fr. 0.15 le numéro de 16 pages, raisin.

* * *

M. PAUL MUSSCHE nous prie de rectifier deux coquilles qui se sont glissées dans la critique des *Jardins clos*.

Nous avons imprimé :

1. *Et des sites mouillés par des fleuves d'argent*.

Il faut :

Dans des sites mouillés...

2. On entend quelquefois *dans* la chambre voisine,

Il faut : *de* la chambre voisine.

Cela ne change en rien notre appréciation.

* * *

Le 5 mai, à la Grande Harmonie, concert de bienfaisance donné au profit de la *Pouponnière* avec le concours de M^{me} Lise de Bellinglise, de l'Opéra comique de Paris; de M. Risler, professeur de harpe au Conservatoire de Bruxelles; de M. Léopold Braconnay, lauréat de l'école de musique de Saint-Josse; de M. Jean Kufferath, compositeur, dans ses œuvres; de M. Roger de Cerny, chansonnier, et du quatuor Strony. On peut se procurer des cartes, 23, rue d'Edimbourg, aux prix de 10, 5, 3, 2 et 1 franc.

* * *

Notre Prime : Amis lecteurs, si vous nous procurez dix abonnements (à 2 fr. l'an) nous nous engageons à vous donner en PRIME un magnifique volume — Roman, Contes, Nouvelles, Poésies, etc.

A tous ceux qui nous en feront la demande, nous réservons des bulletins de souscription qu'il suffira de nous renvoyer remplis et signés pour recevoir, dans le plus bref délai, la prime promise.

* * *

Maison DAMHAY; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Béni, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

La Ferme Suisse	HUBERT KRAINS.
L'automne.	PIERRE WUILLE.
Hommage de pauvre	LOUIS DE CASERMBROOT.
Expositions :	
<i>Constant Montald</i>	MARCEL ANGENOT.
<i>Beaux-Arts</i>	ANDRÉ LIZIN.
<i>Les Aquarellistes</i>	R. DE CERNY.
Livres :	
<i>La Chanson d'Eve</i>	MARCEL ANGENOT.
<i>Le Jardinier de la Pompadour</i>	GASTON PULINGS.
<i>Toute la Flandre</i>	FERNAND URBAIN.
Chronique musicale	R. DE CERNY.
Petites Nouvelles	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 13.

JUN 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

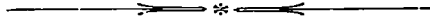
Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



Le Revue laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



LA FERME SUISSE

(CROQUIS)



La ferme est un des éléments les plus poétiques de la campagne suisse. Elle est si pittoresque qu'on la croirait sortie du sol, comme les montagnes et les collines. Au lieu d'être construite en carré comme la plupart de nos fermes belges, c'est un bâtiment tout en longueur isolé au milieu des champs. Un grand peuplier d'Italie la signale de loin et un chien du Saint-Bernard monte la garde auprès de son seuil. Le même toit brun, pareil à un capuchon pointu, abrite le corps de logis et les étables. Au dessus de celles-ci se trouve la grange, où les chariots ont accès par un plan incliné. Les pampres verts d'une vieille vigne, qui tapissent les murs blanchis, font, en été, un cadre rustique aux petites fenêtres, dont les carreaux se cachent modestement derrière une floraison de géraniums et d'œillets. La fontaine bruit à quelques pas de là. Ce n'est qu'un tronc d'arbre creux, dans lequel un tuyau de fer planté dans le sol et recourbé comme la poignée d'une canne, à son extrémité supérieure, verse perpétuellement une eau cristalline.

Autour de la ferme, pas de murailles, pas de haies, pas de clôtures, sauf pour le jardinet, qui est protégé par une palissade, tout offre un libre accès aux bêtes et aux gens. Le chemin public, quelquefois, longe le bâtiment. Le plus souvent, ce sont des sentiers qui conduisent jusqu'à celui-ci à travers les prairies. Ces petits chemins sont bordés de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de noyers qui, quand leurs branches s'inclinent sous le poids des fruits mûrs, semblent les offrir généreusement à la gourmandise des passants.

En été, tout vibre et chante autour de la ferme : les oiseaux dans les arbres ; les abeilles et les papillons dans son jardin. En automne, la clochette de ses vaches traduisent

puissamment le charme langoureux des derniers beaux jours. En toute saison, son cœur bat à l'unisson de la nature, même en hiver, quand la neige la recouvre et que sa présence dans la plaine blanche ne se révèle plus que le soir, à l'heure où la lumière immobile de sa lampe familiale brille d'un éclat adouci derrière les carreaux épais de ses petites fenêtres...

HUBEKT KRAINS.



L'Automne.

L'automne, quand le cœur s'en va par les chemins,
Adolescent pensif que le pampre couronne,
On rêve à des Printemps de lys et de jasmins,
D'où viendra, quelque soir, la chaste Desdémone,
L'automne...

L'automne, quand le cœur essayant de baisers,
Murmure de longs mots d'extase, et s'abandonne,
On rêve à des Étés aux longs soirs apaisés,
Où, de trop de bonheur, l'âme tremble et s'étonne,
L'automne...

L'automne, quand le cœur trop vieux et délaissé,
Avant l'heure a chanté sa chanson monotone,
On rêve à des Hivers d'anciens espoirs brisés,
Et de neige d'oubli qui berce et qui pardonne,
L'automne, l'automne...

PIERRE WUILLE.



HOMMAGE DE PAUVRE

Depuis plusieurs années, le vieux père Jean sonnait tous les samedis à la porte d'une petite maison bourgeoise où il recevait la charité.

Il n'attendait jamais longtemps sur le seuil. Une bonne

vieille dame apparaissait bientôt, toujours souriante, tenant dans la main l'aumône habituelle : un petit pain blanc frais et beurré, et quelques sous. Elle avait chaque fois une bonne parole, un regard de bonté pour le mendiant, et c'était pour lui le meilleur de l'aumône. Il s'éloignait alors, lentement, avec de petits saluts reconnaissants, avec cette émotion un peu gauche des pauvres gens.

Un matin d'hiver, le père Jean attendit plus longtemps que de coutume. Un vent glacial de décembre soufflait, piquant, et le mendiant s'étonnait d'une attente qui n'était guère habituelle.

Bientôt, cependant, il entendit défaire le double tour de clé, la porte tourna, mais tout de suite le vieillard eut un serrement de cœur; une femme tout en noir qu'il ne connaissait pas se dressait dans l'entrebaillement de la porte. Elle eut un geste brusque d'ennui, fouilla sa poche impatientement.

— Tenez brave homme.

Puis, elle lui jeta, pour s'excuser peut-être de son mouvement :

— Madame est morte!

La porte se referma.

Le père Jean reçut la nouvelle comme un coup de massue; il resta un moment étourdi, puis il descendit lentement les deux marches de pierre en s'appuyant au mur et s'éloigna, courbé sous le froid.

Cette voix brève lui vibrait aux oreilles parmi le sifflement du vent.

Madame est morte! Il revoyait la silhouette de la bonne vieille dame, son sourire et son geste apitoyé, en lui mettant la main sur l'épaule : « Comment allez-vous mon ami ? »

Madame est morte!

Pauvre bonne chère femme; pourquoi n'est-ce pas moi, le maudit, qui suis parti? Elle aurait pu faire encore tant de bien.

Et le mendiant restait au bord du trottoir, indécis, le cœur bien serré, ne sentant même pas le vent qui le glaçait sous ses minces habits. Il lui semblait qu'il ne pouvait s'éloi-

gner ainsi de cette maison, sans un mot, sans un geste de reconnaissance vers la Bonté.

Une idée lui vint tout-à-coup : il s'appuya sur sa canne plus fort, il se redressa pour fouiller des yeux le carrefour. Il eut un mouvement de contentement et fit signe de loin à quelques marchands de fleurs qui causaient en groupe. On le regarda, mais aucun n'approcha, il fallut que le vieillard s'avancât.

On se moqua de lui tout de suite quand on vit qu'il voulait acheter des fleurs; cependant, comme il avait un peu de monnaie dans la main, on le crut fou simplement, il avait près de trente centimes, le prix d'un repas. Il insista, on lui donna trois petits bouquets de violettes.

Bien vite, alors, sous les quolibets des marchands, il rebroussa chemin, cachant les fleurs sous son écharpe grise; il les tenait précieusement, gauchement, il les regardait parfois, les trouvant belles.

Quand la maison de la morte fut proche, il eut peur. Oserait-il sonner? L'accueil de tantôt lui laissait une crainte. Mais une bouffée de parfums lui monta au visage, toute une évocation de printemps — de son printemps, de sa jeunesse, quand il ne vivait pas dans la terrible ville — il revit dans cette porte, la si bonne femme qui reposait maintenant, avec peut-être sur les lèvres ce sourire qu'il ne pouvait oublier.

Il sonna. La porte s'ouvrit.

— Il balbutia.

— Madame, voulez-vous... je voudrais... C'est pour mettre sur le lit de Madame, et il tendait les trois bouquets au bout de sa main bleue, levée péniblement.

Vite, alors, il redescendit les marches, pour la dernière fois peut-être, tremblant d'avoir osé élever jusqu'à la sainte morte l'hommage infime de sa reconnaissance, et sa silhouette se perdit, grise et morne ... quelconque.

L. DE CASEMBROOT.

EXPOSITIONS

CONSTANT MONTALD

(Deus, ecce deus!)

Tant il est vrai que toute manifestation constituée, à elle seule, une atmosphère particulière, l'exposition de M. Montald m'a fait l'impression toute nouvelle de l'enfin découvert et, dirai je, un peu prétentieusement, constituait mon élément véritable, le seul où respirer.

À ce bien-être, de nager ainsi en onde conquise, se mêlait une jouissance doucement teintée d'une volupté égoïste, au penser qu'une foule ignarde, bourgeoise et candide frôlait ce temple si grand ouvert et ne songeait même pas à y pénétrer : tandis que moi .. ô penser cela !!!

Visiblement, M. Montald est influencé par l'école italienne, laquelle d'ailleurs il tient en haute admiration et sans plagier ni pasticher qui que ce soit, prend, comme Molière, son bien où il le trouve.

Sa palette est tantôt pompéienne, italienne ou étrusque, lui-même adapte à volonté son âme à la nationalité qu'il entend et drape sa volupté italienne dans l'ampleur d'une toge grecque ou pare l'hératisme d'une pose égyptienne d'un réseau rare et précieux de bijoux étrusques.

Avec sa série de minutieux et subtils coups de fouet qu'il décoche au gâtisme actuel, M. Montald lance une magistrale et définitive chique-naude, au nez que doit faire sa peinture administrative et indispensable de 1897. On sait, en effet, qu'à cette époque l'artiste fut Prix de Rome et je tiens à le signaler parce qu'il fit ce mensonge admirable et ce comble inutile de devenir malgré tout, l'artiste qu'il est. Aujourd'hui s'il se pouvait qu'il prit part au concours de Rome, je jure en toute conscience que M. Montald n'aurait plus le prix, C'est le plus bel éloge que je puisse à son talent.

Avec M. Montald nous nous trouvons en présence d'un tempérament rare et perfectionné. C'est un travailleur acharné. Les déceptions, les conflits, l'hésitation, tout ce qui est la vie, constituent pour lui sa vibration esthétique, les déboires et la fatigue lui sont comme un tremplin pour son élan de perfection. Pour s'en convaincre, il suffisait de visiter sa suggestive et consistante exposition du Cercle Artistique, qui vient à peine de se fermer, il y avait là de quoi protester dignement d'une existence d'artiste.

Tout le secret de son art est inconscient ou du moins fatal.

C'est chez lui l'émotion devant la forme et la vie, il est l'écho de ce que les choses font chanter en lui, mais il ne nous les rend pas fidèlement, elles sont dès lors, pour y avoir passé, empreintes de son âme et désormais sublimifiées. Enfin, comme un instrument chante selon que des doigts avisés ou profanes le touchent, l'artiste aux prises avec ces mécanismes de la vie nous rend une création personnelle ou du moins des variations nombreuses sur ce thème. Son art et son idéal se résument à donner aux choses une âme selon son âme.

Tous ses personnages vibrent, les passions, les voluptés, les délires suprêmes.

Ses impressions, ses peintures et sa sculpture sont comme une antobiographie de l'homme et l'on peut deviner dans ses œuvres une âme naïve de primitif complétée d'une solide éducation contemporaine.

Il est tellement au-dessus de l'ordinaire production, on a si peu l'habitude d'une telle innovation, que le public assommé se tient à distance respectueuse et ne craint pas de déclarer, et pour cause, que tout cela est assommant.

Heureusement tout cela aussi laisse indifférent l'artiste qui ne cessera d'œuvrer pour lui-même avec son âme et son cœur. Quelle infinie cordialité se dégage de cette figurine humblement intitulée *Le Père*, toute pétrie par des doigts de bonté; quelle âme flotte et s'embarque avec les mystiques rameuses de son *Vers l'Idéal*, quel courage a demandé la suite d'avortements d'où naquit sa gigantesque *Ruée humaine*, et quelle modestie, quelle jeunesse et quel charme dans la présentation de toute son œuvre.

Comme quelques critiques se sont plu à le constater, la peinture de M. Montald se complait dans une dominante bleue, qui est l'apanage naturel et dirais-je, presque indispensable de cette peinture quelque peu symbolique et immatérielle. Quelqu'un s'étonnait que M. Montald, né à Gand, se montrât si peu de sa race dans son œuvre; j'allais en convenir, et cependant, cette *Ruée humaine* dont je parlais, serait bien, après tout, œuvre flamande, mais vue semble-t-il à travers un voile de gaze légère. Ses figurines aussi seraient des œuvres de force, laminées par une sensibilité de novateur.

N'est-ce plus être de sa race qu'être épris d'une forme nouvelle et en définitive où prend-on que l'art flamand dut infailliblement se résumer dans les servantes Rubéniennes où les débauches Jordaenesques?

Maintenant que j'apprenne enfin, qu'un Louis II de Bavière, ou qu'un gouvernement vient d'appeler Constand Montald à la décoration d'un Palais ou d'un Temple et ce sera pour nous la lueur tant attendue et la preuve certaine d'une aurore nouvelle pour une ère de beauté.

Sinon, nous, ses admirateurs, nous protesterons par des cris d'indignation et de désespoir et comme des fils s'agrippent aux bras d'une mère mourante, nous nous cramponnerons éperduement à la *Ruée humaine*, pour empêcher qu'elle s'en aille, cette œuvre, s'inutiliser dans des caves d'oubli, ou se perdre à nos yeux comme un soleil splendide qui disparaîtrait pour une dernière fois à l'horizon...

Qu'on nous la rende!!!

MARCEL ANGENOT.

* * *

bon

Salon des Beaux-Arts.

Le salon des beaux-arts semble plus que jamais rencontrer les idées que je me suis faites sur l'art belge. Je resaisirai donc l'occasion de vous exprimer mon opinion et cette opinion expliquera la lassitude indéfinie que je ressentis, lorsque je m'étais sur la pourpre des banquettes, le premier coup d'œil jeté.

Je ne sais plus quel ami vint s'asseoir à mon côté, qui s'enthousiasmait. « As-tu vu Gilsoul? Quel art! As-tu vu Sargent? As-tu vu... » Avec calme je lui pris le bras et ainsi lui parlai : « O toi dont la voix est l'écho servile de la foule, apprends à mon exemple à t'abstraire de l'idée commune, à penser suivant ton âme, à rire quand on pleure. » Bien que ces paroles fussent énigmatiques, il les comprit, sans les admettre. Alors pour une deuxième fois, je l'entraînai le long des rampes; que le lecteur me permette d'y passer un peu vite.

« Voici Danse, me dit cet ami. Je conviens qu'il ne s'est pas surpassé. Il a envoyé le dessus du panier à Paris, et les fleurs fanées sont pour nous! » Mais Staquet, s'écria-t-il. peux-tu le mépriser? Considère cet *Hiver à Bruxelles*, plein d'un vaste souffle de poésie. *La Mer du Nord grise*, par un temps pluvieux, et cet *Intérieur flamand* empreint d'une intime vie. Et Uytterschaut! ne saisit-il pas pour ainsi dire le génie de la nature? Admiratif, il se penchait, croquant des yeux ce bijou qu'est la *Route de Eyvelde*, et la délicate impression de *A Cannes (Côte d'azur)*. Il ignorait que cet aquarelliste me ravit autant que lui... Je jugeai circonstanciel de lui développer mes idées. Et pour joindre l'exemple à la doctrine, je continuai à marcher le long de la galerie. Quelques beaux portraits, notamment celui de M^{me} Camille Bellaigue, par Dagnan-Bouveret, attiraient les yeux.

« Voilà, dis-je à mon ami, ce que je rangerai dans la catégorie des tableaux philosophiques, avec les symboliques et les allégories. »

M. Dagnan-Bouveret n'a pas eu l'intention unique de saisir les traits, ni même de donner l'impression des traits du visage, mais il a fait vivre une pensée. C'est ce que j'appelle la peinture philosophique. M. Flameng, exposant plutôt des beautés physiques, s'écarte malgré lui peut-être, de ce

genre de peinture. Il cherche une pensée. Ce n'est point sa faute s'il ne la trouve pas. M. Sargent, avec une maîtrise extraordinaire, expose le portrait de M. Dellafosse. Que de limpidité en cet œil clair ! C'est le vrai jeune homme, aux moustaches naissantes, au teint pâle, avec un rien de féminin dans la toilette, de raffiné, de gracieux comme si un parfum volait près de lui. Quel sentiment parfait de la chair transparente que laisse filtrer l'esprit !

M. Blanche nous donne un portrait de M. Sert, large coup de pinceau, psychologie profonde et incisive. Je tiens M. Jacques Blanche pour un des meilleurs portraitistes de France. Enfin, MM. De Vallières et Baignières nous envoient des portraits de femmes, minces comme étude de l'âme mais admirablement croqués.

En sculpture, superbe tête de Sainte-Cécile, de Vinçotte... Voilà de la philosophie !

Rêveur, mon ami ne dit rien autre que : « oui ». Espérant le convaincre je continuai : En art, il n'y a pas de supériorités de genres.

L'art ne fait pas de différences entre les sujets. C'est un tout multiple, qui, comme un grand arbre, élève ses branchettes dans le ciel. Les derniers bourgeons sont pleins de sève comme le tronc lui-même. La vie caresse les pousses les plus infinies comme les grosses branches. Il ne dédaigne aucune de ses fibres. Mais tandis que certaines années amènent la floraison de certaines parties de l'arbre, alors que d'autres restent improductives en notre pays un même côté de l'arbre refléurit ; l'autre moitié est plongée dans la stérilité.

Regarde, lui dis-je. Et d'un vaste geste, je découvrais la galerie de gauche. Ce coin de paysages ; j'avoue que ces neuf Gilsoul, merveilleux d'air et de lumière caressants, sont peints d'une main divine. Là-bas des *Automne* de Claus, brillant doré, roux magiques. *La Nichée*, de M. Ronner, adorable de douce intimité.

Regarde... C'est la pleine floraison. Le monde adore de ces coins de terre où le peintre a saisi l'expression de la nature. Mais la conception symbolique, ou simplement la conception d'âmes rêveuses... qui visent plus loin que le pont de pierre, ou le verger en fleurs... Peu de nos artistes la possèdent ; presque tous, (à part Louise Colart par exemple) presque tous ont du talent et réussissent en ce genre ! *La tonte des brebis*, de Courtens, est un pur chef-d'œuvre, *Pâturage*, de Bernier, est de brosse large et de travail hardi. Hermanus est toujours poète. Marie de Bièvre possède le même brio. Berthe Art, la même touche rutilante et excessivement savante. Mais que voilà de la routine ! Quelle pénurie d'invention ! Quel manque d'imagination.

Et mon ami inquiet : Mais alors que feront ces braves artistes si le paysage et la nature morte sont rayés du genre à la mode ?

Rayé ! m'écriai-je, sois heureux ! Il existera toujours une foule de bourgeois amis du poisson, des citrons, et de l'ancien plat de fruits. S'ils ne

l'avaient pas chez eux, dans leur salon — ce salon qui sent la poussière et où l'on n'entre jamais ou très peu, ils en mourraient. Sois heureux. Ils préféreront toujours le genre routinier dans lequel ils ont été élevés, et que j'appellerai servile, à la conception qui ne cherche dans la nature qu'un germe et vole de ses propres ailes. Mon Dieu! Levêque est là qui incarne la conception. *Les trois ouvriers de la mort, Sa question, Ses musiques divines et profanes* qui renferment une pensée précise. Et c'est M. De Rudder qui conçoit 4 panneaux représentant les *Saisons*. Et Delville? Et Jef Lambeaux et ses *Passions humaines*?

En résumé, ajouta mon ami, tu préfères les peintures de pensée aux tableaux de simples impressions.

« C'est-à-dire, répondis-je, que l'impression a jeté son dernier cri. Il est temps que ce vide de pensée soit comblée. Il est temps que l'autre moitié de l'arbre refleurisse et reverdisse. Jusqu'ici il reste dépouillé et semble mort...

Avec un profond soupir, je m'étendis sur la banquette en velours rouge. Mais la cloche sonnait... Un à un les visiteurs s'écoulaient.

Une indéfinissable tristesse m'accablait. Mon ami s'en alla avec un petit mouvement d'épaules.

ANDRÉ LIZIN.

* * *

Salon des Aquarellistes et Pastellistes.

Etrange, cette exposition d'à côté, organisée par une société d'à côté, une atmosphère de Salon de refusés enveloppe de multiples productions du genre amateur. Hors pair des *Montald* déjà vus, et des *Léo Go* idem, mais toujours amusants. Mais chose bizarre, les célébrités de la Société Royale, la vraie, semblent avoir envoyé des représentants ici : les vues hollandaises de *Toussaint* rappellent Cassiers, les fermes et les intérieurs de M^{lle} *M. Stiënion*, *Uyterschaut* et *Staquet* en diminuendo, bien entendu. *Nestor Outer* voudrait bien faire de l'Hagemans. *Paul Bamps* est du genre Marcette en teintes, claire et de loin, les fleurs de *Georgette Meunier* font songer à celles de Berthe Art; *E. Gaudy* exquise un lointain Charles Michel. *Gailhard* est rigide, géométrique, *Benoni Lagye*, à part une fraîche clairière, s'empâte et s'embouche, les productions de *W. Delsaux* sont bien lourdes, bien ennuyeuses et bien sâles, et *Jef Leempoels* expose quatre cadres remplis de minutieuses mains qui feraient pâmer d'aise une manicure. Amen!

ROGER DE CERNY.



LES LIVRES

La chanson d'Ève, de CHARLES VAN LERBERGHE.

La femme, chantée, encensée, vue à travers le prisme d'un tempérament de vrai poète, voilà ce que M. Charles Van Lerberghe nous donne avec sa *Chanson d'Ève*. Tous les poèmes sont comme imprégnés du parfum de l'aimée qui les inspira. C'est une profusion de tournures neuves et heureuses, on dirait d'un pécher rose qui laisserait tomber, sur le lecteur pâmé, son avalanche parfumée, cela fleure bon le printemps, c'est, enfin, pour travestir la strophe du poète :

L'air limpide du paradis
Avec ses grappes de rubis
Avec ses gerbes de lumière
Avec ses roses et ses fruits.

Avec ses roses surtout, ah oui, ici je me permets une restriction à mes éloges pour déplorer un excès gênant du mot rose : Dans les *Premières paroles*, sur 28 poèmes je n'en compte pas moins de 18 qui le contiennent.

Et néanmoins combien belle et humaine la strophe suivante :

De mon mystérieux voyage
Je ne t'ai gardé qu'une image
Et qu'une chanson, les voici :
Je ne t'apporte pas de roses,
Car je n'ai pas touché aux choses,
Elles aiment à vivre aussi.

Pas de poète sans cœur et monsieur Van Lerberghe en a un ; il est impossible de scruter avec plus de conscience et de science les recoins d'une âme aimée. Je n'ose pas dire que ce soit de la poésie hallucinée, mais il semble que cela soit écrit entre ciel et terre sur le dos d'un séraphin, auquel le poète arrache, o délicatement, une plume pour écrire ses délicieux poèmes.

M. ANGENOT.

* * *

Le Jardinier de la Pompadour, par EUGÈNE DEMOLDER.

Le nouveau livre de Demolder, nous change de sa manière. Dans les romans précédents, comme dans ses œuvres légendaires, le bel écrivain flamand, que nous aimons, est surtout descriptif.

Il a d'ailleurs une palette riche en tons savoureux et étincelants ; ses tableaux sont brossés de main de maître. C'est une fête pour l'imagination.

Ici la narration domine (chose rare pour un belge). C'est peut-être le

roman de Demolder, le plus roman, à ce point de vue. Comment Jasmin Buguet, l'amoureux de Martine Becot, qui est chambrière chez la Pompadour, en vient à aimer la marquise, et à confondre en son cœur ces deux amours; comment cette dualité amène parfois des scènes tragiques, d'une émotion profonde et vraie entre Jasmin et Martine, comment le pauvre jardinier chassé de chez la marquise, garde en lui jusqu'à la mort, le culte de son idole? Tout cela, Demolder le raconte d'une façon vivante et jolie. J'ai dit jolie.

Tout le livre, en effet, est plein de joliesse, de la joliesse élégante et poudrée de l'époque. Actuellement on est entiché en littérature, de reconstitutions historiques. *Le Jardinier de la Pompadour* fait revivre devant nos yeux le XVIII^e siècle. Futile un peu sans doute, mais si exquis parfois.

Poudrerizées, les femmes, amoureuses de fanfreluches, de rubans et de dentelles, mais si femmes à cause de cela et malgré cela, si l'on veut aller au fond du cœur humain, du cœur féminin toujours le même.

Nous avons l'impression que le livre de Demolder est si vrai : ses personnages sont si XVIII^e et si toujours humains : Ils agissent avec une élégance un peu factice peut-être, ils sont du temps des Watteau et des Greuze, mais ce qu'il y a en eux, de souffrance, d'émotion, de pitié, subsiste malgré tout, c'est ce qui nous les fait aimer. C'est l'éternelle flamme de la vie.

GASTON PULINGS.

* * *

Touté la Flandre (Tendresses premières), par E. VERHAEREN, chez E. Deman.

Il y a, peut-être, en mon jugement, une déviation dont se ressentira ma critique, mais je ne puis ouvrir un livre nouveau d'Emile Verhaeren sans éprouver un réveil d'émotions violentes, de visions sauvages, de mots rouges, faisant gicler dans l'air ce quelque chose de hautain et de véritablement farouche qui est le fond de cette poésie tragique, inaugurée par un grand homme qui a vu plus grand encore. Il est difficile d'échapper à ces voix averties — à tort ou à raison — qui forment le fond d'une culture que l'on s'est faite suivant son tempérament auxquelles des frolements, des gestes, des souvenirs, font clamer tout à coup, la reconnaissance de leur admiration.

Verhaeren nous avait habitués aux larges horizons de fièvre et de hantise. Ses symboles étaient figés fiers et hallucinants, rouges sur le ciel noir comme des tours *textuelles*.

Car, ses livres, ils sont absolus, et des accabllements à leur évocation se précisent, comme à la première heure, qui reste éternellement vécue.

Ce sont Les flamandes — Les moines — Les apparus dans nos chemins — Les flambeaux noirs — l'admirable trilogie enfin ! Et c'est la vérité de cette œuvre gigantesque et passionnée, moderne et de tous les temps, vivante comme la race elle-même, debout, intégrale et inattaquable qui veille — gardienne obstinée et invulnérable — et s'oppose à ce que l'on donne un avis spontané que l'on doit craindre, toujours un peu, d'émettre téméraitement...

Les tendresses premières, c'est le début d'une série de poèmes qui s'appellera *Toute la Flandre*. C'est un prélude ému aux notes épiques qui suivront vraisemblablement ; c'est la toute première jeunesse de cet enfant de Saint-Amand, parmi le calme et le bonheur qui sont à l'orée de la vie, avec leurs quiétudes heureuses, leurs craintes aussi, ces craintes que nous avons tous sues et qu'agrandissaient nos yeux puérils et nos cœurs ignorants. Ce livre s'apparente étroitement — les sentiments mis à part — à cet autre livre qu'Emile Verhaeren intitula : *Les Heures claires*. C'est une seconde île reposante et ensolleillée parmi l'océan d'épouvante et de tumulte. Les pages aussi bien sont claires. Elles annotent les premières clartés que l'on retient, les premières lignes. C'est la primitive étape.

On y voit défilér des gens familiers — des passeurs d'eau — des rouliers. — Et le jardin — les fruits — le clocher où on perçoit les pas des gens sur les trottoirs.

C'est la vie coutumière dans un village flamand.

Verhaeren a écrit, dans ce livre, une langue que d'autres ont trouvée assagie, mais qui n'est moins flamboyante, que parce qu'elle dénonce des sensations simples et des souvenirs naïfs...

J'avais l'orgueil de mon clocher,
Et les querelles étaient chaudes
Aux jours de foire et de marché
Quand ceux d'Opdorp et de Baesrode
Vantaient trop hardiment le leur.
Le mien m'était un champion de pierre
Carrant si largement sa force et sa valeur
Dans la lumière
Que nul sans m'insulter ne le pouvait narguer.

Et des strophes Verhaeriennes aussi, il en est, et elles ont le même éclat, je vous l'assure, des éclats de bouquets de pivoines en plein soleil !

Non ! mon cher Verhaeren, ce livre n'est pas inférieur à vos chefs-d'œuvres anciens ! Il est plus intime. Vous jouez ici d'une corde plus douce. Il vous est revenu un beau soir de tristesse imprécise qu'il était des heures apaisées dans la vie déroutante, vous vous montrez tout petit et si grand jouant très simplement sur les chemins de Flandre, et c'est

aussi votre âme, une âme plus calme que vous mirez dans l'eau lustrale de votre verbe.

On sent l'odeur des fruits dans les chambres bien closes, et toutes ces gens, qui furent les compagnons lointains d'un âge où l'on ne pleurait que lorsqu'on avait perdu sa toupie, on les a tous connues, aimées, et on continue à les aimer et à les revoir, malgré leur mort...

La sincérité nostalgique, de beaucoup de ces nouveaux vers, vous frappe une nouvelle médaille que j'ajoute à toutes celles que burina votre génie.

FERNAND URBAIN.



Chronique musicale.

Auditions d'élèves.

Voici que poussent les feuilles, et qu'éclotent les fleurs. Tels s'épanouissent de jeunes talents dans les auditions organisées par des professeurs bien connus. M^{me} Armand ouvre la série avec son audition à grand spectacle. Remarqués : le Tout-Bruxelles féminin applaudissant M^{mes} Marchal et Massart, M. Varlet. A la Salle Erard. M. V. Mercier présentait à la familiale assistance des pianistes et des chanteurs. Hors pairs : M^{mo} H. Richir, exquise diseuse, M^{lle} Maes, experte pianiste et L. Bracony, dont le talent est connu de tous nos amis et lecteurs.

Dans l'atelier du peintre Detilleux, M^{lle} Wybauw et M. Collet ont remporté un joli succès qui fait honneur à M. Engel, leur professeur. M^{me} Bathori accompagnait talentueusement les nombreux morceaux de l'audition. A la Salle Pleyel, M^{lle} Wybauw encore, s'affirme grande artiste en s'accompagnant à la harpe chromatique. A cette audition du sympathique M. Risler furent très goûtés M^{lle} G. Cornélis et M. Van Steyvoort. Dans la même salle A. Van Dooren présentait une pléiade de dames artistes dont le jeu est également remarquable. A citer : M^{mo} Richir et M^{lle} De Roover qui ont remporté d'unanimes suffrages, ainsi que le violoniste Lamberti.

ROGER DE CERNY.



Petites Nouvelles.

Nous organisons, avec quelques autres revues, et sous l'initiative du *Thyrse*, le 3 juin à 8 1/4 h., à la Cour de Bruxelles, place Fontainas, une réunion électorale. *Aucun* motif d'ordre politique n'inspire cette réunion : elle a simplement pour but de faire rétablir au budget du Brabant, les subsides aux écrivains. Un orateur de chacun des partis exposera ses

vues. Nous espérons que nos lecteurs voudront bien y assister. Entrée libre.

* * *

Un certain M. Remy s'est permis, avec une légèreté et une incompetence à nulle autre pareille, d'attaquer le budget de l'Art dans le *Soir*.

Secourir les artistes, dit ce Mécène, quand il y a des piqueuses de bottines qui meurent de faim !

Les piqueuses de bottines ont des ateliers, Monsieur, quant aux écrivains, eux qui grandissent la race, par la pensée et l'intelligence, qu'ont-ils ? Rien. Ah si, joublais on leur accorde : 1 prix quinquennal (5,000 francs) et un prix triennal (1,500 francs) soit 6,500 francs en huit ans.

Mais vous même, Monsieur Rémy, en faisant par semaine, dans le *Soir*, un article aussi bête que le vôtre, vous gagnez d'avantage.

Il est honteux, Monsieur, que des gens comme vous vivent de leur plume, alors que nos plus définitifs écrivains subsistent difficilement.

Quant à votre dernier conseil : « Mieux vaut bon maçon que mauvais écrivain » que ne vous l'appliquez-vous pas ?

* * *

Rencontré récemment, un jeune homme, aux intentions loyales, mais qui croit trop profondément que tout ce qu'il dit est arrivé. Nous parlions de symbolisme et naturellement du maître symboliste : E. Verhaeren.

Et voilà mon ami qui pontifie (après un long préambule) : Le symbolisme est mort et je place *Monsieur* Verhaeren entre François Coppée et Ferdinand Brunetière !!!

Il est inutile de relever cette trouvaille autrement qu'en la signalant. Néanmoins, voici, en résumé, ce que Verhaeren écrivait à un de nos amis, qui voulait le défendre contre pareilles attaques : « Laissez donc, mon cher, mon œuvre répondra. »

Quant à annoncer la mort du symbolisme, je croyais que Monsieur Emile Valentin était seul capable de braire une telle absurdité.

* * *

Accusé de réception : *Lettres d'Hommes*, par Paul André. — *Rythmes de douceur*, par Emile Dantinne.

* * *

Va paraître très prochainement dans le *Siècle*, de Paris : **L'Aïeule**, de G. Remy. Toutes nos félicitations à notre éminent ami.

* * *

Maison DAMHAY; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Béni, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

De la tolérance	G. RENCY.
Vers la Simplicité	F. HELLENS.
Chanson du Soir.	P. WUILLE.
Malines.	M. ANGENOT.
Livres	J. BOCK.

La Solitude heureuse.
Lettres d'hommes.
Intégré.

Le Salon de l'Œuvre	M. A.
Encouragements officiels	<i>Jeune Effort.</i>
Nouvelles.	



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 14.

JUILLET 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

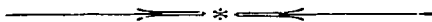
ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT

F. BORDIER



Critiques d'art : MARCEL ANGENOT.

ANDRÉ LIZIN.

Pour la Critique Artistique et Théâtrale, s'adresser
rue Goffart, 10.



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.



DE LA TOLÉRANCE

LETTRE OUVERTE

à M. GASTON PULINGS, rédacteur au *Jeune Effort*.

MON CHER GASTON,

Tu m'as fait l'amitié de m'envoyer un numéro d'une petite revue — n'est-ce pas *En Art* que cela s'appelle? — où un jeune homme me donne une leçon de critique. Je te remercie de cette prévenance. Je t'en remercie d'autant plus que l'article en question me fournit l'occasion de t'écrire cette lettre, par laquelle j'acquitterai ma promesse, faite depuis si longtemps, de vous envoyer un article.

Tu sais combien j'aime les gens sincères et simples qui vont tout droit leur chemin, sans s'occuper de la galeric. Il me semble que tes amis et toi, vous êtes de telles gens, et c'est pourquoi j'éprouve à votre égard une si fraternelle sympathie.

Mais tu n'ignores pas non plus combien je déteste, surtout en art, les poseurs qui ne font rien simplement et dont toutes les opinions sont calculées en vue de l'effet qu'elles produiront sur quelques ingénus. Le jeune homme de cette petite revue — c'est bien *En Art*, n'est-ce pas? — ne fait qu'imiter un tas d'autres malins qui essayèrent, en Belgique, de se créer une renommée en aboyant aux talons des gens.

J'en ai, pour ma part, connu un qui mériterait de passer à la postérité. Je n'ai pas l'habitude de faire des personnalités, aussi ne le nommerai-je pas. Ceux qui s'en souviennent le reconnaîtront aisément. Les autres s'efforceront de voir en lui

un type : le type de la médiocrité orgueilleuse, de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

C'était un grand gaillard à la laideur bilieuse, au nez énorme — à tel point qu'on le prenait pour un juif — aux petits yeux en vrille, et dont toute la personne respirait un superbe et inaltérable contentement de soi-même. Il était l'auteur de proses tintamaresques où il nous entretenait, avec mille interjections variées, de lui-même d'abord, de sa famille, de ses amis, de ses livres et de sa pipe. En ce temps-là, nous étions quelques-uns à nous pâmer devant ce galimatias. Pourtant, un jour vint où nous nous aperçûmes que la force du gaillard en question résidait toute en son toupet infernal, en son insolence et en sa hâblerie. Il écrivait comme feu Pied lui-même et proclamait que la grammaire, la syntaxe et le dictionnaire étaient faits pour ceux qui n'avaient pas de génie! Cette proclamation eut lieu avec quelque solennité. Nous étions réunis en comité pour entendre gravement la lecture des articles que nous comptions insérer dans le prochain numéro de notre revue. Je tenais le crachoir et j'étais en train de m'étendre sur cette vérité prudhommesque que des jeunes comme nous, qui n'avions pas de génie — tu vois que j'étais modeste! — devaient respecter les règles du langage et les lois du dictionnaire. Notre ami, à ces mots, bondit et, avec dans les yeux une lueur d'orgueil que Lucifer n'a pas connue, s'écria :

« S'il vous convient d'avouer publiquement que vous n'avez pas de génie, faites-le! Pour moi, je sens le mien qui m'enflamme et je ne me laisserai pas de le proclamer! »

Tant de jactance devait piteusement avorter. Je ne sais pas trop ce qu'est devenu ce compromettant compagnon. On prétend qu'il est entré dans le commerce, on ignore s'il vend des pantouffles ou de la mercerie. Si l'influence du nez n'est pas vaine, il fera des affaires!

En tous cas, il a laissé des successeurs. La race des petits bravaches n'est pas près d'être éteinte. Dans notre pauvre Belgique, livrée de plus en plus aux intérêts mercantiles et où l'idéal est banni de tout, de la politique comme de l'art, dans cette Béotie affreuse où nous devrions tous nous serrer, nous

défendre, nous soutenir, on voit des revues se créer dans le but avéré d'attaquer d'autres revues, on voit des gamins, à l'âge où ils devraient travailler et s'instruire, passer leur temps à se gonfler d'une vanité stupide et à invectiver des gens qui ont le tort d'être un peu moins inconnus qu'eux-mêmes. Se douterait-on, mon cher Gaston, que nous avons pour devise nationale : *L'Union fait la Force* ?

Il y a quelque temps s'est constituée une Association des écrivains belges, sans préoccupation de coterie, ouverte à tous, bienfaisante pour tous. Sans doute, ils allaient tous y entrer, ces littérateurs grognons, qui ne sont jamais contents de l'attention qu'on leur réserve et que tourmente un désir aigu de gloire ou d'argent ! Point du tout ! Après avoir, durant des années, grondé contre l'indifférence belge, au moment où l'on crée enfin le seul organisme capable de tuer cette indifférence et de contraindre l'Etat à rendre à la Littérature la même justice qu'il rend aux autres ressorts de l'activité nationale, on a vu soudain ces énergumènes, ces génies éternellement méconnus, refuser d'entrer dans l'Association et protester à l'avance — les raisins sont verts ! — contre des subsides que l'Etat n'aurait jamais songé à leur offrir.

Et ce serait leur faire trop d'honneur que de s'occuper d'eux longuement, si malheureusement leur attitude ne fournissait à la malveillance du public — et aussi des pouvoirs publics ! — l'occasion de nous refuser nos droits. On fait valoir en haut lieu contre nous la protestation de ces fantoches ! On refuse à nos écrivains sérieux les moyens de vivre en se consacrant tout entier à leur art, sous prétexte que quelques fainéants, rôdeurs de musées ou de jardins publics, ou quelques journalistes en mal de copie repoussent l'intervention de l'Etat !

Mon cher Gaston, il y a, chez nous, une besogne d'assainissement à accomplir dans la littérature. Il faut que nous chassions de nos rangs une foule d'individus qui y jouent le rôle de la mouche du coche, avec cette différence que leur aiguillon pique et qu'il est empoisonné. Tous ces fier-à-bras, tous ces bohèmes insolents et braillards, ces gens malpropres qui nous déshonorent, ces criticaillons, chercheurs de poux et

ramasseurs de crottin, ces soi-disant idéalistes qui ne veulent pas du mécénisme de l'Etat, mais qui vivent de quasi-mendicité, à la porte! A la porte aussi ces Belges marrons qui passent à l'ennemi et qui vont à Paris dénigrer ceux des nôtres qui n'ont pas eu le triste courage de s'expatrier! Tâchons enfin, une bonne fois, d'être entre nous. Et si nous y réussissons, délivrés des moustiques et des limaces, nous pourrons enfin travailler tranquilles!

C'est parce que vous êtes des jeunes, mon cher ami, que je vous écris ces choses. C'est à vous qu'il appartient de régénérer les mœurs littéraires en Belgique. Gardez vos flèches pour notre ennemi éternel : l'esprit trivial et mesquin de notre bourgeoisie et respectez le labeur de ceux qui sont vos frères en art, quelles que soient les divergences esthétiques, philosophiques ou religieuses qui les séparent de vous.

Tu me pardonneras cette longue sortie. Intitule-la : *De la Tolérance*, si tu veux, et crois à ma vieille amitié.

GEORGES RENCY.



Vers la Simplicité.

*Vers la simplicité des glèbes et des eaux,
Sans nul souci des pâles controverses,
Mon âme, se pencher comme un roseau
Et respirer la paix que le ciel verse.*

*Loin des villes, si loin qu'à peine on aperçoit
Dans les brumes de vagues silhouettes
Et que l'oreille, encore qu'elle soit
Attentive, ne peut saisir le bruit des fêtes.*

*Si loin que l'être seul en contact avec l'Être
Immole sa pensée aux souffles créateurs,
S'atomise et bientôt se surprend à renaître
En les mille avatars des sites enchanteurs!*

*Oh! les grandes et les petites villes!
Avec leurs sombres murs pareils à des prisons,
Avec les rues sans but et les foules serviles
Et les longs boulevards sans horizons*

*Tout est pierre ou métal, tout fait bruit, rien ne chante.
Les souvenirs sont coulés dans l'airain ;
On cherche à marteler d'inexorables freins
Et rien ne peut mâter les hontes frémissantes!*

*Les renommées d'un jour s'érigent en statues
Sur les gran'places, les squares, les trottoirs ;
On fait un pas du cirque à l'abattoir :
Ici on se gaudit et là on tue!*

*L'hospice et le couvent côtoient le lupanar,
La prière et la paix se mêlent à l'orgie,
Le repentir touche à l'apostasie,
Comme en un bois peuplé de loups et de renards.*

*Et la pensée, dans l'air avare, anémisée,
Torture les cerveaux de son mal lancinant,
Et dans la nuit des âmes avariées
Le désir souteneur flétrit le sentiment.*

*Oh! les grandes et les petites villes!
Où rien n'est beau de ce qui parle aux yeux,
Où fusse le chahut des discordances viles,
Où le rire et le pleur paraissent odieux!*

*Le ciel, sur ce chaos, se répand en ténèbres,
Et la nuit n'attend pas l'évasion du jour :
Les cris que l'ombre étouffe ont des échos funèbres
Dans le halo blafard des carrefours.*

* * *

*Au loin, vers le lever des clartés naturelles,
Vers les senteurs de glèbe et la fraîcheur des eaux,
Mon âme se pencher comme un roseau,
S'élancer, fuir, prendre des ailes!...*

*De la lumière, enfin, pour les yeux, des chansons
Pour l'oreille et des parfums pour l'âme :*

*Voici l'heure où les sens s'éveillent et se pâment
Dans la mysticité des vastes horizons.*

*Oh! la paix qui soudain coule au cœur l'énergie
Et verse un flot de sève en nos membres rongés,
Comme si, par l'effet d'une illustre magie,
Le prêtre nous donnait la nature à manger!*

*Puissant dictame et lumineuse hostie
Don. le pain malaxé de force et de bonté
Fait sourdre en nous l'oubli des affres ressenties
Et l'abandon des matérialités.*

*Vaguer par monts et vaux, sans soucis, l'esprit libre,
Et, comme un son de harpe au bord de l'infini,
Sentir une harmonie vibrer en chaque fibre;
Aller on ne sait où, partout et rajeuni.*

*Laisser flotter la bride au col du rêve,
A travers champs, à travers bois, par les chemins,
Trotter l'amble et soudain dévaler vers les grèves
Où gueusent en chantant la mer et les marins.*

*Où l'arrêter, ma blanche haquenée ?
Est-ce à la mer, est-ce au-delà, dans quels pays ?
Qu'importe, vas ton pas et sois abandonnée :
Que nul ne vienne à toi des grands, — mais les petits!*

*Car il faut aujourd'hui que mon âme s'en aille
Conclure loin de tout les grandes accordailles,
— Par quels pays du monde, en quels divins étés ? —
Vers la simplicité !*

FRANZ HELLENS.



Chanson d'un Soir.

I.

Laisse la porte longtemps close, ô mon aimée,
Demeurons à rêver sous la lampe allumée...
Dehors, c'est l'ouragan qui passe dans la nuit,
Dehors, j'entends le vent se lamenter dans l'ombre

Et la pluie, aux carreaux, pleurer des chose sombres;
Dehors, j'entends un pas qui rôde, un pas qui fuit.

Un pas lent qui se traîne... Oh! garde-toi d'ouvrir :
Sait-on jamais qui peut venir?...

Laisse le livre ouvert à cette page aimée
Qui parle de l'amour dont ta grâce est charmée
Et que nous lûmes tant que notre âme a compris.
Enfin, la voix qui chante, au couchant, sur les grèves,
Les Souvenirs et les Espoirs et tous les Rêves.
Dont nos cœurs, depuis quand, sont à jamais épris...

Ne tourne pas la page où notre âme se mire :
Sait-on jamais ce qu'on va lire?...

II.

Laisse le feu mourir et la lampe s'éteindre...
La chambre, tiède et douce, a des langueurs d'adieux
Et dans l'ombre en tremblant nos espoirs vont se joindre...

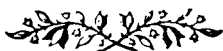
Penche ton front rêveur sur mon épaule, un peu,
Et reste ainsi, pendant que ma pauvre âme exhale
En de longs mots troublant d'ineffables aveux.

Ou plutôt taisons-nous. Dans la paix automnale,
Ne troublons pas la chanson douce de nos cœurs,
La chanson d'amour triste et pur, la chanson pâle...

La vie est loin, la vie vaine, et ses vancœurs
Qui chargèrent nos âmes de mélancolies.
En silence aspirons le désir des langueurs.

Le besoin des tristesses, la soif des folies...

PIERRE WUILLE.





IMPRESSIONS

MALINES (1904).

DIMANCHE :

EN sortant de la gare, des cochers; toujours les mêmes et cupidement respectueux. Un bossu, toujours le même; porte-bonheur dit-on, cheveux d'esthète, pourquoi? Une marchande de victuailles, oranges, couques, poissons, toujours les mêmes, bizarre!...

Une place vide, trois personnes me saluent, déjà? et pourtant si parfaitement inconnues. Rues désertes, trois heures, dimanche, province, il pleut, naturellement, et voilà.

* * *

Quatre heures. -- Il pleut toujours et cependant apparition obstinée d'une famille. Père, mère, trois enfants; le plus jeune, paternellement porté, les deux autres marchent devant sous un riflard violacé et dégoutant qui protège, ô si amplement, ces gosses. La mère s'ennuie et se désennuie en ennuyant les autres; observations continuelles sur la marmaille précédente, mais qu'importe, car si amplement protégés, pluie ou mots kif-kif. Tout cela passe, moi aussi.

Un chien blanc pantalonné de boue et si tremblant sous l'averse; pas de riflard, ô justice!

Suivons-le : direction douteuse, queue en point interrogatif, sans doute traduction fidèle d'un état d'âme, si tant est que les chiens... et pourquoi pas?

Un enfant passe en courant, le chien s'étonne et suit, pourquoi? La rue est longue, l'enfant court encore, le chien aussi. Enfin tout là-bas, virage — hélas Nevermore.

* * *

Grand'Place. — Si belle, si évocatoire, si grande — au centre, statue de Marguerite d'Autriche, tournant le dos à son ancien palais — assez vu naguère sans doute. Autour d'elle, la main dans la main, on dirait, toutes les petites maisons flamandes dansent une ronde sur l'air engageant qui dégringole du joyeux carillon de la tour; oh! ce carillon, si fin, si beau, le plus fin, le plus beau.

Et la tour! cette géante, archi-centenaire, qui, pour ne pas troubler les petites maisons dans leur ronde, semble se tenir à l'écart, un peu comme dans un coin et radote pour elles des airs d'autrefois. Tout cela, très pur, très dans la note, enfin cela, belle impression et durable.

* * *

Cinq heures. — Temps aigre-doux, rayons de soleil, poussière de pluie, sourire de convalescent. Un pigeon sur la tête de Marguerite d'Autriche qui s'en fiche. Trois fritures immuablement à leur place de jadis et de demain; une odeur de graillon, encens veule et suffocant monte vers... qui? Satan peut-être.

Un prêtre, salué par tous et par tous visiblement dérangé, traverse la place, vite, commission pressée... l'une ou l'autre en tous les cas. Au fond de la place, hiératiquement rangées, des vigilantes (1) de couleurs différentes; cochers somnolents, jamais de clients, alors pourquoi? Drôle, drôle, drôle.

Il repleut, le pigeon s'envole, Marguerite s'en fiche.

Trois béguines, se dirigeant vers l'église, se réfugient contre la pluie sans doute ou pour prier, qui sait? enfin trois béguines, porte-malheur dit-on, on verra.

* * *

Six heures. — Diable et mon train! — courons — arrivé gare, manqué train, pourquoi? Ah! les béguines, c'est tout vu.

M. ANGENOT.

Mai 1904.

(1) Fiacres.

LES LIVRES

La Solitude heureuse, par FERNAND SEVERIN.

Tu ne te trouveras nulle part sauf en toi...
Pour avoir méconnu l'unique et simple loi
Que de plus orgueilleux ont humblement suivie
Et cherché ton poème ailleurs que dans la vie
Voici que dès le seuil tu te prends à douter.

Ton âme parle : il te suffit de l'écouter.

Voilà par quels mots, M. Fernand Severin ouvre son livre. Et toute la suite de poèmes discrets — où jamais un mot tragique ne fêle le cristal de son âme — est un charme lent et fluide qui envahit.

O ! le beau, le vrai poète ! Celui qui parle aux humbles, avec des mots humbles et fait entrer dans leurs cœurs rustres toute sa lénifiante beauté !

M. Fernand Severin a choisi pour ce volume, le mètre alexandrin — dont il ne se départ pas un seul instant — mais qu'il disloque, quelquefois au point de donner l'illusion du vers-libre.

L'idée du poème a plutôt l'air de se dégager, après la lecture totale, que de sortir peu à peu aux coups de marteaux des mots sonores, comme chez E. Verhaeren. Ses vers sont calmes comme un air de flûte. Ecoutez :

Tandis que l'aube pâle éclaire au loin les bois
Tu parles comme on fait en rêvant à mi-voix
Et ta voix est plus douce encor que ta parole.

N'est-ce pas qu'elle est divine, cette musique ?

* * *

Lettres d'Hommes, par PAUL ANDRÉ.

... J'ai tenté de confesser le secret de quelques âmes souvent douloureuses, rarement belles, parfois étranges. Voilà ce que dit une partie de la dédicace. Et je m'attendais à voir ici des âmes d'un peu toutes sortes. Je me suis trompé. M. Paul André ne connaît, ce me semble — à une exception près — que l'âme d'un noceur et celle d'une cocotte. Ce n'est pas des plus ragouissant.

Ça sent quelquefois le roman feuilleton — c'est peut être la vie ? Qui sait. — Et puis c'est long un volume de 300 pages, où l'on vous sert des âmes pimentées et avariées !

* * *

Intègre, par PIERRE LE ROHN.

C'est l'histoire du concussionnaire.

Pour quelques actions il a donné l'appui de son nom et de son titre à une société véreuse. Tout le monde croit à son honnêteté, tous, hormis deux personnes : Sa femme, qui le soupçonne et Gerval qui possède un reçu signé par lui, Ravel.

Gerval aime M^{me} Ravel — ô chastement. — Dans une dernière entrevue, il lui donne le reçu signé par son mari. Et c'est armée de cette preuve qu'elle se dresse méprisante devant lui, — le jour même où il est envoyé par le peuple, à la Chambre — en lui crachant ce mot : Voleur.

Il courbe la tête. Mais les acclamations dans la foule l'appellent.

Il sort, et va dans cette popularité malsaine, étouffer ses remords d'intègre !

Tout cela est dit en une langue précise, ennemie de l'éclat, ne recherchant par la force dans le mot, mais dans l'idée. L'action est menée de main maîtresse et marche crânement au dénouement final.

En toute sincérité, c'est un beau livre.

JULES BOCK.



Le Salon de l'Œuvre.

Ceci n'est réellement pas une critique ; un peu rapidement, au moment de mettre sous presse, et à regret, à cause de l'intérêt du Salon, quelques mots dictés à l'éditeur.

Exposition d'une jolie tenue, avec quelques tempéraments précieux. Au hasard du souvenir, **Delin** : fait songer à Bernier, mais quelle sûreté, quelle adresse, quelle fougue. Sa toile *Libre*, s'impose par de rares qualités de coloriste ; *l'Étalon échappé* d'un bien joli mouvement et deux *Impressions* très bien observées.

Jules Cran : est décidément un peintre d'une rare habileté, son *Vieux Sergent*, *la Toilette*, *la Grand'Route* et surtout le *Portait du peintre Pottier*, sont des œuvres brossées avec une simplicité et une largeur peu communes.

Jacqmotte : expose une très bonne toile, *Les Rochers de Waulsort* et *Ferme ensoleillée* qui est une œuvre de sentiment et d'une atmosphère sincèrement comprise.

Paul Leduc est un savoureux coloriste ; je citerai particulièrement : *La Mare*, *Ville morte*, *Chemin au loup*, et *le Matin en novembre*.

Pottier : nous donne une série de charmants intérieurs d'une aimable intimité et d'une savante ordonnance.

Stany-Léra évoque évidemment Rops par le choix des sujets, on s'expose toujours dans ces cas à la comparaison, or ici... Cependant cela est de la très bonne illustration, certaines œuvres sont bellement imaginées et la *Foi* en fait foi.

M^{lle} Surlemont : Très en progrès depuis le Triennal, où le Coin de chapelle et le Prie-Dieu faisaient triste figure, nous donne aujourd'hui enfin deux *Intérieurs d'églises*, très réussis ; toutes nos félicitations.

Baes : portrait de M^{me} D !!!

Vander Geynst : !!! n^o 100, portrait? *Le baron* bien campé et voilà tout.

Van Holsbeeck expose de très bons *croquis de chevaux* et quelques dessins bien compris.

Pour la sculpture, remarqué l'*Emmanuel Hiel* de **Van Hamme**, et *Le Vieillard* de **Léon Vogelaar**, qui est une très belle œuvre ; voilà de bonnes choses.

Enfin **Bochoms Léon** expose un *bureau de dame* et un *Fauteuil* d'une très heureuse composition et d'agréable proportion. M. A.



Encouragements officiels à la littérature nationale.

Un de nos meilleurs écrivains, dont le dernier roman (une délicieuse page de Folklore) vient de recevoir du Ministère de l'Instruction publique la lettre suivante :

« MONSIEUR. — Nous avons lu ... (le nom du roman) et nous ne le considérons pas comme pouvant servir à l'instruction de nos compatriotes. Agréez, etc. » Le tout signé d'un nom bureaucratique et illisible.

Notez que ce volume n'a pas suscité une critique nettement défavorable. Il est vrai que le Gouvernement ne peut pas tout acheter. Il consacre paraît-il, une somme importante à l'achat de grammaires, guide de jeunes littérateurs, jardins enclos, petites scies, petits couteaux et autres instruments de torture. Et dès lors !...

*
* *

Quand le conseiller Charles Gheude demanda au Conseil provincial qu'on rétablît le subside de 3,000 francs pour les littérateurs, le rapporteur de la section, M. Loicq, demanda le rejet, en prétextant que les écrivains n'avaient nul besoin de secours de la Province. M. Loicq pourrait-il nous dire comment il se fait que lui, qui se trouve dans une situation de fortune autrement florissante que celle de nos hommes de lettres, consente à jouir de certains secours dont il n'a nul besoin.

Nouvelles.

Nous avons appris avec grand regret la mort d'un de nos jeunes confrères, M. Pierre de Querlon.

C'était un garçon de talent et d'avenir qui succombe fatalement aux premiers combats.

Il avait déjà, quoique âgé de vingt-quatre ans, publié plusieurs romans dont les *Joues d'Hélène* avait été particulièrement remarqué pour la finesse des émotions, la concision et la pureté du style.

* * *

Voici le sommaire que nous donne le numéro de juin de *En Art* : *Margot folie*, Charles Dulait ; *Le Jardin*, Liévin Lots ; *A Merilaine*, Céladon, Crysis ; *L'âme provençale* (suite), Pierre Broodcoorens ; Revue du mois, Lettre de Paris, revues, théâtres, expositions, etc.

* * *

L'édition artistique *Paris-Liège*, réunissant les matériaux d'une vaste *Anthologie belge des Écrivains d'expressions françaises* fait appel à la collaboration de tous les écrivains belges — Prière d'envoyer les manuscrits à M. Léon Wauthy, directeur, 35, rue de Visé, à Liège, en se conformant aux conditions suivantes : Poèmes, 150 vers au plus ; prose, 10 pages de texte, 12 × 18 au plus, joindre notes biographiques (localité et date de naissance) et bibliographiques (liste des ouvrages parus et collaborations aux revues littéraires), accompagnées d'une photographie ou d'un cliché. Il ne sera plus reçu de manuscrits passé le 31 juillet 1904.

* * *

Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ! — Octave Mirbeau vient de se voir refuser par l'Académie française le prix annuel de littérature dramatique pour sa superbe pièce : *Les affaires sont les affaires*. Comme il n'y avait aucun croûtard parmi les concurrents, le prix n'a pas été décerné.

* * *

M^{me} Sylviane vient de créer une nouvelle revue bimensuelle qui, au but artistique, joint un but philanthropique des plus louables : l'amélioration du sort des petits indigents. — Rédaction-administration : 127, rue Francklin, Bruxelles. — Abonnement : 5 fr. l'an ; le n^o, fr. 0.10.

Tous nos vœux.

* * *

Une nouvelle Revue : *Mon Recueil*, qui s'occupe principalement de choses théâtrales, publie comédies, drames, vaudevilles, monologues, etc., ainsi que des renseignements pouvant être utiles à ceux qui ont une pièce à faire jouer. Administration et rédaction : 28, rue Van Hasselt.

Directeur : M. Franz Coppin. Abonnement, 5 francs l'an, le numéro, o.50 centimes.

Tous nos vœux!

* * *

Le sieur Remy, que nos lecteurs connaissent déjà, nous révèle aujourd'hui un autre côté amusant de son esprit. Dans un nouvel article, qui enfonce en énormité le précédent, ce monsieur nous répond sournoisement :

« Je ne me permettrai pas de qualifier d'apprentis journal^{iste} jeunes gens qui s'escriment avec tant de conviction dans les petites revues mensuelles. Je ne me le permettrai point, d'abord, parce que ces jeunes gens n'ont pas le désir de recevoir des leçons, mais d'en donner à leurs devanciers (*ça c'est pour nous!*) et ensuite parce qu'ils affichent pour la presse de grand format un mépris souverain. »

D'abord cette dernière affirmation est fautive, ensuite nous ne permettons pas à des gens de *vo*tre espèce de nous donner des leçons ; nous possédons des maîtres autrement grands que vous, cher monsieur, et que nous vénérons et acclamons de toute l'exhubérance de notre jeunesse. Quant à nous, notre seul vœu est de n'être jamais un Monsieur Remy, car ce sont vous et vos semblables qui gâtez le journalisme. Vous n'êtes pas journaliste d'ailleurs. Ah! jamais, jamais, pédicure oui! Ah! mon pauvre vieux!

* * *

Le Jeune Effort, considérant que trop de Belges ignorent notre littérature nationale, se propose la composition du *Guide biographique belge* où sera mentionné avec le nom, la date et le lieu de naissance de nos écrivains, la nomenclature complète de leurs œuvres, par ordre de parution.

* * *

Va paraître très prochainement, *Missel Païen*, de notre collaboratrice, M^{me} Lise de Bellinglise.

Ce livre sera illustré par le bel artiste qu'est Ferdinand Knopf. C'est assez dire pour le succès de ce livre, tant au point de vue littéraire qu'artistique.

* * *

Viennent de paraître : *Le Double Jardin*, de Maurice Maeterlinck ; *Souvenir des Vertes Saisons*, d'André Theuriet ; *Les Clartés humaines*, de Ferdinand Gregh ; *Fards et Poisons*, de Jean Lorrain ; *Le Troupeau de Clarisse*, de Paul Adam.

* * *

Accusé de réception. — *Le Branle*, par Hélène Canivet.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense,



Sommaire :

L'Aïeul	EDOUARD NED.
Le Bourreau	JULES BOCK.
Les Paons	G. RAMAEKERS.
Coin de Province	L. DE CASEMBROOT.
Impressions	MARCEL ANGENOT.
Les livres :	
<i>Le Double Jardin</i>	M. DES OMBIAUX.
<i>Une Crise littéraire</i>	
<i>Le Rouet des Nimbes</i>	PIERRE WILLE.
Nouvelles	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 15.

AOUT 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

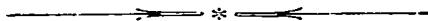
Affilié à l'Union de la Presse périodique belge

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



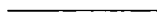
Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK' — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue d'Edimbourg, 23.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



L' A I E U L

La chambre est toute claire.

De l'aigrette en chêne tourné, suspendue à la poutrelle du plancher au-dessus du lit, tombe la blancheur plissée du pavillon. La tête pâle du malade qui semble dormir fait dans l'oreiller un étoilement d'ombre; ses mains jaunes, où saillent comme des chemins de taupes sur les routes les cordons bleus des veines, grattent par un mouvement fébril le drap fripé.

Doucement la porte s'ouvre. Hélène paraît, une nappe pliée sous l'aisselle, un crucifix et des chandeliers de vieux cuivre à la main. Elle s'arrête un moment, jette un coup d'œil au lit, interroge le visage glabre du vieux terrien, dont, malgré des mois de chambre, la peau rude et le front carré gardent encore la caresse brune un peu effacée des hâles. Il est calme. A pas sourds, elle s'approche de la table, étend la nappe, range les chandeliers, allume les bougies dont la flamme dansante se reflète dans le cuivre. Puis elle prend sur la cheminée un verre à côtes, où une branche de buis trempe dans l'eau bénite, et le dépose devant le crucifix.

Au bruit, le malade s'est réveillé. Hélène lui donne un sourire, relève en tapotant l'oreiller, reborde le lit. Puis elle va fermer les rideaux de la fenêtre. Mais, malgré les plis, la lumière entre, le matin jette dans la chambre des essaims clairs de rayons qui s'asseyent sur les draps, grimpent le long du pavillon, jouent sur la tapisserie jaune à fleurs vertes, s'accrochent aux cadres d'or des paysages et des scènes de chasse. On dirait que tous les rayons, rayons verts des bois proches, rayons d'or des blés mûrs, rayons bleus des fontaines, tout ce qu'il a connu, tout ce qu'il a aimé, chantent leur belle chanson de vie dans la maison qui se pare de blanc pour accueillir la Vie.

On entend des pas dans la place à côté, puis le bourdonnement bref de gens qui parlent bas. C'est tout. La maison se tait. Au dehors, c'est encore la demi-somnolence du réveil; des meuglements de bêtes qu'on mène au pré, un roulement de charriot, des appels de valets, une rumeur vague qui passe dans le rêve de l'aïeul.

— Hélène!

Ce n'est plus une voix. C'est un souffle. Pourtant on surprend encore dans ce souffle l'intonation haute du maître et l'habitude du commandement.

— Hélène!

Elle se penche vers lui en regardant les yeux déjà jaunes dans leurs cavernes. Elle écoute. D'abord elle s'étonne, croit mal comprendre, se penche un peu plus. Puis c'est un flux de paroles grondantes comme d'une mère câline qui gourmande le caprice d'un enfant.

— Il n'y a pas de bon sens! En voilà une idée! Ça n'est pas raisonnable, voyons! Non, non, non...

Le souffle s'anime. Le malade s'appuyant sur les mains s'assied sur le lit. Et il a grand air, malgré le tremblement du torse pour qui les bras sont des soutiens trop faibles. Il ne prie plus, il ordonne. Elle regarde la porte. Pourquoi quelqu'un ne vient-il pas à son secours, qui convaincrat peut-être le vieillard? Pourquoi le prêtre n'arrive-t-il pas tout de suite, avec le Viatique? L'horloge? L'aiguille est arrêtée, le balancier se tait immobile, le coucou s'est retiré dans la cage pour ne point chanter les heures de l'agonie du maître.

Sous le bougonnement d'impatience, elle finit par acquiescer.

— Si on peut dire! Je vous demande un peu! Oh! ces vieux! Ce qu'ils sont têtus!...

Et elle s'en va en marmottant, tandis que l'aïeul, retombé sur l'oreiller, tousse, et la couverture de laine se ballonne, et l'édredon rouge se soulève, suivant les mouvements du ventre qui tressaute. Une discussion dans la pièce voisine. Puis, accompagnée de son mari et de Poucet, elle rentre, portant une chemise à plastron empesé, un habit noir, un chapeau de soie court et fortement évasé par le haut.

— Mais, papa, commence Jaumine...

Le grondement du vieillard interrompt. Jaumine, comme sa femme, hausse les épaules, lève les bras, atteste qu'il n'y peut rien.

Avec des gestes maladroits qui provoquent sur son visage une expression de souffrance, le vieux fait toilette. C'est très compliqué, et ça dure longtemps avec des pauses pour souffler, avec des arrêts brusques quand un mouvement trop vif éveille une douleur qui dormait. Il faut que Poucet lui soutienne les jambes, pendant qu'on enfle le pantalon trop large où les genoux pointent leur maigreur. Le frac à basques est bien un peu passé de mode, la cravate noire tournée trois fois autour du col et largement nouée n'a plus sa première fraîcheur, la soie est un peu fripée du chapeau posé sur la table de nuit. Le vieux laboureur n'en paraît que plus grand. Un ancêtre descendu de son cadre. Quelqu'un d'autrefois qui revient dans un rêve pour s'en aller bientôt. Il porte sur la figure et dans l'air cette distinction singulière, cette grandeur un peu farouche que la souffrance imprime sur le front des terriens, comme si, dans leur masque pâli, elle condensait la physionomie d'une race.

Une sonnette vibre. Les yeux du malade s'éclairent. Avec un ahan de tout le corps, il se lève. Il est debout, appuyé d'une main sur son fils, de l'autre sur Poucet. La sonnette s'approche. Il est debout. Et l'horloge, dont le cœur a tressailli sous un attouchement invisible, se remet à battre, la porte de la cage s'ouvre au-dessus du cadran, le vieux coucou de bois met à l'air son bec sculpté et, de ses deux notes, célèbre la force d'âme de l'aïeul. Le vieux sourit. L'enfant de chœur, qui porte la sonnette et la lanterne allumée, s'arrête à sa vue. Le prêtre lui-même ému recule, sa main tremble sous le velum d'orfroi en déposant sur la table la custode blanche de soie brochée.

L'aïeul est tombé à genoux sur le prie-Dieu, ses enfants à ses côtés épiant une faiblesse qui ne peut tarder. Mais il est fort. Il s'accroche à la barre d'appui, les basques de son habit ont des secousses, la tête s'enfonce dans le col qui se plisse. Sous la lumière pâle, dans la chambre moite, pendant

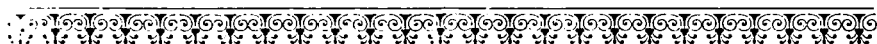
qu'on devine la Mort assise au seuil, arrêtée dans sa marche par une volonté plus forte que le destin, par une foi plus vive que la flamme du néophyte, Hélène pleure, Poucet s'attendait, un long sanglot déferle comme une vague aux frontières des âmes qui sont là.

C'est un vieux terrien qui, sans se douter de la beauté du geste, avec la toute simplicité des premiers temps héroïques du monde, veut accueillir à genoux la Vie.

Et rapidement, pour abréger la tension des cœurs, le prêtre récite les prières :

— *Domine, non sum dignus...*

EDOUARD NED.



Le Bourreau.

A mon maître

ÉMILE VERHAEREN.

I

*Dans l'ombre, j'ai marché, fils de la peur,
Escorté du silence horrifié des foules
Et les chemins rendus déserts par la terreur
Frémissent de dégoût sous mes pieds qui les foulent.*

*J'ai raversé la vie, lémure du remords,
J'ai fleuri mes chemins de cent têtes coupées
Et tailladé à coups d'épées
Un suaire de chair pour la Mort!*

*O le pain savoureux des tortures sadiques!
O mes regards vrillés dans les yeux des mourrants!
Et le pantèlement des corps agonisants
Tel un écartelé de Lions héraldiques.*

*Et les cris désertants des souffrances hurlées
Te Deum de démons tumultuaient en moi.
J'aimais ton âcre encens, odeur des chairs brûlées
Et les yeux trévirés où s'affolait l'effroi!*

*Et les baisers ignés et trouants des tenailles,
Et les ventres crevés vomissant leurs entrailles,
Et les corps se tordant tels des tronçons de ver,
Faisaient jouir ma chair !*

II

*O peuple qui me hais, toi dont la loi hautaine,
Méconnaissant la loi de Dieu qui me voulut,
M'a vomi de ton sein fétide et corrompu,
Ecoute les sursauts de ma chanson de haine.*

*Ecoute. J'ai trouvé ce rêve dans mon cœur :
Peuple, tu n'étais plus qu'un formidable corps
Qui se tordait sous mes genoux et ma fureur.*

*Et trop tard dans tes yeux s'allumaient les remords,
Car ma vengeance inassouvie
Pour s'assouvir mangeait ta vie.*

*Ecoute, écoute encor ! Sur la roue homicide
Ton corps mort se ployait ainsi qu'un arc-boutant
Et tes côtes saillaient et tes orbites vides
Béaient larges et plats tels des crachats de sang !*

*Et chaque nuit depuis des ans
Sans que s'éteigne en moi le feu qui me dévore
Je tue toujours, je tue encor
Ta mort !*

*Ecoute, j'ai trouvé ce rêve dans mon cœur :
Et des soleil, de haine éclairaient ces horreurs.*

JULES BOCK.



Les Paons.

*Au jardin préraphaélite,
Sous de fins citronniers stylés,
Les paons que voici profilés,
Promènent l'orgueil d'une élite.*

*Le plus fier, opulent stylite,
Sur un vert babustre isolé,
Epioie, éventail ocellé.
Le faste oriental du rêve israélite.*

*Les paons majestueux sont les poètes,
Enfants prodigues des Prophètes,
Parés sous l'or des cieus des saphirs d'Israël.*

*Ils font la roue et leurs joyaux s'allument
Et les yeux verts et bleus qui s'ouvrent dans leurs plumes
Sont l'émail fulgurant des Roues d'Ezéchiel.*

GEORGES RAMAEKERS.



COIN DE PROVINCE

A ma cousine C. W.

Crépuscule. Béguinage de petite ville.

L'église s'atténue dans l'ombre.

Un silence calme, majestueux, descend avec le soir ; seule, une vive lumière obsède : adossée à l'église, une chapelle du Bon Dieu de Pitié, jette derrière son modeste grillage de bois, l'éclat des cierges, fraîchement allumés.

La statue, en ces clartés, montre toute la naïveté de ses plaies saignant d'un rouge vif et la simplicité des épines, brun-clair sur le fond de la chair uniformément rose.

*
* *

Même soir, onze heures. — La paix de la petite place est immuable. Les murs gris de l'église s'enfoncent indéfiniment dans la nuit.

La chapelle ne déchire même plus l'obscurité de ses losanges clairs ; les bougies une à une se sont consummées, ainsi que partent, une à une, les âmes de la paroisse.

Un seul des godets de zinc porte encore sur le suif liquide une légère flamme, sautillante comme un feu follet. Elle glisse, se baisse et se redresse, faiblit et se ravive, se relève comme une personne lasse qui butte et ne veut pas se laisser tomber.

Dans la pénombre, le bon Dieu est comme un grand cadavre, assis, les mains jointes, auquel cette flammette tremblotante donne des reflets terribles, des clairs obscurs effrayants de vérité.

La chair prend des colorations ternes, les plaies sont rouges mat, et les orbites s'enfoncent dans l'ombre, étrangement. Parfois une plus vive lueur monte vers ses traits et il y passe comme un rictus.

On dirait qu'il regarde obstinément, cette dernière vie claire et rose qui va l'abandonner, le laisser seul, si seul dans les ténèbres.

*
* *

Plus rien. Un coup de vent a passé. C'est la nuit plus que jamais. Un gémissement ? Non.

Au loin, une porte s'ouvre, une guinguette, lamentablement, jette ses accents d'accordéon et de rires.

IMPRESSIONS

CE QUE L'ON ENTEND D'UNE CHAMBRE SISE EN QUARTIER CHIC,
AU SECOND, DERRIÈRE.

Bruxelles (Q.-L.), 6 heures (soir), Mai, Juin, Juillet. — Saison honnête bien de son temps et à l'heure.

Tous les jours, étant une fois pour toutes établi que le dimanche n'en est pas un, donc tous les jours, fenêtres hospitalièrement bayantes. Une vierge, retour de pension, exécute, ô oui, sa prière sur un piano, l'inévitable et fatale « Prière d'une vierge », auteur mort j'espère.

Relent de cuisine, indiscretion de menu qui s'obstine jusqu'à mes narines blasées. Puis brusquement, on ne sait d'où venue, bouffée d'air parfumé. Dans les arbres des pierrots tchinent à l'unanimité, cela me gêne, trop monotone, mais si peu méchant, alors soit, à tue-tête s'il vous plaît ! Au loin, la cadence harmonieuse de coups sur une enclume, on dirait d'argent ; un moment de relâche, évoque nettement un rustre absorbant, d'un revers de manche, la sueur noire de son front. En mon âme et conscience de gosse bon à rien, je le plains.

La sirène d'un express pleure et s'illimite.

L'Angelus tombe d'un clocher qui se cache. Aux premières notes, un temps de mutisme imposant et pour moi charitable. Pendant une seconde les moineaux avaient mis la sourdine, mais déjà, tous à bec que veux-tu... ah, et puis c'est leur métier. L'Angelus se décourage, comme un chanteur pas écouté ; enfin, une dernière note crève à la surface, comme, dans une éprouvette, une bulle en retard.

Sur ma table, des fleurs qui n'en peuvent plus, dans un vase qui ne s'en trouve que mieux — loi des contrastes —. mais non, pas de fleurs qui meurent dans un vase, trop banal, assez vu, rengaine, cliché : donc pas de fleurs, les enfants à leurs mères et tout cela à Georges Ohnet ou aux Quarante... rendons à César...

Cris, rires, pleurs d'enfants qui ont appris leurs leçons et calligraphié leurs devoirs de demain, conscience nette, mais les doigts! ô les doigts!!

En somme : cris, rires, pleurs, enclume, sirène, Angelus, moineaux et tutti quanti. O ma tête!

L'heure du souper, un cri de bonne à tout faire, mon nom jeté à tout hasard dans l'escalier.

Et voilà!

M. ANGENOT.

Mai 1904.



LES LIVRES

MAURICE MAETERLINCK : **Le Double Jardin.**

Maeterlinck charma les artistes dès sa première œuvre par le sens profond du mystère qui s'y révélait. Il fit vibrer le silence et palpiter l'invisible. Il exprima une conception nouvelle de l'effroi et des émois encore informulés de notre âme.

On avait tourné autour de ces sentiments obscurs ; non seulement des poètes mais aussi des peintres et peut-être ceux-ci étaient-ils parvenus à une réalisation plus intense ; je veux parler tout au moins de préraphaélites. Mais Maeterlinck pénétra au cœur même du sujet et nous en donna la substance. *Maleine, Pelleas, Mélisande, Aglavaine, Sclysette!* Il fit surgir de l'insaisissable quelques figures gracieuses, pensives, douloureuses, aspect divers de l'insoluble énigme de l'univers et de nous-mêmes. En ce sens, on l'imita, on suivit son sillage, mais on ne le surpassa point, on ne l'égala pas.

En même temps il fut un de ceux qui retrouvèrent le secret de cet art spontané qu'est la poésie populaire. D'autres nous avaient déjà émus par des vers dépourvus de cette rhétorique dont nous sommes lassés, par des strophes d'un sentiment coulé tout d'un jet, d'une intimité encore inconnue dans la poésie française. Maeterlinck en développa encore la subtilité. Dans la *Quenouille et la Besace*, il dépouilla la chanson de tout ce qui n'était pas l'âme même, l'âme seule, l'âme universelle éternellement semblable à elle-même. Il la réduisit à la simplicité extrême. Dépourvue de tout décor elle étonne par la candeur absolue de sa forme tissée de rêve.

Le goût tarabiscoté d'alors n'y vit à première vue que de la puérilité. Mais ces cantilènes contiennent tant d'émotion qu'elles ont inspiré bien des musiciens de talent subtil. Pourtant elles sont encore plus belles quand on se contente de les entendre en soi-même où rien ne les précise, où leur écho se prolonge indéfiniment.

Mais notre grand écrivain ne devait pas s'en tenir là. Pris des plus hauts problèmes de l'intellectualité, il fut séduit par les derniers aspects de la science. Il poussa ses reconnaissances jusqu'à l'extrême limite de la pensée contemporaine ; avec

un sens esthétique très sûr, il sut trouver le point où l'art et la science, se joignant, se prêtent l'un à l'autre des forces admirables. La littérature de notre temps ne compte point de plus beau livre que la *Vie des Abeilles*.

Le Double Jardin, qui vient de paraître, nous montre l'évolution constante de cet esprit grave, subtil, d'une sensibilité exquise et sans cesse frémissante. Qu'il nous parle de la mort d'un petit chien, du temple du hasard, de l'automobile, de l'épée, du suffrage universel ou des fleurs, il confère un charme nouveau à tout ce qu'il touche. C'est le mystique du panthéisme.

Son intelligence, sa sagesse, sa poésie étrange ou radieuse se parent des joyaux d'une des plus belles langues qu'on écrive. Il a, au plus haut point, le don d'éloquence. Ses périodes chatoyantes, gracieuses, souples, dont on ne saisit point aisément le secret, et qui tiennent par des miracles d'équilibre, se déroulent dans l'enthousiasme et la lumière.

Combien n'en citerait-on pas ! Mais comme nous devons nous borner, contentons-nous d'épingler cette merveille :

« Tout d'abord, la route vient à moi, d'un mouvement cadencé par la félicité, comme une fiancée qui agite des palmes. Mais bientôt elle s'anime davantage, elle bondit, elle s'affole, elle se précipite sur moi, elle roule sous le char comme un torrent furieux qui me fouette de son écume, m'inonde de ses flots, m'aveugle de son souffle. Oh ! ce souffle admirable ! On dirait que des ailes, des milliers d'ailes qu'on ne voit pas, les ailes transparentes de grands oiseaux surnaturels, hanteurs de sommets invisibles battus par des vents éternels, viennent cingler ainsi de leur vaste fraîcheur mes tempes et mes yeux ! A présent, le chemin tombe à pic dans l'abîme, et l'appareil magique l'y précède. Les arbres qui le bordent avec sérénité depuis tant d'années lentes redoutent un cataclysme. On croirait qu'ils accourent, rapprochent leurs têtes vertes, se massent, se concertent devant le phénomène qui surgit, pour lui barrer la voie. Puis soudain, comme il ne s'arrête pas, les voilà pris d'effroi. Ils se sauvent, se dispersent, regagnent à tâtons leur place séculaire, se penchent tumultueusement sur mon passage et, répercutant dans leurs millions de feuilles la joie presque insensée de la force qui chante, murmurent à mes oreilles les psaumes volubiles de l'Espace qui admire et acclame son antique ennemie, toujours vaincue jusqu'à ce jour mais enfin triomphante : la Vitesse. »

MAURICE DES OMBIAUX.

*
* *

Une crise littéraire, par ARTHUR DAXHELET.

Sous le titre *Une crise littéraire*, M. Arthur Daxhelet, l'auteur du très sagace et très complet *rapport sur le dernier prix quinquennal*, publie une étude très fouillée et très documentée sur les symbolistes. Nous ne pouvons qu'applaudir à sa conclusion : « Telle fut, dit-il, la crise symboliste, utile, tout compté, et féconde, puisqu'elle ranima la poésie française, qui se mourait dans les chaînes dorées, dont elle s'était elle-même chargée, et lui infusa un sang nouveau ; féconde aussi, puisqu'elle suscita, entr'autres, des Maeterlinck, des Verhaeren, des Henri de Régnier, que la notoriété a déjà élus et que, demain, la gloire couronnera.

MAURICE DES OMBIAUX.

*
* *

Le Rouet des Nimbes, par E. CORNET — Liège, Faust-Truyen.

Par ces temps de pessimisme froid et dessécheur des âmes, quel ravissement lorsque ayant soigneusement clos sa porte sur la vie et ses mauvaises rumeurs qui montent en marée, on s'abandonne au poète aimé qui vous emporte vers des régions de Rêve entrevues et désirées.

L'étrange pays de songe où nous transporte le poème de M. E. Cornet!

Une très curieuse dédicace nous avertit dès l'abord : « Je te dédie ce poème, ô ma petite Fiancée, à Toi plus douce et plus belle que la Muse.. »

Ce sont donc des chants d'amour, les plus difficiles qui soient à moduler.

Et dès les premiers vers nous assistons à cette banale et pourtant splendide aventure de deux cœurs qui, d'abord séparés par les misérables nécessités de la vie coutumière, communient enfin pour entreprendre, nimbés de rayonnante jeunesse, la triomphale ascension de l'escalier d'ivoire qui les mène loin des turpitudes de la foule vers une Aurore resplendissante d'Amour essentiel et de lumineux Idéal, vers l'Hyménée sacré...

Et lorsqu'ils ont bu à l'amphore de leur Rêve, calmes et beaux comme de jeunes dieux, ils s'en vont,

Là-bas, près des coteaux fleuris de primevères,
Où le printemps suave est d'éternel mystère,
Filer un rêve pur au rouet de la vie...

C'est donc un pur poète qui se révèle à nous, et, quoi qu'il en dise lui-même dans sa préface, il n'y a dans son œuvre que de l'Amour, rien que de l'Amour chanté, un clair matin d'Avril, sur la flûte passionnée des bergers d'Arcadie.

Le Rouet des Nimbes, éblouissant rosaire d'auréoles pieusement allumées autour du profil de l'Aimée, n'est pas le banal début d'un jeune rimeur; c'est l'affirmation d'un poète admirablement doué, colorant déjà les choses aux reflets irités de son âme lumineuse.

Il y a tels vers, d'une musicalité parfaite, qui révèlent un bon archer du vers alexandrin. Ceux-ci que je cueille au hasard sont à ce point de vue, significatifs :

Les jours flûteront l'air d'un chant candide et doux...

Et nos pas sonneront sur les sables des mers
L'hymne sacré d'amour aux vites éternels

Là-bas, dans l'infini du Charme et du Bonheur
Nos deux poitrines nues, d'un rythme solennel
Se presseront, unies, comme le sont nos cœurs...

Et ceux-ci, rappelant les meilleurs de H. de Regnier :

Les pampres veinés d'or, noués aux thyrses vieux
Sous les ciseaux ployant rempliront nos corbeilles.
Lors, leur chair abondante où coule un sang vineux
N'aura plus le parfum des entrelacs de treille.

... Des Joueuses déjà, les voix s'enlent d'espoir
Et viennent, en chantant les clairs matins de mai,
Bruire un rythme sage à nos cœurs fiancés...

Adoncques, puisque un vrai poète nous est né, sortant de leurs encrins les encensoirs. Réjouissons-nous, et saluons le nouveau venu. Nous n'avons pas trop souvent l'occasion de chanter Noël.

PIERRE WUILLE.

Nouvelles.

Nous recevons le premier numéro de la *Jeune Revue*, dont le programme est des plus ébouriffants. Entre autres perles celle-ci : Maintenir haut et ferme le drapeau de Vérité et de Méthode en Art et combattre le vers-libre et le symbolisme si désespérément incompréhensible. (!)

Et plus loin, dans les notules : « Lu dans le *Samedi* un beau poème de Verhaeren en vers-libre hélas... (!).

Cet hélas à lui seul, vaut tout un long poème!

Et, à propos encore du *Samedi*, la *Jeune Revue* demande quelle est la couleur politique de notre excellent confrère. Chers amis, il faut être absolument... intelligent pour poser pareille question.

* * *

La dixième statue. — M. Alb. Dubois, l'auteur de plusieurs poèmes oubliés (et pour cause) vient de jouer son chien d'Alcibiade en nous donnant « La neuvième statue ». Cette plaquette propose l'érection sur la place de la Concorde, à Paris, d'une neuvième statue, celle de Liège. (Pour ceux qui l'ignorent, sur cette place se dressent les statues allégoriques des huit premières villes de France.) Oui, bonnes gens, vous lûtes bien! Et tout de suite, pour nous assurer de la nationalité de ce monsieur, qu'on nous disait belge, mais dont tous les écrits démentent cet honneur, nous avons consulté le *Nouveau Larousse Illustré*. Malheureusement nous n'y avons trouvé que son nom. En effet, page 861 du tome III (CI-D) nous avons lu : Dubois, dit Crétin. Pas d'erreur possible n'est-ce pas?

Le *Jeune Effort*, estimant qu'il y a une lacune à combler, propose l'érection au centre de cette même place de la Concorde, d'une dixième statue, celle du comte Dubois dont on fait... des statues.

* * *

Concours de sonnets. — *Le Thyrsé* invite tous les jeunes poètes de langue française, qui n'auront pas atteint l'âge de 25 ans au 15 août 1904, à lui faire parvenir leurs sonnets inédits.

La prosodie du sonnet est nettement déterminée, mais si des concurrents se permettent quelques licences que notre époque tolère, le jury appréciera si le mérite des poèmes justifie les dérogations aux règles consacrées.

MM. Valère Gille, Albert Giraud, Emile Van Aerenbergh, constitueront ce jury.

Les concurrents devront transmettre leurs manuscrits non signés, en triple expédition, à la Direction du *Thyrsé*, revue d'art, 14, rue de la Filature, à Bruxelles, le 15 août 1904 au plus tard. Chaque manuscrit devra être accompagné d'une déclaration, indiquant le nom du poète, le lieu et la date de sa naissance, ainsi que les titres des poèmes qu'il envoie.

Tout poème recevant une approbation sera publié dans le *Thyrsé*.

* * *

Nous allons vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus inouïe, la plus grande, la plus petite, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemplaire dans les siècles passé, (voir Boileau) encore cet exemple n'est-il pas juste, une chose que l'on ne peut croire à Paris (comment nous, petits Belges, la pourrions nous croire); une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde, une chose qui doit combler de joie la *Jeune Revue*, une chose enfin qui s'est faite et qui ne se fera plus (nous l'espérons). Devinez-là! Nous vous le donnons en cent, jetez-vous votre langue au chien? Il faut donc vous la dire : M. Emile Valentin, docteur en philologie romane, officier d'académie, Directeur du *feu Journal des Gens de lettres*, etc... vient seulement de s'immortaliser en chantant sa bonne ville de Namur.

Voici comment :

NAMUR - BAINS

Flux de Rimes.

Corbleu, Namur! Corbleu, la délurée!
Je vous y prends à faire la sucrée :
Quel vertige vous tient, chère adorée?
Assise au sein d'une verte contrée,
De tous côtés de rochers entourée,
Près d'un beau fleuve à l'écart retirée
Et des senteurs de vos champs enivrée,
Je vous quittai calme, sage, ignorée,
Et vous voici, faisant la mijaurée!...
Je vous retrouve en ceinture dorée,
L'air tapageur, parfumée et poudrée,
Et de plaisir la figure empourprée!...
Puisque par vous la foule est désirée
Ayez kursaal, concerts chaque soirée,
Vapeurs coquets fendant l'onde azurée :
Bains, Skating-Ring... la chose est assurée,
La foule ainsi souvent fut attirée
Tant mieux, ma foi si cela vous agrée!...
Mais sachez bien petite préférée,
Que de vos seuls attraits naturels décorée
Vous fûtes à mes yeux toujours assez parée.

Et tout cela au dos d'un prospectus scolaire !!!

* * *

La Ligue artistique a pris l'initiative d'une souscription à l'effet d'élever, en souvenir du peintre Jean De Greef, un monument simple et fruste au bord des étangs du Rouge-Cloître, à une des places favorites du regretté paysagiste.

Les souscriptions sont reçues au bureau du journal, *Galerie du Commerce, 51, Bruxelles.*

Le Jeune Effort, voulant marcher — et sans fausse honte — sur les brisées de ses nobles confrères, le *Thyrse* et la *Plume*, propose (encore!!) un Concours de Ballades... au bois de la Cambre.

Constitueront le jury : le vieux marcheur d'Henry Lavedan et le piou-piou français, vainqueur du dernier grand concours de marche, dont le nom marche aussi vite que lui et nous échappe.

* * *

Dans le *Guide bio-bibliographique belge* que nous proposons d'éditer, sera mentionnée, avec le nom, la date et le lieu de naissance, la nomenclature complète des œuvres de nos écrivains.

Nous enverrons à tous les auteurs belges un bulletin-questionnaire qu'ils seront chargés de remplir. Pour faciliter cette tâche qui s'annonce ardue, nous prions les intéressés de nous faire connaître leur adresse.

Pour toute communication, s'adresser : 10, rue Goffart, Ixelles, à M. Marcel Angenot.

* * *

Vu l'abondance de matière il nous est impossible de donner un compte-rendu de l'exposition des **Indépendants**. L'étude en est remise au mois prochain

* * *

Accusé de réception : *Traité de l'Occident*, par A. Mithouard ;
L'Arche de Monsieur Chevrons, par Eugène Demolder.

* * *

La Jeune Revue n'étant décidément pas dans nos cordes, notre ami Gaston Pulings fait remarquer qu'il n'y a rien de commun entre lui et le G. P. qui y signe, croyons-nous, un article de critique.

* * *

A lire dans *En Art*, outre *Margot Jolie*, de Charles Dulait, et *l'Ame Provençale*, de P. Broodcoorens, la très intéressante *Revue des Revues*.

* * *

Maison DAMHAY ; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénil, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

- A propos d'une critique** **ANDRÉ LIZIN.**
Un chœur chante. **GASTON HEUX.**
Les Vieilles de chez nous **FERNAND URBAIN.**
Les Mots **LÉON WÉRY.**
Au Salon des Indépendants **MARCEL ANGENOT.**
Exposition. — Séances musicales. — Conférence.
- Les livres :**
Le dit d'un printemps } **F.-CH. MORISSAUX**
Le Paon }
Nouvelles *Jeune Effort.*



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 16.

SEPTEMBRE 1904.

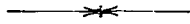
JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

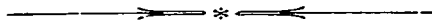
Affilié à l'Union des Journaux périodiques belges

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue Goffart, 10.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



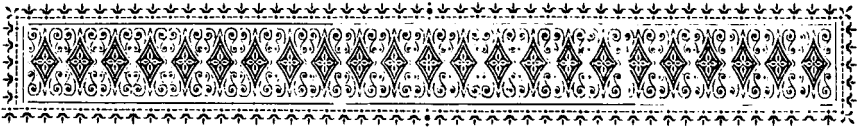
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



A propos d'une critique.

EN une récente causerie théâtrale (1), M. Adolphe Brisson parlant de la reprise de « Claudie » à la Comédie française, soutient qu'il préfère le paysan de George Sand à celui de Balzac.

Si c'est là un simple « goût » non est disputandum dit le proverbe. Mais M. Brisson prétend défendre son appréciation et ceci en termes si faibles que je ne lèverais pas la plume si ce n'était égard à l'auteur. Les inclinations pour une manière de penser quelconque sont respectables tant qu'on ne les défend point. Nous nous inclinons devant tout ce qui est sentiment, penchant de nature, impression. Mais le goût devient critique dès qu'on le justifie. Que le lecteur apprécie si M. Brisson a bien fait de se justifier.

Parlant des objections qu'ont fournies les détracteurs de l'idéalisme de George Sand, dans sa description du paysan, M. Brisson souligne : « ces objections ne sont pas aussi sérieuses qu'elles en ont l'air; s'il n'est au monde qu'une vérité, il y a trente façons de l'envisager et de la rendre. Georges Sand ne peint pas le paysan comme Balzac, mais elle le connaît aussi bien que lui; sa plume est moins brutale, son observation est aussi pénétrante » et plus loin : « Les personnages de Claudie s'expriment, sans doute, dans un style fleuri; mais en dépit de leur beau langage, ce sont, pour la plupart, de vrais paysans. »

M. Brisson admet qu'il y a au monde une seule vérité (peut-être celle qu'il exprime) et qu'il peut exister plusieurs façons de l'envisager. A mon tour j'ajouterai : « ces objections n'ont aucun air sérieux. » La dialectique de M. Brisson est sans doute très fine, subtile assurément, captieuse certainement. Admettre que la vérité a plusieurs façons d'être envi-

(1) *Annales politiques et littéraires*, 17 juillet 1904.

sagée équivaut à lui supposer plusieurs figures et à nier par conséquent son absolutisme. M. Brisson se pose sur une base qu'il ébranle deux lignes après. (Je vous disais que c'était très faible.) Il parle de trente façons de la rendre! Si la vérité a plusieurs visages, j'admet et M. Brisson me suivra qu'il y aura plusieurs façons de la rendre.

Mais ici, M. Brisson me fera remarquer, comme il l'a dit, que la vérité n'a qu'une face. Le principe changeant, la conclusion changera aussitôt. En toute conscience, si la vérité est une, je ne conçois pas qu'elle ait plusieurs expressions et surtout des expressions qui ne lui sont pas parallèles. Mais laissons ceci pour tantôt.

Je lis ensuite que, malgré leur « langage fleuri » les paysans de George Sand sont vrais. Ceci surpasse toute imprudence. M. Brisson est d'avis que les paysans ne sont pas élèves des « précieuses. » D'autre part, il trouve que les faire parler ainsi que des précieuses n'est pas s'écarter de la vérité. Le chaos des idées n'existait pas avant M. Brisson.

L'illustre logicien cite ensuite un passage de « Claudie » sans doute réel comme idée et je suis ici de son opinion, mais idéaliste pour la forme. Naïf, presque ingénu, M. Brisson s'écrie : « Fauveau (type de paysan) est *vrai* parce qu'il éprouve des sentiments de paysan, non parce qu'il les exprime comme un paysan. La forme ici, est secondaire. »

Nous y voilà! Du général nous sommes arrivés au particulier. La critique se limite, et se précise peu à peu. Il est temps que j'imite M. Brisson dans sa profession de foi.

La vérité est un concours d'idées vraies et de style vrai. Si l'idée est fausse et que seule la forme est vraie (ce qui est très rare et peu conséquent) l'œuvre aura moins de valeur que dans le cas contraire. Mais ceci ne veut pas dire que le cas contraire touche la vérité ou même l'approche. L'idée et le style doivent constituer un tout uniforme, lié, amalgamé. L'idée et l'expression doivent être en harmonie. Et, après courte réflexion, on conçoit facilement qu'une idée unique a plusieurs expressions s'appliquant aux différents êtres qui l'expriment, et que seule l'*expression change*. A part de légères variations, l'idée reste la même *en essence et en fait*. Le pro-

blème se réduit ainsi considérablement. De double qu'il était il se simplifie. L'auteur n'a plus un concours harmonique de deux éléments à observer ; un seul but est à atteindre : l'expression suivant l'être et sa classe.

En nous appuyant sur ce principe, il est loisible de sonder la profondeur de vues de M. Brisson. La question s'étant ramenée à celle du style, j'examinerai G. Sand dans « Claudie » à ce point de vue seulement. Et je suis tout étonné de trouver avec M. Brisson que le style de « Claudie » est fleuri.

Or M. Brisson sait comme moi que le paysan ne tient pas ce langage. Par conséquent qu'il manque de vérité. Et comme je viens de ramener la question de la vérité à une simple vérité de l'expression, il faut conclure forcément que George Sand ne dépeint nullement le paysan dans son intégrité fruste, mais qu'elle s'en écarte sur ses ailes de poétesse..

*
* *

Je ne soulignerai pas d'autres phrases échappées à la plume de M. Brisson, telles que « on y sent un fond solide et une clairvoyante psychologie » quand il parle de la forme de Georges Sand, ou bien « l'avenir vengera George Sand des sottises critiques des contemporains. »

Non content de juger, M. Brisson prédit. Ne soyons pas devin en fait de littérature... Celle-ci a joué bien des tours aux critiques empressées et superficielles...

Ailleurs, M. Brisson trouve que le réalisme « au vrai sens du mot » doit être franc et sincère et non brutal. Que les gros mots rendent le style ignoble et n'ajoutent rien à la réalité. Que M. Brisson essaye de ce genre qu'il préconise. Qu'il fasse s'exprimer les « voyous » de Paris comme les gens de la « haute. » Si l'expression est si « secondaire » en fait de réalisme, on peut renverser l'ordre et mettre des jurons en de jolies bouches de jeunes filles. Ou bien, est-ce que M. Brisson désire balayer toute originalité et ramener le style à une uniformité mixte, neutre, qui tienne du fleuri et du vulgaire. Est-ce que M. Brisson voudrait une expression décolorée, exsangue, sans terroir ni couleur locale ?

C'est là son but, but qu'il voile par un reste de pudeur devant ses lecteurs. Qu'on parlât ainsi il y a septante ans, alors que les esprits étaient imbus du mouvement romantique, de poésie fausse et artificielle, c'eût été de son époque. Parmi les siècles révolus, nous avons vu beaucoup de Français devancer leur temps et dresser un doigt de génie vers l'avenir. Ceux-là étonnaient, rencontraient des sceptiques, mouraient pauvrement. Mais la gloire saluait leur poussière cent ans après.

Applaudissez tous! Voici le spectacle ébahissant d'un Français, qui retourne sur ses pas, ramasser un peu de sable quand des paillettes d'or brillaient sous lui! Il méprise les écoles du réalisme en prenant pour réalisme ce qui ne l'est pas! Je ne dédaigne pas le passé, ni les œuvres sublimes qu'il a consacrées, mais soyons justes! Ne nous accroupissons point sur une œuvre que le temps a fouetté, abattu; une œuvre qui, aimable et fine, n'en est pas moins d'une frivolité passagère comme le chant léger d'un oiseau.

M. Brisson aime George Sand; il apprécie la plume délicate de cette femme qui a beaucoup senti et trop parlé. Sans doute, quelques romans resteront d'elle, ceux qui témoignent le mieux de ses instincts de femme, de mère ou d'amante. Les uns y verront un document précieux pour le féminisme moderne; les autres une simple chanson.

Je lui accorde une grâce parfois naïve, d'une naïveté involuée. Je lui trouve une action bienfaisante sur les esprits de son temps : celle de les avoir enveloppés de blondeurs inespérées, de rêves.

George Sand n'est-elle pas complète ainsi et ne s'élève-t-elle pas comme une grande image sur le fond du romantisme?

M. Brisson gâte tout en furetant et en cherchant dans cette artiste le réalisme qu'elle dédaignait ou du moins méconnaissait. Si M. Brisson eut vécu du temps de la célèbre femme, il lui eût appris qu'elle était réaliste.

Un chœur chante.

*Rêveur du songe obscur sous sa paupière éclos,
Bienheureux qui n'oppose aux visions charnelles
Que le farouche orgueil d'impassibles prunelles,
Et vit dans son extase ainsi que dans un clos.*

*Cent étalons en lui se cabrent sous des freins —
Mais ses desirs à peine ont henni vers l'espace
Que son doigt calme et sûr dans les crinières passe
Et sent mourir l'ardeur qui hérissent les crins.*

*En nous, ah ! que la nuit est donc lente à grandir
La clarté s'insinue autant qu'elle y recule
Et l'éternel soleil d'un trop long crépuscule
Suspend son orbe d'or sans jamais l'engloutir !*

*Oui ! l'ombre se refuse à nos yeux sans sommeil...
Lumière du passé sous les soirs enfouie,
Tu nous hantes encor la prunelle éblouie
Et sous nos yeux fermés reflambe ton soleil !*

*La souffrance est parlout, hors de nous comme en nous,
Hélas !... Ces soirs muets pleins d'affres vespérales
Sont des crucifiés qui retiennent leurs râles
Pour s'écouter mourir sous la ronce et les clous !*

*Le Jour la Nuit, sans fin, l'un à l'autre heurtés,
Ranques oiseaux meurtris en luttés éternelles
Dans le choc tournoyant des serres et des ailes
Mêlent des plumes d'ombres aux penne de clartés.*

*Oublie ! l'Eden, c'est toi, l'Eden de nos sanglots !
Le glaive du Khéroub entre nous étincelle...
Etant un deuil dans la douleur universelle
Nous n'aspirions pourtant qu'à l'éternel repos.*

*Fépos au fond des cœurs pour haine et pour amours...
Nous sommes les lassés de la vie féconde,
La souffrance éternelle à la cime du monde
Offre son cœur saignant au bec noir des vautours.*

Les vieilles de chez nous.

POUR EDGAR URBAIN, frater.

*Le dimanche là-bas les vieilles rajeunies
Quand il fait du soleil sur leurs capes plus claires
S'en vont à travers champs pour dire des prières
Dans l'ancienne église où leur chaise est bénie...
Elles s'en vont par deux ou trois, frappant aux huis
Des autres qui depuis des temps invraisemblables
Habitent les maisons dans l'enclos immuable
Que l'aïeul a fermé de deux berceaux en buis.
Histoire alerte du village
Qui se chuchotte en mots bénins
Avec des détails anondins
Et de singulières images.
La vache roux et blanc est morte et enterrée
Sous le gros noyer vert qui l'avait abritée
Et son grand œil humain implacable angoissé
Avait regardé l'homme et s'était enfoncé.*

.
*Les vieilles de chez nous vont dire des prières
Dans l'ancienne église où leur chaise est bénie.*

.
*Le soleil met des ors sur les blés immobiles
On dirait qu'ils ont pris la teinte des chemins
Argileux, les blés blonds qui donneront du pain
Durant les longs hivers débiles.
Et sur l'azur voici le vieux coq débonnaire
Qui chante clair l'appel des deux cloches d'airain
Qu'un invincible bras met en branle, et soudain
Comme s'ils étaient neufs les vieux pas s'accélérent*

.
*Signe de croix craintifs, glissement de leur pas
Sur la dalle où surgit par dessus l'épithaphe
La brusque apparition d'un crâne entre tibias
Auquel le regard gris par coutume s'agraffe.
Le lourd chapelet sort des jupes de futaines
Et les grains dans leurs doigts que cerclent des mitaines
Descendent, tandis que leur rêve machinal
Poursuit quelque regret dans le cœur ogival*

.

*Vœux pour tous ceux qui sont en mer
Et sont si loin qu'on ne sait plus
Pour ceux qu'on n'a plus revus
Et dont les yeux bleus étaient chers.
Puis encore pour tous ceux qui vont au long des plaines
Et qui dorment la nuit dans les rouses éteules
Et dont les cœurs frileux qu'allumeront les haines
Rêvent d'incendier les fermes et les meules.*

FERNAND URBAIN.



LES MOTS

J'AIME les hommes de l'amour des poèmes : en pur contemplatif.

Quels sont les poèmes de nos dilections ? Ceux qui évoquent des gestes, des paysages, des musiques au-delà de notre vie coutumière. J'aime ainsi les hommes au-delà de ma vie coutumière. Et c'est pourquoi je prise peu ceux-là qui ne m'arrêtent point longuement, pensif, un peu désorienté dès l'abord. Ils sont des poèmes trop clairs, d'esprit simpliste, tout en mots, en mots sonores et vides.

Je prise peu les mots trop clairs et trop habiles ; ils ne font que m'effleurer ; ils n'entrent pas en moi. Les choses profondes — je crois — ne se comprennent pas aisément. L'esprit n'arrive à les déterminer avec quelque précision qu'après de nombreux conciliabules avec cette grande raison sub-consciente qui est la seule clarté en nous-mêmes. Depuis longtemps la vie ne correspond plus aux mots faciles ; elle déborde les images trop nettes et les musiques trop rythmées ; elle ne se conte plus en ce qu'elle a d'essentiel ; elle s'évoque seulement, sans assurance, avec d'infinies maladresses, après de multiples essais.

Notre âme ne fait souvent que balbutier comme un jeune enfant. Nous n'avons point la maternelle patience de

l'écouter de surprendre ses intentions sous les mots déformés, déchiquetés peut-être : corrigés. A quoi bon les mots qui montent du fond de nous-mêmes? Il est si simple d'ouvrir ses oreilles complaisantes à tous ceux qui tombent, doctement, des lèvres de nos éducateurs. L'école, le monde, les livres : dictionnaires, dictionnaires! Nous logeons cérémonieusement tous ces étrangers, dans les belles chambres de nos cerveaux. Ils les honorent infiniment. Et l'âme, cette parente pauvre, trouvera toujours assez confortable un galetas, sous les combles!

Beaucoup d'hommes ne font toute leur vie que penser des mots. Ils parlent superbement, car leurs mémoires savent les images éclatantes, les arguments péremptoires et les pathétiques rhétoriques. Mais ils ne disent rien de nécessaire pour eux-mêmes ni pour les autres; car les mots, à quoi peuvent-ils bien servir, dans notre vie? Quels ponts jetteraient-ils entre les cœurs? Quelles sont les fins de leurs pompeuses éloquences? Ils éloignent, irrémédiablement, les âmes qui auraient pu se comprendre dans le silence. Et quand ils font sympathiser les hommes, ils créent des liens frêles, que brisent souvent, brutales, quelques paroles inattendument surgies des heures de totale sincérité. Combien de nos admirations et de nos amitiés sont toutes — en mots! Et combien de livres, et combien — même — d'héroïsmes!

Les éloquents sont, effroyablement, dupes des mots. De leur esprit, les mots sont descendus en eux-mêmes; ne comprenant plus leur cœur. Ils participent ainsi à la vie de tout le monde, excepté à leur propre vie. Leur égoïsme est un réel amour du prochain; quand ils parlent d'eux-mêmes, ils parlent toujours — des autres. Ils sont aisément reconnaissables; ils profèrent avec joie et confiance les mots : vérité, absolu, social, humanité, Dieu, car ils ont, même de Dieu, fait un mot! Et ne pouvant savoir que nos croyances réelles ne font qu'effleurer en nos cerveaux et résident dans nos entrailles, ces éloquents travaillent à nous convaincre.

Ils nous prêchent abondamment leurs morales, leur art et leur religion. Oh! ces pauvres endimanchés qui professent l'élégance! Ils connaissent le silence, non le mutisme. Et

pendant leurs silences, ils font des livres, souvent. Des livres sinistres, où se décrivent copieusement des cieux, des architectures, des gestes, des paysages, tout l'extérieur de la vie; où l'on ne rencontre jamais des mots humbles, maladroits, presque aphones, auxquels on puisse ouvrir son cœur. Ils font des livres sans aucune ironie; jamais on n'y sent l'auteur jouer avec ses pensées comme un enfant avec des osselets; on ne le voit point sourire, derrière un masque, des émois et des gravités, du lecteur bienveillant. Car ces éloquentes se donnent, tout entiers, dans les mots. Les mots, ces tonitruantes et lamentables musiques, oripeaux haillonneux de parades sur les tréteaux — de la gloire!

Il faut sourire de cela, avec un peu d'ironie, sans mépris et sans malignité. Car ces pauvres ignorent la bonne volupté de se garder pour eux-mêmes. « Il est en moi-même de grands diocèses » disait Fénelon. Parcourons les diocèses de nous-mêmes, en bon archevêque, confondant riches et pauvres dans une même bénédiction. La vie est partout semblable : nous pouvons la vivre intensément — et si nous le voulons : héroïquement — sans la convertir en mots. Et puisqu'il est nécessaire de la pimenter d'un peu de souffrance, ne pouvons-nous aussi nous meurtrir, et saigner, et sangloter éperdument — sans abandonner notre tranquille sourire et notre voix coutumière?

LÉON WÉRY.



Au Salon des Indépendants.

Pour un Salon qui n'est pas venu le premier, voici décidément un Salon qui n'est pas le premier venu, La critique s'est plu à s'étonner qu'en ces temps caniculaires et d'indifférence publique, ce cercle de jeunes artistes ait eu le courage de braver tout cela, dans un « quand même » admirable. D'abord l'ont-ils choisie, cette date néo-mondaine et cette chaleur suffocante? Ma foi, quand on n'a pas ce que l'on aime il faut bien aimer ce que l'on a; d'autre part, la jeunesse qu'on leur prête

n'est-elle pas la caractéristique de leur entêtement (d'ailleurs louable) et pouvaient-ils, si bien préparés, si ardents et si jeunes, piétiner jusqu'au prochain hiver ? Raisonnablement non, n'est-ce pas ?

Alia jacta est, et dès lors tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes. Avant tout, je tiens à reconnaître que ces jeunes artistes tiennent honnêtement la promesse de leur titre et que leur Salon est d'une indépendance, j'allais dire anarchie, presque touchante.

Que ce salon fut indispensable et attendu ? Je n'oserais l'affirmer, qu'il s'écartât considérablement de ses précédents confrères, je ne l'affirmerais davantage, et cependant à le parcourir on est ravi par son agréable diversité. Mais ce charme comble à peine une prédisposition à la découverte d'œuvres originales ou de juvénilités audacieuses. On est très étonné, presque déçu de trouver là des sagesses de septuagénaire ou néanmoins des précautions inestimables.

M. Fr. Bauck s'écarte le plus heureusement des susdites réprésailles, son art n'est destiné qu'à une élite et bien peu discernent la pensée et la philosophie qui préside à son œuvre. Il y a dans un de ses dessins, intitulé le *Juge* une telle science, une telle volupté de matière, une telle recherche d'âme que je n'hésite pas à le tenir pour une des plus belles têtes d'expression que j'aie vu. *L'Assassiné*, *Le Corridor d'une maison mortuaire* et *Le Philosophe* sont des pages épiques du plus grand effet et son tryptique *Le petit village recueilli* est d'un bien joli sentiment.

Je veux aussi faire l'hommage ému d'une sincère admiration pour les œuvres de feu **M^{me} Eva Bauck** que j'estimais, malgré quelques faiblesses, comme un curieux tempérament et une nature doucement mystérieuse.

M^{lle} A. Migeotte — experte en l'art de teindre et de repousser le cuir, parfois originale et toujours distinguée, nous donne une somptueuse série de liseuses, buvards et porte-feuilles. Son buvard *Méduses et Algues*, est d'un effet totalement heureux.

M^{me} Thérèse Van Hall, — ne manque pas elle de cette audace que j'aime aux débutants, mais, malgré des qualités considérables, je suis bien obligé de dire que ses œuvres, à part *Vieille femme* et le *Modèle pour une figurine en ivoire*, me paraissent quoique voulues, d'une dureté bien désagréable.

Puisque j'en suis à la sculpture, groupons-en la critique et admirons comme elles le méritent, les œuvres de **M. Eug Canneel**. Je regretterais l'exposition de sa figure tombale, si elle n'avait été pour moi, un précieux document à opposer à ses dernières études. Dans *Domination* il y avait déjà de velléités de vie et de talent, mais toutefois ne faisaient-elles pas prévoir les immenses progrès que révèlent le *buste de M. J. M. C.* et celui d'*une jeune fille*. Si j'en avait le loisir, je citerais toute l'œuvre dernière de M. Canneel, sans tarir d'étonnements sur ses rapides progrès, et d'éloges sur ses précieuses promesses d'avenir.

La peinture est aussi très dignement représentée.

M. Eugène Mahaux, très distingué, avec son *Peignoir rose* qui rappelle, en sa subtilité et sa finesse, celui de la Vénus de Thomas, et le *Chenal à Nieuport*, d'une jolie tenue et d'une agréable simplicité.

M. Pirenne s'affirme consciencieux avec *La porte* — et surtout, ô surtout avec l'*Atelier*, d'une rare intimité et d'une si voluptueuse atmosphère.

De **M. René Deman**, remarqué : *Les Barques* (Nieuport) d'une discrétion peu banale, *Soir gris* une petite impression pleine de sentiment, et la « *Forth* » *Grangemouth*, bien fine de couleur et d'un amusant procédé.

Puis encore, **Gustave De Smet** — avec dans sa merveilleuse série d'études, deux pochades que je me permets d'intituler *Kermesse de Village* et *Au Jardin du Rêve*.

Alex. Denonne n'expose que deux grandes toiles, qui pour n'être que deux n'en sont que plus remarquables. *Rêve d'avenir* surtout, avec une expression bien observée de femme de pêcheur s'impose à l'admiration, par ses sobres qualités de coloriste.

J. Delsaux expose des cadres d'une originalité monotone qui font, s'en doute-t-il, grand tort à ses œuvres. J'en ai deviné quelques-unes qui, mieux présentées, eussent mérité une mention, qu'est venu compromettre le mauvais goût de cette charpenterie. J'espère pour M. Delsaux qu'il est l'innocent esclave d'une volonté de bourgeois.

De **M. W. Jelley** quelques bonnes impressions parmi lesquelles *Chaumière le Soir* et la *Plage la Nuit*.

Marcel Jefferys, peintre habile et bien doué, observateur sérieux et palette savoureuse, *Nuées d'orage*, *Choses japonaises* et son *Etude de Ciel* témoignent de toutes ces qualités.

Enfin MM. **Maurice Sys** avec *Cale sèche à Ostende* et deux excellentes sanguines; **Fernand Lantoine** avec *Bruxelles*, *Neige*, *Théâtre* et *Soir de fête*; **Hubert Glansdorf** avec un audacieux *portrait de violoniste arménien*; **Roesingh** avec *Les Bouleaux* et **Marneff** et **O. Petyt** complètent non sans talent et sans indépendance ce dernier Salon.

M. ANGENOT.

* * *

Séances musicales. — A remarquer celle du 27 juillet où se sont fait entendre dans leurs œuvres MM. les compositeurs L. Bouserez et Fr. Beauck. Ce dernier s'est fait chaleureusement applaudir dans *Trois impressions* ainsi que dans *Prelude pour un Stabat Mater* exécuté par M^{lle} A. Cholet dont le jeu se colore de jour en jour. M^{me} Raquet-Delmée avec une jolie émotion et un talent très personnel a dit et chanté à merveille deux impressions de M. Fr. Beauck. M. L. Bouserez dont le talent n'est plus à révéler à nos lecteurs, nous a présenté deux lieders fraîchement composés, chantés par M^{me} Raquet-Delmée, puis un *Moderato* et un *Zondag's morgens* enlevés avec talent par M^{lle} Cholet et l'auteur.

Après cette brillante séance nous avons eu, le 4 août, une audition d'œuvres anciennes. Nous avons eu le plaisir d'entendre M. Fr. Beuck, un baryton à la voix large et sonore, M. Varlez dans quelques airs italiens, un jeune violoncelliste, M. Cholet, qui a exécuté avec talent deux gavottes de Bach et deux gentilles sarabandes. A citer encore quelques airs, dont un du XVI^e siècle vraiment charmant. Enfin nous avons applaudi M. Joachim dans deux fables de La Fontaine.

La dernière séance musicale, donnée le 6 août, par les *Indépendants*, fut digne d'éloges. Audition d'œuvres de M. Fremolle (interprétées par M. Ad. Beuck), de M. Henusse très applaudi, de M. Eeckkaute, ce dernier merveilleux musicien de beaucoup d'avenir ; ses mélodies sur quelques poèmes de Marlow sont excellentes, M^{lle} Fanny Collet les a chantées d'une voix vibrante et émue.

M. Fr. Beuck avec l'émotion et le sentiment qui caractérisent ses peintures, nous a présenté un poème admirable de C. Lemonnier, dont la musique est singulièrement vigoureuse et impressionnante. Cette dernière œuvre était chantée par M. Ad. Beuck.

En résumé, une suite de beaux concerts, où se sont fait entendre de jeunes talents très prometteurs.

FERNAND BORDIER.

* * *

Conférence de Poë à Wells, par THÉO VARLET. — D'une façon qui faisait déplorer la pénurie des auditeurs, Théo Varlet en une langue correcte et recherchée nous a merveilleusement parlé pendant près d'une heure, des poètes du Merveilleux. En termes clairs et précis il établit entre Poë et Wells un intéressant parallèle, il dit la manière de ce dernier et c'était un régal de lui entendre résumer les plus mirifiques conceptions de ces sublimes visionnaires.

M. A.



LES LIVRES

Le dit d'un printemps, par M. PIERRE GÉRARD. — Lui ne manque point d'idées : il en a trop, surtout de saugrenues. Il est prolifique autant que le lapin, ce lapin qu'il aime au point de lui consacrer une grande partie de son livre. Il se trouve que M. Pierre Gérard est mon ami : notre amitié date de *Réveil*, cercle d'art que nous créâmes à Louvain et dont faisaient partie Fernand Séverin — que M. Gérard s'obstinait à appeler *maître*, ce qui navrait Séverin — Henri Braun, le bon graveur — qui est bénédictin aujourd'hui — Maurice Duwez, et d'autres.

A cet époque M. Pierre Gérard avait déjà des prédispositions aux inventions biscornues... Mais je vous le répète, M. Pierre Gérard est mon ami : j'en dirai le moins de mal possible. J'y ai quelque mérite, d'abord parce que son livre est tout-à-fait mauvais, et ensuite parce que M. Pierre Gérard a un excellent caractère.

J'avoue n'être pas parvenu à avaler jusqu'au bout le volume copieux du poète, il y en a trop, on étouffe! Et puis je me suis heurté à ses vers comme ceux-ci (je... bêche, au hasard!) :

...Troupe harcelant l'hiver, par l'hiver harcelé... (13 pieds.)

...On dirait que le dieu de ses dents d'or nous mange!...

...N'entendre hurler les vents autour des revenants... (13 pieds.)

...Flot, (toi) qui vêt. . (sic)

...Nous désirons cesser, d'une robuste envie,

De boire aux eaux du Temps l'inconstante énergie... (?)

...Fus-je assez franc, fus-je assez bon?

Assez charitable, le fus-je?

...Le soleil éclairant ce sang plus ou moins fort,

Le fait couleur d'or clair ou couleur de sombre or...

...L'ombre qu'on a vu (sic) s'avancer...

... Le soir,

Ils (les anges) déjeunaient d'oiseaux qu'ils cuisaient aux étoiles!!!

Il y a dans ce recueil un morceau que je vous recommande. Il est intitulé : *La vengeance du Comte* — M. Pierre Gérard a le génie des titres! — et vous reporte aux plus beaux jours de M. Charles Mérouvel!

Je ne vous citerai aucune pièce entière de M. Pierre Gérard : je vous ai dit n'est-ce pas, qu'il est mon ami...

J'oublie de vous informer que j'ai trouvé un bel hémistiche :

Il pleut tranquillement...

L'adverbe est joli tout plein : mais un hémistiche sur 232 pages — il y en a 232! — vraiment, ce n'est pas assez...

* * *

Le Paon, par FRANCIS DE CROISSET. — M. Francis de Croisset s'est imaginé que de mettre les vieilles culottes de M. Rostand, cela lui donnerait du génie. Il s'est trompé pour deux raisons : d'abord les culottes de M. Rostand ne lui vont pas et ensuite M. Rostand n'a pas du génie, il est de l'Académie française, ce qui n'est pas la même chose... Vous savez n'est-ce pas que Boursouffle n'est pas de M. Francis de Croisset : cet écrivain aime à emprunter... Simplement pour faire le contraire de ses ancêtres, probablement?.. Lisez *le Paon*; si vous n'avez vraiment rien à faire. Surtout ne vous attendez pas à trouver profit ou même amusement dans cette lecture, je vous répète, c'est du mauvais Rostand... ce qui n'est pas peu dire!

F.-CHARLES MORISSEAUX.



Petites Nouvelles

Mon recueil, revue d'art dramatique, organise un concours de monologues en vers et en prose. Pour tout renseignement s'adresser 28, rue Van Hasselt, Bruxelles.

* * *

Nous avons reçu *l'Annuaire de la Presse*, un fort volume, bourré de renseignements utiles ou simplement intéressants, sur la Presse périodique et quotidienne, montrant le colossal effort de la Presse belge, qui tient dignement place, à côté de la Presse étrangère.

* * *

Une nouvelle revue mensuelle, déjà très vivante, vient de naître à Gand : *La Tribune artistique*, rédaction : avenue des Arts, 25, Gand. — Nos souhaits très confraternellement.

* * *

Voici le sommaire de *l'Idée Libre* : Léon Wery : Le critère réaliste en art ; Prosper Roidot : Amour (vers) ; Jehan Rictus : Mort d'Ernest, singe de lettres... ; L. Brunetaux : Les Universités populaires à Paris ; Léon Legavre : Vers ; Côte-Darly : L'île de Serk ; Louis Pierrard : Calvaire, Sainte-Barbe (vers) ; Yves Michel : La Sève ; Chroniques.

* * *

L'Argus de la Presse lit et dépouille chaque jour plus de DIX MILLE journaux, revues, illustrés, périodiques français ou étrangers. — Téléphone 102.62 Paris-Province-Etranger. — Adresse télégraphique : *Achambure-Paris*. — Ecrire rue Drouot, 14, Paris.

* * *

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que M. Lafitte qui créa, à l'Opéra de Paris, plusieurs rôles, notamment celui *Siegfried*, cesse momentanément d'être le pensionnaire de M. Gailhard, et vient au théâtre de la Monnaie, appelé par un brillant engagement. M^{me} Lafitte est engagée à la Monnaie, en même temps que son mari.

* * *

Lire dans la *Jeune Revue Sportive* du mois d'août, les très intéressants pronostics, ainsi qu'une nouvelle : *Le Pendu*, de M. de Chambéry. Comment ce fait-il qu'un monsieur, se piquant de littérature, écrive dans cette feuille de chou... et de courses.

* * *

Par suite de l'abondance de matières, nous nous voyons forcés de remettre aux numéros suivants, les Etudes du *Branle*, d'Hélène Canivet, des *Rythmes de douceur*, d'Emile Dantinne, du *Traité de l'Occident*, d'Adrien Mithouard, des *Visages de décadence*, de Dumont Wilden et de *l'Âme des Nôtres*, de Jules Sottiaux.

* * *

Maison DAMHAY ; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénil, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

Douleurs posthumes et comiques	MARCEL ANGENOT.
Le Temps	GASTON PULINGS.
Coucher de soleil	GEORGES DECLOISON.
Sortie de Vénus.	PAUL RENCY.
Mon petit lit	PAUL RENCY.
Exposition : <i>Vrije Kunst</i>	ANDRÉ LIZIN.
Conférences	J. B.
Les livres :	
<i>La Route enchantée</i> (A. Hardy)	F.-CH. MORISSEAUX.
<i>Rythmes de douceur</i> (E. Dantine)	JULES BOCK.
<i>Le Branle</i> (H. Canivet)	JULES BOCK.
<i>Valère Gille</i> (H. Liebrocht).	G. P.
<i>Referendum catholiques modernes.</i>	G. P.
Nouvelles.	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 17.

OCTOBRE 1904.

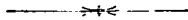
JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

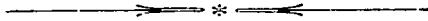
Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue Goffart, 10.



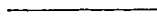
Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Douleurs Posthumes et Comiques.

Les morts, les pauvres morts ont des grandes douleurs.

CIT. B.



PROLOGUE

Enfin cousu du linceul
Et drapé de mon orgueil,
Dans un quadruple cercueil,
Mis à quatre pieds sous terre
Avec l'ordre de m'y taire,
Je croyais que j'étais seul.

*Allez passants, n'en ayez cure,
Je suis bien mort je vous assure.*

*Vers ou limaces
ne rongez plus cette carcasse;
vil troupeau des nécropoles
qui rongez à tous les pôles
mon ossature,
vous avez tort,
je suis bien mort
je vous assure.*



*O, c'est une économie,
laissez, rongée à demie,
mon innocente momie
morte d'une épidémie.*



*Mais non, vous êtes légion,
vous lentez la contagion,
et c'est pour vous que j'ai peur :
Vous êtes dans la région
de mon cœur.*



O, pour une fois unique,
laissez encor ce viscère
de misère,
avec rage
battre aux côtes de sa cage
thoracique.
Pour une dernière fois,
laissez le battre sa charge
et souffrir.
Sur ma foi,
S'il faut après vous l'offrir,
je m'en charge.

†

O! là là
c'que j'ai froid.

†

Tu fais glisser de mes doigts
le petit christ en étain,
ce suprême talisman
qu'intercala dans mes mains
ma manman.

†

Et pourtant, ô vermine,
rien ne te détermine
à ne respecter pas
mon trépas.
Moi, je ne suis qu'un gamin,
Va-t-en trouver de ce pas
le voisin.

†

Comme ça tombe
à ravir,
on est venu me ravir
pour la tombe

*d'une ancienne,
toutes les fleurs de la mienne;
c'était le jour de ma fête,
ô ma tête,
la comédie est bouffonne,
on vous prend ce qu'on vous donne;
C'est décidément étrange
on ne gagne pas au change.
Venez je vous y convie,
sur terre comme dessous...
c'est la lutte pour la vie
Voyez-vous!*



*Mais que dis-je!
O prodige!
C'est bien Elle...
Hélas! et ce n'est plus moi.*



*Tous les mois,
sans un pleur
Elle m'apportait des fleurs,
et pour comble,
aujourd'hui que c'est ma fête,
Elle en comble,
ô distraite,*

*.
le voisin!
C'est ainsi que l'on me traite?
— Tout va bien. —*



*O ma petite compagne
puisque'un autre l'accompagne,
je m'en vais rester garçon.
Finissons
cette infâme parodie :
Allez je vous congédie*

*ô cervelle
de femelle,
Danaïde
de mon pauvre souvenir,
après cet infanticide
gardez-vous de revenir.*

†

*Oui je n'étais qu'un enfant
mort et veule,
Cependant
pouvais-tu pas venir seule
sans me présenter la gueule,
d'un amant.*

†

*Donc,
Laisse-moi, tant que ça dure,
tout du long,
m'éterniser sur la dure,
sur le dos
et les os
Et dévider à moi seul
en des filaments d'ennui,
l'éternité de mes nuits.*

ÉPILOGUE

Lors des réelles insomnies,
Hélas, malgré les quinquinas
La Femme et sa toute ironie
me berna.
Et voici qu'à peine mort
Elle me reberne encor !
Aujourd'hui décidément
n, i, ni,
C'est officiellement
Fini.

MARCEL ANGENOT.

1904.



LE TEMPS

LE temps est entré dans les lettres, ces derniers jours, noblement patronné. Le dernier volume d'Adrien Mithouard : *Traité de l'Occident*, et le récent article de Maurice Maeterlinck au « Figaro » : *La Mesure des Heures*, l'ont décrit et chanté tous deux magnifiquement.

« Le temps, comme le dit Mithouard, est complètement occidental ». Il n'y a, en effet, que chez nous que l'on trouve cette inquiétude de l'heure. L'orient n'a pas pareil souci de la durée. Dans nos pays, nous l'avons incarné dans notre caractère, dans notre vie, dans nos occupations. Le moyen-âge l'a élevé à des hauteurs inconnues, précédemment il en fait presque un Dieu.

Après qu'une foule d'artistes avaient bâti une de ces magnifiques cathédrales dont la flèche défie les nuages, ils l'animaient en lui donnant une horloge. Maintenant la tour vivait, il y avait là-haut un cœur de fer qui battait les pulsations de la cité. Et les siècles passent, et toujours l'horloge marche, indiquant depuis des ans et des ans, aux hommes d'en bas, leurs devoirs et leurs tâches; et marquant imperturbablement leur passage ici-bas.

Que d'actions le carillon n'a-t-il pas sonnées, guidées et même inspirées. Il a retenti pour la révolution, il a chanté l'hymne de la liberté et de la victoire, il a glorifié les armées, clamé le danger — le feu, l'ennemi —, il a rappelé le triomphe des aïeux, et le souvenir de nos pères.

Le carillon est l'âme de la cité, il la contemple de là-haut, tressaillant à la moindre alerte, encourageant dès les premiers succès. Il est l'âme de la cité, tous les regards se tournent vers lui, il marque l'anxiété d'une famille, le retour de l'aimé. Il est l'âme de la cité; il chante aux jours de joie, il pleure aux jours de deuil.

Aussi l'ont-ils aimé, et admis pour guide les enfants de la terre; pour toute chose il l'ont consulté. Les grandes villes,

comme les plus petits villages, ont été ses sujets aussi fidèles les uns que les autres, au point que leurs habitants qui avaient lutté pour la liberté étaient eux aussi des mécaniques, obéissant à celle de la tour; changeant d'opérations et de travail quand elle sonnait, se reposant quand elle indiquait le moment du repos.

Mais la grande horloge a donné naissance à une foule d'enfants. L'on a vu le besoin de l'heure s'étendre de plus en plus, et régner jusque dans nos demeures et même jusque dans nos poches, et c'est ici que Maurice Maeterlinck explique merveilleusement toutes les sortes d'horloges, depuis le cadran solaire jusqu'à la montre perfectionnée d'aujourd'hui.

Comme lui nous déplorons cette disparition du cadran solaire, « suivant religieusement la marche grave des heures immaculées! *Horas non numero nisi serenas* (je ne compte que les heures claires). » Quelle belle pensée que celle-là : Je ne compte que les heures claires. » Il fallait un beau rayon de soleil, une nature illuminée pour que les anciens connussent l'heure. Heures claires, heures de soleil, heures de joie. Ah, si de même nos cadrans modernes ne marquaient que les heures claires de la vie, si leurs aiguilles pouvaient laisser une marque indélébile de nos moments de plaisir, de nos instants de bonheur, ce serait, il me semble, un peu de ce paradis rêvé. De nos heures de détresse et d'ombre, il ne resterait rien sur cet idéal cadran, on se rappellerait seulement les heures claires de la vie, dans l'anxiété et l'espérance de voir surgir de nouveaux, de plus longs, de plus beaux rayons de soleil.

Que le temps semblerait doux, et quelle autre conception en aurions-nous? Quelle autre incertitude nous posséderions? Nous avons peur de le laisser échapper actuellement, nous nous accrochons désespérément à lui. Nous craignons qu'il fuie, et cependant il ne passe pas, c'est nous qui passons. Nous marchons, nous marchons toujours, et nous voudrions désespérément arrêter toutes les pendules nous figurant (oh naïfs que nous sommes) que nous aussi nous nous arrêterions. Il y a une loi plus forte que toute chose, il y a un mouvement dominant toutes les volontés : Marche, et nous marchons, ne

nous arrêtant pas. Misères, douleurs, allégresses, exubérances, rien ne nous retient, nous devons aller plus loin. Le temps reste le même, immuablement il sonne les mêmes heures, sans soucis et sans dérogation. Et la vie passe... elle est passée, sans que rien ne change dans la société humaine. Un homme de moins, un homme de plus, l'heure sonne toujours la même. Et c'est ainsi que l'humanité se renouvelle dans la même activité laborieuse, dans le même soucis du temps, l'œil toujours tourné vers l'horloge, croyant que les minutes passent quand c'est nous qui passons.

GASTON PULINGS.



Coucher de Soleil.

*La verte mer sous l'azur blémissant
Frémît obscure en ses reflets de brume,
Comme un grand œil qui regarde, sanglant,
Le soleil tombe à l'horizon d'écume.*

*Il disparaît. L'éther en s'embrasant
Semble une forge où le grand feu s'allume ;
La nef qui penche et tourne sous le vent
Semble un espoir qui lutte et qui présume.*

*En se creusant gémit le flot amer,
Puis tout moussu, sur le sable s'étale
En glauque nappe aux purs éclats d'opale.*

*La nuit descend et noircit le ciel clair :
Dans son velours paillettent les étoiles,
L'obscurité cache à mes yeux les voiles...*

GEORGES DÉCLOISON.

Sortie de Vénus.

*Par la Porte d'Azur, qui s'entr'ouvre en tremblant
Un encens parfumé sort et monte en volutes
Vers l'air où se redit un chant de doubles flûtes
Joué d'un souffle égal par un cortège blanc ;*

*Un cortège très lent formé de femmes nues
Dont la marche est tranquille et le corps radieux
De la porte d'Azur vers les horizons bleus
Compose à l'infini de blanches avenues.*

*Mais la porte, soudain, se remplit de clartés,
L'air défaille et reçoit des flots de voluptés
Dont la houle se tord et bondit et palpite.*

*Et, brusques, déployant leur gracieux essor,
Des colombes d'argent, soulevant un char d'or
Promènent en plein ciel la beauté d'Aphrodite.*

PAUL RENCY.



Mon petit lit.

*Mon petit lit
Naïf et blanc, mon petit lit,
Mon petit nid,
Mes rideaux calmes sur mes rêves
Mes sommeils doux dans les bras doux
De quelque fée au baiser sur mes lèvres!
Et mes réveils dans le matin
Dans les clartés et les cris argentins
De la vie, de la vie!
Vous m'avez donc fui pour la vie!
Mou petit lit, mon petit nid!*

PAUL RENCY.

EXPOSITIONS

Le Salon « Vrije Kunst ».

L'esthétique moderne a introduit dans la sculpture une prétention sans bornes. Et le plus déplorable, c'est que la vieille « Ecole du marbre » s'assimile lentement ce nouveau style. Nos Salons commencent à se remplir de ces divagations matérielles, pleines d'arrogance et de dédain pour ce qui est l'art grec, l'art aux lignes reposantes. Ce ne sont que femmes maigres, squelettiques parfois, ou bien des fontaines à la façon de ce Montois dont vous connaissez tous la réputation. La sculpture est dans une époque de transition. M. de Valériola nous le montre en son exposition. Ce qu'il appelle « femme au chapeau » c'est une femme entièrement nue, qu'il a affublé d'une vaste paille à la mode. D'un geste ostentatoire, elle nous découvre un de ses seins et son torse rebondit, plein de désirs. Mais que diable vient faire ce chapeau? En somme, c'est très prétentieux, et c'est obscène. Le Salon d'Anvers le refusa pour cette raison. Il y en a bien d'autres.

La peinture est à peu près au même niveau. Cependant de la foule des exposants se détachent quelques noms et en tête de ceux-ci, celui de Nand Buyle, dont les beaux portraits m'ont agréablement surpris. M. Ernest envoie quelques bons dessins; mais sa couleur est parfaitement mauvaise. M. Gogo a du talent, mais son coup de brosse est lourd. J'ai remarqué *Feu de vagues*, qui est d'un coloris très riche.

De Louis Taverne je n'aime que *Grands horizons* où il a obtenu par un procédé mixte un effet de lumière éclatant et cette sorte de poudroisement solaire particulier aux grandes campagnes.

Soir de pluie au boulevard de Jules Dubois est très noyé et très gras.

M. Demeyer a une affection particulière pour les couchants aux couleurs citron-orangé.

J'apprécie beaucoup un fusain de Weyel, *Sous Bois*, velouté et profond. Je n'y préfère pas sa peinture.

Daeye a une brosse experte et large, *Dimanche après-midi*.

Un envoi bien flamand est celui d'Opsomer. Un peu moins rutilant et brutal, s. v. p. ! Son *Béguinage* (94) est plus doux de teintes. Gare d'attenter à la poésie par trop de vigueur !

Roidot (Henri) expose une *Ferme brabançonne*. Ce tableau manque de dessin, de carcasse. Un arbre à gauche ne tient pas debout.

Gailliard se révèle comme bon artiste, sans cependant aucune originalité. Je suis passé au n° suivant pour ne point m'y rôtir. Félicitations sincères pour cet essai d'impressionisme. Ce tableau, chose étonnante, dégage du soleil !

A. Van Beurden n'a rien trouvé de plus intéressant que de représenter trois tireurs de bateau, le long d'un canal. Naturellement, les arbres sont penchés dans le même sens ! Il est un peu vieux, le thème ?

Je passe MM. Billiet et Wiethase qui se moquent froidement du public.

Pour quelqu'un qui a traversé la Méditerranée, M. Posenaer voit un peu sombre... Que voulez-vous ? l'art c'est la nature à travers un tempérament...

M. Jacobs nous donne un bel effet sur la mer, avec un nuage doré, comme une montagne ensoleillée. J'aime moins son *Brouillard du matin* d'un coloris si factice.

Enfin, de M. Van Damme, un *Chenal*, peinture délicate, toute en nuances, en délicatesses.

Un ironiste pacifique a proposé de réunir les œuvres qui entrent dans une même couleur; de la sorte toute la gamme y passerait et l'œil s'y poserait expert comme sur un clavier. Et à ce projet quelqu'un s'est levé, qui, d'un ton prétentieux a bredouillé : « Pourquoi point de gammes pour les croûtes ? »

Voyez ! les projets les plus logiques et les mieux combinés s'écroulent ! On n'en parlait plus, hélas ! lorsque deux peintres, bras dessus, bras dessous sont venus me rappeler la fameuse gamme des croûtes : MM. Halkett et Eykelbosch. Ne vous écriez pas, incrédule : « Comment ? Une gamme à deux ? » Oui, chère lectrice, je ne sais par qui elle commence, mais ils se continuent réciproquement. A qui l'honneur ? »

ANDRÉ LIZIN.



CONFÉRENCES

Au Vrije Kunst.

La première séance fut consacrée à Max Waller. Léopold Rosy nous fit, en une langue claire, l'éloge du Directeur de la *Jeune Belgique*. Il rappella la verve, l'entrain et le courage, qui présidèrent à la naissance de la *Jeune Belgique*. Sortîmes-nous de là, connaissant mieux Waller ? Oh non ! Mais reconfortés et comme éclairés de l'auréole que M. Rosy sù lui mettre au front.

Dans la seconde séance nous eûmes le plaisir d'entendre l'excellent poète G. Ramaekers, conférencier sur Léopold Courouble. Le sujet avait amené une foule considérable. L'attente du public ne fut pas déçue.

Le conférencier disséqua admirablement l'œuvre de Courouble, en fit ressortir les vérités. C'était plutôt un cours de « perfectionnement à l'usage des Bruxellois ». Et c'était mortifiant. Le conférencier le sentit et voulut atténuer le coup porté, en déclarant que lui-même tiendrait bonne note des remarques de Courouble : peine perdue.

Nous nous sentîmes Bruseleers jusqu'aux moëlles...

J. B.



LIVRES (1)

La Route enchantée, par ADOLPHE HARDY. — Chez le jeune poète qui nous livre sa première œuvre, il est puéril de chercher une personnalité. Les vers que l'on écrit dans ces conditions sont le reflet de lectures. Et nécessairement l'on y sentira l'influence prédominante de l'un ou l'autre poète favori. Le moment où soi-même on remarque à quel point l'on subit l'empreinte d'une école ou d'un

(1) Nous prions nos lecteurs, pour l'intelligibilité de la présente critique, de se reporter à notre numéro de septembre.

nom, est un moment douloureux : il fait naître un doute dans l'esprit et l'on craint alors, d'une peur infiniment orgueilleuse et lancinante, on craint de n'être pas *né*, mais *devenu* par contact.

Certains écrivains ne vous donnèrent leurs premiers chants que lorsqu'ils furent à peu près sûrs d'une marque d'originalité. D'autres publièrent tout de suite et ce fut la critique qui extirpa d'eux les tendances trop notoires au pastiche. Les uns et les autres ont raison : la voie dépend du caractère et du tour d'esprit de chacun.

J'attendais impatiemment le volume de M. Hardy. Je vous dirai que M. Hardy a trente-huit ans, qu'il publie son premier volume important et que par conséquent l'on pouvait y espérer l'écllosion certaine d'une personnalité. Il n'en est rien. Il y a dans ce recueil du Pailleron, du Lamartine, du Rostand, du Théophile Gautier, du Richepin, du Sully-Prudhomme, du Daudet, beaucoup d'autres : je ne suis pas arrivé à découvrir de l'Adolphe Hardy... Cela n'existerait-il pas ?

Certes M. Hardy semble avoir une science véritable de botaniste et d'ornithologue ; certes ses vers sont joliment harmonieux ; ses qualificatifs souvent précieux ; ses rimes agréablement inattendues, parfois... mais tout cela ne suffit pas pour qu'on lui donne le titre de poète. M. Adolphe Hardy nous parle de la nature et y ramène toute poésie : c'est admissible. Mais il faut le prouver : et son livre ne prouve rien du tout. L'écrivain nous présente la nature d'une façon trop objective : il n'en extrait pas le sentiment, à peine quelquefois une médiocre sensation. C'est ainsi qu'il est peu de poèmes de la *Route enchantée* dont l'idée ne soit radicalement absente. Je crois qu'il est du devoir du poète, non seulement de montrer exactement les objets harmonieux, mais surtout d'en définir l'âme intime : c'est cette définition qu'on chercherait en vain dans tout le livre de M. Hardy. C'est regrettable. A titre purement descriptif, il y a des choses jolies : *L'Heure du soir*, *Conseil*, *A la Sanguine*, *La Chanson d'Aily* d'un rythme bien amusant, et surtout le sonnet intitulé : *Vieille Auberge*, qu'il m'est agréable de citer :

Sous les monts boisés d'où la lune émerge,
Baignant d'or bleuâtre un sentier de houx,
Vers l'étang s'affaisse entre les joncs roux,
Un paon sur son toit, la vétuste auberge.

L'automne a tendu de fils de la Vierge
Son pampre indocile aux longs sarments fous,
Enfeuillant la vase où les crapauds doux
Dans le clair-obscur, flûtent sur la berge.

Quel peintre a rêvé plus frappant tableau
Que ce chaume antique allongeant sur l'eau
L'ombre de sa vigne et de ses lézardes ?

Telle une humble vieille au dos harassé
Mire, au tain lépreux d'un miroir cassé
Sa face ridée et ses pauvres hardes...

Inutile de vous dire que ce volume étant publié sous la direction littéraire (!) du clown Georges Barral, est précédé d'une préface ahurissante où ce radieux imbécile arrive à nous parler, à propos d'Adolphe Hardy, de la guerre russo-japonaise et à imprimer des phrases dans ce genre-ci : *Sans idées et sans inspiration il (1) a donné le jour à des petits poèmes amorphes et sans souffle dont la forme bizarre et obscure avait surtout pour objet de stupéfier la galerie. Le symbolisme est le triomphe d'un retour à la barbarie (sic)!!* Pends-toi, Verhaeren!

(1) Le Symbolisme.

Les Rythmes de douceur, par EMILE DANTINNE.

En la vieille maison d'exil de nos tendresses
En la vieille maison et le pauvre jardin
Où l'automne s'engouffre et pleure, en un déclin
De soir exténué, s'effeuillent de nos tendresses

La laine douce que filait ce lent rouet
Oublié dans l'oubli des jours vides, s'endort,
Douceur des temps où l'on dansait le menuet
Et la pavane grave sous les lustres d'or!

Douceur de vos yeux doux levés pour la prière,
Douceur des vieux parfums pâlis dans les longs soirs,
Parfums de bergamote et de choses fanées

Douleur! le sourire est mort! ton ramentevoir
Stagne lugubrement en l'automne alanguie
Dont le grand soleil couchant dore l'agonie.

J'ai voulu citer ces vers, avant de rien dire, pour laisser au lecteur toute la prime-saveur de cette claire mélancolie. Et j'ai transcrit aussi ce poème, en réponse aux nombreux critiques, qui disaient n'avoir trouvé que fort rarement un beau vers dans le volume de M. Dantinne. Je crois avoir fait bonne justice de cette allégation, qui serait d'ailleurs aussi aisément réfutée, par quinze ou vingt autres poèmes tout aussi beaux. Il y a évidemment et ceci je le concède aux critiques dont je parle, beaucoup de vers inharmonieux, naïfs, ridicules, boiteux; mais de grâce, ne voyons pas que les défauts d'une œuvre jeune!

M. Dantinne se réclame de l'école somptuaire — peu de personnes lui en savent gré — ce qui n'empêche pas sa plaquette d'être d'une fraîcheur, d'une beauté, et d'une candeur que l'on chercherait vainement chez d'autres, dont la prosodie est plus correcte.

* * *

Le Branle, par HÉLÈNE CANIVET.

D'aucuns l'encensèrent et prétendirent y voir une plume magistrale.

Peut-être ne se sont-ils pas trompés, peut-être l'avenir me prépare-t-il un démenti cinglant? J'appelle ce démenti, de tous mes vœux : les réelles qualités qui jalonnent ce livre m'y incitent.

J'y rencontre d'ailleurs un peu ce que les hommes d'affaires anglais appellent le calme dans l'action. Mais si ce sentiment est très louable en « affaires » je crains bien qu'il ne le soit pas du tout en Art où toute manifestation de la nature doit être *naturelle*. A noter aussi l'influence prépondérante et intransigeante d'Emile Verhaeren, si prépondérante et si intransigeante, qu'elle fait croire au pastiche. Mais ces défauts sont en partie rachetés par une largeur de vue assez peu commune, une saisissante compréhension des nuances qui différencient deux âmes et qui burinent un caractère en trois coups vigoureux.

Bref les défauts et les qualités d'un commençant qui promet.

Voici quelques poèmes qui contiennent en eux les défauts et les qualités que je viens de signaler :

Les Arbres, le *Bossu* que je tiens pour un pur bijou ; le *Christ et les Paysans*, *Coucher de soleil*.

Je félicite donc, M^{lle} Hélène Canivet de nous avoir donné ce livre nous révélant un tempéramment, lequel une fois débarrassé de ce qui ne lui appartient pas en propre, marchera, je l'espère, franchement vers l'idéal.

* * *

JULES BOCK.

Valère Gille, par HENRI LIEBRECHT.

Intéressante petite étude sur le poète parnassien par un de ses admirateurs. On y connaît Valère Gille par ses œuvres et non par les différentes périodes de son existence.

L'auteur fait surtout remarquer le souci scrupuleux, absolu, continu de la forme qui est la marque essentielle de l'école de Valère Gille, et le rapprochement du poète avec Théodore de Banville.

Seule une admiration trop outrée dénature un peu cette étude.

Valère Gille a certes fait de très beaux vers, mais il n'est pas encore prince dans le royaume des Muses.

* * *

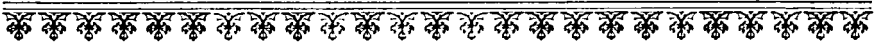
Art et Littérature catholiques modernes, par F. V. E.

Voici une tentative et un referendum qui méritent certainement d'être signalés :

Interroger les personnalités littéraires belges pour savoir leur franche appréciation sur les écrivains catholiques et sur leurs talents. De tous les côtés sont parvenues des réponses affirmatives sur l'existence de catholiques littérateurs, mais presque tous ont fait ressortir à l'exemple du directeur de *Durandal*, M. l'abbé Moeller, qu'il n'existe pas d'école catholique.

Et tant mieux, car ce serait une grave erreur, que cette réunion de talents divers s'assemblant pour une cause d'opinion, qu'ils défendent et grandissent beaucoup mieux par leurs œuvres individuelles. Nous remercions M. F. V. E. de ce renseignement précieux qui montre que ces chrétiens illustres qui ont construit nos cathédrales ont encore des descendants, à qui nous souhaitons de tout cœur, au nom de l'Art, d'égaliser leurs prédécesseurs.

G. P.



Petites Nouvelles.

L'inauguration du monument de César Franck dans le square Sainte-Clotilde, à Paris, est remise au 20 octobre de cette année, les travaux d'architecture étant en retard.

Le sculpteur Lenoir a taillé un haut-relief représentant notre génial compatriote, devant ses claviers, la tête penchée, les bras croisés.

L'auteur de *Rédemption*, de *Rebecca*, de *Ruth* médite, cependant que plane au-dessus de lui, le génie de la musique aux ailes éployées, tenant dans la main droite une

banderole sur laquelle sont gravés les titres des œuvres principales du célèbre compositeur. C'est là une nouvelle preuve de l'admiration universelle vouée à ce grand artiste, si attaqué de son vivant, même par des Belges, et vengé aujourd'hui par l'étranger. Merci à nos frères de la-bas. Merci surtout à Vincent d'Indy, le promoteur de cette manifestation.

* * *

Nous n'avons pas eu durant l'existence du **Roseau vert** l'occasion d'en parler souvent. Ses idées et les nôtres coïncidaient parfaitement, il défendait le vers libre et le symbolisme, et comme nous, brandissait vaillamment le drapeau de la liberté totale en art. Et voilà que nous apprenons, avec un regret que nous ne dissimulerons pas, la mort subite et inattendue de cette intéressante revue. Une année lui avait suffi pour s'imposer dans le monde des lettres, il s'agissait dès leur naissance, qu'on le veuille ou non de compter avec eux.

Malgré la tenace et laborieuse direction de Eug. Cox, et l'intelligente collaboration de Marcel Grafé, Maurice Tumerelle, Lucien Lebeau, Jacques Karsen, Henri Puttemans et de Camille Guttenstein, ils n'ont pu, à cause sans doute des difficultés inhérentes à la publication d'une revue artistique en Belgique, et à notre grand regret, garder comme leur devise l'avait promis, pour Dieu sait quand, le roseau vert entre leurs dents.

Nous leur exprimons nos sincères condoléances et nos meilleurs sentiments de confraternité.

Jeune Effort.

* * *

Nous prions instamment tous nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement le numéro, de nous en avertir. Nous ferons de notre côté tous les sacrifices pour leur assurer un service régulier.

* * *

C'est le 15 octobre que s'ouvrira à Paris, au Grand Palais, le salon d'automne. Une salle entière sera consacrée aux œuvres de *Puis de Chavannes*, plusieurs toiles du maître, inconnues du grand public y seront exposées. Voilà qui ne manquera pas de faire sensation dans le monde des arts.

* * *

Errata. — Nous prions nos lecteurs de bien vouloir rectifier ce qui suit dans *Un chœur chante*, de G. Heux :

Lire : En nos cœurs que la nuit redoute d'investir
Au lieu de : En nous, ah! que la nuit est donc lente à grandir.
Lire : Oubli! N'étais-tu point l'Eden de nos sanglots!
Au lieu de : Oubli! l'Eden c'est toi, l'Eden de nos sanglots.
Lire : Mais nulle trêve à qui se nomme, haine, amours
Au lieu de : Repos au fond des cœurs pour haine et pour amours.

* * *

Accusé de réception : *Contes de Sambre et Meuse*, de Maurice des Ombiaux.

* * *

La Jeune Revue littéraire, artistique, scientifique, théâtrale, mondaine et sportive (!) nous fait savoir qu'elle n'est pas *sportive*. Prière donc de ne pas lire jusqu'au bout.

* * *

Cercle Labeur. — Le VII^e session annuel du *Cercle Labeur* s'ouvrira le samedi 1^{er} octobre prochain, à 2 heures de l'après-midi.

Pendant cette exposition seront organisées deux conférences. La première le jeudi 6 octobre : *Les Peintres de la Forest de Soignes*, par M. Sander Pierron. La seconde le 20 : *Théophile Gautier*, par M. Albert Giraud.

Il est également question d'un concert de la « Jeune école belge ».

* * *

Maison DAMHAY ; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénit, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

A nos lecteurs.	
César Franck	CH. VANDEN BORREN.
Chanson d'Hiver	PIERRE WUILLE.
Rondeau des Ricanements	H. VALEREDO.
Un Comble	M. A.
Soir à l'Estacade.	L. DE CASEMBROOT.
Exposition du Labeur.	MARCEL ANGENOT.
Livres :	
<i>L'Arche de Monsieur Cheunus</i>	GASTON PULINGS.
<i>La Désespérance de Faust</i>	JULES BOCK.
<i>Histoires à ma Dame</i>	
Nouvelles.	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 18.

NOVEMBRE 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

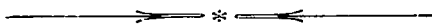
Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue Goffart, 10.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



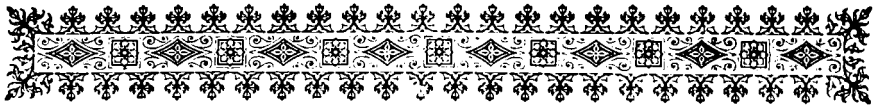
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



A NOS LECTEURS !!

Le **Cercle d'Art** du *Jeune Effort* encouragé par l'éclatant succès remporté, l'année dernière, par ses séances artistiques, élabore pour cet hiver un second et intéressant programme composé de conférences et de concerts.

D'autre part, ayant remarqué que plusieurs de nos écrivains belges s'occupaient également de peinture, le *Cercle d'Art* s'est proposé le but original et inédit d'ouvrir un Salon où seront exposées, avec les œuvres picturales de nos littérateurs, les caricatures, portraits et manuscrits qui les intéressent. Pendant la durée de cette exposition, deux conférences et une audition musicale seront données.

Nous tenons à partir de ce jour à la disposition du public des cartes permanentes de 2 francs, donnant droit aux six séances d'hiver et à l'entrée du Salon, les jours d'ouverture, de conférences et de concert.

Notre soirée inaugurale ayant lieu dans la première quinzaine de novembre, nous prions instamment les personnes désireuses de souscrire à nos cartes permanentes d'envoyer le plus tôt possible leur adhésion.



CÉSAR FRANCK

CONÇOIT-ON qu'au XIX^e siècle un artiste mystique d'un mysticisme profond et indispensable, qui s'est manifesté dans des œuvres destinées à vivre d'une vie éternelle dans l'histoire de l'art, ait pu naître, ait pu développer son génie en toute pureté au milieu d'une civilisation fatalement vouée à étouffer tout mysticisme sincère chez ceux qui croient encore posséder l'esprit religieux traditionnel, ou bien à créer

des réactions qui n'apparaissent plus et ne peuvent apparaître que sous la forme d'un mysticisme artificiel produit de l'auto-suggestion ou d'ingénieuses ratiocinations.

César Franck fut cet artiste mystique dans toute la force du terme.

Il a vu, il a entendu, il a senti, ce qu'ont vu, entendu et senti, un Giotto, un Angelico, un Palestrina et un Jean-Sébastien Bach. *Rédemption* et les *Béatitudes* ont autant de vrai ferveur que les fresques de l'église supérieure d'Assise, que celles du couvent de Saint-Marc, à Florence, que la messe du pape Marcel, ou qu'une cantate de Bach chantant l'allégresse de la mort.

Les cœurs d'anges de Franck ont en eux autant d'âme céleste (musicalement parlant) qu'en exprime par leur ligne, leur couleur irréaliste, leur indéfinissable expression, les chœurs d'anges du *Couronnement de la Vierge*, de l'Angelico. Le Christ des *Béatitudes* est peut-être plus près des évangiles, que celui des *Passions*, de Bach. Et comme si vraiment l'âme d'un croyant du moyen-âge avait revécu dans cet homme du XIX^e siècle, on constate, dans sa conception de l'enfer, les mêmes faiblesses naïves que dans la plupart des enfers des primitifs mystiques italiens, faiblesses qui se résument surtout dans une sorte d'impuissance d'exprimer le mal. Ainsi, de même que dans le *Jugement Dernier*, de Fr. Angelico, le regard est invinciblement attiré vers le paradis, et ne consent à se séparer de cette vision nostalgique que pour une incursion quasi-rationnelle dans l'enfer, de même, le ciel des *Béatitudes* incite à laisser en quelque sorte dans l'ombre le satan trop méchant et un peu mélo-dramatique du maître liégeois, et la foule parfois presque vulgaire de ses damnés.

Franck fut très mal servi par ses collaborateurs littéraires : les libretti de *Rédemption*, des *Béatitudes*, et de ses deux drames lyriques *Hulde* et *Ghiselle*, sont médiocres et nuisent à la tenue d'ensemble de la réalisation musicale. Mais le père Franck (comme l'appelaient ses élèves à cause de sa bonté), est de ceux qui n'ayant pour ainsi dire aucun discernement littéraire, ont en eux un génie si évident, qu'ils savent, par l'imagination, suppléer à toutes les faiblesses.

Schubert fut aussi de ceux-là, sur des poèmes quelconques, il fit des lieders inoubliables; la surabondance de ses dons mélodiques, et son exquise sensibilité suffisaient pour combler toutes les lacunes. L'auteur de *Rédemption* avait, lui, une telle foi dans son Dieu et dans son art, qu'il avait sublimé le néant. On se l'imagine volontiers dans le jubé de S. Inte-Clotilde, seul à seul avec son orgue, oubliant tout ce qui l'entourait, se laissant aller avec tendresse à ses visions de paradis, dont il trouvait une réalisation musicale si adéquate dans certaines sonorités du merveilleux instrument.

Ah certes ! le père Franck voyait Dieu et ses anges quand il jouait de l'orgue. Il ne fallait pas le troubler quand il était livré à son inspiration ! Peu lui importait le cérémonial du culte, quand il communiait avec le ciel ! Est-ce que Dieu demande que la messe soit ordonnée, comme elle l'est par l'église ? Est-ce que la prière doit être ainsi stictement limitée par une règle inflexible ? C'était faire injure à Dieu que d'interrompre par le son grêle d'une sonnette obsédante l'improvisation qu'il Lui dédiait, les louanges qu'il Lui adressait, aussi des crispations nerveuses, et des grincements de dents très comiques pour qui connaissait la bonté du maître, accueillaiient-ils à tout instant ces fâcheuses interruptions. Un tel homme, il faut le reconnaître, doit être placé dans l'histoire de l'évolution musicale aux antipodes de la plupart de ses contemporains français, qui ont voulu faire du mysticisme, et qui n'ont réussi, dans cet ordre d'idées, qu'à produire des œuvres nauséabondes : tels Gounod dont la musique dite religieuse est désormais entrée dans le domaine des orgues de barbarie ou M. Massenet dont le mysticisme semble être à l'usage des courtisanes repenties dont le repentir n'est qu'en surface.

César Franck, chose presque incompréhensible (mais tout ce qui touche au génie n'est-il pas incompréhensible?) — n'est pas exclusivement un esprit religieux. Sa *Psyché* est l'œuvre d'un homme qui n'est pas resté indifférent à l'esprit païen, et qui l'a compris. Faut-il voir dans ses compositions à tendance païenne, dont *Psyché* est la plus caractéristique, l'influence de ses élèves, Vincent d'Indy, Chausson, etc., qu'il

consultait volontiers et qui, plus cultivés que lui, répandaient autour de lui une atmosphère d'art plus large que celle qu'il aurait pu se créer, livré à lui-même? Cette influence paraît presque certaine lorsque l'on connaît l'humilité du maître et elle fut heureuse, parce qu'elle fut surtout encourageante. C'est assurément elle qui fit que l'époque de sa plus grande fécondité fut la période comprise entre 1880 et 1890, année de sa mort : entouré de ses élèves devenus de plus en plus nombreux avec le temps, il leur soumettait ce qu'il composait, et leur demandait ce qu'ils en pensaient. Emerveillés de tant de simplicité, ils admiraient à la fois l'homme et l'œuvre, et le père Franck se sentait touché et encouragé par leur attitude.

La compréhension du paganisme par le Docteur angélique de la musique est certainement moins accentuée et moins frappante que son mysticisme chrétien. Mais elle n'en est pas moins profondément intéressante et mériterait d'être analysée à fond. Il y aurait là un beau travail à faire et certes un travail heureux pour celui qui le ferait. Car les œuvres de génie recèlent toujours en elles, sous leurs formes limitées, quelque chose d'infini qui fait que plus on les étudie plus on y puise de bonheur.

CHARLES VAN DEN BORREN.



Chanson d'hiver.

A Emile Cornet.

*Dans les jardins abandonnés
Où rêve mon âme indolente,
J'écoute la chanson dolente
De mes espoirs désabusés.*

*J'entends les oiseaux dans la nuit,
Les oiseaux bleus des souvenirs,
Soupirant leurs tristes romances,
Evoquer des heures d'ennui.*

*Et sur leurs chants et dans les branches,
La neige tombe des lointains,
La neige lente en lourds essains,
La neige tombe en valse blanches...*

*Mais voici se taire les voix
Des souvenirs de toutes sortes :
Seules j'entends les chères Mortes
Parler encor de l'Autrefois...*

*C'est la douce chanson, mon cœur,
Tu sais bien, la chanson lointaine
Que chaque soir d'hiver ramène,
Baume d'amour sur ta douleur.*

*C'est la chanson claire et si lente
De l'âme aux rêves assoupis,
L'âme qui chante de jadis
Et pleure de l'heure présente.*

*C'est toujours elle que j'écoute,
Même lorsqu'appelant l'espoir,
Je me prends à rêver, le soir,
A Celles qui viendront, sans doute...*

*...Mais l'âme en son jardin désert,
Oh! je sens bien qu'elle s'étonne
D'ouïr mon pauvre cœur d'automne,
Parler d'amour, ce soir d'hiver...*

.

*Et la neige a recommencé...
Je la vois qui fleurit d'albâtre
Un vieux petit amour de plâtre,
Un vieux petit amour brisé...*

PIERRE WUILLE.

Février 1904.

RONDEAU DES RICANEMENTS.

*Je ricane toujours : mon âme singulière
A tordu sur ma lèvre un rictus éternel
Je hais la politesse et fuis le solennel
Et je ris quand j'entends anonner la prière
Du soir ou le Credo s'élevant vers le ciel.*

*Les baisers ont pour tous une ivresse première
Et le dégoût survient de l'Inconnu charnel
Moi j'aime les vapeurs de l'absinthe, et la bière,
Je ricane toujours.*

*Et quand tous vous serez décomposés, poussière,
Lorsque depuis longtemps l'Antechrist fraternel
Aura disjoint les mains et jeté la lumière
Un graveur satanique, écrira sur la pierre
Où mon crâne écrasé se crispéra, cruel :
Je ricane toujours.*

H. VALEREDO.



UN COMBLE

Nous distinguons le brin d'éteule aux yeux des autres,
Et nous ne sentons pas la solive en les nôtres !

E. R.

Monsieur Pascal était un homme d'une grande bonté, mais si vif, si inconséquent, qu'il eu paru pour tout autre observateur, en vérité moins bon qu'on ne le voulait dire. Sa famille aussi, toute débonnaire, était comme lui si drôlement inconséquente.

Mademoiselle Pasqual, qui venait d'épouser depuis un an à peine Monsieur Lagneau, et qui se nomma, dès lors, si joliment Madame Lagneau-Pasqual, habitait la capitale, et était allée chez ses parents passer quelques jours et exhiber, aux yeux ravis de sa sainte famille, son jeune bébé, une délicieuse poupée blonde, autre agneau non moins pascal, puisque, si curieusement née le 3 avril, jour de Pâques.

Le soir, après que le grand père avait déposé, dans chacune des fossettes de sa petite-fille, un baiser sonore et cordial, et que la grand'mère avait couché l'enfant dans sa dormette, il était d'usage que toute la famille se mit circulairement à table, et, à cause de l'enfant, jouât le plus silencieusement qu'elle pouvait de nombreuses parties de gabruge. Seul le fils Pasqual, et cela nul, chez lui, ne le pouvait concevoir, n'avait de goût pour ces banalités, comme il disait, et concluait en se retirant, après être venu toutefois dévisager d'un œil attendri et un peu moqueur les faces rayonnantes des heureux joueurs.

Cependant, ce soir-là la séance promettait de couler silencieuse, quand tout-à-coup, je ne sais plus pour quelle licence, intolérable paraît-il, d'un joueur, toute la smalah se mit à pousser de tels hurlements, que le fils, songeant à l'enfant endormi, crut devoir intervenir, se fit expliquer le pourquoi de tant de fureur, et, après avoir trouvé, non sans une pointe de malice, qu'il n'y avait pas en somme matière à tant de gabruge, parvint à remettre les joueurs dans le calme réglementaire.

Puis, sans doute, satisfait du résultat de son intervention, il s'en retourna, en sifflotant doucement une berceuse. Mais le grand père, la grand'mère et la mère de l'enfant endormi, ceux-là même qui venaient de s'égosiller avec tant de violence, se levèrent d'un bon, et le geste désespérément suppliant, sussurèrent au siffleur ébaubi, ce mot sublime : Tais-toi, malheureux ! Tu vas réveiller l'enfant !!!

Soir à l'Estacade.

La nuit est devant moi, insondable et mystique : rien que du noir ; au premier plan un fin rideau de brouillard, de brumes légères.

L'eau clapote doucement contre les piliers de la jetée, elle scintille par moments et est striée à intervalles réguliers de bandes plus claires qui se meurent sans bruit. Ce ne sont pas des vagues, ce sont des ondulations douces et lentes, qui viennent de tout là-bas, du silence, des ténèbres, de cet espace immense, où il n'est rien, pas une ligne, pas une lueur, pas un bruit !

Cette uniformité, lasse et énerve. Ne va-t-il donc rien se dessiner sur ce fond morne que heurte le regard ? Ne surgira-t-il pas une forme de cette eau glauque et fuyante ? La mer en cette nuit est obsédante et mystérieuse comme un regard de femme.

Je rêve de voir le clair falot d'une barque, percer cette opacité, et pointer tout-à-coup, comme un espoir en mon esprit.

Je rêve de voir venir à moi quelque bateau de forme inconnue et quelque trirème fleurie, qui m'amènerait la femme que je dois aimer, et qui vit rayonnante et belle dans la lumière de mes songes ; elle doit venir un jour, je ne sais quand... il me semble la voir pencher à l'avant de l'embarcation ; elle cherche à percer la nuit de son regard clair et sa longue silhouette pâle se dessine ainsi qu'une figure protectrice et sereine.

Une mélodie douce de violons rythme la cadence des rames.

Un parfum inconnu et voluptueux me fait frissonner comme frissonnent au haut des mats, les longues branches des fleurs étranges.

C'est la Princesse des Baisers. Ma sainte Dame des Tendresses.

Ma vision s'est effacée. Sous mes pieds, l'eau bruisse toujours, ironique et attirante.

L. DE CASEMBROOT.



Exposition du Labeur.

Je ne sais ce que nous réservent les prochaines expositions, et cependant, je doute fort qu'une d'elles, arrive à surpasser en œuvres remarquables celle du Labeur. Ce doute, que j'esquisse en toute humilité, sera néanmoins justifié si j'ajoute que la réputation du susdit cercle se protège sous les talentueux auspices de MM. Henri Thomas, Richard Baseleer, Alfred Delaunois, Camille Lambert, Martin Melsen, Arm. Rassenfosse, Walter Vaes, G. Vanzevenberghen, etc., etc. Ce qui plaît surtout dans ce salon, c'est la diversité des œuvres, nous n'assistons ici à aucune manifestation particulière, bien que chacun des exposants semble se réclamer d'une école différente, ou pour bien dire de son école ou pour mieux dire encore d'aucune école.

Et d'abord, à tout seigneur tout honneur, **Henri Thomas** expose cette année comme toile de résistance, *Le tour du lac* : c'est, dans un sapin caoutchouté, le tête-à-tête un peu ridicule du vieux marcheur exhibant aux yeux des foules une douteuse mondaine. Lui, se cale, satisfait, dans le fond du coupé, cependant que l'oiselle visiblement tourmentée de sa bonne fortune, s'applique à oublier en quelle compagnie elle se trouve. Tout cela, traité de main de maître est d'un métier sûr et subtil et d'une couleur délicate et sincère. Mais que M. Thomas se défie d'une tendance excessive vers la caricature qui compromet la confiance que doit nous inspirer ses œuvres. Avec *l'Etude pour l'Habituee* dont je m'étonne de ne pas voir ici l'œuvre complète, M. Thomas nous dédommage cependant. C'est un poème délicat et une symphonie de couleurs dont l'auteur ne peut être qu'un magicien surnaturel. Figurez-vous une viveuse, à la chair mate et déteinte aux rayons des lampes à arc, et directement sur la matité de cette carnation, une botte de violettes languissantes déjà, comme pour avoir séjourné trop longtemps dans la suffocante atmosphère d'un music-hall; puis un bout de toilette noire cousue de paillettes embuées, et enfin, pour accorder le tout, la note grise d'une palatine en taupe, voluptueuse protectrice des dangereux frissons. C'est une des meilleures œuvres de l'artiste et jamais je ne me suis autant délecté que devant elle. M. Thomas est décidément un grand peintre, qu'il m'excuse de m'en apercevoir seulement, mais j'attendais cette occasion pour le lui dire.

R. Baseleer est un très bel impressionniste (dans le sens propre du terme), *Le vieux bateau*, par exemple, est d'un caractère saisissant et *L'Hiver* d'une maîtrise qui met M. Baseleer au premier rang des paysagistes. Quant à son tryptique, *La rade d'Anvers*, c'est une triple vision, triplement belle.

H. Binard me paraît bien un peu conventionnel et ponsif avec l'éternel halo dont il enveloppe toutes ses œuvres. Cela ne laisse pas cependant d'être captivant à cause d'un certain mystère dont M. Binard a le talentueux secret.

A. Delaunois reste toujours le poète du *Pays monastique* avec un sentiment très personnel.

J. De Bruycker. Le *Léandre* belge ou mieux encore M. Léandre n'est qu'un J. De Bruycker français.

Cam. Lambert nous rend *La construction d'une cathédrale* déjà vue à Anvers et qui témoigne d'un artiste, dessinateur accompli et savant coloriste. Quant à son *Marché*, ça grouille ! Je n'ai pas de meilleur éloge à lui faire

J. Madiol avec des titres trop littéraires pour une peinture si matérielle, expose une toile intitulée bien un peu théâtralement : « Ainsi verbe le calme », et qui n'est, tout bien considéré, qu'un ... marin dans une barque. Cette œuvre est d'une mise en page, j'allais dire en scène, heureuse.

C'est M. J. Madiol qui est l'auteur de l'affiche du Salon ; malgré le titre (encore ?) illisible, et qui n'est, paraît-il, cette fois, qu'une erreur du typo, il est juste de dire que cette affiche est très réussie.

J'en félicite beaucoup M. Madiol qui fait décidément mieux les affiches que le choix de ses titres.

Jules Merckaert nous montre encore (sans reproche) sa *Vue de l'Isque*, déjà flatteusement remarquée au Salon Triennal d'Anvers. Son *Canal* atteste d'un sensible progrès dans la manière du peintre.

Aug. Oleffe semble s'inspirer un peu beaucoup du maître Cottet, à part cette observation qui attende cependant à la personnalité de M. Oleffe, disons bien vite que nous le tenons pour un des artistes les plus captivants de ce Salon.

Quant à **M. Guillaume Paerels** je m'explique mal cette peinture à vol d'oiseau, ou bien M. Paerels, incommodé par l'exigüité de son atelier, a-t-il situé son point de vue sur une grande échelle ? ou peut être est-il aéronaute, toujours est-il que voilà d'amusantes perspectives. Néanmoins, il y a dans *La lampe* un enfant qui dit, chez le peintre, une sûreté de touche et une extraordinaire finesse de vue.

Enfin *l'Enfant nue* (sic) si drôle et si stupéfiant avec ses petits yeux de porc... elaine bleue, mais d'un bleu à faire rougir le bleu Reckitt lui-même.

Arm. Rassefosse digne élève de Félicien Rops auquel il emprunte même pour son *Etude de mouvement*, jusqu'au geste de la *Femme à la feuille de vigne*, du maître. Il expose cependant la *Muse Vénale* qui respire sincèrement le parfum d'une bonne œuvre. Les *Marionnettes* me paraissent bien un peu tirées par les ... ficelles.

Marten Melsen s'accuse dans *Paysannerie* plein de verve et d'un je ne sais quoi qui ne laisse pas de montrer que l'artiste pourrait, s'il le voulait, être un satiriste cruel, et un ironiste impitoyable.

Louis Thévenet avec une louable sobriété suspend au mur de notre émotion une intéressante série de coins de fermes et de maisonnettes caduques, prises à des heures de jour particulières.

De **M. Emile Thysebart**, une toile justement intitulée *Bac à ordure*, mais aussi, un tableautin *Le condamné* que je ne condamne pas, celui-là, et qui me semble être avec *Le villageois* ce que l'artiste nous soumet de meilleur.

Walter Vaes qui vient de remporter le Prix de Rome (est-ce un titre?) expose ici de bien bonnes choses et *Le bailleur aux corneilles* et deux cadres copieusement garnis d'œuvres excellentes, méritent de longues et minutieuses stations.

Carl Werleman a cliché dans *Vue de ville* un moment de jour bien intéressant et d'une sincère impression.

Enfin **M. Van Zevenberghen** reste le peintre complet et laborieux qu'il nous avait déjà révélé. Pour ne parler que d'une œuvre, la plus importante, les *Provisions*, forment un somptueux et appétissant fouillis de victuailles, où se révèlent toutes les qualités de ce consciencieux artiste.

La sculpture, pour n'offrir ici que peu de représentants, brille par l'originalité et la divergence des œuvres.

Ad. Wolff est un sculpteur d'idées, symboliste et fervent adepte, je pense, de l'art idéaliste. Encore qu'il m'eût obligé en me prêtant la clef de l'énigme de *Repentir*, je ne puis que constater la belle tenue de cette œuvre dans son imposant hiératisme. *Pandore* est un bronze d'une jolie allure et, enfin, d'un geste, non encore vu, bien que forcé.

De **L. Grandmoulin**, les projets de monuments d'une silhouette parfois très heureux, toujours originale, et même, ce qui est rare, un *monument à la mémoire d'Henri Gléhin*, qui peut être vu de partout.

Fér. Schirren, un pointilliste. En sculpture?? parfaitement, c'est d'un bon procédé qui supprime radicalement l'inertie déplorable des pâtes lavées. Il y a là un jeu de lumière remarquable et une intensité de vie flagrante. Le *Portrait du docteur Lange*, entr'autres, plaide éloquemment la cause du procédé de M. Schirren.

Le *Projet de Mausolée* de **Jos. Baudrenghien** est une œuvre d'une grande impression qui fait honneur au labeur patient et réfléchi d'un scrupuleux artiste.

Comme on le voit, après cette longue et encore incomplète série de panégyriques il n'était pas audacieux de dire que le Salon du **Leueur** aura été, si pas le meilleur, du moins le plus fécond en belles œuvres, de cette année.

MARCEL ANGENOT.



L I V R E S

L'Arche de Monsieur Cheunus, par EUGÈNE DEMOLDER.

Monsieur Demolder, a nettoyé un de ses tiroirs et quelques critiques lui en font un grief. Moi, je l'en remercie, car il contenait des morceaux d'arc-en-ciel, qu'il a vite assemblés pour en faire ce petit chef-d'œuvre de descriptions et de sensations qu'est *l'Arche de Monsieur Cheunus*. Je pense bien que les Rubens, les Van Dyck et les Memling ont laissé à l'auteur des *Patins de la petite reine de Hol-*

lande toutes leurs riches palettes. Jamais si petit volume n'a renfermé tant de couleur, de clarté, de reflets. Toutes les plus belles fleurs embaument les pages de leur parfum, colorent les lettres de leurs vifs éclats, jamais tant de lumières n'ont éclairés les lignes, aucun écrin de pierreries ne contient des eaux si pures que cet in-douze. Que de choses dans cette arche, c'est un véritable musée. L'auteur d'ailleurs veut son livre tel. « Que vous dirai-je de mon ami (M. Cheunus) ! Il m'a donné son arche, une arche vénérable en chêne, d'aspect plutôt gothique, qui, dans sa métairie était suivant son vieil usage frison, posée sur des tréteaux, au milieu de tous ces meubles petits, aisément transportables, peints de personnages criards, de fleurs crues et d'arbres trop verts qui font songer dans cette province de Hollande, à l'Algérie et à la Tunisie.

Dans l'arche, j'ai trouvé des gravures, des bijoux, des souvenirs et des essais écrits à l'encre de chine sur des papiers ambrés. Je léguerai les objets à des musées de province, je publie le reste au *Mercur de France*, car cette maison porte un vieux nom qui, à défaut de la *Gazette de Hollande*, aurait plu à M. Cheunus.

Et M. Cheunus, jamais, depuis tartarin-homme, n'a été si bien croqué, il est un peu aussi Tartarin, M. Cheunus, mais un Tartarin-collectionneur, un Tartarin du Nord, un Tartarin de Hollande. Il parle en artiste, il en a l'enthousiasme et le goût. Il admire Rembrandt. « Il est Dieu, dit-il, il a créé une lumière nouvelle ! Il est Dieu, il a été martyr des bourgeois de son temps ! Les syndics ont vendu aux enchères, tout ce qu'il possédait jusqu'à sa presse en bois des îles ! Sa presse ! Elle a écrasé du soleil ; il devait lui en rester aux bras des traces de lumière ! Ils l'ont vendue à quelques vieux juifs, avec les tableaux, les estampes, les dessins, sans se douter qu'il y avait dans tout cela quelque chose d'éternel qui eut pu racheter tout leur peuple ! »

Et voilà, quelques aquarelles littéraires, décrivant les objets de l'arche, et c'est tout. Mais n'est-ce pas délicieux. Ce mot délicieux a irrité certains critiques, « tous des mots, ont-ils dit, sans philosophies, sans pensées fondamentales. » Excusez, mais M. Eugène Demolder, me semble-t-il, montre qu'il sait aussi bien raisonner que décrire et le *Jardinier de la Pompadour* en est la preuve. Remercions-le, de nous avoir pendant l'été, donné ce petit livre de repos. Quand nos excursions nous poussent en Hollande, dans ces villes, imperturbablement calmes, devant ces petites maisons indéfiniment silencieuses, pensons-nous à tous les ardu problèmes de la vie ? — Non nous nous reposons, M. Demolder a fait de même, il s'est reposé en nous reposant.

GASTON PULINGS.

* * *

La Désespérance de Faust, par ED. PICARD.

L'œuvre est une adaptation en vers du premier acte du *Faust* de Goethe.

« Que ce « Kakémono » où le Génie a pleuré la misère de la cervelle humaine à la recherche infinie de l'*Au-delà* solliciteur et impénétrable, soit le résumé des heures tristes de ma vie et des pages sombres de mes œuvres » (*Kosino-Kusi : Le Japon triste*). Ces mots servant d'en-tête à l'œuvre, condense en quelque sorte toute l'inquiétude qui ronge l'âme et le cerveau d'Ed. Picard.

Chacun connaît l'œuvre puissante de Goethe, aussi bien, il m'est inutile de dire ici le doute et la recherche du *Par delà la mort* qui sont le thème du premier acte de *Faust*. Si Ed. Picard nous les a traduits avec tant de puissance et de

vérité, n'est-ce pas, parce que lui aussi, comme Faust, est troublé par l'appréhension de l'inconnu? Je le crois.

Le Frontispice d'O. Redon, gravé par Louise Danse, nous montre le Docteur, les yeux perdus au loin dans la brume du rêve. L'œuvre est forte, énigmatique et terrible, comme seuls, ces deux artistes ont le don d'en produire.

* * *

Histoires à ma Dame, par LÉON WAUTHY.

J'ai lu ce recueil de douze contes, qui m'ont passablement fait regretter d'en avoir assumé la critique. J'avais cru trouver en ces histoires un peu de passé, venant naïvement interrompre les tranches de vie et les pages de folklore de nos romans modernes. Je fus désillusionné. Les titres sont simples, l'allure générale du récit — j'entends par là la manière de présenter le sujet — possède presque suffisamment le caractère archaïque, mais le style, en lui-même, est outrancièrement moderne.

La place me manque ici, pour relever le détail de chaque conte, je ne me le permettrai que pour le premier :

« *Où l'on apprend comment les cheveux de la Vierge, par un miracle de bonté, se changèrent en fins fils argentés* ».

Ce thème absolument délicieux, l'auteur eut pu en faire un bijou exquis s'il n'avait eu la fâcheuse idée d'imiter la tournure de style de « l'immortel » chansonnier de Napoléon. Vous connaissez tous d'ailleurs ces refrains :

Il vous a parlé grand'mère,
Il vous a parlé!

.

Parlez-nous de lui grand'mère,
Parlez-nous de lui!

Vous vous imaginez tout ce que cette naïve légende perd de charme à rappeler les vers de l'immortel Béranger!

Ce n'est pas d'ailleurs le seul grief que je fais à M. Wauthy. Je relève, entre cent, cet exemple de modernisme déplacé :

... « Or l'inconnu était vraiment très bien, avec ses fins cheveux bruns, ses yeux profonds, sa bouche tendre et sa moustache *aguichante* ».

Et puis cette pensée lapidaire :

« Les poètes sont des êtres bizarres et leur façon d'envisager les choses, à tout prendre, n'est pas souvent la meilleure ».

Bref, il est malheureux de voir le travail et en somme, le talent qu'il a fallu pour ce livre, déployé en pure perte, car en somme, quels sont ceux qui, actuellement, ne demandent que de la rhétorique?

JULES BOCK.



Petites Nouvelles.

Le Temps a publié de M. Albert Giraud un article sur le *Théâtre Belge*. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant, que cet article est écrit en une langue élégante; on connaît assez pour cela l'auteur de *Pierrot Narcisse*. Quant au fond nous sommes forcés de faire quelques restrictions.

* * *

« L'emphase villageoise » dont il a si peur, le conduit, si non au « dénigrement provincial » qu'il craint également, à un specticisme de chef-lieu d'arrondissement. Ce n'est pas hélas (il faut bien le dire) chez nous, que Verhaeren, Maeterlinck, Lemonnier, et bien d'autres, ont trouvé leurs plus ardents défenseurs. C'est en France même, et M. Albert Giraud voudrait faire croire aux Français qu'ils se sont trompés. On jugera à sa valeur l'épithète de *Vocero*, appliqué au *Cloître ; Philippe II*, est passé sous silence, ce qui pour une critique relève de l'ignorance où de la mauvaise foi. Quant à Maeterlinck, par un petit tour de passe-passe, il est escamoté au profit de M. de Croisset ! (Oh ! ironie) !

L'article contient, de plus, quelques affirmations qui sentent également leur chef-lieu du canton. D'après M. Albert Giraud notre mouvement littéraire serait venu vers 1880 d'une éclipse de la peinture. Où diable avait-il ses yeux en ce moment ? Artan, Dubois, Boulanger, Agneessens, Strobbarts, Coosemans, Meunier, Baron, Rousseau, Rops et tant d'autres étaient en plein ardeur alors. Ensor, Van Rysselbergh, H. De Groux, Fernand Knopff annonçaient déjà leur future gloire, Claus également, sans compter tous ceux que nous oublions dans la hâte de cet article. Cela suffit. On voit que la « sympathie clairvoyante » que s'attribue M. Giraud, n'est rien moins sympathique et encore moins clairvoyante. L'élégance de la forme n'a pu dorer la pilule.

* * *

A lire dans l'*Art Moderne* du 2 octobre la remarquable étude de Georges Rency sur Maurice des Ombiaux.

* * *

On annonce pour bientôt, le cinquantenaire théâtral de M. Victorien Sardou, à l'occasion duquel plusieurs festivités littéraires se préparent. Nous supposons qu'en l'occurrence on n'oubliera pas de décerner à M. Sardou, qui le mérite, la croix civique de première classe, pour cinquante ans de bons et loyaux services à la personne de M^{me} Sarah Bernhardt.

* * *

C'est le 5 novembre, à 2 1/2 h., que s'ouvrira, au Musée Moderne, le onzième salon du *Sillon*.

* * *

A lire dans *L'idée Libre* de août-septembre, la magnifique étude de François André sur le « Symbolisme ». Nous envoyons à l'auteur nos plus sincères félicitations pour cette belle et courageuse défense, de la merveilleuse école qui a produit Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, H. de Régner, Maeterlinck et Verhaeren. Que quelques clampins qui nous attaquent avec tant d'ignorance lisent cet article, cela vaudra mieux que de feuilleter les livres de MM. Lemaître et Faguet ces noblions gagas.

* * *

Accusé de réception : *Histoires à Madame*, de Léon Wauthy (L'édition artistique. Paris).

La Désespérance de Faust d'Ed. Picard (E. Lacomblez. Bruxelles).

Les Masques, de Louis Dumon Wilders (Weissenbruch, Bruxelles).

Nous recevons à l'instant une nouvelle revue : *Le Florilège*. Les bureaux de la revue sont établis Avenue du Commerce, 129, Anvers. Nos meilleurs souhaits.

* * *

Maison DAMHAY ; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénil, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie.
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

La vengeance d'Ugène.	M. DES OMBIAUX.
Princesse de Lanlaire.	MARCEL ANGENOT
Les Trois Auberges.	FRANZ HELLENS.
Exposition : Le Sillon	M. A.

Notre première séance. —

Livres :

<i>Traité de l'Occident</i> (A. MITHOUARD)	ED. NED.
<i>Contes de Sambre et Meuse</i> (M. DES OMBIAUX).	F. BORDIER.
<i>A Travers le Vitrail</i> (F.-CH. MORISSEAUX).	MARCEL ANGENOT
Plate Case	<i>Jeune Effort.</i>
Nouvelles	<i>Jeune Effort.</i>



Le numéro : 20 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 19.

DÉCEMBRE 1904.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

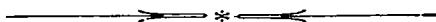
Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue Goffart, 10.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



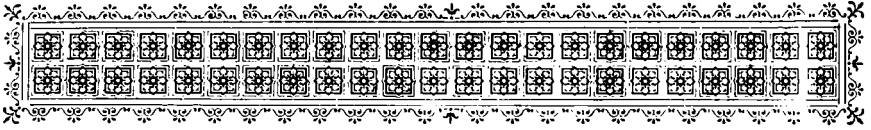
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



LA VENGEANCE D'UGÈNE

Les paroisses de Baucelles et de Villers n'étaient pas en guerre ; aux ducasses les Baucellois et les Villersiens ne cherchaient pas à se colleter ; on ne se haïssait point mais on se jalousait ; les rivalités entre les deux bourgades éclairaient à tout propos.

Pour ceux de Baucelles, rien ne valait que ce qui était de Baucelles, de même pour Villers. Mais à la grande joie des Baucellois, au dépit des Villersiens, Baucelles avait sur Villers une supériorité incontestable, c'était son curé.

Quand un Baucellois rencontrait un Villersien la discussion s'élevait.

— Est-ce on curé qu' vos avo à Villers. Il est sec comme one perche à mougne tot et si on li tapait one pognie di pois à l' frimousse, i s' i d' meureraient tortos. A la bonne heure li nosse, il est bia, il est cra, il est lugeant, on pou dire qui c'est on homme.

Les Villersiens n'avaient rien à répondre et se rongaient de dépit. Leur curé n'était en effet pas beau : petit, maigrichon, avec un visage troué par la petite vérole. Tandis que celui de Baucelles était gras comme un cochon de Noël. Ses joues rouges luisaient et ses trois mentons faisaient sur son rabat une imposante cascade. Sa bedaine avait la majesté d'une tonne, un sourire de contentement perpétuel fleurissait ses lèvres.

— Li nosse, disaient ceux de Baucelles, ni s'accrache nin à letchi des fouilles. Nos l' sognons bin nosse curé !

Les Villersiens, humiliés, avaient beau porter au leur du lard, du jambon, des lapins, des chapons et des lièvres, des

vautes, des crêpes, des gauffres et des galettes pour lui faire prendre quelqu'embonpoint, il restait d'une maigreur désespérante, « ça ne profitait pas ». Ce qu'ils enrageaient !

Les Baucellois, tout à leur enthousiasme, ne pensaient pas qu'une supériorité si vaine put leur échapper un jour, ils se plaisaient trop à ravaler les gens de Villers. Aussi furent-ils bien déçus quand leur curé fut appelé par l'évêque à faire la gloire d'une autre bourgade.

Mais leur mine s'allongea bien davantage quand ils virent par qui était remplacé celui dont ils tiraient tant de vanité. Ce fut une consternation générale lorsque le nouveau curé se présenta à ses ouailles. Si celui de Villers n'était pas beau, c'était encore un adonis en comparaison de l'arrivant. Un tel délabrement chez un prêtre était sans exemple dans le pays. Une mauvaise perruque brunâtre couvrait son crâne, non sans laisser passer les quelques cheveux qui restaient, d'une oreille à l'autre, du côté de la nuque. Ces cheveux, blancs à la racine, devenaient vers le bout d'un roux sale, de sorte que le pasteur offrait un chef tricolore aux regards étonnés de ses administrés. Son teint était terreux, ses yeux fatigués et chassieux. Sa soutane, grasseuse sur un corps contrefait, avait l'air d'une loque informe. Et pour comble de disgrâce, le malheureux, à la suite d'on ne savait quel accident, était affublé d'une jambe de caoutchouc.

Ceux de Villers triomphaient.

— Les Baucellois pouvaient bin fai d' leu gueule. Leu nouvia curé c' n'est ni on homme ça. Il a one perruque et one d' jambe de caoutchouc. Si l' noss n'est n'in bia, sti ci est laid à fait sauver les sauverdiats. On l' mettra din les cortils pour warder les cerèges.

Malgré cela les Baucellois s'accomodèrent vite de leur abbé. Sa bonté fit oublier sa laideur. C'était un saint. Tous ses revenus passaient en aumônes et en bonnes œuvres. Pour lui-même il ne gardait rien. Si sa servante n'avait point prélevé d'autorité ce qui était nécessaire au ménage, on aurait souvent, à la cure, dîné de vieilles croûtes. Il ne buvait que de l'eau. Les quelques bouteilles de vin dont se composait sa cave, il les gardait pour ses confrères des

environs. Et sans doute ceux-ci s'en méfiaient-ils, car après l'avoir goûté une fois s'étaient bien gardés de recommencer.

Il jouissait d'un grand renom de piété. Cela consolait un peu les Baucellois qui devaient en voir bien d'autres. Le curé, en allant chercher un mort dans un hameau, avait fait un faux pas et était tombé. Dans la chute, l'articulation de la jambe de caoutchouc s'était brisée; il avait dû monter sur le char pour revenir jusque l'église; on l'avait vu, proférant ses oremus, à cheval sur les planches de sapin qui enfermaient le machabée.

Tout Baucelles avait été désolé de ce manque de prestige, exploité aussitôt par les Villersiens. Mais le pire, c'est que le prêtre, qui se faisait scrupule de dépenser quelque argent pour lui-même, alors que sa paroisse comptait tant de malheureux à secourir, trouvant que la réparation de la jambe de caoutchouc coûterait trop cher, se contenta tout bonnement d'une jambe de bois !

— On n'a jamais intindu parler d'in curé avé one d' jambe de bo, il faut d'aller à Baucelles pour voir ça.

Les Villersiens se vengaient. Débarassés maintenant de leur curé maigrichon, ils en possédaient un, robuste comme un garçon brasseur.

— A Baucelles, ils n'ont qu'on curé postiche ! disaient-ils chaque fois qu'un Baucellois se trouvait en leur présence.

Mais les Baucellois semblaient faire fi maintenant de la corpulence et des charmes physiques d'un pasteur.

— C'n'est ni à l'carcasse qui faut weti, répondaient-ils à leurs antagonistes, c'est à l'âme, et noss curé n'a ni s'pareil din tout l'diocèse. L'évêque l'a co dit l'aute d'jou au mayer qu'asté avou Mossieu l'baron.

— Vos n'digie nin ça du temps d'vo n'aute curé.

Mais le saint homme, par son zèle apostolique et sa charité eut désarmé des rancunes plus terribles que celles des Villersiens.

Les infortunes de son corps ne l'avaient pas empêché d'acquérir une grande autorité sur ses paroissiens. Et pourtant ce n'était point par la condescendance qu'il avait conquis leurs sympathies. Non, il ne leur ménageait pas la vérité,

aux riches et aux pauvres sans distinction. Un dimanche, comme on sonnait à messe pour la seconde fois, il avait vu le censier d'al copette qui, tout en se délestant d'un trop plein de boissons, à la porte de l'estaminet de la place, criait déjà à la cabaretière de remplir sa pinte.

Ce jour là, il comptait précisément entretenir ses paroissiens d'un sujet qui leur était familier : l'intempérance. Aussi, quand il fut monté en chaire, entreprit-il son sermon sans grand préambule et surtout sans les clichés qui font d'ordinaire l'ennui des homélies dominicales. Tambour battant, il attaqua le vice dans un langage populaire et imagé.

Puis il s'offrit comme exemple.

— Moi, s'écria-t-il, je n'bois qu'de l'eau. Je ne vous demande pas de faire autant que votre curé, ce serait trop exiger de vous, mais faites un pas vers moi et tout ira bien, vous m'épargnerez ce que j'ai vu tout à l'heure ! Ce que j'ai vu ? J'ai vu à l'huche de chez Cadie on homme qui tout en lachant les écluses recommandait déjà une pinte. I n'aurait ni su attendre d'awé fini s'commission, télemint qu'il asté pressé d'boère. Et c'n'homme là, c'est né in t'chinisse, c'est onque des premiers cinsies du villatche, poun 'n'in dire el pus gros, et il est ici pas d'so, dit-il en désignant son homme au bas de la chaire de vérité. Et c'qui nia co d' pu pire c'est qu'on avait sonné l'deuxième coup à messe.

Une voix s'éleva :

— Non fait ça Mossieu l'Curé on n'avait né co sonné l'deuxième coup.

— Taijo vo, Ugène, vo n'avo rin à dire véci. L'deuxième coup aste sonné et vos n'avi né co fini de widi sque vos avi bu qu'vos d'mandi à Cadie d'remplir vosse chope. Elle est là pou l'dire. Mais non, elle n'est nin là, c'est vrai, elle est v'nue à basse messe.

Mes chers paroissiens conduisez-vous bien à l'avenir et n'buvez plus autant, c'est l'bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

Il regagna le chœur et la messe s'acheva dans l'émotion de cet incident. Tous les regards se portaient vers le censier qui était dans un grand embarras. Cette apostrophe avait

d'autant plus d'importance que celui qui venait d'en être l'objet était président du conseil de fabrique !

Ugène, ne voulant pas rester sous le coup d'une telle accusation, attendit que l'église se fut vidée pour parler au curé.

Sur la place on était anxieux.

— L'cinsi qui rattend l'curé pou li parler.

Cela fit le tour du village en un instant. De tous les cabarets on observa la porte.

Mais le prêtre était sorti avec Ugène par la sacristie et avait gagné la cure.

— Mossieu l'Curé, disait le fermier, j'nai pas voulu répliquer pindant messe, mais j'tiens à vous dire qu'on avait né co sonné l'deuxième coup.

— Dites tout d'un coup, Ugène, qui voss curé a minti.

— Si vo l'purdo comme ça, Mossieu l'Curé, ji n'dis pu rin.

— D' j'lé bé intindu, d' ji n'su nin sourd.

— Si vos l'avo oïu, Mossieu l'Curé, c'est bon comme ça, mais y m'chenait pourtant qu'on n'avait né sonné. N'in parlons pu.

— A la bonne heure.

— Mais pou m'prouver qu'vos n'asté pu mouais après mi, Mossieu l'curé, vos m'fro l'plaigi di vnu c't après-midi à nosse maugeon po consolé l'cinsièrre et boère one bouteille di bourgogne.

Le curé, content de voir qu'Ugène, malgré son importance, s'était incliné de bonne grâce devant l'autorité pastorale, ne voulut pas aggraver par un refus l'admonestation du matin. Contrairement à ses habitudes, il accepta. Il voulait montrer que, s'il savait sévir, il savait aussi pardonner.

Il alla à la ferme après les vêpres.

Mais quel ne fut pas l'étonnement du village quand on vit passer quelques heures plus tard, soutenu par le fermier, le curé qui titubait sur sa jambe de bois !

Ugène l'avait fait boire plus que de raison et jouissait intérieurement du plaisir de montrer à toute la paroisse, ce que valent les discours sur la tempérance. Nul ne sait,

pensait-il malicieusement, en maintenant d'un bras ferme son compagnon chancelant, ce qu'on sera l'après-midi, même quand on a pris le matin les meilleures résolutions du monde.

Et a toutes les fenêtres, sur tous les seuils, les paysans ébahis regardaient Ugène reconduisant le curé ébrié.

Ceux de Villers ayant appris la vengeance d'Ugène crurent triompher.

— Voss curé qu'est si saint, dirent-ils, il attrape bé s'pitite chique tout de même à l'occasion.

— In saint qui n'boireu nin, répondirent les Baucellois qu'on ne prenait jamais au dépourvu, mais malheureux ! in saint qui n'aurait jamais ieu s'pitite chique, l'bon Dieu n' d'aurait né dandgi au Paradis et il aurait raison.

MAURICE DES OMBIAUX.



Princesse de Lanlaire.

*Quand tu vas par le Monde et qu'enfin tu violes,
D'une adorable cabriole,
Les platitudes qu'on Lui doit :
Tu t'arrêtes soudain et te mordant le doigt
Tu me regardes et t'imagines
Que je pourrais aussi m'en formaliser moi.*

*Et tu promets, et tu me jures
Que tu vas changer tes allures,
Et dès lors rester sage et coite
Comme un pupazzo dans sa boîte.*

*Et tu te forces et tu te guindes
Et tu te fais petite dinde,
Avec des sourires aimables,
Pour échapper décidément
A tous les regards innommables
De ces déments.*

*Et tout de toi se banalise et se confond,
Et tu fais maintenant comme les autres font.*

*O ! petite, ô ! divine, ô ! chère incorrigible,
Reste encore s'il est possible
Décidément, divinement et simplement,
La formidable et minuscule cible
De ces déments.*

*Princesse de Lanlaire,
Flûte au nez de ce monde
Sur un rythme insolent ta chanson vagabonde;
Va, ne ménage rien qui leur puisse déplaire,
Arbore ton mépris et fais comme tu fais,
Si tu consens encore à faire
Comme tu sais...
Quand tu me plais.*

*Vois-tu, le Monde est si petit,
Et trop grande était notre joie,
Enfant, pour qu'Il y consentit.*

*Que nous importe s'Il n'aboie
Qu'à la lune, à nous et au reste;
Mon bonheur est Son ennemi
Et le débraillé de ton geste
Est une pâture indigeste
Qu'Il ne digère qu'à demi.*

*Mais laissons faire encore, il faut aimer la haine,
F'aime sentir ainsi, quand joyeux nous allons,
Qu'une meute d'envie sur nos talons
Se traîne,*

*F'aime te voir aller par les foules laïques,
Souple élégante et fière ainsi qu'un jeune érable,
Portant pieusement, ta belle âme adorable,
Comme un saint viatique.*

*Reste comme tu es, c'est ainsi que je t'aime,
Tu ne peux rien gagner à n'être pas toi-même.*

*Princesse de Lanlaire,
Flûte au nez de ce monde
Sur un rythme insolent ta chanson vagabonde;
Va, ne ménage rien qui leur puisse déplaire,*

*Arbore ton mépris et fais comme tu fais
Si tu consens toujours à faire
Comme tu sais...
Quand tu me plais.*

*Ton âme comme Achille a trempé dans le Styx,
Mais mieux que lui totalement invulnérable,
Dure et fine comme l'onyx,
Elle ignore l'ennui d'une plaie incurable.*

*Puis enfin, quand la Haine, au sourire narquois,
Pour te punir des préjugés que tu talonnes,
Choisit dans l'horrible carquois
Un trait que sa bave empoisonne,
Laisse la faire encore et même lui pardonne,
Car la flèche ricoche et ne sait où te prendre,
Tu n'as pas comme Achille un talon aussi tendre.*

MARCEL ANGENOT.

1904.



Les Trois Auberges.

*Trois auberges sur le chemin.
La route est maussade et sans fins,
Et pas de fleurs ni d'ombre fraîche;
Le soleil est pesant, mes pas
Comptent les germes du trépas
Sur le chemin qui se dessèche.*

*La première, — un rêve trop court —
Porte jusqu'au ciel une tour;
Des palombes aux ailes vierges
Comme les âmes des élus
Y font des nids pour les Jésus:
Leurs yeux ont des reflets de cierges...*

*Dans la deuxième, il est un puits
Où pleure une âme jours et nuits.
Des corbeaux noirs, des hyènes grises
Repus de sang clignent de l'œil;
Les cierges bruns clouent des cercueils
Et l'on entend des chants d'église.*

*F'ai peur de la troisième — Peur ! —
Quelle est cette clarté, mon cœur ?
Toi qui tantôt maudis la vie,
Vois ces cierges blancs aux yeux d'or,
Demande leur de vivre encor
Puisque leurs yeux te font envie...*

*Peur ! — Dans l'autre chambre il fait soir,
Comme un charnier lugubre et noir.
Les cierges sont des yeux de fauves.
F'ai peur du feu des cierges roux,
F'ai peur du vide atroce et doux...
.....
O Dieu ! que ta clarté nous sauve !*

FRANZ HELLENS.



EXPOSITION

LE SILLON (XI^e SALON)

Je ne puis, à cause de l'exiguïté du cadre de ce journal, et à cause aussi d'une excessive abondance de matière, me permettre sur les divers talents de ce Salon, des appréciations détaillées. C'est à vol d'oiseau ou de critique que j'examinerai cette fois la consistante exposition du Sillon, qui ne laisse pas que de surprendre un peu pour son évidente et brusque tendance à l'éclaircissement, si je puis dire, de sa palette. Les tons chantent plus clairs, les divers talents se particularisent et se dégagent pour arriver parfois même à la personnalité.

Une chose reste déplorable pourtant, à côté de l'habileté consciencieuse de certains artistes, combien arborent sans scrupule une habileté commerciale avec laquelle l'Art n'a et ne peut avoir que de vagues rapports.

J'ai promis de ne citer personne, et si je le regrette pour quelques-uns, auxquels on pense à peine, et qui mériteraient si bien d'être sauvés de la déplorable engeance ou agence, je m'en félicite pour quelques autres, sur le compte desquels il vaut mieux se taire.

M. A.

NOTRE PREMIÈRE SÉANCE

Cercle d'Art : Très réussie (voir notre devise) la soirée du mardi 29, à la Salle Gaveau. Au programme, une jolie conférence de M. FRITZ VAN DER LINDEN sur Ch. Van Lerberghe, suivie d'une partie musicale consacrée aux œuvres de M. F. BEAUCK. M^{lle} CHOLET, la gracieuse violoniste, prêtait son talentueux concours,

le frère du compositeur, M. A. BEAUCK, (ténor au théâtre flamand d'Anvers) a tenu avec une belle conscience la partie, très ardue du chant. Il y avait au programme entre autres choses, le choral du 1^{er} acte du *Petit homme de Dieu* de CAMILLE LEMONNIER. Le maître nous a fait l'honneur d'assister à notre soirée, à laquelle on exécutait aussi *Kling-Klang* (la chanson de la faux), extraite de son roman : *Le Vent dans les Moulins*. Cette œuvre enlevée, magistralement, par M^{lle} Cholet, MM. A. Beauck et F. Beauck a été redemandée par M. Lemonnier au grand contentement des auditeurs. La salle était archi-comble et le public élégant et choisi. Nous regrettons de ne pouvoir (dans le feu de ce petit article, écrit sur un genou grelottant à la sortie de notre séance), nous apesantir sur le talent du héros de la fête M. F. Beauck, dont le jeu, l'inspiration et l'originalité ont séduit un public d'ailleurs fort intelligent qui a fait à l'artiste une véritable ovation.

Ceci dira mieux que des mots, ce que nous aussi, nous pensons très sincèrement de M. F. Beauck.

M. A.



LIVRES

Traité de l'Occident. par ADRIEN MITHOUARD. — Paris, Perrin et C^{ie}, 1 volume, Prix : fr. 3.50.

Tout le monde connaît l'admirable poète des *Frères marcheurs* et du *Pauvre Pêcheur* et son admirable revue l'*Occident*, dans lequel il s'efforce de rechercher, de dévoiler le véritable sens de la terre occidentale, la signification esthétique de ses plaines et de ses montagnes; de ses clochers et de ses tombeaux.

M. A. Mithouard a réuni dans ce livre *Traité de l'Occident* toute une série d'articles d'où se dégage une intéressante doctrine d'art. S'apparentant aux Taine et aux Barrés, M. Mithouard puise au sol, lui-même, la vertu qui donne une valeur aux hommes et aux choses, la vertu qui harmonisa tous les arts de nos pays, pour en former l'unité occidentale, puissante et variée.

Ce livre est à lire, à relire, et à méditer.

GASTON PULINGS.

* * *

Contes de Sambre et Meuse, par Maurice DES OMBIAUX.

Après *Mihien d'Avène*, ce beau conte, en voici tout un recueil. M. des Ombiaux réalise le type du parfait conteur. Il prend plaisir à ses récits, il en est tout imprégné, il les vit et dans chacun d'eux nous trouvons la marque de son originalité. Il semble y croire lui-même, tout comme les conteurs des veillées. C'est avec une gravité naïve que, dans les *Abeilles de Meuse* il nous affirme l'authenticité des plus extraordinaires légendes. C'est avec une exquise délicatesse qu'il nous raconte cette délicieuse histoire l'*Horloger*. Son imagination s'y attarde aux moindres détails, elle pétille, elle s'y dépense follement. Le *Berger des étoiles* est mélancolique et songeur. Nous y retrouvons Mihien d'Avène qui, réfugié dans la montagne, vient le soir écouter un vieux berger, qui lui explique les légendes des étoiles.

Les réjouissants épisodes *Azor et le Bugle*, les *Sorcières des Trieux* et aussi le *Charmeur*, ce dernier, ivrogne invétéré, mais d'un si bon cœur, viennent faire diversion et nous bien amuser.

Plus loin l'auteur s'apitoye sur le sort malheureux de la *Vieille aux Myosotis*, que l'ingratitude de ses petits-enfants pousse au désespoir, au suicide. Et M. des Ombiaux termine par une rêverie poétique si puissamment : rendue : l'*Emondeur*. Cet homme semble préparer la venue de renouveau, il fait la toilette des arbres et le soleil venu, il signale son arrivée aux bêtes et aux gens « qui, saisis d'un frisson religieux, vont au sommet des monts, contempler la face du soleil. »

FERNAND BORDIER.

* * *

A Travers le Vitrail, par F.-CH. MORISSEAUX.

Mon cher Morisseaux,

Vous, qui dans la préface de ce livre, prévenez si charitablement le lecteur, que vous qualifierez d'*Indulgents* les braves qui diront : *Evidemment ceci n'est pas très fort; seulement, il faut excuser la jeunesse, ne pas la décourager maladroitement, lui donner des conseils plutôt...* comment m'allez-vous qualifier, moi, qui compte mieux dire encore. Et puis, n'est-ce pas vous l'indulgent et trouveriez-vous sincèrement flatteur qu'on vous critiquât comme vous semblez le désirer.

Allons, mon cher, créez une nouvelle catégorie, celle des « sincères » et comptez moi donc parmi eux.

Que la franchise que je vous promets, ne soit pas compromise par une bientôt vieille amitié qui nous rapproche, et que ma critique ne doive rien à notre bonne confraternité, vous vous en doutez bien un peu. Mais, un coup de baguette de votre fée au vitrail va suffire. Et pour aujourd'hui, mais pour aujourd'hui seulement (c'est entendu n'est-ce pas ?) je congédie d'un geste sincère et voulu toutes nos réciprocités sentimentales qui pourraient attenter à la liberté de mon dire.

Votre livre, avant que de *n'être pas très fort*, est l'œuvre d'un sensitif distingué. Les chanterelles, que je devine tendues de votre âme à votre cœur, vibrent savamment à chaque page avec parfois le petit bruit sec et décevant d'une d'elles qui se brise. Vous semblez, mon cher Morisseaux, avoir déjà dûment payé votre dime aux larmes et s'il est vrai que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert, vous devez vous connaître. Mais à ce talent d'une personnelle compréhension, vous ajoutez celui de connaître aussi les autres, et vous semblez, pour donner encore une fois raison à Musset, avoir souffert leurs souffrances.

Votre œuvre gardera, serré entre les pétales de ses pages, le parfum d'une vie sincèrement confessée.

Si je l'osais, et je l'ose décidément, je vous dirais que vous y avez conté parfois des choses, qui pour n'intéresser que vous, devaient, non pas importuner, mais laisser presque indifférent le lecteur.

Est-il nécessaire, que je me coalise à vos conclusions de préface, et que j'affirme avec vous qu'*Une chose est certaine : ce livre a été reçu en majeure partie, aucune pensée n'a été farcée, chacune exprime de son mieux des sensations ressenties : cela vaut bien quelque chose.*

Eh ! oui, mon cher, cela vaut quelque chose et ce n'est pas rien et c'est déjà beaucoup et c'est tout.

Bien vôtre
M. ANGENOT.

PLATE CASE

IL y a cinq ou six ans, M. Maurice des Ombiaux publiait *l'Histoire mirifique de saint Dodon*.

Ce livre, accueilli en France par une sympathie vive, déchainait en Belgique la férocité des médiocres de la littérature. M. des Ombiaux avait trouvé dans Bandello, auteur italien de la Renaissance, une anecdote, que l'on conte dans la Thiérache et l'Entre Sambre et Meuse Cette anecdote, soit dit en passant, se retrouve en maints endroits, elle a servi à plusieurs écrivains ; Bandello lui-même n'avait fait que la recueillir de la tradition orale ; donc M. des Ombiaux s'en était servi, comme de tant d'historiettes wallones.

M. G. Rency a expliqué le cas dans *l'Idée libre*, il y a plusieurs années, et a démontré la bonne foi de M. des Ombiaux. M. Léon Souguenet, dont on connaît la parfaite loyauté, a reparlé de cette affaire dans la *Chronique*, l'été passé, reconnaissant le droit de M. des Ombiaux, comme de tout écrivain, de se documenter ainsi qu'il lui convient, pourvu que l'œuvre porte la marque de sa personnalité.

Ajoutons qu'il s'agissait d'un petit chapitre dans un volume de trois cents pages. Bref, les médiocres se mirent à hurler comme des putois.

Or, l'un de ces farceurs publiait quelques temps après une nouvelle qui n'était que la transposition, en français approximatif, d'une œuvrette wallonne : *L'histoire de deux Vieux et d'une Veilleuse*, qui avait trainé dans les Armonaques de Namur et autres lieux. Il s'en était emparé sans vergogne, y collant son nom sans plus. Un autre promenait dans des cercles de province une conférence sur *La Jeunesse de Lamartine* qu'il se contentait de lire dans le livre d'Emile Deschanel.

Un troisième, celui qui criait le plus fort, qui emplissait tous les canards de son indignation de commande, qui se posait en archange vengeur des lettres belges irritées, M. Paul André, puisqu'il faut l'appeler par son nom, vient de publier dans le premier numéro du *Florilège* d'Anvers, une nouvelle qui n'est qu'une mauvaise amplification d'un exercice qui se trouve dans *Le cours élémentaire de langue anglaise par Plate revu par J. Bayard et H. Plate*, page 174 !

Nous ne nous livrerons pas, comme M. André, au jeu facile des textes mis en regard : ceux que la chose intéresse pourront consulter le document en question. Nous nous contenterons d'établir ce dilemme : ou M. P. André et ses deux acolytes étaient de bonne foi en attaquant M. des Ombiaux ; ou ils ne l'étaient pas.

S'ils étaient de bonne foi, les faits que nous venons de signaler sont sans excuse. Ils ont trompé le public avec la plus absolue des mauvaises fois. S'ils étaient de mauvaise foi... il n'y a rien d'autre à dire.

Nous n'épiloguerons pas davantage sur ces incidents ; que M. André n'ait rien d'autre à développer que les exercices de Plate c'est son affaire, on fait ce qu'on peut. Mais alors on ne se pose pas en gendarme de la littérature.

Si nous signalons le *Plate Case* c'est que nous tenons à réprover les odieux procédés de polémiques employés par les personnages dont nous venons de parler.

Nous, Jeunes, nous avons nos amitiés et nos antipathies littéraires ; nous les clamons fortement chaque fois que nous en avons l'occasion. Mais, si nous reconnaissons un jour que nous nous sommes trompés nous n'aurons pas à rougir des moyens dont nous nous sommes servis. Nous aurons été de bonne foi, nous ne nous serons point avilis dans de sales besognes, nous n'aurons à nous reprocher aucune malpropreté.

JEUNE EFFORT.



Nouvelles.

Le service de la poste se faisant fort irrégulièrement le 1^{er} janvier, nous avons décidé de ne faire paraître notre numéro que quinze jours plus tard, et de le combiner avec celui du mois de février.

Nous prions les écrivains belges qui sollicitent l'envoi de notre questionnaire pour le *Guide Bio-Bibliographique* de patienter encore quelques temps. Ces bulletins ne seront lancés que lorsqu'on nous aura communiqué toutes les adresses.

Au Diable-aux-Corps. — Une revue de MM. Wicheleer et Enthoven, spirituellement intitulée : *Bruxelles au diable*. Ce titre n'est pas seulement un ordre, mais une réalité. En effet, tout Bruxelles a défilé (!) dans la salle de la *Louve*, si coquettement décorée.

La revue est diablement enlevée par M^{lle} Gilbert, une commère endiablée et par un compère M. Thiry qui brûle les planches d'un feu d'enfer. La revue fourmille de cet esprit de terroir ou les auteurs excellent et de cet humour si flatteusement apprécié par les habitués de la boîte. Nous engageons vivement les retardataires à ne pas manquer d'aller applaudir la courageuse compagnie.

MM. Alfred Ruytinx et Ernest Bastin ont ouvert une intéressante exposition de leurs œuvres à la *Galerie Royale* (Rubens-Club), rue Royale, 198.

Institut d'Etudes littéraires, 3, impasse du Parc, Bruxelles. — Lundi 5 décembre, à 8 heures du soir, conférence par Valère Gille sur *Albert Giraud*. — Lundi 12 décembre, à 8 heures du soir, lecture par Edm. Picard de sa *Désespérance de Faust*, précédée d'une causerie sur le théâtre belge. — Lundi 19 décembre, à heures du soir, conférence par Ed. Ned sur *Maurice Barrès et l'Energie*. — Entrée : 50 centimes.

Accusés de réception : *L'Amant passionné*, par Camille Lemonnier (chez Fasquelle, fr. 3.50).

Ambidextre Journaliste, par Edm. Picard (Lacomblez, Bruxelles).

Crime, châtimement, contagion; Foire et kermesse; Histoire du Théâtre à Louvain, par Emile Pels.

Le Cœur de François Remy (roman) par Edm. Glesener (F. Juven, Paris).

Au Théâtre Molière. — *Maternité*. Toutes nos félicitations à M. Munié, l'intelligent directeur, pour nous avoir procuré l'occasion d'applaudir cette audacieuse et poignante plaidoirie d'Eug. Brioux. Aussi toute notre admiration à la troupe du théâtre qui nous a présenté *Maternité* avec une homogénéité parfaite, un talent consommé, et une compréhension digne de l'œuvre

— C'est le jeudi 1^{er} Décembre que s'ouvrira le SALON DES AQUARELLISTES au Musée Moderne.

Maison DAMHAY; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénil, 109, Ixelles, Agence Postale 10.

JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

- Julien Dillens** LOUIS DUMONT-WILDEN.
Plus loin que les gares, le soir EMILE VERHAEREN.
En rêvant MARIE-THÉODORE FRANCK.
Ayez Pitié GASTON PULINGS.
Referendum sur l'Amour passionnel.
- Livres :**
- | | |
|---|-------------------|
| <i>L'Amant passionné</i> | } JULES BOCK. |
| <i>Trois plaquettes (E. Pels)</i> | |
| <i>Le Cœur de François Remy</i> | } GASTON PULINGS. |
| <i>Les Masques</i> | |
- Exposition : A la Galerie Boute** . ANDRÉ LIZIN.
- Musique :**
- | | |
|--|-------------|
| <i>Le Jongleur de Notre-Dame</i> | R. LYDAIME. |
| <i>Séances Engel-Bathory</i> | M. ANGENOT. |
- Plate Case** *Jeune Effort.*
- Nouvelles** *Jeune Effort.*



Ce numéro : 30 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 20-21. Janvier-Février 1905.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

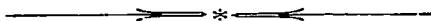
Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications rue Goffart, 10.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



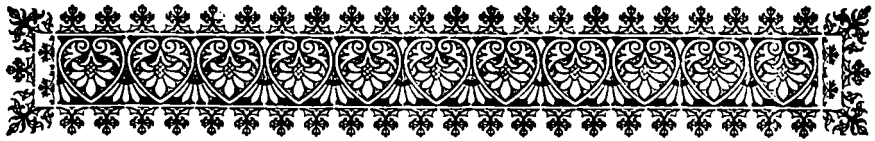
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



JULIEN DILLENS

C'EST une physionomie caractéristique et singulière de l'Art belge contemporain qui disparaît avec Julien Dillens. Il représentait très complètement un aspect précieux et fugace de la tradition artistique flamande. D'autre part, à une époque où la sculpture s'oriente de plus en plus vers une conception purement expressive, à un moment et dans un pays, où ceux des artistes qui ne se contentent pas de montrer plus ou moins de virtuosité en des études agrandies qui n'ont guère que l'intérêt du morceau, cherchent à donner à la statuaire la valeur en soi, la puissance d'émotion du tableau de chevalet, il assignait à son métier une place à la fois plus glorieuse et plus modeste. Fidèle à la conception des grandes époques de l'Art sculptural, il le voulait fidèle serviteur de l'architecture, ne considérait ses admirables bustes, ses portraits si singulièrement vivants, ses délicieuses statuette d'ivoire, que comme des passe-temps, n'attachant de véritable importance qu'à la partie de son œuvre qui concourt à l'ornementation des monuments publics, au charme de la rue, à la beauté de la vie nationale.

Avec l'exclusivisme de tous les artistes créateurs, il prétendait que la statue ne se peut concevoir isolée, et rêvait un retour à la hiérarchie des arts plastiques sous la domination de l'architecte.

Cette conception, chez Dillens, n'était, du reste, que la résultante d'un instinct.

Ce tailleur de marbre était un décorateur né. C'est

par l'ampleur, la générosité, la richesse de la ligne décorative que valent ses principales œuvres : *Le Silence de la Tombe*, qui orne l'entrée du cimetière de Saint-Gilles, les bas-reliefs du Palais de Laeken, les sculptures de l'Hôtel-de-ville de Reims, certains groupes de l'Hôtel-de-ville de Saint-Gilles, les « lansquenets » de la Maison du Roi, les figures latérales du monument Anspach, la pittoresque orfèvrerie du monument T'Serclaes. Ce n'est pas à dire que la beauté de ses œuvres fut uniquement extérieure : il y a en elles une beauté profonde, une vie féconde et joyeuse, triomphante et somptueuse qui fait songer à Rubens.

Et, par là, Dillens était bien Flamand, non pas de la lignée truculente et rustique des Jordaens et des Teniers, mais de celle des Van Dyck. Son art exprimait la joie de vivre, la libre sensibilité d'un peuple expansif et vigoureux, mais cette sensualité se relevait de grâce et d'élégance. Le barbare en lui s'était civilisé au contact de l'Italie, éternelle éducatrice, et sa vigueur germanique s'adoucissait d'un sourire.

La conception sculpturale de Dillens était servie par le métier le plus sûr, le plus souple et le plus sincère, qui se puisse imaginer. Il était de ceux, du reste, qui considèrent que l'éducation d'un artiste n'est jamais terminée. Sa vie, fut toute de travail : il n'eut pas le temps d'avoir une biographie. A peine s'il coupait son labeur incessant de quelques voyages où le Flamand, qu'il était, contentait cette passion du Sud, qui hante toujours ceux qui naquirent sous un ciel septentrional. Aussi son œuvre est-il considérable. Il est associé à la beauté vivante des villes, à la nouveauté des monuments, à la gaité des jardins et squares; il est durable et fécond parce qu'il porte, unis en lui, le respect d'une tradition et le souci d'une nouveauté.

L. DUMONT-WILDEN.



Plus loin que les gares, le Soir.

*L'ombre s'installe avec brutalité,
Mais les ciseaux de la lumière
Au long des quais, coupent l'obscurité,
A coups menus, de reverbère en reverbère.*

*La gare et ses vitraux larges et droits
Brille, comme une châsse, en la nuit sourde,
Tandis que des paquets de suie et d'ombre lourde
Choient des pignous et tombent des beffrois.*

*Et le lent défilé des trains funèbres
Commence, avec ses bruits de gonds
Et le trimballement brutal de ses wagons
S'entrechoquant — tels des cercueils — dans les ténèbres.*

*Des cris ! — et quelquefois des tragiques signaux,
Par au-dessus des bras et des gestes des foules,
Puis un arrêt ; puis un départ — et le train roule
Et roule, avec son bruit de fer et de marteaux.*

*La campagne sournoise et la forêt sauvage
L'absorbent tout à coup en leur nocturne effroi ;
Et c'est le mont énorme et le tunnel étroit
Et la mer toute entière, au bout du long voyage.*

*Apparaissent alors les brics légers et clairs,
Avec leur charge d'ambre et de minéral rose
Et le vol bigarré des pavillons dans l'air
Et les agrès menus où des aras se posent.*

*Et les focs roux et les poupes couleur safran
Et les câbles tordus et les quilles barbares
Et les sabords lustrés de cuivre et de guttran
Et les mâts verts et bleus des îles baléares.*

*Et les marins venus on ne sait d'où, là-bas,
Par au-delà des mers de faste et de victoire,
Avec leurs chants si doux et leurs gestes si las
Et des dragons sculptés sur leur étrave noire.*

*Tout le rêve debout comme une armée attend :
Et les longs flots du port pareils à des guirlandes
Ceignent d'écume et d'or les vieux bateaux partants
Vers quelle ardente et blanche et divine Finlande ?*

*Et tout s'oublie — et les tunnels et les wagons
Et les gares de suie et de charbon couvertes —
Devant l'appel fiévreux et fou des horizons
Et les portes du monde, en plein soleil ouvertes.*

EMILE VERHAEREN.



EN RÊVANT

L'air étouffant et chaud oppressait le poète. Lentement, pendant toute la journée, le soleil avait passé au-dessus de lui, chantant des gammes cuivrées de lumière rouge.

Son labeur fini, il rentra chez lui et referma sa porte avec une telle violence, qu'un frisson prolongea ses ondes dans la cloison. Fatigué et troublé par la chaleur, il s'appuyait contre le mur froid, heureux de cette fraîcheur. Par sa fenêtre il apercevait ses voisins assis devant leur porte, et déprimés par le soleil dardant sa force finissante. Un petit vent qui se levait, lui venait lécher le front; il s'approcha de sa fenêtre ouverte et sifflota comme pour appeler la brise. Il prit une chaise de bambou jaune et machinalement regarda la fumée bleue montant dans le couchant. Et ses pensées suivaient le vol de la fumée bleue et tout d'un coup elles lui rappelaient la strophe que la veille, en pleine campagne, il avait composée :

La prairie pleine de soleil s'étend devant moi
Transvasant la chaleur dans le chemin de campagne
Et dans le sentier de sable.
Les sommets des collines découpent
Les gazons verts et les routes jaunes.
Et mon imagination bouillante fait sortir de partout des héros.

Il s'arrêta. La nécessité de trouver l'amour l'obsédait et pesait lourdement sur son cœur. Autrefois, dans sa famille, il l'avait connu. Mais ici, où la hâte machinale arrête tout élan de bonté, ici, où le pain quotidien apparaît comme seul désirable, lointain et rare, ici, on ne peut espérer que l'un se tourne vers l'autre, pour le relever s'il est tomber, pour le consoler s'il pleure, pour le soutenir s'il chancelle dans cette lutte pour la vie, qui ne cesse qu'avec la vie.

Non, jusqu'ici il n'avait pas trouvé cet amour lénifiant. Et toujours restait inassouvi en lui le besoin béant d'un être qui l'eût compris, auquel il eut pu dire sa volonté d'amour.

Longtemps il l'avait cherché, et maintenant il lui semblait l'avoir trouvé. Et son âme le voyait en une auréole blanche.

Et il était doublement heureux, parce que celle qu'il aimait était ouvrière et qu'il avait éprouvé un sentiment inconnu à trouver l'idéale et délicate sensibilité d'âme, dans cette nature peuple.

... Se penchant plus profondément à la fenêtre, il fixait le coin éloigné de la rue, là-bas, et dans sa fixité il voyait se dresser l'image de l'aimée. Mais quand il y songeait trop longtemps, ce qui lui arrivait lui paraissait étrange.

Mais s'en était vite fait de ses réflexions! L'amour ne connaît que le présent; hier? il l'avait oublié, demain? il ne s'en préoccupait pas. L'amour le tenait empoigné dans l'extase du moment. Rêvant, il regardait le ciel où les étoiles semblaient avancer et sauter d'un bond dans le champ de son regard.

Intense, son amour comme un encens, enivrait son âme et alourdissait sa tête. Et soudain le décor de la ville se fondait et disparaissait. Il était remplacé par une parcelle fantastique d'un monde légendaire. La tour de briques rouges de l'église lui semblait la tour d'une cathédrale gothique, les cheminées des fabriques, les flèches de palais mystérieux, les gazomètres, des cou-

poles de mosquées. Et au milieu de ce rêve, une jeune fille svelte, glissait, fantomatique, dominant les tours et les flèches, s'avancait vers lui et le baisait au front. Le rêveur dormait...

L'étoile polaire le fixait de ses rayons doux et bienveillants, dans lesquels luisait une indéniable raillerie.

MARIE-THÉODORE FRANCK.

(Traduit du Hollandais par l'auteur.)



Ayez pitié.

A Maurice des Ombiaux
au maître, à l'ami. En
reconnaissance.

*Des cris se bousculant à ma fenêtre ouverte,
Viennent tout envahir et tout bouleverser,
Apportant avec eux la névrose et l'alerte
Qui sont pour nous, humaine, des meurtriers.*

*C'est une musique dolente
De mort,
Un tintamarre qui se tord
En notes lentes.
Un quelconque mortel retourne dans la terre,
Suivi de compagnons soiffards
Et d'un orchestre de misère
Massacrant du Chopin devant le corbillard,
De l'ami qui fut bon gaillard.
Ces notes sont rompues
Par des gens débauchés, à têtes de morue,
Aux gosiers éraillés, rouillés par les boissons,
Jetant dans les hoquets des lourdes trombones
De criardes chansons
Polissonnes.
Puis passent des fiacres atroces
Cahotant leurs roues de bois;*

*Coupés par des tramways féroces
Qui savamment cornent et sonnent leur émoi.
Et tout cela hâché par des jets de paroles
Des bouts de phrases, des bouts de mots,
Qui discernent aux sages et aux sots
Des couronnes d'épines ou des auréoles.*

*Oh! ces bruits de passants ce va et vient
Ces roulements fébriles, ces voix de camelots;
Ces mots qui disent trop,
Ou qui ne disent rien.
Ne peuvent-ils se taire
Ces hommes,
Avec leurs paroles libertaires
De bête de somme.*

*Oh! races qui descendez des saltimbanques,
Qui allez sans savoir ni par où ni pourquoi!
Marchez droit sans mines grimaçantes
Tous pour chacun, chacun pour soi.*

*Et comme dans les temps antiques,
Que l'art toujours franc, riche et nu,
Flamboyant sous le chaume, ou sur les grands portiques
Fasse acclamer partout celui qui la conçut.*

*Mais de nos jours, on parle pour ne rien dire,
On n'a de respect que pour le veau d'or
Et quand un poète vient vous lire
Ces vers. Vous dites : Un fou! Encor.*

*Ayez pitié de ceux qui sont bons, charitables,
Qui veulent ici bas proclamer la beauté,
Qui dédaignent vos ors et vos filles délectables
Et vos salons froids et vos tables
Et vos digestions de Bouddhas bien rentés.*

*Femmes nous vous avions louées, en vous voyant si belles,
Nous avions à vos yeux dédiés bien des vers;
Nous célébrions en vous la Vénus immortelle,
Mais quand vous avez lu, dans nos cœurs entr'ouverts
Notre idéal trop haut de poètes, d'apôtres,
Vous avez ri comme les autres.*

*Homme nous t'élevions sur les choses humaines,
Avec l'espoir de te guider vers le bonheur;
Tu nous a répondu par des blasphèmes
A Dieu, à l'Art, à nos cœurs.*

*Pitié foule, pitié pour ta pauvre âme,
Car en nous accusant tu te condamnes aussi.
Souviens-toi de la loi du fils de Notre Dame :
« Aimez même vos ennemis. »*

*Hommes qui sur la terre avez tous à souffrir;
Souvenez-vous des jours heureux
De votre enfance, où vous pouviez de tout jouir
Sans nuls soucis, sans nuls tracas, toujours joyeux.*

*Que ne suis-je semblable à vous petits enfants?
Ignorants, candeur suprême!
Ces appels de détresse, ces cris affolants
Qui nous émiettent l'âme en grande peine.*

*Peu vous importent les bruits insensés du monde
Du moment qu'à vos jeux on vous laisse tranquilles
Que nul œil étranger ne vienne souiller l'onde
Claire de vos espoirs, l'amour de vos idylles.*

*Que ne suis-je semblable à vous petits enfants?
Car le remords n'a pas troublé les innocents
Oh! les crimes, les crimes, que nous avons commis
Crimes par les désirs, crimes par les luxures
Crimes par tous les sens et par les volontés.
Le serpent noir nous a couvert de ses morsures
Et notre âme se meurt du venin détesté.*

*Pardonnez-nous Seigneur, car c'est pour vous qu'on dresse
La Cathédrale de la Beauté qui va naître
Exemple des marchands, des communs, des bassesses,
Où l'Art et la Beauté s'ordonneront vos prêtres.*

GASTON PULINGS.



REFERENDUM SUR L'AMOUR PASSIONNEL

Le dernier livre de Camille Lemonnier, *l'Amant Passionné*, a remis magistralement en lumière le problème de l'Amour en conflit avec la Société.

Les récents débats sur le divorce, aux Chambres belge et italienne, ont remué les esprits sans les satisfaire. Il nous a donc paru intéressant en même temps qu'actuel, de demander aux esprits supérieurs, de Belgique et de l'étranger, ce qu'ils en pensent, eux, que l'on ne consulte pas ordinairement, quand il s'agit d'élaborer une loi.

Leurs réponses éclaireront sans doute ces questions si controversées ; peut-être seront-elles le point de départ d'une nouvelle législation ? Peut-être les verrons-nous apaiser les consciences tourmentées de nos contemporains ? Qui sait ? En tous cas, l'indéniable intérêt qui s'en dégagera nous fait espérer que notre appel sera entendu.

QUESTIONNAIRE :

I. — L'Amour fut jadis et suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, badin, sentimental ; quel est aujourd'hui son caractère ?

II. — Il eût jadis sur les mœurs et sur le progrès de l'espèce une influence énorme. Quel est aujourd'hui son rôle dans notre société ?

III. — Voyez-vous en l'amour, une force de nature à triompher de la morale, ou bien l'amour et la morale s'accordent-ils toujours ?

IV. — L'amour étant une puissante force sociale, faut-il qu'il soit subordonné aux lois ?

V. — Quel est votre avis sur le divorce ? et quels sont les effets du divorce sur l'Amour ?

LIVRES

L'Amant Passionné, par Camille Lemonnier. Il a paru fort drôle à M^e Rachilde, qu'un amant puisse mourir de phtisie. Mon Dieu, oui, c'est tout aussi drôle que celui qui mourrait d'une rupture d'anévrisme ou de tout autre chose; à part la drôlerie de la mort, je ne vois pas bien ce qui a pu réjouir et stupéfier M^e Rachilde, dans celle de l'amant passionné. Que cet homme de complexion faible meure phtisique d'avoir trop aimé, il n'est là rien qu'une chose naturelle; dès lors, je ne vois pas le bien fondé du rire de M^e Rachilde. Et précisément, cette mort naturelle ajoute à la beauté et à la force de l'œuvre. Si, après un éclat, l'amant mourait de la main du mari, le deuil de sa maîtresse, sans pouvoir éclater publiquement, trouverait peut-être une consolation, une amitié accueillante à sa douleur. Mais si son amour adultère reste secret, le jour de la mort de l'aimé il lui faudra peut-être figurer en une grande cérémonie mondaine, et sourire aux facéties spirituelles d'un quelconque pilier de salon.

Voilà ce que Lemonnier met en lumière. Son but ne fut pas de mettre en relief la fausse position de deux divorcés aimant chacun de son côté, mais la douleur d'un homme qui sent la mort, qui aime d'un amour égoïste et qui s'en rend compte, et celle d'une femme qui, voyant souffrir son amant, ne peut rien pour le sauver. Et cette douleur est peut-être le châtiment d'avoir trompé!

Cette préoccupation passionnelle s'est montrée sous différentes formes déjà dans l'œuvre de Camille Lemonnier. Quand il écrivit *La faute de Madame Charvet*, ce furent les sublimes tortures du mari trompé et pardonnant qu'il décrivit; dans *L'Amant Passionné*, ce sont celles de l'amant égoïste qui meurt de son bonheur. Sujet toujours neuf à condition qu'il soit rajeuni par une observation personnelle.

Voici en quelques mots la trame ténue de ce roman:

Un jeune avocat, Paul Larue, s'éprend de la femme de son patron, Madeleine Cormont. L'intrigue se déroule avec toutes les péripéties fatales qui surgissent entre gens de fortunes différentes. Par le rang qu'occupe son mari, M^{me} Cormont s'est créée des besoins d'élégance et de luxe. Elle reçoit et s'exhibe souvent dans les salons. Tout cela au détriment de son amour. Et Paul Larue se désespère. Et quand, de temps en temps, ces « devoirs » qu'elle estime impérieux, lui laisse des loisirs, elle les consacre à son amant. Et le malheureux s'épuise à l'attendre et à l'aimer. Il est phtisique. Il meurt. Mais Madame Cormont a une enfant. Un jour elle l'entend tousser. La fillette est phtisique : elle embrassait souvent Paul Larue.

Et désormais l'auteur ne le dit pas, mais le laisse suffisamment pressentir ce sera le remords constant de cette mère, qui verra mourir son enfant par sa faute. Et Paul Larue, qu'elle oubliait déjà, revivra triomphalement égoïste, dans le souvenir terrifié de cette femme et jusqu'à l'agonie de cette enfant.

Camille Lemonnier aurait pu, comme tant d'autres, se poser en champion, soit pour, soit contre le divorce. Il ne l'a pas voulu et, à mon sens, il a bien fait. Il a fait mieux : placé en dehors de tout parti, il a examiné la suite logique d'une intrigue amoureuse, nouée, sous les lois actuelles de notre société, et il est arrivé à cette conclusion : En tenant compte des lois présentes, il faut un dénouement violent, n'importe lequel. Et son volume laisse clairement entrevoir ceci : Il faut changer la loi, et laisser toute liberté. Je crois que là gît la solution. Ceux qu'un principe supérieur et divin empêche de dénouer les liens de leur union, peuvent considérer ces lois comme non-existantes, mais la liberté des autres, au moins, serait préservée.

Trois plaquettes. — M. Emile Pels a trouvé nécessaire de retracer l'Histoire du Théâtre de Louvain et de ses foires et kermesses. La chose eut offert de l'intérêt, si, au lieu d'une compilation aride, M. Pels se fut donné la peine d'analyser ses impressions sur sa ville et de rechercher des documents inédits et curieux. Quant à la troisième plaquette : *Le Crime, châtement et contagion*, composée par le même système de compilation, je n'en dirai rien du tout, les grands hommes, auxquels M. Pels emprunte ses théories, n'ont pas besoin de la réclame du *Jeune Effort*.

J. B.

* * *

Le Cœur de François Rémy, par EDMOND GLESENER.

Quand pour la première fois, j'ai ouvert le livre d'Ed. Glesener, une sensation de beauté et de plaisir m'envahit; rien qu'en prenant ce volume, j'avais conscience qu'il renfermait un chef-d'œuvre. Cette préscience qui semble être l'âme des choses ne m'a pas trompé : le livre d'Ed. Glesener « Le Cœur de François Rémy » est un chef-d'œuvre. Je suis heureux de pouvoir employer aujourd'hui ce mot dans sa vraie signification, le plus banal petit sonnet d'amateur, l'insignifiant coup de pastel sorti d'une main noble ou royale devient de nos jours chez une troupe de courtisans, un chef-d'œuvre.

Politesse, camaraderie, mensonge, tout cela m'existe pas dans l'appréciation que je porte ici; la vérité seule grande et sincère subsiste.

Mais que renferme donc ce livre pour mériter ce titre. Oh (et c'est là le plus grand honneur pour son écrivain) rien de tarabiscoté, rien de macaronique, rien qu'une simple période de vie.

Et n'est-ce pas une joie pour les véritables artistes de pouvoir affirmer une fois de plus la preuve en mains : que l'art c'est la vie, que la beauté réside dans la vie. Fi ici des pastiches bibliques, des laborieuses élucubrations mysticâtres, des métaphysiques bouffonnes, des mauvaises imitations Villiers de l'Île adamesque, ou de romans boulevardiers, d'improvisations tirées de grammaires anglaises, fi aussi de ces œuvres d'une rhétorique alambiquée mettant en scène des personnages dont l'intérêt ne réside que dans les vices contre nature et les déformations génésiques et qui relèvent non des arts, mais de la pathologie, quand le véritable sujet, celui que l'on connaît, celui que l'on a vécu se trouve vibrant et simple à côté de soi. Aussi, sans phrases profondes, mais modestement comme est sa vie et son art, M. Ed. Glesener a empreint du cachet de la vérité sa race, celle de la wallonie liégeoise. Créer un type (symbole d'une race ou d'une caste) n'est-ce pas là le signe de tout œuvre remarquable?

François Rémy est le liégeois, Ed. Glesener en est le maître, comme il est également celui de sa génération littéraire.

Quelle consolation pour nous de voir enfin éclore dans la littérature commerciale et malpropre qui nous entoure, un livre d'art et cela chez nous et par un des nôtres. Disparaissez œuvres contemporaines : *Journal d'une cocotte*, *Journal d'une courtisane*, ou autre titre fait pour attirer l'argent des snobs et des noceurs; vous êtes éclipsés par un véritable livre, retournez chez vos auteurs qui ne valent pas mieux que leurs clients.

Le Cœur de François Rémy est donc un livre de simplicité et de vie, je ne voudrais pas diminuer son intérêt en résumant ici ses principales parties, je vais seulement en tracer les grandes lignes :

François Rémy, fils d'un vannier liégeois, devint amoureux d'une fille nomade.

Il quitte sa famille pour suivre Louise (nom de la fille) dans une roulotte de vanniers. Mais de suite il est dégoûté de sa nouvelle vie et de ses compagnons avarés ou voleurs. Il veut retourner chez lui, mais l'amour de sa maîtresse le retient. Un enfant naît, la joie lui revient au cœur, mais passagère, la femme meurt. Cette fois il est décidé, il quittera la roulotte avec son enfant. Il part, mais à peine a-t-il marché une heure que l'indécision (marque caractéristique du wallon) le prend, il retourne définitivement à la roulotte. Et c'est tout. Qu'est-ce donc qui a pu rendre ce livre passionnant et beau ? Deux choses : l'observation et le style. L'observation est ici scrupuleuse et vraie. Tout d'abord l'étude de la race wallonne est d'une réalité saisissante, l'indécision, l'incertitude devant le danger, la mélancolie, la rêverie devant le malheur, mais au plus petit rayon de soleil, la gaieté, la chanson. Ensuite son héros : l'enfance de François qui est une étude détaillée et fouillée avec soin. L'on dirait vraiment que M. Glesener se rappelle tous ses sentiments et toutes ses impressions de bambin, tant il caractérise et analyse finement les goûts et les manières de l'enfant. Liège, où se meurt Remy, nous apparaît vivant de sa propre vie, et l'ouvrier le plus ignorant de la cité des crami-gons s'écrira à la lecture de ce chapitre : « C'est Litche ».

Mais suivons François Rémy, et partout à chaque époque de sa vie, ses sentiments, ses paroles, seront en corrélation avec son âge. Cette vie de roulotte sera, avec ses personnages, d'un tel réalisme, que l'on est tenté de croire que M. Glesener a vécu tout ses personnages.

Les contrées que l'on traverse sont délicieusement croquées et le cadre ne cède en rien au tableau. Quant au style, la pureté, la concision, la correction dominent en tout lieu, si bien qu'il peut servir d'exemple, en un mot, qu'il est classique dans la vraie signification de ce mot. Voilà pourquoi M. Edmond Glesener a fait un chef-d'œuvre.

Il est l'élève de Flaubert, est ce un mal ? Je trouve plutôt que c'est un bien. Car il ne l'a copié nulle part, mais partout il s'est rigoureusement soumis aux règles et aux principes de l'immortel auteur de *Madame Bovary*.

Nous allons fêter le 75^{me} anniversaire de notre indépendance. M. Ed. Glesener a donné sa glorieuse part, il a droit à la reconnaissance nationale. Si chaque province possédait un livre analysant ses mœurs, ses habitants et leurs caractères, comme le fait le présent ouvrage pour la province de Liège, nous aurions franchement le droit d'être fier de ces armoiries, elles seraient les plus belles, les plus vraies et les plus durables.

GASTON PULINGS.

* * *

Les Masques, par L. DUMONT-WILDEN.

M. Dumont-Wilden se trouve être dans la littérature belge une personnalité. Il ne se rattache à aucun groupe d'écrivains. Il est lui, c'est ce qui fait sa plus grande valeur.

Par *Visages de Décadence*, il s'est définitivement classé, au premier rang des écrivains, et il voisine avec des confrères qui ont à leur actif plusieurs livres, tandis que, pour lui, le bilan se borne à un volume. L'on voit d'ici l'importance de ce jeune écrivain qui a pu, par *Visages de Décadence*, se faire si noblement valoir.

Une plaquette, *Les Masques*, vient d'enrichir son œuvre d'une nouvelle marque intense d'originalité. Il nous transporte au ciel, où l'on rencontre tous les dieux qui ont existé sur la terre, se disputer là-haut encore la prépondérance. Cela est imaginé vaillamment, au point de vue littéraire, mais, pour le fond, je me permets de douter de sa véracité. Je ne connais pas le pays d'Antonin Patenôte.

GASTON PULINGS.

EXPOSITION

A LA GALERIE BOUTE

En ce bijou de « Salle Boute », décorée avec style et doucement éclairée quelques artistes, les uns s'essayant encore, d'autres presque arrivés, font une exposition d'études et de pochades. L'impression générale n'est point mauvaise. J'ai remarqué tout d'abord les sculptures de Alf. Boute, qui expriment magistralement « une pensée »; qui s'en dégage de suite. M. Boute, encore jeune, a l'œil plein de confiance et de volonté. La gloire lui sourit déjà.

M. A. De Kat se concentre dans la mignonnerie : J'aime les poses de ses « Grenouilles » et « Lecture » très vivante. M. E. Mahaux a rapporté de Paris une provision de coins dessinés délicatement et non sans vigueur. Les « Ponts à Paris » sont sommaires et pleins d'impression. Bref, un joli talent.

M. F. Lantoine envoie une série d'eaux-fortes où l'en sent trop le tâtonnement. Son « Jour de marché » est ensoleillé et large.

M. F. Beauck a de jolis croquis à l'huile, pris au Bois de la Cambre, et représentant le monde animé des pelouses. Les taches d'ombre et de soleil sont ménagées avec art. C'est la pochade que je préfère chez cet artiste.

D'Eugène Canneel, dont le métier s'affine et dont le talent se précise, buste de M^{lle} L. C., « Salambo » (médaillon).

De René De Man j'aime bien « En Normandie ».

Enfin M. J.-M. Canneel ne réussit que le croquis.

Cette exposition tient son petit rang avec orgueil.

ANDRÉ LIZIN.



MUSIQUE

« LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME », A LA MONNAIE

Le « miracle » que la Monnaie vient de représenter pour la première fois, n'est pas — disons-le vite — une œuvre transcendante.

Cela a beau être un miracle, il est certain que Massenet n'a pas déployé dans cette œuvre un art aussi louable que celui que nous rencontrons dans *Werther*, dans les *Erinnyes* ou dans la *Navarraise*. Le *Jongleur de Notre-Dame* est cependant la moins mauvais des œuvres médiocres que Massenet a produites depuis dix ans.

Ah! si ce musicien avait employé une moitié de sa vie à *penser* les *Erinnyes* et l'autre moitié à *penser* *Werther*, j'ai la conviction qu'il aurait immortalisé son nom. Hélas, la Muse maladroite et frivole l'a tourmenté sans répit, et l'artiste a été forcé de fonder une usine d'opéras. (On connaît trop les derniers produits de cette fabrique *modern-style*.)

Les *Erinnyes* et *Werther* sont l'hydromel bienfaisant, le reste c'est la lie, la lie épaisse et orgueilleuse qui, demain, sera si abondante qu'elle submergera l'hydromel.

Le libretto du *Jongleur*, écrit par M. Maurice Léna, a la qualité très rare d'avoir un sens. Un pauvre jongleur, forcé de chanter un *Alleluia* sur le vin pour aiguillonner la curiosité de la foule, est interpellé par le prieur de l'abbaye voisine, lequel le voue aux feux éternels. Le pauvre homme implore le pardon du religieux, et celui-ci consent à retirer sa malédiction à la condition que le jongleur devienne moine en l'abbaye. Le jongleur accepte et, après avoir fait de touchants adieux à la liberté que la grande Nature lui avait toujours prodiguée, franchit le portail du temple.

Le deuxième acte nous conduit à l'intérieur de l'abbaye de Cluny, le jour de l'Assomption. Chaque moine a, selon ses aptitudes, rendu hommage à la Vierge. Jean, qui n'est ni musicien, ni peintre, ni poète, souffre de ne pas pouvoir, lui aussi, glorifier Marie. Mais il prendra sa revanche.

Au troisième acte, il entre dans la chapelle, après l'office, et, ayant ôté sa robe, il apparaît revêtu de son costume de jongleur. Il tombe aux pieds de la statue de la Vierge et supplie celle-ci de bien vouloir accueillir son humble hommage. Il se relève, saisit sa vielle et danse devant l'autel ses pas les plus savants. Des frères qui, sur ces entrefaites, sont accourus, veulent le saisir, mais ils sont arrêtés par le sourire de la Vierge, qui vient de s'animer sur l'autel.

Le royaume des cieux est aux humbles, chante le prieur, et le rideau se ferme lentement.

Grande est l'impression que produit ce dernier acte. Avec des moyens fort simples, Massenet est parvenu à nous donner une belle émotion.

Le prélude du *Jongleur* est intéressant. De temps en temps une harmonie originale plane dans l'orchestre. Une des meilleures pages de l'œuvre est la romance dans laquelle, au premier acte, Jean exprime son amour de la liberté. Elle est touchante et d'une composition ressortant de l'ordinaire.

Le deuxième acte est médiocre et l'orchestration y est d'une pauvreté révoltante et grotesque.

Tout le troisième acte est fort bon. Le prélude de cet acte est digne de remarque et la suite ne dément pas ce qu'il promettait.

Massenet a su éviter de farcir son dernier acte d'une musique religieuse monotone et sucrée, il nous a, au contraire, peint fort justement quelques états d'âme très simples et très nets. — M. Massenet redeviendrait-il musicien ?

ROB. LYDAIME.

* * *

SÉANCES ENGEL-BATHORI. — *Une heure de Musique (Salle Gaveau).*

Massenet : Mercredi 14 décembre, c'est à Massenet qu'était consacré le 4^{me} Récital. Une musique charmante, écrite sur des vers char-

mants, chantée d'une façon charmante. M. Engel et M^{me} Bathori ont, avant toute chose, d'abord une voix délicieuse; ensuite, le sens de la compréhension. Chacune de leurs mélodies sont empreintes du sceau de cette intelligence. Les deux excellents artistes que sont M. Engel et M^{me} Bathori ne se contentent pas d'être seulement des enchanteurs, ce sont aussi d'incomparables maîtres. Cependant qu'ils nous séduisent par leur voix, ils enseignent, mais sans que nous en subissions le côté austère. M. Engel distille d'une voix jeune et caressante tout le charme du maître français; quant à M^{me} Bathori, il est, me semble-t-il, impossible de dire plus justement et plus gracieusement. L'auditoire, d'ailleurs très choisi, fait régulièrement, aux courageux artistes, une sincère et flatteuse ovation.

— Plus intéressant, encore, que Massenet, **Gabriel Fauré** (mercredi 21 décembre) avec une autorité plus artiste et une plus honnête sincérité, s'est imposé, dès les premières mélodies, au goût très éclairé du public de ces séances. Au programme, et quel ne fut pas mon étonnement et mon angoisse, des poèmes de **Paul Verlaine**! Je pensais, jusqu'ici, que nul n'eut osé s'arroger le droit d'un tel sacrilège, attendu que les vers de Verlaine sont la musique elle-même, et se passent volontiers d'une autre expression que celle de la diction. Mais Gabriel Fauré s'est très consciencieusement acquitté de cette tâche et a commenté avec une pieuse sincérité la poésie du **Pauvre Lélian**.

Avant de les chanter, M. Engel a lu, en véritable artiste, les poèmes qu'il allait chanter, et je dois à la vérité de dire que c'était là, peut-être, une redoutable imprudence, puisque certainement l'impression de la chanson était compromise et avait à lutter durement avec la précédente épreuve. En somme, malgré le talent de M. Gabriel Fauré, et à cause du talent de lecteur de M. Engel, il est préférable de laisser à eux-mêmes les vers splendides de Verlaine, qui n'ont décidément que faire d'un agrément musical. M^{me} Bathori, sans lire préalablement, nous a extasiés d'une adorable mélodie : *C'est l'extase*, et les duos : *Puisqu'ici-bas* et *Tarentelle* ont terminé le splendide programme au grand contentement des auditeurs.

M. ANGENOT.

PLATE CASE

L'AMPLIFICATEUR de Plate a répondu... au *Samedi*.
Il se compare complaisamment à La Fontaine et à Phèdre — excusez du peu — et fait insérer son amplification avec l'exercice de Plate. Les typographes eux-mêmes n'ayant pas encore lu la partie originale de la réponse, se demandaient pourquoi le Directeur du *Samedi* leur faisait composer

deux fois la même histoire ; une fois d'une manière succincte et ensuite déliée, macaronique et dépourvue d'intérêt. Malgré les explications du personnage, le *Samedi*, par la logique des choses, est forcée de reproduire notre dilemme dont l'amplificateur de Plate *ne saurait sortir* mais auquel il n'a eu garde de faire allusion et pour cause.

Quand il s'agissait d'un autre, d'un de nos bons écrivains, qui, dans un volume copieux s'était servi incidemment d'une historiette, le cas était pendable. Notre personnage emplissait toutes les publications auxquelles il avait accès d'une fureur et d'une indignation sans bornes. Et pendant ce temps ces deux acolytes faisaient attaquer l'écrivain en question dans la profession qui lui fournit, comme à la plupart d'entre nous, sa subsistance en ce pays où les lettres ne nourrissent pas leur homme. Ils agissaient de la sorte soit pour le faire mettre à pied, soit pour lui faire interdire d'écrire. On ne saurait assez flétrir ceux qui emploient des procédés aussi odieux.

Mais maintenant qu'il s'agit de lui, Plate Case n'est plus du tout du même avis. Le cas qui était pendable pour un autre devient pour lui naturel et d'une indiscutable correction. On appréciera comme il convient cette correction et celle des procédés du personnage. Le dit Plate Case mécontent d'avoir été pris par nous la main dans le sac nous a renvoyé le numéro du *Jeune Effort* avec cette adresse « Aux potaches du jeune et fort bête ». Nous avons prévu, quand nous baptisâmes la revue, la détestable facilité du calembour à faire et mal de grélongues hésitations nous le maintînmes pour faciliter la réponse des gens qui, comme lui, n'allaient pas trouver mieux.

D'ailleurs on connaît la suffisance du personnage ; ne faisait-il pas écrire dernièrement : « Que tout ce qui sort de sa plume est d'une originalité, d'une clarté, d'une correction parfaite ». Ne fait-il pas écrire aussi par un jeune sot (ce n'est pas un potache celui-là) « que Camille Lemonnier lui-même ayant échoué dans le roman psychologique venait d'être surpassé par M. André!... »

On a lu tour à tour que Plate Case est non seulement le

plus fort des romanciers belges, mais qu'il est plus fort que Bourget et continue Balzac — en mieux. Quel honneur pour Plate!!!

Nous sommes des potaches, c'est entendu; mais nous n'en sommes plus à chercher notre inspiration dans la grammaire de Plate. Si Plate Case est jamais sorti un instant du potachisme on voit qu'il s'est empressé d'y rentrer. Les opinions de ce grand psychologue, d'après grammaire anglaise, varient d'ailleurs d'après qu'on soit pour lui ou contre lui. Il y a quelques temps nous étions « de vaillants confrères », aujourd'hui, pour avoir dit qu'après s'être fait le gendarme de nos lettres, on l'avait surpris dans le poulailler de Plate, nous ne sommes plus que des potaches. Que Plate Case soit béni!!!

* * *

Nous recevons à ce propos la lettre de M. Léon Souguenet, qui montre clairement la différence qu'il peut y avoir au point de vue des procédés entre un P. André et un homme de talent, un homme loyal.

» MON CHER CONFRÈRE,

» Je vous suis reconnaissant d'avoir prononcé mon nom en rappelant l'histoire de toute façon mirifique de St-Dodon. Cela me permet de redire simplement que j'ai eu tort en menant campagne jadis contre des Ombiaux. J'avais naïvement fait état des deux textes mis en regard. C'était, oui c'était naïf. Après avoir agi, je réfléchis. Cela arrive aux gens de lettres. Je m'aperçus que j'avais de mon côté une jolie troupe d'envieux. Puis je lus des Ombiaux. J'envoyais à celui-ci un ambassadeur qui fut James Ensor, depuis chevalier de l'Ordre de Léopold, et qui lui déclara que j'avouais avec orgueil avoir commis une injustice. Je le redis quand j'en ai l'occasion, la littérature de des Ombiaux est loyale comme son amitié.

» Toute ma sympathie pour vous et votre revue.

» LÉON SOUGUENET.

» Liège, 3 décembre 1904. »

Nouvelles.

Nous avons cru bon de réserver dix pages de texte, pour le cas où l'affluence des réponses à notre Referendum nécessiterait une augmentation de notre format. Nos lecteurs, pour ce motif, nous excuseront de ne pas leur avoir présenté le n° double qu'ils attendaient.

Institut d'Etudes étrangères (impasse du Parc) à 8 1/4 heures du soir : Lundi 16 janvier, conférence de M. Th. Braun, sur les poètes belges; 1^{re} série : *La Vieille Belgique*. — Lundi 23 janvier, lecture par M^{lle} G. Remy, femme de lettres, de son drame inédit : *L'Education de Charles-Quint*. — Lundi 30 janvier, conférence de M. Th. Braun sur les poètes belges; 2^e série : *La Jeune Belgique*.

Pour paraître prochainement : *Mon Confrère Asmodée*, par Fritz van der Linden, rédacteur en chef de la *Verveine*, avec un frontispice de Levêque On souscrit : *A la Verveine*, 2, rue de la Poterie, Mons.

Nos séances. — *Janvier* : Conférence de M. M. ANGENOT sur Paul Verlaine.

Pour le Congrès international de Littérature qui se tiendra à Liège, pendant cette année, ont été nommés : Président, Anatole France; Vice-présidents, C. Lemonnier et M. Maeterlinck; Secrétaire, Albert Moekel.

Notre soirée du 23 décembre. — André Lizin conférençiait. De la façon la plus charmante, il détailla avec une compréhension très vive, l'œuvre de Gabriel Vicaire. Sa voix un peu sourde forçait l'attention, mais néanmoins les applaudissements qui l'accueillirent, quand il se leva, prouvèrent toute la sympathie des auditeurs. J'allais oublier notre ami Marcel Angenot, qui nous a dit, avec la fine joliesse que nous lui connaissons, *Rosette en Paradis*, l'exquis poème de Gabriel Vicaire. A tous deux merci.

La partie musicale fut toute aussi charmante que la partie littéraire, M^{lles} Britt et Wibauw déployèrent la grâce de leur talent et se surpassèrent dans l'interprétation difficile de maîtres tels que César Franck, De Greef, Brahms et Lauweryns.

Quant à MM. Notorange et Janssens, le premier se montra virtuose consommé et bon accompagnateur, et le second, maître absolu de son archet, su remuer et empoigner nos âmes par l'ampleur de son jeu et la vibrante compréhension d'Art qu'il su

Et j'ai eu l'occasion de vous adresser de nombreuses félicitations que je recueillis à l'adresse des artistes, sont au

J. B.

J'ai eu l'occasion d'assister au concert donné à la Grande-Harmonie, dans lequel jouait M^{lle} Cholet, dont les habitués de notre Cercle d'art connaissent la virtuosité. La place qui m'est réservée m'empêche de dire tout ce que j'aurais voulu de son talent souple et charmeur. Je dois me borner à lui adresser mes sincères félicitations. J. B.

Accusé de réception :

Le Livre et l'Amour, par Henri Belmont.

N° *Roulotte*, consacré à Ch. Van Lerberghe.

Roulotte, almanach des poètes belges.

Nous prions M. Ed. Picard de bien vouloir nous excuser : nous sommes forcés de remettre au mois prochain l'étude de son vigoureux livre : *Ambidextre Journaliste*.



JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

- Pifferaro** MARCEL ANGENOT.
Le Verger ALBERT NOGENT.
Referendum sur l'Amour passionnel.
Réponses de MM. EDMOND PICARD, LÉON WÉRY, ANDRÉ FONTAINAS, EUGÈNE DEMOLDER, LÉON SOUGUENET, SAINT-GEORGES DE BOUTHÉLIER, CAMILLE LEMONNIER et ACHILLE SÉGARD.
Expositions : *Pour l'Art. — Le Salon de la « Libre Esthétique »* MARCEL ANGENOT.
Livres :
Ambidextre journaliste (Edmond Picard). FERNAND BORDIER.
Le Droit au Bonheur (Camille Lemonnier). G. P.
Mon confrère Asmodée (Fritz van der Linden) J. B.
Musique :
A l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek ROB. LYDAIME.
Grescendo Salle Erard (Séance du lundi 20) J. B.
Nouvelles *Jeune Effort.*

Ce numéro : 30 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 22.

MARS 1905.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

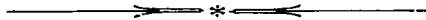
Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



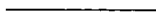
Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications à Marcel ANGENOT, rue Goffart, 10, Ixelles.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



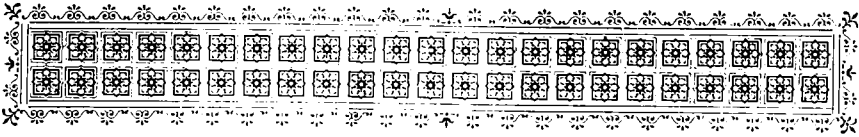
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



Pifferaro.

à CONSTANT MONTALD.

Un petit pifferaro jouait dans la rue.

*Pourquoi viens-tu ce soir, grelottant bambino
Jouer mélodiquement des airs sous ma fenêtre?
Ignores-tu vraiment ce qu'en l'âme fait naître,
Ta chanson langoureuse ou ton andantino.*

*L'inclémence d'un ciel sombre et décoloré
Fit ton corps famélique et ta face lunaire,
Ton fibre exténué, comme toi poitrinaire,
Pleure par tous ses trous le mal dont vous mourez.*

*Et maintenant tes doigts inhabiles et longs
Veulent me dédier la louange d'une ode,
Mais vaine est ton ardeur : l'âme du violon
N'a pas voulu te suivre en ta fatale exode.*

*Innocent exilé, vide jusqu'à la lie
Le philtre empoisonné que l'offre mon climat;
As-tu pensé mourir sous un ciel d'Italie,
Aux sous efféminés des hymnes d'un castrat?*

*As-tu pensé qu'un jour tu pourrais à ton aise
Reposer à jamais ton frère incognito,
Sous le dais parfumé des ifs et des mélèzes
Dans l'air ensoleillé de vos campo-santo.*

*Quoi! tu pensais au cœur des campagnes de Rome
Enrichir tes poumons aux souffles du Notus
Et renaître aux senteurs des capiteux aromes
Des cédrats mûrissants et des eucalyptus.*

*Et je pleure avec toi parce que tu m'évoques
L'horrible identité d'un redoutable arrêt
L'exil d'un cœur aimé m'a mis le cœur en loques
Et comme à toi ce soir, mon rêve m'apparaît.*

*Comme toi j'ai nourri d'impossibles mirages,
Convoité sourdement d'indignes royautés,
Aveugle comme toi j'ai toléré l'outrage
Et su l'étonnement des chers bandeaux ôtés.*

*Mais va pifferaro, sur nos rêves déçus
Sonmons le glas charmant d'une cloche argentine
Passons, sur ces bonheurs que nous n'avons pas eus,
Comme un suprême adieu, l'oubli des croix latines.*

MARCEL ANGENOT.

1905.



Le Verger.

*Le grand verger plein de fleurs claires,
Le grand verger
Hospitalier
Du jour des tendresses premières,
Je l'ai revu ce soir,
Si froid, si noir,
Si décidément autre,
Avec ses arbres en croix de cimetière
Faisant les bons apôtres,
Et son tapis de lune aux pâleurs de mystère,
Que j'ai compris comme il est vain
De vouloir retrouver demain
La douceur frêle d'une journée.
Et pourquoi? pourquoi?... tu sais bien!
Les indécis,
Mon pau' petit,
Ne goûteront jamais l'« Y love you » de l' Aimée ;
Tant pis pour eux
Si, dans leurs yeux,
Ne se devine pas leur âme passionnée !*

.

*Ce fut un jour de soleil clair,
Un jour unique ! ..
— Ah ! mon Dieu ! l'ai-je payé cher
Le droit d'avoir cette relique,
Cette relique de clarté
Dans l'effrayante obscurité
De mon cœur vide !... —
Ce fût un jour de soleil clair,
Doux et splendide,
Comme en rêvait le grand Wagner :
Des fleurs, et puis des fleurs, en tapis, en jonchée,
Dressant vers nous leur parfum lourd,
Pour enivrer la Bien-Aimée ;
Plus haut, le grand soleil d'amour
Eclaboussant d'or et d'espoirs
Les moissons, les vieux pommiers roses,*

*La pâle*Meuse aux reflets noirs ;
Et dans nos cœurs... la même chose !
Puis, ce je ne sais quoi, qu'on ne retrouve plus
Après l'avoir perdu :
L'accord parfait, pour un instant,
De deux cœurs de vingt ans
Battant à l'unisson la charge...*

*Tout cela, tout cela,
C'est bien loin, n'est-ce pas ?
C'est bien fini les gestes larges
Embrassant l'avenir d'un coup,
Les grands espoirs, les projets fous,
Et l'adorable griserie
Des causeries !...*

*Je l'ai revu ce soir
Ce pauvre espoir,
Ce pauvre amour jadis si rose ;
Il était pâle à faire peur
Et gisait sur un lit de fleurs,
Les paupières à jamais closes...
On m'attendait pour l'enterrer,
Au beau milieu du grand verger
Aux arbres en croix de cimetière !*

*Il est là maintenant, tout seul,
Sans épitaphe et sans linceul,
Comme un pauvre hère,
Sous les pas des indifférents,
Qui n'entendront pas dans le vent
Sa plainte fière !
Je suis tombé sur les genoux
Devant la tombe neuve,
Et j'ai pleuré longtemps, longtemps, cet amour fou,
Qui rend mon âme veuve.
Puis, sur le tertre vert baigné de lune pâle,
F'ai mis, en ex-voto, mon cœur désabusé
Et je m'en suis allé,
Craignant à chaque pas entendre encor des râles...*

*Ah ! mon Dieu ! l'ai-je payé cher
Ce beau matin de soleil clair !*

ALBERT NOGENT.



REFERENDUM SUR L'AMOUR PASSIONNEL

I. — L'Amour fut jadis et suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, badin, sentimental ; quel est aujourd'hui son caractère ?

II. — Il eût jadis sur les mœurs et sur le progrès de l'espèce une influence énorme. Quel est aujourd'hui son rôle dans notre société ?

III. — Voyez-vous en l'amour, une force de nature à triompher de la morale, ou bien l'amour et la morale s'accordent-ils toujours ?

IV. — L'amour étant une puissante force sociale, faut-il qu'il soit subordonné aux lois ?

V. — Quel est votre avis sur le divorce ? et quels sont les effets du divorce sur l'Amour ?

Voici les réponses qui nous sont parvenues :

M. EDMOND PICARD.

I. A quoi et à qui en avez-vous en posant cette question si générale? A quel peuple : Anglais, Allemand, Russe, Français, Italien, Belge? A quelle classe de la société : noblesse, bourgeoisie, ouvriers, paysans? L'amour varie en effet considérablement et a toujours varié d'après ces catégories. J'imagine que, conformément à une vieille irritante habitude belge, vous ne visez que l'amour *français*, ou plutôt *PARISIEN* et l'amour tel qu'on le dépeint dans la littérature, c'est-à-dire un petit fragment du phénomène total majestueusement naturel.

S'il en est ainsi, il m'apparaît présentement comme expression fort réussie de la Putasserie réalisée surtout dans la forme pimentée de l'adultère : une association de deux égoïstes pour la volupté perverse et érotiquement raffinée, l'*amour libre* dans sa basse signification et non pas le *libre amour* comme on peut opposer le libre penseur et le penseur libre.

II. Pour la généralité des peuples et des humains, l'amour demeure invariablement, me semble-t-il, la grande force reproductrice, le travail du génie de l'espèce comme a dit Schopenhauer, s'accompagnant, telle une auréole, d'ivresse généreuse quoique passagère. Il est alors sain, fécond, admirable.

Pour la coterie parisienne, littéraire et cosmopolite que j'indiquais plus haut, il n'apparaît qu'en aphrodisiaque, qu'en mécanisme stérile de voluptuosité, qu'en excitation vénérienne, sans autre but que de satisfaire une sensualité animalo-cervicale où fonctionnent cumulativement les organes sexuels et les imaginations hystéro-surexcitées, pour faire rendre par la suave carcasse humaine tout ce qu'elle peut donner d'érotiques jouissances.

III. Baudelaire a chanté :

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui, le premier voulut, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et futile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté.

L'amour, force de la Nature, que j'ai nommé *le vaste érotisme du monde*, fonctionne pour son compte et pour ses fins. Quand il s'associe avec la morale, c'est une belle et souhaitable coïncidence mais il s'en soucie peu. De braves gens s'efforcent vers la superposition correcte et décente de ces deux antinomies. Ils y réussissent quelque fois et cette acrobatie vaut qu'on l'applaudisse.

Mais, dans ces tentatives, que de ratés!

IV. On a essayé ça. Il y a des lois civiles, des lois pénales, pour discipliner par-ci par-là l'amour. Ce n'est pas fameux. En leur état actuel, les groupements humains semblent avoir besoin de cette police juridique amoureuse pour quelques écarts trop scandaleux. Mais ce qu'est mince le résultat!

Carmen pourrait bien avoir raison dans son habanero délicieux :

L'Amour est enfant de Bohème,
Il n'a jamais connu de lois!

V. Le divorce est à l'heure actuelle une floraison malsaine naturelle de l'évolution de notre race européenne. Il s'établit irrésistiblement dans nos législations comme le suffrage universel avec d'analogues résistances et d'analogues lenteurs.

Pourquoi? Parce que c'est son moment d'apparaître dans le mécanisme universel, comme il y eut des moments pour le tabac, l'alcool, voire l'influenza et l'appendicite.

Vous parlez de son effet sur l'amour? Dites plutôt que c'est un effet de l'amour. Le divorce est vraisemblablement un simple prolongement affectif du fameux et si exact dicton latin : *Post coitum omne animal triste*.

Dans le Théâtre Erotique de la rue de la Santé, l'étudiante affligée dit de l'étudiant : « Tous les mêmes! quand c'est fini ils s'endorment ou ils partent ». — Dans le mariage le divorce c'est le départ, comme la résignation c'est le sommeil.

M. LÉON WÉRY.

Chers Messieurs du *Jeune Effort*,

Que vous voilà grâves, inattendument! Je comprends sans peine que votre jeunesse soit, ardemment, préoccupée

des choses de l'Amour, du « bel Amour ». Mais quelle façon est la vôtre! Vous en faites une morose « question sociale »! Oh! l'horreur! A travers quelles sexagénaires lunettes le contemplez-vous donc? Moi qui croyais aux vertus symboliques d'un titre caractéristique de vos mentalités! Mon Dieu, comme on vieillit vite, en Belgique!

Vous prétendez à l'existence d'un conflit de la Société et de la Passion. Où diable prenez-vous cette idée-là! On ne rencontre des affirmations de cette naïveté que dans les discours pour distributions des prix, en province, ou dans les œuvres de M. Victor Cousin... L'Amour en conflit avec la Morale! Mais non, mais non, l'Amour n'est pas en conflit avec la Morale. Bien au contraire; tous deux s'accordèrent et s'accordent toujours à merveille. Ils s'accordent pour une raison bien simple, si simple, si simple, qu'elle vous étonnera par sa simplicité : c'est la Passion elle-même qui suscite la morale! Etudiez donc, par méthode de personnelles expérimentations, ces manifestations sentimentales particulières qui nous valent, aujourd'hui, votre referendum. Avec quelque attention, vous comprendrez le rôle précis — et bienfaisant — de la gent moraliste. Les moralistes n'ont pas, en réalité, de plus grand souci que de créer la précieuse substance dont se sustente la Passion; ils sont les pères nourriciers de l'Amour. Que deviendrait celui-ci, sans tous les délicats artifices qu'ils inventèrent, avec une science très fine de nos psychologies si aisément illusionnables! Une pauvre chose, en vérité, une fort pauvre chose.

Qui pourrait se passionner jusqu'au lyrisme à propos d'un phénomène d'ordre banalement digestif? Combien de jeunes gens consacraient leurs loisirs à recopier et à commenter, en alexandrins abondants, ce chapitre de physiologie? Heureusement, les moralistes sont là. Avec une grosse voix, roulant des yeux terribles, ils clament : « N'y touchez pas! C'est défendu! Le châtiment sera sévère!» Ils invoquent les dieux, le diable, la raison, les convenances, les intérêts sacrés de la Société, et mille autres choses un peu vagues, mille autres mystérieuses entités dont le nom passe en leur

esprit. Ils composent de précieuses « bonnes mœurs », établissent d'adroits préceptes doctement métaphysiques, votent des lois délicieusement contrariantes. Avec une grande bonté malicieuse, ils dupent le monde, pour sa plus grande félicité. Ils donnent à l'Amour un petit goût de péché, un petit goût nuancé et savoureux; ils le sauvent de la vulgarité naturelle, en lui permettant les attitudes de la beauté et de l'héroïsme. En cela, que font-ils, sinon se conformer à d'utiles traditions? Car — sachez-le, c'est notre mère Eve qui écrit, pour la volupté d'Adam, la mirifique légende de la Pomme, du Serpent et du Paradis terrestre. C'est une fort belle légende. Nous devons nous efforcer d'y croire encore. Mais que cette croyance n'aille point nous empêcher de témoigner notre gratitude aux moralistes que séduit la tâche d'y ajouter quelques pages nouvelles, de sens moderne. Plutôt exhortons-les à persévérer. Ils y trouvent leur plaisir, et nous le nôtre. Qu'ils continuent, avec entrain, à intensifier d'avantage et à compliquer le tragique du geste d'Amour. Exhortons-les ne fut-ce même que pour cette autre raison : sans eux, que deviendraient le roman et le théâtre contemporains?

A vous bien cordialement.

M. ANDRÉ FONTAINAS.

Votre questionnaire me fait souvenir du temps où j'étudiais..., pardon! où j'étais étudiant en droit à l'Université *libre* de Bruxelles. La *liberté* à laquelle ce titre fait allusion consistait, je pense, à établir des relations fantasques et vaines entre les quelques grands sentiments primordiaux et les catégories où la méchanceté intéressée, la prudence hypocrite et la lâcheté des hommes rogues et sévères prétendent en contraindre la manifestation.

L'amour, du moment qu'il se reconnaît pour chevaleresque, galant, badin, n'est plus l'amour; c'est une restriction de l'amour, lequel est simplement universel. Tout tient en lui, tout est par, pour, en lui, tout est de lui.

La morale est le masque prétentieux des bienséances conventionnelles. Les religions l'ont créé, et leur dernier

effort, en expirant, est de le maintenir quelque temps encore. Heureusement, tout craque sous le ciel, vide de ses dieux désormais.

Je ne sais à quoi l'on pourrait tenter de subordonner l'Amour. Les lois sont des créations lymphatiques où l'homme entrave les essors généreux. Qu'on essaie d'y captiver l'Amour ! Les Muses n'ont réussi à enchaîner l'Eros antique qu'avec des liens de fleurs, et il n'y demeure prisonnier qu'autant qu'il y consente.

Qu'ont à faire avec l'Amour le mariage et le divorce ? Le mariage est une sorte de petite combinaison d'ordre administratif et notarial. Je me figure mal l'âme et le plus jeune des dieux, maître de l'Olympe, de la terre et des cieux, avec un abdomen de tabellion. Il a des ailes, si je ne me trompe.

Quant au divorce, c'est la seule excuse du mariage.

Si le mariage se dénoue par la mort seule, sa fin est triste et répugnante, évitons-le. Si le divorce le rompt, il conduit à la liberté et à la joie.

M. EUGÈNE DEMOLDER.

I. L'amour, dites-vous, fut jadis et suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, badin, sentimental. Peut-être. Mais aujourd'hui, grâce sans doute à nos manies de collectionneurs, de reconstituteurs et au goût de l'antiquaille qui règne, il me semble que l'amour affecte à la fois tous ces modes. Au surplus, le fond même de l'amour n'a jamais changé, et il est encore le même.

II. L'amour est un besoin dont un créateur inconnu nous a dotés avec les autres besoins, que nous partageons d'ailleurs tous avec les animaux. L'amour existe pour perpétuer la race, les autres besoins se rapportent plus spécialement à l'entretien de l'individu.

Heureusement il y a, à côté de l'amour, pour les hommes supérieurs qui savent se faire un plaisir d'une loi divine comme on fabrique une flûte avec un roseau, la Luxure, ainsi qu'il y a la Gastronomie à côté de la Faim et l'Ivresse à côté de la Soif.

III et IV. On ne subordonne pas l'amour à la morale ou à des lois. L'amour, instinct universel, a ses lois propres... ou sales, morales ou immorales, suivant que vous êtes païen ou chrétien, oriental ou occidental.

V. Il faut faciliter le divorce le plus qu'on peut. Le principe catholique de l'indissolubilité du mariage est fort vexatoire.

M. LÉON SOUGUENET.

I. L'amour est naturel, la société (la nôtre) est antinaturelle. Vous ne les conciliez pas.

Quand deux jeunes gens se marient, M. le maire ne leur demande pas : « Vous aimez-vous ? » Il leur demande ce qu'ils ont d'argent.

II. L'amour (aujourd'hui) est une énormité. L'amoureux insulte à la belle ordonnance de nos lois. La police le tient à l'œil. La foule se gausse de lui — comme d'un poète.

III. L'amour (la nature) n'a rien à voir avec la morale (conventions). L'amour existe, il ignore la morale.

IV. Subordonner l'amour aux lois ! Essayez, Monsieur. Quoi, il faudrait demander à un « cocu ceinturoné de tricolore », comme dit Bloy, la permission d'aimer !

V. Le divorce ? D'abord, ce que je pense du mariage. Il y a une vilaine parole dans la Bible et grivoise : *Erunt duo in carne una*. Je regrette pour le Tout-Puissant qu'il n'ait pas dicté : Ils seront un en deux chairs. Deux êtres se sont dits qu'ils s'aimaient, ils l'ont dit devant leur Dieu — s'ils en ont un -- ou leurs parents, ou leurs maîtres intellectuels, ou leurs amis (je ne parle pas du cocu sus-désigné). Ils sont *un*, même, Seigneur ! quand ils ne sont pas *in carne una* si j'ose plaisanter comme le Créateur.

Ils peuvent s'apercevoir qu'ils se sont trompés, qu'ils se le disent, ou qu'ils essaient, avec les débris du grand bonheur rêvé sur les sommets, de se bâtir un petit bonheur à mi-côte. S'il y a un enfant, je n'accepte pas le divorce complet des parents — surtout le remariage — tant pis ! ils se doivent sacrifier. Ils auraient dû réfléchir plus tôt. Ils paieront leur

distraktion en étant des héros. Il n'y a pas que Bayard et ses pairs sur la terre et chacun de nous doit être héros une fois ou l'autre.

CONCLUSION : Les lois ne sont pas faites pour les amants pas plus que les amants ne sont faits pour les lois.

Commanderez-vous un pantalon et une redingote pour le séraphin prosterné devant le trône de Dieu?...

M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

Mais d'abord, n'y a-t-il pas lieu de croire que le caractère de l'amour avec chacun de nous se modifie ?

Tant que les femmes n'obtiendront dans la société qu'une situation médiocre, l'amour n'exercera sur les mœurs aucune espèce d'action vraie.

Il n'est pas de morale hors de l'amour. Et il importe peu que les lois soient contre lui. N'est-il pas subtil et toujours indépendant, et, s'il le faut, plein de ruses malicieuses.

Voici mon conseil avec ma pensée : ne vous liez que par l'amour. Si leurs secrets désirs désunissent les amants que rien désormais ne le retienne plus. Le vrai mariage est en nous. Et dès les premiers signes d'éloignement spirituel, il convient, sous peine d'infamie, de se quitter. Je vous le dis, il faut vous séparer. Otez dès maintenant l'anneau d'or de votre doigt et jetez-le, sans regret ni soupir, dans le vaste fleuve obscur de l'oubli.

M. CAMILLE LEMONNIER.

Je crois que l'amour n'a jamais eu un caractère plus passionnel qu'à cette époque : la femme domine la société actuelle et peut être ce sont nos fièvres, notre hâte de jouir de la vie, la représentation qu'elle est pour nous de tout le désir humain qui nous l'ont fait aimer comme une idole.

La femme semble être l'exaltation de notre goût de la beauté, ou d'un certain sens de la beauté. Elle veut être adorée dans l'or, les bijoux, les tissus rares ; et notre adulation se conforme au haut prix qu'elle attache à ses défaites.

La femme et l'or demeurent ainsi associés dans notre passion malade.

C'est la cause de nos souffrances, de nos perversions, de nos joies et de nos triomphes. Il n'est pas dans un temps sans héroïsme, de plus terrible stimulant aux activités de l'existence. Oui, l'amour passionnel en nous est une force, la première de toutes, et comme les forces, elle n'obéit qu'à ses seules impulsions, en dehors de toute morale et de toute loi. C'est là l'évidence brutale indéniable. L'amour forme la chose indomptable qui est en nous, aux racines.

Mon avis sur le divorce? Ce n'est pas le divorce qu'il faudrait rendre difficile, mais le mariage. Il est la résultante d'un fait sans noblesse, sans dignité, sans sécurité dans notre état social et peut-être l'un des plus abominables mensonges sur lesquels repose la notion erronée de la morale. L'union de l'homme et de la femme ne vaut que par l'amour, l'amour est la seule dignité du mariage et on comprend que cela ait été entouré de rites religieux, comme l'accomplissement d'un dessein divin. S'il cesse d'exister, le mariage n'est plus que la perversion du sentiment le plus profond et le plus pur qui nous ait été départi. Et ceci est surtout répugnant pour la femme, répugnant au point qu'il n'est peut-être pas d'humiliation plus triste au monde que la condescendance animale aux besoins sexuels du mari. Tant qu'il y aura dans le code un article édictant l'obéissance de l'épouse envers l'époux, la femme cherchera à s'affranchir du joug ravalant d'un maître.

Si vous voulez supprimer, ou tout au moins diminuer l'adultère, multipliez les facilités du divorce, sinon c'est le mariage lui-même qui légitimera l'adultère.

M. ACHILLE SÉGARD.

J'ai été bien aise d'apprendre que les récents débats aux Chambres belges et italiennes « avaient remué les esprits sans les satisfaire ». Vous voulez bien m'apprendre que l'amour fut jadis « et suivant les siècles sensuel, chevaleresque, galant, badin et sentimental », il me semble par conséquent qu'il n'a plus qu'à recommencer.

L'amour et la morale s'accordent-ils toujours? A cette question hardie et que rien ne faisait prévoir je crois qu'il ne faudrait répondre qu'avec une grande circonspection. Mais il est évident que l'amour étant une « puissante force sociale » doit être subordonné aux lois et aux règlements tout au moins comme force motrice. Il serait bon aussi que la bonne humeur et la santé fussent considérées comme « de puissantes forces sociales » et bénéficiassent des mêmes règlements.

Mon avis sur le divorce se déduit avec une rigueur inflexible et que je n'ai pas besoin de vous signaler dans ces diverses prémisses.

Nous continuerons, dans notre prochain numéro, la série des intéressantes réponses qui ne cessent de nous parvenir.

J. E.



EXPOSITIONS

Pour l'Art.

Le salon « Pour l'Art », élégamment aménagé, grâce au bon goût de M. Snyers, réunissait un grand nombre de toiles dont la qualité de quelques-unes sauvait heureusement la médiocrité de beaucoup d'autres.

A côté de M. Eug. Laermans, qui reste le peintre des somptueuses coulées, citons bien vite M. Franz Van Holder, dont les portraits de la « Dame en blanc » et de la « Jeune fille en bleu », dénotent un rare tempérament. Il prend glorieusement place au rang de nos plus précieux artistes. Ses portraits sont d'une délicatesse exquise et d'un métier de tout premier ordre. Il requiert surtout l'attention par l'élégance de la forme, le style, le sentiment, la sincérité et une incomparable distinction. Il y a lieu de féliciter largement M. Van Holder et c'est en toute probité que je m'en acquitte aujourd'hui.

Emile Fabry, décoratif et lumineux, se fait dignement remarquer par ses toiles : « Conception » et « Enfant ». Dans « Croquis rouges » on sent toujours la belle sûreté du maître, non moins que sa haute personnalité. M. Firmin Baes a représenté, dans son œuvre intitulée, je crois : « Les Toits rouges », une petite fille perdue dans une débauche de fleurs

et de rutilantes harmonies, on dirait d'une petite Gretel prise à la glu des féeries de quelque fée Grignotte, l'ensemble de cette œuvre reste un peu froid dans sa... chaleur (!).

M. De Haspe, encore qu'il se plaise à pasticher Frédéric, montre dans : « L'Automne en Ardenne » de notables facultés d'assimilation et une remarquable maîtrise. De Georges Fichet, un « portrait de moine » d'une mise en page imposante. D'Adolphe Hamesse, trois toiles qui verraient mieux leur place dans quelque exposition d'œuvres décoratives ; les cadres aussi. M. Huib Luns, dont toutes les toiles portent d'intéressantes légendes, est l'un des seuls peintres à idées. Hélas sa peinture manque, un peu beaucoup, de solidité et sa couleur est d'un conventionnel compromettant. Ah ! si son plumage ressemblait à son langage !... M. Huib Luns a réussi cependant à beaucoup de points de vue une esquisse à la cire : « Salvator Mundi » le contre-jour de cette œuvre, très difficile à saisir est discrètement rendu. Quant à M. Amédée Lynen, j'ai presque envie de le critiquer en vieux François. J'aime, par-dessus tout ces spirituelles conceptions moyen-âgeuses, c'est d'une *indélicatesse* exquise, et d'une vision doucement satirique. Voilà du bel art ! La place m'est parcimonieusement allouée, et je ne puis, comme il le faudrait, m'arrêter sur les somptuosités des bijoux de M. Philippe Wolfers :

Tu fais de tes rêveries,
Statuaire du bijou,
Des palais en pierreries !!

Cela vous donne à la fois l'envie de dévorer des yeux et... des mains ! Et pourquoi pas ? J'y vois même la possibilité d'un axiome nouveau : « Pour qu'un bijou réunisse les qualités nécessaires au chef-d'œuvre, il faut qu'il donne aux honnêtes gens l'envie de le voler !! » (C. Q. F. D.) Enfin prenons, en passant, l'heure, sur la pendule en sycomore de M. Léon Snyers, cela n'est pas seulement original, c'est surtout d'une belle architecture et d'une jolie invention.

*
* *

Le Salon de la « Libre Esthétique ».

Comme les années précédentes, le Salon de la « Libre Esthétique » nous réservait la surprise d'une réelle innovation. Après le Salon des Impressionnistes français, M. Octave Maus, auquel on avait reproché cet exclusivisme, fait appel aujourd'hui à l'universalité des impressionnistes, résumant ainsi, dans le choix des principaux adeptes de l'école, l'évolution accomplie pendant ces derniers temps en Belgique, en Espagne, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne.

La participation d'une section rétrospective contribue à majorer l'intérêt de ce Salon. Les Ensor, Vogels, Pantazis, ceux-là mêmes qui faisaient il y a quelques années, s'évanouir le bon public, voire même la Critique, ces sauvages insulaires de la peinture, qui suscitaient le bon rire homérique de M. Homais, sont devenus, tout simplement, les classiques, les doux, les maîtres d'aujourd'hui. C'est pour nous une faveur inestimable que de pouvoir admirer dans d'aussi intéressantes conditions les chefs-d'œuvre des quasi-novateurs de l'Impressionnisme belge. Quel palpitant intérêt offre à notre réflexion le suggestif parallèle entre l'école de 1880 et celle d'aujourd'hui. Comme il est plaisant de se remémorer les violentes protestations soulevées jadis au sujet de l'« *Enfant au Coq* », de Pantazis, et de la « *Musique Russe* », de James Ensor. On s'explique à peine ces déconcertantes polémiques aux dépens de ces toiles, devenues en moins de vingt-cinq années les types des chefs-d'œuvre de l'école belge.

Le cercle « *Vie et Lumière* », invité en bloc à participer au Salon de la « *Libre Esthétique* », réunit là des artistes du plus grand mérite. Citons au hasard, MM. Buijsse, Lemmen, Heymans et Claus. Parmi les étrangers, signalons l'américain Childe-Hassam et M.-W. Morrice, artiste canadien aux délicatesses exquises, le peintre russe Nicolas Tarkoff, le portraitiste hollandais Jan Toorop dont nous remarquons le portrait du violoncelliste Casals d'une si déconcertante habileté. Enfin en Angleterre : MM. Roderic O'Connor, Wynford Dewhurst, évocateur de la « *Creuse* » et en Espagne « *Les Jardins* » de M. Rusinol.

Je l'ai dit, ce salon, comme les précédents nous a ménagé de bien intéressantes surprises, nous a permis de bien précieuses investigations et nous a été d'une essentielle utilité. Nous devons à l'initiateur de ces manifestations un témoignage de reconnaissance, que pour ma part je lui exprime bien chaleureusement.

MARCEL ANGENOT.



LIVRES

Ambidextre journaliste, par EDMOND PICARD.

Une telle satire du journalisme contemporain devait être mal accueillie. Aussi la plupart de nos quotidiens ont-ils démontré bien dédaigneusement que ce livre était inférieur et mensonger. Quelqu'un a même demandé ironiquement si cela ne se passait pas en Rastaquouèrie.

Et cependant en regardant autour de soi, combien d'individus ne trouve-t-on pas qui ont une certaine parenté avec Ambidextre. Combien de critiques n'y a-t-il pas, qui, pour une faveur refusée, se vengent lâchement d'une malheureuse artiste, par des attaques sournoises dans leurs articles.

Après avoir fait ce beau métier, Ambidextre devient influent, il s'occupe de politique. Là recommence, mais sur une plus grande échelle, la calomnie et la diffamation. La finance l'attire. Le mensonge lui sert encore; il lance une escroquerie en bourse; le vol se découvre et notre homme se voit condamné. Libéré après avoir subi sa peine, abandonné de tous, il dirige, pour gagner sa vie, un journal de chantage. Couronnement digne d'une telle carrière. Son âme tarée, si experte à manier le mensonge, y déverse les plus ignobles insinuations. Un jour le père d'une jeune fille, dont il a sali la réputation, le frappe dans un moment de colère.

Voilà les grandes lignes de l'ouvrage.

Y a-t-il de l'exagération? Oui; mais cette exagération est voulue et s'explique: Ambidextre étant un type qui réunit les vices de cette classe, malheureusement assez nombreux, qui déshonorent la presse.

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu cette plaidoirie si vigoureuse de M^e Picard, et certes j'ai trouvé qu'on l'a jugé avec bien peu de réflexion.

FERNAND BORDIER.

*
**

Le Droit au Bonheur, par CAMILLE LEMONNIER.

L'évolution nouvelle que Camille Lemonnier a donné à son œuvre par la publication de « l'Amant passionné », continue dans son nouveau roman « Le Droit au Bonheur ». Avec des situations complètement différentes et des personnages pris dans une autre classe de la société, il défend une fois de plus la liberté complète pour l'Amour.

Tandis que dans le premier le Maître étudiait psychologiquement ses héros, ici il leur donne une telle réalité que l'on peut dire qu'il leur a consacré une partie de sa propre vie.

Annah, femme amoureuse et vibrante, a épousé Didi Gerpach, fils de député; homme faible et mou qui se laisse aller à ses instincts de paresse, croyant ne devoir rien faire vu la position qu'occupait son père. Il a comme ami, Jorg Sangue, homme sauvage, beau, fort, volontaire, qui s'est soustrait librement à la vie de la grande ville, pour habiter solitairement la campagne; écoutant les voix de la nature et se conduisant selon sa conscience d'honnête homme. Son cœur bon et son esprit intelligent lui font rêver la construction de la cité idéale, où tout le monde serait heureux, chacun ayant sa petite maison. Annah est désolée de posséder un mari si

peu homme. Elle s'éprend de Jorg qui l'aime. Leur unique désir est de s'en aller à eux deux vivre loin, seuls avec leur amour. Mais Gerpach, le mari, est l'obstacle. Comment il se fait que leurs désirs se réalisent, que Gerpach permette à Jorg de prendre sa femme ! C'est la lamentable histoire du menuisier, le voisin, qui s'étant divorcé, et remarié, aime, malgré tout, sa première femme qui ne veut plus de lui. Et Peetersen se pend de désespoir. Tel est ce roman résumé le plus sommairement possible.

Je n'aime pas à détailler l'œuvre d'un romancier, on en altère toujours le sujet. Voyons-en les idées, là réside tout l'intérêt et tout le talent.

Je disais en commençant, que c'était un livre de vie, un roman vibrant d'humanité. Didi Gerpach existe, nous le connaissons comme également Jorg Sangue ne nous est pas inconnu. Il est le simple des campagnes qui comprend la poésie des bois, la beauté du ciel et le malheur d'une grande partie de l'humanité. Il est dans « Le Droit au Bonheur » définitivement situé. Il dit quelque part en se résumant merveilleusement : « Est-ce qu'on peut expliquer quelque chose dans la vie ? répondait Jorg en baissant la tête et regardant à ses pieds profondément comme si de la terre venait tout le mal. » Lui, l'amant de la nature et de Natje, ne croit commettre, en sa conscience d'homme des bois, aucune faute en aimant, en possédant même la femme de son ami. Car de tout temps leurs amitiés furent tellement liées, que leurs sentiments, leurs biens, étaient un peu la propriété de tous deux.

Pourquoi avec Annah ne serait-ce pas la même chose ?

Et ces idées qui au premier abord semblent audacieuses sont humaines au fond. La société moderne devient pratique en amour comme en habitation ; aussi Jorg ne doute pas de son innocence, car il suit son cœur. Il donne à sa maîtresse les seuls moments de joie et de bonheur de toute sa vie. Et c'est ainsi qu'en présence du mari il ne se trouve nullement en faute, jusqu'au jour où un léger doute l'effleurant, il avoue tout à Didi.

Henry Bataille dans sa dernière pièce « Maman Colibri » fait également dire à Rysbergue... « Peut-être, un jour, des hommes viendront, assez forts, assez libres pour assister au phénomène de la femme avec une simple indulgence et une plus calme équité. Pour nous que veux-tu ? Notre passé religieux, des préjugés, de vieilles et adorables coutumes ne peuvent chasser de notre mémoire cette conception de l'épouse pure et chaste, de l'amour unique, fidèle au foyer domestique. On ne porte pas en vain le poids de tant de siècles catholiques. Sans doute, c'est étroit, égoïste, mesquin... Mais que veux-tu ? J'envie ceux qui sauront un jour se libérer de cette conception et s'affranchir de ce passé. Oui, je pressens une plus mâle et une plus juste sagesse qui diminuera d'autant la somme des douleurs courantes. Mais nous, nous avons trop d'attaches... On voudrait, on ne peut pas ! Nous sommes ceux qui aurons côtoyé une espérance sans avoir eu la force de la saisir... »

Le devoir du romancier, du poète, n'est-il pas de présager la société future? N'est-il pas, comme dit Alfred de Vigny, d'être « celui qui lit dans les étoiles la route que le navire doit suivre. »

La description qui chez l'auteur « Du Vent dans les Moulins », « Au Cœur frais de la Forêt », « Le petit Homme de Dieu » avait dominé pleinement, varie aujourd'hui pour laisser libre cours aux dialogues, aux détails et aux scènes de la vie familiale. L'on sent si bien la femme dans l'acte d'Annah arrivant à la bicoque de Jorg et mettant tout en ordre avant de se laisser aller à ses épanchements amoureux. Et quels épanchements? quelle finesse dans leur cœur, quelle grâce dans leurs manières. Elle aime, à son bras, se promener dans le bois et comprend alors le chant des oiseaux, tandis qu'elle cueille aux lèvres de l'aimé la fleur d'amour.

Le côté humanitaire de ce livre fait qu'il restera comme tant d'autres romans de Camille Lemonnier, parce qu'ils sont dans son œuvre, des morceaux arrachés à son cœur d'homme et sacrifiés pour le bien-être de ses semblables. G. P.

*
* *

Mon Confrère Asmodée, par FRITZ VAN DER LINDEN.

C'est un rêve que nous narre l'auteur, rêve pendant lequel il se promène piloté par Satan, dans le royaume des ombres. Comme vous voyez la chose n'est pas bien neuve, mais cette fantaisie est gentiment relevée par des poèmes d'une couleur assez originale et d'une façon amusante. Le frontispice de A. Levêque est curieux, mais faisait présager une œuvre d'une toute autre envergure. J. B.



MUSIQUE

A l'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Le 16 janvier cette école offrait au public son concert annuel. Un programme d'une composition tout-à-fait remarquable ayant attiré notre attention, nous avons voulu nous rendre à cette fête artistique.

C'est M. HUBERTI, le savant directeur de l'école, qui avait pris la direction de l'orchestre et des chœurs.

La soirée a débuté par une exécution très honorable d'une cantate de Bach dont les trois parties finales, d'une majesté rare, ont produit une grande impression.

Après cela M^{lle} VAN DEN EYNDE nous a dit avec beaucoup de sentiment un air de Mozart. Seulement, nous aurions désiré plus d'ampleur dans la voix car il ne suffit pas de bien comprendre et de bien *dire* Mozart il faut aussi le *chanter*.

Le public a eu l'honneur d'entendre deux œuvres de M. HUBERTI. La première, **Balspel**, ne présente qu'un intérêt fort mince, mais la seconde, **Ringenspel**, a obtenu un succès considérable et très légitime. L'orchestration de cette page est des plus intéressantes. M. *Huberti* a aussi orchestré d'une manière très originale un chœur de Dalcroze, *Bébé est mort*. L'entrée des violons est émouvante et peint délicatement le sentiment du poète. Ce chœur a été exécuté avec un réel souci d'art.

Suivait la première exécution d'un chœur de Th. Ysaye-Mess intitulé *Hélas pourquoi*. Cette œuvre est d'une belle envergure et sa mélodie est très expressive. Il est regrettable que M^{lle} *Lambotte* ait eu peur de faire entendre sa jolie voix au-delà de la deuxième banquette.

J'arrive au clou de la soirée. On exécutait le troisième acte d'*Armide*. *Armide* est une des dernières œuvres de Gluck ; il la produisit dix ans avant sa mort et l'on dirait qu'il y condensa tout son génie. Le troisième acte est d'une pureté qu'on ne retrouve que dans *Alceste* et il s'en dégage une impression de grandeur et de puissance inoubliable. Il est vrai que nous l'avons entendu dans des conditions excellentes. Les chœurs ont fonctionné avec un ensemble remarquable. Pas une nuance n'a été forcée et tout dénotait une compréhension exacte de l'œuvre. Ce fut vraiment très beau.

Le rôle d'*Armide* était chanté par M^{lle} *Lambotte* qui nous a révélé un tempérament d'artiste et de bonne musicienne. Elle a eu des intonations fort appréciées.

M^{lle} *Poirier* fut l'héroïne de la soirée. Elle a dit le rôle de la *Haine* avec un art complet. Les rôles de *Phénice* et de *Sidonie* furent chantés par M^{lles} *Avents* et *Van den Eynde*.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le public incommodé par la trop grande beauté de cette exécution d'*Armide*, n'a presque pas applaudi. C'est tout en l'honneur de Gluck ainsi qu'en celui de ses interprètes dont nous louons vivement les efforts et le talent.

A quand le concert Gluck, M. Huberti ?

ROB. LYDAIME.

* * *

On nous annonce que la Monnaie va faire renouveler une bonne partie de ses décors. Avant cela, ne pourrait-elle pas renouveler son chef d'orchestre ?

* * *

Crescendo donnait le 26 janvier un concert d'orchestre à la Grande Harmonie. Trois œuvres inédites de jeunes compositeurs belges MM. Bouzerez et Lagye agrémentées de quelques autres morceaux de maîtres,

formaient le programme. Bravo! Les amateurs qui font valoir les jeunes et les dispensent ainsi d'attendre les encouragements officiels! Bravo de tout cœur! Nos meilleures félicitations au violoncelliste-solo M. J. Cholet : il a encore relevé un si bel ensemble. Et l'orchestre magistralement mené par M. Poliet, a été superbe de fondu et plein de nuances parfaites.

* * *

Lundi 20, à la Salle Erard, M^{lle} Pierkot, harpiste et M. Devlieger, violoncelliste, se présentaient au public bruxellois.

Nous admirâmes sans réserve le faire assuré et calme de M^{lle} Pierkot, celui plus nerveux de M. Devlieger, et le brio avec lequel ils interprétèrent *Haydn, Paganini, Schubert, Renié*.

M^{lle} Alice Cholet, que nos abonnés applaudissaient dernièrement au *Jeune Effort*, avait gracieusement prêté son concours, ce qui nous permit d'entendre une fois de plus son jeu exquis, et détaillé de beautés ténues.

Bref, ensemble remarquable, que le public — heureusement pour lui — sût apprécier à sa juste valeur.

J. B.

Nouvelles.

Notre séance du 15 Février. — Nous pouvons dire, sans exagération, que cette séance fut à tous les points de vue un véritable succès. Un public plus nombreux qu'aux précédentes séances avait répondu à notre appel. Notre ami, Marcel Angenot, nous a parlé de Paul Verlaine, il s'en est acquitté avec infiniment de grâce, de finesse, et même non sans une pointe de satire. Il nous a présenté le poète sous toutes ses formes et mis à nu sous la lumière de son œuvre, l'âme complexe et tourmentée du « Pauvre Lélian ».

Pendant sa causerie il lut, avec quelle compréhension, les sublimes poèmes de Verlaine, choisis dans les différentes parties de ses œuvres. Une salve d'applaudissements a prouvé avec éloquence l'entière satisfaction de l'auditoire.

Dans la partie musicale, M^{lle} Jane Delmée chanta divinement et en artiste accomplie, les délicates grisailles de Raynaldo Hahn. Ces « chansons grises » sont écrites sur des poèmes de Paul Verlaine. M^{lle} Cholet, comme toujours, a conquis toutes les sympathies par son élégance, sa simplicité et la sûreté de son coup d'archet. M. J. Cholet, non moins artiste que sa sœur, a interprété avec également beaucoup de sûreté, de très intéressantes pages de Popper et de Hollmann. Enfin, M. H. Wellens, l'aimable et distingué pianiste, a prêté, à cette soirée, son talentueux, indispensable et gracieux concours. N'oublions pas dans cette manne d'éloges notre estimable confrère G. Moulinas, tourneur de... pages, attitré, des séances artistiques de notre Cercle.

G. P.

Vers l'avenir, hymne national de M. GEEVAERTS. — Paroles de M. ANTHRONS.

Nous apprenons de source certaine que l'un des motifs principaux de cet hymne, vient d'être copié par un certain monsieur du XVII^e siècles qui, à l'instar de M. Geevaerts, a dédié lui aussi son morceau aux Congolais puisqu'il l'intitule : *Ballet des Nègres*.

*
* *

Le Soc, ancienne revue Havraise, dirigée par notre confrère CHARLES LOUIS, est transportée à Paris, par suite du départ de son directeur.

Le Soc paraîtra désormais le 25 de chaque mois. — Directeur : Léon Moine, 83, rue de Rome, Paris; rédacteur-en-chef : Robert Levaco; Secrétaire de la rédaction : Gaston Verdier.

Abonnement un an : 5 francs.

Tous les membres de la Société des poètes français et les abonnés des *Annales Politiques et Littéraires*, un an : 4 francs.

*
* *

Nous prions nos collaborateurs qui nous ont envoyé des articles, de prendre patience. Le *Referendum sur l'Amour passionnel* nous empêche, pour le moment, de satisfaire à leur désir d'insertion. Ils passeront certainement, et le plus tôt possible, dans nos prochains numéros.

*
* *

Au concours de composition ouvert à Lyon, par le journal *l'Express musical*, une mention spéciale « hors concours » a été attribuée à M. Albert Dupuis, de Verviers, pour son œuvre : *L'Heure promise*.

*
* *

Le prochain livre d'Emile Verhaeren sera intitulé : *Les Heures d'après-midi*, éditeur Deman, prix : 5 francs. En continuation de son œuvre capitale *Toute la Flandre*, suivront à *Tendresses premières* : *Les Dunes flamandes*, *Les Héros*, *Les Villes à pignons*, *Les Plaines*, *Les Communes*. Enfin dans l'édition des Grands Artistes une *Etude de Rembrandt*.

*
* *

M. F. Beauck vient d'illustrer le *Cloître* d'Emile Verhaeren d'une façon vraiment merveilleuse. Ses dessins se rapportent entièrement à l'idée du dramaturge, tandis qu'ils gardent cependant le côté original que ce peintre a montré dans ses œuvres précédentes. Nous espérons grandement la publication de cette nouvelle édition de l'auteur des Moines.

*
* *

Notre prochaine séance sera très probablement consacrée à l'exécution des œuvres d'Eugène Samuel. Les admirables artistes M. Engel et M^{me} Bathori (ex-pensionnaires du théâtre royal de la Monnaie) prêteront à cette soirée extraordinaire

l'éclat de leur éminent concours; enfin, notre confrère Auguste Joly, le très érudit conférencier des matinées du théâtre Molière, fera, sur Eugène Samuel, une courte causerie.

Nous comptons donner dans notre prochain numéro une étude détaillée du héros de notre séance. Disons cependant qu'il est le très talentueux auteur de « La Jeune Fille à la Fenêtre » (extrait d'une œuvre de Camille Lemonnier) édité l'an dernier chez Breitkopf : *La Reine Klothilde* (3 actes) et *Un Vendredi Saint en Zélande*, 2 actes, en préparation. Nous empruntons à M. Eugène Georges de la *Libre Critique*, deux impressions, très propres, à nous marquer le caractère d'Eugène Samuel : *Chantre de la Douleur et Maître de la Nuance*.
J. E.

*
* *

L'Essor littéraire. — Tel est le titre d'une jeune revue qui vient de paraître à Bruxelles. Nous espérons y rencontrer des confrères ardents et jeunes, pleins d'exubérance et de vitalité. Malheureusement, notre espoir a été déçu. Ces nouveaux venus sont des jeunes de cinquante ans. Allons, chers amis, donnez libre cours à vos aspirations de vingt ans, clamez fortement vos admirations et vos haines, ne craignez pas d'abîmer vos mains en cassant les vitres. Je tiens cependant à vous féliciter pour la belle tenue extérieure de votre revue et pour son esprit éclectique, je pensais également pouvoir remarquer un article celui de M. P. Suenens sur Marcel Prévost, mais voilà que vous le désavouez; j'en félicite son auteur quand même. Amis et frères, de tous côtés se dressent le belgoïsisme et le bourgeoisisme; si c'est pour défendre et parler le langage de ces gens que vous avez fondé votre revue, elle était complètement inutile, il y en a tant dans ce goût-là; elles nous attristent et nous leur donnons toute notre pitié. Nous avons encore espoir en vous, camarades, mais alors en avant pour le *nouveau* et pour la vie.

*
* *

Accusé de réception :

La Vie profonde, Georges Buisseret; *L'Offertoire*, Jules Delacre; *Mon confrère Asmodée*, Fritz Vander Linden; *La Cité Ardente*, H. Carton de Wiart; *Le Droit au Bonheur*, Camille Lemonnier; *Les Emotions modernes*, Emile Lante.

Revue littéraire : *L'Essor littéraire*; *l'Envol*.

Exposition. — **La Libre Esthétique** (Musée Moderne) exposera du 21 février au 23 mars.

Maison DAMHAY; papeterie de la poste, rue de l'Arbre-Bénit, 109, Ixelles, Agence Postale 10.



JEUNE EFFORT

Marcher franc dans la vie,
et dire ce qu'on pense.



Sommaire :

Maurice des Ombiaux.	JULES BOCK.
Ite Missa Est	MARCEL ANGENOT.
Les Temps d'amour.	LÉON MOINE.
Paysage malsain	LOUIS-JULES HILLY.
Réferendum sur l'Amour passionnel.	

Réponses de MM. AVANZO, F. HELLENS, H. VALÉREDO,
BAZALGETTE, RACHILDE, THÉO VARLET. EUG. SAMUEL,
GEORGES LECOMTE.

Livres :

<i>Les Heures d'après-midi (Verhaeven)</i>	G. PULINGS.
Théâtre : La Massière — Electra	MARCEL ANGENOT.
Cercle d'Art : Séance Samuel	ROB. LYDALME.
Nouvelles	<i>Jeune Effort.</i>
Table des matières.	

Illustration : *Maurice des Ombiaux.*

Ce numéro : 50 cent.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 23-24.

AVRIL 1905.

JEUNE EFFORT

MENSUEL D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges.

ORGANE DES JEUNES, OUVERT A TOUS

Paraissant le 1^{er} du mois.



Fondateurs: G. PULINGS — J. BOCK — L. DE CASEMBROOT
F. BORDIER



Rédaction et administration :

5, RUE DU COUVENT, IXELLES-BRUXELLES.

Pour la Critique d'art et les Théâtres, adresser les communications à Marcel ANGENOT, rue Goffart, 10, Ixelles.



Toute souscription d'au moins 2 francs pour la Belgique, 3 francs pour l'étranger, donne droit à un service de douze numéros.



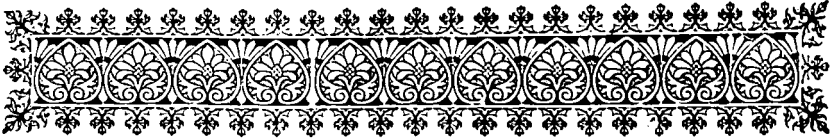
Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.



La Revue, laissant la plus grande liberté à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.



MAURICE DES OMBIAUX (*)

I.

IL y a dans son œuvre deux tendances distinctes, l'une hautaine, à l'allure décorative des grandes fresques chrétiennes, l'autre plus humaine, plus actuelle et plus proche de notre âme. Elles sont caractérisées, la première, par *l'Histoire Mirifique de Saint-Dodon* et le *Foyau de la Mitre*, la seconde par *Maison d'Or*.

La première de ces tendances, fortement accusée dans les romans cités, s'atténue dans les Contes, disparaissant même parfois, faisant place à la verve et à la godaille.

Dodon personnifiant la Nervie, Saint-Aubin et Balbine caractérisant la Principauté de Liège, rattachent à leurs passés légendaires — historiquement encadrés —, coordonnent et déterminent en eux, les dissemblances superficielles et l'identité réelle des sentiments et de la mentalité de tout une race.

Ces héros, il les situa au Moyen-Age. Et c'était l'époque bien choisie en vérité que celle où convergiaient toutes les formidables contradictions des civilisations anciennes. Époque raffinée et païenne, barbare et chrétienne, sommet du passé, où il semble que l'âme wallonne se soit attardée, tant elle lui est encore pareille. Il fallait la force héroïque, les

(*) BIBLIOGRAPHIE :

Chants des jours lointains ; Vers de l'Espoir ; Mes Tonnelles ; Histoire Mirifique de St-Dodon ; Jeux de Cœur ; Maison d'Or ; Nos Rustres ; Le Foyau de la Mitre ; Têtes de houille ; Mihien d'Avène ; Contes de Sambre et Meuse ; Guidon d'Anderlecht.

Pour paraître :

10-1è Bec de Lièvre ; Les Farces ; Us et Coutumes de Wallonie ; Les manches de lustrine ; La Terre délivrée.

vertus et les vices des âges médiévaux pour reconstituer cette Wallonie qui adore des saints de convention, au détriment des gloires catholiques qu'elle boute hors de ses croyances. A l'encontre du flamand fanatique et têtue dans sa foi, le wallon, frondeur, joint à une certaine religiosité traditionnelle, une pointe de scepticisme gaulois. Ennemi de l'autorité, pour le seul fait qu'elle est autorité il aime à l'affronter et à l'exaspérer.

Cette race d'ailleurs ne forme pas un tout : les sentiments primordiaux existant avec elle, furent influencés diversément par les civilisations voisines et par la suzeraineté que celles-ci exercèrent sur elle. Tandis que le *Hainaut* où plutôt la *Nervie* ressentait profondément l'influence française et, par conséquent, gardait plus intacte son âme (1), la principauté de Liège recevait surtout celle du Saint-Empire qui lui donnait la plupart de ses Princes-Evêques.

* * *

Et tout d'abord, il symbolisa en Dodon, l'ironie de ces buveurs de Bourgogne, leur fainéantise et leur terrible dédain des choses sacrées :

Sa jeunesse s'était écoulée de façon joyeuse dans une paresse que l'on peut très justement appeler sainte, puisqu'elle conduisit à la béatitude celui qui la pratiqua.

Et voilà résumée en quelques mots, non seulement la note générale de cette apologie hilarante, mais aussi l'âme wallonne tout entière.

Et que Dodon nous promène à Namur, à Mons ou à Nivelles, qu'il nous fasse visiter la Flandre en un homérique voyage, ou qu'il nous conduise en ces multiples moustiers et abbayes où sa renommée de « sainteté » le faisait appeler pour applanir des différends, ou redresser les règles tordues par les abus, nous le voyons toujours, chevauchant sa mule

(1) On se rappellera que l'Entre-Sambre-et-Meuse, la Champagne et l'Île de France qui se touchent, nourrissent des populations à peu près semblables, et dont les différences s'évanouissent devant leur commun amour du vin et de la plaisanterie rabelaisienne.

trottinante, calme et poli, doux et compatissant aux pêcheurs, qu'il reprimande en pleurant et qu'il excuse dans son cœur d'or.

Et voici qui peut-être vous fera apprécier les moyens inattendus employés par ce pacifique trancheur de nœuds gordiens :

Le prier des capucins étant mort, il fallut lui élire un successeur. Mais tous les religieux se jugeant indignes d'une pareille charge se dérobaient. On eut recourt à la sagesse de Dodon, et voici ce qu'il fit :

.... Il s'en fut chercher de gros poux dans un hameau loqueteux de la ville, à la maladrerie, des poux de barbe, qui écrasés, ont la forme pentagonale d'une constellation... Il déposa la vermine au milieu de la grossière table ronde, sur laquelle les religieux prenaient d'habitude leur fruste repas. Il ordonna aux capucins de s'agenouiller, puis de poser le menton sur la table et d'y étaler leurs longues barbes.

Les parasites d'abord étonnés de se trouver dans un endroit aussi insolite, se mirent à gigoter après être sortis de leur prison. Puis ils parurent s'orienter, et, comme guidés par l'odeur, ainsi que des chiens de chasse, ils se dirigèrent, sans plus d'hésitations, vers les poils roussâtres de l'un des petits frères. Ils entrèrent en ce buisson que nul peigne n'avait exploré et disparurent, heureux sans doute d'avoir retrouvé une patrie.

Alors, Dodon se précipitant vers lui, l'embrassa avec transport et commanda aux capucins de se soumettre à leur frère, car c'était lui que la volonté divine désignait.

* * *

Il restait à M. des Ombiaux, pour terminer la base de son œuvre, de résumer, en des personnages, fastueux, paresseux, buveurs, indécis, la rubenienne principauté de Liège. Dans le *Foyau de la Mitre* plus peut-être que dans *St-Dodon*, il développa son extraordinaire faculté de reconstitution.

Chaque coutume, chaque particularité savoureuse de la Wallonie, il l'a rapportée scrupuleusement, avec ses contingences de fierté, de noblesse et de grivoiserie. Le prétexte de cette incomparable féerie est l'intrigue amoureuse que nous Balbine, la « garce » du prince-évêque, avec un pauvre artiste

« beau comme le jour », Alain de Dinant. La favorite est très surveillée par le prince-évêque, ce qui nécessite l'entrée en scène d'un quatrième personnage, Saint-Aubin.

Ce Saint-Aubin, d'ailleurs, est un saint tout aussi peu authentique que possible; il a même un fond de rouerie qui le ferait prendre pour Messire Belzebuth, si son perpétuel sourire et son bon cœur inépuisable ne venaient tempérer au point de la modifier complètement, la méchante figure du sire que j'évoquais plus haut.

Or donc, St-Aubin imagine une foule de pèlerinages à des saints parfaitement inconnus de nos jours, ces saints ayant tous leur chapelle aux environs de la bonne ville de Dinant, où se consume le malheureux amour d'Alain le dinandier. Puis se déploient les pompes invraisemblables du fastueux Moyen-Age, avec ses duels judiciaires, la folie de ses flagellants, avec la sombre barbarie de ses luttes fratricides, du peuple contre la noblesse, les alternatives de victoires et de défaites, de faveurs et de rigueurs pour l'un ou pour l'autre, suivant que la fantaisie, les amours ou les nécessités politiques du Prince-Evêque, réclament des bourgeois ou des seigneurs l'appui nécessaire à ses armes ou à ses intrigues.

Puis nous assistons à une de ces immenses processions qui sont la gloire et la honte de ce Moyen-Age sensuel, orgueilleux, fastueux, cruel et religieux quand même.

Dès le matin sonnent les carillons, annonçant le règne éphémère de Balbine. Les foules s'entassent dans les ruelles trop étroites et sur les places publiques, devant les églises. Les jeux populaires battent leur plein, les théâtres où seront représentés les mystères chrétiens et les scènes mythologiques, lèvent leur toile.

Puis la procession s'organise. Le Christ en croix ouvre la marche, et c'est un condamné à mort qui Le représente; s'il survit au crucifiement il sera gracié!

Et les orfrois et les brocards défilent :

D'abord viennent les Seigneurs vassaux de Liège, puis les baillis de la ville, puis la châsse éclatante d'or et de pierreries du premier patron, Saint-Lambert. Puis le

Prince-Evêque et les dignitaires de sa maison, les Prévôts, les Abbés, les Moines, les Béguines et les Bégards, les Prémontrés et les trente-deux coches figurant les métiers de la ville.

Et sur un char d'or, grand comme un navire, traîné par quatorze chevaux aux caparaçons tissés de fils d'or, d'argent et de soie, aux armes des quatorze seigneuries de la Principauté, trente-deux jeunes filles agitaient les couleurs des confréries, autour d'un entassement d'épis, de fleurs, de fruits jaunes, rouges, verts et dorés, au sommet duquel, semblable à Cérés, la déesse de la fécondité, rayonnante en sa beauté mûre, et sa longue chevelure dénouée, aux reflets d'or sombre, Balbine, nue, apparaissait.

Et le cortège s'engouffra sous le grand portail de la Cathédrale.

Ici encore, plus que partout ailleurs, nous avons la sensation d'une prestigieuse fresque, hautaine, presque surhumaine, un peu comme l'Art des demi-dieux gothiques.

* * *

Maurice des Ombiaux a une vision essentiellement picturale, ce qui le différencie de la majorité des Wallons qui préfèrent la belle ligne à la belle couleur. Cette particularité, frappante dans *Le Joyau de la Mitre*, *l'Histoire Mirifique de Saint-Dodon*; *Mihien d'Arène* s'atténue largement dans la série des Contes qu'entre-temps il publiait. Ceux-ci sont tout en action, la description matérielle — à part quelques exceptions, comme dans *Les Abeilles de Meuse* et dans *L'Emondour* — n'existe qu'à l'état de rudiment et laisse clairement voir que l'auteur la sacrifie à l'entrain et à la rapidité de l'action. Ces contes créent des types, comme *Ziré Buzette* avec toute sa malice et toute sa rapacité de paysan grippe-sous. Ou comme le *Curé des Pourcheaux*, braconnier retors et vindicatif, *Le Passeur d'Eau*, *Le Veilleur des Morts*, *Le Tailleur*, *La Vieille Fille*, et tous, fins, matois, sournois, méfiants ou voleurs à souhait.

Après avoir créé les types, il s'en prit aux amusements de ces grands enfants, que sont éternellement les wallons. Il nous montre d'abord *Les Joueurs de balle*.

Le jeu de balle est le sport national, avec la lutte.

Joueurs et lutteurs sont les *benjamins* de la foule. Ils l'excitent et la passionnent comme jadis les gladiateurs affolaient Rome. Puis c'est la série « d'instant » de cette âme qui se pétrit une seconde vie de rêve, où toutes les légendes, les superstitions, les coutumes sacrées par l'ancienneté évoluent, et que Maurice des Ombiaux nous décrit, parées de la séduction attendrie et passionnée de sa verve.

Certes, parmi ces nombreuses pages il en est de poignantes, de cruelles, mais l'impression qui seule en reste, est celle de la joie et du rire, parce que la joie et le rire font le caractère du wallon.

De ces contes, il en est deux qui, à mon sens, marquent parmi les autres : *Les Abeilles de Meuse*, dont on a dit « qu'il reculait les bornes de la fraternité humaine », et *L'Emondeur*, qui est la synthèse lyrique et poétique de toute l'œuvre, ardente et lumineuse comme le soleil que l'Emondeur voit apparaître du haut d'un arbre, au-dessus des montagnes qui l'entourent :

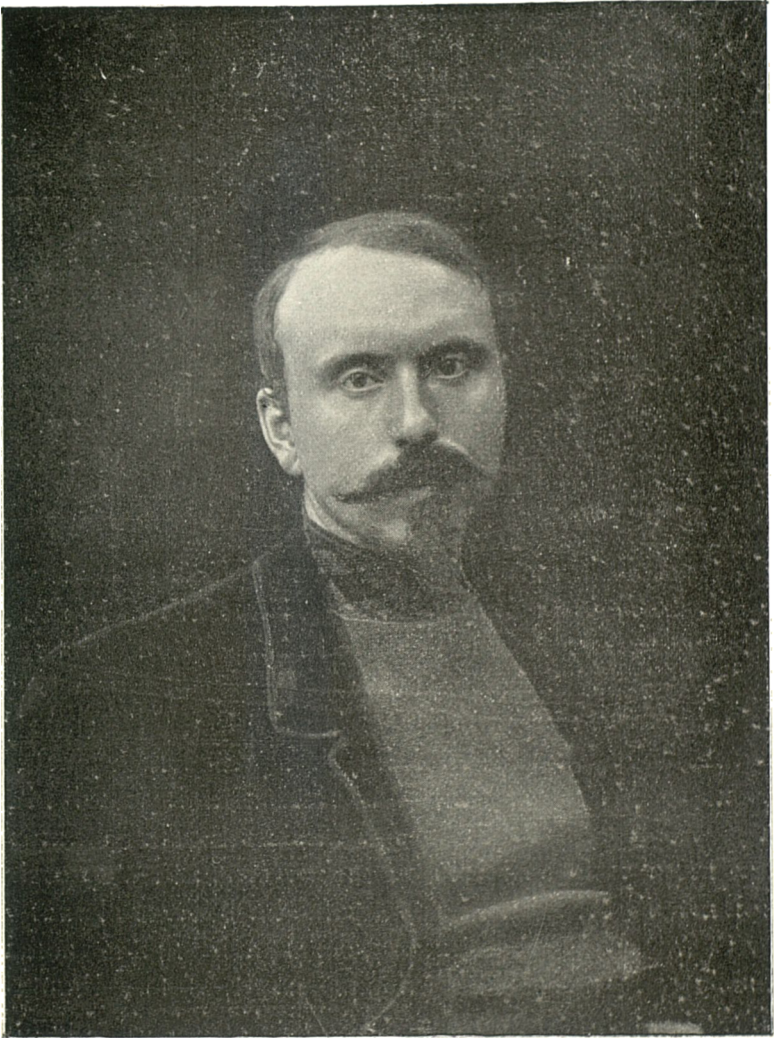
Le soleil, le soleil !

Les troupeaux qui vont à l'abreuvoir, s'arrêtent et contemplent eux aussi le reflet de feu.

Tous, saisis d'un frisson religieux, n'osant encore croire à leur bonheur, restent un moment immobiles et silencieux. puis se précipitent vers les sentiers qui escaladent la montagne ; bêtes et gens s'en vont pêle-mêle, pressés, ce pendant que l'émondeur, frénétique, secoue toujours, tout en haut de l'arbre et de la colline, la crinière de clarté attachée à sa hache, bêtes et gens s'en vont au sommet des monts contempler la face éblouissante du soleil.

* * *

Si *Mihien d'Avène* n'est pas un conte par l'ampleur avec laquelle il est traité et par la recherche d'analyse qui s'y rencontre, il n'en est pas moins la suite logique des contes, auxquels il se rattache étroitement. L'auteur y peint une âme fruste et sauvage, âme d'artiste et de fou, née au hasard des routes, fuyant les hommes dont il craint la malice et la méchanceté. Une ferme pourtant a trouvé grâce à ses yeux. C'est celle des parents de Rosette, fillette à qui il obéit aveuglément et qu'il aime sans s'en douter, jusqu'au jour où il



MAURICE DES OMBIAUX

apprend le mariage de Rosette avec le Frisé. Alors sa passion devient féroce et rouge, et un jour de beau soleil, il entre dans la boucherie de son rival....

..... et d'un seul coup, enfonce son eustache dans le ventre du Frisé qui chancelle et tombe sanglant sur l'égal, rouge parmi les viandes rouges.

Peintre profond, il ressent d'une façon excessivement aigüe la symphonie des couleurs; l'impression de beauté, de chaleur, de volupté qui s'en dégage, la majesté et la force qu'elles donnent aux formes.

Et voici une page où se révèle l'âme artiste de celui qui l'a conçue, où se retrouvent étroitement unies dans une même expression la musique et la peinture, à un degré tel qu'il est impossible d'en tracer la démarcation.

Tous les soirs, sur le vieux banc vermoulu, devant la chaumière tapissée d'une vigne, entre Fine aux yeux rouges et chassieux, devenue presque aveugle, et le vieux Béchet ankylosé par le travail de la journée, Mihien exprimait, en des airs chevrotants, la mélancolie des crépuscules, le rêve des grands bois mystérieux, les campagnes noyées de brumes. Il jouait de vieilles romances, dont un passé lointain semblait surgir. Il y en avait d'implorantes comme une prière, de douces comme une berceuse, de tristes et de folles.

Elles portaient en elles les parfums d'avril, les espoirs de mai; d'autres avaient la couleur des feuillages d'automne. Dans toutes passaient comme dans les fonds des paysages gothiques, le décor des vieux burgs d'alentour, perchés sur les rocs, avec leur cortège de légendes héroïques et tendres. L'âme sentimentale de la race, des collines aux cîmes capricieuses, des rochers tourmentés, de la rivière claire et gazouillante, chantait avec lui.

II.

Maurice des Ombiaux dérogea cependant — l'espace de deux volumes — à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, en écrivant deux ouvrages de sensibilité pure, deux livres dans lesquels, l'amour, au lieu d'être le moyen se trouve être le but.

Ces pages, d'une affectivité un peu mièvre, sont l'analyse des sentiments simples et pourtant complexes d'un cœur

d'enfant qui s'éveille aux sensations amoureuses, par la *connaissance* des amitiés familiales. Il s'amuse de leur éclosion dans ce cœur d'enfant et de l'étonnement naïf de celui-ci, devant un sentiment ignoré jusque là.

Il décrit le monde des amours simples, amours paternel, fraternel, amitié. Puis ce furent les sensations des âmes à peine éveillées par les premières atteintes de l'Amour auxquelles candidement elles s'abandonnent. Puis enfin la souffrance d'aimer sous toutes ses formes, et dans la plénitude de chacune d'elles.

Toute la gamme de l'amour y vibre, et il en parle toujours avec respect, comme d'une chose sacrée, sans révolte et sans haine.

D'ailleurs les pages intenses de *Jeux de Cœur* et *Maison d'Or* tout entier, sont l'apologie de l'Amour familial, indéfectible et calme, baume d'oubli, aux blessures de la vie.

Jeux de Cœur vibre de la poésie dorée d'une enfance et d'une jeunesse heureuses, mais pour que cette émotion soit si vraie, il lui faut des sources pures et enfantines, et, si ses héros sont fictifs, ce n'en est pas moins dans son cœur et dans ses souvenirs, que Maurice des Ombiaux trouva leurs sensations lénifiantes et attendries.

Mais voici que, dans le recueillement attendri des souvenirs, éclate le rictus rose de la chair; d'une ruée il écarte et repousse au loin ce qu'il appelle les préjugés. Son cœur aspire à toutes les amours — et c'est ici qu'apparaît, dans ce cri de passion, toute l'inconstance du caractère walton — il lui faut toutes les femmes, il sent qu'une seule est impuissante à combler l'abîme de son inassouvissement :

Non il ne pouvait borner son existence et son désir. Son âme se dilatait et comprenait toutes les âmes, son cœur bondissait vers tous les cœurs, sa bouche voulait communier avec toutes les bouches, et ses bras s'ouvraient pour étreindre la vie en toutes ses jouissances et ses métamorphoses.

Inassouvissement terrible, mais fatal, parce que son âme ne participe pas à la communion de la chair et ne l'idéalise pas.

Mais ce ne fut qu'un cri; fuyant le cauchemar torturant de la passion, il vint se rafraîchir les lèvres à la claire fontaine des amours familiales : il écrivit *Maison d'Or*.

Maison d'Or est une page de vie, dont la manière calme semble un paradoxe avec les sentiments de profondes douleurs qu'elle recèle. Et c'est peut-être de ce contraste que jaillit la résignation dont elle est empreinte. Dès l'abord nous y rencontrons le dévouement paternel un peu égoïste de vieillard qui pense à son enfant cadette, Mad, plus qu'aux autres, puis l'amour silencieux et courageux de Kate, qui se sacrifie aux autres, enfin l'ardeur plus remuante de Fred, son frère, qui devient l'orgueil de tous, le jour où il leur rend l'aisance perdue.

Et voici ce qui synthétise le mieux en ce livre toute la bonté qui s'y trouve latente :

C'est drôle, Kate, la façon dont les choses se passent dans la vie. Quelles combinaisons bizarres d'événements! Par un coup de barre, le sort me donne à moi, qui de nous tous ai le moins travaillé pour cela, une situation que nous n'avons jamais connue, même avant la tourmente qui a emporté notre pauvre maman. Quand je pense que ce que nous avons subi est peut être la rançon de ce qui nous arrive en ce moment, je me dis que nous avons payé cher cette fortune. Vous pleurez Kate? Oui pleurons car maintenant que le sort nous comble de bienfaits si notre pauvre mère pouvait être là, si elle pouvait voir comme nous avons œuvré, tout ce que nous avons accompli pour nous montrer digne d'elle, et remonter le courant qui l'a entraînée!

Mais le malheur, une seconde fois, vint troubler cette « maison d'or »; la cadette, Mad, au temps de leur médiocrité était exilée du toit familial en une lointaine place d'institutrice. Là-bas, elle avait aimé, et cet amour violent et égoïste s'énerve de la paix du home embaumée de douceur. Toutes les fibres de son être se tendent vers la passion : elle part.

« Les chagrins, comme les joies, vont par groupes et nous excèdent ». Oui ils nous excèdent et le père de Mad en mourut.

Alors une haine subite — haine que Kate, qui l'éprouve, croit être une vengeance légitime — éclate : Mad désillu-

sionnée et flétrie revient un jour au nid, elle croit y trouver un refuge que ses ailes blessées ne lui permettent pas de chercher ailleurs, mais Kate la repousse indignée :

Oui il a été pardonné à l'Enfant prodigue, dit Kate, mais son erreur était réparable parce que le père était toujours là pour juger son enfant. Le nôtre n'est plus. Vous avez laissé périmer le délai du pardon, tandis que nous, nous n'avons pas de pardon à vous accorder, nous ne sommes pas juges.

.

Nous ne voulons plus vous voir, parce qu'entre vous et nous il y aurait toujours l'angoisse de notre pauvre père, son vieux visage amaigri, ravagé, ses yeux en larmes à cause de vous, et la mort de ce saint homme.

.

L'abîme que vous avez creusé, il faudrait être Dieu même pour le combler, parce qu'il n'y a que Dieu pour faire sortir les morts du tombeau !

Sont-ce là les véritables sentiments qu'éprouveraient le père? Ses enfants ne sont ils pas héritiers de sa justice, et par conséquent du pardon ou du châtement et non de la vengeance? Est-ce là la fin naturelle de ce livre de bonté? Il n'est point facile de répondre à ces questions. Quant à moi, il m'est impossible de croire à la vengeance d'un père qui s'était montré à nous dans toute la magnanime beauté d'une âme vraiment paternelle, et de croire que cette âme, où qu'elle soit, ne ratifierait pas un pardon illimité. Et je ne puis admettre en outre que Kate, cette synthèse des courages constants et des vertus calmes qui nécessitent des forces morales si surhumaines, ne soit pas touchée du repentir de sa sœur.

L'auteur a systématiquement négligé de nous dire la passion de Mad et ses débordements, il n'a fait que les indiquer. Négligeant tout ce qui ne se rattachait pas directement aux crises des âmes qu'il décrivait, parfois naïf et profond comme les enlumineurs des vieux missels, dédaignant les conventions, il n'a pas voulu troubler par l'éclat d'une passion rouge la grisaille familiale de ces âmes où les joies et les douleurs s'identifient, en la saveur des larmes dont elles ont la beauté.

III.

Nous voici à un tournant de l'œuvre de Maurice des Ombiaux. Abandonnant brusquement le mode auquel il nous avait habitué, il délaissa la Wallonie, pour s'instaurer — dans toute la force du terme —, l'hagiographe d'un saint flamand : Guidon d'Anderlecht.

C'est avec une onction et une aménité délicieuses et qui laissent comme un goût de miel, qu'il nous retrace la vie du petit paysan que fut Guidon.

Dès sa jeunesse, son extrême innocence et sa grande pureté, lui valurent les grâces d'En-Haut. Ses parents d'ailleurs le croyait prédestiné ; un songe leur avait montré les hautes destinées de leur fils. Et les nombreux miracles qu'il accomplissait sans s'en douter par la seule force de sa vertu, remplirent d'admiration et de respect les paysans qui l'entouraient. Les fermiers se disputaient ses services et espéraient, secrètement, le voir épouser leur fille. Mais Guidon aimait Gudule, qui était servante chez Dike Susse, son oncle. Et personne à ses yeux n'égalait Gudule. Il l'épousa, après bien des péripéties, que son cœur attristé supporta patiemment. Alors il était célèbre dans toute la contrée, tous savaient que Guidon était l'oint du Seigneur et que sa sainteté guérissait tous maux. Mais la vénération se fit plus grande quand à la suite d'une épidémie inexplicquée, pendant laquelle les bêtes succombaient sans que rien n'agît pour les sauver, on vit que celles à qui Guidon imposait les mains étaient guéries. Dès lors il fut le patron des bêtes, lui le petit varlet modeste et pur.

Par l'émotion qui s'y trouve, ce livre rappelle *Maison d'Or* sans qu'il y ait toutefois d'autres points de ressemblance. Par la manière de la description, il rappelle les amples godaillles wallonnes.

Il était d'ailleurs difficile, pour un wallon, de toucher à pareil sujet. D'une nature toute opposée à son âme, le flamand devait l'étonner et le dérouter. Il lui fallait non seule-

ment se rejeter violemment hors de son habituel conception mais en conquérir une nouvelle — et d'emblée.

Mais grâce à sa vision picturale et à sa manière toute flamande de la rendre, il n'eut pas à redouter d'échec. Le sens aigu des couleurs tempéré par la douceur de sa sensibilité gauloise, firent l'impression générale d'une demi-teinte onctueuse et modeste, comme la belle âme de Guidon.

IV.

Le style de Maurice des Ombiaux suivit les fluctuations inévitables qui accompagnent l'éclosion et la formation d'une personnalité. Ses premiers essais, tant en poésie qu'en prose — il publia des plaquettes *Chants des jours lointains* et *Vers de l'Espoir*, qui malgré déjà de bonnes qualités de facture ne laissaient pas prévoir son actuelle expression —, ces essais, dis-je, donnent l'impression de fraîcheur et de grâce. L'influence évidente des classiques s'y fait sentir ainsi que celle des romantiques, qui apparaît surtout dans *Jeux de Cœur*; et tant au point de vue de la forme que de celui du fond.

Dans ces volumes, (*Chants des jours lointains* et *Vers de l'Espoir*) il n'ose pas encore donner essor à sa verve wallonne, et *Maison d'Or* et *Jeux de Cœur* semblent dûs aux remords, d'avoir écrit la rabelaisienne histoire de Saint-Dodon.

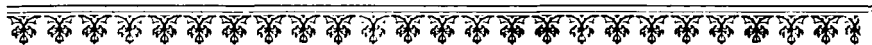
Pendant il revint rapidement à une plus juste vision de ce qu'il lui fallait faire.

Il délaissa la forme classique qui ne convenait qu'imparfaitement à sa nature. Il voulut une expression originale pour son œuvre qu'il sentait telle: il l'eût.

Dès lors nous admirâmes sa robustesse et sa simplicité, nous le sentîmes à l'aise en ce style pareil aux godaillies qu'il décrivait. C'est alors qu'il nous donna le *Joyau de la Mitre*, qui est, à mon sens, son œuvre la meilleure, dans laquelle il s'épanouit en toute sa simplicité et dépouillé de tout ce qui n'est pas lui.

Et Mihieu d'Avène vint parachever cette perfection formelle, qu'il demande, à la simplicité savante d'un réaliste et à la clarté. Féal descendant de Rabelais, Maurice des Ombiaux a retrouvé dans son âme et dans sa race, le secret de splendeur que l'immortel auteur de Gargantua à mis dans son œuvre.

JULIÉS BOCK.



3te missa est.

On est prié de n'envoyer ni fleurs
ni couronnes... X...

*D'un pas égal, avec l'inconscience des choses,
Comme coule une épave oubliée du but,
Le cortège funèbre et tel qu'on le voulut
Rampait honteusement sans l'hommage des roses.*

*Quoi! tu pars satisfait, calme et reconnaissant,
O mort, que ton indigne héritier déshérite ?
Et peux-tu consentir lorsque je n'y consens
A dédaigner l'adieu que ton adieu mérite ?*

*Ainsi tu n'auras pas pour alléger ta couche
Le suprême baiser des consolantes fleurs?
Et quand on peut mourir : une rose à la bouche,
Tu t'en vas grelottant sous l'averse des pleurs.*

*Mais j'y songe, peut-être est-ce toi qui l'ordonnes
Et le char lamentable et pauvre que je vis,
Allant dans l'ostensible absence des couronnes,
Observait la rigueur de tes derniers avis.*

*— Désespéré des mœurs et des temps où nous sommes
Ainsi j'allais clamant l'inanité des hommes.
Mais s'il juge à son tour l'hommage superflus
Désormais, c'est le mort que je ne comprends plus.*

MARCEL ANGENOT.

Les Temps d'Amour.

A M^{lle} LE FRANC.

*En vérité, les temps ne sont pas révolus !
Le sang coule à jamais sur les marches des trônes !
Autant qu'il restera des Tyrans absolus,
Et que les vieux palais dresseront leurs pylônes.*

*Autant que vous serez — Peuples irrésolus —
Attentifs à la voix du Prêtre au long des prônes,
On verra déferler aux frontières le flux
Des soldats qui s'en vont en baisant leurs icônes.*

*Et vous serez ainsi dans l'éternel toujours !
Vous êtes à jamais, ô brutes, ô mes frères,
Les reins suants ployés à l'inferral labour !*

*Vous êtes condamnés à crever dans les guerres !
Silence ! Obéissez ! Chacun aura son tour
Puisque l'orgueil des Rois réclame un ossuaire...*

Oh ! Non ! Ils ne sont pas venus les Temps d'Amour !

Paris, le 2 août 1904.

LÉON MOINE.

(*L'Ame rouge*).

Paysage malsain.

*C'est l'heure endolorie où s'immole le bruit.
Une morne détresse crispe l'ombre lasse ;
Frôlant les cyprès un lugubre angélus passe,
Longue gamme insolite au clavier de la nuit.*

*Comme un cierge indolent, au travers des grands ifs,
Un chlorotique halo poisse les croix humides ;
Les yeux dans les yeux des vagues faces rigides
Hululent sans raison de vieux hiboux poussifs.*

*Les herbes bavent des essences sépulcrales,
Lèvres rampantes vers les tertres rafraichis ;
Au sol, baillant d'ennui, quelques crânes blanchis
Cherchent le dire obscur des énigmes tombales.*

*Or, l'heure sera telle au déclin de ma vie,
Et par un soir pareil, écœuré des rumeurs,
Épouvantable Moi mal caché par les fleurs,
J'irai vers le baiser de la terre engourdie.*

LOUIS-JULES HILLY.

REFERENDUM SUR L'AMOUR PASSIONNEL

I. — L'Amour fut jadis et suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, badin, sentimental ; quel est aujourd'hui son caractère ?

II. — Il eût jadis sur les mœurs et sur le progrès de l'espèce une influence énorme. Quel est aujourd'hui son rôle dans notre société ?

III. — Voyez-vous en l'amour, une force de nature à triompher de la morale, ou bien l'amour et la morale s'accordent-ils toujours ?

IV. — L'amour étant une puissante force sociale, faut-il qu'il soit subordonné aux lois ?

V. — Quel est votre avis sur le divorce ? et quels sont les effets du divorce sur l'Amour ?

Voici la suite des réponses qui nous sont parvenues :

E. S. AVANZO

1^o Chez tous les peuples ayant adopté nos mœurs avec le même caractère excessif de lutte vitale, qui conduit au terre à terre, l'amour moderne a suivi une progression constante vers la sensualité, de plus en plus dépouillé de recueillement vers l'idéal, qui sous toutes ses formes et aspirations différentes tend à l'élévation de la pensée.

2^o Par suite son rôle dans notre société n'a plus la même puissance d'action, l'homme s'étant rapproché de la bête qui sommeille en nous et s'étant laissé déchoir dans les brutalités du réalisme qu'une école entière, sortie des soirées de Medan,

nous a développé au détriment du sentiment héroïque et de l'abnégation qui ont toujours produit les grandes actions humaines.

3° Si cette destruction par la dépression mentale n'était pas entretenue, l'amour serait une force qui marcherait de pair avec la morale ou contre elle suivant la direction éducative donnée qui peut développer des corps et des esprits sains ou déséquilibrés.

4° L'amour moderne sensuel et brutal doit être subordonné aux lois; celui que je voudrais rétablir, résultant d'une transformation dans l'éducation, devrait être libre.

5° Me plaçant au point de vue de mes aspirations les effets du divorce sur l'amour sont, par conséquent, détestables. Mais en présence de la marche actuelle de la société, qui a pour base une éducation fautive, le divorce s'impose comme une amputation nécessaire qui prévient, dans certains cas, l'extension du mal.

FRANZ HELLENS.

Jamais on n'a galvaudé l'amour comme aujourd'hui. Ce mot qui n'implique que lignes gracieuses, sentimentales ou épiques, s'est prostitué de nos jours dans la basse spéculation.

Autrefois, il était un objectif, aujourd'hui il est devenu un moyen; on l'exploite au même titre qu'une mine bonne à payer les exigences de l'égoïsme le plus farouche.

La cause de cette disgrâce sentimentale : l'absence de foi, je pense. Nous avons perdu en amour, comme en art, en religion, cette volonté de croire a du beau, a du bien, ce mysticisme conscient qui crée l'idéal et seul édifie les œuvres durables. L'amour est victime du misanthrope, du sceptique; Alfred de Musset en a douté, Schopenhauer l'a nié, le romantisme, d'ailleurs, ne l'a pas sauvé. Jamais le mot *blasé* ne s'est porté comme aujourd'hui et les romans ont mis l'adultère à la mode. Qui vengera l'amour? Assurément pas le surhomme. Et Priola demeure un monstre...

Que le bel et bon amour, fait de *confiance* et d'*admiration*,

ne soit pas conforme à la morale, c'est ce qui paraît inadmissible, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur celle-ci.

Il peut y avoir des erreurs d'amour. Mais, pour qu'elles puissent avoir de l'influence au point de vue social, il faut s'occuper de l'expression de l'amour la plus avilie qui soit, le mariage. Des erreurs peuvent se glisser dans ce « contrat ». Suffisent-elles pour liciter le divorce? Ce ne sont certes pas les thèses de Bourget ou de Hervieu qui nous démontreront le contraire. Au surplus, Nietzsche ayant déclaré que l'amour n'est qu'un *besoin de propriété*, le mariage devrait, semble-t-il, pouvoir être dissout comme un contrat de vente, par exemple... En tous cas, l'amour pouvant errer, il est certain que le divorce, tout en brouillant certains détails, remet bien des choses en équilibre.

Il faudrait à l'amour, comme à l'art, l'espace libre et les coudées franches. Tout ce qui l'entrave, forcément le diminue. L'amour se doit à lui-même des règles de conduite et ce serait le méconnaître que de le croire capable de porter le bât d'une législation quelconque. D'ailleurs, une force supérieure aux lois régit l'amour et le philtre qui poussa Tristan vers Iseult en est un symbole éternel.

H. VALEREDO

I. Je trouve que l'amour moderne a perdu tout le charme ou toute l'horreur dont il fut entouré jadis; il est devenu, même pour ceux qui s'en doutent le moins une sorte de commerce que régissent des contrats plus ou moins officiels; on fait actuellement l'amour comme on fait une affaire; l'amour est devenu *pratique*.

II. Mais, quoi qu'en aient dit maints écrivains notoires, il joue toujours le rôle prépondérant dans la société. Si l'on se sert encore de l'amour pour faire de l'arivisme à la Bel-Ami, il est de plus en plus vrai que celui qui fait de l'arivisme poursuit souvent un but où Eros a une large part.

III. Quant à la morale, l'amour en fait fi, superbement. Et avec raison. Morale est un mot que personne n'a jamais bien compris, à cause de son incomparable élasticité.

IV. Et pas plus qu'il ne marche de pair avec la morale, l'amour ne doit se plier devant aucune loi.

« L'amour est enfant de Bohême ».

Paroles à graver au fronton de toutes les salles de mariage.

V. Le divorce? C'est encore le meilleur correctif du mariage. C'en est le contrepoison.

LÉON BAZALGETTE

Il ne me semble guère possible de répondre au questionnaire que vous m'adressez, selon les formes rigoureuses en lesquelles vous avez tenté de comprimer un sujet immense et complexe. Tout ce que je trouve à dire sur ce point est que l'actuelle forme légale de l'amour, le mariage, même tempéré par l'adultère, la séparation et le divorce, ne me semble pas le summum de la perfection que peut espérer d'atteindre l'espèce humaine. L'amour étant par nature la chose la plus anarchique, la plus « incodifiable » qui soit au monde, et d'autre part la famille, le foyer, l'union monogame régulière se démontrant des nécessités qu'il serait puéril de nier, il existe entre les deux, — l'amour et la forme socialisée de l'amour — une contradiction intime qui ne sera peut-être jamais complètement résolue et qui est possiblement dans le plan de la nature. Dans l'ignorance et le vague où nous plonge cette question démesurée, si vaste qu'on ne sait pas où la prendre parce qu'elle touche à tout et qu'elle englobe la vie entière, — et en reconnaissant surtout que les affirmations et les théories sur ce chapitre ont juste autant d'importance que les rides à la surface de l'eau, — ne serait-il pas permis de fonder un certain espoir sur la conjecture d'une union contractée sur la base d'une sorte de bail : trois, six, neuf, etc., qui offrirait une normale échappatoire aux conjoints désireux d'en sortir, et à ceux qui, se trouvant bien, n'auraient aucune raison de ne pas prolonger indéfiniment le bail par tacite reconduction, garantirait le principe de liberté nécessaire à la liberté de l'individu, homme ou femme? Cette forme nouvelle présenterait en tous cas l'avantage de suppri-

mer le sentiment de gêne et de contrainte qui hante le mariage actuel et qui le gâte si souvent. Je note que des esprits sérieux, tels que George Meredith, préconisent une conception de ce genre.

Quoiqu'il en soit l'union monogame à vie (même avec les tempéraments susdits) ne me paraît pas correspondre du tout aux besoins de la moyenne de l'humanité. C'est une forme d'exception.

Mais comme vous avez raison de souligner, par votre enquête l'importance des deux derniers romans de Camille Lemonnier, le maître admirable que nous aimons, que nous vous envions! Pour moi son dernier roman, le *Droit au Bonheur*, qui est une œuvre parfaite, une merveille d'émotion, d'humanité, de vie, qu'on savoure avec de la joie plein le cœur, pose encore plus nettement que l'*Amour Passionné*, la question de l'infinie légitimité de l'amour au-delà de l'union légale.

Souvenons-nous du mot prophétique de Zorg à Dideri, après qu'il a reçu des mains du mari celle qui est sa femme selon la nature : *Quel homme tu es, toi, Didi ! Plus tard seulement il en viendra d'autres comme toi !* Devant la postérité, Annah et Zorg, ces deux êtres de nature et de sincérité, plaideront plus éloquemment la cause d'une union qui sera la vassale de l'amour et non plus sa suzeraine, que des assemblées de juristes et des traités de morale.

RACHILDE, du *Mercure de France*.

— Le caractère de l'amour? Mais il est assez généralement mauvais.

— L'amour a toujours eu, en effet, une immense influence sur le progrès de l'espèce. J'oserai dire que l'espèce progresserait difficilement sans lui!

— L'amour et la morale? Un mariage de raison.

Ça tourne plutôt très mal, ce genre de mariage mais il n'est pas rare de le voir produire quatre personnes au lieu de deux, légalement ou non.

— L'amour n'a jamais (*bis*) connu de loi! (Ça se chante et en amour tout ce qui se chante fait force de loi, justement).

— Mon avis sur le divorce est qu'il faut laisser débiter cet article, bien parisien, aux frères Margueritte. Ils ont le monopole.

THÉO VARLET

I. Il semble que le degré évolutif atteint par les individus qui contractent l'amour règle le processus de cette affection selon l'un ou l'autre des modes ataviques.

L'ambition pseudo-utilitaire de transmuier l'amour en mariage constitue néanmoins une tendance commune à la plupart des amants contemporains.

II. L'amour, en tant que passion exclusive, apparaît aujourd'hui comme un cas violent d'individualisme, une rébellion contre les tendances sociales, que toutefois son caractère de morbide fatalité empêche de condamner.

III. La morale quotidienne opposée à l'amour reconnaît cependant de façon tacite la morale particulière suivie par la passion : les peines édictées contre l'adultère s'appliquent rarement ; l'homicide par jalousie est acquitté.

IV. L'amour est puissant comme le destin ; mais obéirait-il davantage aux lois ?

V. La liberté du divorce mal suppléée par le régime de la séparation ne dissoudrait guère plus de mariages, car ce genre d'union se cimente par l'habitude et par l'indifférence.

Mais j'y voudrais voir adjointe la licence que la loi française vient d'accorder aux divorcés d'épouser leur complice — afin que s'avère toute l'utopique vanité « mariage d'amour ».

EUGÈNE SAMUEL

Ah ! ne me demandez pas mon avis sur l'amour ?

Je ne m'y connais pas. Et mon ami Don Juan que j'ai consulté, s'est récusé : « Le caractère de l'amour ? m'a-t-il répondu, dans son fort accent espagnol, mais avec les mille et trois femmes que j'ai aimé, je fus chaque fois un amant différent. Et vous voulez généraliser ? Il fallait vraiment un cénacle de poètes pour rêver une société basée sur l'amour. »

GEORGES LECOMTE (France).

Mon cher Confrère,

I. — Ce qu'est actuellement l'Amour? Dans le monde dit « élégant » ce n'est plus guère qu'un joli mot par lequel on ennoblit diverses combinaisons d'intérêt ou de vanité. A noter pourtant depuis quelques années un certain progrès de franchise dans le cynisme : ce genre d'opérations, illégitimes ou légitimes, est si fréquent qu'on ne prend même plus la peine de feindre ou de prétexter l'Amour et que les êtres vraiment modern-style s'affranchissent de cette hypocrisie. Dans la petite bourgeoisie non encore gangrenée par le snobisme, chez les artisans et les employés d'une certaine culture, chez les artistes qui réfléchissent et qui essaient de vivre en hommes, il me paraît que l'Amour tend à devenir de plus en plus un sentiment grave, fraternel, où l'estime, la camaraderie, la communion intellectuelle ont leur part. Chez les êtres plus grossiers ce n'est encore qu'un besoin comme la soupe et le « petit noir ».

II. — Son rôle? De plus en plus nul dans la Société « chic ». Là il n'a plus qu'une valeur de masque et de rangaine sentimentale. Les époux et même les amants, ne sont la plupart du temps que des êtres qui se sont mis ensemble par cupidité ou par orgueil, pour le butin à faire ou par frénésie d'amour-propre. Pour les exténués du travail c'est une commodité d'existence. Chez les gens modestes, de vie simple et recueillie, l'Amour que j'y vois est souvent une source de bonté, de progrès moral, de généreuse compréhension et d'affinement.

III et IV. — C'est de tels foyers, non troublés sans cesse par le plaisir et la parade, où l'on s'accorde le temps d'aimer, de lire, de regarder, de réfléchir, où règne une douce et vivifiante atmosphère de tendresse, c'est de tels foyers que peu à peu s'élèvera une grande force d'Amour qui fera la morale plus humaine, plus large, plus sincère, et qui lentement modifiera l'état social. Sous cette influence les mœurs et les lois finiront donc par sauvegarder de mieux en mieux les droits du cœur. Du moins, je l'espère.

V. — Le Divorce, ne pouvant que diminuer hypocrisies, mensonges, souffrances et laideurs de ce monde, doit être élargi par la suppression de certaines simagrées de procédure que les gens répandus éludent à coup d'or ou d'influences, et qui, n'étant de vrais obstacles que pour les malchanceux sans le sou et sans relations, n'apparaissent que comme une hypocrisie de plus.

Si facile qu'il puisse devenir, jamais le divorce ne sera une tentation pour les époux tendres, graves et bons. Pour les autres n'est-il pas d'une moindre laideur morale ou d'un moindre péril que l'adultère, les criaileries et les injures? Pour les enfants exposés à grandir dans pareilles rafales de honte et de haine, n'est-il pas préférable aussi? Alors, pourquoi ne pas accorder d'abord *le divorce par le consentement mutuel*, puis, avec la précaution de certains délais, *le divorce par volonté d'un seul*, pour affranchir un époux malheureux qu'une résistance cupide, vaniteuse ou simplement cruelle, de l'autre époux retient dans la pire misère et empêche de se refaire ailleurs une vie digne et belle, capable de créer autour d'elle un précieux rayonnement de bonheur?

Sans danger pour les époux sincèrement unis et heureux, le divorce élargi ne peut être que favorable à l'Amour en libérant ceux qui, dignes de le connaître, ne l'ont pas trouvé dans un premier mariage, et en leur permettant de le chercher ailleurs. Quant aux fantoches égrillards et aux vertigineuses coquettes, qu'importe? Leurs cabrioles n'ont rien de commun avec l'Amour. L'extension du divorce ne les fera ni moins grotesques, ni moins immondes, ni moins pitoyables.



LIVRES

Les Heures d'après-midi, par EMILE VERHAEREN.

Le printemps nous est venu cette année, accompagné de la plus sublime chanson. Tandis que de tout côtés la *vie* se manifeste joyeuse et fraîche, un poète l'harmonise et interprète son chant d'amour.

Comme la terre, Emile Verhaeren a souffert pendant l'hiver, le

« plomb » des froidures a engourdi ses membres, mais voici qu'il se réveille.

« Les jours de fraîche et tranquille santé
Lorsque la vie est belle ainsi qu'une conquête
Le bon travail prend place à mes côtés
Comme un ami qu'on fête »

Et voilà pourquoi en se souvenant de celle qui l'a soigné, de la déesse qui a illuminé ses jours de douleurs, il lui dédie ce volume.

Déjà par la publication des *Heures Claires*, le poète a analysé les sentiments humains de l'amour et de la joie de vivre.

« Comme aux âges naïfs, je t'ai donné mon cœur
Ainsi qu'une ample fleur
Qui s'ouvre au clair de la rosée
Entre ses plis frêles, ma bouche s'est posée. »
.

Et d'autres part :

« Dis moi, ma simple et ma tranquille amie
Dis combien l'absence même d'un jour
Attriste et attise l'amour
Et le réveille en ses brûlures, endormies. »

Ecouter son cœur, rien que son cœur d'homme, voilà ce que le maître a fait en écrivant *Les Heures d'après-midi*. Aussi comprenons-nous ses palpitations parce qu'elles se rythment sur les nôtres et qu'elles sont toutes de bonté.

En les exprimant il a inauguré une phase nouvelle dans son œuvre totale.

Et c'est là l'indice certain de sa grandeur et de son génie. Seuls les artistes supérieurs restent dans leurs œuvres, immuablement jeunes. C'est ainsi qu'Emile Verhaeren, après avoir été le « symbolisateur » des émotions modernes dans « Les campagnes hallucinées » et « les Villes tentaculaires », où il scrute les souffrances et les incertitudes de notre société, est devenu le prophète des temps meilleurs dans « Les Aubes », et aujourd'hui le chantre de l'amour et de la vie simple dans « Les Heures d'après-midi ».

D'ailleurs, toujours à travers les siècles, les véritables savants, artistes, romanciers, poètes, ont été les portes paroles de l'humanité en quête de satisfactions morales ou physiques.

C'est la sublime prière de l'humanité qui aime, qu'il adresse à l'amour. Dieu de bonté et de clémence lorsque ses intentions pures se réalisent, Dieu révolté, lorsque la morale, un code ou des préjugés veulent entraver son libre essor. Aussi Verhaeren ne considère-t-il maintenant que le premier état de ce Dieu autocrate.

Il se tourne vers la vraie philosophie de la vie. Celle qui met le bonheur et sa recherche au-dessus de tout, celle enfin, qui fait plus penser

aux sourires qu'aux larmes. En voici la preuve dans ce poème si délicieusement et si simplement humain.

« Dans la maison où notre amour a voulu naître,
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,
Où nous vivons a deux, ayant pour seuls témoins
Les roses qui nous regardent par les fenêtres.

Il est des jours choisis, d'un si doux reconfort
Et des heures d'été, si belle de silence
Que j'arrête parfois le temps qui se balance
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.

Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien
Sinon les battements de ton cœur et du mien
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre. »

Oui nous nous reconnaissons à chaque ligne de ce merveilleux livre, nous sentons à la lecture de ces lumineux vers palpiter tout le meilleur de notre être, nous comprenons qu'il est le consolateur des jours de deuil. C'est vers lui que nous nous tournerons et dirons :

« Toute croyance habite au fond de notre amour
On lie une pensée aux moindres choses :
A l'éveil d'un bourgeon, au déclin d'une rose,
Au vol d'un frêle et bel oiseau qui tour à tour,
Arrive ou disparaît, dans l'ombre ou la lumière.
Un nid, qui se disloque au bord moussu d'un toit
Et que le vent saccage, emplit l'esprit d'effroi.
Un insecte qui mord le cœur des fleurs trémières
Epouvante : tout est cruauté : tout est espoir.
Que la raison avec sa neige âpre et calmante,
Refroidisse soudain ces angoisses charmantes,
Qu'importe, acceptons les sans trop savoir,
Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent
Soyons heureux de nous sentir enfants,
Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant ;
Et gardons-nous volets fermés, des gens trop sages. »

Mais il faut que je m'arrête car tout le volume y passerait.

Tournons nous plutôt vers Emile Verhaeren et clamons lui, de toute notre force, qu'il est notre Maître, notre Guide, et notre Prêtre à l'autel du Beau.

Remercions-le du fond de nos cœurs de nous avoir donné à nous les jeunes, à l'aurore de notre vie ; ce chant d'amour. Ce chant, qui à travers tous les affres du malheur nous viendra à la mémoire et sera l'hymne consolateur, l'hymne génial de ce poète qui termine si grandement la trilogie commencée par Corneille et continuée par Hugo et Verhaeren.

GASTON PULINGS.

THÉÂTRE MOLIÈRE

La Massière. — Electra.

Qui n'a pas vu la Massière, à peut-être manqué l'occasion d'applaudir une des meilleures œuvres que devait nous donner, cette année, le théâtre de comédie. M. Munié, l'intelligent directeur du théâtre Molière, grâce à qui nous avons assisté à la plus intéressante série de manifestations artistiques et qui a fait que son théâtre devient tout doucement mais sûrement une des premières scènes de comédie, a monté, avec un souci de la vérité digne de toutes nos admirations, cette œuvre délicieuse « La Massière ».

Il est tellement de bon ton de renier tout ce qui peut sortir de la vague imagination d'un académicien qu'il eut été, sans doute, moins périlleux pour ma réputation de critique de jeter sur cette œuvre de Jules Lemaître un regard suffisant de blasé. Hélas! voyez quelle est ma peine! « La Massière » est une œuvre originale *jeune* et impeccablement écrite. Je remercie M. Munié de nous avoir permis d'applaudir Jules Lemaître et de nous fournir l'occasion de féliciter chaleureusement le directeur du théâtre Molière du choix judicieux de ses spectacles. M. A.

* * *

Electra, œuvre de polémique; pour n'être pas le digne pendant de « Ces Messieurs » et pour n'être, pour tout dire, que d'un style trop souvent torturé, œuvre espagnole de Perez Galdos impitoyablement traduite en un français alambiqué, offre néanmoins au public une histoire de mœurs religieuses d'une suggestive éloquence.

M. Perez Galdos n'est pas homme de théâtre et cette lacune explique le décousu de certaines scènes et le cousu (à la ficelle) de certaines autres. En vérité, il y a deux façons de juger cette œuvre, selon que votre opulence vous permette, ou vous oblige, à contribuer à l'usure des peluches d'orchestre ou que votre indigence vous contraigne à l'usure de vos culottes, sur ce qu'il est d'usage d'appeler les bancs du Paradis!

Dans la première condition, le lien qui doit unir ces deux pôles : la scène et le spectateur, n'existe pas cependant que le Paradis reçoit de continuelles et foudroyantes commotions.

La phraséologie d'**Electra** qui, n'est pour le parterre qu'une suite assez monotone de lieux communs prend pour les galeries l'importance d'un ardent meeting. Si je n'avais pas écouté l'œuvre respectivement aux deux extrêmes des conditions pécuniaires, j'en aurais peut-être de parlé façon à n'être compris de personne. La place me manque pour l'analyse de l'œuvre, que l'on a trouvé d'ailleurs dans tous les quotidiens, mais il m'en reste toujours assez pour féliciter encore M. Munié, qui ne manque aucune occasion de nous laisser applaudir ces intéressantes plaidoiries sociales.

Après Ces Messieurs, Maternité, après Maternité, **Electra**. Bravo!!

M. ANGENOT.

« CERCLE D'ART » NOTRE SÉANCE.

Le *Jeune Effort* donnait le 22 mars dernier, une séance consacrée à EUGÈNE SAMUEL.

Cette soirée fut un triomphe pour l'artiste génial et sincère que le *Jeune Effort* avait le devoir de glorifier.

Malgré le concert de la Grande Harmonie et la première représentation d'Hamlet, à la Monnaie, la salle était comble.

Eugène Samuel est un des plus nobles représentants de notre art contemporain.

Ainsi que M. JOLY nous l'a exposé en une causerie élégante autant que persuasive, Eugène Samuel est un créateur. Sa formule des « forces irradiantes » consiste à voir dans les choses, la vie qui est en nous, aussi sa musique est-elle étonnamment spéciale et pénétrante. Tantôt elle pleure les affres de l'homme livré sans espoir aux détresses de l'existence, tantôt elle exhale l'étonnement placide de l'humanité communiant avec les mystères de la vie, tantôt enfin, ce sont des cascades de lumière et de fraîcheur qui nous peignent l'énorme joie des êtres devant la nature luxuriante. Quel souci constant de la beauté et de la vérité dans cette musique ! Quelle pureté et quelle simplicité dans les moyens employés ! Jamais un musicien n'a rendu aussi aisément les impressions les plus complexes et les plus profondes. Parfois c'est un seul accord, une seule note qui font aboutir en vous avec une infaillibilité déconcertante, la pensée du maître.

Il m'est pénible d'écrire aussi compendieusement les impressions que j'ai ressenties, mais je dois m'incliner devant un manque de place — ô combien — inopportun.

M. ENGEL et M^{me} BATHORI, toujours dévoués aux belles causes et bravant les difficultés que présente fatalement l'exécution honorable des œuvres trop peu connues d'un vrai musicien, ont interprété merveilleusement l'œuvre d'Eugène Samuel.

Sans entrer dans les détails du programme nous mentionnerons, néanmoins, tout spécialement les *Feuilles Mortes*, *La Plaine* et la *Réverie sur les terrasses*, que M. Engel a chantés avec un sentiment définitif qui lui a valu de chaleureuses ovations. M^{me} Bathori a été délicieusement émotionnante dans le merveilleux poème lyrique *La Jeune Fille à la Fenêtre*, qu'elle a chanté avec un art complet.

Bref, M. Engel et M^{me} Bathori ont triomphé dans ce que d'autres n'auraient osé entreprendre.

Eugène Samuel a exécuté lui-même, au piano, le prélude de la *Reyne Klothilde*, œuvre calme et puissante, et le prélude du *Vendredi-Saint en Zelande* où règne une grande majesté et une richesse d'harmonies qui dépassent l'imagination.

Cette séance fut la plus importante qu'ait donné le *Jeune Effort*, car elle a consacré le génie d'un des artistes les plus profonds dont l'art puisse s'enorgueillir.

Le public, dont la curiosité avait été justement attirée, a manifesté son admiration par des applaudissements nourris et chaleureux.

Nouvelles.

La Société Belge pour l'Amélioration du sort de la femme nous a convié à la superbe conférence que donnait sur *Mme J. de Tallenay* l'infatigable et délicieux conférencier Aug. Joly. Cette soirée à laquelle venait s'ajouter la grâce de Mlle Eve Cladel, lectrice admirable, se donnait dans le cadre élégant de la Salle Boute.

A M. Joly, à M^{me} Cladel et à M^{me} Beeckman, présidente de cette Société, toutes nos félicitations.

*
*
*

Au Cercle Artistique. — Nous avons remarqué dernièrement avec un très grand intérêt l'Exposition de M^{lle} Marg. Verboeckhoven. Cela est tout un poème et comme l'artiste l'intitule elle-même, c'est un poème du silence et j'ajouterai de la nuance. M^{lle} Verboeckhoven a une vision éminemment personnelle et charme très doucement par le mystère et la brume dont elle a le secret d'envelopper ses œuvres. On dirait d'un Verlaine, peintre.

Nous avons eu le plaisir d'admirer également dans ce Salon les aquarelles de M. Jacquet-Dethy, constatons la subtilité de son métier et la jolie transparence de sa palette.

*
*
*

L'Association des Journaux périodiques belges et étrangers nous a convié dernièrement à visiter l'atelier du maître sculpteur Jef Lambeaux, il est inutile de dire que les invités furent nombreux à se rendre à cet appel. Le maître, nous a très gracieusement fait les honneurs de ses œuvres. Nous avons admiré sans réserve le superbe groupe *Le Meurtre* destiné à l'Exposition de Liège, ainsi que celui de *La Foi*, tous deux d'une exécution magistrale. Si paradoxal que cela puisse paraître, Jef Lambeaux a réalisé là un nouveau progrès. Ce sera pour l'Exposition Universelle un véritable évènement artistique. L'Association des périodiques, continuant la série de ses intéressantes visites, nous a convié également à celle du grand égout-collecteur de la ville, pour le dimanche 26 mars.

*
*
*

La Houlette, tel est le titre d'une nouvelle revue littéraire qui paraît à Auvelais (Belgique). Nous lui souhaitons bien cordialement la bienvenue et espérons surtout que cette houlette ne tardera pas à devenir une houle.

*
*
*

Nous ferons paraître dans notre prochain numéro une superbe étude sur Eugène Samuel, due à notre érudit confrère Aug. Joly.

*
*
*

A cause d'une importante réorganisation de notre revue qui paraîtra désormais sur 32 pages, nous prions nos abonnés de nous excuser dans le cas où malgré notre bonne volonté, le numéro de mai subissait un léger retard.

*
*
*

Accusé de réception :

Guidon d'Anderlecht, par M. des Ombiaux ;

L'Ecole des Valets, par H. Liebrecht ;

Imogène (réédition), par Edm. Picard ;

Les Heures d'après-midi, par Em. Verhaeren.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans les deux premières années du *Jeune Effort*

	Pages		Pages
Angenot, Marcel.		Trois plaquettes (Emile Pels)	341
Tragique histoire d'un cor	91	Mon confrère Asmodée (J. Vander linden)	348
Salon Triennal (critique).	97	Maurice des Ombiaux	375
Le Sillon (critique).	116	Bordier, Fernand.	
Suprêmes excuses (vers)	131	Sacrifice (conte).	20
Prétention (vers)	153	Mihen d'Avène (M. des Ombiaux).	202
Rondel (vers)	172	Contes de Sambre et Meuse (M. des Ombiaux).	320
Les Jardins clos (de Paul Mussche)	176	Ambidextre Journaliste (Edm. Picard)	365
Naitre et mourir ainsi (vers).	193	Cernière, Paule.	
Salon des Impressionnistes, 1904 (critique)	199	La Descente	12
Constant Montald (critique).	219	Cohen, Gustave.	
La Chanson d'Eve (critique)	224	La pluie	78
Impression Malines, 1904 (prose)	238	de Bellinglise, Lise.	
Salon de l'Œuvre (critique)	242	Missel Païen	132
Impression (Ce que l'on entend, etc.) (prose)	254	de Casembrood, Louis.	
Salon des Indépendants (critique).	271	Extase (vers)	8
Douleurs posthumes et comiques (vers)	279	Regrets »	24
Un comble (conte)	300	Sonnet (vers)	45
Salon du Labeur (critique)	303	Ce qui meurt (vers)	135
Princesse de Lanlaire (vers)	316	Hommage de Pauvre (conte)	216
Le Salon du Sillon, 1905 (critique)	319	Coin de province (impression)	252
A travers le vitrail (de Ch. Morisseaux)	321	Soir à l'estacade (conte)	302
Séance Engel et Bathori (critique)	344	de Cerny, Roger.	
Pifferaro (vers)	351	Le Pain noir (Hubert Krains)	203
Pour l'Art (critique)	363	La Tosca (Puccini).	206
Libre Esthétique (critique)	364	Salon des Aquarellistes et Pastellistes	223
Ite Missa Est (vers).	387	Declouison, Georges.	
Théâtre : La Massière. — Electra	399	Coucher de Soleil	285
Bautier, Pierre.		Deprins, Armand.	
Jardins d'Espagne	110	La Critique d'art	27
Bock, Jules.		A Georges Rodenbach	37
Edmond Rostand (critique).	9 et 25	Chronique artistique (Triennal)	84
Pèlerinage (vers)	44	Acte de foi	107
Réverie (vers)	83	Le Pèlerinage	156
Lettre à Louis Moreau	120	Pastel	193
Les Templiers (critique).	142	des Ombiaux, Maurice.	
Le Vieux (conte)	167	Le Braconnier	105
Le Prestige, de Paul André (critique)	201	Le double Jardin de Maeterlinck	255
La Solitude heureuse, Lettre d'homme (P. André).	240	Une crise littéraire.	256
Intègre (P. Le Rohu)	241	La vengeance d'Ugène	311
Le Bourreau (vers).	250		
Les Rythmes de douceur (E. Dantinne)	290		
Le Branle (Hélène Canivet).	290		
La Désespérance de Faust (Edmond Picard).	306		
Histoire à ma dame (Léon Wauthy)	307		
L'Amant Passionné (Camille Lemonnier)	340		

	Pages		Pages
De Vuyst Omer.		Lizin, André.	
Pillage.	175	David Desvachez	65
Dumont-Wilden, Louis.		Salon du Labeur, 1903	98
Julien Dillens	331	Les Aquarellistes, 1904	139
D'Ypres, Ernest.		Salon des Beaux-Arts, 1904	221
Rêve déçu.	59	A propos d'une critique	263
Fauconnier, Pierre.		Vrije Kunst, 1904	287
Sur l'Estacade	62	Ebauches et Pochades. — Galerie	343
Franck, M.-Théo.		Boute	
En rêvant.	334	Lydaime, Rob.	
Giraud, Albert.		Le Jongleur de Notre-Dame (critique)	344
Variation sur un vieil air	184	A l'Ecole de musique Saint-Josse-ten-	
Hanon, Théo.		Noodde-Schaerbeek	368
Le Chrysanthème	110	Notre Séance (Samuel)	400
Hellens, Franz.		Moine, Léon.	
La Fête Rodenbach à Gand	41	Les temps d'amour	338
Automne	56	Morisseaux, F.-Ch..	
Exhalaison d'amour	129	Le dit d'un Printemps (de P. Gérard)	274
Les Saules	190	Le Paon (de J. de Croisset)	275
Vers la simplicité	234	La Route enchantée (de Adolphe	
Les trois auberges	318	Hardy)	288
Heux, Gaston.		Mussche, Paul.	
Un cœur chante.	267	L'humble Destin (vers)	96
Hilly, Louis-Jules.		Ned, Edouard.	
Paysage malsain	388	Psuké (d'Edmond Picard)	141
Krains, Hubert.		L'Aïeul (conte)	247
La Ferme Suisse (croquis)	215	Notgent, Albert.	
Kraft-Fopper, H.-L.		Le Verger (vers)	352
L'Inévitable (roman)	79	Pulings, Gaston.	
Kufferath, Maurice.		La Mort du Meunier	5
Les Maîtres Chanteurs	151	Amour	29
Lebègue, Maurice.		Georges Rodenbach	35
L'Amour	88	Défense d'idées	46
Lecomte, Joseph.		Un Miracle	75
Horta au quartier Nord-Est.	194	Et Voilà comment (de M. Angenot)	119
Lemonnier, Camille.		Conte de Noël	126
Les abeilles	74	Julia ou les relations amoureuses (de	
Liebrecht, Henri.		St.-G. de Bouhélier).	161
Max Waller	114	L'Aveugle	186
		Conte d'Avril (de Aug. Dorchain). . .	207
		Le Jardinier de la Pompadour (d'Eug.	
		Demolder).	224
		Le Temps.	283
		Valère Gille (par Henri Liebrecht) . .	291
		Art et Littérature. — Catholique mo-	
		derne	291
		L'Arche de Monsieur Cheunus.	305
		Traité de l'Occident (par Adrien Mi-	
		thouard)	320
		Ayez Pitié (vers)	336
		Le Cœur de François Rency (Glesener)	341
		Le Droit au Bonheur (de Camille	
		Lemonnier)	366

	Pages		Pages
Les Heures d'après-midi (de Emile Verhaeren)	396	Album (vers)	58
Ramaekers, G.		Veillée du Soldat (vers)	109
Les Insectes de la Lumière (vers)	19	Vivre, aimer, mourir (vers)	194
Joyzelle (de Maeterlinck)	49	Rondeau des ricanements (vers)	300
Le Chat (vers)	125	Vandenborren, Ch.	
Les Taureaux (vers)	185	César Franck	295
Les Paons (vers)	252	Verhaeren, Emile.	
Rency, Georges.		Les Autels Renaissance	89
L'Aïeule	53	Plus loin que les gares le soir	333
Comme va le ruisseau (Camille Lemonnier)	118	Wéry, Léon.	
De la Tolérance	231	Les Mots	269
Rency, Paul.		Wuille, Pierre.	
Sortie de Vénus	286	L'Automne	216
Mon petit Lit	286	Chanson du Soir	236
Sottiaux, Jules.		Chanson d'Hiver	298
Devant la Terre noire	192	La Rédaction.	
Souguenet, Léon.		A nos lecteurs	183
Lettre ouverte	347	Encouragements officiels à la littérature nationale	242
Urbain, Fernand.		A nos lecteurs	295
Les Affaires sont les Affaires (de Mirbeau)	204	Plate Case	322 et 345
Toute la Flandre (de Emile Verhaeren)	225	Réferendum sur l'Amour passionnel.	
Les Vieilles de chez nous	268	Réponses de MM. Edm. Picard, Léon Wéry, André Fontainas, Eug. Demolder, Léon Souguenet, Saint George de Bouhéliier, Camille Lemonnier, Achille Ségard, E.-S. Avenzo, Georges Lecomte, Rachilde, Bazalgette, Théo Varlet, Franz Hellens, Henri Valeredo, Eug. Samuel.	
Valeredo, Henri.			
L'Exode (vers)	11		
La Religieuse (vers)	41		

« Cercle d'Art. » — Nos Séances (1903-04-05).

1. Le 9 novembre 1903. — *Conférence* : WAGNER, par M. A. Deprins. *Partie musicale* avec le gracieux concours de MM. L. Bracony, H. Wellens, L. Bouserez.

2. Le 5 février 1904. — *Conférence* : M. ROLLINAT, par M. M. Angenot. *Partie musicale et littéraire* avec le gracieux concours de M^lles A. Lamal, J. de Ramais, MM. L. Bracony, A. Deprins.

3. Le 17 mars 1904. — *Conférence* : MAX WALLER, par M. H. Liebrecht. *Audition d'œuvres musicales belges inédites* de MM. L. Mawet, G. Lauweryns, L. Bouserez, avec le gracieux concours de M^lles Jane Delmée, Gab. Wybauw et Alice Cholet. *Orchestre* : MM. Poliet, Sohet, Jonnart, Weyts, Schram et Turlings.

4. Le 29 novembre 1904. — *Conférence* : CHARLUS VAN LERBERGH, par M. F. Van der Linden. *Partie musicale* : Auditions d'œuvres de M. F. Beauck avec le gracieux concours de M^lle A. Cholet et M. A. Beauck.

Le 23 décembre 1904. — *Conférence* : GABRIEL VICAIRE, par M. André Lizin. *Partie musicale* avec le gracieux concours de M^lles Gab. Wybauw, Gaët. Britt, et de MM. Alb. Janssens et Notorange.

Le 15 février 1905. — *Conférence* : PAUL VERLAIN, par M. M. Angenot. *Partie musicale* avec le gracieux concours de M^lles Jane Delmée, Alice Cholet et de MM. J. Cholet et H. Wellens.

7. Le 22 mars 1905. — *Conférence* : EUG. SAMUEL, par Aug. Joly. Séance extraordinaire consacrée à l'audition des œuvres de Eug. Samuel avec l'éminent concours de M. Engel et M^{me} Bathori,

JEUNE EFFORT



Marcher franc dans la vie et
dire ce qu'on pense

Sommaire :

A nos Lecteurs. LA RÉDACTION.
Lettre ouverte G. RENCY.
Eugène Samuel AUG. JOLY.
L'Amant MARCEL ANGENOT.
Les cloches GASTON PULINGS.
La grande Vie. ROB. LYDAIME.
La chimère JULES MATHIEU.
Ces larmes de tes yeux aimés MARIA BIERMÉ.
Horta et la Fédération artistique J. LECOMTE.
Les livres :		
<i>L'Offertoire. — Les Emotions modernes. — Le Livre et l'Amour.</i> L. DE CASEMBROOT.
<i>La cité ardente. — Imogène</i> GASTON PULINGS.
<i>L'Ecole des Valets. — La Vie profonde</i> F. BORDER.
Expositions :		
<i>Le Salon des Aquarellistes. — Conférences. Musique</i> J. B.
Théâtre G. PULINGS.
Musique : Chaminalé — BEETHOVEN. M. A.
Nouvelles.		

Le numéro 30 centimes

LA REDACTION.

JEUNE EFFORT

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Affilié à l'Association des Journaux périodiques belges

Paraissant le 1^{er} du mois

COMITÉ DE RÉDACTION :

Gaston Pulings, fondateur
Jules Bock, id.
Marcel Angenot id.
L. de Casembroot id.
Fernand Bordier id.

Paul Cornez.
Gaston Heux.
André Lizin.
Georges Moulinas.

Rédaction et Administration :

5, RUE DU COUVENT, BRUXELLES-IXELLES.

Pour la France : M. Léon MOINE, 83, rue de Rome, Paris.

Abonnement : Belgique un an 3 frs.

Étranger un an 4 frs.

Pour les annonces, s'adresser directement à l'administration.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous autorisons la reproduction de nos articles sous la condition expresse d'en indiquer la source et le nom de l'auteur.

La Revue laissant liberté entière à ses collaborateurs, ne prend pas la responsabilité des articles qu'elle insère.

A NOS LECTEURS

Il serait opportun au début de notre 3^me année de rappeler tout en les précisant quelques points du programme qui préfaçait notre dernier numéro.

En ces temps d'accalmie et de repos bouddhique dans lesquels se pâment notre jeune génération des lettres ; maintenant que les revues, elles qui donnent le ton au jeune mouvement littéraire, s'endorment dans la contemplation attachante d'elles-mêmes, l'heure nous paraît venue de sonner la diane.

Nos aînés menèrent le bon combat contre l'indifférence du public, ils firent une belle trouée — et désormais le public compte avec nos lettres.

Mais nous, une lutte plus ardue nous attend ; une maladie s'essaie à gangrèner notre littérature : *l'Arrivisme*.

Il est temps — et ceci est un appel que nous adressons à tous, il est temps de fustiger *l'Arriviste* et de le clouer au pilori.

Il est temps — si nous ne voulons pas que l'héritage précieux d'honneur et de gloire que nous préparent nos aînés soit vénalement souillé.

Luttons !

Mais luttons en champions de la beauté.

Nous ne restreignons pas mesquinement la Beauté au sens de nos esthétiques particulières. Respectant toutes les formes de l'Art et les admettant toutes, nous les comprenons seulement comme expression de la vérité.

Soyons francs, soyons sincères ; soyons avant tout humains et notre œuvre sera belle et partant digne d'admiration.

Ce qu'on pensera de ces déclarations ? Ce qu'en diront nos partisans ou nos adversaires ? Peu nous chaud ! Nous avons conscience de notre effort et de notre dignité.

LA REDACTION.

Comme nos lecteurs l'auront remarqué, nous avons doublé l'importance de la revue. En conséquence la direction se permet d'augmenter de 1 FRANC le prix de l'abonnement. Nous espérons que nos abonnés, considérant les sacrifices que nous nous imposons, réserveront bon accueil à nos quittances.

L'abonnement sera désormais de 3 francs.

Les personnes dont l'abonnement n'écherrait pas au 1^{er} Juin continueront à recevoir le numéro transformé, sans aucune augmentation de prix, jusqu'au jour de leur réabonnement.

Lettre-ouverte au Jeune-Effort

MES CHERS AMIS,

Vous me demandez de vous écrire encore une de ces lettres-ouvertes comme vous les aimez et comme je les aime, où l'on peut exprimer familièrement et à bâtons rompus sa pensée, avec l'abandon délicieux d'une causerie amicale. Je ne suis pas toujours d'accord avec vous, vous le savez bien. J'ai dix ans de plus que vous, hélas ! et je ne sais plus épouser tous vos enthousiasmes. Mais, au moins, nous avons en commun un amour sincère pour la sincérité et la propriété morale. Nous nous entendons toujours quand il s'agit de porter un jugement sur les écrivains et les artistes qui, par snobisme ou par intérêt, s'écartent de la voie droite où chacun doit marcher, en n'ayant pour but que son idéal. Et c'est pourquoi je ne me refuse pas à venir bavarder avec vous, de temps en temps, chaque fois que les circonstances m'amènent à désirer faire tout haut certaines réflexions.

Ce mois-ci, j'aurais des tas de choses à vous raconter, mais j'ai peur que votre public ne soit pas assez au courant des menus événements auxquels je pourrais taire allusion. J'aurais voulu vous parler par exemple, de l'intolérance de plus en plus oppressive des auteurs vis-à-vis de la critique. Il y a quelques mois, parlant dans *l'Art Moderne* du dernier roman de M. GEORGES ECKHOUD, je m'étais permis de faire des réserves au sujet des tendances de l'œuvre qui me paraissaient malsaines. Ne pensez-vous pas que c'était mon droit ? Sommes-nous donc forcés de nous agenouiller partout et toujours

devant nos aînés ? M. ECKHOUD, à cette question répondrait sans doute affirmativement, puisque, quelques jours après mon article, il faisait publier par M. PICARD, dans le *Peuple*, un soi-disant interview où j'étais arrangé de la plus belle façon ! Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il y discutait mes idées pour démontrer au public que j'avais tort de ne pas admirer son livre, il se contentait de faire de mauvais calembours sur mon nom, et de se livrer à des plaisanteries de haut goût sur ma famille et ma profession. C'est extrêmement distingué, comme vous voyez. Il est évident que M. ECKHOUD préfère s'entendre dire par ses flatteurs du bas de la ville, qu'il est plus fort que DANTE, SHAKESPEARE, ZOLA et GORKI réunis. Mais enfin, la timide épine que je m'étais permis de glisser parmi tant de roses justifiait-elle une aussi violente sortie ? Je vous laisse le soin de résoudre la question.

D'autres auteurs, plus malins, répondent aux critiques par d'alléchants prospectus, relevant dans tous les journaux et revues du royaume les éloges donnés à leurs écrits. Au moins, c'est moderne, cela ! C'est du commerce ! Voyez par exemple, les pilules Pink ou les pastilles Poncelet : procédent-elles autrement ? Jadis un artiste se serait fait scrupule d'user de pareils moyens. Notre temps a secoué ces préjugés d'un autre âge. Aujourd'hui, on vend de la beauté comme on vend des produits pharmaceutiques. C'est très ingénieux !

Les Jeunes, certains Jeunes, soucieux de ne pas laisser périmer leur réputation, renchérissent encore sur ces modes ultra-modernes d'action. Deux d'entre eux, MM. LIEBRECHT et MORISSEAUX, pour ne citer que la première lettre de leur nom, ont eu récemment la chance de voir une de leurs pièces représentées sur la scène de notre premier théâtre de comédie. Vous vous souvenez comme moi de cette représentation, des sourires ironiques, des réflexions désobligeantes du public. Nous étions venus là, nous autres, avec l'espoir d'applaudir une œuvre de saine et ardente jeunesse et de la soutenir contre l'hostilité probable des spectateurs. Vous vous rappelez notre gêne, notre malaise, en constatant que l'impression des mondains qui étaient là se trouvait d'accord avec la nôtre, et qu'il nous était impossible d'apporter notre concours au succès d'une

comédie dont la maladresse n'excusait pas le manque absolu de vrais sentiments jeunes, enthousiastes et nouveaux. Les journalistes présents étaient unanimes à exprimer leur désappointement : cependant, le lendemain, leurs articles bienveillants, presque élogieux, montraient de toutes autres dispositions : tant il est vrai que la Presse, en Belgique, n'est pas libre, étant forcée de ménager les directeurs de théâtre, comme elle ménage le gouvernement et tout le monde, et que les revues d'art seules peuvent se permettre d'exprimer franchement leur avis. Il faut l'avouer : les revues et les journaux hebdomadaires ne furent point favorables à la pièce de nos sympathiques confrères. Qu'eussent fait, en l'occurrence, des auteurs dramatiques sérieux ? Ils eussent compris que ce qu'on attaquait en eux, c'était bien moins leur œuvre que le désastreux effet de leur fiasco sur le public. Il est regrettable, dans un pays comme le nôtre, où l'on s'obstine à ne pas vouloir reconnaître de talent à nos écrivains, de voir un théâtre de premier rang proposer aux suffrages de sa clientèle, comme le prototype de notre littérature dramatique, un ouvrage qui n'est qu'une imitation maladroite de productions superficielles et démodées, archi-démodées, du théâtre parisien. Voilà ce qu'ont dit les revues et les journaux hebdomadaires. MM. LIEBRECHT et MORISSEAU, persuadés que ces critiques étaient le fait d'une noire jalousie — naturellement ! — ont tenu à se venger comme ils l'ont pu. Dans le dernier numéro du *Thyrse*, on peut lire un plaidoyer *pro domo* de M. LIEBRECHT lui-même qui est bien la chose la plus cocasse que l'on ait jamais vue. Mais, ce qui est plus grave, c'est que, sous le coup de l'irritation, ces deux estimables critiques ont cru devoir assommer les gens autour d'eux. Pour des écrivains avides de ressembler aux auteurs parisiens, ce sont là des procédés bien belges, qu'ils me laissent le leur dire ! C'est ainsi que M. MORISSEAU, avec un esprit d'une légèreté quelque peu éléphanterque, s'est moqué d'un pauvre jeune auteur, M. ARTHUR COLSON, qui vient de nous donner un recueil de nouvelles, *l'Heureux temps*, absolument charmantes, d'une vie vibrante et exacte, d'une écriture intéressante et pittoresque, et telles que je défie tous les LIEBRECHT et tous les MORISSEAU du

monde d'en écrire jamais de pareilles. M. LIEBRECHT, plus audacieux, désireux sans doute de plaire et de complaire à quelque fameux rival jaloux, s'en est pris tout bonnement au dernier livre de M. VERHAEREN et s'est efforcé de démontrer que M. VERHAEREN fait des fautes de syntaxe. La hauteur de vues de cette critique n'échappera à personne, d'autant plus que le même M. LIEBRECHT connaît, lui, admirablement sa syntaxe et que dans son *Ecole des Valets*, récemment publiée, on ne trouve pas sans doute chaque fois, des pataquès sonores qui amusent follement tous ses amis. Je disais tantôt que M. LIEBRECHT était désireux de plaire à un rival de M. VERHAEREN. Maintenant je crois qu'il voudrait faire d'une pierre deux coups et s'attirer les bonnes grâces du *Patriote*, ce journal si éminemment intellectuel et littéraire, qui vient d'opérer contre nos meilleurs écrivains des sorties si courageuses et si décisives. C'est le *Patriote*, vous ne l'avez certes pas oublié, qui un an après la décision du jury, s'avise tout-à-coup de reprocher à M. VERHAEREN d'avoir obtenu le prix quinquennal de littérature. On voit, tout de suite, que cette feuille a un souci constant de l'actualité. C'est le même journal qui proteste avec indignation contre l'idée que le gouvernement pourrait venir en aide à ceux de nos écrivains qui ne vivent pas de leur plume. Mais s'ils en vivent, qu'ont-ils besoin d'aide ? Il est vrai que le *Patriote* est là pour leur fournir le pain quotidien : il est si littéraire, si bien intentionné envers la littérature ! Je suis bien sûr que nous verrons un jour M. LIEBRECHT y collaborer. Il sera là tout-à-fait chez lui.

En attendant vous allez croire que je lui en veux beaucoup, à ce pauvre M. LIEBRECHT. Détrompez-vous. Je l'aime au contraire, ce garçon là. N'est-il pas certain, m'avez-vous dit, de gagner à trente ans beaucoup d'argent au théâtre ? Cette confiance ingénue me rappelle les années les plus folles de ma jeunesse. Elle m'évoque la belle figure de mon vieil ami VANDEPUTTE — vous savez, « le roi des aunes pour un franc, » comme l'a si joliment baptisé GIRAUD — qui s'opposait à la publication dans notre revue *Comme il nous plaira*, d'un article où je déclarais modestement que nous n'avions pas de génie « S'il te convient, me disait cet homme jeune,

d'avouer que tu n'as pas de génie, fais le sous ta responsabilité personnelle. Je sais bien pour ma part, que j'ai du génie et j'entends le proclamer ! » Et comme M. LIEBRECHT lui aurait donné raison ! En littérature, voyez-vous, les médiocres n'ont jamais que la gloire qu'ils se donnent à eux-mêmes par leurs instincts et leurs trucs d'arrivistes. La promenade sur le ventre devant ceux dont ils attendent quelque chose, le mépris hautain pour ceux dont ils n'espèrent rien, c'est la souple balance qui règle toute leur vie de courtisans du succès. Et si vous trouvez, peut-être, que j'attache une bien grande importance aux menus faits de ces débutants, songez que, par dessus leur tête, mes critiques vont à d'autres jeunes gens que vous connaissez bien et qui, eux aussi au lieu de travailler avec modestie et avec courage, cherchent uniquement à épater le public. Pourquoi toutes ces rodomontades ? Pourquoi ces niaises proclamations ? N'en avons-nous pas fait assez, nous les presque vieux ? Pourquoi recommencer sans cesse ces ridicules parades ? Pourquoi s'insurger contre la critique ? N'est-ce point là une preuve de stérilité et d'ignorance ? Ignorent-ils, ces jeunes gens, que Sainte-Beuve, parlant des plus grands écrivains de son temps, ne le faisait qu'avec mille réserves et les critiquait comme s'ils étaient morts ? Ce n'est qu'à ce prix, à ce prix seulement, que la critique peut acquérir une influence. Si elle se borne à servir aux auteurs de complaisants éloges, elle perd toute valeur, se démonétise elle-même. N'êtes-vous pas de mon avis, et ne pensez-vous qu'il est temps de réagir, chez nous, contre ces mœurs mesquines ? Il faut que nos auteurs comprennent qu'ils se rendent ridicules par leur susceptibilité outrée et par leur orgueil souvent si peu justifié. Le public est lassé des perpétuels coups d'encensoir que nous nous donnons mutuellement. Et qu'enfin il soit permis au moins, à ceux d'entre nous qui aiment et recherchent la vérité, de pouvoir la dire franchement sans avoir à redouter les interviews de M. ECKHOUD ou les auto-apologies de M. LIEBRECHT. C'est la grâce que je vous souhaite en vous serrant la main.

GEORGES RENCY.



Eugène Samuel.

Une forme parlée de cette simple notice
sert d'introduction à la séance du *Jeune
Effort*.

Montrer un maître nouveau, nôtre en même temps que d'universalité artistique, est bien du « *Jeune Effort* » ; Ce généreux cercle d'art partage ainsi la gloire de quelques critiques d'avant-garde tels MM. BAIE et EUGÈNE GEORGES.

Nous essayons seulement de redire en quelques mots leurs découvertes. Pour cela, il faut d'abord préciser la vertu de deux mots. La signification du premier montrera le but de Samuel : la musique ; celle de l'autre sa valeur : la génialité. Commençons par cette dernière.

Il semble que le génie soit une chose réservée au temps antique et fabuleux ! L'idée qu'un contemporain, habitant par exemple Gand et vêtu d'un costume moderne soit un génie, fait plus qu'étonner : elle scandalise. Le génie, ce miracle de l'homme, inquiète et se fait dénier, actuel, comme le miracle de Dieu... Or, ce sentiment a beau être général, il n'en est pas moins absurde. Le génie (la force d'art innée, n'est-ce pas, « l'innéité » au sens étymologique ?) n'en continue pas moins de surgir çà et là parmi l'humanité comme sa suprême puissance, comme une foudre aveuglante tombant tout-à-coup d'un de ces nuages que sont les âmes, au toucher de Dieu... M. MAX NORDEAU le calamiteux personnage qui jugea MAETERLINCK, dégénéré parce qu'il comprend que l'âme d'une femme se joue dans les mouvements délicieux de sa chevelure, trouva, par hasard une assez bonne définition de la génialité « Si, nous dit-il, une abeille construisait tout à coup son rayon sur une combinaison géométrique nouvelle, elle aurait du génie ». Hé bien EUGÈNE SAMUEL a construit la ruche sonore de son œuvre sur un nombre nouveau et elle bourdonne merveilleusement autour de sa génialité comme un monde nouveau dans la musique.

La musique le posséda dès les mystères de la race. On sait la place que son père tint dans notre mouvement artis-

tique. L'excellente étude d'EUGÈNE GEORGES raconte sa coutume de « travailler la musique » en cachette, pendant des nuits, dans une des classes isolées du Conservatoire de Gand. Ainsi il étudiait Beethoven Bach et Wagner, ses trois amis et ses confidents. Parfois, il faisait de la musique avec l'un ou l'autre de ses camarades et il se souvient encore avec plaisir des délicieuses heures passées avec GRÉGOIRE LEROY à dévorer la Tétralogie....» Ainsi la légende ordinaire des difficultés initiales consacrait chez SAMUEL le don de lui-même à la musique : il devait lui rester fidèle à travers les pires épreuves et les pires tentations.

La musique... le plus grand des arts, puisqu'il saisit l'émotion au plus profond de l'âme, avant qu'elle se soit cristallisée dans la vieillesse déjà de l'idée, ce mot intérieur. La musique dans laquelle coule interrompue cette âme que le mot disperse et immobilise. On lui reproche d'être vague : non elle est immense et essentielle. Elle ne peut que par l'affreux amusement du pittoresque traduire l' « Accidentel » de l'être. Il est assez difficile par exemple de donner son adresse en musique... Mais c'est de tout elle-même qu'elle nous peint ce qui est nous même, les bondissements de notre âme soulevée vers l'infini comme les vagues de la mer, et comme elles pleines, de toutes les exaltations et de tous sanglots. On ne pourrait mieux que Samuel lui même dire ce côté « émotif » de la musique : elle est pour lui. « La matérialité de l'émotion » Ce mot superbe se commente des opinions du jeune maître sur l'art en général. Adoptant une pensée d'EUGÈNE BAÏE dans sa profonde « Epopée flamande », il trouve que l'art cristallise les effets successifs de la sensibilité ; qu'il donne « les impressions personnelles devant un paysage de dilection ». Paysage de dilection... Oui, Samuel aime la nature comme un paysage familial. N'est ce point ainsi que lui est dictée sa musique comme par de frissonnants rayons d'amour passant d'elle à lui ?

Cela, il l'exprime volontiers dans un mot curieux, celui d'une théorie bien personnelle : « la force irradiante ». Tout ce qui fut et tout ce qui doit être, caline l'âme, pour qu'elle exauce cette vie irradiante en l'accomplissant dans les émois d'art.

Voilà pourquoi Samuel aime entre tous nos poètes le maître admirable Camille Lemonnier. Voilà pourquoi il en a si profondément précisé l'âme dans une étude intitulée « Camille Lemonnier, musicien ». Il est au cœur du monde comme Camille Lemonnier « Au cœur frais de la forêt » ; et il écoute en lui chanter les forces universelles de ce cœur, le sang smaradéen des herbes et de la mer, le sang pourpré des hommes et du soleil.

C'est le privilège de la génialité, nous l'avons dit, que de créer une forme nouvelle selon son émoi ; cette forme se retrouve dans toute l'œuvre du jeune maître, ébauchée, transformée, réalisée selon une science curieusement et personnellement mathématique. Une des caractéristiques de cet esprit est l'intuition profonde de la vie des nombres. Il a su leur découvrir des rapports encore inconnus, précisant leurs plus aventureuses marches vers les lointains de l'infini. Evidemment l'instinct musical révèle ici sa nature secrète. On le sait, la musique est un art mathématique. Par là, comme le symbole (dont elle est seulement une des plus hautes formes) elle jette un des ponts vertigineux sur lesquels l'esprit hésitant tente les confins des sciences et des arts, de l'intelligence et de la sensibilité, de l'être et du non-être... Car l'immensité du tout a-t-elle quelque autre espoir de néant qu'en l'esprit qui le conçut, qui projette ainsi son ombre en une sorte de problématique « extérieur » ? . .

Parmi toute cette harmonique transposition « de la force irradiante » du monde dans l'âme de l'artiste, un véritable système nouveau surgit : ces gammes par tons entiers dont il a exposé lui-même l'économie dans un bref et décisif traité. Que son nombre ait été employé au hasard, c'est possible, l'usage artistique, systématique en appartient incontestablement à EUGÈNE SAMUEL. C'est longtemps après qu'il établit cet usage dans sa « Reyne Klotilde » (1889) que la nouveauté en fut saluée par la critique dans le « Fervaal » de VINCENT d'Indy, devant qui, du reste, Samuel avait joué son œuvre.

Sans entrer ici dans les merveilles abscondes de ces découvertes techniques, disons que cette gamme de tons entiers enlève toute importance à la tonalité par la disparition de la note sensible.

Elle comporte, par des jeux de combinaisons à ravir l'esprit comme les oreilles, tout le système musical. Semblant n'avoir pas de fin ni de commencement, sa suggestion rappelle ces figures géométriques insinuant l'infini par une courbe inlassable. Et ses rapports allant à toutes les tonalités correspondant aux besoins de l'âme moderne exprimant, par la modulation de plus en plus constante, sa plus inquiète aspiration d'un fini vital. Comme le dit le maître « une tonalité s'allie à l'idée de repos, de formation, de stabilité dans le présent ; elle équivaut à l'expression d'une volonté. Nos actuelles modulations ne correspondent pas (cependant) à de rapides transformations de « volonté » ou de « repos », mais prouvent que ces idées ont changé de signification. Profonde divination ! Quel est ce changement dans la nuance de ces idées ! Oserions nous insinuer que chacune est devenue pour nous plus « Nombreuse » ?... »

Ainsi l'expression nouvelle, selon un nombre grandi et ranimé si j'ose dire, s'est mise au service de l'artiste. Il voudra, selon une curieuse intuition de son admirable femme, haute compagne d'art, qu'ainsi le milieu de chaque œuvre soit différent pour l'inspiration différente. « La Reyne Klotilde » est distincte comme atmosphère de Hu-Gadarn, dramelyrique de 1896 ; de cette « Jeune fille à la fenêtre » (1901-02) dans laquelle le musicien poète chante avec le poète musicien CAMILLE LEMONNIER, l'admirable mystère de nos dentelles donnant un dessin d'âme à la substance vivante des fils de la vierge ; cette œuvre diffère encore même en ambiance, de ce « Vendredi-Saint en Zélande » 1903-04) dans lequel l'art de SAMUEL semble arriver à son définitif épanouissement. C'est d'abord le poème musical de la plaine.

La Plaine !

La plaine c'est la sincérité de la terre, c'est son amour. Les anciennes doctrines persanes disent que les montagnes furent le résultat du péché. De fait, la terre s'y gonfle en orgueil, s'y creuse en abîme de perversité, s'y dérobe en feintes de mensonge selon le mal qui tord les êtres entre le nadir d'ombre et de mort et le zénith de soleil et de vie. La plaine, c'est l'amour de la terre, elle s'y livre à l'immense

amour du soleil. C'est l'évidence extasiée de son lit nuptial, le mystère d'être étendu selon le geste du lit, du tombeau, de l'autel. Et voila d'où, cette plaine est le sépulcre du Seigneur. Je me rapelle CAMILLE LEMONNIER disant son émotion de l'admirable légende dont se sert ici SAMUEL et qui raconte comment il ne faut point toucher à la terre de Vendredi-Saint parce que le corps du Christ y réside. Pour chanter le sublime mystère de la Mort-Dieu comme disait le moyen-âge, le maître sut des musiques « tenant » après Parsifal ! Une aventure d'amour ingénu et de meurtre brutal dit les fleurs et le poids de la terre qui recouvre l'amoureux. Mais n'est-ce pas la gloire du linceul du Vendredi-Saint, la terre pleine du corps du Seigneur et qui sans cesse reverdit des printemps de résurrection ?

La plaine enfermant la chair du Seigneur, la plaine enfermant la mort et la vie dans leur total qui est la résurrection, ce nom de l'amour en son mystère ; la plaine qui est nôtre, n'a jamais été livrée qu'à SAMUEL et suffirait à une gloire que nous nous accusons de n'avoir su dire.

AUGUSTE JOLY.



L'Amant.

à Mimi. M. cordialement.

*Comme ces beaux voiliers ailés de toile blanche,
Oiseaux mystérieux que croisent nos steamers,
Glissante majesté qui s'irise et qui penche,
Tâtonnante splendeur dans la brume des mers,*

—

*Ainsi je te devine âme pure et sensible,
Cygne allant au devant de sa captivité,
Vierge, encore aujourd'hui, peut être inaccessible,
M'offrant demain la fleur de sa virginité.*

—

*Tu laisseras trainer, nymphe superbe et nue,
Sur mon cœur amoureux, ton voile caressant :
Comme ces grands oiseaux d'une race inconnue
Dont le vol langoureux nous caresse en passant.*

—

*Arrive et je serai, pilote vigilant,
Au faite du grand mât la vigie attentive,
Ma tartane sera, comme ces goëlands,
Un vertige sans fin que mon désir active.*

*Puis, quand tu surgiras blanche sur fond d'aurore,
Dans l'orbe éblouissant d'un soleil argenté,
Mesure ton amour à celui que j'arbore,
Et reconnais ce cœur cinglant vers ta beauté.*

*Et suspendant enfin ma course vagabonde,
L'âme balbutiante et le cœur trébuchant,
Devant la majesté de ta royauté blonde,
J'aurai l'étonnement sublime d'un enfant.*

*Passe alors et poursuis sans souci du témoin
Le rêve immaculé dont le rythme l'enivre,
Cent ans après : regarde !... et tu verras au loin
Humble et respectueuse une voile te suivre.*

MARCEL ANGENOT.

Les Cloches

*Les cloches sonnent sur la ville
Et leurs sons grêles comme le brouillard,
Tombent sur les routes tranquilles
Où cahote parfois un corbillard.*

*Elles sonnent pour ceux qui sont morts
Et que l'on regrette de par les mondes.
Pour ceux qui vont à l'autre bord
Accompagnés de prières profondes.*

*Tableaux tristes de croix latines,
S'illimitent dans nos lointains perdus,
Sans désigner ce qui domine :
Crainte ou douleur de ceux qui ne sont plus*

*Partout cathédrales gothiques
Vous répandez de village en cité :
Clameurs de vos hyperboliques
Gargouilles et cloches d'éternité.*

*Froides vos pierres immortelles
Flambent aux derniers rayons du couchant.
Braisiers infernaux qui rappellent
La promesse du Christ au châtement.*

*Devant ces tableaux de tristesse
Mon cœur aperçoit l'horizon nouveau
Du printemps, des fleurs, des caresses,
Une mère sourit près d'un berceau.*

*Alors mon cœur épris de vie
Rêve des lumineux étés d'amour,
Où dans les bras de quelque fille
Il pense à jouir des clartés du jour.*

*Sonnez aux vents nos funérailles,
Mon cœur les couvre de toutes ses voix.
Il glorifie et puis tressaille
Au carillon des Alleluias.*

*C'est le doux baiser que se donnent
Bouche contre bouche les amoureux
C'est l'union pour tous les hommes
Baisers sonnez la fête des heureux.*

GASTON PULINGS



La Grande Vie

Chaque année on voit des croyants se réunir afin d'accomplir un pèlerinage vers quelque cité sacrée. Ils partent de grand matin par les routes et par les plaines, impassibles devant les obstacles, n'ayant pour toute préoccupation que l'idée d'aller honorer leur Dieu. Qu'importe la longueur du chemin, qu'importent aussi la fatigue et la faim; ils vont vers la Ville Sainte, éblouis et intrépides.

Arrivés à la Ville, dont les murs se découpent sur un grand fond de lumière, ils vont saluer leur Maître; ils le bénissent, le contemplent, l'absorbent, et leur cœur raffermi a ressenti les plus hautes joies. Il contient Dieu.

Après cette exaltation de leur amour, les pèlerins s'en retournent par le même chemin que celui qu'ils ont suivi pour venir, et regagnent leurs hameaux. Dieu est encore dans leur cœur mais déjà sa présence s'affirme moins qu'hier. Petit à petit, après quelques années, Dieu se dissipera tel un brouillard, et il faudra recommencer le saint voyage.

La Matière m'apparaît semblable à ces pèlerins qui partis de leurs modestes masures, se sont trainés jusqu'au temple où rayonne la sublime auréole du dieu.

Aux premiers âges de la Terre, la Matière terrestre était purement inorganique. Grossière et indifférente, elle planait dans l'espace, attendant brutalement que le hasard la pétrisse. À une époque moins reculée, la matière entre en contact avec certains agents qui la modifient; elle s'affine, se spécialise, s'ordonne. Enfin, gravitant sans relâche à travers le temps, et sollicitée par une force aveugle, elle évolua vers une ère de repos.

Quelle différence existe déjà entre la matière primordiale et cette matière de l'ère de repos! Mais son ascension ne devait pas s'arrêter là. Un grand souffle d'amour anima les atomes et ils se recherchèrent dans l'Infini. Avec une ardeur sacrée, ceux qui se convenaient le mieux s'unirent pour mieux s'aimer; la matière se métamorphosa, une sélection naturelle se produisit, et bientôt surgit de tant d'attraction, de tant de désir, de tant d'amour, une substance nouvelle plus parfaite et plus belle que celle qui l'avait engendrée. Cette substance c'était la matière organique, — c'était la Vie.

Lent et suprême pèlerinage de la nuit vers le jour !

Quels obstacles n'a-t-il pas fallu vaincre, quels tourments n'a-t-il pas fallu souffrir, quels doutes, quels découragements, quelles détresses n'a-t-il pas fallu démentir avant d'avoir atteint la haute cîme d'où l'on contemple la lumière ! Quelle merveilleuse intuition a guidé les éléments vers ce devenir prodigieux !

Par la vie, la Matière prend conscience d'elle même. Elle peut durant quelques instants se regarder. — Prodiges magiques ! Sublime et glorieuse ascension !

Il existe cependant une différence entre le pèlerinage de

la matière et celui dont il était question plus haut, car cette cité sainte vers laquelle la Matière évolue, ce Dieu qu'elle veut aller contempler, elle s'aperçoit — ô miracle — que c'est elle-même !

C'est elle-même la lumière, la force, la beauté, l'amour ; c'est elle-même les splendeurs qu'elle contemple ; c'est elle-même aussi le Temple dans lequel elle veut aller prier !

Après que la Matière s'est regardée par l'intermédiaire de la vie, elle ferme les yeux, et toute grisée encore des feux qu'elle a vus, elle pénètre dans la nuit. Elle retourne d'où elle est venue, enveloppée d'un manteau de silence et tenant caché dans le fond de son cœur le souvenir du rêve qu'elle a fait. Ce passage de la lumière aux ténèbres c'est la Mort. Les atomes qui s'étaient réunis se séparent et vont s'endormir dans le calme de la nuit, jusqu'au jour où le hasard les reconduira dans le grand Elysée où ils pourront reprendre conscience d'eux-mêmes.

Ainsi la Vie m'apparaît comme l'apothéose du labeur. C'est la grande fête des yeux, c'est la montagne d'où le voyageur peut contempler l'Infini.

Ah ! ce n'est pas en vain que nous tremblons lorsque sonne l'heure de notre mort, et le moribond ne craint pas l'inconnu, — c'est la nuit qu'il redoute. Si lorsqu'on est mort on pouvait voir dans les ténèbres, je sais maints curieux qui consentiraient à mourir demain ; mais ne plus voir, perdre la notion des choses, voilà l'horrible ! Oh la nuit ! froid empire de la Peur ! Suprême ennemie de la vie !

Mais la Mort doit elle nous faire maudire la vie ? Serait-il sage celui-là qui n'ouvrirait pas ses volets le matin sous prétexte qu'il devra les fermer le soir ?

La vie vaut qu'on la vive, et celui qui s'en éloigne volontairement a une conscience malade ou bien une conscience inconsciente.

Trop d'hommes — hélas — ont une conscience inconsciente, et beaucoup croient connaître la vie alors qu'ils ne l'ont jamais aperçue. Peut-être qu'il faudrait souvent fermer les yeux pour l'apercevoir convenablement. Mais que deviendraient alors ceux dont l'âme est aveugle ?

La vie est plus grande que la vie. Si haute que soit la montagne de souffrance et de misère, soyons assez forts pour la gravir, car derrière cette montagne règnent de grands soleils, lumineux et vivifiants. Ces soleils envoient une clarté différente de celle que nous voyons tous les jours, c'est pourquoi les désespoirs les plus implacables s'agenouillent devant elle. Elle est la grande éveilleuse des âmes, et sa munificence les transfigure.

Nous serions tous baignés par cette lumière si nous devenions assez grands pour qu'elle put nous atteindre. Que faut-il donc faire pour devenir grand ? — Il faut aimer la Terre, les êtres et les choses, et deviner dans l'effort humain une ascension vers des sommets tissés de lumière.

Peut-être l'amour n'est-il pas autre chose qu'une continuation des affinités mystérieuses dont nous parlions plus haut, et peut-être deux âmes qui se sont aimées sont-elles plus belles lorsqu'elles se séparent que lorsqu'elles se sont rencontrées.

Il faut beaucoup aimer et le monde deviendra plus beau. N'est-ce pas l'amour qui nous révèle le mieux les lois immuables de l'univers ? N'est-ce pas lui qui nous découvre les lumières les plus profondes de notre être ?

L'amour est si grand qu'il semble que la mort le craigne.

Quand ISOLDE meurt, consumée par l'amour, ne murmure-t-elle pas ces paroles infinies :

Enivrée,
Submergée,
dois-je aux purs parfums me fondre ?
Dans ces vastes reflux,
dans ces chants éperdus,
dans la Vie,
souffle immense de Tout,
me perdre...
m'éteindre...
sans pensée...
toute joie...

— Quel joyeux triomphe que cette mort, et comme le génie de WAGNER nous le chante !

S'il m'était possible de croire en l'existence de Dieu, je dirais que Dieu c'est l'amour.

Pour s'élever il faut aussi avoir la foi. Il faut croire dans l'avènement d'un grand prodige, dans la domination prochaine de l'homme dans l'Univers. Ce que la nature fit inconsciemment, nous, la nature consciente, nous devons le continuer et le diriger. Nous devons rejeter le présent et songer à l'avenir. Lorsque SOPHOCLE écrivait, lorsqu'ARISTOTE pensait, songeaient-ils à leurs temps? — Mais leur temps c'est le nôtre, leur temps c'est demain peut-être! Quand PAPIN constata que la vapeur d'eau soulevait le couvercle d'un récipient, songea-t-il que sa réflexion bouleverserait le monde?

D'autres génies sont venus et d'autres viendront, et peut-être est-ce d'un mot que jaillira l'Idéal vers lequel nous gravitons depuis les siècles enfouis. La mort est un leurre pour celui qu'attise la vie ardente, car celui-là sait qu'il y a des choses qui ne meurent pas. Même si la Terre doit disparaître un jour, il sera toujours beau de contribuer à l'évolution du grand pèlerinage mystérieux, ne fut-ce que pour alléger les souffrances qui nous entourent et semer la beauté sous le soleil.

D'ailleurs, la pierre qui a pris une fois la forme de la Vénus de Milo, ne l'oublie jamais; et le creuset du néant, s'il doit nous recevoir, aura des étonnements.

ROB. LYDAIME.

La Chimère

*Celle aux yeux bleus que j'ai rêvée
M'est venue, un soir de printemps,
Et parmi l'ondoiment de ses cheveux de fée,
Passait comme un reflet de deuil, tristement.
Je lui tendis mes mains tremblantes,
Humble et craintif,
Et je mis la ferveur de mon âme pleurante*

*Dans ce geste fol, et convulsif.
Je lui chantais : « O ma Rêvée,
« Fais-toi mienne, et chante pour moi !
« Illumine ma triste voie
« De ton amour, Imaginée !
« Toi que rêvaient pour lendemains
« Mes veilles si longtemps tendues
« Vers ta beauté ! ô Entrevue,
« Pose ta tête entre mes mains ! »*

*Et doucement, sans nulle crainte.
Ainsi qu'un cygne au fil de l'eau
Elle a glissé vers mon étreinte.
Les yeux mi-clos...
Ses mains se joignirent aux miennes,
Mes lèvres se hatèrent vers son chaste baiser,
Et leur folie meurtrit les siennes,
La meurtrit toute à la briser...*

*Lors, elle partit, laissant choir une fleur
Sur ma pauvre main enfiévrée..
Et telle reste en mon trop grand cœur.
La seule joie que m'ait donnée
Celle aux yeux bleus que j'ai rêvée !*

JULES MATHIEU.



Ces larmes de tes yeux aimés !

*Ces larmes de tes yeux aimés !
Je les voudrais recueillir, en un calice d'or,
Pour les garder dans une châsse,
Telle la relique d'un martyr.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
J'en voudrais sertir les brillants en couronne,
Autour de ta tête endolorie.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
J'en voudrais irradier, au loin, la flamme
Chaste comme les pleurs lumineux de l'étoile.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
Je voudrais les parfumer de toute la senteur des roses
Et les semer comme des perles d'aurore,
Sur la robe fraîche des fleurs.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
J'en voudrais suspendre les opales
Au fil d'argent qu'à l'aube,
La Vierge tisse, dans les feuilles.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
Je les voudrais assembler en un rosaire
Dont le soir, je dirais
Pieusement les Ave.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
J'en voudrais ouïr les silencieuses harmonies
Perçues des anges, seuls,
Qui baisent les fronts douloureux.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
J'en veux consommer toute l'amertume
Et calmer, par leur douceur,
La souffrance de ton âme.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
Je les veux changer en caresses
Et, de leur tendre effleurement,
Guérir l'émoi de ta pensée.*

*Ces larmes de tes yeux aimés !
Je les veux métamorphoser en sourires
Dont la joie pure auréole
Chacun des jours de ta vie.*

Ces larmes de tes yeux aimés !...

MARIA BIERMÉ.

Horta et la Fédération artistique.

....enfin « ce clou » de salle à manger de VICTOR HORTA, d'une originalité de si bon goût. à la fois pratique et gaie, maniérée et homogène. Nous aurons l'occasion de reparler de l'instauration de ce style nouveau dont les détracteurs ne nous semble pas désintéressés.

VURGEY.

Fédération artistique 7 Mars 1897

(Compte-rendu du Salon de la Libre Esthétique)

L'architecte HORTA s'efforce d'approcher du LOUIS XV sans en faire. Celà n'est ni chair ni poisson...

Le problème est sans issue. Nous ne trouverons pas à vrai dire notre style. Notre époque est indigne d'un style.

VURGEY.

Fédération artistique 4 octobre 1903

(Compte-rendu du Salon de Bruxelles).

J'ai découvert par hasard, il y a quelque temps, dans la *Fédération artistique*, un vieil entrefilet, me concernant, caché dans les *Notes et Paroles*. Il n'était pas signé Vurgey, comme l'article où j'avais relevé cette extraordinaire opinion que « notre époque est indigne d'un style ». Il n'était pas signé du tout, mais rédigé comme s'il était l'organe de la Rédaction tout entière. C'est donc à la Fédération tout entière que j'adresse les lignes qui suivent :

Ce n'est nullement, comme vous le dites, pour « me consoler » des critiques de la *Fédération* que j'ai écrit mon dernier article sur HORTA, dans la *Ligue Artistique*. Les opinions de la *Fédération* n'ont pas une telle importance et d'ailleurs, loin de m'attrister, elles m'amuse énormément. C'est même pour ce motif, qu'ayant quelques heures à consacrer à me distraire, je ne résiste pas au désir de rencontrer l'articulet dont il s'agit.

L'attitude de la *Fédération* à l'égard de l'exposition de HORTA au dernier salon de Bruxelles ne m'a pas du tout surpris ; elle était inévitable et je m'y attendais. Un grand peintre me disait un jour : « Si certaines gens admiraient un artiste, il ne lui resterait plus qu'à se suicider » Les rédacteurs de la *Fédération Artistique* sont de ces gens-là. Chaque

fois qu'un homme de génie se lève quelque part, ils fondent dessus aussi inévitablement qu'un fox terrier sur un rat. Votre correspondant français qui pontifie encore dans vos colonnes n'a-t-il pas écrit en 1885 — alors que Puvis avait déjà exécuté ses décorations d'Amiens, de Marseilles, de Poitiers et du Panthéon — que le Maître français « ne savait ni dessiner, ni composer, ni peindre » ! (1)

Si j'ai écrit l'article que vous visez, ce n'est pas non plus parce que vous avez omis de reconnaître un style à notre « époque comme à HORTA ». Je sais fort bien et HORTA le sait encore mieux que moi que « les forces individuelles sont impuissantes, « même en cas de génie, à constituer de toutes pièces un style (2). Ce n'est donc pas parce que vous l'auriez déclaré que je vous aurais pris à partie. Je vous eusse au contraire félicité de votre perspicacité. Si je me suis égayé de vous, c'est parce que vous imprimé que, quoi que les architectes fassent, le problème (de la recherche d'un style nouveau) est sans issue, qu'ils ne trouveront pas notre style, que notre époque est indigne d'un style ! Un peu de loyauté, s'il vous plait ! Je sais que cette qualité vous coûte énormément, mais elle est indispensable cependant et la discussion deviendrait impossible si elle faisait défaut.

Vous prétendez avoir toujours apprécié le talent de Horta. Parlons en de vos appréciations !

Dès les débuts du maître-architecte, M. Edmond-Louis De Taeye estimait ses travaux « à mille coudées au-dessous » de ceux de ses concurrents du prix Godecharle (3). Le 15 avril 1900, M. Baes appréhendait le temps où les casernes, les églises et les hopitaux seront construits dans « l'ordre d'idées qui a présidé » « à la conception de la *maison du Peuple* et de

(1) Voici le passage in extenso :

Quoi Flandrin, ce Puvis réussit d'ailleurs, puisqu'il savait dessiner, composer et peindre... *tantis que...* aura été monumenté au milieu de son œuvre glacialement consciencieuse (mais enfin une œuvre) et l'on ne comprendrait pas que Victor HUGO le fût grandiosément devant N.-Dame de Paris!...

J. Maret LERICHE, *Fédération*, 20 Juin 1885.

(2) Voir *l'Humanité nouvelle*, 1898 : *L'architecture de demain*.

(3) Voir *La Fédération artistique*, 24 octobre 1884.

l'old England » (1). Le 16 mars 1902, lors de l'exposition de la maquette du monument Bara, M. Edmond Louis écrivit que « les formes arbitraires et trop maigres de l'architecture de ce « monument ne supporteraient pas l'agrandissement à l'échelle « nécessaire » et quand le monument fut inauguré, le même critique loua « sans réserve » les parties sculpturale de l'ensemble, mais, par contre, suivant le procédé familier aux critiques doctrinaires, il exhuma Bramante, Ictinus et Brunellescho pour condamner la hardiesse des efforts de Horta(2).

Un seul des rédacteurs actuels de la *Fédération artistique* témoignait dès 1897 d'un grand enthousiasme pour le maître-architecte et déclarait que les détracteurs de ce qu'il ne refusait pas alors d'appeler un style nouveau, ne lui semblaient pas désintéressés. Malheureusement cet unique a bien changé depuis, puisque c'est lui qui a émis la phénoménale opinion, cause de notre dispute.

J'ai exagéré, en effet, en appelant Horta un grand poète de *toute* la vie. Horta n'est pas le poète du droit, de l'art ; il n'a pas construit de musée, d'église, de palais de justice, de gare de chemins de fer et, s'il ne l'a pas fait, c'est en partie la faute d'écrivains comme vous qui, ou bien le combattent, ou bien lui marchandent de faibles et restrictives louanges qui le ravalent au dessous de médiocres constructeurs.

Vous vous targuez sans cesse de défendre mieux que personne les intérêts des artistes belges. Eh bien ! Voici un belge, un belge d'une espèce tout à fait supérieure ; un belge de génie, qui, par conséquent, à droit plus que tout autre à votre appui. Soutenez-le donc ! défendez-le donc ! et n'imprimez plus que c'est « lui lancer un pavé d'ours que d'écrire qu'il est du devoir « de la ville et de l'état de l'utiliser » (3). Plus tard, vous le soutiendrez immanquablement, comme vous vous êtes ralliés, sous la pression de l'opinion publique, à tout ce que vous aviez d'abord combattu, comme vous respectez aujourd'hui

(1) Je reviendrai ultérieurement sur ce rapprochement singulier de deux constructions fort dissemblables au point de vue de « l'ordre d'idées qui a présidé à leur « conception ».

(2) Voir *La Fédération artistique*, 10 Janvier 1904.

(3) *Fédération artistique*, 10 Janvier 1904.

l'art de Puvis de Chavannes, comme vous parler de Meunier en termes dignes de son rang. C'est aujourd'hui qu'il faut admirer Horta, le seconder, exiger pour lui des commandes. Plus tard, votre voix superflue, perdue dans un immense brouhaha d'éloges, ne servira plus à rien.

J. LECOMTE.

P. S. J'écrivais le 23 Janvier 1898, dans *l'art moderne*, à propos d'une œuvre qu'il n'était pas encore question de commander au grand Maître que l'art universel vient de perdre : « Meunier a manifesté l'intention d'ériger » un *Monument au Travail* qui serait composé du *Creuset brisé* et des bas reliefs » la *Moisson*, le *Port* et les *Houilleurs*, déjà ébauchés. Qu'on l'y pousse donc ! » Qu'on l'encourage ! qu'on le soutienne ! qui voudrait porter devant » l'avenir la responsabilité d'avoir pu provoquer la création d'un monument » sublime et de ne pas l'avoir voulu ? » Ces mots, que j'adressais au Gouvernement, je les adresse, à peine modifiés, à la *Fédération*. Il y a 2 ans à peine que Meunier s'est vu faire, enfin, la commande du *Monument au Travail*. Peu s'en est fallu qu'il n'entrât dans la tombe sans cette consécration officielle, sans ce large appui, digne du rang qu'il s'est conquis dans l'art universel. Je demande à la *Fédération* de méditer sur cet avertissement, de se dire que peu d'artistes ont atteint l'âge que Meunier atteignit, que Molière, Van Eyck, Dante, Raphaël et Watteau sont morts vers la cinquantaine ou bien avant, et que Horta, en dehors de la commande peu importante d'un jardin d'enfants, du temple des passions humaines n'a reçu jusqu'ici aucun encouragement de la ville ou de l'Etat. — Je rappelle tout cela à la *Fédération*, je lui demande d'y réfléchir et je lui dis : « Voudriez-vous porter devant l'avenir la responsabilité d'avoir pu, pour votre part, » contribuer à la construction de monuments sublimes et de ne pas l'avoir » voulu ? »

J. L.

LiQres

La cité ardente, PAR HENRY CARTON DE WIART.

Liège est doublement fêtée. Ed. Glesener, dans son magnifique livre *Le Cœur de François Remy*, étudie son caractère.

Dans la *Cité ardente* M. Carton de Wiart retrace son histoire.

La cité wallonne peut être fière de son passé, surtout quand nous le lisons dans le livre si parfaitement écrit et si consciencieusement documenté qu'est la *Cité ardente*. L'auteur part du sac de Dinant pour conclure épiquement par la glorieuse et mémorable tentative des « Six cents Franchimontois ».

Les amours de leur chef Josse de Staihle et de Johanne de Metz enrichissent ce livre d'une intrigue très bien menée.

Sortant de tant d'occupations politiques, M. Carton de Wiart a fait, en publiant ce livre au seuil de notre 75^e anniversaire une œuvre patriotique, dont lui revient tout l'honneur et toute la gloire.

L'auteur de ce livre nous avait déjà donné précédemment des espérances de son talent littéraire, par la publication des *Contes hétéroclites*. La *Cité ardente* est la preuve que nous pouvons encore attendre de lui des livres sains qui plairont à nos cœurs et ennobliront notre littérature nationale.

GASTON PULINGS.

Imogène d'ED. PICARD.

La maison Lamberty a fait d'*Imogène* une édition qui mérite des félicitations pour la gracieuseté du format et la clarté de l'impression. L'œuvre d'ED. PICARD mérite certainement cette coquetterie. *Imogène* est un des livres les plus sentis et les plus parfaits du Maître. La psychologie de l'amour y est scrupuleusement étudiée et les sensations que l'auteur décrit sont parfaitement humaines. C'est un livre à conserver et à relire.

G. PULINGS.

Le livre et l'amour par HENRI BELMONT.

Voici un livre qui ne répond pas à son titre mais qui n'en contient pas moins de bons vers — pris séparément — quant à l'ensemble — Mon Dieu ! ce sont des vers d'amour, mais d'amours bien ordinaires et qui ne valent certainement pas la

peine que M. HENRI BELMONT s'est donnée pour les écrire. Au demeurant la langue est très française, le vers facile; FERNAND SÉVERIN a dû influencer énormément M. HENRI BELMONT, voyez :

Chère je vous apporte une âme inattendue
Que toujours séduisit le calme des sommets
Mais en qui depuis peu l'amour est descendue...

A. F.

L'offertoire par J. DELACRE.

M. JULES DELACRE a fait bien des progrès depuis l'heureux temps où il écrivait dans *Belgique Athénée* ! Il nous donne aujourd'hui (c'est-à-dire il y a quelques mois) un recueil de très bons vers : *l'Offertoire*.

Parmi le fatras des productions modernes littéraires, il est consolant et de bonne augure de trouver une œuvre telle que celle-ci, saine et sincère.

Ce que M. DELACRE nous offre, c'est un ensemble charmant (je parle de l'édition) de vers charmants : ce poète jeune et point blasé est un sensible qui dit ses impressions : joie ou mélancolie, de façon délicieuse.

Ses vers quoique classiques ont un rythme toujours varié et la facture en est dans certaines pièces, originale et personnelle.

J'aime particulièrement la première partie : *Préludes* ; si j'en avais la place je voudrais faire connaître *Litanies* et *Paradou* notamment qui est une délicieuse symphonie.

Voici toujours cette fine obsession : *Cantique*

Oh ! pourquoi ce soleil splendide dans mon âme,
Ce grand soleil qui chante et dont la jeune flamme
Rejaillit en mes yeux soudain graves et fiers ?..
Pourquoi mon cœur est-il si grand pourquoi mes nerfs
Vibrent-ils, éperdus, comme des chanterelles ?..

Il fait clair... Oh ! si clair... Averses irréelles,
Des bleus pleuvent sur le fond calme du ciel d'or...
Des bleus calins, des bleus exquis, toujours, encor,
Qui tombent, lents, avec des gestes de pétales...
Des bleus mauves, des bleus de bluets et d'opales,

Des bleus de clairs de lune et de gorges d'iris,
Des bleus pâles, glissant sur la candeur des lis,
Si pâles qu'on dirait à les voir des fantômes...
Des bleus vagues d'encens sous l'or divin des dômes.
Des bleus de mers, des bleus de lacs et de ruisseaux,
Des bleus de libellules effleurant les roseaux...
Violettes des bois... Violettes de Parme...
Bleu plus pur et plus clair encore : bleu d'une larme...
Des bleus, enfin, plus beaux que tous les autres bleus :
Les bleus infiniment profonds de tes grands yeux...

Dans *Récitatifs* qui suit M. DELACRE marque de la révolte et du pessimisme ; ce n'est pas de la « pose » et je citerais beaucoup de pièces qui sont de remarquables états d'âme.

L'enchantement, d'humeur ensoleillée, un vrai printemps optimiste, contient une bonne chanson : *Repentir*, ainsi que *l'Art*, une jolie allégorie et *le Rire*.

Le poète a réuni dans *Estampes* quelques descriptions très bien observées ; *Clair de lune*, surtout est une impression admirablement brossée.

Enfin le livre se termine par *Trois Soirs*, dont le deuxième *Soir d'angoisse* est peut-être la synthèse de tout l'ouvrage : l'auteur cherchant sa voie :

Je doute et je reviens sans cesse sur mes pas ;
.....
je cherche mon âme et ne la trouve pas !

Ainsi dans *Tryptique de l'Amour*, trois sonnets, M. DELACRE cherche à comprendre la femme :

C'est la Vierge que j'aime et la Vénus me trouble,
.....
La vie est une énigme encor qui me torture.

Nous ne pouvons que présager une heureuse destinée à M. DELACRE, qui a su si joliment cueillir les fleurs des sentiers en étoile qu'il a parcourus.

Les émotions modernes par EMILE LANTE.

Les Emotions Modernes, c'est le livre où l'on s'ennuie !
Il y a un beau vers....

Dans la première partie *Au Cœur des Cités Nouves* l'auteur nous parle beaucoup de Lille, à toutes heures, et qui paraît lui causer des impressions peu variées.

On y lit :

Et des pas de passants pressés d'abri ;
Comme des doigts nerveux qui pincet les narines,
Les feuilles et les fleurs exhalent des senteurs,
Dont le brûlant venin filtre dans les poitrines...

« Le roulement d'un fiacre fouetté par l'heure ! » Pauvre bête !

J'y trouve encore :

... « Le cuir des souliers neufs... mon cigare énivrant... le bruit de nos souliers. . le cercle mou des réverbères... un long cigare fin..., les timbres des tramways... les réverbères mous..., les fanaux des autos..., l'or mou des réverbères... »

Nous étions prévenus heureusement : dans sa préface M. LANTE nous dit qu'il ne recule pas devant l'expression nouvelle et le mot vrai. Je crois que les Faits Divers lui fourniraient un beau champ d'exploitation pour cette conception de la poésie...

« D'une fenêtre » et « Dans un square neige » font pourtant exception et témoignent du goût.

Dans *Paroles Fragiles* quelques pièces sont intéressantes notamment *Premières souffrances*, *Femme d'autrefois*, *Le Chevrier*, etc..., mais que d'autres...

M. LANTE connaît en vers un Monsieur dont « la poitrine se gonfle de sève blonde ! »

« Ailleurs, un gars essaie un aveu mièvre à une enfant du pays qu'il embrasse à pleines lèvres, sur son front rougi... »

C'est probablement pour se donner une contenance..,

Dans *Pour celle qui viendra* nous lisons une suite de petits poèmes, où l'auteur attend sa fiancée en lui promettant des cajoleries et des caresses. Plus souvent ici, nous trouvons une note originale et gracieuse, une pensée de poète.

Enfin *l'Inquiétude humaine* un long poème est dédié à M. FRANÇOIS COPPÉE.

L. DE CASEMBROOT

L'Ecole des Valets, par HENRI LIEBRECHT. — Depuis quelques jours on parle assez bien du théâtre de M. Liebrecht. Oserai-je parler de l'*Ecole des Valets*, ne serai-je pas accusé de partialité, comme tant d'autres critiques, et si ma critique est quelque peu sévère, M. Liebrecht s'en froissera-t-il? Je présume que non : la rigueur avec laquelle il a traité Emile Verhaeren m'en est une garantie.

Le défaut principal de l'*Ecole des Valets* est le manque d'action. Il y manque ce feu, cette ardeur juvénile, cette force empoignante de l'intérêt, qui mène sans hésitation l'auteur au succès. Côté action, *Miss Lilly* est en progrès, — ce qui ne veut pas dire que *Miss Lilly* fut un succès. Il est vrai que le thème de la comédie fiabesque est bien usé et bien enfantin : C'est la vieille histoire de deux jeunes amants, Dorante et Isabelle, qui, pour vaincre l'entêtement d'un père grognon et avare, opposé à leur mariage, usent d'une supercherie — il s'agit d'un faux contrat de mariage — à laquelle l'auteur seul se laisse prendre, tandis que le lecteur bâille et ferme le bouquin.

La vie profonde de GEORGES BUISSET, se ressent fortement d'un chapitre du *Trésor des Humbles*, portant le même titre. Il ressort de cela qu'on s'assimile fort mal Maeterlinck. M. Georges Buisseret l'a trop lu, et il serait grand temps qu'il dégagât sa personnalité de celle du *Temple enseveli*, qui est écrasante pour un jeune.

F. BORDIER.

Salon de l'Enfance

Des âmes charitables se dirent un beau matin qu'il y avait nécessité absolue de mettre les Arts à contribution. Je ne sais qu'elle d'entre elles eut cette idée de génie. Toujours est-il que le salon fut.

L'aspect général en est comme il fallait s'y attendre

d'une monotonie mortelle et d'un aspect plutôt désagréable. En somme quelques bonnes œuvres (c'est certainement le cas de le dire) et de fort mauvaises.

A tout seigneur tout honneur. M. GUSTAVE-MAX STEVENS expose quelques machines au crayon, à l'eau et à l'huile. Parmi ces dernières, un « Hamlet » enfant (*To be or not to be*), à mon sens M. G. M. STEVENS réalise la seconde moitié de la célèbre maxime.

M. FRANZ CHARLET, donne de lumineux souvenirs de plage et M. JEAN GOUWELOS, un « despote » somptueux de couleurs. D'HENRI EVENEPOEL on exposait des œuvres un peu déconcertantes, ne faisant pas présager l'auteur du Portrait rouge.

FERNAND KHNOPFF est toujours le merveilleux et patient artisan. A noter le portrait de M^{lle} J. de B.

XAVIER MELLERY expose un « Enfant à l'orange » d'un coloris savoureux et JACOB SMITS et PHILIPPE SWYNCOF nous donnent de consciencieuses impressions.

Une mention toute particulière à M. ISIDORE VERHEYDEN pour son « Enfant en blanc » d'une adorable ingénuité et d'une tonalité savante et raffinée en même temps que d'une rigoureuse justesse.

Un autre « portrait blanc » est tellement vivant qu'il paraît invraisemblable qu'il soit sorti du pinceau de M. RICHIR.

Parmi les sculpteurs deux noms : V. ROUSSEAU et CONSTANTIN MEUNIER.

J. B.

LES CONCERTS en général fort peu intéressants, groupaient cependant des artistes de talent, mais qui devaient travailler d'arrache-pied pour faire accepter des programmes inacceptables.

A citer M. KLEEBOERG-SAMUEL, DEMEST, PIERS, A. CHOLET à qui sourit décidément un succès mérité, M^{lle} EVA SYMONY qui possède une voix souple, claire et absolument charmante, et MM. G. SURLÉMONT et DEMEST.

La conférence de M. du CHASTAIN sentait à plein nez le gâtisme académique belge (ce qui n'est pas peu dire : les

lecteurs du « Samedi » notre, excellent confrère, ont pu s'en rendre compte !)

A ne pas retenir pour que jamais plus on ne nous les serve les chœurs d'enfants, les brabançonnes tintamaresques et autres excitants patriotiques et lacrimatoires.

Bref, salon fort peu encourageant pour les bonnes âmes qui s'étaient adressées à l'Art.

X...

Théâtre de l'Alcazar

Représentation extraordinaire d'auteurs belges organisée par
la revue d'Art Le Thyrsé

En terminant sa sixième année d'existence *Le Thyrsé* a voulu saluer les derniers jours de cette période par un surcroît d'activité. Ses directeurs MM. Rosy et Wery ont organisé, le jeudi 18 mai une représentation d'auteurs belges.

Au programme : 1). L'école des valets de H. Liebrecht. 2). La journée des dupes de M^{lle} Marguerite Duterme. — 3). L'écrivain public de M. Félix Bodson.

De la première de ces pièces nous avons déjà parlé : Arrivons de suite au succès de la soirée à *La journée des Dupes de M^{lle} Duterme.*

Oui (ce que les féministes doivent être heureuses) la palme fut décernée au beau sexe. Un ménage d'artistes XXI siècle, veut mettre en pratique : la théorie de l'amour libre, très libre. Après quelques mois de mariage, chacun des époux s'est libéré de l'amour conjugal. Dès lors ils cherchent le bonheur où ils le trouvent. Mais le jour où ils pourront suivre leurs penchants, ils ne tarderont pas à se réconcilier au dépend d'un ami, la dupe de l'histoire.

Ce petit acte contient au moins des sentiments jeunes et enthousiastes, qui ont énormément plu, grâce à la vivacité des scènes.

Le public a fait un accueil chaleureux à l'auteur. Enfin

M. Bodson nous a montré un *Ecrivain public* en 1770 dans l'office de ses fonctions, cela corsé d'une petite intrigue amoureuse.

Il y a là des scènes très bien croquées des vers alertes, des paysages élevés, mais cependant au point de vue proprement dramatique je lui préfère son *Pierrot Millionnaire* représenté dernièrement avec succès au Théâtre du Parc.

En général ce fut une bonne soirée dont il faut féliciter également : les interprètes M^{mes} G. Fayelle, Davergny, Michaux, MM. Grimber, Paul-Fernand, de Bièvre, les auteurs et les organisateurs.

Un public nombreux a témoigné par ses applaudissements répétés d'un vif contentement.

GASTON PULINGS.

Chronique Musicale.

Chaminade — Beethoven.

L'AMÉLIORATION DU SORT DE LA FEMME a donné dans le cadre élégant et indispensable de la salle Boute une très intéressante séance musicale consacrée à *Chaminade*. Après une légère allocution de la présidente M^{me} BEECKMAN qui avait tenu à remercier notre collaborateur GRINGOIRE pour son article *Sportswoman* paru dernièrement au *Soir*, M^{me} HIRSCHLER nous a lu avec beaucoup de grâce et d'expression une délicieuse causerie inédite de feu ARMAND SYLVESTRE. Pendant toute cette soirée, dont elle fut l'âme, M^{me} HIRSCHLER tint avec beaucoup de talent la partie pianistique, où elle exécuta entre autre *Caprice et Courante* fort appréciés d'un public d'ailleurs choisi. A cette soirée prêtaient encore leur gracieux concours M^{me} R. GUILLAUME, violoniste délicate, MM^{mes} C. DROSSART, J. DILLENS et EMMA DONIES de bien chantantes solistes. Dans des chœurs, et ce ne fut pas le moindre attrait de ce concert, un essaim de charmantes choristes, élèves de M^{me} HIRSCHLER, tenait avec un bel ensemble les différentes parties. Enfin M^{me} ILKA RÉZETTE nous a dit et chanté avec infiniment de charme *La Nuit d'Été* et *Ronde d'Amour*. Toutes ces élégantes interprètes ont été somptueusement fleuries et nous serions aveugles cette fois, si nous oublions de décerner une mention spéciale à la botte, petit massif en fleur dont ces dames les cho-

ristes ont puissamment accablé leur professeur dévoué. Soirée toute parfumée et très réussie, pour laquelle nous, hoministes, félicitons bien sincèrement nos courageuses consœurs féministes.

M. A.

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE D'IXELLES a donné le 11 mai à la salle Bériot une très intéressante soirée musicale consacrée à Beethoven. M. A. D. y conférençait un peu longuement et de façon peu convaincue. Mais le cercle de l'U. P. nous a largement compensés : c'est au célèbre quatuor *Zimmer* qu'il avait fait appel pour l'interprétation des œuvres de Beethoven. Ce fut un régal, il est impossible de trouver plus d'ensemble et plus de souplesse dans le jeu, une plus grande richesse de sons, une exécution plus complète et plus définitive. En somme deux conférences, dont nous avons particulièrement goûté la seconde. Il est vrai de dire qu'ils étaient quatre ici tandis que M. A. D. Nos sincères félicitations au cercle des Anciens élèves d'Ixelles pour cette belle et artistique soirée.

M. A.

Nouvelles

Nous avons l'honneur de présenter à nos lecteurs MM. Paul Cornez, Gaston Heux, André Lizin, Georges Moulinas, membres de notre nouveau Comité de Rédaction.

Conférences jubilaires : Les lettres depuis 1830, par E. Verhaeren. — Comme il fallait s'y attendre, ce fut un régal littéraire qui nous attendait ce soir-là. Avec une verve élégante, accompagnée de gestes sobres, Emile Verhaeren examina toutes les périodes de notre littérature, nos romanciers, nos poètes, nos conteurs, nos critiques.

Il analysa impartialement l'œuvre de nos littérateurs, puis, en une conclusion superbe, il présagea l'avenir de nos lettres, espérant leur voir prendre un rang égal à celui de notre industrie et de notre commerce. Alors, dit-il, gardant le caractère de nos mœurs et de nos coutumes, le champ de la Beauté sera partagé entre les littérateurs français et belges.

Et des applaudissements enthousiastes suluèrent l'auteur des « Heures d'après-midi. »

Frans Gailliard.

Je me trouvais, un soir de fête, au bord de la mer. Des constellations paresseuses s'en élevaient en s'étirant. Derrière moi, la ville joyeuse, toute en lanternes vénitiennes, flambait, comme pour tuer la nuit ; mais elle avait beau faire et n'en semblait de loin qu'une criblure d'étoiles. Jamais plus divine solitude. Du large, une grande palpitation accourait en bondissant.... J'y devinais la charge furieuse des vagues qui, sourdement, près de mourir, se cabraient, s'illuminaient d'une frange phosphorescente, puis, ternes et mornes, suppliantes et sans force, léchaient immensément le rivage nocturne.

Ainsi, me suis-je dit, lorsque la houle des sensations intimes monte des gouffres à notre intelligence, il est un court instant où leur grise ondulation se dresse comme ces ondes, et cime, porte une lumière ! — Ouvre, ouvre large tes yeux : c'est alors la seconde unique, c'est la seconde de l'Art. L'instant d'après, la vague, en cessant d'être cime, aura perdu son rayonnement.... L'art est une flamme sur des hauteurs!...

Et j'y songeais encore, quand de l'écume m'inonda les pieds. Je me baissai.... Parmi la nuit, le bruissement d'une onde reflua vers la mer. Inconsciemment mes doigts creusèrent un sillon dans la sable :... ce fut une surprise ! Chaque grain étincelait d'une paillette bleue, comme si mes mains phosphorescentes y laissaient cette trace. Du pied alors, je labourai le sol curieusement : cette fois mille lueurs pétillèrent en silence. Quoi donc ! la plage aussi rayonnait ? Il suffisait de l'y contraindre ! Les lames, tout à l'heure, m'aveuglaient d'un éclair, comme l'art impérieux nous écrase de splendeurs, tandis qu'en joie pour lui-même, le sable se réservait sa crépitante féerie, si je n'avais par violence pris ma part de sa fête !

* * *

L'art de Gailliard vibre ainsi, lueur inattendue, là même où l'existence, par sa monotonie, évoque les plages marines.

L'humble est souvent son héros, rarement les hommes de gloire. « Réalisme ! dédaignent les uns.... Il n'est d'éclat qu'aux seuls sommets » et leur intransigeance, par ces dix mots, condamne.... Mais l'artiste, penché aux grèves où bute sans cesse la grise marée des jours, sourit.... La flamme sur les flots s'est éteinte ; il n'en doit plus jaillir, au gré de vains prophètes, du rampement des eaux. Alors, ses doigts qui les démentent, fouillent la plage banale et tracent pensivement des lignes de lumière !

*
* *

Il y a là comme un miracle, et cette image seule devrait concilier une telle esthétique et tout culte de beauté hautaine et volontaire. Il a son exquisité le rôle du chercheur de coquillages qui devine leur noblesse sous la vase qui les déborde, et nous les jette enfin les uns après les autres, luisants de nacre insoupçonnée. Je sais tel aspect de la vie, où la probité artiste de GAILLIARD a surpris contre mon attente un miroitement de la beauté. Celle qu'il découvre de la sorte n'a rien jamais que d'apaisé. La familiarité lui crée une atmosphère où elle baigne sereinement. Torsions de muscles qui sont recherches de plastique, sursauts de l'âme qui laissent leur allure aux attitudes brisées, l'art de mon peintre se garde bien de telles exaspérations. Tant pis si l'idéaliste intransigeant n'y trouve point son compte ; tout est humain ici, jamais de cette humanité transfigurée, si transportée au dessus d'elle-même par la fougue des passions, que ses gestes qui pantellent, trahissent l'effort du Dieu à l'étroit dans la chair ! Les êtres qui s'y agitent acceptent avec simplicité la vie. Ils n'ont même que faire de la résignation, qui est comme l'orgueil de l'homme lorsqu'il entreprend de s'abuser lui-même sur son désir de vivre. Point de ces bonds forcenés par qui les âmes, excédées de leur corps, le vident de leur présence et l'abandonnent à l'évidence de son néant. Voici une œuvre où l'abstraction joue le moindre des rôles. L'intelligence, s'appliquant à la chair avec exactitude, s'y traduit l'univers, non en pure pensée mais plutôt en senti-

ments. *Naturalisme*, non plus qu'*Idéalisme* n'ont que voir ici. Car vainement, au ciel de l'art se seront-ils dressés, sur la foi d'un apparent antagonisme, chacun comme la négation farouche qui annule son rival; en vain ces dieux qui se portent ombrage brandissent à poings crispés l'éclair de leurs colères; ils n'auront mis dans leur querelle que l'animosité des frères ennemis; les foudres quelque jour leur tomberont des mains, leurs haines fraterniseront; car la même tension d'une pensée en gésine les fit jaillir au monde d'un même effort abstrait. Qu'ils plongent parmi l'ombre ou baignent dans la lumière l'univers que conçoit leur fantaisiste volonté, « idéalistes, naturalistes » sont à égale hauteur des cimes spirituelles : les uns ont le vertige d'un ciel traversé d'aigles, les autres, de l'abîme, ... et de l'abîme où l'homme se traîne, aigle blessé; la terre n'y est plus, sous l'accumulation des ténèbres, qu'un autre ciel, opaque, — la vallée, une montagne à cime qui se renverse et dont la profondeur mesure la hauteur.

Ici tout est plus simple, plus vraiment près de la réalité. L'homme est compris par un homme, non plus par un visionnaire. GAILLIARD est un fervent de modernisme, de choses vues et vécues, certes!... mais il faudrait l'entendre sans cette obstination éliminatrice, que met à se figurer l'univers maint créateur de types. Tant d'aspects rôdent comme des pollens en voyage autour de cette fleur de large humanité? Mais il semble, que fidèle jusqu'à l'étroitesse ou jusqu'au sublime, dès la première visitation de la nature à son âme, il se soit clos sur sa vision première pour mourir longuement de son unique fécondation.

Ce partage parcimonieux de l'être n'est point le propre de mon peintre. Il a pour toutes choses comme un égal amour; rien qui n'intéresse ses sens curieux : il plonge aux bas fonds, sort ébloui des richesses. Il goûte tout de son époque sans dédaigner les autres, dans le familier comme dans l'épique. Nous avons apprécié de lui des œuvres qui diffèrent par l'art comme des floraisons d'antipodes. Sa toile **Les gagne-petit** s'embourgeoise-t-elle assez artistement avec ses types natio-

naux de matrones, de béquillards qui détaillent les « mastelles » ou les « crabes », à leurs petits clients ; **Le las d'aller** dont le vagabondage s'éternise par les faubourgs, au long des horizons d'usines dont l'esclavage est sa nausée ; le crève faim **Violoneux** après la quête des grossous, — fleur de boue, fleur de vices, mandragores innocentes ! c'est une face de son talent ;... et brusquement à un détour de l'œuvre, comme une flèche de cathédrale perçant ses confins de taudis : **L'arc de triomphe** : une fanfare de roux sonne à l'avant plan la prodigalité éternelle des sèves tandis que sur fond vert, azur, sur fond de nuances soyeuses, toutes caressées par l'air qui flue, les arches effritées, mélancoliques se surhaussent.

De même aussi, ce n'est point lui qui s'aviserait de nier par système la splendeur du monde abstrait. Il compte parmi ces peintres qui accueillent les poètes autrement que d'un sourire ; à leurs phrases savantes et fougueuses il lui advient de reconnaître une vertu révélatrice : toute une part du beau lui en laisse de ses clartés. Et parmi ces lucurs quelquefois parfois taquine sa palette : l'abstraction se colore, le pinceau se laisse tenter. Mais l'œuvre n'est réussie qu'autant que l'effort de l'intelligence ait intéressé le cœur, que l'abstraction se soit vêtue d'une façon de réalisme, que le rêve ait touché terre.... La matérialité n'est belle ici que dans la mesure de la poésie ; la poésie n'est rien sinon humanisée. « *Musa pedestris* » muse qui marche ! Mais l'aile ouverte allège le pas.... Je regarde cette toile : Un Orphée se dresse dans ce vallon roux, et sa main erre sur la grande lyre, et de souples échines qui l'effleurent attestent la grande victoire du chanteur sur les tigres ; l'atmosphère d'or est vibrante, et pourtant mon peintre n'est pas là ; je n'ai qu'à me détourner vers cette toile, où le temps symbolique passe austèrement devant un groupe de florentins, devant leur jeunesse moqueuse et j'y retrouve **GAILLIARD** avec sa science du geste née de l'observation ; je le retrouve tout dans ce blottissement frileux de l'amante qui se réfugie auprès de l'amant. Le geste, voilà le sûr triomphe.... Il l'admire à tout instant, divers, souple, intéressant toujours, jamais deux

fois le même ; le geste multiple comme de la vie rendue visible, et qui dans l'instant même où il se réalise semble déjà songer à sa forme prochaine.

C'est parce que l'artiste sait en saisir le charme à chaque seconde, à celle qui précède comme à celle qui suit l'instant où l'attitude s'exaspère c'est pour cela qu'il s'est trouvé peintre du geste détendu. Vous concluez vous-même : Point ne lui est besoin pour capter l'intérêt, du recul, de l'illusion de l'histoire. Les quelques planches où l'habileté de GAILLIARD a passé aux êtres les défroques du passé, pour habiles qu'elles soient, révèlent encore sa nature moderniste : j'oserai dire qu'il n'évoque les ancêtres que dans la mesure de leur modernité. Il y a là comme une mascarade, infiniment animée sans doute, mais où un geste naturel fait sans cesse tomber les masques... Certes, pour qui accepte la modernité comme constant idéal, c'est une résignation d'avance consentie de la peindre aussi dans ses deuils, cette ample part de nous. GAILLIARD à ses débuts fut hanté par l'art des DEGROUX, des DEJONGHE, des VERSTRAETE : telle cette vaste toile où des rustres en sarrau, des femmes agenouillées écartèlent en croix vers la madone de Hal, leurs bras désespérés. Mais il a tôt laissé ces rudes désespoirs aux maîtres de la douleur, dont l'âme les possédait dans ses correspondances... Lorsqu'il arriva plus tard à son crayon de rencontrer la souffrance, il la fit plus simplement pantelante, très expressive aussi. Chose qui ne m'étonne guère, il l'a surprise rarement mieux que dans l'obscur animalité : toute l'habileté de ce talent, qui est yeux, non abstraction, devait comprendre saisissamment cette souffrance ingénue, qui se livre, que révèlent une contraction des muscles, un soubresaut des nerfs, le hideux affaïsement des masses charnues, sous qui saille déjà le squelette : ce **Cheval abattu** est agonie jusqu'en la mort, et pour éternel qu'il soit, son repos même est sans apaisement. L'homme dans une telle œuvre souffre aussi, mais sans guère réfléchir aux causes de sa souffrance : l'âme avant tout peine avec le corps. Remarquons d'ailleurs qu'un optimisme se dégage

de l'effort total. S'il existe des maux la joie pourtant n'est pas illusoire : la fête de vivre offre ses jouissances à tous les sens ; elle est parfums, musique, lumière ; l'air est un fleuve de paillettes où de l'or coule dans de l'azur ; et rien n'embaume comme une fleur écrasée, rien n'a d'éclat comme l'agonie d'une lampe, ne chante comme un cygne expirant. La douleur des autres possède pour l'homme une valeur pittoresque ; elle est un piège tendu à sa curiosité et que de fois il en oublie jusqu'à l'apitoiement : Tels les convives de Néron se résignaient au hurlement humain des torches dont leur hôte les éclairait. D'avoir d'ailleurs touché à ces deuils l'œuvre de GAILLIARD s'est sauvée de la niaise insouciance. Elle est grave bien qu'optimiste ; elle rappelle la convalescence qui n'attend pour aimer la vie, que de n'en plus souffrir.

Et de fait toute sa ligne générale a été comme une sorte de longue convalescence des yeux : sa palette ne s'est ajouté qu'au cours d'une lente évolution, la jeunesse des tons clairs ; elle fut grise d'abord, presque morne ; puis elle s'échauffa de bitume, tout en s'alourdissant peut être : il y a de cette époque de bons portraits, des coins d'ateliers que les Oyens eussent aimés ; mais je le salue surtout comme ardent zéléteur de la lumière moderne. Il l'aima pleuvinant à travers les jeunes verdure ; à chaque instant notations de fraîcheurs ; ici le déroulement d'une **Procession** : la route est blanche de communiantes, claire d'atmosphère matutinalc ; des âmes neuves pélerinent dans la nouveauté du jour ; l'air est bleu, presque ingénu, une lumière étonnée frissonne sur les choses ; on dirait l'éveil premier du soleil. La beauté, l'Anadyomène moderne n'a que faire des flots : elle se lève, toute frissons, d'une vague de clarté ; chaque matin nous la ressuscite dans la fluidité du Levant. GAILLIARD est un fervent parmi les artistes qui ont exalté sa naissance ; il y fut prodigue d'une sorte d'amour ; car la lumière est femme : elle a une innocence qui est sa fraîcheur, une jeunesse, une maturité ! Elle traîne sur l'univers les robes somptueuses de ses moires ; comme la femme, elle n'est que baisers. Elle brûle sur cette **Plage** ; n'y a t-elle pas

l'âcre saveur des carnations mûres? On la voit se coucher souveraine sur cette Rome assoupie, qui se découvre par une fuite d'ifs, tandis qu'aux vasques débordées, l'eau qui mire le ciel s'épanche en lueurs fluides. Tantôt encore c'est une lumière froide, je pensais insensible, une sœur céleste de la neige.... Toute l'œuvre récente de GAILLIARD est pieuse et laudatrice. De s'être grisé aux rayons, l'artiste leur garde un culte respectueux, qu'on sent ne pouvoir s'épuiser. Et certes, elle a des droits, la lumière divine, à l'inépuisable louange; une fois même plus aigument que d'autres, j'ai saisi la mesure de notre ingratitude. Ma chambre sommeillait. La paix parfaite de la lumière que la lampe épanchait en nappe m'avait endormi l'être dans cette somnolence, cette inaction des sens, qui équivaut pour nous à l'anéantissement des choses extérieures. Je sentis brusquement combien je m'étais abstrait de toute réalité; je compris que des sons venaient de s'éteindre, que je n'avais point perçus,... quedurant une longue heure, les aspects de la vie s'étaient, souples archets, attardés sur mon âme, comme sur les cordes détendues d'un instrument muet. O profondeur de notre ingratitude! silence de l'exaltation humaine, devant le jaillissement perpétuel des merveilles que la lumière révélatrice avive autour de nous! Enfancement des apparences si renouvelées sans cesse, si fécondes en métamorphoses, qu'elles n'en perdent jamais leur fraîcheur! Ce pouvait-il que l'habitude pût nous en saturer les yeux jusqu'à nous distraire de tant de sublimité? Maintenant autour de moi selon les sursauts de la flamme des coins nouveaux prenaient vie; les anciennes ténèbres luisaient; des griffes de lumière égratignaient des cuivres, ensoleillaient des laques; les pourpres d'une tenture déplaçaient les pans obscurs de leurs plis.... Alors j'abaissai la mèche de la lampe jusqu'à l'éteindre presque, pour restaurer en moi l'uniformité de l'ombre, puis, réveillant soudain la flamme; je me donnai la joie, la joie reconnaissante! de la résurrection miraculeuse des lignes, des masses, des couleurs!

J'ai le sentiment que GAILLIARD éprouva une égale allégresse, le jour où pour ses yeux jaillit dans un flot d'or l'univers nouveau-né des luministes modernes. GASTON HEUX.

Soir de Bosphore.

*Escortée d'alcyons querelleurs, sous l'effort
Rythmique et nonchalant de nos deux caïdjis,
Egratignant l'azur ébloui du Bosphore,
Glisse notre sereine et tiède nostalgie.*

*Les montagnes d'Asie, ombrées d'héliotrope,
Défilent lentement sur le ciel bienheureux ;
Léchant les escaliers des blancs palais d'Europe,
Notre remous léger clapote, baiser bleu ;*

*Et le soleil qui crève au bout des Propontides
En ors incandescents nous déroule un chemin
Royal vers les jardins de la nuit — Hespéride ..*

O toute-aimée d'un jour, si lointaine demain !

*Nos beaux Destins, un soir,
Pour un baiser unique ont joint leurs trajectoires,
O toute-amie,
Afin qu'en cette nuit mélodieuse et nue
Le puissant opium de ta chair endormie
Une fois m'enivrât d'Orients inconnus.*

*Dense comme un parfum de vanille et de myrrhe,
Comme le tombéki profond des narghiles,
Le rêve de ta chair magiquement étire
Dans ce beau crépuscule ses ultimes reflets ;*

*Sans invoquer nul sanglot de sirène,
Notre amour va s'évaporer — sans cri
Vers l'éternel azur des mers Cythérées ;*

O bien aimée d'un jour : tout est écrit !

*Sur le couchant vermeil s'épanouit la Ville
En rêve suraigu d'opiums compliqués,
Et l'or fumant du crépuscule volatile
Vibre, nimbe d'extase aux dômes des mosquées.*

*Le soleil darde un raï suprême de sinople :
Et, en plein ciel, vaisseau monstrueux et serein
Mâté de minarets aigus, Constantinople
Va lever l'ancre, aux appels aigres des muezzins...*

*Un sifflet de métal s'effare, fatidique :
Egratignant d'un vol rectiligne les flots,
Sous l'effort musculoux des rameurs, le caïque
Cingle vers le départ, là-bas, d'un paquebot.*

Thérapie-Constantinople, 1904

THÉO VARIET.

Referendum sur l'amour passionnel.

QUESTIONNAIRE :

I. — L'Amour fut jadis et suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, sentimental ; quel est aujourd'hui son caractère ?

II. — Il eut jadis sur les mœurs et sur le progrès de l'espèce une influence énorme. Quel est aujourd'hui son rôle dans notre société ?

III. — Voyez-vous en l'amour, une force de nature à triompher de la morale, ou bien l'amour et la morale s'accordent-ils toujours ?

IV. — L'amour étant une puissante force sociale, faut-il qu'il soit subordonné aux lois ?

V. — Quel est votre avis sur le divorce ? et quels sont les effets du divorce sur l'Amour ?

Voici la suite des réponses qui nous sont parvenues :

Hubert Krains

Un des personnages de *L'Éducation sentimentale*, DUSSARDIER, sollicité par ses amis de formuler son rêve de bonheur, répond : « Aimer la même femme, toujours ». Si, dans

le mariage, l'amour revêtait chez les deux parties ce caractère de constance, la question du divorce ne se poserait pas. A défaut d'une affection mutuelle et persévérante, il a fallu recourir à un expédient pour conserver au mariage sa solidité. L'homme s'est arrêté au plus simple : il a profité de la force que la nature lui a conférée pour s'arroger vis à vis de la femme des droits qui la mettaient entièrement à sa merci. C'était brutal et cynique sans doute, mais il faut reconnaître qu'il n'y a que la force qui puisse faire vivre ensemble deux êtres dont les caractères ne s'accordent point. Le jour où le cœur de l'homme s'est ouvert à la justice, le divorce est devenu inévitable. Le mouvement qui s'est effectué à ce sujet devait naturellement se développer parallèlement aux progrès du féminisme. Aussi est-ce aux États-Unis, pays où la femme est devenue une idole, tandis que l'homme n'est plus qu'une grossière machine à produire des dollars, que le divorce sévit avec le plus d'intensité. Beaucoup de gens s'en effrayent, à commencer par le président Roosevelt. Ils y voient un signe de perversion et de décadence. Seulement, ils ne tirent cette conclusion que d'un seul argument : le chiffre de plus en plus élevé des divorces. Or, il faudrait connaître quelque chose de plus. Il faudrait savoir ce que deviennent les divorcés. Sont-ce des forces perdues ou des forces retrouvées ? Et s'il s'ensuit une seconde union vaut-elle mieux que la première ? La valeur d'un acte doit en effet se mesurer à ses fruits et non pas d'après la brutalité avec laquelle il heurte les idées admises. Les idées admises ne sont parfois que des préjugés. Tout le monde sait que le mariage est surtout vénérable par son antiquité. La plupart du temps, il est aussi imprégné de mensonges et d'hypocrisie qu'un vieux tapis l'est de microbes. Avant de venir vitupérer sur la place publique contre son adversaire le divorce, il ferait bien de passer une blouse propre. Maintenant, si l'homme moderne, qui ne doute de rien, espère trouver le bonheur continu et sans mélange dans l'amour, avec ou sans le concours de la loi, il est permis de croire qu'il se trompe. Il ne dépend pas de nous de faire que

le rêve de Dussardier devienne une réalité. Le cœur humain est obscur, bizarre et changeant. De tout temps, les sages l'ont compris et se sont méfiés. Devant l'amour, Panurge hésite et Bouvard et Pécuchet discutent. Quant aux femmes d'Ibsen, qui abandonnent leur mari et leurs enfants en faisant claquer la porte, pour courir après un bonheur qu'elles n'ont pas rencontré dans le mariage, elles ne disent pas où elles se rendent.... où elles vont se jeter à l'eau.

Le baron Ch. van Beneden.

1. — Répondre que l'amour aurait aujourd'hui un caractère autre que jadis, ce serait dire que l'homme a changé. L'amour est dans sa nature, dont l'immuabilité est reconnue. — « Amour galant, amour badin » veulent dire des *façons de formuler l'amour*.

Si vous admettez que Marguerite de Navarre, Clément Marot, M^{lle} de Scudéry, l'Abbé Cotin, nous aient plus légué des modèles de l'art d'aimer que des formes du *fleuritage* de leurs époques, nous vous répondrons que l'Amour n'a que faire aujourd'hui des ballades, des madrigaux et des sonnets. Il se met en tandem ou en automobile. Il est sportif.

2. — Quel rôle ce genre de sport peut-il avoir dans notre société? — Il hâte les unions libres, les mariages forcés, les relations adultérines et les divorces. Il met aussi le débraillé dans les familles.

3. — Je vois en l'amour une force à triompher de la morale; mais nous devrions alors nous entendre sur ces deux mots.

Le sentiment qui nous penche à la satisfaction des sens n'est pas l'Amour. Celui-ci est une étincelle de sa divinité éternelle que Dieu a confiée à nos cœurs pour nous rattacher à lui. Il doit savoir rester chaste, si ceci est un sacrifice que son caractère divin lui demande.

Je veux donc dire que des devoirs peuvent s'imposer à l'Amour, s'il ne veut pas être ravalé au rang d'une passion charnelle. Ils existeront lorsque l'être qui le porte en soi a lié

son cœur par un serment d'amour antérieur, d'où il est résulté qu'un autre cœur s'est livré au sien. Dans ce cas, ce serment constitue pour l'Amour qui veut qu'on l'excuse et l'honore, une Morale qu'il ne doit pas enfreindre.

J'ajouterai maintenant, pour élargir les cadres de l'amour et de la morale, que ma passion ainsi sublimifiée pourra tout aussi bien être l'amitié, même l'amitié entre semblables, que ce qu'on nomme plus spécialement l'amour. Pourquoi, dans cette hypothèse, y aurait-il désaccord avec la morale? D'où doit découler la morale, sinon de la Nature même qui, dans toutes ses manifestations générales, s'est réservé des exceptions?

La *morale du monde*, convention bizarre dont le texte varia sans cesse selon les âges, les latitudes et l'intérêt, sert trop souvent de masque à l'hypocrisie et il peut être absurde, odieux de l'imposer à des êtres spéciaux dont la nature se révolte avec ses règles.

4. — L'amour étant une puissante force sociale, faut-il qu'il soit subordonné aux lois?

Oui et non. J'aime les enfants naturels autant que les légitimes; mais l'esprit de famille gardera toujours trop de partisans pour qu'il soit possible de répondre à priori que l'Amour doive être libéré de toutes lois. C'est du reste à l'obéissance de ces lois acceptées par le mariage que j'ai condamné l'Amour, tout en reconnaissant son droit d'existence en opposition apparente avec cet état.

D'ailleurs il est à souhaiter, — et les littérateurs doivent s'y employer, — que tous les préjugés codifiés sous le nom de *Morale* cessent de considérer comme infamant l'amour libre et que loin de « déshonorer » la mère qui en porte le fruit, nous arrivions à lui obtenir des récompenses honorifiques.

L'application quotidiennement légère des trois **Causes déterminées** (pourquoi « déterminées », quand *excès*, *sérvices*, *injures graves* signifient tout ce qu'on veut?) a ouvert la porte à la plus déloyale spéculation qui se puisse imaginer : celle sur les sentiments poussés à bout. La preuve des

innombrables spéculations qui se font par notre divorce sur le mariage, c'est la quantité des agences de divorce qui en vivent. — Faut-il rappeler que le conjoint qui gagne sa demande *conserve* les avantages du contrat, conclu en un moment où l'on espérait une union devant durer jusqu'à la mort ? En outre, il y a les pensions alimentaires. Le mariage suivi de divorce pour la femme l'émancipe, avec tous ces avantages. Lorsque feu le Président Van Moorsel disait à la kyrielle des coquettes perverses et menteuses qui affluaient en son cabinet : « Vous êtes une candidate au concubinage ! » il se trompait peut-être quelquefois, mais il avait cent mille fois raison.

Aussi, les effets du divorce sur l'amour sont que l'Amour fera toujours mieux d'adopter l'union libre qui l'expose moins rapidement au tarissement de ses sources et qui lui évite les pièges de la fourberie avec tous les désastres moraux et matériels d'un procès en rupture.

Le jour où l'Amour aura définitivement vaincu les préjugés étroits et artificieux de la « Morale » l'homme et la femme s'établiront entre eux à la façon de deux amis. Ils feront un contrat relatif aux enfants à venir, pour prévoir leur garde et leur sort au jour où, fatigués l'un de l'autre, ils désireraient se séparer.... Et, de ce jour-là, ils se sépareront bien difficilement. Madame la concierge Justice, vieille potinière au cœur méchant et vinaigré, ne sera plus entre eux avec ses avocats, ses huissiers, ses avoués, pour les aigrir plus vivement. Un rayon du soleil, le premier désir de passer une bonne nuit, les rapprochera.

Léon Moine.

I. — Croyez-vous que l'Amour ait été réellement, suivant les siècles, sensuel, chevaleresque, galant, badin, sentimental ? Sans doute aux premiers âges, il *dut être* sensuel, encore que nous l'ignorions en fait. Mais ne l'était-il plus au temps de la Chevalerie ? Voyez Rabelais au temps du Roman Comique ? Au temps même des grisettes de Mürger ? Et ne l'est-il plus

aujourd'hui ? Pareillement, l'amour ne fut-il pas, à tous les âges, chevaleresque, badin, sentimental ? Mais ces sentiments que vous notez ne sont-ils pas chacun les faces d'un même Amour, du Seul et Grand Amour ? Tel homme qui aime n'est-il pas tour à tour, et suivant les heures, galant et badin, sentimental et chevaleresque — et sensuel ! Ne croyez-vous pas que l'Amour est Un, Indivisible, qu'il est toujours lui-même, identique au cours des âges, qu'il restera toujours ainsi avec les caractères que vous citez, mêlés, unis, fondus, dissociés un instant peut-être, mais vite réunis ; et que le jour ou il cesserait d'être à la fois sentimental et galant, badin et sensuel il ne serait plus l'Amour

II. — Le rôle de l'amour aujourd'hui me paraît celui qu'il fut dans tous les temps, un rôle purificateur. Il me semble que le grand Amour doit rendre bon et doux. Comment concevoir qu'il exciterait à la Haine et verserait le Sang ? Comment voir en un tel sentiment autre chose qu'Orgueil et que Rage, celui-là au paroxysme engendrant celui-ci. L'Amour est bon ; je veux dire, tel que le définit la Religion chrétienne, dont je ne me réclame pas, mais qu'il me plaît cependant de suivre en ce point. Je ne suis certes qu'un pauvre poète idéaliste, mais il me semble bien que les plus mauvais, les plus pervers des hommes et les plus endurcis sont purifiés d'un coup, ennoblis par la violence d'un saint Amour, et je m'explique ainsi que des criminels accomplissent, par lui, des actions sublimes que nous envierions de faire.

Mais n'est-il pas exagéré de dire que l'amour exerce un rôle social ! Par essence, n'est-il pas multiple et insaisissable dans ses formes ? Pour qu'il puisse jouer un rôle, il faudrait savoir le discipliner, l'assujettir à telle ou telle fin. Et quelle loi est donc susceptible d'une action sur lui ?

III. — Non, l'amour tel que je le conçois, ne triomphera pas de la Morale, car il est lui-même la Seule Morale. Les Religions pourront échafauder autour de lui, ou contre lui, des morales parallèles ou obliques. C'est qu'elles prêchent l'Amour du Divin, du Surnaturel, d'un Créateur inconnu que

le cœur arrive seul à connaître et non pas la raison. L'Amour au contraire exprime toute la Religion humaine, et rien que cela. Par là, il est la Morale humaine, la seule véritablement sociale, qui reste en dehors des morales mystiques, toutes différentes entre elles, et leur survit.

IV. — Vanité de subordonner l'amour aux Lois ! Un grand amour ne s'embarasse pas des barrières, celles-ci fussent-elles des lois. On a vu des amours violentes s'affranchir même de toute contrainte sociale parce qu'elle les entraînait. A vrai dire, la plupart des œuvres théâtrales reposent sur la lutte éternelle de la Passion et du Devoir, c'est-à-dire, souvent, de l'Amour et de la Loi. Or, si l'amour, étant violent et impétueux, paraît capable de briser tous les obstacles, ne serait-il pas plus sage et plus prévoyant de la part des législateurs, de chercher une harmonie entre Lui et les Lois ? Il me semble que toute loi qui serait opposée au libre exercice de l'Amour serait fragile parce que contraire à la Nature humaine, et que, fût-elle fondée sur les principes les mieux enracinés de Famille, de Société et de Droit, elle serait fondée sur le sable le plus léger, car ces principes ne sont que sophismes au regard de l'Âme et du Cœur, et grains de sable dans le vent.

V. — Toutes ces considérations sur l'amour ont pour aboutissant le Divorce. Ce que je viens d'écrire, en effet, vise une passion sincère, unique, l'Amour. Mais, à réclamer la libre pratique de cet Amour, on est bien conduit à réclamer la libre pratique également de toutes les passions plus ou moins profondes qui peuvent agiter le cœur humain. Toute passion, fût-elle légère et frivole, n'en est pas moins sincère, sous peine de n'être pas de l'Amour, et nul juge ne peut se targuer du droit de décider si tel amour est sincère et durable plutôt que tel autre. Logiquement, tout amour est donc librement possible. Or, dans nos sociétés dites perfectionnées l'amour n'est socialement admis que sous la formalité du Mariage, antique survivance de pratiques religieuses que légitime, en apparence du moins, l'idée de famille. Il paraît

donc équitable que si deux individus se sont mariés pour s'aimer légalement, ils auront la faculté quand leur amour sera éteint, quand nulle considération de famille ne les arrêtera, quand la vie entre eux leur paraîtra absurde, de se séparer. L'assise contemporaine des mœurs, l'affranchissement intellectuel de la femme sa conquête de droits équivalents à ceux de l'homme, sa dignité libre qui lui fut longtemps refusée, justifient aujourd'hui le principe du Divorce. L'idéal serait de ne le prononcer que par consentement mutuel des parties. Mais tant d'intérêts sont en jeu chez des époux désunis qu'ils peuvent aisément s'opposer les uns aux autres, et que la femme peut fort bien souhaiter une séparation repoussée par le mari. Une condition du Divorce s'impose donc naturellement, à savoir qu'il *puisse* être prononcé à la demande d'un seul des conjoints.

Une union conclue sous le régime d'une telle législation paraît donc réaliser un maximum de garanties. Elle satisfait d'une part la nombreuse classe—en notre siècle d'argent—des personnes qui s'allient par intérêt, convenances, etc., et pour qui le mariage, étant une affaire ou une association en vue d'une affaire, doit pouvoir se liquider comme telle à l'échéance. Elle satisfait d'autre part les personnes mariées par amour. Un amour, en effet, même grand et sincère, se peut affaiblir et mourir par désenchantements successifs, d'autant plus rapidement parfois qu'il aura été plus violent, et ne laisser derrière lui qu'une intolérable chaîne. Mais en aucun cas il ne paraît devoir être préjudiciable à l'amour, auquel il ne touche en rien, puisque, purement passif vis-à-vis de lui, il se borne à disperser les souvenirs d'un vieil amour éteint, pour que, des cendres encore chaudes, au vent du hasard, d'autres flammes jeunes et vivifiantes puissent jaillir.

Paris, 9 Février 1905.

Louis Moreau.

I. — L'amour, qui est un instinct, serait encore soumis à la fatalité des forces primitives s'il n'était mû et déréglé par

les volontés complexes et bizarres de cet organe qui fait de nous des monstres dans la vie animale végétative universelle : le cerveau.

L'instinct animal de l'amour affiné par la science et la douleur humaines, s'est perverti dans les civilisations passées et nous corrompra dans les siècles, depuis les basses humanités des races de couleur, jusqu'aux types suprêmes des décadences aryennes, non seulement, comme on l'a dit, selon les castes sociales et les différences individuelles, mais selon toutes les latitudes terrestres et tous les climats historiques.

Le rut initial est donc devenu par la complicité de la chair, de l'esprit et des arts, un vice cérébral conscient et compliqué, immense déjà à notre époque, mais qu'on peut prévoir plus formidable encore dans la civilisation future qui fera le surmâle comme elle fera le surhomme qui vaincra la nature et sera vaincu par elle, vivra du cerveau et en périra après nous.

II.— L'amour qui n'est qu'un instinct luxueux — puisque malgré son rôle d'entremetteur des siècles et de pourvoyeur de la race, il n'est pas nécessaire à la réalisation totale de l'individu, est devenu par une interversion singulière le plus puissant prétexte de la vie. La lutte pour le pain, dont on fait un des grands motifs de l'activité humaine, n'est rien en présence de la bataille pour l'amour dont les péripéties charmantes ou terribles, remplissent chaque jour nos romans ou les colonnes des quotidiens : viols, vitriol, suicides, meurtres, adultères.

Struggle for love! — une des grandes rubriques de l'existence, étiquettant une bonne part de l'agitation humaine.

Cet accaparement de la vie par l'amour a son excuse. Quand il se réalise en beauté, dans l'intelligence, la joie et la force, l'amour est l'instant divin de la matière. L'extase de l'extériorisation jette l'homme dans le cycle occulte de la vie universelle par la volupté physique suprême, par le mystère de la création, par la joie spirituelle de l'harmonie absolue qui réunit dans un éclair deux êtres saisis dans le tour-

billon de la vie, ravis dans un vertige et ramenés à l'unité originelle, comme deux couleurs complémentaires mourant l'une dans l'autre dans l'apothéose de la lumière.

L'amour est la poésie de la chair.

Le poète et l'amant sont ainsi les deux incarnations esthétiques de la vie, comme le savant et le prêtre en sont les réalisations cérébrales ; ceci explique par exemple, que l'art se soit presque tout entier prostitué à l'amour, et que presque toutes les littératures, surtout la moderne, qui en vit, mourront avec lui.

III. IV. — L'instinct énorme de l'amour n'est répressible ni par les codes ni par la morale, surtout quand la morale livrée à elle-même comme aujourd'hui, juge sans glaive, ne participe plus aux forces mystiques de la religion.

Rien d'humain n'a jamais arrêté le déchaînement des forces naturelles, l'amour pas plus que la mer. Les digues qu'on leur oppose délimitent d'ailleurs à peu près leur domaine, et sont moins si l'on y songe, d'efficaces remparts que d'illusoires frontières. La morale recule devant le flot irrésistible du temps et de la foule, les lois cèdent sous la poussée de l'opinion qui les détruit comme elles les a créées, selon ses besoins et pour ses plaisirs. Les forces de répression n'ont jamais pu sévir, sans être brisées elles-mêmes, que contre les exceptions et les monstruosité, et tant que ces anomalies ne sont pas devenues générales. Quand on leur obéit, c'est qu'on le veut — ou qu'on le supporte si l'on se sent trop lâche pour la lutte.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encor brodé, de leurs plaisants dessins,
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme hélas ! n'est pas assez hardie !

V. — Le divorce, avatar moderne de la polygamie orientale, et qui vient à son heure dans l'Occident qui se paganise, abolit en droit comme l'adultère en fait, le principe sacré du mariage, son indissolubilité et si l'on peut dire son droit divin. C'est pour cela qu'il est immoral et condamné par le Code catholique.

Ray Nyst.

A Monsieur Marcel Angenot,

Non, décidément, je refuse de participer à votre enquête. C'est le jugement définitif que je porte sur ce que j'avais écrit pour vous répondre. Le rôle de l'écrivain est de raconter des histoires tragiques ou charmantes. Le littéraire, et je le suis, n'est ni un sociologue, ni un moraliste, ni un philosophe, ni un savant, pour *se* présenter en dehors de la mise en œuvre : il doit connaître la sociologie, les morales, les philosophies et les sciences, ce qui est bien différent. Ses connaissances spéciales doivent avoir en vue l'œuvre, plus complète et plus profonde. C'est un metteur en scène des âmes et des choses. *Son* avis n'a aucune importance réelle et n'emprunte un intérêt, passager, qu'à titre d'écrêteau sur le dos du signataire.

Je décline l'honneur de cette réclame, plus par prudence que par modestie, et laisse la place à votre enquête aux réponses à panache des gens vertueux.

Que cette interprétation professionnelle du rôle de l'écrivain me serve d'excuse pour vous et vos lecteurs, mon cher confrère.

FIN



Stance.

Au pauvre fiancé.

*Dans sa robe de fiancée
Toute blanche comme son front,
Elle sourit sous la rosée
Et la neige cristallisée
Toute blanche comme son front.*

*Elle dort dans la terre nue
Avec son rêve avec le tien ;
Et son beau rêve continue
Tandis qu'elle dort toute émue
Avec son rêve avec le tien.*

*Dans sa robe de fiancée
Toute froide comme la mort
Elle recueille ta pensée ;
Ah ! pauvre robe d'épousée.
Qui n'est qu'un froid manteau de mort.*

HENRI VALEREDO.

Maurice Barrès

Il est parfois beau, courageux et noble, pour un homme de talent de s'opposer avec toute la force de son intelligence et de sa volonté à la marche des événements. Tandis que de tout côté l'internationalisme gagne de jour en jour sur les doctrines passées, aussi bien chez les catholiques, que chez les socialistes, M. MAURICE BARRÈS reste un *réactionnaire sublime*.

Il veut conserver au cœur de ses compatriotes : l'amour enthousiaste pour la patrie ; en Europe la place première et prépondérante pour son pays : La France.

Toujours il a devant les yeux 1870 et continuellement son cerveau est obsédé par l'idée de revanche. Il a voué son cœur au coin de terre pour lequel la patrie a pleuré et saigné, pour la Lorraine, où tous les étés il va passer ses vacances étudiant ses compatriotes et soutenant là-bas l'étendard français.

Si M. BARRÈS a des idées de revanche, M. BARRÈS ne désire pas la guerre.

Il a pour atteindre son but des moyens plus définitifs. Il sait que la raison du plus fort est rarement la meilleure et que la pensée est plus certaine, plus convaincante. M. MAURICE BARRÈS veut garder l'Alsace et la Lorraine à la France par la pensée gauloise, par la pensée latine.

C'est surtout dans son dernier et merveilleux livre *Au service de l'Allemagne* qu'il expose ses idées car M. BARRÈS est un écrivain de grand talent, un de nos premiers stylistes,

enfin un de ces esprits curieux et originaux qui ne se laissent séduire par aucune idée étrangère et continuent, malgré tout, à défendre inaltérablement la leur.

Certes les descriptions des ruines de Sainte-Odile et des paysages environnants sont admirables, certes les aventures de PAUL EHRMANN au service militaire sont intéressantes et les sacrifices de ce volontaire sont courageux. Mais ce qui surtout me plaît ce sont les idées de M. BARRÈS, ce sont les notes qu'il place au commencement et à la fin de son livre.

« Alsaciens ne désertez pas, n'émigrez pas, restez en Alsace pour soutenir, pour propager et pour défendre la culture et l'éducation française »

Telle est la thèse que M. BARRÈS soutient si éloquemment dans *Au service de l'Allemagne*. Tout d'abord il s'adresse à ses compatriotes qui ont voyagé en Allemagne et ont admiré les énormes monuments de Metz et de Strasbourg, la courtoisie des Allemands auprès desquels ils étaient recommandés. Ils ont visité l'empire et admiré sa puissante administration

« Peste disiez-vous — ajoute l'auteur — ces Alsaciens-Lorrains sont annexés à une nation forte et ils profitent de bien beaux chemins de fer, de bureaux de poste incomparables et d'une discipline supérieure. Je ne dis pas que vous priez Guillaume de vouloir bien régner en France. Tout le monde ne cause pas avec l'empereur. Mais par un phénomène assez simple, vous vous imaginez savoir que les Alsaciens-Lorrains sont enchantés et qu'ils ne voudraient plus redevenir Français.

» Eh bien ! mon cher voyageur, vos observations ne sont pas seulement d'une insipide trivialité, je les déclare fausses. Vous n'avez rien vu, rien compris, c'est à croire que vous pensez avec votre ventre plutôt qu'avec votre cerveau.

» Recommencez votre voyage au coin de votre feu, avec un RENÉ BAZIN, vous avez parcouru les rues et les brasseries : il vous mènera dans les maisons et dans les consciences.»

Le mérite de M. BARRÈS est d'avoir pénétré dans les consciences. Dans cette investigation M. BARRÈS a rencontré

un charmant confrère, qui comme lui voulait éclaircir la question alsacienne. M. BARRÈS a discuté et il discute encore avec M. RENÉ BAZIN. Il aime les théories de l'auteur des *Oberlé* mais il rejette sa conclusion. Il est de l'avis du père de Joseph Oberlé qui restera toujours en Alsace. « Car l'histoire de M. BARRÈS qui ne considère que les résultats, saura t-elle plus de gré aux Alsaciens qui maintinrent en Alsace, le sang Alsaciens et par suite, la culture française, qu'à ceux qui se replièrent sur la France? »

Il veut que partout demeure « un caillou de France sous la botte de l'envahisseur ». Car l'Alsace, ajoute-t-il en dehors de toute tendance, possède une conscience propre. C'est leur conscience, leurs coutumes et leurs langages qu'ils doivent précieusement garder, car comme l'a dit MISTRAL « un peuple, s'il a sa langue — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »

Et c'est pourquoi M. MAURICE BARRÈS attache tant d'importance aux vestiges vivants du passé : à la *Revue alsacienne Illustrée* et au *Musée alsacien*.

Comme on le voit la lutte que M. BARRÈS entreprend est toute morale et intellectuelle ; et comme je le disais en commençant c'est ce qui fait sa beauté et sa force. Il est par là de notre époque et c'est par là qu'il se grandit. Si les nations meurent les races restent, M. MAURICE BARRÈS le sait ; c'est pourquoi il défend la conscience Alsacienne, c'est pourquoi il est un réactionnaire sublime.

GASTON PULINGS

Déblayons

A Madame Sarah Bernhardt.

Assez révoltions-nous !

(Cyrano) — EDMOND ROSTAND.

Au lendemain de la représentation de l'*Aiglon* donnée au théâtre de la Monnaie par M^{me} SARAH-BERNHARDT, un jour-

nal écrivait : « *Était-ce l'effet de la chaleur ou bien le grand enthousiasme qui animait hier soir la tragédienne autour de laquelle tous les personnages disparaissaient comme l'action elle-même, jamais l'œuvre de Rostand ne parut si faible, si vide, si factice, si ficelle.* »

Nous n'avons pas à recommencer ici l'analyse de cette œuvre et nous avons conscience du peu de poids qu'ajouterait notre timide arbitrage aux puissantes et définitives études qu'y consacrèrent simultanément des écrivains avisés et talentueux. Mais si nous nous abstenons d'étudier l'œuvre d'EDMOND ROSTAND, on nous permettra néanmoins de dénoncer, comme il convient, la désinvolture avec laquelle M^{me} SARAH BERNHARDT s'est permis de nous présenter un *Aiglon déblayé* d'au moins six cents vers.

Sans doute, l'*Aiglon*, ne peut prétendre ni au drame ni à la tragédie, mais, comme l'auteur lui-même nous en prévient très adroitement dans un quatrain en manière de préface :

Mon Dieu ce n'est pas une cause
Que j'attaque ou que je défends
Et ceci n'est pas autre chose
Que l'histoire d'un pauvre enfant.

Une histoire ? Soit ! Mais il y a donc un véritable préjudice à nous la dire, en lui supprimant volontairement les images et les scènes dont le pittoresque et l'originalité doivent compléter ce ravissement des yeux qu'on y avait habilement distribué.

Même dans les coulisses M^{me} SARAH garde dans les doigts la cruauté du geste qu'elle distille avec tant de talent dans la jolie scène du deux.... *Fe déchire !....*

Madame SARAH BERNHARDT déchire, et voilà comment, déplumé du riche manteau que ROSTAND jettait sur la silhouette de rêve de son faible héros, impitoyablement diminué de l'auréole qu'on s'efforçait de maintenir sur sa chancelante destinée, le malheureux *Aiglon* nous apparut ce soir là plus minable et plus spectral que jamais.

Mieux que l'excessive température et que l'enthousiasme

qui animait la grande tragédienne, cet indigne et intolérable *déblayage* a donc produit sur notre public la détestable impression que l'articulet précité constatait d'ailleurs justement.

Dans une œuvre comme celle qui nous occupe, qui ne doit son intérêt et sa vitalité qu'au tumulte impétueux de ses tirades, à l'agencement ordonné de ses scènes, à sa couleur, à sa forme, à l'éloquente variété de l'expression, il est évident que ce déconcertant déchiquetage et cette extraordinaire amputation devait singulièrement en contrarier les effets.

Le hasard seul me fait prendre ici pour exemple l'œuvre d'EDMOND ROSTAND et pour prévenue inmadame SARAH-BERNHARDT, à qui je dois depuis longtemps, mes plus pures et mes plus puissantes émotions d'art. Je ne veux que flétrir cette humiliante habitude qu'ont les troupes de passage de nous ravalier au rang d'un public couramment mystifiable, auquel on fait joyeusement prendre des vessies pour des lanternes.

Depuis longtemps déjà nous tolérons d'un accord touchant de continuelles vexations, et ce n'est pas sans raison qu'on nous a célébrés du sobriquet, d'ailleurs inoffensif, de : *Bons petits Belges*.

Chaque fois qu'on nous annonce à coups d'aveuglantes affiches l'arrivée d'un de ces astres, dont le nom brille au firmament des célébrités théatrales, c'est, flanqué d'une cour de pâles vers-luisants, qu'il arrive, plus brillant que jamais, (loi des contrastes !) nous faire goûter les merveilles du Théâtre. Il en résulte, ce qui devait en résulter — dirais-je ce qu'il fallait qu'il en résultât? — qu'ainsi, habilement encadré d'inqualifiables parasites, de faméliques matuvus et de maldisantes comparses, l'astre nous apparaît évidemment plus brillant et nous force à d'éloquents, mais à de désastreux parallèles. Dès lors, comme ce nectar qu'on nous offrait dans une coupe de grès dont la rudesse a laissé à nos lèvres le rabais du breuvage, ainsi, présenté par d'aussi discordants éléments, de tels spectacles nous laissent à l'âme une gêne que nous parvenons mal

à dissiper. DONC M^{me} SARAH-BERNHARDT qui ne fait pas les choses à demi, même vous le voyez quand il s'agit de diminuer, se dit, (et j'espère pour lui que ROSTAND n'y est pour rien) qu'il serait drôle d'aller jouer.... un tour de sa façon à ce bon petit peuple d'outre-Quiévrain.

Et la grande Sarah, qui sait ce que jouer veut dire, avise dans l'œuvre de ROSTAND, près de six cents vers qu'elle prie délicatement de passer aux oubliettes où de sa baguette magique, en trois coups, dépouille de ses plus belles plumes notre pauvre aiglon,

Qui sort de ce combat l'aile toute brisée !

Une, deux, trois « Passez muscade, ni vu ni connu, *nous déblayons !*

Vous déblayez madame ? Et de quel droit s'il vous plaît ? Quelles qualités vous autorisent à nous léser de la moitié du spectacle annoncé ? Et qu'elle logique vous fait doubler le prix des places quand vous nous donnez la moitié de l'œuvre promise ?

Puis encore quelles insurmontables difficultés vous obligent à nous présenter d'in vraisemblables décors et comment pouvons-nous ne pas être étonnés, quand vous nous affirmez que parmi des magots chinois

Tapissant tous les murs de sourires à claques
Ils vous logent ici dans le salon des laques,
Pour que sur le fond noir de ce sombre décor,
Votre uniforme blanc ressorte mieux encor,

et que nous sommes tout bêtement obligés de constater que ce *sombre décor, noir* est un charmant Salon Louis XV rose et blanc d'où vos *magots chinois* (pour imiter sans doute vos soldats autrichiens) *ont fui*, avec un tel ensemble que nous n'en discuteront même pas l'unanimité.

Mais pardon, à Paris, vous savez bien j'espère que votre public français eut aveuglement protesté contre de telles licences et ce n'est pas chez vous que vous iriez louer chez je ne sais quel Dufayel.

Le splendide berceau dessiné par Proudhon

et présenter comme vous nous le faites en 93, une barcelonette en bois courbe, empruntée à je ne sais quelle concierge.

Enfin dites nous, je vous prie, quand vous aviez si peu le droit de nous.... soulager de près de six cents vers de l'œuvre annoncée, dans qu'elles dispositions nous vous écouterons dire.

On n'avait pas le droit de me voler ma mort.

N'est ce pas, madame, que nous sommes de bien bons petits Belges ? N'est ce pas qu'on nous en joue de bien bonnes, et que, *chez vous en France !* on a décidément bien raison de nous sobriquetter comme vous le faites ? Aussi serai-je désolé d'avoir démérité d'un titre que je tiens (venant du peuple le plus spirituel du monde) pour une haute faveur et redoutant même que cette lettre en puisse atténuer le droit, *j'en demande pardon à votre majesté* et vous prie de me croire encore

Un bon petit Belge,
MARCEL ANGENOT

Les livres

Le Sonnet, par JACQUES HEBERTOT.

Voici une étude qui ne nous apprend rien, et qui se borne à répéter ce que tout le monde a dit et à reproduire quelques sonnets, dont plusieurs tristement célèbres.

Je relève dans cette étude des phrases comme celle-ci :
« José-Maria de Heredia, immortel depuis dix ans... »
(Comme si on avait attendu l'avis des 39 pour le proclamer tel !)

Et plus loin :

« L'art en général, et surtout la poésie, se refuse au progrès. »

Donc, Monsieur, vous avez eu tort de prendre le Sonnet comme thème d'une étude, vous auriez dû plutôt exercer vos facultés critiques sur l'épopée naturelle, comme on dit au collège.

La Viole d'Ebène, par ALB. F. HENNEQUIN.

Comme l'a dit STUART MERRILL en préfaçant ces poèmes, c'est bel et bien à un poète que nous avons à faire. A un joli poète, qui, tout jeune, est déjà en possession d'un rythme et d'une facture originaux et personnels. M. HENNEQUIN est le poète des champs et de la vie calme, en tous ses poèmes, même en ceux qu'il intitule *Poèmes bizarres et voluptueux* qui font peu songer à la volupté.

Je note comme un des meilleurs poèmes : *Paysage du Nord*, d'une observation très juste :

Oh ! les maisons du Nord, basses et si propres,
aux pignons découpés comme des collerettes,
qui se mirent, et font des escaliers dans l'eau
où le soir glisse, ayant la lune pour falot :
Maisons encloses de silence, on ne voit d'elles
Que leurs petits rideaux de tulle et de dentelles,
Et les riches dessins de leurs stores brodés.

Le Nord a la gaité sonore des ducasses.
Et les chopes de bières avec les gaufres grasses
Et ses caves où dort la vieillesse des vins.

M. HENNEQUIN promet un beau talent.

Le Massacre d'une Amazone, par HECTOR FLEISCHMANN.

Vraiment, M. FLEISCHMANN se donne beaucoup de peine, pour nous convaincre du sans-gêne de M. JEAN LORRAIN, comme si tous nous ne connaissions pas le personnage. Néanmoins je félicite sincèrement M. FLEISCHMANN du beau geste indigné qui nous a donné cette plaquette mordante.

Heureux temps, par ARTHUR COLSON.

Le jeune écrivain wallon vient de se rappeler à l'attention des lettrés par une charmante œuvrette, qui ne révèle rien qu'une grande sincérité, une fraîcheur d'âme et une naïveté exquise. M. A. COLSON conte bien, sans se préoccuper de produire un effet qu'il atteint presque toujours. Ses nouvelles sont des souvenirs d'enfance qui laissent entrevoir, à la lueur d'un sourire du passé, la saveur alléchante des choses du terroir.

Le Rameau d'olivier, par LOUIS DE RIE.

M. LOUIS DE RIE est professeur (sa carte me l'apprend) et comme tel, tenu d'enseigner à ses élèves les différentes vertus patriotiques reconnues par le gouvernement.

Il y a certainement de bonnes pages, dans ce recueil, dans lequel on sent toujours l'homme sérieux qui ne permet un écart, ni à sa plume, ni à son imagination. M. DE RIE a trouvé inutile de penser par lui-même et d'écrire en une forme lui appartenant et qu'il eût dû créer. Il a trouvé plus simple d'écrire en style Victor Hugo, ce qui est toujours désastreux — quand on n'est pas Victor Hugo.

M. DE RIE me fait l'effet de s'être affublé d'une armure genre XIII^e siècle, qui l'écrase parfaitement.

J'oubliais de dire une chose importante : quelques-uns des poèmes sont dédiés à des souverains qui, dans ces derniers temps, écœurèrent la « conscience du monde civilisé » par les tueries qu'ils organisèrent.

On sent l'ironie corrodante de cette dédicace et on voit d'ici la tête des susdits monarques si jamais ils lisaient ça !

Les Impressions fugitives, par PAUL BRUNETTE.

Les *Impressions fugitives* forment un gros bouquin et comportent un seul beau poème : *La chanson de la petite servante*. Quel dommage que M. PAUL BRUNETTE qui nous donne là, la mesure d'un talent très frais et d'une notation heureuse, passe un temps précieux à nous dire les charmes physiques de son harem.

Variante à la scène des Masques, par PIERRE BROODCOORENS.

...Mais attendons la fin, dit le fabuliste ; je ferai comme lui, et si la fin égale le commencement, c'est avec plaisir que j'en parlerai.

L'Essor Littéraire (n^o spécial).

Un bon numéro (pas trop !) qui relève certainement le niveau habituel de l'*Essor Littéraire* et lui fait prendre un rang honorable parmi les jeunes revues.

Les Poèmes pacifiques par PROSPER ROIDOT.

Le volume de M. ROIDOT, œuvre d'une pensée profonde et réfléchie sans être une révélation, apporte cependant une note nouvelle, une façon neuve d'exprimer les relations des êtres et des choses.

Ce livre d'ailleurs est déroutant et très inégal. Beaucoup de poèmes sont des merveilles de douceur, de calme, de couleur harmonieuse, de musique veloutée ; et d'autres, tout-à-coup, éclatent en rythmes arides, bourrés d'adjectifs géométriques qui pétrifient les paysages décrits.

Sa manière de transposer les sensations visuelles en sensations auditives, et réciproquement, nous donne, par la sûreté, la légèreté qu'il y apporte, la mesure exact d'un réel talent. C'est même en cela que réside le plus grand attrait de son livre.

Cependant — et souvent — des mots anguleux coupent de beaux rythmes, et d'autres aussi, qu'un poète ne devrait pas se permettre, parce qu'ils ne sont pas suffisamment francisés — bien qu'ils soient au dictionnaire — et qu'ils conservent encore une déplorable saveur grecque.

Au demeurant, M. ROIDOT est un homme qui sent, sincèrement, naturellement, et qui emploie pour rendre ses sensations, une écriture qu'il peut revendiquer comme sienne.

Voici le début d'un des plus beaux poèmes : *L'Ombre raisonnable*, qui sera certainement goûté.

Uu peu d'ombre argentée,
Comme un cygne perdu bat de l'aile sur l'eau.
Il est très tard en vérité.
Le soir est aussi clair que l'ombre des coteaux,
Le soir où se devine
La lune, comme un jour oublié par le temps,
La nuit qui perpétue la volonté des lignes
D'être immenses sans heurts, belles sans incidents.

Vraiment, celui qui pense de telle façon et qui emploie une telle langue, est digne du titre de poète que je lui descerne bien volontiers.

JULES BOCK.

Les Salons

La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes

Voici déjà la sixième exposition des Aquarellistes et Pastellistes de la société Nationale et je me souviens de leur inauguration comme d'hier. Sans doute le souvenir que j'en garde, s'obstine en moi pour des raisons d'un caractère plutôt défavorable et c'est peut-être parce que cette exposition inaugurale me revient si nettement à la mémoire que je puis mieux constater aujourd'hui le progrès qu'a réalisé ce sixième Salon.

Certes il est regrettable encore que l'on ne songe à proposer la démission de quelques non-valeurs qui ne contribuent certainement pas à la gloire de cette intéressante société. Parmi les meilleurs exposants, citons les paysages et intérieurs de MM. A. Heins, décoratif et délicat, . C. Jacquet, dont le nom ne diffère pas plus de Stacquet que sa peinture L. Rotthier, habile et truculent. V. Wagemackers, L. Schaeken, B. Lagye, F. Elle, L. Herremans, J. Boulvin E. Rombouts, R. Gevers, L. Allard, M^{mes} Lambert, Salkin, Van de Wiel. Réserveons une mention spéciale à Franz Gaillard dont *l'Arc de Triomphe* est une magnifique vision que l'artiste a magistralement fixée et, disons le, une toile enfin tout à fait digne d'honorer notre musée moderne. J'aurais voulu m'occuper plus longuement de FRANZ GAILLARD, mais je préfère renvoyer le lecteur au bel article de GASTON HEUX, qui dit si justement ce qu'aussi moi je pense, mais ce que j'eusse été fort embarrassé de si bien dire. Enfin citons encore H. MEUNIER, dont nous admirons sans réserve *La Forêt sous la Neige*, L. BARTHOLOMÉ puissant et profond et M^{lle} LÉO Jo dont le *Plumet* est fort réjouissant.

MARCEL ANGENOT.



Le Budget et les Lettres.

La question de la protection des lettres, en Belgique, fit couler beaucoup d'encre en ces temps derniers. Nous vîmes même s'y intéresser nos quotidiens, passionnément. Pur souci littéraire? Hélas, non! On ne pouvait manquer l'occasion de faire intervenir dame Politique en cette occurrence, et on n'y manqua point. Le côté pratique de la question fut, naturellement, fort négligé au profit des déclamations sur le « rôle social » de l'écrivain, le béotisme national, l'inertie du Pouvoir, et autres grandiloquences faciles et quelque peu vétustes. A notre humble avis, on eût mieux fait en insistant sur *l'extrême simplicité* d'une solution affranchie de tout esprit de parti.

Nous avons eu l'idée de consulter le budget du ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique. A notre grande surprise, il nous apprit que les lettres et les sciences relèvent d'une identique compétence bureaucratique et sont absolument confondues dans le libellé des articles. C'est-à-dire que les crédits votés sous prétexte d'encourager nos écrivains peuvent être absorbés par nombre de branches d'activité étrangères à la littérature! L'administration des « Lettres et des Sciences » étant composée de gens d'enseignement dont l'autorité pédagogique s'accompagnerait fort malaisément de la spécialisation esthétique qu'exige leur double fonction, il est naturel que les complaisances budgétaires se refusent à tout effort échappant complètement, par sa nature même, aux facultés d'appréciation de ces fonctionnaires. Dès lors, pourquoi ne point séparer Sciences et Lettres, et annexer ces dernières aux Beaux-Arts? Nous avons, pour notre part, une entière confiance dans l'intelligence critique et l'impartialité de M. Verlant, et son administration nous paraît la seule qui soit apte à ces délicates tâches de protection littéraire. Quant à la difficulté administrative d'un tel transfert d'attributions, *elle doit être absolument nulle*, les crédits concernant la litté-

rature pure étant infimes et les organismes bureaucratiques, créés en vue d'en assurer la dépense, dépourvus de toute extrême complication...

Mais cette réforme serait vraiment trop simple, et nous n'osons espérer qu'elle se réalise en une année aussi jubilaire que celle-ci !

JEUNE EFFORT.

Accusé de réception :

Joli Mai, VALÈRE GILLE; *Feuilles au vent*, FRANS MAHUTTE; *Au long des terrasses*, PAUL CASTIAUX; *Miss Lili*, H. LIEBRECHT et CH. MORISSEAUX. — **Revue** : *La Terre wallonne*, très intéressante, au prochain compte-rendu; *La Balance*, revue russe, Maison Métropole, 23, place du Théâtre, Moscou, très luxueuse, très actuelle, au prochain compte-rendu; *La Rénovation*, 6, rue Furstemberg, Paris; *L'Eveil*, 24, rue Sainte-Catherine, Nancy.

Nous présentons nos sincères sentiments de condoléance à M. Eugène SAMUEL, qui vient de perdre sa femme, M^{me} MARG. HOLEMAN, peintre de grand talent.



Hubert Krains.*

I

Si, dans son œuvre, on perçoit nettement l'âme de sa race, on n'en peut mesurer cependant qu'une très infime parcelle. Hubert Krains travaille d'un bel et probe labeur, mais de la façon passive de celui qui exécute la tâche imposée. Il lui manque cet esprit synthétique qui organise puissamment un corps, cette volonté arrêtée de gravir une cime que d'autres ne peuvent pas soupçonner et que l'on est seul à savoir mesurer.

Ses personnages — la chose est fatale — vivent intérieurement, comme lui-même, sans gestes. Ce ne sont pas des hommes souffrants, aimants, haïssants, ce sont des mondes différents et incompatibles; inconnaissables les uns aux autres, qui se heurtent, s'allient mais ne communient jamais.

Et cette œuvre de conception et de vie intérieures qui est la projection de l'âme d'Hubert Krains, sur celle de sa race, pourrait, sans grands dommages se passer en-dehors du cadre qu'il lui assigna, parce qu'elle n'y emprunte rien. Ses éléments de vie lui viennent plutôt de l'atavisme qu'elle doit subir, que de la solidarité qu'elle ne veut pas exercer.

Chacun des héros, convaincu que dans l'économie sociale lui seul a quelque importance; ou bien néglige les autres s'ils ne peuvent rien pour lui, ou bien exige et, s'il en a la force, arrache ce qu'il n'a pas ou ce qu'il ne peut posséder naturellement.

Ainsi composée, l'œuvre devrait nous sembler grandiloquente, orgueilleuse, et, par-dessus tout, égoïste. On pourrait la croire volcanique, avec des expressions de haine et d'effroi figées en laves tordues. Non elle est calme. On dirait que l'auteur a voulu arriver à l'expression d'une pensée en précisant ses contraires et tout en la laissant dans une pénombre étrange

(*) BIBLIOGRAPHIE : *Les Bons Parents*. — *Les Histoires Lunatiques*. — *Les Amours Rustiques*. — *Le Pain Noir*.

et redoutable, ce qui donne l'impression du mouvement et de la fièvre intérieurs dans le repos et dans la paix extérieurs.

Et si, extérieurement, elle nous apparaît calme, c'est parce que l'auteur y mit ses propres sentiments, sa charité, sa modestie, sa générosité, qui, neutralisant les effets des premiers nous empêchent ainsi de haïr sa glèbe.

Pessimiste et mélancolique, Hubert Krains contemple la vie en homme qui a souffert profondément, ou tout au moins comme celui en qui la souffrance trouve un cœur compatissant. Une sorte de tristesse lente envahit son œuvre. Il y laisse percevoir sans la dire — et pourquoi la dire ? — la sensation de la mort. « Je viendrai la nuit comme un voleur. » Et partout et toujours on sent la crainte du voleur. Alors, l'attente exacerbée d'une catastrophe jaillit implacable, étouffante et inévitable comme la vie, comme la mort qu'Hubert Krains laisse ferrailer à travers ses phrases, en un duel silencieux et fatal, d'où le fléau sortira vainqueur.

La mort, ou plutôt l'appréhension de la mort, le fascine. Il en remplit son œuvre et quand, par hasard, un rire joyeux éclate, c'est comme un rayon de soleil, qui, tout-à-coup par une trouée d'un ciel noir et orageux, vient jaunir une prairie mouillée.

Psychologue, sa notation est rigoureuse, incisive et froide comme un scalpel. La logique, la vigueur gravent les gestes de ses héros, sur l'airain d'une vie qu'ils savent liminaire de la mort et qu'ils vivent comme on exerce un sacerdoce. Ces hommes semblent avoir irréparablement l'ombre d'un crime derrière eux et l'on dirait qu'ils n'auront qu'à se retourner pour l'apercevoir.

Et l'esprit oscille étrangement entre deux présences qu'il sent une et distinctes, inséparables cependant comme les muscles et la chair : la Mort rôdante, invisible et la Peur.

II

Les terriens qu'Hubert Krains met en scène ont très exactement l'allure et le geste paysans, mais il semble que

leur mentalité ne soit pas en rapport constant avec leur attitude. Leur pensée est souvent trop subtile, trop affinée d'une philosophie, qu'ils peuvent pressentir, mais qu'ils ne sauraient rendre. Ces hommes de la glèbe sont des gens instruits qui travaillent la terre, dirait-on, par dégoût d'une occupation intellectuelle, mais qui, à certains moments, se rappellent leur éducation.

Je cite, pour étayer mon dire, un des héros principaux du *Pain Noir* :

Après s'être pendant toute une vie rassasié de ses douleurs et s'être désaltéré de ses larmes, il se vit seul. Sa femme était morte folle, son fils avait démerité à ses yeux, ses amis le méconnaissaient. Le sort s'était acharné sur lui. Il avait connu l'aisance, presque la richesse, et maintenant il s'inquiétait d'une pierre où reposer sa vie fatiguée.

Devant la ruine il songe en regardant son village :

» Dans aucune de ces demeures, personne, sans doute, ne » pensait à lui. C'était cependant « son » village. C'était là » qu'il était né, qu'il avait grandi, qu'il avait travaillé, qu'il » avait aimé.....

» S'il se fut présenté à une de ces portes, on lui aurait » ouvert, certes, mais on l'eut accueilli avec étonnement, » comme un étranger. Il aurait ensuite été un objet de pitié. » On l'aurait fait approcher du feu, on lui aurait donné à » boire, à manger et on eut essayé de le consoler. On lui aurait » dit : « Tout le monde devient vieux, tout le monde meurt. » Celui qui n'a pas de chagrin en attend. C'est la vie..... »

C'est M. Hubert Krains qui pense les paroles que dit ce paysan, mais ce désaccord entre la pensée exprimée et le cerveau qui la formule est plutôt une tendance qu'un fait, et quoique la page que je signale en soit certainement la plus haute expression, il importait cependant de ne pas la négliger.

III

D'une écriture précise, soignée et calme, les romans et les nouvelles d'Hubert Krains attestent d'une réelle recher-

che, d'un travail lent et opiniâtre, fureteur, et révèlent entièrement sa personnalité taciturne et concentrée.

Le procédé de construction harmonique qu'il apporte dans sa phrase se retrouve dans l'édification d'un roman. Tout y est solidement assis, tout y est nécessairement pesé, discuté, et, sans qu'on puisse s'apercevoir du travail, on a la certitude que l'œuvre est travaillée.

Comme la majorité des wallons, Hubert Krains ignore la couleur. Il a beau ajouter détail sur détail, le faire avec art, nous ne voyons pas. Quelquefois il se hasarde à « colorier » son dessin et nous dit que « c'était une vieille maison bâtie à front de rue avec des tuiles noires, des murailles blanches et des volets jaunes. »

C'est le procédé devant lequel se pâme M. Médéric Dufour. Je prétends qu'il est absolument nul, d'abord parce que c'est un « procédé », ensuite parce qu'il ne nous donne pas la vibration des couleurs et leurs rapports qui font tout dans la « peinture » littéraire.

Voici encore une page admirable de concision et de précision, dans laquelle, ne cherchant pas à user d'une qualité qu'il ne possède pas, M. Hubert Krains nous dessine un paysage :

» Dans le lointain, un véhicule montait lentement la côte.
» Quand Jean eut reconnu, à sa bâche blanche, la charrette
» d'un colporteur qui s'avançait dans un tintement de grelots,
» il entra dans son jardin où Thérèse le vit se promener d'un
» air sombre. Au bout de quelque temps il s'arrêta auprès de
» la haie du fond, les yeux tournés vers la campagne. Une
» grande pièce de blé, émaillée de bluets et de coquelicots,
» s'étendait devant lui. Plus loin, les ouvriers de Davin et de
» Corneloup travaillaient dans des champs de betteraves ; ils
» formaient deux vastes triangles qui se mouvaient d'une
» allure automatique. Trois vaches paissaient dans une pièce
» de trèfle, pendant que leur gardienne cousait sous sa hutte
» de paille. Jusqu'au bout de la plaine que fermait le village
» de W..., on voyait encore des hommes, des chevaux, des

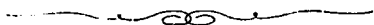
» bœufs, à moitié cachés par les moissons et dont les plus
» éloignés paraissent aussi petits que des marionnettes. Le
» soleil répandait une chaleur suffocante, les hommes travail-
» laient en silence, toute la terre devenait lasse ; même les
» abeilles qui bourdonnaient autour des fleurs et les oiseaux
» qui chantaient dans le feuillage semblaient bourdonner et
» chanter avec fatigue. »

Comme on le voit, l'esprit est apaisé à cette lecture, il sait ce qu'il doit savoir, il a devant lui le plan de la scène où tantôt évoluera l'action qui se prépare. Rien n'y manque, sinon la couleur et la couleur c'est la vie. Grâce à elle, on montre au lieu de décrire, sans elle on décrit, et la description seule, reste toujours en-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre.

Je ne sais cependant s'il faut regretter que l'œuvre soit si peu picturale : peut-être que la couleur eût nui à l'écriture qui est incontestablement talentueuse. Il n'est pas opportun toujours, qu'un écrivain fasse abstraction de la mentalité de sa race. Acceptons la nature avec ses défauts contingents des qualités qu'elle renferme, et, pour admirer une œuvre — ou pour la critiquer — abstrayons nous de notre esthétique particulière. Un dans son essence l'Art diffère seulement dans ses manifestations, et si l'œuvre est sincèrement humaine, elle est belle.

Peut être d'ailleurs, que cette peinture, exclusivement matérielle, distrayant l'attention de l'action intérieure ne nous eut pas laissé le souvenir d'une œuvre originale et douloureuse comme celle-ci, qui range son auteur parmi les rares écrivains connaissant la beauté de leur patrie et ne rougissant pas de la chanter.

JULES BOCK.



Soleil couchant.

A R. Kersten.

« Oh vois ! les Tanagra dansent sur leurs consoles
Dans les plis gracieux de longs voiles pourprés,
Et moi même, mes seins et mes bras sont dorés....
Ainsi, les soirs de fête, éclatent les idoles. »

« Chère, est-ce un dieu qui meurt ? un sang jeune, un sang fort
Illumine notre chambre de clartés rouges ;
Tu resplendis dans ce soleil et quand tu bouges
Il me semble que tes cheveux sont mouillés d'or. »

« O bien aimé ! viens t'accouder à la fenêtre,
Viens contempler mourir le soleil transpercé
Des couteaux d'or dont les lointains sont hérissés,
Et saignant lentement tout le sang de son être.

L'azur pâli du ciel en fut éclaboussé,
La ouate éblouissante en resta violée
Des nuages frangés d'écume immaculée,
Qui étirent indolemment leur vol lassé.

Enfonçant son pinceau dans le ciel d'or liquide,
Quel Claus jamais fera rutiler ce soleil
Dans des palmes de feu, des flots de sang vermeil
Et toute la grandeur de cette horreur splendide,

Ce soleil érigeant son ultime clarté
D'un geste de défi malgré cette débâcle,
Aux toits roses, aux tours, aux flèches, aux pinacles,
Fleurs de gloire et d'orgueil de la grande cité. »

« Oh ! ne dis plus rien, laisse-moi dans l'extase
Admirer la sublime horreur de ce tableau
Dont la grandeur s'imprime en mon cœur comme un sceau ;
Il n'est, pour sa beauté, point d'assez belle phrase !

.

*Caresse maintenant de tes doigts blancs mes yeux
Meurtris d'avoir vu ce ruissellement de gemmes ;
Clos mes yeux sans parler, car je veux en moi-même
Contempler la splendeur de ces magiques cieux.*

*Je veux revoir encor les maisons aux toits roses,
Les usines fumant, les monuments pourprés
Et cet éroulement de nuages cuivrés
Resplendissant dans les clartés d'apothéoses,*

*Qui évoquent en moi, d'or, d'acier et de sang
Ces soirs de haine quand la plèbe sort des bouges,
Et que l'orgueil exaspéré des drapeaux rouges
Claque dans les clameurs de son flot menaçant.*

G. M. RODRIGUE .

Chanson.

*Ses yeux^{mer} sont tranquilles et limpides :
Comme au soleil un grand étang qui dort,
Ils reflètent dans leurs purs miroirs d'or
Un ciel bleu de penses candides.*

*Celle que j'aime a de longs cheveux d'or,
Celle que j'aime a de douces mains blanches
Qui ont fleuri de lys et de pervenches
Le rêve où mon âme s'endort.*

*Celle que j'aime a de douces mains blanches,
Celle que j'aime a des doigts fuselés
Dont la caresse a longuement frôlé
Mon front douloureux qui se penche.*

*Blanche est sa main aux longs doigts fuselés ;
Sa chair fut faite avec de blancs pétales
De lys éclos aux brises boréales
En des matins ensoleillés.*

*Ta chair fut faite avec de blancs pétales
Qu'un soleil d'or aurait vivifiés !
Je l'apporte mon cœur lénifié
Par des douleurs et des larmes lustrales.*

G. M. RODRIGUE .

Une Page de mon Carnet.

Ce soir après goûter, je suis allé au bois par l'avenue de Tervueren. Mon vélo roulait sans fatigue sur des chemins que les grandes pluies de la veille avaient rafraîchis. A droite et à gauche de ma course silencieuse, se levait une odeur confuse de terre et de verdure mouillée. Peu à peu, le vertige de la vitesse et ce parfum singulier me donnèrent des idées d'orgueil et de volupté. Il me semblait qu'il y avait une sorte d'héroïsme à triompher ainsi du vent et de l'espace. Mes sens étaient enivrés par les molles fragrances qui s'échappaient de tous les jardins.

J'arrivai au bois. Il était presque désert. L'imminence d'un orage en avait fait fuir les promeneurs de l'après-midi. Du côté de la Laiterie, on entendait des soupirs de violons. C'est un endroit charmant, cette Laiterie, avec ses guirlandes de gaz, ses mille tables couvertes de tapis de couleur et l'impression de luxe et de vie factice qu'elle laisse au passant. Au centre de l'établissement, en plein air, des tziganes, sous une tente bariolée, promènent leurs archets frôleurs sur de languissants instruments. Les valse et les mazurkas déroulent leurs anneaux câresseurs. On ne sait quoi de délicieusement sensuel vous pénètre l'être entier.

Je passai outre et je m'engageai sous bois. Derrière la Laiterie il y a une allée que nous baptisions jadis l'allée *Jeune-Belgique* parce qu'elle nous rappelait, par la coloration mauve de ses lointains, certaines descriptions que nous avions lues dans la *Jeune-Belgique*. Elle est longue et droite,

bordée de hauts peupliers dont les verdure se confondent et ne laissent apercevoir que de petites taches de ciel. De chaque côté du chemin c'est la futée presque sauvage encore, bien qu'on soit là à deux pas de la grand'route.

Lentement, je m'avançai entre les arbres. Maintenant l'odeur de tantôt se faisait plus forte et plus grisante. Je m'éloignais de la Laiterie et les sons d'une musique si ardente qu'elle en devenait douloureuse, m'arrivaient assourdis et atténués, dépouillés de toute allure canaille, emportant avec eux quelque chose de la noblesse embaumée des feuillages qu'ils avaient effleurés.

Et, tout-à-coup, un souvenir me revint du temps de ma première jeunesse. J'avais alors pour amie une petite jeune fille sentimentale et romanesque qui adorait avoir peur le soir et m'entraînait souvent en de longues promenades nocturnes, à travers les campagnes et les bois. Entre toutes, elle aimait cette allée dont lui plaisaient le silence et l'ombre impénétrable. Nous y passions des soirées délicieuses, assis l'un près de l'autre sur un banc, échangeant des rêves d'avenir, trop enfants encore tous deux pour concevoir autrement les charmes de l'amour. Autour de nous tout était mystère. Les vagues bruits de la nuit se traînaient félinement dans les buissons. Mon amie m'étreignait avec une angoisse pleine de volupté, avec des yeux qui brillaient à travers l'obscurité comme des yeux de chatte amoureuse ; et elle me disait d'une voix basse et entrecoupée : « Oh, dis, c'est bon d'avoir peur, dis ! » Alors, je l'embrassais avec condescendance et, enfant moi-même, je murmurais : « Enfant... » Je ne voudrais pas jurer qu'en ces moments-là le démon des tentations impures ne me tourmentait pas un peu. Mais pour pousser plus loin l'aventure il m'aurait fallu une audace qui me faisait absolument défaut. Hélas, ne passons-nous pas notre vie à regretter en toutes choses, et surtout en amour, les occasions que notre pusillanimité nous a fait manquer ?

Un soir, comme aujourd'hui, le temps était orageux et lourd. Des éclairs de chaleur illuminaient, par instants, la

nuit. Nous étions assis à notre place ordinaire, et ma petite amie se montrait plus nerveuse que de coutume. Qui sait ce qui se serait passé entre nous ce soir-là si je n'avais pas eu soudain l'idée de me pencher en arrière et de jeter un regard le long de la ligne d'arbres qui bordaient l'allée. A quelque distance de nous un homme se tenait debout contre un tronc. Mon cœur se mit à battre violemment. Avais-je peur ? C'était plutôt l'angoisse de l'inconnu qui me serrait la gorge. J'observais en silence le manège de l'individu. Je le vis se déplacer doucement et se rapprocher de nous en gagnant l'arbre suivant. Plus de doute, c'était à nous qu'il en voulait. Je me dressai brusquement, les jambes molles d'épouvante et d'une voix que je m'efforçais de rendre calme, je dis à ma bien-aimée : « Viens, nous partons. » Mais la mâtime ne l'entendait pas de cette oreille ; elle était bien là et prétendait y rester. J'insistai vainement. Alors prenant un parti extrême, je murmurai entre mes dents : « Il y a quelqu'un, je ne sais pas qui, qui vient le long des arbres. » Cette fois, j'obtins un succès complet. Ma pauvre camarade bondit et se mit à fuir sans regarder derrière elle et j'avoue, à ma honte, que je la suivis au galop.

On ne nous poursuivit pas et nous arrivâmes sains et saufs à l'entrée du bois. Nous étions hors d'haleine, mécontents l'un de l'autre et de nous-mêmes. Jamais nous ne sûmes qui nous avait causé cette panique. Ce fut la fin de nos promenades. Hélas, ce fut aussi la fin de notre amour.

Je songeais à cette aventure de ma jeunesse déclinante, en parcourant rêveusement les lieux qui en furent les témoins muets. Il me semblait qu'il serait bon encore, maintenant, d'avoir une petite amie peureuse et gaie qui dirait gravement des folies et qui parlerait des choses sérieuses en riant. Mais voilà, pour écouter son bavardage, retrouverais-je mon cœur de vingt ans ?

Je fus tiré de ma songerie par la vue de quelque chose de rouge qui tournait à travers les feuilles. Je regardai mieux et je vis que, dans une allée latérale, un couple solitaire valsait

éperdument. C'était un soldat du régiment des guides avec sa bonne amie. Ils s'étaient, sans doute, égarés de ce côté, et la musique des tziganes les avait, comme moi, grisés. Je voyais passer et repasser dans les jours du feuillage la culotte rouge du gars et le tablier blanc de la fille. Tout-à-coup la musique se tut et leur danse s'arrêta. Ils demeurèrent un instant debout l'un devant l'autre, en se regardant dans les yeux. Puis ils s'agrippèrent soudain aux épaules et unirent violemment leurs bouches voraces. Leur baiser dura longtemps, si longtemps que je me sentis mal à l'aise et tout frémissant de leur frénésie. Enfin leurs lèvres se séparèrent. Toujours enlacés, ils traversèrent la fûtée et vinrent passer à côté de moi. L'homme était un robuste paysan aux yeux clairs. Il marchait bien droit, l'air grave, avec cette allure austère et presque religieuse que les gens de la campagne apportent au plaisir. On devinait qu'une telle joie de vivre et d'aimer grondait en lui qu'il n'aurait pu l'exprimer que par des cris sauvages, des clameurs forcenées comme en entendent les forêts, pleines de poursuites animales, aux premiers âges du monde. La femme était une fille à soldats, coquettement coiffée, les cheveux en accroche-cœur, portant des souliers vernis et un tablier de dentelle. Il lui avait passé la main autour du cou ; elle lui faisait de son bras une ceinture. Ils s'en allaient sans honte, collés l'un à l'autre, les yeux dans les yeux, si remplis de désir et d'extase que l'air paraissait s'émouvoir autour d'eux et qu'il venait jusqu'à moi une contagion d'amour qui me séchait la bouche. Ils disparurent au bout de l'allée. Ils étaient bien dans la vérité éternelle !

Je restai seul au milieu du grand silence du bois désert. Ces amoureux simples et naturels à l'image du premier couple humain, m'avaient transportés à leur suite dans une autre planète. Les arbres, la terre, les mille parfums épars dans le soir, et ce ciel gris lui-même, ce ciel d'orage d'où tombait une paix mystérieuse, tout semblait appartenir à la vie d'un astre nouveau. Et je m'en allais, je m'en allais en rêveries, en méditations si vagues, si profondes qu'elles devenaient presque

des prières. Mon Dieu, comme il faut peu de chose à l'homme pour s'évader de l'existence coutumière et pour goûter les joies ineffables du rêve infini.... Mais une trompe d'automobile jeta sur la route son rauque aboi et je redescendis dans la civilisation.

GEORGES RENCY.

Mer Sylvestre.

*La mer glauque aux fuyants éclats de moire et d'or,
Roule en les airs pâmés sous l'azur immobile
Ses vagues de verdure où vibre, loin des bords,
Le chant fluide et doux des sylphes dans les îles.*

*Le vent rame à coups d'ailes, se cabre et se tord
En volutes pareils à des gammes subtiles
Qui pointent vers le ciel leurs notes puériles
Comme le rire clair d'Eros lançant un sort !*

FRANZ HELLENS.

Novembre.

*Le vent de mort, à pas subtils,
Comme une ombre sur la neige,
Le vent marche en macabre cortège.*

*L'Arbre dressait, immobile, ses branches.
Les feuilles au repos semblaient rutiler d'or.
Dans le calme et la mort
Des lassitudes qui se penchent,
Comme une torche offerte aux voluptés,
Le tronc superbe ardaït,
La cîme incendiée s'érigeait au soleil ;
La sève jaillissait, à flots vermeils,
De l'écorce et la terre
Amoureuse absorbait en ses flancs
Cette libation dernière...*

*Alors souffla le vent de mort et de novembre,
A travers champs vers l'arbre ardent ;
Et comme un fauve, avec ses dents,
Il déchira sa robe et lacéra ses membres !*

FRANZ HELLENS.

Conte.

Il aimait les ruines plus que sa vie. Elles étaient son Amour, sa seule Pensée et son Espoir.

Dès le matin il gravissait la colline boisée, au hasard des sentiers et ne s'arrêtait qu'à l'entrée du vieux château.

Alors, d'un large coup d'œil il embrassait l'ensemble des vieux murs, avec dans le regard, l'émotion du peintre qui regarde sa toile.

Puis il marchait à petits pas au travers de hautes herbes, aspirant avec joie la vieille odeur qui flottait dans l'air. Le poète avançait timidement, comme s'il eût craint de réveiller l'âme des ruines qui dormaient, et dont il entendait le rythme des soupirs.

Dans la seconde cour, il s'accoudait au vieux châtaignier et songeait longuement, tandis que ses yeux suivaient le vol des hirondelles et le frisselis des graminées au creux des fenêtres.

Il n'était heureux que là, dans le silence de cette solitude. Cet abandon parlait à son âme triste, délicieusement.

Tout était calme et repos : seuls, quelque oiseau, quelque grillon piquaient parfois le silence d'une note claire. Les feuilles frissonnaient à peine, car la brise craintive ne risquait guère ses parfums sous l'oppression de ces murs gris et mystérieux.

Pourtant l'âme ancienne qui les hantait était une femme toujours jeune et la plus belle de toutes puisqu'elle était :
« Le rêve du poète... »

Il lui parlait souvent, pendant les radieuses heures de contemplation.

Il disait..... et le silence était plus grand encore pour entendre cette voix du présent qui parlait à l'âme du passé :

*Chère, vous êtes ma reine et ma grande amie ;
Si mes lèvres, parfois, je les tends vers vos lèvres,
C'est que de mon amour, je sens monter les fièvres,
Et que votre présence à mon âme ravie,
A fait sa destinée en entrant dans sa vie.
J'attends patiemment que vous révéliez,
Mais vous connais déjà, sans vous posséder toute :
Vos cheveux, bien souvent, quand vous les démêliez,
Me portaient leur parfum, le matin sur la route ;
Vos soupirs dans la nuit, me baisesaient sur le front,
Et vos yeux, qui parfois me regardent, ce sont
Toutes ces fleurs d'azur, qui se penchent vers moi,
Du haut des murs, du haut des portes et des toits.*

.
Et la voix montait, tremblante, comme une prière psalmodiée.

.
Un jour on découvrit le squelette du poète au fond du vieux puits, dans la cour du château.

Il s'était penché sur la margelle, un soir, et en voyant le gouffre plein d'ombre, il avait compris quel était le symbole de sa passion...

Alors, le cœur plein d'amour, mais l'âme pantelante, il s'était laissé glisser.

Le poète était l'amant des ruines.

L. DE CASEMBROOT.

La Motte, juin 1905.



Entrevision.

A M. G. Pulings.

La Tour massive et grise surgissait comme le vol marmoréen d'un ange déchu dont les yeux d'exil et de tristesse regardent le ciel. Des chemins qui montaient vers le portail se croisaient comme le transept d'une cathédrale prodigieuse. Contre la muraille lourde et sombre dont les lignes se soudaient dans la flèche vertigineuse, les arbres secouaient leurs chatons neigeux. L'écho de ces murs énormes et sombres semblait redire un passé de mystère, d'épouvante et de crime. La tour se dressait au carrefour des sept chemins qui venaient y mourir comme la rumeur en houle des fleuves de lumière et de rêve. Sous le vantail de la tour crénelée au toit aigu, cantique funèbre taillé dans le roc âpre et foudroyé et dont les meurtrières semblaient des yeux de nuit où s'infiltraient l'ombre et le crépuscule, les chevaux se cabrèrent. Un silence aigu de voûte lourde tombait des tourelles aveugles et des fleurs sans parfum paraient la tristesse des fossés mornes. Au bout de l'allée pleine de l'ombre verte mystérieuse des clairs feuillages, les deux jeunes princesses rêvaient assises sur le bord fleuri du chemin. A notre approche elles se levèrent. Mais dans le songe de nos regards, elles passèrent comme des images aux pages furtivement tournées d'un livre de Sagesse et de Beauté. Le galop sonore des palefrois nous emporta vers les routes pâles de la solitude, vers la grande Forêt d'ombre, de silence et de paix, où les oiseaux du ciel lamentent leur éternel exil. Et des ramiers, lointains, gémirent. Mais leur image brûle dans mon cœur, comme la flamme d'un cierge aux pâles doigts de cire et de clarté. C'est à présent comme une onde sans fin après le tumultueux assaut de la tempête.

EMILE DANTINNE.



Le Geste.

*Le semeur tient en main tout l'avenir des blés.
Il en jette au vent fou la poussière féconde;
Et si la pluie avec le soleil le seconde,
Le froment germera dans les terreaux troublés.*

*Le faucheur tient en main tout le néant des blés.
Au sifflement des faux se couchent les javelles,
Tout le peuple d'or choit aux éclairs redoublés,
Espoir des pains dorés et des gerbes nouvelles.*

*Le geste du semeur vibre, âpre et circulaire.
Le geste du faucheur gicle, flambant et rond.
Tout commence et finit en la gloire solaire
A ce geste qu'un bras ébauche autour d'un front.*

*Geste de mort, geste de vie, où naît, où meurt,
Au gré du terrain fruste et des lois naturelles,
Le grand frisson des blés et la grande rumeur
Des récoltes qu'emplit le chant des sauterelles.*

*Geste auguste et divin où sourdent les genèses,
Redouté des néants et des vides obscurs.
Il y naît des soleils, millions de fournaises,
Quand Dieu l'ébauche à la surface des azurs.*

*Geste bref et fatal de faucheur et de juge,
Craint partout où passa le souffle créateur.
Il en monte de sourds grondements de déluge
Et des vols fulgurants d'ange exterminateur.*

*L'Etre le multiplie en l'infini des astres.
Le laboureur le sème à l'horizon des champs.
La mort le fait siffler au vent fou des désastres
Et l'homme le promène au long des blés penchants.*

Pastel Flou.

*Comme une chair nacrée en des frissons de soie,
L'aube au bout de la sente où la sauge roseoie,
Emerge de la molle ouate des matins,
Dans les cheveux des poudroiments adamantins,
Aux yeux des paradis d'extase et de mensonge.
L'horizon flotte au loin, vague et flou comme un songe,
Çà et là de roseurs fondantes irisé,
En des brouillards de diamant pulvérisé,
Où tout, feuillage en fleurs, azzur, toits, coqs d'église,
Au fond d'un monde d'or s'immatérialise :
Bleue entrevision de champs élyséens
Qui hantait le sommeil des poètes anciens
Et dont un rayon filtre aux vers des Enéides,
Royaumes mensongers de pâles Néréides
Que leur rêve ébauchait sous le monde réel.
Et c'est si doux que c'est presque artificiel
Tous ces effacements en ouate d'estompe,
Des soirs avec leurs ors, de l'aube avec sa pompe,
Des bois avec leurs verts sourds et pastelisés
Et de tout cet ensemble aux tons opalisés
Où teintes et contours ont l'air de se dissoudre
En du cristal en neige et des perles en poudre.*

EMILE DESPRECHINS.



De l'Idée ordonnatrice.

La méditation du Poète accueille toutes choses, elle n'est que le miroir qu'elle tend à la beauté du monde et les images des objets s'y déforment selon le déplacement du sens de la sensibilité. Nous pénétrons par les sens un monde de vérités relatives et contingentes, le monde logique de notre propre raison, qui se développe sans cesse à travers le processus perpétuel de la Vie. La raison d'être du sentiment n'apparaît donc que par sa valeur évocatrice du souvenir. Les formes de l'intelligence et les catégories de la pensée achèvent l'idéalisation de la conception par le travail inconscient de

comparaison. L'objet, dans la notion qui l'enveloppe, s'isole et se subjective en s'épurant vers l'Absolu, vers l'Idéal suprême.

Il faut que l'image, motif impérieux du poème, effleure d'un geste délicat la pensée évoluant et première qu'il semble indiquer de loin sans l'atteindre jamais, image angoissante de l'effort humain vers l'Infini et l'Inconnaissable. L'émotion, principe ordonnateur, ne serait sans cela que sentimentalité; mais ni l'image comme point de départ ni la force d'âme contenue dans sa continuation logique n'ont la valeur principale de la Pensée, fruit de la méditation. Le monde phénoménal n'existe pas. Nous concevons que des images incidentes que notre imagination éveille ou qu'elle impose, mais le vouloir impératif qui frôle cette suite d'aspects de la vérité éternelle n'atteint pas la Substance. A peine quelques images senties essentielles semblent-elles porter à la vérification idéale des Choses, l'être répugne à l'essentiellisation du devenir, parce que l'être tel que nous le décèle la Vie ne nous est pas connu au sens immédiat. Ainsi le poème étant avant tout mouvement d'une pensée — vision ou rythme — vers l'Absolu, ne démontre point tel dogme de son élection, mais il est au lecteur une invite au rêve. Les idées musicalement exprimées et les images métaphysiques évoquées doivent suffire au *sens idéal* du poème. L'harmonie poétique semble donner à tout objet sa raison d'être absolue, subjectivement, dans la représentation de la conception interne, par suite du parallélisme de la vie et de l'être, du réel et de l'absolu dont la pensée est la preuve et le signe, par suite du parallélisme finaliste de la nature vivante et de la volonté humaine dans le vouloir poétique.

EMILE DANTINNE.

Dans la Tour.

*En un parc oublié que le silence a clos,
Sommillant sous l'assaut du lierre et des viornes,
Le château de mon rêve, avec ses donjons mornes,
Plonge aux marais des soirs ses murs que verdit l'eau.*

*Depuis longtemps les bruits dans ses tours sont éteints,
Au coin de l'âtre mort nulle chanson de vierge
Et voici bien des nuits que sont brûlés les cierges
Qui veillaient au chevet des derniers paladins.*

*Au long des corridors l'oubli tisse, sans trêve,
D'immenses toiles d'ombre et d'éternel ennui,
Et seul le vol soyeux de quelque oiseau de nuit
Trouble encor le sommeil du château de mon rêve...*

*Mais parfois, lorsque l'air est chargé des adieux
Du soleil qui s'en va, laissant dans le silence
Aux crêtes des forêts, belles de nonchalance,
Fumer au seuil des soirs un peu d'or lumineux,*

*Parfois, dans son manteau que le couchant avive,
Tandis qu'à l'horizon pleure un appel de cor,
Mon Ame, en qui survit l'âme des printemps morts,
Au sommet de la tour vient s'accouder, pensive...*

*Ses grands yeux mordorés où tourne un vol de songes
Suivent les longs chemins on ne sait d'où venus
Qui s'enfoncent au loin vers des cieux inconnus
Où les espoirs chantants n'ont point vu de mensonges.*

*Oh ! ces chemins perdus qui courent par les plaines !
Oh ! ces routes sans fin qui s'en vont dans le soir,
Vers quels là-bas meilleurs, loin du triste manoir,
Loin du sommeil, loin du silence et loin des peines...*

*Par ces chemins déserts un à un sont allés
Tous les aimés d'antan, sans détourner la tête,
Tous les fiers paladins amoureux de conquêtes,
Tous les espoirs, tous les désirs, tous les aimés...*

*Et tandis que la nuit traîne sur l'horizon
Son large manteau noir d'où tombent des tristesses,
Mon âme sent monter d'invisibles caresses,
Dans le recueillement, comme des oraisons.*

*Elle pense, soudain, à celle qui viendra
Avec des gestes lents de songe et de mystère,
Et, lui mettant au front un long baiser de mère,
Un soir languide et pur, au loin l'emmènera,*

Vers les jardins d'amour et de rose lumière.

PIERRE WUILLE.



LiQres

La vie belge, par CAMILLE LEMONNIER.

Je me rappelle toujours le conseil de Camille Lemonnier — qu'il réitère d'ailleurs dans le présent volume — *Lisez le dictionnaire*.

Jamais peut-être autant que dans son livre on ne peut juger de la solidité de ce principe. Quel parti admirable Lemonnier a retiré de cette lecture ! Qu'il parle de n'importe quoi, qu'il décrive n'importe quel sujet, toujours le mot propre et rien que lui vient éclairer le lecteur et enrichir son vocabulaire personnel. Nous avons beaucoup de choses à retirer de ce volume. En quelle évocation splendide le maître ressuscite cette époque héroïque, où lui-même fut un des plus courageux soldats ! Lutte épique où malgré toutes les indifférences et toutes les antipathies, des hommes se sont levés et se sont fièrement proclamés *Chevaliers de L'Idéal*. Avec quelle ardeur n'ont-ils pas lutté, avec quelle opiniâtreté n'ont-ils pas marché quand même et malgré tout ?

C'est à conserver, c'est de l'histoire littéraire belge que ces chapitres où Lemonnier raconte ses souvenirs. 1870-1880 la *Jeune Belgique*.

C'est tout d'abord le Bruxelles d'autrefois avec ses mœurs paisibles ; puis le Bruxelles nouveau où rient les briques luisantes et les rues claires. Puis voici apparaître les proscrits les premiers initiateurs, ceux qui vont faire germer la plante littéraire. Et enfin cette *Jeune Belgique* fière indépendante, (*Ne crains*, Waller claironne) et de tous côtés sortent, pour se mettre sous le drapeau de l'Art, des jeunes gens pleins d'enthousiasme, d'énergie et de talent. Et les voilà qui avancent, les voilà qui proclament. Ils réveillent tout d'abord les souvenirs des grands ancêtres : De Coster, Pirmez, Van Hasselt.

Et Lemonnier, ému lui-même par ses souvenirs nous raconte, des larmes dans la voix, cet immense penseur de la race, l'immortel Charles De Coster.

Ah ! quel encouragement pour nous que l'exemple de nos aînés ! Comme eux sachons combattre, comme eux sachons souffrir. Peu leur importait toutes les controverses, toutes les calomnies, toutes les insultes ! Ils allaient à travers tout, ils allaient à la victoire.

Et maintenant voici les portraits de ces volontaires d'alors les maîtres d'aujourd'hui : Picard, Verhaeren, Maeterlinck ; et puis les autres Eekhoud, Giraud, Gilkin, puis les demi-vieux, ensuite les derniers venus. Et à côté de cela les maîtres de la peinture : Leys, De Brakeleer, les deux Stevens Meunier, Dubois, Wervée, Rops, Claus — ici c'est un vitrail éclairé de soleil, c'est en prose ce que Claus fait en peinture.

Le livre se termine par ces deux chapitres : *La Poussée sociale* ; *L'Âme Belge*. Cette âme mélangée de deux tempéraments opposés : wallon et flamand, et qui cependant possède tant de grands artistes, concrétisateurs des deux races, cette âme qui est le « patrimoine qu'Aujourd'hui léguera à Demain. »

L'on a reproché à Camille Lemonnier l'étendue de son titre *la Vie Belge* et l'on a fait remarquer que c'était plutôt *Mes Souvenirs* le titre véritable. L'on a dit que l'auteur avait complètement omis l'industrie et le commerce. Il y a peut-être

du vrai là dedans, et cependant n'est-il pas juste que le Maître des lettres belges consacre en cette année jubilaire un livre à notre Littérature.

De tous côtés l'on fête grandiloquemment nos activités financières, sans que nul part l'on réserve à nos Lettres l'hommage qu'on leur doit.

Il était du devoir de Camille Lemonnier de combler cette lacune, il l'a fait admirablement.

Dans *Feuilles au Vent* M. FRANZ MAHUTTE décrit également quelques habitudes et certains caractères de notre pays. Son auteur se plaît à détailler l'âme de ces simples qui occupent si peu de place dans la vie et qui cependant ont toujours l'air réfléchi et l'esprit tourmenté.

C'est un beau livre que celui de M. MAHUTTE malgré la simplicité de ses sujets et de son style. Il est surtout beau parce que son auteur se trouve être dans notre Littérature une exception. *Tout pour le style* tel est le but de M. MAHUTTE. Aussi quelle merveilleuse grammaire française appliquée que cet ouvrage. Il est instructif et hautement profitable parce qu'il nous enseigne à ne point nous griser de mots à mesurer la portée de nos expressions.

Nous pouvons aimer des œuvres où résident plus de couleur, plus d'envergure, mais nous devons saluer l'œuvre d'un si bel amant de la langue.

GASTON PULINGS.

Notes et Poèmes, par THÉO VARLET.

Sans doute Verlaine eut fait à THÉO VARLET l'honneur de le compter parmi ses poètes maudits. C'est que M. VARLET a réuni sous un titre quelconque une quantité respectable d'excellents poèmes. Je me garderai bien cependant de les juger sur le côté licencieux qu'ils présentent et, bien que je goûte infiniment les beautés d'un poème régulier, je m'effarouche peu des fantaisies du verslibrisme. Sans doute les vers de THÉO VARLET sont d'un maître philologue, mais, ils exigent hélas ! pour se faire toujours comprendre, le concours

encombrant d'un dictionnaire. Très humblement et à ma grande honte, j'avoue n'avoir pas saisi sans d'inquiétantes difficultés, certains poèmes, encore qu'instinctivement j'en devine la secrète beauté. Mais si j'ai quelquefois lu sans trop comprendre (et je veux décidément croire qu'il y va de ma faute) toujours j'ai goûté dans la poésie de M. VARLET, un sentiment de musicalité très prononcé. Heureusement l'auteur se dégage quand il le veut, sans doute quand il le faut, de cet excès de complication philologique qui nous permet de qualifier, certains de ses poèmes, du titre odieux de *Poèmes scientifiques!*

Déjà, dans *Soir de Bosphore*, que nous avons donné *in extenso* dans le numéro précédent, on verra quel somptueux évocateur et à la fois quel poète s'affirment en THIÉO VARLET. Dans *Notes et Poèmes*, le livre qui nous occupe, j'ai particulièrement admiré *Le Moulin* qui :

Avec des gestes véhéments
Se bute à l'insoluble problème
D'un cercle jamais dessiné

ce moulin qui

De ses quadruples bras dévide les nuages,
Fauche du clair de lune,
Jongle avec les étoiles.

jusqu'à ce qu'enfin le poète voie

virer éperdument

Le Moulin-de-Folie aux quatre couteaux rouges.

Cela est d'un beau, d'un grand poète, M. VARLET a le vers concentré qui peint d'un trait les choses vues, qui fixe les sons d'un mot définitif

- Le profil svelte et clair d'un long transatlantique,...
- La tour glisse pensive au blanc ciel de Zélande....
- Ils entament la marche obscène des tubas....
- Dans le ciel de jadis grelottent les étoiles....

Parmi les poèmes que nous préférons citons encore :

Le Moine.

Au désir furieux d'extirper triomphant
L'holocauste brandi de sa chasteté rouge

Les Amants.

Et les tristes après dont la fatigue ment

Azur d'Octobre, où se trouvent ces vers superbes,

Tandis qu'à l'horizon des peupliers,
Les moulins recueillis allentissent leurs tours,
Sur la limpidité de ce dernier beau jour
Où montent les fumées paisibles du village,
S'attendrit le profil des dunes familières.
Les vaches,
Chrétiennement s'en vont, soufflant dans le brouillard.

Cela est beau, d'une beauté parfaite où n'atteint pas la
prétention de bien des classiques.

Puis encore, imposant et noble, le *Soir de Triomphe* où,

Vermeils, sur le flanc des cohortes dernières,
Eternel défilé d'arches légionnaires,
Triomphateurs, les Aqueducs marquent le pas.

Selinonte : Le Sélinos noyait, dans la boue,

La nudité des dieux à l'abîme voués ;
Mais, sur l'horrible amas qui l'entrave, un pilier.
Uniquement debout, refuse d'oublier
L'inextinguible cri des gloires écroulées.

M. VARLET a le pittoresque de l'expression, tel dans le
poème intitulé *Italie*, qui est d'un impressionnisme saisissant,
où chaque mot porte, où chaque vers évoque. Voyez quelle
sensibilité, quel bonheur d'expression, comme il nous fait
assister à la chute d'un fruit.

Et lourde goutte d'or dans la conque d'extase,
Parfois se détache et s'écrase
La chute, mollement, d'une orange trop mûre.

On la voit qui tombe, on en respire le parfum.

Tandis que dans le soir (« Connais-tu le pays ? »)
Avec le rythme exhortateur de ses amours,

S'en est allée la nostalgie des Italies
Que le piano cahote vers d'autres faubourgs.

Voilà le mot, le pittoresque dans l'expression, le clichage subtil d'un geste.

Je n'hésite pas à le dire, tout en me défendant de ces comparaisons qui semblent disputer à l'auteur sa personnalité, THÉO VARLET évoque étonnamment la poésie de Jules Laforgue, mais d'un Laforgue qui ne raillerait pas, d'un Laforgue qui ne serait pas un *gamin de génie* comme le qualifiait si joliment Mendès, mais d'un Laforgue plus posé, qui aurait gardé dans son austérité les enthousiasmes et les étonnements de la jeunesse.

Je remercie et félicite M. THÉO VARLET pour ce volume de beaux vers au dos duquel j'ai dessiné le signe dont j'honore les œuvres que j'ai l'intention de relire souvent.

MARCEL ANGENOT.

Au Long des Terrasses de PAUL CASTIAUX.

Je ne sais si tous les collaborateurs du Beffroi de Lille s'inspirent d'une même école ou d'un même maître, mais (et ceci est un éloge pour M. Paul Castiaux) on peut impunément passer des *Notes et Poèmes* à *Au long des Terrasses* et s'imaginer sans trop d'indulgence que rien d'extraordinaire ne se passe. Certes, M. Paul Castiaux ne réunit pas à mon sens toutes les qualités de son compatriotique confrère et moins de richesse préside à l'inspiration de ses poèmes. Cependant comme Théo Varlet que j'analysais plus haut il a, très développé, le sens de l'impression qu'il nous donne souvent définitive et pittoresque. Sans doute, je déplore un manque de simplicité, une recherche trop ardente à l'originalité et certaine complication laborieuse qui fait ressembler le vers à quelque manant parvenu affublé d'une fraise empesée qui gêne visiblement ses allures.

Voici quelques vers d'actualité qui donnent très bien l'idée du genre de poésie qu'affectionne M. Paul Castiaux.

En un patriotique tintamarre,
La Brabançonne éclate aux cuivres boursoufflés :
Et, d'un bond, vers le ciel d'outremer des dimanches,
L'aérostat vainqueur des espaces, se lève
Par dessus la bêtise énorme de la foule.

Cela est spirituellement observé, on dirait d'un Renouard en vers et je regrette que la place me soit si parcimonieusement allouée car j'aurais aimé faire à M. Paul Castiaux l'honneur très mérité de reproduire ici de nombreuses citations et au lecteur le plaisir délicat de les lui faire lire.

MARCEL ANGENOT.

Joli Mai, par VALÈRE GILLE.

Cette plaquette qui nous est tombée au cœur du printemps comme un pétale d'églantine, nous donne du métier de Valère Gille la preuve de sa souplesse et de sa grâce. Le mosaïste disparaît pour faire place au Prince Charmant qui vient, avec un vocabulaire prudemment épuré, nous chanter l'âme du joli mai. En réalité il n'y a là qu'un seul et long poème présenté sous un seul et joli titre et qui gagne à être lu tout d'une traite. Quand je dis lu, je pourrais indifféremment dire « chanté » car cette poésie que M. Valère Gille a gratifiée d'un rythme tour à tour badin, sautillant ou sentimental aurait pu s'intituler *Vers à chanter* et M. Jacques Dalcroze aurait sur eux pu broder et faire *courir ses arabesques d'or*. C'est notre *Chanson des rues et des bois*, où je cueille au hasard ce début de poème qui synthétise cette bluette, que l'auteur a voulue sans prétention, et légère et fraîche et parfumée comme son titre.

Là-bas, tout blanc et tout propre
Dort au soleil notre village
Il est joli comme un jouet
Et tout frais comme un bégainage

MARCEL ANGENOT.

Coins de Bruxelles.

De M. Louis Dumont-Wilden a paru à l'Association des Ecrivains Belges un excellent recueil de contes, intitulé *Coins de Bruxelles*.

Ce ne sont point tant des contes, mais plutôt des impressions familières, des souvenirs, des commentaires ingénieux, écrits dans une langue pleine de mesure et de réserve et d'un bon goût parfait. Certaines pages sont d'une émotion un peu tendre (sans pourtant rien d'exagéré !) les autres, malicieuses, mais point du tout sarcastiques. Ce qui plaira en ce livre, plus encore que la souplesse d'un style sûr de lui et la nouveauté simple du récit, c'est sa parfaite loyauté et la certitude que l'auteur a réalisé ici son intention exacte et n'a point visé un autre but. Il s'en explique du reste par une préface d'un esprit et d'un tact délicieux qui est — peut-être — la plus jolie chose des *Coins de Bruxelles*.

RUYTERS.

Miss Lili.

MM. Henri Liebrecht et F. Charles Morisseaux viennent de publier à l'Édition Artistique *Miss Lili*, comédie en trois actes, en prose.

Une représentation unique en fut donnée — on s'en souvient — sur la scène du Théâtre Royal du Parc, le 12 avril 1905.

Des commentaires divers accueillirent cette première — on s'en souvient également — et en prolongèrent d'une façon inopportune l'existence éphémère.

Les encouragements des uns et la désapprobation des autres furent, m'a-t-il semblé, pleins de partialité. Soit qu'on découvrit dans ces trois actes des qualités qu'ils avaient le droit de ne point posséder, soit encore qu'on détermina avec trop de précision leurs défauts possibles, on s'inspira plus peut-être, de son désir d'être ou non, agréable aux jeunes auteurs que de la valeur littéraire et morale de *Miss Lili*. Il serait oiseux de rouvrir ces débats et je m'en voudrais de dire

par le menu ce que je pense de cette comédie encore que le plaisir malicieux d'en parler après les autres et ainsi d'avoir sur ce point « le mot de la fin » ne soit pas dépourvu d'attraits.

La seule intention de cet entrefilet est de renseigner les gens, qui désespéraient de connaître jamais *Miss Lili*, en leur disant qu'elle existe maintenant en « librairie ».

Sans doute, ces trois actes pourront dès à présent être appréciés sainement et jugés en ce qu'ils valent réellement puisque, sûrs d'eux-mêmes, ils se privent, la pensant superflue, de la force particulière, peut-être factice, qu'une mise en scène bien ordonnée avait pu leur prêter.

Pourtant, j'ai eu quelque étonnement en voyant Messieurs Liebrecht et Morisseaux, gens de tact et d'adresse, donner à leur première comédie un aspect et une forme durables... en lui créant une vie nouvelle, ne lui ont-ils pas enlevé sa meilleure excuse... celle d'être une œuvre de jeunesse !

RUYTERS.



Théâtre.

La Duse : MONNA VANNA, DE MAETERLINCK.

La grande et incomparable artiste qu'est *La Duse*, nous a dédommagés de l'ostensible mépris qu'on oppose à nos lettres en ces jours de liesse et de patriotiques pyrotechnies. Cependant que la ville bruyante et badaude se pâmait aux sons d'une magistrale brabançonne, au théâtre de la Monnaie, une élite, qui semblait comploter à l'écart quelque grande chose, assistait nombreuse à l'unique représentation que *La Duse* nous donnait. *Monna Vanna* semblait jusqu'ici se souvenir de la manière du poète des *Serres chaudes* et bien que la langue en soit plus accessible, le roman s'enveloppait encore d'un voile de mystère, d'une teinte de vague dans la vie inconsciente de l'âme.

L'œuvre devait incontestablement gagner à cette façon de comprendre, plus humaine et plus logique de l'admirable

artiste qu'est *La Duse*. Ce fut une révélation, un étonnement pour ceux que le talent de M^{me} Georgette Leblanc n'avait pu convaincre. S'il m'était permis de risquer un parallèle entre ces deux interprètes, je dirais que M^{me} Georgette Leblanc copie l'œuvre de MAETERLINCK cependant que *La Duse* y collabore. Il est impossible de rendre comme elle la scène du troisième acte où *Monna Vanna* tente de persuader son mari de l'innocence de Prinzivalle : cela est grandiose et l'artiste se hausse à de telles altitudes qu'il n'y a plus désormais de parallèle à se permettre et qu'elle seule doit être et sera considérée comme l'unique et l'indispensable interprète et collaboratrice de l'œuvre de MAURICE MAETERLINCK. *La Duse* a du génie, elle trouve le geste qui modifie, explique et fait acclamer. Elle a, dans son visage, une expression exquise de douceur triste, de passion contenue, à la fois quelque chose de réfléchi et de tendre. Sa force réside dans sa simplicité. Je ne sais pas de comédienne moins comédienne qu'elle, j'étais allé pour applaudir une grande actrice et j'ovationne « une femme ».

Ah ! que *La Duse* nous revienne avec ses émotions nouvelles nous faire, avec des sensations inédites, oublier le terre à terre de notre vie contemporaine. Et s'il m'était permis de formuler ce rêve, qu'elle nous revienne donner quelque spectacle où Miss Isadora Duncan, la divine et géniale danseuse doive paraître, et ce sera, au début du XX^e siècle, le spectacle d'art vrai le plus total et le plus magnifique qu'il nous sera donné de contempler.

MARCEL ANGENOT.

Nouvelles.

L'Ouverture de l'*Exposition Rétrospective de l'Art Belge* a eu lieu au Cinquantenaire (Hall Sud), le samedi 15 juillet, à 3 heures. Nous en donnerons une étude détaillée le mois prochain.

Pour honorer la mémoire d'*Elisée* et d'*Elie Reclus*, qui tous deux résidèrent sur son territoire, Ixelles a pris à sa charge la sépulture des deux frères. Le nom d'Elisée Reclus sera donné à une place publique de la commune.

L'Association des Ecrivains Belges, réunie en assemblée générale a approuvé les comptes du dernier exercice qui reflètent la marche florissante des affaires sociales. L'Association a publié cinq anthologies et huit romans ou volumes de nouvelles et de vers.

L'Association a voté à l'unanimité une protestation contre l'ostracisme du gouvernement et des provinces qui n'ont pas donné à la littérature la place qui lui revenait de droit dans les programmes des fêtes jubilaires.

Les écrivains sont priés d'envoyer leur adhésion à M. G. Rency, 40, rue de Gravelines ou à M. José Perrée, 45, Montagne de la Cour, Bruxelles.

L'assemblée a élu M. G. Rency secrétaire général en remplacement de M. Robert Sand, démissionnaire, et elle a renouvelé le mandat de tous les membres du Comité en leur adjoignant MM. José Perrée et R. Sand.

L'*Eveil* de Nancy qui a conquis d'emblée l'estime des lettrés, se trompe quand il croit que nous maltraitons le *Thyrse*. La lettre ouverte de G. Rency, que vise la notule de l'*Eveil*, s'appliquait « personnellement » à MM. Morisseaux et Liebrecht et à beaucoup d'autres encore que l'*Eveil* ne prend pas la peine de défendre. Pourquoi ?

Le *Siècle* de Paris publie actuellement en feuilleton *Le Foyau de la Mitre* de MAURICE DES OMBIAUX. Ce roman qui synthétise admirablement la vieille principauté de Liège et la ville des Princes-Evêques, sera à l'occasion de l'Exposition, donné en lecture par plusieurs journaux belges.

Nous apprenons également avec plaisir que *Le Cœur de François Remy*, de EDMOND GLESENER succédera au *Foyau de la Mitre*, dans les colonnes du *Siècle*.

La Terre wallonne.

Tout s'éveille décidément au grand soleil littéraire. Après les malheureux essais de *La Roulotte*, de *La Houlette*, voici en wallonie une nouvelle initiative : *La Terre wallonne*. Une belle crânerie enflamme les rédacteurs MM. E. CORNER, P. WUILLE et ED. DOUMONT. Leur avant-dire nous les montre plein de courage et d'espoir en leur fière, joyeuse, mélancolique âme wallonne que M. WUILLE explique très bien dans une *Lettre à son Cousin*. A eux nos vœux de succès et de longévité.

Rédaction à Auvelais.

On nous prie d'annoncer la prochaine parution d'une nouvelle revue : **Ceux de demain**, éditée à Colombes (Seine).

Elle insère poésies, comédies, romans de jeunes. Une pagination spéciale permet à chacun de relier ses œuvres en volume.

Pour les provinces wallonnes s'adresser à notre collaborateur PIERRE WUILLE, rue Dodane, 25, Namur.

M. CH. DULAIT est un garçon bien amusant, non seulement par son esprit, qui se trouve au-dessus de tout éloge, — surtout quand il s'agit de faire des calembours avec le nom des gens — mais encore lorsqu'il noircit de sa prose les pages de sa revue **En Art**.

Nous y découvrons mensuellement quelques lignes à notre adresse, sans qu'elles nous désignent, naturellement. Car CH. DULAIT ne trouve jamais dans son antipathie le courage de nous citer. Il répète éternellement « que nous sommes une petite revue mal imprimée », car pour notre aimable confrère, le grand mérite d'une revue « est d'être bien imprimée ». Il a peut-être raison ! En tout cas nous avons fortement appuyé auprès de notre éditeur la candidature de M. DULAIT et nous sommes certains que la première place vacante dans son atelier sera pour le très compétent directeur de **En Art**.

Cela lui procurera double avantage : De montrer d'abord

ses hautes aptitudes typographiques, et secondement de tuer le temps. Car M. DULAIT s'ennuie à cent sous l'heure. Il ne sait trop que faire ! Tous les bancs des jardins publics le connaissent ; s'il pleut, il ne trouve rien de mieux pour se divertir que d'attaquer M. Un Tel qui s'est permis de diner à 2.50 fr. ou bien M. Un Autre qui a oublié un point sur l'i. Et cela dure pendant cinq ou six pages, car ce haut pamphlétaire a une imagination intarissable.

Cela ressemble un peu à ces figurants qui, chez eux devant leur glace, se voient des comédiens renommés et qui, à la scène se bornent à dire : « Madame est servie ».

Comme M. DULAIT va être heureux en lisant cela. Il pourra répondre. Il aura quelque chose à mettre dans sa revue. Mais non, nous nous trompons. M. DULAIT ne parle dans sa publication que de choses intéressantes (???) Et que peut-il y avoir de semblable dans « une petite revue mal imprimée ??? »

Le Florilège a consacré son numéro de juillet à notre ami GASTON HEUX. On y remarque un beau portrait et des poèmes d'une délicatesse et d'une pureté recherchées.

Les Indépendants ouvriront leur 2^{me} Salon le 5 août, ils annoncent la collaboration de plusieurs peintres étrangers. (Fermeture 29 août).

Accusé de réception :

La Vie Belge, CAMILLE LEMONNIER; *Coins de Bruxelles*, LOUIS DUMONT-WILDEN; *Poèmes fervents*, FERNAND URBAIN; *Folie Personne*, ALBERT ERLANDE; *Le Siège de Berlin*, PIERRE BROODCOORENS; *Les Thuribulums affaissés*, ESHMER VALMOR.
— **Une Revue** : *Bruxelles-Cabot*, Directrice, M^{me} SYLVIANE, 127, rue Francklin, à Bruxelles.

JEUNE EFFORT.



A Vol d'Oiseau (I)

I. *Quelques mots sur l'esprit du livre.* — II. *De mon droit et de mon devoir de critique.*

I

Je rends aux symbolistes (2) ce qu'ils m'ont prêté, — et même un peu d'avantage. Depuis plus de dix mille ans qu'il y a des poètes et qui pensent, tout n'est pas dit et l'on ne vient jamais trop tard.

Le plus grand chagrin que pourrait me causer ce livre, serait qu'il ne réalisât pas sa fin et qu'il n'apparût pas un livre de critique générale, je veux dire comme un chapitre d'histoire d'idées. Toute autre interprétation méconnaîtrait mon souci constant : contribuer par l'étude élargie de la poésie dite symboliste, à résoudre quelques problèmes d'esthétique contemporaine en même temps que fixer les acquisitions de la pensée française durant ces vingt dernières années.

Qui voudrait découvrir ici un dessein d'apologiste ou des goûts belliqueux me désobligerait. Des affirmations suggérées par un procédé de recherches expérimentales et des conclusions dégagées d'analyses objectives me semblent plus capables par leur poids intrinsèque d'entraîner les esprits, que le dégât causé par une grêle de pierres dans divers jardins bien propres. Ainsi, nous n'aboutissons pas toujours aux mêmes conclusions, parce que les uns traitent des questions littéraires en hommes de science, les autres en gamins. Ceux-ci jettent des cailloux, ceux-là des arguments.

Il me semble que les symbolistes ont fait leurs preuves et qu'ils méritent déjà qu'on les juge. Nous avons une habi-

(1) Cet article est l'avant propos d'un livre sur l'École symboliste, que M. de Visan a bien voulu nous communiquer N. D. L. R.

(2) Ne pouvant tout faire à la fois, je me vois dans la nécessité d'employer le mot *symbolisme* avant d'en fournir une définition. De même, je parlerai couramment d'*école symboliste*, alors qu'il n'existe que des individualités reliées par une tendance générale et en marche vers une orientation déterminée.

tude innée, excellente en soi comme principe d'action, mais parfois injuste, celle d'évoquer *l'homo novus*, le *surhomme*, « écho sonore » de toutes nos aspirations, qui synthétisera en son esprit et par ses chefs-d'œuvre la mentalité du siècle. Nous adressons des prières pressantes à *Celui qui viendra* et le pourvoyons de bons conseils. Si de pareilles incantations ne dénotaient chez le critique en mal d'absolu une soif d'idéal peu commune, et n'étaient représentatives d'un instinct collectif non méprisable, nous devrions en ordonner la répression comme attentatoires à la réputation de nos poètes, et tout de même un peu ridicules. *Celui qui doit venir* — comme l'enfant de la patrie », comme « le jour de gloire » — est arrivé depuis longtemps et les *sages* ne l'ont point reconnu. Ce n'est pas un nom, mais dix, mais vingt qu'il faudrait citer, dont s'honore à l'heure actuelle la poésie française, si je ne m'étais interdit dès l'abord, par méthode et sérénité, de descendre dans le particulier. Qu'attendons-nous de mieux pour constater la vitalité du symbolisme ? Les œuvres existent qu'il suffit de feuilleter.

Pourrait-on écrire une histoire de la littérature contemporaine et garder le silence sur l'apport de la génération de 1886 ! Agir avec cette légèreté serait commettre une erreur semblable à celle du philosophe, qui, dans une recension de systèmes, tiendrait pour non venus les systèmes d'un Socrate, d'un Aristote, d'un Descartes, d'un Kant, d'un Nietzsche.

Chaque école, dans le temps où ses affirmations n'ont pas encore été sanctionnées par l'*admittatur* de l'opinion, expérimente à ses dépens la thèse de Lombroso. L'homme est un animal *misonéiste*, c'est-à-dire que toute nouveauté épouvante (1). Il lui répugne qu'on déränge l'ordre sévère dans lequel se meuvent ses pauvres pensées, et son instinct conser-

(1) Cette question des rapports du poète et de la foule sera traitée avec plus de détails dans un de nos derniers chapitres.

vateur regimbe en face d'innovations pour lui incompréhensibles. Comme le déclare Gustave Kahn, précisément à propos du symbolisme, il faut « donner au lecteur tout le temps nécessaire (il l'a pris d'ailleurs), et lui faire observer que, de même qu'il ne peut pas, sans une certaine préparation, s'intéresser à la science même élémentaire, il lui faut aussi quelque préparation pour s'y reconnaître en littérature (1). »

D'autre part, chez le plus grand nombre, l'émotion esthétique est provoquée par le fait de se rappeler, de retrouver une sensation passée et se résume en un phénomène de mémoire accompagné d'émoi (2). Le charme d'une mélodie s'accroît du plaisir qu'éprouve l'auditeur à la reconnaître. C'est peut-être pour cette cause qu'un opéra nous plaît davantage à une seconde qu'à une première exécution. L'insistance avec laquelle Wagner nous répète ses *leit-motifs* a sa raison psychologique. Une œuvre un peu complexe, qu'on entend pour la première fois, jette le trouble dans l'esprit et provoque un certain malaise. En présence du symbolisme qui arrivait à nous avec une inspiration renouvelée et sa forme très neuve, le public resta décontenancé.

Si au moins le critique aidait à cette acclimatation en apprivoisant la foule. Mais le contraire a lieu d'ordinaire. Le critique se méfie du talent; il empêche le peuple de penser par soi-même et le maintient solidement dans l'ornière. Le rôle du critique semble donc plutôt néfaste. Sarcey fut un illustre exemple de cette attitude qui consiste à enregistrer l'opinion de la foule au lieu de l'éclairer (3). Comment dès

(1) GUSTAVE KAHN : *Symbolistes et décadents*, p. 32.

(2) Voir sur ce sujet une excellente communication du Dr de Fleury à la *Société de Psychologie*, le 6 juin 1902.

(3) Je cite, à titre documentaire, l'opinion de Jules Lemaitre sur celui qu'il appelle son *bon maître*. Ce jugement ne manque pas d'une certaine ironie : « M. Francisque Sarcey possède au plus haut point l'une des parties capitales de l'« esprit philosophique », le sentiment de la relativité des phénomènes. Les jeunes générations n'ont pas l'air de s'en douter : il n'en est pas moins certain que M. Sarcey a été le premier, il y a quelque trente ans, à appliquer méthodiquement l'empirisme à la critique dramatique. Là est sa force, là aussi ses limites. Il ne devance pas ; il manque un peu d'inquiétude ; mais comme il explique ce qui est accompli ! J. LEMAITRE, *Théories et Impressions*, p. 291.

lors concilier le jugement routinier du vulgaire avec l'objet de la poésie tel que le définit Schelley : « créer à nouveau l'univers, anéanti dans nos esprits par le retour des impressions qu'émousse l'habitude ? (1) » Les symbolistes tout comme Corneille, Racine, les Romantiques, etc., et pour les mêmes raisons, eurent l'honneur de ne s'intrôniser qu'avec peine (2). On a commencé à s'irriter contre ces impertinents qui osaient nous tirer de notre torpeur. Peu à peu on écouta après avoir beaucoup frappé.

Aujourd'hui la poésie dite symboliste par l'importance de ses doctrines et leur réalisation a obtenu droit de cité. Ses tenants, par suite de notre longue accoutumance, acquerront aussi leurs quartiers de noblesse. Déjà les symbolistes occupent des positions inexpugnables. En faire à nouveau le siège risquerait d'éterniser notre littérature dans de sottes querelles et de tarir la veine poétique. Entre autres, nous sommes redevables à cette école de tant d'heureuses améliorations prosodiques, qu'il vaut mieux admettre de gaité de cœur le fait établi, — un peu à la manière du droit de propriété, — et ne plus se battre au sujet des hiatus, des rimes riches, des césures, des strophes analytiques (3) reconnus d'utilité publique.

Au cours de ce livre, il me faudra bien prendre parti. Dans l'impossibilité de demeurer neutre, position intenable, je tiens à déclarer — quoiqu'on s'en doute déjà, — que mes sympathies vont à cette nouvelle école, et pour cela je ne me crois pas le droit d'être injuste. Seulement, étant donné que je considère la bataille entre théoriciens comme termi-

(1) Schelley : *Défense de la poésie*.

(2) Seuls les parnassiens, habilement lancés par Lemerre, firent sans bruit leur apparition. C'est qu'ils n'apportaient pas une formule nouvelle. Leur esthétique fut plutôt un retour vers un classicisme élargi, aussi furent-ils accueillis sans grand fracas

(3) L'expression *strophe analytique* est de Vielé Griffin qui la préfère à celle plus courante de *vers libres* qui prête à la confusion.

née (1) et la paix sur le point de se conclure, mes efforts porteront principalement sur la démonstration de ces deux théorèmes : déterminer les raisons qui occasionnèrent l'avènement du symbolisme ; montrer la conformité des doctrines esthétiques dont je parle aux lois qui régissent notre mentalité contemporaine. Si l'on préfère, mon dessein consiste à décrire l'atmosphère intellectuelle à travers laquelle se meut le symbolisme, après avoir replacé celui-ci dans son climat psychologique.

II

On a peut-être trop dénié au poète le droit de s'exprimer directement sur son art. Qui donc, mieux que lui, pourra disserter sur sa vision de l'univers et le choix de sa forme rythmi-

(1). Quand je dis que la bataille entre théoriciens touche à sa fin il faut s'entendre. Il est bien évident qu'il y aura encore des poètes ou des critiques pour protester contre les innovations des symbolistes. Mais on peut supposer que tout effort de réaction sera vain et que tôt ou tard les conservateurs de vieilles formules seront entraînés dans le jeune courant. Citons à ce propos une bonne page de Gustave Kahn qui nous semble avoir mis les choses au point. « Et je vais dire toute ma pensée : je crois que même si une réaction condamnerait le vers libre, si, pour des raisons multiples, excellentes, irréfragables on en revenait à la pratique littéraire d'avant 1884, si on décrétait nos innovations hasardées inutiles, cela n'aurait qu'une importance relative. Une évolution faite dans le sens de la liberté du rythme et de son élargissement est toujours destinée, à la longue au moins, malgré les réactions, à s'imposer ; sont fatales, l'action les cause. Et puis les jeunes gens qui ne partagent point nos idées théoriques sont tellement imbus de l'application pratique que nous en avons faite, ont absorbé assez de l'influence de l'un ou l'autre de nous, ... que leur vers libéré et même leur vers parnassien profondément modifié, n'est plus, sauf exception, l'ancien vers, et que, tel qui nie le symbolisme se sert du vers verlainien comme un sourd, que tel qui se relie étroitement au passé, développe et fait aboutir des conceptions que nous avons indiquées. Je ne discute pas les détails ; je ne veux pas dire que des jeunes gens venus après nous sont nos vassaux littéraires. Je dis simplement qu'à les lire on voit que nous sommes passés, l'un ou l'autre lu et consulté par eux avec plaisir, et s'il font autre chose que nous, c'est non seulement leur droit mais leur devoir ; tout de même nous avons compté dans leur évolution.

Donc je crois, selon l'expression de Stéphane Mallarmé, le vers libre viable ; quoiqu'il arrive désormais, il existe ; il peut régner, il peut être utilisé occasionnellement ceci c'est sa fortune, sa chance, son hasard, en tout cas il est. Une *gamme* est ajoutée à notre poésie . G. KAHN *Symbolistes et décadents*. Pages 10 et 11.

que ? Ont-ils peur, les critiques, de manquer d'ouvrage, qui ne font jamais que répéter en les démarquant les enseignements des artistes leurs maîtres ? A moins que toute leur originalité ne consiste à se moquer des « patrons ».

Reprocher aux poètes de préfacer leurs livres est de mauvaise guerre. Donnez-nous des vers, nous crie-t-on, de bons vers, et ne perdez pas votre temps en explications superflues. Nous saurons bien distinguer vos intentions. » — Celà n'est pas très sûr, en vérité. Bref, il n'est pas juste de prétendre le poète inapte à réfléchir sur les conditions de son art. Etrange contradiction qui veut qu'un *créateur* soit un *inconscient*, et qu'après avoir « extériorisé » son âme, le poète ne puisse s'expliquer sur l'objet de sa création ! Les critiques sont-ils donc plus clairvoyants ? Vous verrez qu'à toute force ils prétendront mieux comprendre que le poète même son œuvre.

En effet, disent-ils, on ne peut être à la fois *sujet* et *objet*, créer et se regarder créer. — En quoi ils ont raison et ne font que reprendre les arguments que Comte opposait aux psychologues de l'introspection et aux partisans de la méthode subjective. L'auteur de la *Philosophie positive* déclarait qu'on ne peut se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue. La réflexion altère ou suspend les faits auxquels elle s'applique. Observer sa colère c'est la faire s'évanouir. — Sans doute, mais ces deux procédés ne sont contradictoires que lorsqu'on les suppose simultanés. Ne peut-on les employer l'un après l'autre ? Si l'observation suit aussitôt l'état psychologique, le souvenir auquel elle s'applique équivaut l'état lui-même, comme étant la reproduction immédiate de la conscience qui l'accompagnait. Au surplus, malgré les attaques de COMTE, la méthode subjective demeurera par excellence la base de toute psychologie scientifique (1)» Les critiques, obli-

(1) J'ai pu me rendre compte par moi-même au *Congrès de philosophie* de Genève en septembre 1904 et au *Congrès de psychologie* à Rome en avril 1905 de l'importance donnée à la section de psychologie introspective par le nombre et la valeur des communications.

gés de considérer les œuvres du *dehors*, n'en perçoivent que la superficie. Seul le poète a chance de pouvoir nous renseigner, sans trop les altérer, sur les données de sa conscience, car c'est bien sur lui-même qu'il se penche, je veux dire sur une *réalité*. Le critique professionnel ne travaille que sur un résidu, l'œuvre du poète; il ne perçoit que des gestes momifiés, des signes abstraits. Le poète qui s'explique sur son métier nous livrera son esthétique, partant sa manière d'interpréter le réel.

Objectera-t-on encore que le poète se trouve nécessairement enfermé dans les murs de la partialité et qu'il prêche toujours *pro domo* ! A cela je ne vois qu'une chose à répondre : comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Il faut n'avoir jamais fréquenté les philosophes pour croire que la pratique et la théorie ne sont que l'endroit et l'envers d'une même pensée. Théoriquement il est possible de faire abstraction de ses humeurs lorsqu'on juge. Mais, en pratique, tous nos instincts, toutes nos tendances d'esprit entrent avec nous dans la composition d'une action. Il n'est point vrai que lorsqu'il a refermé sur lui la porte du laboratoire le savant laisse dehors ses habitudes de raisonnements et ses manies intellectuelles. En face d'une expérience le savant s'oppose avec les procédés d'investigation qui lui sont propres, un plan bien défini, une volonté déterminée de découvrir ce qu'il *veut* découvrir. Il n'assiste pas à l'élaboration lente d'une synthèse chimique quelconque. Non, il *sollicite* le fait pour le cataloguer dans une loi arrêtée d'avance. Loin *d'expérimenter*, au sens où nous l'entendons d'ordinaire, l'homme de science *déduit* toujours(1); à plus forte raison le critique, même le plus *subjectif*. L'impressionnisme littéraire n'acquiert sa pleine valeur qu'en théorie. Pratiquement le critique se présente avec un système préconçu, des préférences indéniables. Prétend-il s'en tenir

(1) Voir pour la démonstration de ce que j'avance les belles études de M. LE ROY dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* de 1899, 1900, 1901.

à de simples impressions, il ne manquera pas de nous expliquer ce qu'il a senti « et même de le *justifier* en donnant des raisons qui tendent à montrer que ses impressions n'ont pas une origine purement subjective » (1). Cette nécessité dogmatique, congénitale aux opérations de l'intelligence, doit nous permettre d'accueillir avec plus de sympathie les affirmations du poète.

En résumé, le poète seul est en bonne place pour nous entretenir de son art. Le critique ne le seconde que lorsqu'il *comprend*. Pour comprendre l'œuvre d'un homme il faut la *vivre*; or, vivre un poème c'est le *recréer*, c'est être *poète*. Dans ce sens la critique a chance de voir clair; mais les critiques clairvoyants sont rares.

Puisse ce livre être un exemple de critique créatrice.

Pourquoi perdre mon temps à dissenter sur une école, alors que m'adonner aux joies plus pures de la Muse et caracolier sur Pégase — au risque de me rompre le col — m'agréerait davantage ? La raison est assez plaisante pour que je la livre, dùt-on ne m'en savoir aucun gré. J'écris ce livre, parce que je crois qu'il est de mon *devoir* de l'écrire.

Je l'écris d'abord pour empêcher d'autres critiques peut-être moins informés de s'interposer. Je l'écris ensuite parce que l'arbre du symbolisme a poussé dans notre sol de France avec une telle vigueur qu'il n'est pas mauvais que certains de ceux qu'il ombrage se consacrent tout entiers à l'étude de sa *morphologie*, si j'ose m'exprimer ainsi. A côté des Vielé-Griffin, des Kahn, des Rémy de Gourmont, des Robert de Souza, des Charles Morice, des Retté, des Mockel, des Edgar Baès, des Mithouard — pour ne citer que les théoriciens les plus connus de l'école, — il y a encore place pour un ouvrage sur l'esthétique symboliste dans ses rapports avec le moment et le milieu intellectuels. — Je l'écris enfin pour réparer une grande injustice. Le public sérieux qui lit, mais se croit incapable

(1) LECHALAS. *Etudes esthétiques*, p. 6.

de porter un jugement, fut induit en erreur par les « pilotes » de l'opinion. Il est temps que cesse une équivoque par quoi se creuse l'abîme entre le poète, l'homme de science et le philosophe. On ne fait pas au scepticisme sa part, disait, je crois, Royer Collard ; au symbolisme non plus.

Tout mon désir serait qu'on le reconnût ou qu'on me tint au moins compte de ma bonne volonté. Si je pense avoir extrait du symbolisme l'essence de sa doctrine, je n'en suis pas tellement sûr qu'on ne puisse me réprimander sur quelques points. Il y a la lettre et il y a l'esprit. Lorsqu'on raisonne sur des textes, on sait où l'on va, mais quand on veut descendre plus profondément dans la compréhension des poètes, on entreprend un labeur difficile et plein de probabilités. Il est toujours dangereux de transformer en théories les chants instinctifs des poètes ; c'est cristalliser de la pensée, changer la goutte d'eau perlée et fluente en stalactite glacée. Les choses que j'énonce ici comme certaines le semblent à mon cœur, non à ma raison et je ne prétends nullement posséder l'*esprit de finesse* au point d'avoir pressé le symbolisme de tout son contenu. Les âmes sont peut-être trop éloignées les unes des autres.... Ce que j'écrirai est plus facile à sentir qu'à comprendre. « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont je parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis. »

Pour mieux entrer dans la pénétration des tendances de la poésie contemporaine, osons vivre un instant le symbolisme et nous mouvoir dans son ambiance. Offrons, à notre tour, des synthèses évocatrices en échange des suggestions reçues des bouches lyriques.

Afin qu'aucune des aspirations esthétiques contemporaines ne soit omise, ce livre fut écrit dans la joie.

TANCRÈDE DE VISAN.



Le bal masqué.

A minuit, heure traditionnelle et charmante qui, dans les fêtes nocturnes, voit éclore les liaisons amoureuses, Anatole entra au Théâtre de l'Alhambra.

Un bal, paré, masqué et travesti s'y donnait; à ce moment, sans doute, il devait être peu animé encore. Aussi, Anatole songeait qu'il y trouverait facilement une joyeuse compagne.

A la vérité, c'était là un beau projet! et à le réaliser, Anatole, mettait d'autant plus d'énergie qu'il avait peu l'habitude du plaisir... il s'essayait donc à sourire et à prendre un air d'assurance, tel un homme rompu à ces sortes de choses. Il monta les majestueux escaliers de marbre par qui à l'ordinaire l'entrée du théâtre paraît si désolée; ce soir, des groupes pittoresques s'y échelonnaient: « ici des habits noirs entouraient quelques jeunes femmes; là une grosse fille rieuse, travestie en garçon, rajustait ses chaussettes, montrant à tous ses mollets blancs et bien nourris; plus loin, un clown au nez vermillonné lançait le corsage d'une demoiselle déguisée en nymphe terrestre...

Mais, Anatole passa hâtivement à leurs côtés, et bientôt fût dans la salle.

Le bal venait à peine de commencer, aussi une certaine gêne y régnait encore; l'orchestre était silencieux, les jeunes gens se tenaient par petits groupes, formant des projets ou bien ils se promenaient dans les couloirs: quelques jeunes filles, assises sur le bord des loges, attendaient indécises les cavaliers que leur amènerait la première valse. Pourtant, cette première danse ne suscita qu'une gaieté modérée et correcte; les couples tournèrent avec sagesse et presque muets. — Si d'aventure un valseur bousculait sa voisine, il prenait le temps de s'excuser poliment, — puis lorsque la musique s'arrêta, tous se saluèrent entre eux comme le font les gens bien élevés. Sans doute l'air manquait-il d'entrain...

Les femmes se remirent de la poudre, un peu à l'écart,

un jeune homme montrait à un domino léger et court-vêtu, les principes élémentaires de la chorégraphie et comment on tourne avec grâce...

Il y eut un moment d'attente mais qui ne dura guère; de nouveaux danseurs firent dans la salle une entrée bruyante, une ronde s'ébaucha et dans un tumulte croissant, les couples jusqu'alors indécis se réunirent.

Une trainée de folie en un instant se répandit, des bousculades se produisirent et par elle naissaient des désirs tendres ou violents, des liaisons passagères se formèrent dans un commun besoin de crier, de boire, de danser, en un mot de prendre toutes les façons que veulent les fêtes du carnaval.

Une gaiété énorme eut bientôt fait de remplir la salle et de la remuer d'une fièvre exultante et burlesque, des chahuts désordonnés remplacèrent les danses puis ce ne fût plus qu'une galopade furieuse où s'esquissaient parfois, au hasard, des farandoles unissant les êtres et les déguisements les plus disparates; c'était au milieu des habits noirs, les dominos, sombres ou éclatants; quelques jeunes gens montraient sous des jupes démodées de solides pieds masculins et dans l'échancrure de leurs corsages des poitrines toutes viriles, puis passaient des clowns enfarinés, des torrédadors, et aussi des héros de drame ou d'opérette qui suaient et soufflaient sous de lourdes perruques et de majestueux feutres à plumes...

Certes, aucun ne témoignait d'une imagination très considérable, mais la fantaisie des femmes était, sur ce point, plus médiocre encore.

Presque toutes s'exhibaient, lascives, les hanches fortes, la poitrine lourde dans des habits de garçon... de cette insouciance avec laquelle elles quittaient les atours de leur sexe, on pouvait sans doute déduire qu'elles en connaissaient imparfaitement le charme et les vertus.

Quelques unes étaient déguisées en bergère ou en gitane, d'autres en marquises, et d'autres en cheveux courts et les mollets au vent faisaient penser que « Claudine » déjà appar-

tient à la légende ; il passait des choriphées aux jupes de tulle multicolore, une grande fille maigre se drapait dans une sorte de robe en gaze comme en portent dans les tableaux les anges et les vierges, sages ou folles... une grisette en tablier et une natte dans le dos, jouait à la petite fille espiègle, du bout du pied, elle envoyait vers le lustre les gibus des gens graves qui faisaient cercle autour de quelques danseurs de profession.

Le plaisir donnait à toutes une manière de beauté provocante et sensuelle, les gorges humides brillaient dans la poussière dorée sortie du plancher ; les épaules nues et tentantes excitaient à mesure les hommes qu'elles frôlaient sans cesse, parfois et suivant l'occasion, ceux-ci avec un mot spirituel ou grivois volaient un baiser à quelque nuque passante. Anatole, assis dans une loge, ne pouvait se rassasier de ce spectacle, nouveau pour lui en tous points.

Certes, en venant à ce bal, il avait le dessein de s'y amuser comme le font les jeunes gens, sans arrière-pensées et sans malice ; il avait compté sans sa timidité qui à présent lui jouait le vilain tour de le rendre craintif et sans sa manie un peu vaniteuse de chercher la raison de toute chose....

Ainsi, il s'ingéniait à apercevoir sous les masques de velours ou de carton, quelques aspects imprévus, plaisants ou simplement curieux de la Comédie humaine.

Cette récréation est souvent fort séduisante, mais elle entraîne fréquemment à la mélancolie et la mélancolie ne va guère sans un peu d'amertume. C'est ce qu'éprouva Anatole ; il regardait l'incessant tourbillon du bal, écoutait le vacarme de l'orchestre, aspirait les odeurs diverses qui de la salle s'élevaient vers l'Olympe allégorique du plafond comme un parfum nouveau, mais ceci le fatigua et il ferma les yeux.

Il se demanda alors quel poids insensé de soucis et de déceptions, de misères, de larmes et de honte tous ces gens, maintenant si joyeux, avaient laissé à la porte du théâtre, en même temps que le visage et les façons spéciales qu'ils ont à

la ville et dans la vie quotidienne ! Pourtant, il ne trouvait point que la mascarade présente fût pour cela contradictoire, inouïe ou même scandaleuse, car elle avait ceci d'unique et d'une merveilleuse ironie de montrer combien le plaisir ou le libertinage, suivant l'entendement de chacun, sont plus forts et plus puissants que les objets stériles par quoi se lasse et s'épuise notre vaine recherche du bonheur !

Mais, de telles réflexions sont peu opportunes, une nuit de carnaval ! N'eut-il pas été plus sage en accostant quelque jeune fille, un moment solitaire, en lui prenant la taille et en disant mille sottises ?

Certes, mais Anatole craignait d'être maladroit ou ennuyeux, ainsi restait-il assis dans sa loge, attentif et muet. Brusquement éclatèrent les premières mesures d'un cake-walk, un nouvel orchestre venait de prendre possession de la salle : c'étaient de robustes individus, l'air simple et balourd, ils jouaient avec une sorte d'énergie grave et recueillie et comme ils fendaient les groupes, chacun regardait curieusement et comme une chose inconnue, leur œil fixe et la peau de leurs joues, gonflée et luisante de sueur.

Puis, la salle entière se mit en mouvement et défila devant eux. Au rythme de la danse, les bustes se cambraient avec exagération, les mains battaient le vide, soulignant la cadence burlesque, les gorges débordaient des corsages froissés, deux bébés en perruque blonde se faisaient vis-à-vis, agitant en l'air leurs chapeaux enfantins, une ivresse naissante égarait leurs yeux et les rendait plus troublantes. Anatole les regardait plein d'une concupiscence approuvable, lorsqu'une main frappa son épaule.... c'était son ami Tiburce, et avec lui à son bras, la petite Madelon...

Tiburce semblait grognon et maussade, mais Madelon était, ma foi, jolie à souhait.

Comme s'il ne l'eût jamais vue, Anatole admira son visage allongé et charmant et la tendresse de ses yeux rieurs... Madelon avait un déguisement d'une fantaisie gracieuse et inédite... des bas blancs enfermaient ses jambes impatientes

et des souliers rouges ses pieds avides de danse, une sorte de mante grise relevée à la mousquetaire se drapait sur son épaule, sous un feutre clair, ses boucles s'éparpillaient....

Tous trois, ils vinrent s'asseoir au foyer où seuls des couples amoureux s'attardaient loin du bal.

* * *

Une gaieté soudaine et nerveuse envahit Anatole, elle s'accrut malicieusement au soupçon qu'un malentendu séparait Tiburce et Madelon... lui restait silencieux et elle l'imitait, la bouche narquoise et les yeux brillants. Anatole les plaisanta et même il s'étonnait de les trouver réunis dans ce lieu de plaisir. Le carnaval ne conseille-t-il pas quelques infidélités amoureuses et n'aurait-il pas été très raisonnable que ce soir, suivant l'occasion, Tiburce trompât Madelon et que Madelon en fit tout autant... quoique dans la recherche d'un plaisir nouveau chacun, sans doute, n'eut trouvé qu'une déception et un stérile regret....

Par ces propos, Anatole parvenait à grand' peine à masquer son propre dépit... le profit amer et caustique de ses réflexions solitaires se marquait en mille saillies auxquelles Tiburce ne répondait guère pourtant... il demeurerait muet et rageur, ses lèvres minces, serrées à l'excès, les yeux froids et pleins d'une colère méprisante, à la fin, il éclata :

Comment, n'était-ce pas assez de venir au bal, de consentir, pour en tirer un amusement incertain, à passer une nuit blanche et à rentrer au jour, alors que ses affaires le réclamaient dès le matin et exigeaient qu'il fût, frais de corps et d'esprit... Madelon ne voulait-elle pas maintenant qu'il dansât et fit le pître avec les calicots et les personnages douteux qui tenaient en ces lieux le sceptre du plaisir? Vraiment, n'était-ce pas excessif!

Malgré ce beau discours, Madelon restait calme et insensible, elle affectait de regarder la pendule ou l'ordre des danses qui peu à peu s'épuisait; si elle buvait, elle souriait à Anatole à travers sa coupe de champagne et prenait un air moqueur et entendu.

Des jeunes femmes entrèrent au foyer en riant et se poursuivant, une d'elle bouscula Anatole au passage, le heurt léger et tiède de sa poitrine éveilla en lui un désir subit, il regarda Madelon avec tendresse.... à ce moment, un ami l'invitait à danser, elle prit son bras et tous deux partirent en courant. La salle resta vide et silencieuse.

Anatole profita de ce répit, il ne put s'empêcher de désapprouver Tiburce.

Certes, dit il, je conçois fort bien que fêter le carnaval avec une maîtresse dont tu as une longue habitude, ne soit point d'une séduction particulière et que tu juges désagréable de rentrer au logis, tard et fourbu... mais alors, n'aurait-il pas été plus sage de ne point venir à ce bal... ainsi Madelon aurait ignoré la tentation d'une joie que tu lui défends et tu te serais épargné l'ennui d'une soirée que ton humeur rend maussade ? Au lieu que mêlé aux autres, continuait le discoureur, tu aurais peu souffert de leur sottise et, par cette complaisance, causé quelque plaisir à ta petite amie....

Mais Tiburce ne l'entendait pas ainsi....

Ne faisait-il pas aux goûts de Madelon de perpétuelles concessions et qu'en obtenait-il en retour, sinon des faveurs auxquelles, du reste, il avait droit ? Quelle utilité y a-t-il à céder toujours aux femmes ?

L'utilité, d'abord, opina sentencieusement Anatole, en leur donnant raison de ne rien leur montrer de son esprit et de mériter ainsi qu'elles soient, par calcul, constamment prodigues de leur chair.... la possession d'une jolie fille ne vaut-elle pas quelque peine, et même celle d'être parfois ridicule aux yeux de certaines gens, peu avisées.

Voilà de belles théories, Anatole, interrompit Tiburce, et je trouve plaisant, ma foi, que tu aies, sur ce point, un système si bien organisé, alors que tu parais avoir pour les femmes, sinon peu de goût, du moins auprès d'elles de maigres succès !

Ce propos était cruel et ce qui le rendit plus cruel encore fut que Madelon revenue en tapinois l'entendit, elle parut confuse et même rougit légèrement.

Voulez-vous danser avec moi, Anatole, fit-elle, il hésitait, mais elle l'entraîna.

Déjà, dans le foyer, entre les tables et les chaises ils s'enlacèrent. Anatole sentait le corsage de Madelon palpiter doucement, ses jambes s'embarraissaient dans les jambes fuselées de la jeune femme aussi rirent-ils tous deux. En se retournant, ils virent Tiburce régler la dépense et s'en aller, alors, et sans presque y songer, ils se serrèrent davantage puis ils s'essayèrent à valser au milieu des galopades furieuses par quoi s'annonçait la fin prochaine du bal masqué.

* * *

Anatole et Madelon dansèrent et dansèrent encore, emportés par un vertige délicieux et croissant, lui était rouge et décoiffé, il parlait bas avec un demi-sourire, plein de sous-entendus, elle appuyée contre lui se laissait aller, heureuse, insouciant et muette de plaisir; bientôt pourtant elle fut lasse.... Anatole l'entraîna au foyer et lui fit boire du champagne, il vit, avec un secret contentement, une griserie légère envahir ses yeux, rendre ses lèvres sèches et comme insouviées.... il affectait de lui parler comme à un enfant, gardant ses mains moites entre les siennes.

A la vérité, n'était ce pas une enfant, cette Madelon, une grande enfant aux hanches fortes et à la poitrine gracile, à laquelle certains plaisirs étaient, suivant le cas, mais par la même morale, permis ou défendus ?

A leurs côtés, un clown fort déceimment ivre leur donna des conseils peu équivoques sur le meilleur emploi qu'un couple amoureux peut faire des dernières heures de la nuit, si, bien entendu, la fatigue du carnaval n'a point détruit en lui, toute vaillance et toute ardeur.

Anatole se mit à rire, mais Madelon rougit de voir donner une forme aussi claire à leur pensée secrète, elle prit la main de son cavalier, une dernière fois, ils traversèrent le bal où des vides se faisaient de minute en minute, puis ils

descendirent les grands escaliers majestueux que tantôt Anatole avait gravis d'un air sérieux et pensif... les marches en étaient solitaires et abandonnées.

Anatole amena Madelon devant une des glaces qui agrandissaient à l'infini le vestibule majestueux du théâtre. Je ne sais, dit-il en souriant, ce qui est le plus joli, vous Madelon, qui, fatiguée un peu, vous appuyez à mon bras ou votre reflet, plein de grâce et de caprice, que je puis sur ce miroir toucher aux endroits les plus séduisants. Ce disant et joignant le geste à la parole, il caressait dans la glace les épaules de sa compagne. Madelon frissonna comme si — réellement — elle eût sur sa peau senti les doigts impatients d'Anatole, mais il lui mit sa fourrure et tandis qu'il l'agraffait, elle tourna la tête et lui tendit sa bouche, ils échangèrent leur premier baiser.

* * *

La pluie tombait toujours, des couples masqués passaient rapidement sur le boulevard, pressés par le besoin de s'étendre et de dormir; Anatole voulait héler un fiacre, mais Madelon l'en empêcha, sans doute, craignait-elle qu'il y fût trop familier ! Cette réserve était honorable et en même temps fort adroite, aussi Anatole n'insista pas; ils partirent à pied, bras dessus bras dessous, amicalement; elle troussait ses jupes et montrait ses bas blancs et même un peu de la dentelle de ses pantalons, lui, cherchait à éviter les flaques d'eau que des hommes remuaient, formant des tas énormes et boueux de confettis. Aux abords des cafés de nuit, des pauvres se tenaient grelottants et la main tendue, Anatole, sachant que ce geste plaît aux femmes leur donna à tous quelques sous.

Ils parlaient peu et malgré que chacun eût encore aux lèvres le parfum de leur mutuelle caresse, aucun n'y fit une allusion même lointaine. Madelon, dit pourtant Anatole, ton ami Tiburce, t'a fort incivilement faussé compagnie, tu m'as trouvé là très à propos pour le remplacer, dans ses attributions sinon dans ses privilèges, je me promets de cette aventure le

plus grand plaisir et je souhaite servir le tien en t'accordant ce que Tiburce t'a refusé toujours.... nous allons souper dans un bar !

Ils entrèrent à l'Omnium...

Une joie bruyante régnait là, colorant les visages, allumant dans les yeux de chacun les flammes dernières de la nuit carnavalesque. Toutes les tables étaient occupées et les hautes chaises où perchaient quelques demi-mondaines familières à ce lieu s'entouraient d'un triple rang de noctambules.

Anatole se fraya lentement un passage et Madelon le suivait sans mot dire, ils gagnèrent une salle où régnait un calme relatif, des gens y soupaient, ici un groupe d'étudiants entourait une jeune femme qui, tout en leur accordant quelques privautés se livrait aux confidences les plus inattendues; là, un domino ronflait et parfois en rêve déclamait des choses incohérentes....

Ils s'assirent à une petite table, le couvert y était mis, coquet et engageant, sous l'abat-jour rose de la bougie électrique... tout était clair et joli, des gravures montraient sur les murs des intérieurs d'auberges et des diligences comme on en voit dans les romans anglais et aussi de nombreux gentlemans gais et bien nourris, dans un coin il y avait un piano ouvert et partout des habits noirs et des épaules nues et dorées.

On mit du champagne devant eux; pour se rafraîchir, Madelon colla ses mains au seau d'argent, Anatole les lui prit, il sentait renaître son désir un moment calmé à leur passage dans la rue attristée par l'aube qui naissait blafarde, il les embrassa par petits coups, un frisson léger naissait de ses baisers, montait lentement le long des bras de la jeune fille, elle s'abandonna encore les yeux et la bouche émus... personne ne faisait attention à eux, ils se regardèrent longuement.

Pendant qu'on préparait leur souper, Madelon se retira un moment, mais Anatole la suivit bientôt — elle se poudrait devant une glace infirme — et lui mit une mouche au coin des

lèvres et une sur l'épaule, puis la serra contre lui, cet instant fut délicieux, leur chair impatiente vibrait, leur raison s'était envolée.

Ma petite Madelon, fit Anatole, nous allons souper gentiment puis nous rentrerons.... il ajouta plus bas.... ensemble....

Elle ne répondit pas, mais il vit qu'elle était à lui, déjà. Brusquement, il songea à Tiburce, mais il chassa cette image inopportune. Il se rappela son récent propos : « Tu ne plais pas aux femmes », avait-il dit; en y pensant, il caressait la nuque de Madelon, qui d'une façon charmante servait son plaisir et sa vengeance.

Ils rentrèrent dans la salle et soupèrent lentement, lui la servait avec des prévenances amoureuses, ils buvaient au même verre et Anatole, avec ses lèvres, agrandissait le petit rond que Madelon y avait laissé.... ils causaient peu, las tous deux.

Un ami de Tiburce passa avec un domino, en quête d'une table, il parut étonné de voir Madelon et Anatole en tête à tête à une heure aussi tardive, aussi est-ce avec contrainte qu'il répondit à leur salut.

Pour la première fois, Anatole songea que son aventure, encore qu'elle fût en tous points agréable, risquait de lui ménager quelque surprise cruelle. Certes, il cacherait à Tiburce l'épilogue intime qu'il attendait de cette soirée, mais n'éprouvait-il pas un peu de gêne et d'ennui à lui en fournir un récit fantaisiste.... Était-il au surplus très honnête de lui voler sa maîtresse, la séduisante Madelon ? et quelle raison valide pourrait atténuer son indécatesse ?

Tiburce était jaloux et certes il prendrait fort mal qu'on le trompât.... ce n'est point qu'Anatole ne lui eût fréquemment démontré qu'il est d'une arrogance extrême de vouloir être, vaniteusement, le maître unique et permanent des sens capricieux d'une femme.... mais ce ne sont là que paradoxes... Anatole ne put s'empêcher de mettre en balance le prix qu'il

attachait à son amitié pour Tiburce et le plaisir qu'il attendait de Madelon... à ces considérations, d'autres venaient se joindre et leur justesse le vexait..., mais vraiment, il avait quelque peine à raisonner, sa main tremblait en vidant son verre et plus encore en le remplissant.

Une petite pendule sonna cinq heures d'un timbre clair et gai, sans arrière-pensée, elle semblait se moquer d'Anatole qui tout doucement se grisait et de Madelon endormie.

Car, Madelon s'était endormie, ses yeux étaient fermés et une cernure légère les entourait, un poing serré soulevait sa tête alourdie... elle était délicieuse ainsi, mais avec quelque chose d'innocent et d'enfantin qui lui donnait un charme particulier. Anatole, en la regardant, sentait ses désirs libertins tantôt si vigoureux, s'évanouir, lassés et devenus sans objet; il eut pourtant le mauvais goût d'attribuer à sa morale et au fruit vertueux de ses raisonnements, l'abandon qu'il fit de ses projets. Le sommeil de Madelon se dit-il aussi, est un motif encore pour que je n'abuse point inconsidérément de notre mutuel désir de nous mieux connaître où ce qu'il y avait de plus clair était, sans doute, le dépit et la rancune.

De nouveaux soupeurs entrèrent dans la salle, et un couple vint s'asseoir près d'eux, c'était un jeune japonais aux yeux curieux et perspicaces et une demi-mondaine, dont les propos lestes firent tourner toutes les têtes. Lui s'exprimait lentement et avec difficulté, visiblement ennuyé de l'attention qui se portait vers eux, il commanda du champagne puis resta silencieux, occupé à quelque travail mystérieux.... au bout d'un moment, il tendit à la jeune femme qui, pendant ce temps avait bu plus, que de raison, un petit lapin, modelé dans de la mie de pain par ses savantes mains d'aristocrate asiatique... sa compagne s'en empara et le plaçant sur le dos d'une assiette le promena autour de la salle le présentant à l'admiration de chaque table... Tous lancèrent un bon mot, un loustic cria : « Vive le Japon », un autre, au piano, exécuta, avec un doigt, une marche guerrière, des bouchons sautèrent dans une allégresse nouvelle, la pendule sonna encore.

Anatole regardait alternativement le petit lapin, assis sur son derrière et Madelon qui, cette fois, dormait avec une conviction candide ; mais son poing se fatiguait, sa tête tomba sur son corsage puis sur la table.... elle était séduisante plus que jamais, toute rose dans ses boucles brunes.... paternellement, il lui en fit un coussin, écarta la coupe que retenaient ses doigts crispés mit une fourrure sur sa gorge nue,... puis il haussa les épaules, enfila son paletot et s'en alla.

Il sortit du bar nocturne, s'efforçant de marcher droit, calme et tranquille, comme on l'est après quelque action notoire ou quelque geste héroïque.

CARLO RUYTERS.

Le Rapt

*Le crépuscule d'or éteignait tous ses feux
Et coulait ses derniers rayons dans les ramées.
L'astre pâle du soir montait, parmi les cieux
Comme un Dieu ruisselant sur les choses pamées.*

*Et dans la plaine immense où décroissait le jour,
Sous l'ombre et la fraîcheur d'une toile flottante,
Les yeux pleins d'infini, elle rêvait d'amour
En humant les senteurs de la nuit enivrante.*

*Des enfants dénudés, dans le sable mouvant,
Las des jeux répétés s'allongeaient auprès d'elle.
Dans l'azur de la nue où frémissait le vent
Un aigle noir fendait l'espace, d'un coup d'aile.*

*Tout n'était que silence et que sérénité.
Elle, comme un granit qu'aucun souffle n'effleure,
Superbe, conservait son immobilité
Dans l'exquis ondoisement du mystère de l'heure.*

*Jadis, dans l'épaisseur de la forêt sans fin
Où l'ombre capiteuse et la douceur abondent,
De l'aube jusqu'au soir, comme un coursier sans frein.
Elle avait épuisé les courses vagabondes.*

*Tout l'inconnu d'amour en elle avait vibré,
D'enveloppants désirs d'impossibles étreintes,
Sous l'incertain remou de leur flot azuré
Avaient noyé d'extase et d'ivresse ses craintes.*

*Toute l'immensité goûtait l'âpre sommeil,
Seule, dans la langueur d'une étrange tendresse,
Elle écoutait la voix de son rêve, pareil
A quelque oiseau blessé qu'on choie et qu'on carresse.*

*Mais soudain, frissonnant au fond de l'horizon,
Un bruit vague apporté sur l'aile de la brise
Grandissait sourdement, continu, bond sur bond,
Sans cesse répété par la plaine soumise.*

*Alors elle dressa sa blonde nudité.
Toute sa chair frémit d'une inquiète attente.
Elle écouta penchée et son œil irrité
Chercha dans l'infini cette rumeur latente.*

*L'ombre vomit bientôt un cheval effréné,
Renaclant, écumant, du sang plein la narine,
Qui dans l'emportement d'un galop forcené
Trouait le vent du soir de toute sa poitrine.*

*Ventre à terre, il passait comme un songe hideux,
Comme un songe mortel que l'espace dévore.
Cramponné des deux poings à son coursier fougueux
Un être échevelé le harcelait encore.*

*C'était un ouragan d'inépuisable effroi
Faisant jaillir du sol un envol d'étincelles
Qui dans l'ombre filait, vertigineux et droit,
Pour se cabrer vibrant, en arrivant près d'elle,*

*Et sauvage, éniévré d'un désir triomphant,
L'homme enlevait la femme au corps divin et souple,
Et courbé, l'emportait dans son vol effrayant.
L'espace maintenant engloutissait un couple.*

*Les étoiles semblaient une infinité d'yeux.
Et là-bas, dans le loin, poussant des cris de joie,
Soulevé de la terre en bonds impétueux,
L'homme fauve semblait un grand oiseau de proie.*

L'Aigle

*Quand par le soir vibrant de tendresse et d'extase,
L'aigle enfin fatigué dans le soleil sanglant,
Tout ruisselant d'azur, tout éivré d'espace,
Vient goûter la douceur du repos nonchalant,
Sur un roc il s'abat de la voûte éternelle
Comme un astre filant droit dans l'immensité,
Et closant son œil d'or et refermant son aile,
Immobile, il s'endort avec sérénité.
Mais voici qu'un chasseur invisible en la plaine,
D'un trait sûr et mortel fendant l'air avec bruit,
L'arrachant à son rêve et le frappant à l'aine,
Brusquement, le fait choir dans l'implacable nuit.*

*Ainsi, quand dans le ciel pur de sa fantaisie,
Las de l'orgueil trop lourd où son songe a plané
Le poète, parfois, dompte sa frénésie,
Sur un faite sublime il s'arrête étonné.*

*Tout flambant d'infini, tout ailé de mystère
Phare allumé sur l'ombre où croupit le commun,
Il demeure, pensif, muet et solitaire.
Et tous les préjugés alors, l'un après l'un,
Le Mépris, la Sottise et l'exécrable haine,
Lentement, dans l'espoir d'ébranler sa splendeur.
Ainsi que des démons lachés de la géhenne
Rampent hideusement à l'assaut de son cœur.
Et le poète alors, dont l'âme inassouvie,
Se ronge de douleur sous ce choc du néant,
Comme un aigle brisé par la stupide vie
Roule, vertigineux, dans le gouffre béant.*

P. PRIST.

Printemps parisien.

*Le beau jour de printemps se meurt aux boulevards
Dans l'heure bleue exquisement du crépuscule ;
Et le pavé de bois, comme aux forêts natales,
Suinte l'acre odeur des ports en aventures.*

*Tout ce jour de lumière fleurie,
Au travers ivre de la capitale,
J'ai coudoyé, flots joyeux de vie,*

Paris,
Dans l'air léger de floréal

Mais, tandis qu'indulgent et serein, je savoure
Le passage en féerie du soir cosmopolite,
Aux perspectives glorieuses du carrefour
S'illuminent crûment les lampes électriques.

Dans le ciel crépusculaire
S'installent, épelés en lumières.
D'exclamatifs appels aux plaisirs populaires :

Et vers l'aphrodisie foudroyante des théâtres.
Les troupes de la foule se hatent
Sur les trottoirs blafards.

Au fond des yeux civilisés, s'effare
L'instinct primordial des cavernes ;
Et cette foule — unanime horoscope —
Houle atavique en ce beau soir, invoque.
O nuit procréatrice ! le geste rituel.

Or, je songe aux asphaltes jumelles
Des autres capitales printanières et fauves.
Où le Mâle — Eternel chasse l'Eternelle — Femelle
Sous des ciels en chaleur de rouges Babylones :

Et, seul cerveau royal de ce soir atavique,
Analyste sectaire
Mettant au point les oculaires.
Taillés au nord des nuits métaphysiques,
Je regarde
S'agiter vainement les lois élémentaires.

Houles de foules, rumeur dense, clameurs en fuite :

Au carrefour des boulevards cosmopolites,
Epelant, accablé d'un merveilleux ennui,
Le ciel qui réverbère
Les appels lumineux aux plaisirs populaires.
Je songe — et puis après, o vieux Cosmos ! et puis ? —

Que cette vanité des Rois de l'Univers
Roule sous le regard indifférent des astres.

Afin que dans mille ans, ô vieille Ecclésiaste !
— A travers les troupeaux impulsifs des humains

*Qui vont, sous l'aiguillon de l'éternel Destin,
Battre stupidement le briquet des muqueuses —
Afin que, dans un soir pareil de printemps fauve,
Un autre curieux de la Finalité
Sur les trottoirs futurs des neuves Baby-lones
Regarde déferler la même Vanité*

THÉO VARLET.

Paris, Café de la Paix Mai 1904.



Obéron.

D'une antenne de sauterelle
Bon maître Puck se saisit ;
Sur une aile de phalène
D'une haleine il écrit

*Je mis prisonnier l'arc-en-ciel
Dans le réseau d'une araignée
Où dansaient les rais du soleil
Sur des globules de rosée ;*

*Pour que lui fût la prison douce
J'ai dit aux clochettes du thym
D'empreindre leur cage de mousses
D'un frais carillon de parfums ;*

*Le jeune arc-en-ciel s'est dressé
Frissonnant d'aise au soleil clair,
En riant il a secoué
Sa jupe d'angéliques braises.*

*Et l'agite au rythme changeant
Dont la brise berce la toile,
Étoiles, cheveux d'or, argent
Et nacre de la fée Urgèle ;*

*Il s'agite, il danse, oh léger !
Balancelle de flammes d'or,
Or vert, rose à bleu, orangé,
Emmélez-vous ! fluide corps.*

*Vois-tu à travers lui vibrer
Les ailes d'eau des libellules,
Les colonnes d'air onduler
Que soulève une canicule ?*

*Sortilège qui me harcèle,
Ces bruissements de couleurs
Dans la molle lumière isolent
L'extase d'une étrange fleur:*

*Mon cœur découvre ton visage,
Puis ton corps enfin dévoilé...
— Dans l'air passait un nuage
Tout s'est envolé !*

FAGUS.

Le palais.

A E. DESPRECHINS.

*Le Palais dans le ciel lève son dôme d'or
Porté par le ploïment de douze cariatides;
Les onyx précieux et les jaspes splendides
Lambrissent l'escalier, dallent le corridor.*

*De l'airain le plus dur les portes revêtues
Sous les coups du soleil ont un éclat sanglant,
Tandis qu'au faite du fronton étincelant
Vibre la nudité nerveuse des statues.*

*Deux grands tigres de marbre allongés sur le seuil
Font craindre, tant leurs reins colossaux semblent vivre,
Que d'un coup se levant sur leurs griffes de cuivre,
Effroyables, ils vont bondir, le feu dans l'œil.*

*Une immense rumeur sort des hautes croisées :
Le Maître et ses amis sont en un grand festin,
Ils sont joyeux car le bonheur est leur destin...
Sur leurs têtes, des fleurs en houppes sont posées.*

*Les coupes de vermeil où mousse un vin ardent
Se choquent à grand bruit, sur la nappe rougie
Le Maître qui sourit s'accorde... Et dans l'orgie
Des filles à ses pieds gisent, le regardant.*

.
.

*Et tandis que l'ivresse en leurs cerveaux s'avive,
Derrière les battants de la porte entr'ouverts
Ricaue, avant d'entrer, imattendu convive,
La Mort au manteau blême et que rongent des vers.*

G. MOULINAS.

La Grimace humaine.

Il pleut depuis deux heures de l'après-midi et me voici cloîtré regardant.

J'ai battu à mes vitres différentes charges. J'en suis depuis longtemps lassé. J'ai essayé de travailler, mais le ciel trop sombre endeuille mon esprit. Je rêve un peu à tout, à la vie surtout, à la vie toujours. Est-ce curieux, on revient continuellement à elle, nous avons tous une dette à payer et, ironie, cela ne s'oublie pas.

Qu'est-ce que nous devons ? Est-ce notre peau ou notre labeur ? La vie demande-t-elle les deux ? La mort, n'est-ce pas une suite de la vie ? Et mourir n'est-ce pas vraiment vivre ?

Leur union en tout cas est parfaite et quand la vie abandonne un homme à la mort, elle possède toute son utilité, ou n'espérant rien, tôt elle le rejette.

Jusqu'à quel point, nous, la servirons-nous ?

Que la vie me semble mélancolique quand il pleut, mes espoirs et mes rêves se noient. Ce matin dans un clair rayon de soleil, là-bas dans le bois de sapin, l'univers m'appartenait. Général, héros antique, j'avais vaincu les légions ennemies, je contemplais mes conquêtes, j'admirais mes troupes et leur audace.

Il pleut, maintenant, je suis bien humble, toutes mes tentatives paraissent vaines. J'admire ces paysans qui travaillent et je m'émeus en comprenant la grandeur de leur œuvre, en méditant sur leur bonheur qu'ils ignorent. Nourriciers têtus et méconnus ne sont-ils pas un modèle pour le monde. Eux seuls peut-être sont dignes de manger et d'exister. Ils ne pensent pas, mais ils agissent. Que nous nous tournions de n'importe quel côté le vrai problème est là.

Pourquoi encore écrire, dépassera-t-on Racine ? Pourquoi chercher toujours, toutes nos sensations sont analysées, nulle part la solution se dresse consolante et douce.

Mais non, il faut lutter, l'inconnu voilà le vrai, l'inconnu voilà l'ennemi.

Il pleut toujours. La vie voilà l'inconnu. Etudions-la scalpons-la, soyons en le maître, nous qui toujours avons été sa victime.

Utopie, dira-t-on, autant chercher à arrêter la pluie.

Qu'importe, louons la tenacité en pareil cas. Mettons cette amante sous notre joug. Actuellement encore elle nous tourmente. Nous entrevoyons la ville où bientôt le devoir nous rappellera. La tâche nous attend, il faut vivre. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Pourquoi vivre si ce n'est que pour tous les jours accomplir les mêmes actes jusques à la tombe et s'en aller comme on était venu, en pleurant et en faisant pleurer.

Il pleut toujours. Les pipes se culottent interminablement, la fumée bleue envahit la chambre. Je sens que le rêve y règne également de tous côtés, il assiège mon cerveau. Il m'importe, mais il se trouve partout chez lui et vous quitte lorsqu'il lui plaît. Comme tout le reste c'est un agent de la vie.

Qu'ai-je fait aujourd'hui ? Encore une après-midi perdue. Pour combien d'hommes n'a-t-elle pas été ardente et douloureuse ! Que de chercheurs n'y ont pas usé inutilement le meilleur de leur cérébralité.

Et nous passons, nous ne rattrapperons jamais ce temps écoulé. Les neuf coups de l'heure sonnent.

« Naître, souffrir, mourir » résume six mille ans, en prédit.... ?

Et malgré tout, suivons nos instincts d'hommes. Accrochons-nous désespérément à cette fille de Janus, à notre déesse.

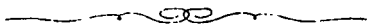
Consacrons à la vie tous nos efforts et tous nos travaux. Elle seule donnera un calmant à nos maux, un électuaire à nos passions, un espoir à nos souffrances. Elle grouille autour de nous, elle remplit les rues, les salons, les usines, les mansardes, les campagnes. Elle fait germer l'idée, peiner le

laboureur, travailler l'ouvrier, concevoir et exécuter l'œuvre, elle forme notre premier aliment. La vie en un mot est notre vie.

Son cortège passe, dépêchons-nous de le regarder. Voici ses étendards de victoire, ses drapeaux de deuil. Voici ses élus, voilà ses victimes. Dans le lointain son char apparaît majestueux et grandiose : c'est la *grimace humaine*.

GASTON PULINGS.

Wardin, 29 septembre 1905.



A la Monnaie.

Princesse Rayon de Soleil.

En mille huit cent cinquante, Wagner écrivait dans son *Œuvre d'Art de l'Avenir* : « Le peuple est l'ensemble de tous ceux qui éprouvent une commune détresse. Qu'un homme soit le plus ou le moins cultivé de tous, savant ou ignorant, placé au plus haut ou au plus bas de l'échelle sociale.... sitôt qu'il éprouve ou qu'il entretient en lui une aspiration qui le force à sortir d'un lâche accommodement à la connexion criminelle liant notre Société et notre État, ou de l'obtuse soumission d'esprit à cette ordre des choses ; une aspiration qui lui fasse ressentir le dégoût des joies vides de notre civilisation inhumaine, ou la haine d'un utilitarisme profitable seulement à ceux qui n'ont besoin de rien, et non à ceux qui manquent de tout, —.... sitôt que cet homme reconnaît clairement et sans hésitation cette nécessité morale, en se sentant capable de souffrir de la peine d'autrui, et, s'il faut offrir sa vie même au sacrifice, — celui-là appartient alors au peuple ; car lui et tous ses pareils ressentent une même détresse. Le peuple est l'ensemble de tous ceux qui éprouvent une commune détresse. C'est au peuple ainsi défini que se doit adresser l'œuvre d'art, car le seul créateur de l'œuvre d'art est le peuple : l'artiste peut seulement saisir et exprimer la création inconsciente du peuple ».

Paul de Mont et Paul Gilson ont supérieurement compris la pro-

fonde justesse de cette observation, car leur *Princesse Rayon de Soleil* que le théâtre de la Monnaie vient d'avoir l'honneur de représenter, est un hymne grandiose du Peuple au Peuple.

Analysons brièvement le poème :

Walpra, femme haineuse, mère du jeune *Tjalda*, a converti son fils en cerf afin de le soustraire aux poursuites du roi *Ajoboud*. Ce dernier n'ayant conquis le trône qu'au prix du meurtre du père de *Tjalda*, voit en *Tjalda* un adversaire redoutable.

Au cours d'une chasse, le hasard a voulu que le jeune cerf soit blessé. *Walpra*, magicienne habile, le sauvera cependant et le reconvertira en homme afin d'en faire l'instrument de sa vengeance envers *Ajoboud*.

Ajoboud est le père d'une enfant merveilleuse que *Walpra* destine à devenir l'épouse de son fils. Voulant donner à son fils le temps de grandir, elle plonge le roi, la princesse et tous les habitants du château royal dans un sommeil profond. Ce sommeil durera des siècles peut-être, jusqu'au jour où sera prononcé le mot qui doit l'interrompre.

Deux chanteurs errants ayant révélé à *Tjalda* le mystère du château endormi, il se sent soudain inspiré du désir d'aller réveiller la belle princesse *Rayon de Soleil*.

Fort de la force des héros qui peuvent tout, il s'enfuit à travers bois vers le château. L'aspect de la cour a bien changé ! Ses habitants sont fleuris d'une végétation luxuriante.

Tjalda trouve le mot qui doit réveiller l'assistance. Tous se dégoûdissent et se lèvent aussitôt. La princesse aime le jeune héros qui l'a sauvée, et ils chantent à l'Amour et à la lumière un hymne grandiose.

Walpra est arrivée sur ces entrefaites Craignant que ses projets n'échouent, elle frappe elle-même le roi et se tue ensuite. « Nous n'étions que haine », dit-elle en mourant. « *Eux sont le Printemps et l'Amour, que Tjalda hérite de la couronne.*

Le peuple acclame joyeusement les jeunes époux par un chant d'allégresse *La lumière est entrée dans le pays*, et cependant que le rideau se ferme, les cloches du palais bourdonnent joyeusement.

En un mot : le poème de M. Paul de Mont nous fait

assister à la victoire de la lumière et de l'amour sur la haine. Simple reproduction d'un conte de fées, il acquiert, pour les âmes délicates, les proportions d'un grand drame humain.

Princesse Rayon de Soleil marque l'avènement en Belgique du drame musical normal, aussi devons nous saluer cette œuvre avec bonheur.

Ce que Wagner et Gustave Charpentier firent dans leur pays, Paul Gilson vient de le réaliser chez nous.

Tout en étant conçue selon les théories wagnériennes, la partition est cependant d'une personnalité très définie. Comment en serait-il autrement lorsqu'il s'agit d'un poète et d'un peintre tel que Paul Gilson ?

Il importerait d'ailleurs que l'on s'entendit sur la signification du Wagnérisme. — La forme wagnérienne du drame musical étant la plus logique, la plus naturelle et la plus humaine qui soit, pourquoi ne pourrait-on pas en imiter le fond ? Faut-il dédaigner Van Dyck et Jordaens sous prétexte qu'ils étaient de l'école de Rubens ? — Non ! car indépendamment de leur méthode qui était invariable, ils avaient chacun leur imagination propre, et une recherche dans le coloris, absolument personnelle. Les fondations d'un palais et celles d'une mesure sont, toutes proportions gardées, à peu près les mêmes. Viendra-t-on pour cela comparer le temple à la mesure ? C'est la *charpente* de l'art wagnérien qu'il faut imiter et non l'art lui-même. Emparons-nous de cette base puisqu'elle est solide et probablement définitive, mais au-dessus d'elle élevons tous les monuments qu'il nous plaira, pourvu qu'ils soient dignes du jour.

N'est-ce pas en se servant de la méthode wagnérienne que Charpentier a écrit cette sublime *Louise* qui est peut-être l'œuvre musicale la plus originale et la plus extraordinaire des temps modernes ?

Paul de Mont et Paul Gilson étaient bien faits pour se comprendre, tout autant que Bizet et Prosper d'Érimée. Il y a une telle harmonie entre le poème et la musique qu'on a peine à croire qu'ils soient l'œuvre de deux hommes différents.

Signalons les plus beaux endroits de la partition, encore qu'elle soit belle et harmonieuse d'un bout à l'autre.

Dès le commencement du premier acte se dégage une impression de fraîcheur qui charme l'auditeur.

Les lamentations de *Walpra* sur le corps du cerf blessé sont austèrement belles ; il y a là des effets de cuivres qui révèlent immédiatement un grand-maître. Quant à la fin de l'acte elle est une des plus puissantes productions du théâtre actuel. Il n'y a pas de mots pour dépeindre la façon magistrale avec laquelle le musicien décrit le sommeil qui s'est emparé des personnages. Pendant qu'un déchaînement houleux des violons et des flûtes traverse furieusement l'orchestre, les cors énoncent solennellement les larges accords du thème du sommeil. (Ah ! puisse un jour la Monnaie avoir un chef d'orchestre capable de sentir cette page immortelle !) On se croirait devant quelque tableau fantastique de la nature. Cette prodigieuse symphonie, volontairement lourde et berçante, s'étalant à l'infini puis se repliant sur elle-même pour mieux se déployer encore, est empreinte d'un tel caractère, que celui qui l'a entendue une fois ne peut plus l'oublier de sa vie. *Tout doit dormir* chante *Walpra ; des siècles... éternellement... dans un sommeil de mort*, et le rideau se ferme, laissant à l'âme une émotion inexprimable.

Ce splendide thème du sommeil reparaitra chaque fois qu'il sera question de la princesse endormie.

Au second acte mentionnons spécialement le thème de l'éveil de l'amour. D'abord timidement ébauché, il renaîtra plus loin dans toute la force de sa généreuse et juvénile inspiration.

J'aurais voulu plus de décision dans la symphonie qui sépare les deux parties du dernier acte.

La fin de l'œuvre est d'un beau lyrisme. L'inspiration du maître est à son apogée. La musique devient visible, dirait-on. Le duo de *Tjalda* et de la *Princesse Rayon de Soleil*, s'étendant en des développements de plus en plus élevés, frise le sublime. Orchestre et chanteurs, tout se fusionne en un colossal débordement de lumière. Il semble que le soleil se rue dans la salle.

Princesse Rayon de Soleil fut jouée pour la première fois au Théâtre Lyrique d'Anvers en 1904, et y remporta un succès considérable. Hier elle a triomphé à la Monnaie devant une salle en délire.

Nous aussi nous applaudissons de toute la force de notre âme,

car nous avons la certitude de nous trouver en présence d'un des plus beaux efforts artistiques qu'on ait vu en Belgique.

Cette œuvre n'a pas seulement ouvert la voie dans laquelle devraient s'engager tous nos jeunes compositeurs aspirant au théâtre, elle nous a aussi révélé une de nos plus grandes gloires nationales.

ROB. LYDAIME.

Genval.

Les représentations en plein air à Genval.

En ces jours d'été, où l'air a la fraîcheur des foins coupés, où éclatent les fleurs, mûrissent les fruits, montent les sèves, où la terre exacerbe de vie, ivre de lumière, c'est au cœur des campagnes qu'il faut aller chercher la joie. Elle s'y est réfugiée loin des villes, elle y est l'âme de chaque plante, de chaque parfum, de chaque rayon, le vol des oiseaux, le léger coup d'aile de l'heure qui passe. Son invisible présence fait les plus belles de toutes, les fêtes que nous donnons dans la nature. Cette vérité, deux artistes, M^{lle} GUILLEAUME, le distingué professeur de déclamation à l'école de musique d'Ixelles et M. SMETS, le très intelligent administrateur de la société de Genval-les-Eaux, l'ont pleinement comprise. Grâce à leur courageuse initiative, le 13 août dernier nous fut donné un délicieux régal d'art : la représentation en plein air du *Polyphème*, d'ALBERT SAMAIN. La pièce peu connue est d'une trame simple qui convient très bien à son cadre de verdure : *Polyphème* — ce n'est pas le cyclope — s'est épris de Galathée. On lui préfère le berger Acis. Témoin d'une scène d'amour entre les deux amants et ne pouvant supporter la vision de leurs étreintes, Polyphème s'aveugle d'abord puis finit par renoncer à la vie. Les vers auxquels cette fabulation sert de prétexte sont admirables et leur interprétation fut bonne. M^{lle} GUILLEAUME, qui n'a pu donner évidemment sa

mesure dans le court rôle de *Galathée* fut charmante de distinction. M^{lle} BEAUFRE composa un *Lycas* gentiment espiègle, mais pas assez ému, peut-être, dans la scène de la fin. M. CARLO LITEN, *Polyphème*, se révéla tragédien d'avenir. Si cet acteur tempérait légèrement son jeu il serait parfait. Le sens de la mesure lui manque un peu. Tel n'est certes pas le cas de M. GHISLAIN, *Acis*, dont le début gagnerait à être plus chaleureux. Il ne semblait s'émouvoir, M. GHISLAIN, ni des jolies harmonies que M^{lle} GELLENS tirait de sa harpe, ni du charme prestigieux de l'heure. Elle était adorable, pourtant, celle-ci. Des hauteurs de La Hulpe, au-dessus du gris azuré des bois, des noirs des sapinières, des dégradés violets, roses et bleus de l'étang, dans des reflets de topaze, d'améthyste et d'or, flambait le soleil. Avec la mort de la lumière, la joie, partout présente, se muait en une exquise sérénité. Quelques rires, au loin, s'éteignaient... Une brise odorante passait. Et plusieurs d'entre nous, que de son doigt divin la beauté avait touchés, s'en allèrent, après les derniers applaudissements, un grand soleil rouge dans les prunelles et, aux lèvres, ces vers merveilleux de SAMAIN :

Laisse-moi respirer un peu le vent qui passe,
C'est comme la pitié de la nuit sur ma face.

EDOUARD DE TALLENAY.



Les Salons.

Les Indépendants — Vrije Kunst — Labeur —

Le seul souci de ne laisser nulle lacune dans la régularité de nos critiques nous engage à ressusciter les expositions des *Indépendants* et du cercle *Vrije-Kunst*. A tant de jours de distance nous n'avons plus très présentes à la mémoire les œuvres dignes d'un certain intérêt ; mais ce recul forcé ne nous fera que plus largement voir les choses, et les toiles que nous évoquerons ici gagneront en raison

même de cette éventualité. C'est ainsi qu'au *Salon des Indépendants, Le Vieux Pont* de P. Abatucci se rappelle très honorablement à notre mémoire. F. Beauck toujours fort intéressant et original. Lantoiné aussi qui s'imposait par sa peinture antithétique et Roessingh et d'autres certainement qui nous échappent peut-être dans la hâte de cet article.

Au cercle *Vrije-Kunst* qui présentait un ensemble forcément plus corsé (VII^e Salon) nous avons particulièrement aimé les œuvres de ce luministe qu'est Franz Gaillard, un artiste sincère et dont le talent fait à chaque fois de si rapides progrès. Sa peinture est d'un procédé fort curieux il semble qu'il vaporise la lumière sur ses toiles, c'est un beau travailleur qu'il serait temps de glorifier un peu. Jules Rullens, avec sa peinture qui fait trop songer à De Braekleer exposait pourtant un *atelier* plus personnel et d'une agréable intimité. Van Beurden, dont nous retrouvons depuis trois ans le *Pain Quotidien*, pain qui pour avoir vieilli n'est pas devenu cependant une croûte et qu'avec plaisir nous revoyons et admirons toujours. La sculpture était fort bien représentée par M. Théo Blickx.

Salon du Labeur.

Encore que nous ayons déjà pu admirer chez quelques exposants de très belles choses qui doivent y figurer, nous attendons, pour en parler, que l'administration du *Salon du Labeur* songe à nous y inviter.

MARCEL ANGENOT.

Les livres

Les Vignes mortes, par HENRI MARTINEAU.

Ce poète ne s'est pas complu dans la recherche ardue d'une nouvelle formule. Son expression est restée celle de ses devanciers, avec un peu de liberté en plus. Sa langue est souple, très claire, très

pure, et presque toujours très harmonieuse. S'il lui arrive parfois d'écrire des vers comme celui ci :

.... et d'arbre en arbre, au loin, la brise, errait légère.

Il en a de superbes, comme ceux-ci :

Ce n'était plus l'été, ce n'était point encore
Le rouge automne; et dans les jardins chauds les fleurs,
Pâles chaque matin de l'ivresse d'éclorc,
Encensaient le ciel bleu du parfum de leur cœur.

Le jour silencieux était cinglé d'abeilles
Dont l'active blondeur d'épais essaims ardents,
Des parterres troublés s'envolait vers les treilles
Et délaissait les fleurs pour les fruits transparents.

Partout, dans la campagne heureuse, par la plaine
Et les côteaux qui mollement jusqu'à la mer
Conduisent la fraîcheur chantante des fontaines,
La vendange riait sous son feuillage vert.

Les grappes en étincelaient lourdes et vives,
Dans l'or massif et nu de leur maturité,
Et les grains éclatés dont se saoulaient les grives
Jonchaient un sol jaloux de sa fécondité.

Les paysans joyeux des favorables signes
Que le soleil oblique embrasait tous les soirs,
Escomptant la récolte abondante des vignes
S'endormaient dans la paix sereine de l'espoir.

Ces vers sont la première partie du poème liminaire des *Vignes mortes*. Quelle superbe vendange ils nous promettent ! Quelle excellence de vie, et quelle couleur saine et abondante. On y sent couler une sève virile et féconde, généreuse et ardente. M. MARTINEAU n'a pas innové, certes non. Mais le talent ne consiste pas seulement dans la nouveauté du thème. REMY DE GOURMONT le dit excellemment :

« Pour écrire un bon roman ou quelque drame viable, il faut en élire un sujet si banal qu'il en soit nul ou en imaginer un si nouveau

qu'il faille du génie pour en tirer parti, *Roméo et Juliette* ou *Don Quichotte*. La plupart des tragédies de SHAKESPEARE ne sont qu'une suite de métaphores brodées sur le canevas de la première histoire venue. SHAKESPEARE n'a rien inventé que ses vers et ses phrases : comme les images en étaient nouvelles, cette nouveauté a nécessairement conféré la vie aux personnages du drame. »

La manière seule est particulière, l'idée est générale, M. MARTINEAU l'a compris.

Les Thuribulums affaissés, par ESMER-VALDOR.

Je ne m'en cache pas, bien que le livre de M HENRI MARTINEAU soit un beau livre je lui préfère celui de M. ESMER-VALDOR.

M. ESMER-VALDOR a un esprit très curieux et surprenant en plus d'un point. Ce qui l'attire, avant toute autre chose, ce sont, en quelque sorte, ce qu'on pourrait appeler les côtés inemployés par la majorité des poètes. Il faut bien le dire, la foule des poètes est moutonnière comme l'autre foule. Par paresse, peut-être, elle va plus volontiers par les chemins connus. Voilà qui n'est pas le cas de M. ESMER-VALDOR. Bien que sa technique ne soit en rien novatrice, il faut un certain temps pour s'habituer à sa façon heurtée, et d'une bizarrerie systématique. M. ESMER-VALDOR est un énergique et peut-être un paradoxal. Son esprit rappelle un peu celui de MAURICE ROLLINAT, fécond en aperçus bizarres, nouveaux et justes.

Voici quelques vers qui suffiront à faire goûter au lecteur le charme âcre et l'atmosphère de combat qui règne un peu dans tout le livre :

Quand tu sens le sommeil alourdir ta paupière,
Allanguir ton cerveau, étendre tout ton corps
Le voile de l'oubli et le masque de pierre
Sur ta face blémie et lasse des efforts,

Lève-toi vite et cours hâtif à ta toilette,
Prends l'éponge, prends l'eau, le savon, la serviette

Et lave la carcasse avec grand' peine et soin
Habille-toi, puis sors vers le labeur prochain.

.
Courbe toi pieusement sur ta tâche, imbécile,
Sois machine et dis toi qu'il te faut l'âme vile
De l'esclave si tu veux être en amitié
Avec celui pour qui tu te vas crucifier.

Là, c'est la nuit, enfin pour huy la tâche est faite.
Ou c'est jour de repos, c'est dimanche ou c'est fête
C'est assez travaillé pour les autres, tu crois.
Mais demain pèse lourd et puissant sur ton être.

.
Tourne, tourne et retourne en ton cercle vicieux
Vivre pour travailler et travailler pour vivre
Et n'attends pas surtout qu'un vain sort te délivre
Tu es fait pour la chaîne et servir les heureux.

Vis soixante ans et plus sur le même modèle
Et quand enfin la mort te prendra sous son aile
Du moins tu ne pourras mourir et ça t'es dû.
Comment donc périrait qui n'a jamais vécu ?

Je pourrais encore citer d'autres poèmes par exemple, *Soir romantique*, *Je l'ai rêvée fatale*, *Entends le vent heurter aux portes...* fort beaux assurément, mais qui n'ajouteraient rien à celui que j'ai cité, parce qu'il est en quelque sorte la synthèse de l'œuvre.

Le Siège de Berlin, par M. P. BROODCOORENS.

Décidément, le *Siège de Berlin* ne méritait pas les honneurs de la scène et M. BROODCOORENS a eu tort de l'y transporter. Au surplus pourquoi s'attarder à de pareils essais, quand on a, comme BROODCOORENS, quelque chose dans le ventre, qui vous permette de faire mieux ?

Une Interview au Transformisme, par le baron CHARLES VAN BENEDEN.

Cette interview est simplement, de la part de M. VAN BENEDEN un prétexte à se rappeler à l'attention des lettrés. Et c'est surtout pour la préface que son auteur l'a écrite. Dans cette préface M. VAN BENEDEN se lamente de n'avoir pas été invité à collaborer à *Notre Pays*. Que M. VAN BENEDEN se console, on se souviendra de lui au prochain jubilé !

Roses d'Aube, par Ed. DOUMONT.

Pourrait être mis en musique avec profit et servirait avantageusement à remplacer la *Prière d'une Vierge*.

Dans les Jardins d'Octobre, par R. D'HUGHEER.

Ce ne sont que maîtresses.... Ce ne sont qu'estragalès... Il n'y a plus de jeunes. Il n'y a que des saules pleureurs !

Poèmes fervents, par FERNAND URBAIN.

Verbalité creuse, rengaines à fâcheuses tendances verhariennes. De la poésie ? Je t'en fiche !

La Chanson de l'Ardenne, par J. JEANGOUT.

Suite de petits poèmes.... j'allais dire à quatre mains, en songeant aux petits exercices de piano pour commençants. Ce n'est pas plus l'Ardenne que la Flandre ou l'Espagne.

Les Animaux, par M. DATHAN DE ST-CYR.

Je termine cette critique en offrant à nos lecteurs la plus extraordinaire loufoquerie qui soit jamais sortie de la plume d'un écrivain. A coup sûr REMY DE GOURMONT dirait que M. DATHAN DE SAINT CYR fait partie de l'autre littérature ! Lisez :

LA PUNAISE

Insecte, fuyant la clarté
Créé pour le malheur de l'homme,

Dont il suce pendant son somme
Son sang avec avidité,

La punaise que l'on renomme
Peut vivre avec impunité
Dans les locaux sans propreté
Pourtant... jusqu'à ce qu'on l'assomme

Elle apparaît quand vient la nuit
De tous les humains ennemie,
C'est une vraie épidémie

Dans l'humble et malheureux réduit,
Quand donc cet animal immonde
Aura-t-il disparu du monde ?

Le tout est publié sous le patronage de la *Société protectrice des Animaux*. Disons vite, pour ceux qui l'ignorent, que M. DATHAN DE SAINT CYR est français.

JULES BOCK.

Nouvelles.

Ce présent numéro du *Jeune Effort* porte la date septembre-octobre comme nous l'avons annoncé à nos abonnés ; le numéro de novembre comportera 48 pages.

M. Jules Lemaître vient de terminer une nouvelle comédie en 4 actes, *Bertrade*, qui sera prochainement jouée à la Renaissance, à Paris.

M. Maurice des Ombiaux vient de terminer *Io-Ié, Bec de Lièvre*, son nouveau roman. Il prépare également une étude de mœurs administratives : *Les Manches de Lustrines*.

M. Ed. Glesener, le vigoureux auteur du *Cœur de François Remy*, travaille à un roman humoristique de mœurs liégeoises : *Monsieur Désiré*.

L'association des écrivains belges se propose de publier cette année plusieurs anthologies intéressantes. M. ARTHUR DAXHELET a bien voulu se charger de réunir les éléments d'une anthologie *De Coster* et d'une anthologie *Caroline Popp*. On espère que M. GIRAUD donnera une anthologie *Max Waller*. Un autre mort, *Xavier de Reul*, sera probablement l'objet du même hommage expiatoire. Et puis viendra le tour des vivants.

Mademoiselle Alice Cholet a joué pendant l'été, à Spa et à Liège où son succès habituel s'est transformé en véritable triomphe. Toutes nos félicitations.

Une conférence d'Edouard Ned à Paris.

Jeudi, 12 octobre, les wallons de Paris ont fêté le *soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance*.

La grande salle du Globe, boulevard de Strasbourg, était comble. Un enthousiasme indescriptible régnait dans l'assemblée que présidait notre ministre à Paris, M. LEGIAIT.

Les *wallons* de Paris avaient invité pour la circonstance le bon poète EDOUARD NED à conférencier sur la Belgique. Conférence intéressante et très littéraire qui, analysant tour à tour l'âme flamande et l'âme wallonne, montra quelles ressources d'énergie et d'art fermentent au cœur de notre pays. Aussi cette causerie fut-elle souvent coupée d'applaudissements et se termina-t-elle par une ovation à notre collaborateur.

M. EDOUARD NED était, d'ailleurs tout désigné pour parler d'une façon autorisée de nos arts, de nos lettres, de nos sciences. Les belles interviews qu'il a publiées sur ces matières au *Journal de Bruxelles* l'y avait excellemment préparé.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que ces interviews vont être réunies en volume et formeront, sous le titre suggestif : **L'Énergie belge, opinion d'une élite**, un beau livre illustré, qui sera pour tout belge un livre de chevet.

Le gouvernement a résolu d'augmenter de moitié les crédits actuellement inscrits au budget pour subsides et encouragements littéraires et scientifiques, ainsi que pour les souscriptions et acquisitions d'ouvrages destinés aux bibliothèques populaires.

Nous le remercions vivement du souci qu'il semble vouloir prendre de nos lettres.

Notre camarade, MARCEL ANGENOT, le délicat auteur de : **Et voilà Comment**, vient de terminer un acte en vers qu'il intitulera probablement : **Baiser de Reine**. C'est l'Histoire d'ALAIN CHARTIER, le gai poète que Marguerite d'Ecosse, aperçut un jour endormi. Elle l'alla baiser sur la bouche « chose dont s'estant quelques-uns esmerveillés, parce que pour dire le vrai la nature avait enchassé en lui un bel esprit dans un corps laid et de mauvaise grâce. La Reine leur dit, qu'ils ne se devaient point étonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendait avoir baisé l'homme, mais plutôt la précieuse bouche de laquelle sont issus et sortis tant de bons mots et vertueuses sentences ».

La Jeune Revue est morte, est morte et enterrée ! *L'Envol* est mort.... et de ces cendres naissent de nouvelles revues : *La Revue libre*, avec le phénoménal M. DATHAN DE SAINT CYR comme correspondant parisien et *La Fronde* sur laquelle nous ne possédons pas de renseignements.

Le Florilège qui, dans son dernier numéro, donne d'excellents vers de notre collaborateur ÉMILE DESPRECHINS et présente de bons articles, a eu la malencontreuse idée de s'adjoindre comme chroniqueur littéraire le jeune G. BUISSET qui trouve, insolente, notre devise, *marcher franc dans la vie et dire ce qu'on pense*. Prenez garde, jeune M. BUISSET ! Le souvenir de votre *Vie profonde* n'est pas suffisamment effacé pour que vous puissiez impunément parler d'insolence.

Accusé de réception :

Les Thuribulum affaîsés, par ESMER VALDOR ; *Les Vignes*

mortes, par HENRI MARTINEAU; *Une Interview au Transformisme*, par le baron CHARLES VAN BENEDEN; *La Poésie sociale contemporaine*, par G. NORMANDY; *Roses d'Aube*, par ED. DOUMONT; *La Chanson de l'Ardenne*, par J. JEANGOUT; *Les Animaux*, par DATHAN DE SAINT CYR; *Dans les Jardins d'Octobre*, par R. D'HUGHEER; *La Physiologie morale du Poète*, par FLORIAN PARMENTIER; *L'homme intérieur*, par CHARLES GUÉRIN.

L'Arcade du Cinquantenaire.

Quelque puisse être l'influence de notre appréciation nous nous permettons cependant de prévenir les nombreux artistes qui contribuèrent à l'érection de la grande arcade que nous ne tenons aucune partie dans le concert d'élogieuses platitudes qui leur est adressé. Nous considérons que cette œuvre n'est pas de facture nationale et que les figures d'un Jef Lambeaux impitoyablement y adossées nous font l'effet d'un ut Wagnérien lâché à pleins poumons en pleine mélodie française.

Que ceux qui n'ont jamais critiqué nous jettent la première..... arcade à la tête.



Isidore Verheyden. (1)

C'est à vous mon cher Verheyden, qui m'êtes le mieux et le plus anciennement connu, que je veux adresser quelques paroles, dans cette fête de famille qui est vraiment la fête de la famille.

Notre amitié date de loin et, je le dis tout de suite, mon admiration pour votre art. Ce fut aux jours jeunes de l'année, là-bas, dans le verger de Groenendael que nous nous serrâmes pour la première fois la main avec le sentiment que nous allions nous aimer. Nous avons la même soif émerveillé de nature. J'écrivais le « Mâle » et en vous regardant peindre, je croyais voir se dérouler le décor même de mon livre.

Ce sont là d'heureux souvenirs : ils nous donnent l'illusion que nous n'avons pas vieilli ; des cœurs sensibles se rajeunissent de sentir leur revenir avec douceur les souvenirs du passé.

La vie, d'ailleurs, ne nous a pas séparés ; l'émotion de la première poignée de main est demeurée dans toutes celles que nous avons échangées depuis.

Tandis que vous restiez pour moi un sûr et fidèle compagnon, je vous suivais dans votre carrière, je regardais à mesure votre âme tendre et rude grandir un peu plus

(1) L'Ecole belge de peinture, a perdu en ISIDORE VERHEYDEN l'un de ses maîtres les plus appréciés. Né le 11 janvier 1847, il n'avait pas soixante ans, la mort nous l'enlève au moment où son talent touchait à sa plus haute expression. M. CAMILLE LEMONNIER a bien voulu nous permettre de reproduire ici l'allocution, tout-à-fait inédite, qu'il adressa à l'occasion des noces d'argent qu'ISIDORE VERHEYDEN célébrait en même temps que le mariage de sa fille cadette avec le peintre GEORGES VANDEN EEKHOUD, le 11 juin 1898.

à travers vos communions avec la nature. La vision des choses s'imprimait dans vos claires prunelles avec une si nerveuse intensité que vous m'apparaissiez dans toute son expression l'organisme du peintre. Et ce que vous étiez alors, vous n'avez pas cessé de le demeurer, avec plus de sûreté et d'ampleur, dans l'abondance magnifique de votre production. Vous avez eu, mon cher Verheyden, ce vertige de la création qui est le signe des forts. D'un large battement de cœur vous avez vécu pareillement votre art et votre vie; et je sens la continuité du même homme dans celui qui célébra les noces joyeuses de la terre et celui qui aujourd'hui, près de sa compagne et de ses enfants, assiste aux promesses réalisées de l'existence.

Je pense en ce moment à vos « Bûcherons », à ces fils de la forêt qui furent aussi ceux de votre dilection. Comme eux vous avez incessamment jeté la cognée dans la forêt de l'art; comme eux vous avez mené votre petite tribu par les chemins du bon courage.

Vous avez été à votre manière le bûcheron levé avant le jour et qui, mêlé aux forces de la nature sous le soleil et sous la pluie, poursuit son œuvre jusqu'au soir. Vous avez vécu près du cœur de la terre; vous avez écouté les oiseaux; et l'herbe ne cesse pas de pousser, l'arbre ne cesse pas de donner son fruit, la source ne cesse pas de couler. Vous avez obéi au commandement sacré de verser les forces vitales jusqu'au bout dans l'expansion des intimités de l'être. C'est de cette plénitude du sens de la vie en vous que vous vient votre vertu admirable de jeunesse.

Une sève puissante vous associe aux miracles renouvelés des saisons, à l'abondance des fructifications de l'été. Dans toutes les formes de l'art auxquelles vous avez touché vous avez exprimé, d'un effort sans lassitude, la belle puissance de vie qui vous fut accordée.

Il me plaît de ne pas me détacher de ces impressions dans l'heure charmante qui réunit près de votre famille la famille de tous ceux qui vous admirent et qui vous sont chers. C'est ici une fête des cœurs, c'est aussi une fête des esprits puisque l'art ne cesse d'être mêlé à notre pensée et qu'il a achevé de nouer des liens qu'avait déjà formés le sang. Vous avez mérité la joie d'être continué dans les jours par le fils qui vient d'entrer sous votre toit et en qui s'est transmis votre ardent tempérament de peintre. Les fleurs qui emplissent la maison ne perdront pas à s'unir dans un triple sybole : elle célèbrent les prémices de la vie ; elles en exaltent les combles moissons ; elles semblent avoir été cueillies pour magnifier à travers cette date nuptiale et la commémoration des existences loyalement partagées, l'opulente maturité de votre maîtrise.

Je lève mon verre pour l'aïeule vénérable, pareille à l'arbre de vie sous lequel s'abritent les races, pour les époux, les jeunes et les anciens.

Avec une vieille amitié fraternelle je le lève aussi pour l'artiste qui d'un culte enthousiaste glorifia les fêtes de la nature.

CAMILLE LEMONNIER.



José-Maria de Hérédia.

LES PARNASSIENS

I

Toute la poétique des Parnassiens se résume en ces mots : L'art de la forme sur la splendeur de l'idée.

Quand ils vinrent, les temps étaient troublés. Dans le domaine des arts et des lettres, des vents contraires

soufflaient : Aux révolutions esthétiques s'opposaient des contre-révolutions. La tendance à la recherche excessive, à l'emploi de choses extraordinaires s'implantait de plus en plus et cette résurrection des procédés employés jadis par Marini, Gongora, John Lilly dans les littératures étrangères, menaçaient d'infester à nouveau les Lettres françaises. Eux, regardant ces systèmes comme les ficelles d'une littérature en décadence laissaient passer les tourmentes dans une hiératique impassibilité de dieux d'or sur des socles d'onyx. Ils voulaient de la ciselure sertissant quelque rare diamant, des mosaïques ou des vitraux de pierreries, une broderie de dentelles sur une trame de béryls. Malgré tout ils continuèrent la tradition des maîtres, martelant leurs vers et tordant en élégantes courbures l'harmonie de leurs phrases.

Le programme qu'ils s'étaient imposés, point par point ils le suivirent, et par leur persévérance le réalisèrent entièrement.

Ils avaient affirmé leur idéal esthétique par sa grandeur et sa beauté, ils le confirmèrent par des chefs-d'œuvre : *Les Fleurs du Mal*; *Les Poèmes antiques*; *Les Poèmes barbares*; *Les Trophées*, etc.

C'est des *Trophées* que je veux parler plus longuement.

Il est malaisé d'étudier dans l'étroitesse de notre cadre une œuvre aussi colossale dans sa simplicité : Chacune de ses pièces mérite, pour elle seule, un examen approfondi, chaque vers un commentaire à son énergie ou à sa beauté et lorsque l'on doit en parler en quelques lignes l'on se demande : « A quoi bon ? »

La meilleure façon de l'analyser, le seul procédé pour en dire les charmes serait de répéter sans cesse au public qui les ignore : *Lisez*; à ceux plus nombreux à

qui ils sont familiers déjà : *Relisez !* Tout le monde ainsi appréciant personnellement ce chef-d'œuvre, en saisirait mieux le caractère qu'une étude, aussi parfaite soit-elle, exprimera toujours d'insuffisante façon. Aussi ne faut-il point voir en ces pages autre chose qu'un hommage pieux à la mémoire du maître vénéré, un souvenir ému déposé sur sa tombe...

II

La main magistrale de Victor Hugo avait peint dans la grandeur des tableaux les majestueuses épopées de la Légende des Siècles.

Ce que fit José-Maria de Hérédia, ce fut une autre « Légende des Siècles », mais au lieu de peindre, il sculpta et cisela ; au lieu de fresques, il fit des médailles.

Chacun de ses sonnets en est une et dans chacun d'eux on retrouve une égale beauté, une même perfection. Qu'on en considère l'ensemble, qu'on en scrute le détail, c'est partout la même délicatesse unie à la même force, la même proportion entre la pensée et son expression. Chaque mot est d'avance étudié. Sa place dans le vers est choisie avec minutie et chaque vers arrive en son lieu dans le sonnet. Là où se trouve le mot, il est à lui seul une idée ; et le vers est un monde de pensées. Il n'y a rien de trop, rien qui ne soit à sa place ; rarement, en si peu d'espace, un poète a su dire tant de choses ou dire tant sur si peu de choses. Car il n'est pas de ceux qui, sous prétexte d'une finesse de forme, cublient la pensée, ni de ceux qui sacrifient l'expression à l'idée ; l'une ici est faite exactement pour l'autre et rien que pour l'autre et elles se fondent et se proportionnent si aisément que de leur fusion naît une admirable harmonie ; ce qui en reste, c'est l'impression la plus absolue de la Beauté.

Et il la cherchait cette beauté, là où il était sûr de la

trouver, dans son intégrité. Il la cherchait dans la noble expression qu'en donnent la poésie et la statuaire antique; il la cherchait dans les temps fabuleux où naquirent les mythologies des races défuntes, dans les exploits des dieux, dans les formidables personnifications des forces naturelles, dans les olympes étincelantes, parmi les temples en ruine des cités mortes, sous la limpidité immense des cieux Italiens et Hellènes, dans l'infini des mers, aux chocs monstrueux des civilisations et des peuples, aux vents fous des grandes épopées ou des grandes conquêtes, dans les tempêtes de l'histoire ou la douceur des natures calmes et du rêve.

Devant la persistante hantise de ces évocations, le poète empoigné pleurera ou chantera, dans le même élan partout du même enthousiasme. Du sonnet *L'Oubli* qui ouvre le volume se dégage ainsi l'impression immensément triste des ruines dont le silence éternel n'est troublé que par le rythme monotone des flots ou les mélopées agrestes des bergers :

Le temple est en ruine au haut du promontoire
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffes boire
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux,
Fait, à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe :

Mais l'Homme, indifférent aux rêves des aïeux,
Ecoute, sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

Viennent à l'esprit du poète les ères épiques, il clamera les exploits d'Hercule et des Centaures; la légende antique surgira en lettres de flammes dans cette série admirable. Ce sera Némée, Stymphale où l'on rencontre ce vers si simple pour exprimer toute la grandeur du héros :

L'archer superbe fit un pas dans les roseaux.

Ce sera l'ardeur inquiète de Nessus, les regrets de la Centauresse, le festin des Centaures, la colère du Dieu, la fuite éperdue des Fils de la Nuée voyant

..... la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre herculéenne...;

Puis voici la chasseresse Artémis et les nymphes au bain, Marsyas écorché, Sphinx, d'une brièveté farouche, d'un naturel étonnant dans le dialogue où l'exaltation va sans cesse grandissant :

...Et l'Homme s'arrêta sur le seuil ébloui.
— Quel est l'ombre qui rend plus sombre encor mon antre,
— L'Amour. — Es-tu le Dieu ? — Je suis le Héros. — Entre ;
Mais tu cherches la mort. L'oses-tu braver ? — Oui.

Bellérophon dompta la chimère farouche.
N'approche pas. — Ma lèvre a fait frémir ta bouche.
— Viens donc ! entre mes bras tes os vont se briser ;

Mes ongles dans ta chair... — Qu'importe le supplice
Si j'ai conquis la gloire et ravi le baiser ?
— Tu triomphes en vain, car tu meurs — O délice !...

Alors arrivent Persée et Andromède, le ravissement

de la vierge céphéenne, leur course infatigable à travers les mondes...

Et nous voici maintenant dans les épigrammes et les bucoliques, tendres comme des pastels et musicales comme des airs de hautbois. Le poète s'attarde à pleurer devant la tombe d'une sauterelle arrosée par les larmes d'un enfant et où l'aurore pieuse fait chaque matin

Une libation de gouttes de rosée.

Un de ses plus beaux sonnets est celui où il resculpte, en quelque sorte, le marbre de Myron. Je veux dire :

Le Coureur.

Tel que Delphes l'a vu quand, Thymos le suivant,
Il volait par le stade aux clameurs de la foule,
Tel Ladas court encore sur le socle qu'il foule
D'un pied de bronze, svelte et plus vif que le vent.

Le bras tendu, l'œil fixe et le corps en avant,
Une sueur d'airain à son front perle et coule ;
On dirait que l'athlète a jailli hors du moule,
Tandis que le sculpteur le fondait, tout vivant.

Il palpite, il frémit d'espérance et de fièvre,
Son flanc halète, l'air qu'il fend manque à sa lèvre
Et l'effort fait saillir ses muscles de métal;

L'irrésistible élan de la course l'entraîne
Et, passant par dessus son propre piédestal,
Vers la palme et le but il va fuir dans l'arène.

Puis, nous voici dans d'autres séries : *Rome et les Barbares*. L'on y trouve de petites églogues à la Virgile, Priape, l'*Hortorum Deus*, dont parlèrent Horace et Catulle. C'est le *Tepidarium*, *Les Soirs de Bataille et*

de Triomphe. Hérédia consacre, en passant, deux sonnets à Cléopâtre, la grande enchanteresse; d'une inscription brève ou incomplète il tire toute une histoire, et après cela abandonnant pour un temps le genre héroïque qu'il reprendra dans *Les Conquérants*, dans son romancero du Cid et dans le fragment épique : *Les Conquérants de l'Or*, entreprend la magnifique suite de pièces : *Le Moyen-Age et la Renaissance*.

Et c'est là qu'il est encore bien lui-même, l'admirable ciseleur et l'artiste orfèvre lorsqu'il peint des vitraux, lorsqu'il guilloche des chatons de bague, lorsqu'il sculpte en mots des pommeaux d'épées sculptés dans l'or déjà. Qui ne connaît *Le Vieil Orfèvre* ? Il sait si bien s'assimiler tous ces arts délicats ! Il sait si bien aussi s'assimiler la manière de Pétrarque dans ce sonnet qu'on croirait traduit de main de maître :

Vous sortiez de l'église et d'un geste pieux,
 Vos nobles mains faisaient l'aumône au populaire
 Et sous le porche obscur votre beauté si claire
 Aux pauvres éblouis montrait tout l'or des cieux.

Et je vous saluai d'un salut gracieux,
 Très humble, comme il sied à qui ne veut déplaire
 Quand tirant votre mante et d'un air de colère
 Vous détournant de moi, vous couvrites vos yeux.

Mais amour qui commande au cœur le plus rebelle
 Ne voulut pas souffrir que moins bonne que belle,
 La source de pitié me refusât merci ;

Et vous fûtes si lente à ramener le voile
 Que vos cils ombrageux palpitèrent ainsi
 Qu'un noir feuillage où filtre un long rayon d'étoile.

J'aurais voulu parler encore et longuement des

Conquérants, de ces vers dédiés à l'ancêtre. Heureusement, ils sont connus de tous et classiques peut-on dire.

J'aurais voulu aussi dire ces peintures admirables de l'Orient et des Tropiques, toutes ces impressions de langueur morbide, de floraison étrange, de parfums pénétrants qui s'en dégagent.

Là, comme partout ailleurs, du reste, Hérédia excelle. On sent l'homme qui est né et a vécu dans ces pays luxuriants tout ruisselants de lumière, on sent ce tempérament vibrant et chaud du Cubain épris de ces beautés exotiques. J'aurais voulu citer entr'autres le fameux « Samouraï » l'homme à deux sabres qui, sous le soleil

Semble un crustacé noir gigantesque et vermeil ;

mais le cadre que je me suis imposé m'impose à son tour ses limites.

Je ne résiste pas cependant au plaisir de faire lire ce sonnet que j'extraits de la dernière partie : La Nature et le Rêve :

Le Lit.

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau béni,
C'est là que tout commence et là que tout finit,
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable ;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

Telle est succinctement, et tant bien que mal résumée,
l'œuvre de José-Maria de Hérédia.

III

Comme on le fit aux autres Parnassiens, on a reproché à Hérédia l'impassibilité totale. C'est un tort.

Il y a chez lui autre chose que le souci de peindre avec éclat, que d'exprimer avec justesse, car il a profondément l'intensité du sentiment et aussi de l'émotion. Il ne faut certes pas déduire de ce que Hérédia est un coloriste d'une rare puissance qu'il ne vise qu'à la variété des tons.

« Rien de ce qu'il peint ne lui est indifférent, disait M. Jean Psichari ; il est comme un miroir amoureux de ce qu'il reflète. Audromède, Persée, Pégase, Antoine et Cléopâtre, dont nous avons tous, dès le collège, rempli nos mémoires, n'excitent pas d'ordinaire, on peut le dire sans rien exagérer, d'une façon furibonde, l'imagination des écoliers et du public. Pour Hérédia, c'est autre chose, Pégase, immédiatement s'empare de son âme, se dresse en lui ; la vision est terrible et nette. Alors le sonnet, du premier vers au dernier, s'emplit d'un mouvement épique. Ses mots grondent, pleurent, éclatent, se heurtent ou s'aplanissent avec des vibrations qu'on sent courir à travers la chair de ses héros. Voici le sonnet. Audromède enchaînée attend qu'un Dieu la délivre.

La Vierge Céphéenne, hélas ! encor vivante,
Liée échevelée au roc des noirs îlots,
Se lamente en tordant avec de vains sanglots
Sa chair royale où court un frisson d'épouvante.

L'Océan monstrueux, que la tempête évente,
Crache à ses pieds glacés l'âpre bave des flots,
Et partout elle voit, à travers ses cils clos
Baïller la gueule glauque, innombrable et mouvante

Tel qu'un éclat de foudre en un ciel sans éclair,
Tout à coup retentit un hennissement clair ;
Ses yeux s'ouvrent ; l'horreur les emplit et l'extase,

Car elle a vu d'un vol vertigineux et sûr,
Se cabrant sous le poids du fils de Zeus, Pégase
Allonger sur la mer sa grande ombre d'azur.

« Pour moi, rien ne manque dans ce sonnet, non seulement le tableau est complet et l'œil est ébloui de « ce vol vertigineux et sûr », mais Andromède elle-même n'est plus seulement pour Hérédia une figure plastique : il y a plus que la couleur, il y a la sensation de la souffrance. A cela, toute la technique du vers, à elle seule ne suffirait pas, et l'impression éprouvée par le poète est tellement profonde qu'elle se traduit par le choc même des syllabes qui ont l'air de souffrir aussi. Pour tout dire, Hérédia a le trac, et il nous le donne. »

On pourrait dire la même chose de presque tous les sonnets où il s'agissait de faire plus que peindre. Si l'on veut entendre que Hérédia est le continuateur de Leconte de Lisle, dont il fut l'élève, il faut ajouter que mieux encore, que d'y mettre sa personnalité propre, il l'imprégna de sensibilité.

Hérédia est mort ; mais il est mort après avoir édifié

ces gigantesques trophées, ces symboles de la gloire qu'il connut de son vivant et qui va croissant sans cesse. Soldat victorieux, ces dépouilles merveilleuses qu'il consacre à l'art français, il les a gagnées au prix de ses travaux et de ses luttes et le monument qu'il laisse derrière lui suffit et suffira à imposer le maître d'hier à l'admiration enthousiaste du présent et de l'avenir.

PAUL CORNEZ.



Le dimanche après-midi.

*La ville est propre et lisse et claire ; et c'est dimanche
Les fers tordus, les cuivres fins, les plombs joufflus
A force de reluire à vif n'en peuvent plus
De haut en bas des façades longues et blanches.*

*Les mille oiseaux des carillons flamands épanchent
Leur chant sur les vieux murs et les pignons perclus.
Chacun s'en fut à la grand'messe et aux saluts.
Il se fait soir : les fronts aux fenêtres se penchent.*

*Alors rentrent chez eux moines, nonnes, curés ;
Le jour se meurt là-bas, doux et transfiguré ;
Le carillon se tait ; les cloches se sont tuées ;*

*Et seul s'entend encor, dans le vide des cours,
Où s'entraînent les bons joueurs pour les concours,
Le bruit sonore et creux des quilles abattues.*

EMILE VERHAËREN.



Invocation à la forêt.

A EMILE VERHAEREN.

*Peuple innombrable, arbres chenus, vieillards, ô Père !
Couronne d'or au front et pareils à des rois,
Tandis que la saison dépouille les grands bois,
Mon pas vient évoquer vos âmes séculaires !*

*Errant, chétif et seul, parmi vos troncs muets,
Je sens mon cœur étreint d'une angoisse inconnue,
Et, dans un tremblement sacré, je vous salue,
Hôtes silencieux des profondes forêts !*

*Vous êtes les témoins pacifiques des âges,
Vous savez le secret des temps évanouis,
Mille ans dorment en paix, sous vos pieds enfouis,
Et c'est pourquoi je viens vous consulter, ô sages !*

*Pour trouver le remède aux maux dont nous souffrons,
Pour rendre à nos pensers le calme et l'harmonie,
Comme une aile, éployant sa douceur infinie,
Votre sénérité descendra sur nos fronts.*

*Un sang pâle et troublé nourrit nos cœurs malades.
Nos nerfs sont tourmentés par des besoins pervers.
Nous demandons des fleurs aux neiges des hivers.
Et pour nos sens éteints, tous les bonheurs sont fades !*

*Nous voulons des plaisirs puissants comme la mort,
Un vertige d'abîme entraîne nos démences.
Notre âme se complait dans des rêves immenses :
Et nos bras sont lassés devant le moindre effort...*

*Une morbide ardeur nous invite et nous presse
A poursuivre partout des mirages nouveaux.
Et le tumulte obscur qui trouble nos cerveaux,
Nous donne une malsaine et misérable ivresse.*

*Paisibles ouvriers de verdure et de nids !
Artisans de chansons, de parfums et d'ombrages,
Arbres amis, vieux compagnons des anciens âges,
Voyez, je viens rêver sous vos rameaux bénis !*

*Laissez le bon conseil de vos feuillages calmes
Apaiser doucement l'orage de mon cœur.
Laissez descendre en moi la divine liqueur
Qui pénètre vos troncs, vos branches et vos palmes !*

*L'automne a ravagé vos cimes ; gouttes d'or,
Vos feuilles, lentement, viennent joncher la terre.
Nul ne consolera votre deuil solitaire ;
Et pourtant, seuls et nus, vous êtes beaux encor !*

*C'est que vous conservez l'immortelle espérance !
Pauvres et dévastés, mais patients et sûrs,
Vous attendez le temps des feuillages futurs
Et l'hiver est vaincu par votre indifférence.*

*Résignés au passage alterné des saisons,
Vous subissez, muets, le gel et les tempêtes.
Ou la foudre, qui vient découronner vos têtes
Et priver les oiseaux de leurs hautes maisons !*

*Arbres puissants et doux, ô maîtres et modèles,
Pour avoir respiré vos robustes parfums,
Je sens se ranimer tous mes espoirs défunts,
Et voici, dans mon cœur, que s'éveillent des ailes !*

*Mille oiseaux de couleur ouvrent leur vol vermeil
Sur l'éclatant chemin du ciel et des nuées
Et, dans l'espace d'or, leurs soifs exténuées
Vont boire la jeunesse aux lèvres du soleil !*

GEORGES RENCY.

Bruxelles, le 2 novembre 1905.

L'Accident.

A Edm. Glesener.

Depuis le matin, la pluie battait les vitres essayant de les trouser, et vaincues les grosses gouttes s'applatissaient y pleurant leur défaite.

A l'horizon, le soir mêlait sa sombre tristesse à la grisaille mélancolique de la journée.

Dans les maisons les lampes s'allumaient et leurs reflets dorés, dans les flaques d'eau de la route, indiquaient seuls que le village vivait.

Au milieu du pâté de maisons de la grand' rue deux fenêtres brillaient particulièrement. C'était à la boutique chez Clairvaux-Biazot. Dans une longue pièce coupée en deux par un comptoir de sapin usé et crevassé, les murs s'ornaient de grandes étagères dont les casiers carrés contenaient la marchandise. Comme sur une palette les couleurs se mélangent, alternent, les laines rouges et noires, les paquets jaunes de chicorée, les vertes boîtes d'allumettes contrastaient violemment dans les rayons. Par terre, dans les coins, s'entassaient des cuvelles, des sceaux, des marmites. Une vague odeur de café, de canelle, de vanille, de sucre, provenant des tiroirs où résidaient les denrées, rôdait par l'appartement.

La flamme avait à peine gagné toute la mèche de la pétroleuse, que la sonnette de la porte de la rue tinta et que le voisin Jean-Pierre fit son entrée. « Bonjour la commère, quel sacré temps ! On ne mettrait nein un chien à la porte. Ce qu'on s'embête à la maison ce n'est pas à dire. Je n'avais plus de quoi fumer je me suis décidé à sortir. Donnez moi un paquet de « roisin à la violette ». Ah ! nom di dious et les avoines qui pourrissent, Qu'est ce que vous en dites vous ? »

La patronne Marie-Joseph, qui pesait et préparait des pa-

quets de vermicelle à deux sous, abandonna sa besogne pour servir le nouveau venu.

« Ah ! c'est vous Jean-Pierre ; vous vous plaignez de la culture, que diriez vous si vous teniez boutique ? Deux clients par jour, si ça continue ainsi on pourra bientôt prendre ses cliques et ses claques et aller mendier à la ville.

Du tabac ? Jean-Pierre, attendez je vais en chercher à la cave il y tient plus frais. »

Derrière le comptoir elle ouvrit la trappe qui cachait l'escalier en pierres et descendit au souterrain. Retroussant ses jupes d'une main et prenant de l'autre une bougie allumée, elle s'avança sur les marches mouillées par l'humidité du dehors. Mais à peine son pied touchait-il la troisième, qu'elle glissa, roula jusque tout en bas en poussant de grands cris. A ses appels, Constant, le mari, qui se trouvait dans la place voisine, accourut craignant un accident. Accompagné de Jean-Pierre ; ils se précipitèrent au secours de l'épouse. Elle, immobile, la jambe droite sous le corps, hurlait de douleurs. On la releva, elle se plaignit de souffrances au genou droit et ne pouvait marcher. Les deux hommes la transportèrent jusqu'à son lit dans la chambre du premier étage. Puis, avec toute leur gaucherie et leur maladresse, ils bandèrent de leurs gros mouchoirs rouges, trempés dans l'eau froide, la partie blessée.

Cela fait, ils se regardèrent cherchant une solution. Jean-Pierre proposa d'appeler la tante de Marie-Joseph. C'était une vieille fille à l'extérieur toujours paysan et sâle, ressemblant un peu à ces cantinières de l'Empire par son allure masculine ; ses pieds gros et longs, déformés encore dans des bottines trop larges. Depuis peu de temps elle habitait le village, là-bas à droite sur la route d'Houffalize, une maison en briques qu'elle s'était bâtie.

Sous son bonnet de vieille régnait une figure ridée et méchante aux yeux hypocrites. Elle avait servi depuis l'âge de seize

ans dans différentes familles bourgeoises et nobles. Sa retraite fut un soulagement, car, haïe des autres serviteurs pour son égoïsme et son âpre désir d'argent, elle laissait dans les offices une réputation fortement tarée. Elle économisait sur tout, disait du mal de tout le monde, assistait à la messe tous les matins, et continuait son chapelet dans la cuisine, grondant et injuriant ses aides. Maintenant elle finissait tranquillement ses jours dans son lieu natal, vivant de ses économies.

Malgré son intelligence obtuse, les pièces blanches lui inspiraient une clarté de vue, qui desuite lui montra les bénéfices qu'elle pouvait tirer des jeunes mariés. Elle condescendait à les établir en commerce moyennant forces intérêts. Aussi leur criait-elle tout le temps qu'ils lui devaient de la reconnaissance !

On comprend que Constant n'aquiesça pas de suite à l'idée du voisin, il craignait la vieille, la connaissant. Cependant les douleurs continuaient cruelles et intermittentes, il résolut brusquement d'appeler le médecin et de prévenir la tante en passant.

Jean-Pierre en attendant tiendrait compagnie à sa femme.

II

Enveloppé chaudement de manière à laisser le moins de prise à l'eau qui tombait du ciel gris, Constant se dirigea vers l'habitation de Cathérine. Devant le presbytère il vit le curé qui fermait ses persiennes, celui-ci surpris accosta le voyageur.

« Oh ! Oh ! quel courage Constant, où allez-vous ainsi ? »

Celui-ci raconta l'accident. Le prêtre promit de se rendre auprès de la malade pour la consoler. Constant remercia, et encouragé par cette promesse, il frappa chez Cathérine. Une vieille servante, après s'être renseignée, ouvrit. Aussitôt qu'elle connut le malheur, la tante demanda de plus amples renseignements sur la gravité de la blessure. Mais le neveu n'en savait

pas plus long; elle décida de se rendre de suite chez Clairvaux.

Ces deux assurances au cœur, l'homme continua son chemin. Sur la route qui conduit à Houffalize il marchait courbé et triste, ses souliers accrochant les cailloux qui traînent sur les routes ardennaises taillées dans le roc. Voilà deux ans déjà qu'il épousa cette grande et belle paysanne qu'est Marie-Joseph. Jeune homme, menuisier charron de son état, il travaillait rude pour se nourrir ainsi que sa pauvre mère.

Un beau jour passa sur le chemin qui longeait son atelier la famille Biazot. Elle venait d'un village voisin s'établir à Cowan. A son « bonjour la compagnie, » une voix charmeuse lui répondit; surpris il regarda plus attentivement, et ses yeux rencontrèrent ceux de Marie-Joseph l'unique fille des voyageurs. Après quelques visites du soir ils furent fiancés, puis mariés.

La route tournait brusquement vers la droite où surgissaient quelques maisons, des lumières aux fenêtres le rappelèrent à la réalité, il hâta le pas. Les chiens aboyèrent à l'étable et attirèrent des visages curieux aux fenêtres. Intrigués, les yeux s'écarquillaient tâchant de deviner dans l'obscurité l'identité de ce passant mystérieux qui se risquait dans un pareil torrent et à une heure si tardive. De nouveau la route s'allongeait sans encombre vers la ville, les pensées noires lui revinrent, il craignait intérieurement un malheur, il pressentait de nouvelles catastrophes. Depuis quelques jours seulement le bonheur habitait son toit, allait-il déjà partir? Que de souffrances morales, d'humiliations, de courage, ne lui avait-il pas fallu? La dot de sa femme n'était pas lourde et il ne devait compter alors que sur le maigre travail de ses bras pour vivre. La tante les soulageait momentanément, mais encore combien sombre leur paraissait l'avenir. L'argent à rendre, les intérêts à payer, y arriverait-il jamais?

La pluie peu à peu diminuait, elle n'était plus qu'une rosée continuelle. Dans le lointain une lumière tremblotante

encouragea Constant ; c'était le premier réverbère de la ville. Silencieuse comme la campagne, elle reçut, avec la curiosité innée de la province, ces pas sonores sur ses pavés difformes.

Vers le milieu de la voie principale, Constant s'arrêta devant une maison d'allure bourgeoise. Tout heureux, il vit, à travers le papier colorié qui tapissait le carreau du haut de la porte d'entrée, la lumière du vestibule. Une plaque renseignait : « Arsène Lambinotte, médecin de la ville. » Il monta les quatre larges marches qui s'avançaient sur le trottoir et tira la patte de lièvre qui servait de sonnette. Un petit son grêle et mince se fit entendre, une fenêtre s'ouvrit au premier : Madame demanda ce qu'il voulait. Il répondit qu'il désirait parler à Monsieur le Docteur et que c'était fort pressé. On referma vivement la fenêtre et le nom de la bonne parcourut toute la maison. Lucie vint ouvrir. Il allait lui expliquer l'accident quand Madame descendit, en souriant, quatre à quatre l'escalier. Lorsqu'elle aperçut le paysan, dont les souliers crottés salissaient sa maison, elle lui débita que Monsieur le Docteur n'était pas rentré, mais qu'on l'attendait d'un moment à l'autre, qu'il n'avait qu'à repasser dans une heure.

Constant, craignant que le médecin ne vint pas, préféra l'attendre pour le ramener. Il monta le grand escalier qui conduisait à la ville haute. Il prit à gauche et tomba sur la grand'place où l'on entrevoyait à l' « Hôtel du Luxembourg », les étrangers en train de rire et de fumer dans le salon ; des sons de piano parvenaient même jusqu'à lui. Il alla tout droit, sans but, bientôt les maisons s'espacèrent, il sortait de la ville.

Les stores éclairés d'un café attirèrent son regard. Il y entra. Personne ne s'y trouvait. Il commanda une choppe et, la figure dans les mains, se mit à pleurer. La patronne le laissa seul ayant à laver la vaisselle. Les larmes coulaient le long des doigts charriant la saleté, laissant des lignes grisâtres. Son esprit vivait là-bas anxieux, il se demandait de quelles décisions

méchantes, la tante tourmentait sa femme. Il espérait que Monsieur le Curé consolerait un peu la souffrante et son cœur de terrien qui, comme son corps brava toutes les intempéries de la pluie, du vent, de l'alcool, des batailles, s'amolissait, pour la première fois, d'un véritable élan d'amour et de pitié. Et il pleurait pour sa femme, pour sa guérison prompte, pour que la ruine ne s'abattit point sur eux, pour que la vieille consentit à un sacrifice.

La pendule sonna 9 heures, il se rappela le médecin, paya son verre et sortit.

Quand il arriva à sa porte, celui-ci descendait justement de son cabriolet. Clairvaux lui expliqua sommairement l'accident en le priant de l'accompagner. Lambinotte était homme du pays et bon vivant, il accepta.

« Comment Constant, il y a du neuf à Cowan, Marie-Joseph qui est tombée ? J'espère que cela ne sera rien de grave. Allons, monte à côté de moi et en avant. »

Madame réapparut à la fenêtre du premier : « Tu ne manges pas mon ami ? » « Non, répondit-il, je casserai une croûte là-bas. »

Madame disparut, car elle était une personnalité dans la ville, la Dame du docteur, et ce n'était pas convenable de parler ainsi dans la rue.

III

Jean-Pierre ne fut pas longtemps seul, la tante arriva de suite après le départ de Constant.

« Eh bien ! ma fille, qu'est-ce que vous avez ? Un peu mal au genou, laissez donc voir ! »

Elle défit le bandage et ajouta qu'avec elle « il ne fallait pas jouer la comédie ; que ça valait bien la peine de chercher le docteur pour cela, que demain matin ce serait fini. »

On entendit la porte de la rue s'ouvrir et un pas d'homme gravit l'escalier. La tante, alla voir, une lampe à la main ; elle reconnut le curé et malgré le déplaisir de cette visite, elle l'accueillit avec aménité.

« Bonjour Monsieur le Curé, que c'est aimable à vous d'être venu, par un temps pareil, voir notre blessée. »

Le prêtre répondit que son devoir était de soulager les malheureux et les souffrants. Il se pencha vers Marie-Joseph et examina la blessure, il jugea de suite la jambe cassée au genou et n'osa y toucher. Pendant ce temps la tante geignait : « Quel malheur, Monsieur le Curé ! Qu'est-ce que nous avons fait pour que Dieu nous punisse ainsi ? Mais que sa sainte volonté soit faite et non la nôtre. Qu'il guérisse vite ma nièce, car avec mes rhumatismes, je sais ce que c'est de souffrir. »

L'ecclésiastique les rassura et leur promit que le médecin guérirait parfaitement cela. Mais l'habitude et ses principes religieux lui rappelèrent les consolations que son saint ministère possède en vertu de sa foi devant les suppliciés de la vie. « Il parla de Dieu à la malade, lui dit d'offrir ses souffrances en expiation de ses fautes, qu'ainsi elle gagnerait le paradis où tout le monde est heureux. Il lui narra les supplices des martyrs pour la croyance au Christ, les langues arrachées, les bains de poix bouillante, les amphithéâtres romains. Il lui montra combien ils étaient maintenant dans la félicité ; qu'était-ce de souffrir quelques jours si plus tard on possédait le bonheur pour toute l'éternité. »

Il faisait de grands gestes et parlait haut, se croyant en chaire un dimanche matin.

Mais de nouveaux cris de douleurs coupèrent sa péroraison. Les souffrances cruelles et intermittentes firent comprendre à Marie-Joseph qu'elle était gravement atteinte. Alors elle fut prise de frayeur, elle en parla au prêtre. Aussitôt il raconta ses souvenirs : il avait vu des accidents plus graves non guéris

par les médecins, mais qu'une simple neuvaine à Notre-Dame de Lourdes répara. Il parla des chutes arrivées dans ses cures précédentes.

Marie-Joseph l'écoutait Grande et forte, son corps prenait tout le lit, ses cheveux en désordre tombaient en mèches sur ses épaules. Son corsage à moitié défait laissait voir sa gorge à nu où coulait de sa bouche la salive et l'écume. Ses seins pointaient à travers sa chemise, tandis que son jupon relevé découvrait entièrement ses jambes. Ses bras battaient et chiffonnaient les draps de lit au moment des crises douloureuses.

Elle ferma les yeux essayant de dormir, l'ecclésiastique en profita pour continuer son bréviaire. Mais le calme de la malade n'était qu'apparent, son esprit s'agitait et son cœur battait d'angoisse. Chez elle aussi Catherine lui donnait plus de tourments que ses propres souffrances. Elle craignait pour son mal une durée trop longue et, par conséquent, une incapacité complète de travail ; elle l'avait remarqué tantôt, la tante n'entendait pas de cette oreille-là. Son argent engagé dans la boutique n'allait-elle pas le retirer. Que feraient-ils alors ? Elle se mit à pleurer.

On entendit une voiture sur la route. Le curé se précipita pour recevoir le médecin, tandis que la vieille donnait un rapide coup d'œil sur sa toilette, rectifiant de la main les plis déformés.

« Bonjour la compagnie, » cria M. Lambinotte en entrant.

Il s'approcha de Marie-Joseph, tâta le genou et reconnut qu'il avait à faire à une fracture de la rotule.

Il pria le mari d'aller chercher la trousse dans sa voiture, tandis que Catherine se prodiguait pour apporter à Monsieur le Docteur les linges dont il avait besoin.

En voyant tous les couteaux, la patiente prise de peur, demanda « Si on allait lui faire mal ». L'opérateur la rassura

de son mieux en lui expliquant qu'il allait simplement entourer la fracture de toile.

Il fit ensuite tenir la femme par Jean-Pierre et Constant, puis il plaça le membre blessé dans une gouttière matelassée, rapprocha ensuite les fragments à l'aide d'un bandage, mit de l'ouate sur les parties qui seraient comprimées et serra fortement les courroies. Alors l'opérée poussa des hurlements en se débattant dans une impudeur que son mal excusait. Le docteur attendit la fin de la crise, puis ayant fait promettre à la malade que malgré toutes ses souffrances elle ne toucherait pas au bandage ; il ordonna aux hommes qui de leurs mains cagneuses avaient serré les membres de l'épouse comme des étaux, de la laisser libre.

Catherine qui d'un œil froid suivait tous les mouvements de Monsieur Lambinotte jugea que cela coûterait beaucoup d'argent. Elle se répandit en compliments sur l'adresse de celui-ci, puis à brûle pourpoint lui demanda

« Cela durera-t-il longtemps monsieur le docteur »

Monsieur Lambinotte expliqua alors que la blessure était grave, que la durée dépendait de la formation du cal et par conséquent de la plus grande immobilité de la malade. Qu'en tout cas cela prendrait bien trois mois.

De toute l'explication, qu'elle écouta en s'efforçant de sourire, Catherine ne comprit que la durée, trois mois ! Son front s'assombrit et méchamment elle regarda sa nièce.

Le docteur demanda à manger, la vicille lui servit du jambon, du pain, de la bière. Gloutonnement il avalait tandis qu'il expliquait au curé l'état des malades dans les villages avoisinants.

Quand il fut rassasié il promit de revenir le lendemain. Puis on entendit le pasteur et le médecin se faire de cérémonieux adieux, tandis que la tante les remerciait, le sourire toujours aux lèvres. Eux partis Jean-Pierre rentra également chez lui.

IV

Quand ils furent seuls la tristesse longtemps contenue éclata plus intensément que jamais. Constant et Marie-Joseph pleuraient à chaudes larmes. Le mari tenait les mains de sa femme comme pour partager ses douleurs et les soulager par cette union.

La tante les regardait froidement mais bien vite sa langue se délia :

« Voyez, dit-elle en montrant les époux qui pleuraient, les grands nigaux. Ce n'est pas tout cela qu'il me faut. Je ne suis pas servie avec vos grimaces et je ne veux pas qu'on se moque de moi. Jamais de la vie je n'ai vu cela, Trois mois de lit !.. Et la boutique !.. Je devrai probablement servir les clients.... Sachez bien que je ne vous donne pas mon argent pour payer le docteur et le pharmacien ; ils en prennent à leur aise ces messieurs de la ville ; trois mois, c'est de la blague. Ils veulent votre argent, trois mois..... Vous avez donc des rentes pour vous payer des congés pareils ? »

« Ma tante, ma tante, ne dites pas cela, interrompit Marie-Joseph. Le malheur est déjà assez grand pour nous »

— « Oui oui dit la tante c'est pour moi la plus grande part car j'oublie les champs, Constant ne peut cependant pas les abandonner, je ne paie pas les assurances pour les paresseux....

Faut-il tout de même être bête pour se casser la jambe. ! Cela m'est-il arrivé ? Pendant trente-cinq ans que j'ai travaillé chez les autres, mais jamais il ne m'est survenu d'accident. Il aurait fait bon on m'aurait donné des trois mois de repos. Non ! non, mais se casser la jambe ! Oh ! la jeunesse d'aujourd'hui ! Ce n'était pas comme cela de mon temps, on savait travailler, quitter son village pour gagner sa croute, mais maintenant on ne pense qu'aux plaisirs et aux folies. Vous vous

croyez donc tous millionnaires ? Oh je sais bien que vous souhaitez ma mort ; mais ne craignez rien je ne vous laisserai pas gros. « Trois mois de repos.... »

L'homme ne pleurait plus, la colère l'exaspérait, il pria la vieille de se taire, il n'était pas d'humeur à écouter ses sermons et si cela continuait il la mettrait à la porte.

Sa femme le calma craignant un acte grave, mais ses yeux injectés de sang, le bouillonnement de tout son corps montraient qu'il n'était plus maître de lui, que sa crainte ancienne disparaissait pour laisser place à une témérité sans frein.

Catherine sans s'émouvoir fit mine de partir, cependant elle conclut : « Je le sais, l'ingratitude est ma récompense. je le tiendrai pour dit, ce n'est pas assez de me manger tous mes revenus, vous voulez encore me ronger le cœur. »

L'homme retroussa ses manches, saisit ce vieux corps usé par les ans et léger comme une plume, le porta jusqu'à la porte en criant dans l'oreille de la tante pétrifiée « Gardez-le votre argent, gardez-le votre argent, nous aimons mieux crever ! Et à sa voix gutturale se mêlaient les hurlements de son épouse qu'un geste brusque avait blessée.

En gesticulant et en parlant à mi-voix, la vieille rentra chez elle en répétant « Mon argent.... »

Là, inconsciente, elle se mit à genoux et récita la prière merveilleuse de l'humanité gémissante :

« Notre Père qui êtes aux Cieux... »

GASTON PULINCS.

Je suis seul et j'écoute... et je sais.

*Je suis seul avec moi, je suis seul et j'écoute
Parler très doucement une lointaine voix ;
Je consens à me taire et maintenant j'écoute
Parler très doucement quelqu'un que nul ne voit.*

*Je consens à me taire et je tâche à surprendre
La douceur d'une voix qui me parle aujourd'hui,
Je me tais et j'écoute et je tâche à surprendre
Si c'est Elle qui parle hélas ! ou si c'est Lui.*

*Et cette voix me vient comme une hymne sacrée
Aux sons trembleurs et flous d'un orgue harmonieux,
Et ma pensée alors s'hallucine et se crée
Un fantôme étonné qui n'aurait que des yeux.*

*Je suis seul avec moi pourtant et je regarde
S'allumer lentement ces yeux me regardant
Et puis s'exhorbiter de la face hagarde
Lourds d'un juste reproche et tendres cependant.*

*Mais voilà que les yeux se ferment et dans l'ombre
J'entends s'accentuer la douceur d'une voix,
Et se mêler des pleurs à des paroles sombres
Que j'entends aujourd'hui pour la première fois.*

*Et je sais maintenant pourquoi je redoutais,
Dans le petit jardin où pleure une fontaine,
D'entendre ces sanglots retomber sur ma peine,
Et pourquoi, ne voulant écouter, j'écoutais.*

MARCEL ANGENOT.

Je ne veux pas savoir...

*Je ne veux pas savoir pourquoi tu ne vins plus,
Ni croire à des soupçons que mon doute exagère,
Si les temps de m'aimer sont déjà révolus
Ou si quelqu'autre a su te plaire.*

*Je ne veux pas savoir, je sais que tu fus bonne,
Que j'ai peu mérité que tu fus bonne ainsi,
Mais je veux ignorer s'il est vrai que tu donnes
A d'autres tes baisers et tes larmes aussi.*

*Je ne veux pas savoir si tu ne m'aimes plus,
Recueille seulement cette larme qui coule,
Et laisse-moi penser que nous sommes perdus
Comme des enfants dans la foule.*

*Je ne veux pas savoir si je t'ai pu maudire
Ou si je t'aime encore et je n'ai pas souci
Que mes sanglots profonds aient suscités ton rire
Ou, sachant ma douleur que tu pleures aussi.*

*Je ne veux pas savoir ces choses que je sais :
Que nous avons pourtant des yeux qui se ressemblent
Et que je t'aimais bien et que nous étions faits
Pour vivre et pour mourir ensemble.*

MARCEL ANGENOT.

Le 17 novembre 1905.

Comme la Rose.

*La rose que tu m'as donnée, ô mon trésor,
Je l'ai mise en un vase extrêmement fragile
Dont le cristal exhibe un filigrane d'or
Qui rampe sur son flanc, tel un rare reptile.*

*Il est si fin, si frêle et si fluët ce vase,
Que, l'ayant sur la mousse habilement posé,
Je m'éloigne, et de loin je demeure en extase
Tremblant de ce forfait et de l'avoir osé.*

*Il semble chanceler sous le poids de la fleur,
Je crains à tout moment qu'un souffle ne l'écrase.
Mais voici que la rose a compris ma douleur
Et pétale à pétale a soulagé le vase.*

*Ainsi, mon cœur trop lourd de choses inédites,
Pour le fragile amant qui lassé le portait,
Un jour laissa tomber ses pétales et dites ?
Peut-être est-ce la rose aussi qu'il imitait.*

MARCEL ANGENOT.



L'Amblève.

L'étude comparée de nos légendes, de nos coutumes, de nos traditions, montre les différences qui existent entre les diverses contrées de wallonie. Tour à tour goguenardes, facétieuses, tendres, sentimentales, mélancoliques, elles font miroiter les multiples facettes de notre âme.

Celles qui se rapportent aux animaux et plus particulièrement celles des abeilles, que l'on trouve le long de la Meuse, sont d'un sentiment délicat qui témoigne d'une civilisation ancienne. On a pu dire d'elles qu'elles reculent les bornes de la fraternité humaine.

Nous en avons d'héroïques. Celle des quatre fils Aymond se conte un peu partout. Le souvenir de ces guerriers fabuleux hante des ruines à Dinant, à Poulseur, à Martinrive; en beaucoup d'autres endroits, Bayard a laissé dans le rocher, l'empreinte de ses sabots sous lesquels jaillissait le feu.

La poésie éparsée sur les coteaux de la Meuse est d'une richesse, d'une variété, d'une sensibilité incomparables. Elle eut pu éblouir des poètes épiques en même temps que charmer des âmes tendres et harmonieuses.

Comme ailleurs, la chèvre d'or, qui inspira à PAUL ARÈNE un des plus beaux livres qui soient, a été poursuivie dans le pays wallon, partout où persistaient quelques vieux pans de murs, restes de monastère ou de château. On a cru au trésor des moines à Villers, à Orval, à Aulne, à Lobbes, où s'élevaient de puissantes abbayes. Epris de merveilleux, les paysans poursuivirent pendant longtemps, sur l'indication des baguettes de coudrier, maniées par des gens nés la nuit de Noël, au clair de lune, dans les ruines mélancoliques, la gatte d'or dont jamais on ne s'empare.

Les mythes dont se nourrit notre imagination ne sont pas nombreux. N'a-t-on pas prétendu qu'il n'existe pas plus de trente-six situations dramatiques? Aussi, ce qu'il faut en retenir, ce n'est pas la fable elle-même, mais sa façon d'être contée. Sur des thèmes communs à plusieurs races, notre âme a mis des nuances qui lui sont propres, révèlent sa psychologie et déterminent ses différences.

Les contes du Borinage ne sont pas les mêmes que ceux de Sambre-et-Meuse, d'Ardennes, de Condroz ou de Hesbaye; on ne s'y trompera point.

Les légendes n'ont, nulle part, conservé autant de popularité que sur les bords de l'Amblève. Il est même fort rare de les trouver condensées en un espace si restreint.

Il est vrai que le décor s'y prête merveilleusement. Nous n'en referons pas la description. La terre même y offre des spectacles architecturaux. Elle se plaît à bâtir des forteresses illusoires; ses rochers figurent souvent des murailles, des bastions, des redents et des tours. Les maisons y sont construites pour des siècles, sans fioritures, mais avec une belle ordonnance. Les fenêtres à meneaux, sont d'une élégance que l'on se reprend à aimer de nos jours. Là, sur cette vieille terre solide, tout enseigne la résistance et l'énergie. Jusqu'à ces blocs qui émergent de la rivière, ces granits, ces puddings sang de bœuf, rose, brun et rouge de rouille, striés de veines jaunâtres, tout y parle de choses très anciennes. Les divinités antérieures à notre ère y ont eu des autels et ne semble-t-il pas qu'elles y flottent toujours dans l'Invisible?

L'histoire s'y mêle fort curieusement à la légende. Charles Martel vainquit les Frisons et les Neustriens à Martinrive. On dit qu'une vieille femme lui avait conseillé d'ordonner aux soldats d'attacher des branches d'arbres à la tête des chevaux, de se couvrir eux-mêmes de feuillage et d'herbe et de s'avancer ainsi vers l'ennemi. C'est ce qu'il fit : les guerriers de Radbod virent une forêt qui marchait vers eux, puis furent taillés en pièces ! Le sanglier des Ardennes passa par là.

La Heid des Gattes conserve le souvenir de l'assaut des troupes de Jourdan.

Quand on regarde cette montagne, on reste saisi

d'admiration devant l'héroïsme des jeunes soldats de la révolution. Ils se haussent, dans notre esprit, aux proportions des rochers qu'ils escaladèrent grâce à l'on ne sait quels prodiges de souplesse, d'agilité, de bravoure. Ils deviennent des titans.

Malheureusement, les carrières ont attaqué ce lieu plusieurs fois sacré, d'énormes entailles ont été faites dans la colline. Bientôt, il ne restera plus rien de son aspect primitif. On ne verra plus qu'un tas de décombres, comme à Poulseur, où la tour de Monfort a disparu.

C'est encore à Aywaille qu'existait la Porallée, sorte d'application du communisme, antérieure au mot lui-même. L'usage de la Porallée consistait en pâturage, sartage et fournelage, coupe de bois et chauffage. Il appartenait aux habitants; ceux qui se trouvaient hors du circuit miraculeux n'y avaient aucun droit. L'origine de cette Porallée, qui subsista jusqu'à la révolution française est légendaire. Emprardus le Bracneu ayant parié contre sa maîtresse, la châtelaine de Montjardin, que l'alouette n'avait pas chanté; elle lui dit que si c'était vrai, elle lui donnerait le cercle qu'il parcourrait avant que l'oiseau ne se fut fait entendre. En peu de temps, porté comme par des ailes, il fit un circuit qui comprenait les territoires de plusieurs villages.

Il avait bon cœur et s'attristait de voir que des malheureux ne possédaient aucune parcelle du sol fécondé par leurs sueurs, tout en étant encore accablés de charges lourdes. Il donna les biens qui lui échurent à l'église d'Aywaille, délivrant ainsi les manants des redevances féodales et leur conférant certains droits d'usage. Dégagez la fable du miracle qui symbolise l'esprit de charité d'Emprardus, remplacez sa course invraisemblable par une sainte supercherie et l'histoire tient debout.

Ceux qui n'étaient pas compris dans la Porallée et qui, par conséquent, ne jouissaient point des privilèges qui y étaient attachés, traitaient d'imposture le récit des chroniqueurs, et s'ils ne pouvaient contester l'existence d'Emprardus enterré dans l'église d'Aywailé, ils prétendaient que jamais il n'avait pu disposer d'un territoire aussi étendu.

La croyance aux Nûtons est restée très forte sur les bords de l'Amblève. De vieilles gens m'ont assuré que leurs parents avaient vu des Sottais et que ceux-ci leur avaient rendu des services.

On dit qu'ils ont disparu depuis qu'à la messe on lit l'évangile selon Saint-Jean.

Ce qu'il y a de certain, c'est que bien des grottes ont été habitées. Des savants ont fait, à ce sujet, de nombreuses dissertations. A la Meuse, tout ce qui est relatif aux Nûtons est beaucoup plus vague ; c'est qu'ils sont restés plus longtemps à l'Amblève, ce que la sauvagerie du lieu expliquerait, ou bien qu'on y a cru plus longtemps. A la Meuse ils étaient forgerons, à l'Amblève, cordonniers.

Au bas des hautes collines boisées, les longs soirs d'hiver, quand hurlent les loups, quand hululent les chats-huants, lorsque le torrent gronde et mugit, les imaginations peuplent la nuit d'êtres fantastiques et d'exploits merveilleux.

Les autres légendes de l'Amblève exaltent les vertus foncières de la race. Il faut être humain et hospitalier, c'est un devoir sévère. Celui qui élude cette loi sacrée est puni, comme le passeur d'eau de Sougnez et bien d'autres encore. Celui qui recherche la richesse par des moyens illicites, est également maltraité par les génies du jour et de la nuit.

On ne peut manquer à la parole donnée sans encou-

rir des châtimens redoutables. Le serment d'amour fait à la chapelle de fidélité ramène, malgré lui, l'amant volage à celle qui lui a donné sa foi. L'Elfe de la Belle roche enseigne aux jeunes gens la vertu, le courage et la force. L'homme qui se moque des vieillards et des infirmes reçoit la peine qu'il mérite.

Gardons-nous de rire de ces fables. Elles ont contribué à former des consciences droites, tout en exprimant le sens poétique des habitans de la contrée, gens secs, noueux et durs comme les rochers qui les portent.

Je l'ai dit, nulle part, chez nous, on ne trouve un attachement aussi tenace aux choses du passé. J'ai lu à Dieupart, près d'Aywaille, au cours d'une excursion, sur une grosse pierre qui soutient un petit bon dieu de fer, cette inscription : Pour Dieu et nos traditions. Voilà qui en dit plus long que tout ce que je pourrais raconter. Et n'est-ce pas comme un symbole du pays, ce blason qui se trouve, gravé dans la pierre, au-dessus de la porte de l'abbaye d'Anthisnes, au sortir de la vallée: deux chimères unies élevant un cœur, avec, pour devise : *Corde et animo*, par le cœur et par l'âme.

MAURICE DES OMBIAUX.



Le monument au travail.

La Salle Meunier à l'exposition rétrospective de l'art belge.

Quand il y a quelques années, en 1902, le *monument au travail* fut présenté sous une forme cubique — Sous forme de « bloc », comme disait MEUNIER — on pensa

généralement que son aspect n'était pas heureux et cet aspect peu satisfaisant fut donné comme un obstacle à l'érection du *Monument au Travail* sur une place publique.

A cette époque, un architecte qui signait J. B. (J. BRUNFAUT ?) écrivit au *Soir* que l'idée de MEUNIER était « irréalizable que son semeur silhouettait maigrement son « geste symbolique au dessus d'un cube énorme où « s'accolaient les bas reliefs. » « Dans le cas actuel, » « écrivait-il, » c'est ce cube qui est l'écueil pour la réus-« site de l'œuvre, et *nulle disposition architecturale* « *n'arrivera à couronner, avec assez de discrète ampleur,* « *la théorie des travailleurs, pour se terminer en pinacle* « *par le Semeur. (1)*

« Il faut donc chercher autre chose, » disait-il, » et, « en méditant sur cet intéressant programme, nous « sommes arrivés à cette juste conclusion : c'est en « groupant les bas-reliefs dans un vaste hémicycle, coupé « de piliers à l'appareil fruste, qui porteraient au haut le « *Semeur* et les autres statues de MEUNIER que l'on arri-« verait le mieux à faire rendre le maximum d'effet et de « grandeur que l'auteur doit désirer trouver.

M. ACKER — l'auteur de la nouvelle architecture du *Monument au Travail*, exposé dernièrement au Cinquantenaire semble avoir lu ces lignes, ou, peut-être s'est-il inspiré uniquement du croquis primitif, dû à MEUNIER lui-même paraît-il, et qu'on a retrouvé (M. ACKER ne s'est écarté des indications de M. J. B. qu'en plaçant les statues diverses entre les bas-reliefs, au lieu

(1) C'était l'avis de nombreux architectes, affirmait M. J. B. C'était aussi le sien.

de leur faire couronner l'hémicycle).

Quoiqu'il en soit, le *Monument au Travail*, actuel, dans ses grandes lignes du moins, doit satisfaire tout le monde, et il faut espérer qu'on aboutira cette fois et que nous verrons enfin ce chef-d'œuvre s'élever en plein air, grandiosement.

J'entendais l'un de ces derniers dimanches, au Cinquantenaire, un étranger demander à un huissier : « A » quel endroit de la ville est destiné cet ensemble de » sculptures qu'on appelle le *Monument au Travail*? » Qu'en fera-t-on, l'exposition close? — On le démolira, » répondit l'huissier ». L'étranger me parut considérablement ahuri. Et n'y a-t-il pas de quoi vraiment? Que penseraient de nous les hommes futurs si nous leur léguions un *Monument au Travail* dont les bas-reliefs seraient tous exécutés en pierre, les statues toutes en bronze, comme s'ils constituaient un ensemble, mais qui, par une contradiction singulière, serait fragmenté, éparpillé le long des murs d'un musée? D'ailleurs, pourquoi avoir exécuté en pierre, en pierre blanche, des œuvres telles que le *Creuset brisé (L'industrie)*, dont le bronze seconderait infiniment mieux l'éloquence, si l'on n'a pas l'excuse d'un ensemble à réaliser? Trop d'œuvres de MEUNIER sont déjà placées dans nos musées. *Le Grison*, *le Puddleur* devraient se trouver en plein air, dans un square, sur une place, — devant la gare du midi, si l'on veut —. Comme disait très justement FIERENS-GEVAERT, dans le *Samedi* d'il y a quelques semaines : « Il n'est pas « permis d'enterrer les hommes vivants, à plus forte « raison les chefs-d'œuvre qui ont droit à l'immortalité ». Aussi j'espère bien que, cette fois, toutes les difficultés seront levées, et que le *Monument au Travail* s'érigera enfin en plein air, à l'entrée du bois de la Cambre, par

exemple, adossé au massif de verdure dont se détachent les deux larges avenues qui pénètrent dans le bois.

Déjà le *Samedi*, *L'Art moderne*, *La Fédération artistique*, d'autres revues encore sans doute, que j'ignore, ont écrit dans ce sens. Je voudrais voir toutes les revues d'art, toutes les revues littéraires, tous les cercles s'agiter dans ce but, renouveler le mouvement unanime qui, en 1902, aboutit à la commande du *Monument au Travail*. Avec un tel ensemble, une telle force, sûrement nous réussirions.

Indépendamment de l'ensemble du *Monument au Travail*, les organisateurs de l'exposition rétrospective de l'art belge ont réuni la plupart des statues et des statuettes de MEUNIER, ainsi qu'un certain nombre de ses peintures, pastels et dessins. Certes, c'est toujours avec grand bonheur qu'on revoit ses admirables sculptures, mais, puisque le souvenir de l'exposition de 1902, au Cercle artistique, était encore vivace, peut-être eut-il été plus utile et plus intéressant de rassembler principalement cette fois un choix de *peintures* du Maître. Celles qui sont exposées — à part l'*Entrée de la Mine* (n° 576 du catalogue, appartenant à M^{me} Nyssens), le *Flamenco*, (n° 577), et quelques autres moins importantes — ont été vues en 1902, et aucune peinture ne rappelle la période assez longue pendant laquelle MEUNIER étudia la vie des moines. Une représentation plus méthodique de la carrière du Maître eut été souhaitable.

Le gouvernement a fait, à l'exposition de 1902 au Cercle artistique, un choix excellent parmi les statuettes de MEUNIER. Je ne voudrais échanger aucune de celles acquises alors pour une autre. Je craindrais de nous priver d'une belle chose. Et cependant, chaque fois que je revois la collection de ces statuettes, j'en désire que nous

n'avons pas. C'est que MEUNIER, en dehors de la statue du *père Damien*, de celle de *Zola* et des statues du portail de l'église de la chapelle, n'a jamais sculpté sur commande. Chacune de ses statues et de ses statuettes est l'expression libre d'une émotion intérieure. Aussi, si intelligemment que l'Etat ait choisi, si abondamment qu'il ait acquis, je voudrais qu'il acquiert encore le plâtre du sublime *Débardeur* d'Anvers (n° 625) qui manque vraiment à nos collections. Je voudrais aussi — voilà plusieurs fois que je la réclame et je ne me tairai que lorsque nous l'aurons — je voudrais aussi la *Grande Hiercheuse* (ou *Hiercheuse appelant*), n° 683, décorative comme toujours et, par surcroît, d'un accent tout spécial dans l'œuvre de MEUNIER. Peut-être aussi le *Moissonneur*, n° 703, (1) et le *Mineur à la lanterne*, n° 680, autre et plus naturel, me semble-t-il, que le *Mineur à la hache* que nous possédons.

Ce qui manque encore grandement à nos collections, ce sont les peintures industrielles de MEUNIER. *La guerre des paysans*, du musée, *Les trappistes laboureurs*, du Sénat, représentent fort bien le MEUNIER se cherchant, se tâtant. *La fabrique de tabacs à Séville*, rappelle son voyage en Espagne. Ce qu'il nous faut encore, c'est le MEUNIER qui s'est trouvé : le MEUNIER *peintre* des terrils, des coronas, des hauts-fourneaux, du pays noir. Il y a à l'exposition rétrospective une peinture que, entre toutes, je voudrais voir choisie pour notre musée. C'est celle intitulée : *Le retour des mineurs*, n° 558 : cinq houilleurs, — hommes et femmes — les uns dressés jusqu'au som-

(1) Reproduit par *Le Studio* de juin 1904, sous le titre : *Le travailleur des champs* et par le *Patriote illustré* du 16 avril 1905, sous le titre : *Ouvrier se préparant au travail*.

met du cadre, d'autres abimés, souillés, souffreteux, mais tous amples; simplifiés et se détachant sur un paysage mélancolique du pays noir.

Jamais, je crois, CONSTANTIN MEUNIER n'a fait peinture plus synthétique et grandiose (1).

JOSEPH LECOMTE.

Liures.

Pierrot millionnaire. — L'écrivain public par FÉLIX BODSON.

Voici deux charmantes comédies qui ont toutes deux, et pour cause, vu les feux de la rampe. *Pierrot millionnaire* représenté le 12 avril 1905 au théâtre du Parc eut un succès, d'ailleurs mérité et malheureusement trop court. Nous n'entrerons pas dans le mystère de ces éclipses intempestives, nous contentant pour aujourd'hui d'en déplorer le fait. Certes cette comédie méritait mieux et je crois bien cette fois que le public eut pris goût à cette délicieuse fantaisie.

L'écrivain public, que le Thyrsé avait mis au programme de son premier spectacle d'auteurs belges, fut représenté avec beaucoup de succès au théâtre de l'Alcazar. Malgré une interprétation qui pouvait sans nuire à la réputation de l'auteur être plus homogène, l'œuvre nous apparut également d'un bon théâtre avec, en germe, toutes les connaissances d'un art de la scène qui fit sur

(1) A ce propos, je crois bon de faire remarquer que la peinture de MEUNIER, reproduite par le catalogue de l'exposition, n'est pas *le retour des mineurs* (n° 558), contrairement aux indications que porte la planche en question. C'est le tableau appartenant à M^{me} NYSSENS (n° 576), portant comme titre : *Mineurs du Borinage* et, au catalogue : *L'entrée de la mine*.

un nombreux auditoire la meilleure impression; on sentait évidente en M. F. BODSON la personnalité d'un talent qui ne devrait plus sa maîtrise qu'à l'occasion d'un peu de pratique. Nous savons qu'il est impossible d'écrire une bluette en vers, sans qu'aussitôt *La Critique*, y voie l'utilité de ressusciter le nom de THÉODORE DE BANVILLE, l'immortel auteur de tant d'adorables comédies. Comme on voit rouge, il y a des gens qui voient *banville* et rien ne sort pour eux des limites de cet immuable horizon. Eh bien ! je ferai à M. BODSON, non pas l'honneur, mais la justice de ne pas évoquer au sujet de sa manière le nom de l'illustre auteur du *Baiser*, pour ne citer que la plus connue de ses comédies. Il faut en finir avec ces parallèles inutiles et fastidieux; à ce compte, THÉOPHILE GAUTIER, tomberait, lui aussi, sous le coup de cette même loi, pour avoir écrit son « Pierrot Posthume » et son « Tricorne enchanté » qui s'apparentent singulièrement au théâtre banvillesque. Malheureusement le théâtre de GAUTIER précède de quelques années celui de DE BANVILLE. Mais alors ! c'est peut-être DE BANVILLE, qui...!!!

Mesdames et Messieurs les comédies dont je viens de vous parler sont de M. FÉLIX BODSON.

Litanies à la Bien-aimée par LÉON WAUTHY.

Décidément M. LÉON WAUTHY, dont nous connaissons déjà « *Bréviaire d'amour* » et « *En aimant* », continue amoureusement le genre qu'il semblait avoir adopté. Nous n'avions pas beaucoup aimé cette façon de MISSELS profanes quand les *Litanies à la Bien-aimée* sont venues dissiper un doute qui nous faisait craindre pour l'originalité de ces fantaisies. M. LÉON WAUTHY a fait, depuis, du chemin dans les « *Petits Sentiers* » qu'il

chante si délicatement et a acquis une souplesse et une facilité d'expression qui rendent très agréable la lecture de ses poèmes. Hélas tout n'est pas également bon chez ce poète inégal et la poésie intitulée « *La chambre* » par exemple, donne une haute idée de l'éclectisme de son auteur; plus loin des vers semblables nous laissent singulièrement étonnés.

Et rêver longuement de nous aimer ainsi
Longtemps, longtemps, longtemps. *Si longtemps que le*
[monde (?!!!)]

Si longtemps que le monde, quoi?

Cependant, à côté de ces faiblesses que j'aurais peut-être dû ignorer disons que le petit volume de M. LÉON WAUTHY contient aussi et surtout d'excellents poèmes parmi lesquels nous citerons : *Paysage*, une jolie impression très bien vue; *Infiniment les jours*, et un long poème : *Les Baisers*, (sur la main, sur le front, sur les yeux, sur la bouche) qui est une délicieuse litanie voluptueusement épelée.

Le Carnet d'un Rêveur, SYLVAIN CH. DE MONCEAU.

Nous préférons ne pas dire à M. MONCEAU, qui doit être très jeune, ce que nous pensons de son carnet où nous avons cueilli ces vers :

Car l'on peut s'aimer sans n'avoir rien à se dire.

Trois négations valent (au moins) une affirmation.

Votre dédain moqueur, altier et nonchalant.

Je voudrais voir ça!!!

Alors que tantôt tu | m'excitais à partir
Car j'aurais par trop craint...
Et que nous nous nouïssons...

Serait-ce de l'harmonie imitative ??

Mais d'ici quelque temps...

Vous avez du prendre cela dans le dictionnaire du bon langage ou dans « Notre langue de M. COURROUBLE ». Mais je m'arrête et je fais grâce au lecteur qui m'excusera de ce petit divertissement en songeant que j'ai dû lire tout le carnet de ce poète (?), animé que j'étais du sentiment charitable d'y trouver une manière de compensation à l'apparente sévérité de cette critique.

Toutefois je veux bien dire que cette œuvre contient la sincérité d'un premier livre et la promesse de vers meilleurs.

Allons, jeune monsieur, je ne vous en veux pas... mais n'y revenez plus de si tôt.

La souffrance d'aimer par E.-G. PERRIER, docteur en droit.

Je regrette d'être obligé de dire à M. PERRIER ce que je pense de son livre, j'y suis bien tenu cependant puisqu'il nous envoie son œuvre ce qui implique le désir d'une critique ou tout au moins d'un accusé de réception.

Eh bien ! oui, monsieur, nous l'avons reçu votre livre et nous y avons même trouvé ces vers :

Car cette femme avait des yeux de diamant
Des cheveux noirs ainsi qu'une nuit de décembre
Oh ! le baiser marquait de rouge sa peau d'ambre
Et d'ivresse mon cœur d'amant
Moi, rêveur, sans un mot, j'écoutai sa chanson
Puis les vers surgissaient au fond de ma pensée

Comme si cette femme eût été fiancée
De l'éternelle floraison.

M. PERRIER est français (?) et docteur en droit !!!

Pièces à dire par JACQUES ANDRÉE (probablement parce que d'autres ne les diraient pas). Ah ! celui-ci, certes je n'en eusse point parlé s'il n'était urgent de prévenir le lecteur que M. ANDRÉE est

« Un poète de circonstance
Qui peut en la même heure et sur la même page !!!
Chanter à votre gré décès et mariage
Il fera le discours tout rempli de promesses
Du fol adolescent dont on craint les prouesses !!!
.
Et c'est loin d'être tout : il saura faire encore
Tout ce que vous voudrez, etc., etc.,

Enfin M. ANDRÉE continue (et je copie textuellement).

Je termine ceci par une humble prière.
Vous du corps médical grande et forte lumière. (1)
Venez à mon secours ! *Rendez-moi la raison !!!*

Si vous voulez bien nous n'irons pas plus avant et je n'ai cité ces vers que pour donner au lecteur une occasion de bon rire. Qu'il m'en excuse, c'est la dernière fois que je compte parler de ces parasites d'Apollon aux confrères desquels j'adresse la fervente prière de bien vouloir me considérer comme je le mérite, c'est-à-dire, comme un critique insupportable auquel ils ne dédicaceront plus désormais leurs... chef-d'œuvres !!

Qu'on se le dise.

(1) L'auteur s'adresse au Dr POL DEMADE qui a l'inestimable privilège de se voir dédier ce poème.

C'était l'automne par JEAN POUJADE.

Dans une jolie édition du *Soc*, M. JEAN POUJADE nous adresse un faisceau de poèmes qui sont enfin d'un poète. Je suis tellement embarrassé devant l'affluence de beaux vers qui s'y trouvent et à la fois si certain de leur égale valeur que je suis obligé, pour me décider à vous en donner un exemple, d'ouvrir ce livre au hasard et d'y prendre sans hésitation la pièce intitulée : *La Passante*.

Elle avait traversé des pays sans les voir
Et languide d'errer à travers les décombres
Elle se reposait dans les jardins ce soir.

.
Et voici qu'en ses yeux mes yeux lisaient ces choses :
Le mystère inconnu qui parfume les roses
Et la bonté qui peut diviniser l'azur.

.
Je parlais : « Prends mon cœur. Je ne saurais te dire
Si les lys sont troublants, le soir trop parfumé...
Mon âme au flot d'amour est un bateau qui vire
Sans voiles et sans mâts et sous le vent calmé.

Quel je suis ? Le passant au jardin de ton rêve,
J'emprirai tes bras blancs et flexibles de fleurs
Et devant que la nuit paisible ne s'achève
Tu connaîtras par moi les fertiles douleurs.

Voilà de très beaux vers, et quand vous saurez que toute l'œuvre réunit les qualités de cet extrait, je n'aurai plus besoin, je pense, de m'étendre sur la valeur de M. JEAN POUJADE et j'en aurai dit assez pour engager le lecteur à vouloir mieux connaître le beau poète de « C'était l'Automne ». Quand à moi, et puisque c'est là son seul désir, je suis heureux de dire à M. JEAN POUJADE qu'il a fait naître en mon cœur la pensée des douceurs nouvelles, et a glissé dans mon âme un peu de tendresse, de consolation et d'oubli.

MARCEL ANGENOT.

Le Dernier Satyre par THÉO VARLET.

C'est un conte : Il y avait une fois un dernier satyre... et THÉO VARLET nous le présente de la façon la plus extrêmement originale. Que penseriez-vous d'un dieu Pan qui supplierait de continuer à lire la V^e idylle de Théocrite en trépignant sur ses sabots usés ? Eh bien ! tout le poème (car c'est un vrai poème en prose) est dans cette note malicieuse et alerte avec à tout bout d'aléa un peu de fine satire (c'était le cas ou jamais d'en faire) et un je ne sais quoi de doucement frondeur qui fait de ce petit conte une chose exquise.

Il est fort regrettable que cette plaquette se borne à nous donner ce conte unique et nous espérons bien que *Le Dernier Satyre* ne sera pas la dernière satyre, et qu'il nous donnera bientôt, malgré le triste épilogue de ses charitables sentiments, une série de Satyricons dignes tout à fait de ce père bientôt célèbre.

MARCEL ANGENOT.

La renaissance septentrionale et les premiers maîtres flamands par M. H. FIERENS-GEVAERT. (VAN OEST et C^{ie}, éditeurs, Bruxelles).

Il est de ces ouvrages dont ont souhaité l'apparition, tellement leur nécessité se fait sentir. Celui de M. FIERENS-GEVAERT est un de ceux-là ; aussi le saluons-nous d'autant plus heureusement que la tentative de son auteur a pleinement réussi.

Les dissertations scientifiques de COURAGEOD, LAFENESTRE, JAMES WEALE, HYMANS, demandaient à être réunies et ordonnées, pour projeter ainsi une clarté plus grande sur cette époque si féconde en artiste, et à la fois si énigmatique.

M. FIERENS-GEVAERT a assumé cette tâche et l'a complétée considérablement ; il nous livre aujourd'hui un monument d'érudition, d'une valeur incontestable, et qui

fera autorité dans le monde des historiens de l'art. Il y approfondit le rôle influent de l'art flamand dans la renaissance (1). Malgré l'ampleur de son ouvrage, malgré la quantité et la diversité des questions qui devaient y être traitées, le plan en demeure net et précis.

Dès le début, l'auteur nous met en garde contre la manie qui hante certains critiques (notamment Mgr Dehaisnes) de voir dominer malgré tout et partout le réalisme dans l'art flamand primitif. Grave erreur ! les ^x^e, ^xⁱ^e, ^xⁱⁱ^e et une bonne partie du ^x^{iv}^e siècle de notre art sont idéalistes.

Après ce préambule, vient l'histoire artistique des siècles précédent le ^x^{iv}^e, puis l'examen successif des œuvres de Broederlam, André Beauneveu et leurs collaborateurs.

Les deux chapitres suivants consacrés à l'école de Dijon et à son chef Claes-Sluter forment une remarquable étude critique, que surpasse seul l'ouvrage spécial que M. Kleinclausz vient de faire paraître peu avant celui-ci.(2)

L'auteur nous développe les phases par où a passé cette école d'où sortit un art essentiellement religieux et officiel. Religieux, parce que « le ^x^{iv}^e et le ^x^v^e siècles furent des siècles de foi et que les ducs de Bourgogne étaient pleins de piété ; officiel « parce qu'au début, les ducs de Bourgogne furent seuls à prodiguer les commandes et les pensions. Ainsi l'art de la Bourgogne ne fut pas un art populaire... il fut dans toute l'acception du terme un art

(1) Cette influence est plus conséquente qu'on ne le croit : « c'est à l'école flamande adoptée par la France du Nord dès le milieu du ^x^{iv}^e siècle... qu'est dû le mouvement général d'où devait sortir le style définitif de la Renaissance y compris le style de Renaissance italienne. » (Courageod. Leçons professées au Louvre II vol. p. 12).

(2) Kleinclausz : Claus-Sluter et la sculpture Bourguignonne au ^x^v^e siècle. (Librairie de l'art ancien et moderne 1905).

officiel et nous pouvons dire qu'il ne se serait pas produit sans l'avènement des Valois».

M. Fierens-Gevaert s'enthousiasme devant le *Puits des Prophètes*, le *Portail de l'abbaye de Champmol*, et le fameux *Tombeau de Philippe le Hardi* qu'il nous décrit éloquemment.

Il passe ensuite aux successeurs et collaborateurs de Sluter : Claes Van de Werve (son neveu) Jean Malouel, Henri Bellechose et en arrive ainsi à quelques peintres, précurseurs plus directs des Van Eyck : Jacques Coene, Jacquemart de Hesdin, les frères Limbourg, ces derniers auteurs des enluminures des « *Très Riches Heures du duc de Berry* », « dont le rôle dans l'histoire de la peinture est plus décisif que celui des précédents ».

Incarnant toute cette pléiade de talents, les frères Van Eyck couronnent brillamment l'édifice. Tout ce qui a été dit sur les Van Eyck se trouve ici exposé clairement.

Et d'abord c'est l'ainé Hubert. L'auteur lui conteste l'exécution (même partielle) des miniatures des *Heures de Turin* ». Il a peut être raison, en tous cas les preuves qu'il nous allègue (p. 102-103) ne sont pas suffisamment convaincantes.

Après avoir décrit, en artiste, les œuvres de Hubert il nous dévoile celles plus nombreuses de Jean.

« Jean Van Eyck domine la première Renaissance Septentrionale, il en est l'aboutissement, le point culminant... Surement Hubert fut lui aussi un précurseur et si l'on veut un prophète.

Jean est le Messie ».

Et nous voici au point capital de tout l'ouvrage : un chapitre spécial sur le *Retable de l'Adoration de l'Agneau Mystique* qui le termine.

M. Fierens-Gevaert a mis à jour des documents iné-

dits sur les instruments de musique, les armures, les bijoux qui y sont représentés ainsi que sur le vrai sens des inscriptions qu'on y lit.

Il nous retrace l'histoire malheureuse du « Roi des Retables » ce monstrueux sacrilège que commirent les marguilliers de Gand lorsqu'ils vendirent pour un prix dérisoire toute la partie mobile du Retable. Il met en relief le talent inouï qu'y ont déployé les deux frères, il en rend tout le profond symbolisme. C'est plutôt une traduction, une transposition que nous lisons.

J'ai été émerveillé à la lecture de ce précieux livre. Le style imagé et limpide de son auteur, possède un charme profond que viennent accentuer des citations archaïques d'une saveur sans pareille. L'ouvrage est de plus terminé par une bibliographie très fournie qui résume tout ce qui a été écrit sur les primitifs.

Ce qui contribue encore à en augmenter l'intérêt, c'est son édition particulièrement soignée et les nombreuses reproductions, dont plusieurs hors textes, fort réussies.

Particulièrement consacré aux Van Eyck, le travail de M. Fierens-Gevaert est une belle introduction à la future exposition Van Eyck que projette M. L. Maeterlinck à Gand, pour le début de l'année prochaine. Souhaitons que cette tentative si digne d'éloge réussisse, parce que, comme ce livre, elle viendra à son heure et complètera hautement les connaissances que la science de l'art a réunies sur les maîtres flamands.

FERNAND BORDIER.

Théâtre du Parc.

La première *matinée littéraire* fut une réelle innovation pour le public. Après une causerie des plus sérieuses

de M. F. Hérold sur Eschyle on nous a donné les «*Perses*» (traduction excellente du conférencier).

Comme toutes les nouveautés (littéraires surtout) celle-ci a plongé dans un étonnement profond une bonne partie du public, qui a beaucoup critiqué et... peu compris. Ceux qui comprirent ont apprécié à sa juste valeur cette tentative hardie et ne lui menagèrent pas des applaudissements justement mérités.

La direction d'ailleurs ne recule devant rien pour assurer à ces représentations une interprétation des plus soignées. La matinée Augier qui succéda à Eschyle fut aussi très réussie. Le spirituel conférencier, M. Tardieu, a beaucoup parlé d'Emile Augier, (l'année passée M. Francis de Croisset avait malheureusement beaucoup parlé de lui même et d'Augier... point) dont la *Philiberte* quoique bien ancienne a récolté un beau succès.

Que nous réserve encore M. Reding? A en juger par ces débuts nous avons tout lieu d'espérer de nouvelles surprises.

FERNAND BORDIER.



Nouvelles.

L'illustration Belge vient de rompre, très heureusement, la monotonie de sa galerie administrative et bureaucratique en nous donnant un admirable portrait de notre maître: EMILE VERHAEREN, mais à côté de cette innovation, nous trouvons encore une magistrale étude où M. FIRMIN VANDEN BOSCH canonise ALBERT GIRAUD de.... de.... Poète du Moyen-Age !! Nous aimons cependant à supposer quel'étonnant critique analysant l'œuvre de GIRAUD,

a dû se donner le plaisir de la lire ; mais, à moins que de se permettre de plus audacieuses suppositions, nous dira-t-on de quel doigt de pied M. VANDEN BOSCH a-t-il bien pu sucer cela ?

Cela tient du surnaturel et nous fait songer à ce personnage de GAUTIER, qu'un méchant esprit s'amusait à persécuter au point qu'il lui était impossible d'exprimer sa pensée et qu'à chaque fois qu'il se proposait de dire de très justes choses il voyait l'esprit du mal les lui dérober sur les lèvres au moyen d'une petite cuillère pour les remplacer par d'incroyables inepties. Certes, dans toute l'œuvre de GIRAUD, M. VANDEN BOSCH a pu trouver un poème intitulé : *A une Vierge gothique*, mais cela ne suffit vraiment pas pour étiqueter de la sorte le beau poète de la Renaissance qu'est l'auteur de *Catherine de Médicis*, *La Confession d'Henri III*, *Renaissance ! Renaissance !!* etc., etc.

A ce compte-là, nous avons bien le droit de supposer que M. FIRMIN VANDEN BOSCH est un critique de l'histoire ancienne.

La Revue du Diable est diablement spirituelle et suffisamment endiablée pour mener vertement, (à quelle centième) ? une carrière d'autant plus longue que c'est la toute sémillante GILBERTE LEGRAND qui fait une *diable* à conquérir toutes les admirations. N'oublions pas de mentionner aussi l'indicible LIBAUD, qui mène, avec un talent peu commun, une petite troupe d'ailleurs peu commune. Les chansonniers, très en verve et bien disants, contribuent à donner à cette revue, un côté de fine critique, toujours spirituelle, jamais déplacée.

MM. WICHELEER et ENTHOVEN, les heureux auteurs, tiennent cette fois une fortune qui leur permettra de ne plus devoir tirer le diable par la queue.

Camille Lemonnier va prochainement publier à la librairie Van Oest, Place du Musée, *L'Histoire des Peintres*.

L'on devine l'attrait puissant que ce livre déchainera, car nul n'ignore que le grand romancier est en même temps un des premiers critiques de ce temps, et que les jugements qu'il porte sur la peinture sont de ceux que l'histoire gardera comme définitifs.

L'Édition sera soignée dans tous ses détails, presque toutes les reproductions seront hors texte, et d'après ce que nous avons pu en juger ce seront des merveilles.

A paraître prochainement à la même librairie et du même auteur, ALFRED STEVENS: *Constantin Méunier* (édition populaire).

Marcel Angenot fera paraître prochainement sa nouvelle comédie : « BAISER DE REINE ». Nos lecteurs qui désireraient se la procurer peuvent dès à présent souscrire au bureau du journal. (Prix du volume fr. 2.00).

Les souscripteurs, abonnés au « Jeune-Effort », recevront un exemplaire d'un tirage spécialement fait à leur intention.

Vient de paraître en une superbe édition : *Histoire de la Forêt de Soignes* par SANDER PIERRON.

Le Soc organise pour le 1^{er} décembre un grand concours de poésie sous le patronage de la Société des Poètes Français. Les concurrents choisiront le membre du Jury qui les examinera.

Jury. Président : AUGUSTE DORCHAIN.

Le lauréat sera admis à la Société des Poètes Français. Il y aura 6 prix et 6 mentions.

Une matinée de gala sera organisée au Théâtre Molière de Paris, en l'honneur des lauréats du Soc, par M. ALBERT LAMBERT et M^{lle} GRAZIOZA SPINDLER de l'Odéon, qui interpréteront les poésies couronnées.

Renseignements : direction du Soc, 83, rue de Rome, Paris.

Lettre ouverte. — A propos du dernier livre que PAUL ANDRÉ s'est permis à la mémoire de MAX WALLER, nous recevons ce madrigal (!) posthume que nous ne pouvons qu'insérer eu égard à ce désir d'outre-tombe.

A
LA POSTÉRITÉ

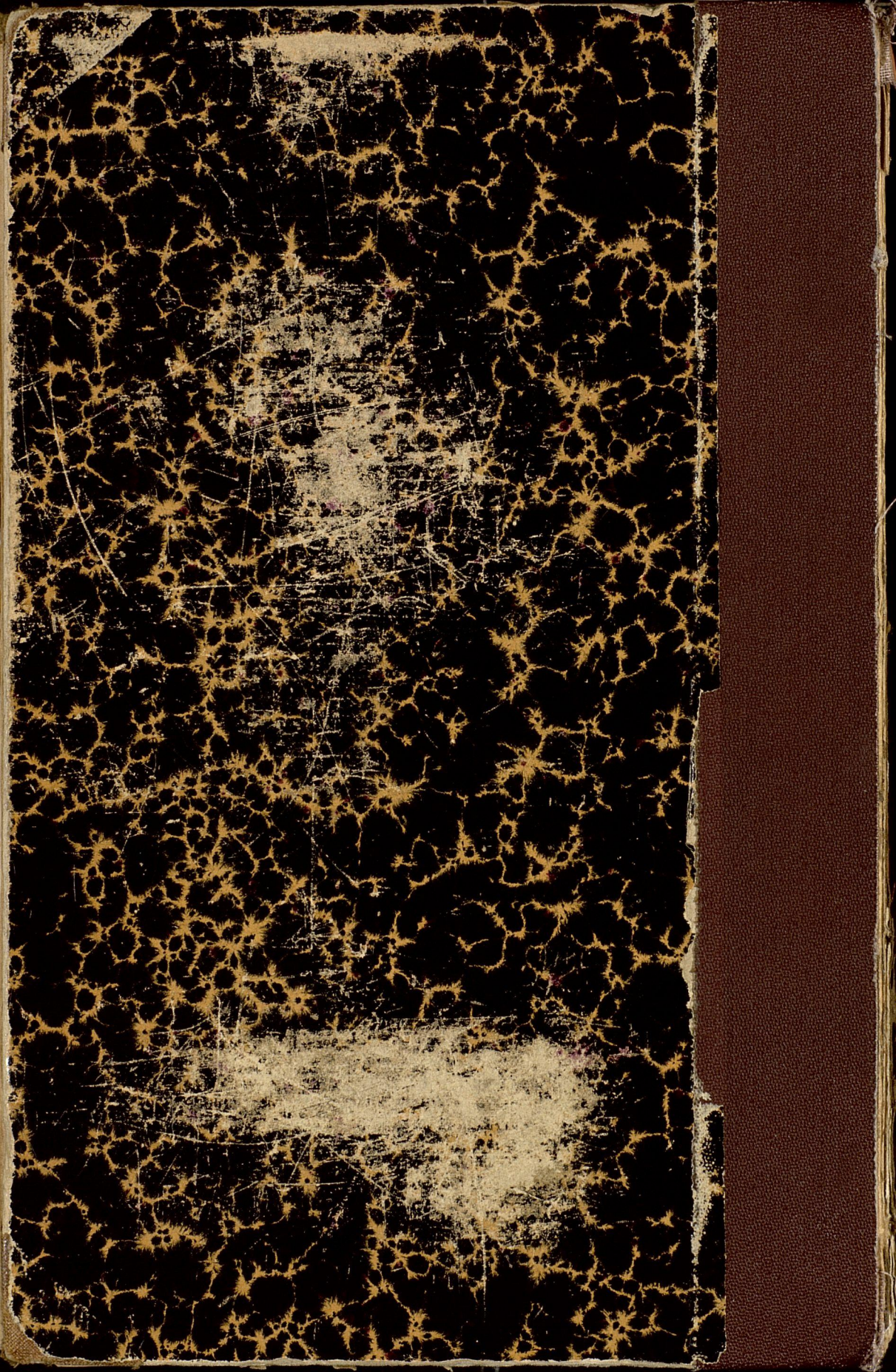
Il paraît que Paul André vient
De souffler dans une canule
Pour nous dire des tas de riens
Sur un ton doux et ridicule.
Que mon cœur mon cœur à de peine.
Et pourtant tu sais bien jeune homme
Que du fond d'ici je t'en blâme,
Ferme ta boîte car en somme
Qu'est ce qu'ensembles nous gardâmes.
Que mon cœur mon cœur à de peine.
On me promet un monument
Dans le Square de l'Industrie !
L'Industrie et moi ? C'est charmant !
La choucroute et la poésie !!
Que mon cœur mon cœur a de peine.
Un éloge de Paul André !!!
Ah non ! Messieurs, laissez moi rire !
Pensez-en ce que vous voudrez
Moi j'en suis friste à vous le dire.

Cimetière d'Hofstaede, 1905.

SIEBEL †

M^{lle} Gaétane Britt, la délicate artiste que les membres de notre « Cercle d'art » ont eu l'occasion d'applaudir à maintes reprises, donnera jeudi 30 novembre, en la salle Erard, une séance de harpe où se feront entendre également M^{me} MIRY-MERCK, cantatrice; M. H. MERCK, violoncelliste, et M. E. BRITT, pianiste. Nous leur souhaitons un beau succès en regrettant que la date de ce concert ne nous permette pas d'en rendre compte.





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.